Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s2lalecture03pari

496 25

Mademoiselle Taglioni.

LA LECTURE ILLUSTRÉE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VOYAGES, MÉMOIRES ET SOUVENIRS, SCIENCES
BEAUX-ARTS, CRITIQUE, VARIÉTÉS
ACTUALITÉS, ETC., ETC.

TOME TROISIÈME

Nos 13 à 18

F. JUVEN ET Cie
ÉDITEURS
10, — RUE SAINT-JOSEPH, — 10
PARIS

LIBRARY
JAN 20 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

Ap
20
L4
Ser. 2
t. 3

O MON PASSÉ

I

HOROSCOPES

... Voici la première mention de ma personne qui ait été faite dans nos chroniques de famille. (Je donne à ce mot de chronique son vrai sens d'orale tradition, car, chez nous, je suis le seul imprudent qui ai jamais pris une plume pour donner la vie de l'écriture à des récits si dépourvus d'épisodes dramatiques.) ... Donc, cette chronique est datée de novembre 1860. En ce mois, la mer, sur nos côtes, est toujours sauvage. Le grand ouragan d'équinoxe, que les pêcheurs appellent « coup de vent des morts », soulève, pour des semaines, la violence des vagues. Elles bondissent sur l'estacade en fusées d'écume; elles jaillissent plus haut que le clocher de Saint-Vincent; parfois, elles isolent le guetteur qui entretient le feu du chenal, au bout de la jetée.

Dans ces cas-là, les petits bateaux qui font le service de l'estuaire restent peureusement attachés aux anneaux du quai. Aussi, mes parents, qui voulaient traverser la mer pour aller, sur l'autre côte, saluer un départ d'amis, durent monter dans un mauvais sabot à roues. D'ordinaire il prenait seulement cargaison

de moutons, de pots de beurre, de volailles et de paniers à fruits.

Plus de cent fois, ma mère m'a conté les émotions de ce départ et de cette traversée :

— Ton oncle Paul, disait-elle, nous avait accompagnés jusqu'au quai. Il avait sa figure des grands mécontentements, celle qui faisait tomber son nez dans sa bouche. Je le vois sur la jetée, avec le vent dans son paletot, ses bras levés au ciel, et l'ébouriffement de ses favoris que le vent frisait à l'envers. Quand je n'aurais pas été décidée au voyage, le plaisir d'effarer cet homme excellent m'aurait, je crois, donné du courage...

Pourquoi ma chère mère, qui n'avait que des vertus, prenait-elle un agrément certain à taquiner l'oncle Paul ?

Il y a comme cela, dans les familles, des mystères qui ne s'éclaircissent jamais.

Beaucoup plus tard, une personne digne de foi m'a dit :

— Ne savez-vous pas que l'oncle Paul avait voulu épouser votre mère ? Il souffrit de se voir préférer son cadet. Pendant des années, il s'opposa au mariage de ce bon Albert.

Ce « bon Albert », c'était mon père.

Si, à l'époque reculée où se déroula ce drame sentimental, j'avais pu être consulté par ma mère sur le choix d'un mari, sûrement j'aurais agi comme elle. La pensée que j'avais risqué naître le fils de l'oncle Paul, de l'« excellent oncle Paul », me déplaisait si fort que jamais je n'ai complètement pardonné son indiscrétion à la personne digne de foi par qui me vint cette confidence.

Je n'en doute point, le désir de convaincre de pusillanimité les appréhensions de l'oncle Paul fut pour tout dans la façon admirable dont je me comportai pendant cette traversée. D'ailleurs, le passage de la mer dans le transport à poulets avança sûrement de quelques semaines la date de ma naissance. Je vis le jour très peu après cette aventure nautique, un vendredi, à neuf heures du matin.

Ma grand'mère maternelle, qui avait de la superstition, en conclut, bien à tort, que je serais paresseux et adoré des dames.

Depuis, des sorcières, que j'ai consultées sur ma destinée, ont complété comme suit ce premier horoscope.

Le Sagittaire, sous lequel je suis né, suffit à expliquer cette inquiétude de voyage qui finira bien par m'embarquer pour le tour du monde. Enfin, certains calculs, déduits de l'heure de ma naissance, de la consultation des astres à cette minute, des quatorze

lettres qui composent mon nom et mon prénom, — Guillaume Sorel, — me prédisposaient à souffrir cruellement de la trahison. Je le dis bien vite, de toutes les prédictions dont ma curiosité fut régalée, celle-là est la seule qui se soit vérifiée avec une rigoureuse exactitude.

D'autre part, l'inspection des lignes de ma main a induit les chiromanciennes à prédire que ma vie ne serait qu'une longue et vaillante bataille avec la destinée. D'ordinaire, elles veulent bien ajouter que ce duel finira par mon triomphe. Je leur sais gré de cette consolation dont elles me réconfortent. Phénomène inexplicable ! Ma main gauche dément toutes les indications que donne ma main droite. L'une me dépeint sensuel, fainéant, au besoin cruel, dépensier comme un joueur, chimérique comme un poète. L'autre affirme que je suis surtout un homme d'énergie; que j'aime la lutte plus que l'amour ; qu'une noble pitié pour la souffrance des autres met toute seule une limite à l'audace de mes entreprises. Elle dit encore, cette main favorable, que mes qualités dominantes sont une exacte notion de la vie et du prix des jours...

Évidemment, des portraits si opposés donnent beau jeu à la science des chiromanciennes. Le moyen, après cela, qu'un événement échappe à leurs pronostics ! Et puis, la belle malice d'avertir un homme qu'il est inconstance et contradiction ! Il reste que ce désaccord entre la vie blanche et la vie noire est peut-être, chez moi, plus accusé que chez le commun des hommes. C'est une illusion à laquelle je ne renoncerais pas volontiers : on aime à se distinguer de la foule, voire par un accident monstrueux.

Pour savoir d'où me viennent les bonheurs de ma vie blanche, je n'ai qu'à arrêter mes yeux sur deux chers portraits qui me suivent partout comme des icones :

Voici, d'abord, un homme jeune, dans la trentaine, dont le visage, complètement rasé, s'appuie sur le triple collier d'une cravate de satin noir. C'est une jolie figure de tiers état, d'une douceur presque féminine. Les cheveux, déjà tout gris, se soulèvent dans un léger toupet, que, chaque matin, je retrouve sous mon peigne ; les yeux ont une couleur indéfinissable, entre le vert et le gris, des yeux de Normand couleur de vague. Mais ce qui charmait surtout dans ce visage, je m'en souviens, c'était le sourire. Ce sourire n'est pas dans le portrait que je regarde. Je ne le retrouve dans aucun des portraits qui me restent de mon

père. Sans doute, il y avait au fond de son âme une timidité qui le figeait en certaines occasions ; alors, sa figure se détendait, tournait à cette mélancolie qui l'a habité jusqu'au dernier jour de sa vie et qui ne s'est dissipée qu'après.

Elle, la voilà, dans une robe blanche, telle que je ne l'ai pas connue, mais telle qu'il la vit, lui, cette première fois où le hasard les mit en face l'un de l'autre, et où, tout de suite, ils connurent leur destin. C'est le visage ovale, encadré par les bandeaux châtains, qui, dans les tableaux de la sainteté italienne, regarde la vie avec des yeux purs. Sous ce front, derrière ces sourcils romans, il n'y a point place pour une pensée qui ne serait pas harmonieuse. Tour d'ivoire, rose mystique, dit la litanie. Celle-ci a gardé toute la vie son voile de mariée abaissé sur son visage ; elle a vu le monde et les hommes à travers une candeur de tulle.

Pour mon autre vie, pour celle qui fut mêlée à mes jours heureux comme un ruban noir dans une torsade de demi-deuil, aviez-vous prévu ce qu'elle serait, Chères Ames Gardiennes, en ce jour de novembre où la naissance d'un fils avança pour vous les joies de Noël?

— J'ai souvent pensé que si le sourire est absent de tous ces portraits, où je cherche l'image de mon père, c'est qu'il souffrit de n'avoir pas épuisé pour les siens la coupe d'amertume.

Et toi, vers quels rêves de maternel amour ne me ramènes-tu pas, chère apparition voilée de mousseline, avec ces mots que tu me dis, un jour d'anniversaire, tandis que le vent de novembre se déchaînait sur la mer :

— Où est le temps où tu étais à moi seule, le temps où je pouvais te défendre, rien qu'en étendant mes bras ?

II

JE VIENS AU MONDE

J'ai su très tard que l'on entre dans la vie comme un grain de blé, qui, à son heure, sort de la tige. A cette simplicité, poétique comme tout ce qui est œuvre de vie, je substituais un drame mystérieux. Un ange y jouait le rôle du messager antique. Il m'apportait, de nuit, dans le berceau que ma mère avait préparé pour me recevoir.

Jamais je n'avais posé de question sur ces choses cachées. Au-

— Je m'attelai au dossier ainsi qu'un bon cheval. (Page 16.)

dessus d'un prie-Dieu, où, bien souvent, j'ai vu ma mère à genoux avec sa figure dans ses mains, il y avait une photographie, encadrée dans une baguette noire. Elle représentait une figure ailée, qui, par une nuit de clair de lune, emporte un enfant au-dessus d'une ville. Le petit est tendrement enveloppé dans la tunique de l'être divin, une gerbe de fleurs fait un oreiller à la tête.

Quand je demandais :

— Quel est cet enfant?

On me répondait :

— C'est ton frère Emmanuel qui est retourné à Dieu.

Je pensais que ce même ange qui était venu chercher Emmanuel pour le remonter au ciel, avait bien pu m'apporter moi aussi.

Parmi les toits de ville figurés dans l'image, il y avait une flèche d'église qui ressemblait assez au clocher de Saint-Vincent. Souvent, le soir, quand je montais pour le coucher, j'ai regardé par la fenêtre de ma chambre si je n'apercevais pas, entre la terre et le ciel, quelques-uns de ces anges porteurs d'enfants qui aiment à voyager dans la paix des clairs de lune. Je n'en ai jamais vu. Et aujourd'hui que je connais le secret de bien des choses, je ne lève pas mes regards vers une nuit de gelée, fourmillante d'astres, sans regretter le temps où mon cœur pur espérait la faveur d'une apparition. Ce serait si doux de penser que nous ne sommes point perdus dans l'infini; mais que, du ciel à la terre, il n'y a que l'espace d'un vol d'ange.

Depuis, j'ai eu à m'expliquer moi-même sur ce mystère de la vie, avec des enfants qui me tiennent au cœur.

Un jour, mon petit Guillaume m'a demandé :

— Pourquoi est-ce que Pérette ne nous accompagne plus, Robert et moi, à la promenade?

(Pérette est une grande bête de race terre-neuve, qui, tous les ans, débarque dans sa niche un équipage de chiens noirs et blancs.)

J'ai répondu :

— Elle est fatiguée. Elle attend ses petits.

— Et elle va voir à la maison s'ils arrivent?

— Sans doute.

— Comme je voudrais être là quand on les apportera.

— Ce n'est pas facile; ils arrivent la nuit...

— Du ciel?... Ils tombent?... Non, ils se feraient mal aux pattes...

J'ai cru qu'il était sage de mettre une désillusion à la place d'une curiosité qui n'est encore que poétique. J'ai expliqué pourquoi la pauvre Pérette est si lourde.

— Mais moi? Je ne suis pas né comme un petit chien?

Pauvre humanité pétrie de boue et de rêve, papillon qui, toute la vie, travaille à rejeter sa chrysalide!

J'ai dit que les êtres entrent dans le monde tous de même façon, par la douleur de la mère qui les aimera.

La figure de l'enfant s'est abaissée; il m'a répondu :

— Nous ne parlerons pas de cela à Robert, il aurait trop de chagrin : il croit que c'est un ange qui l'a apporté sur la terre.

Ai-je eu tort de lui dire la moitié du secret à ce fils dont je veux faire un homme? Je me suis souvenu des angoisses dont j'ai souffert au collège quand des camarades piétinèrent ma naïveté. Je ne voulais pas croire. Ils m'arrachèrent mon rêve par lambeaux. Ils ne l'ont point déraciné tout à fait. Encore aujourd'hui je crois, tout bas, que certains enfants naissent comme les petits chiens noirs et blancs de Pérette et que d'autres sont vraiment apportés sur la terre par des anges.

Je crois aussi que je fus un de ces enfants-là.

Ma tante Marianne, qui me vit peu d'heures après ma naissance, s'écria tout de suite :

— Un vrai Sorel! Le nez en pied de marmite!

Les Sorel n'ont jamais eu le nez en pied de marmite. Ils ont un nez normand, un peu fort, mais tourné à l'aventure, comme un beaupré de navire. Personnellement, j'ai le nez des Du Mesnil (le nez maternel), que les uns disent basque et les autres breton, selon que l'on s'attache à une tradition familiale ou à une autre. C'est un nez que, tel qu'il est, je ne changerais pas contre un autre. Quand ma tante Marianne le revit après ma première communion, elle le remarqua tout de suite.

Elle dit en m'apercevant :

— Ah bah! mais c'est un changement à vue! où a-t-il pêché ce nez-là?

Ma tante Marianne était une personne susceptible qui ne ménageait pas l'amour-propre du prochain.

Elle disait de soi-même :

— Moi, je suis sincère...

Ma mère m'a confié que cette sincérité lui fut jadis d'autant plus désagréable que, à part soi, elle se réjouissait de m'avoir

donné le nez des Du Mesnil, qui, sûrement, était le meilleur à choisir dans le tas de nos hérédités.

Le ciel me fit une autre faveur, plus précieuse : il accorda assez de lait à ma mère pour me pouvoir nourrir.

J'ai lu dans un gros livre que les Grecs voulant façonner un « héros » donnaient cinq ou six nourrices à leur fils. Ils craignaient fort qu'une femme esclave marquât dans un homme libre. Pour moi, avec son lait, ma mère me donna toutes ses pensées de tendresse. Elle n'était point pressée de reprendre sa vie mondaine. Ce qu'elle aimait le plus dans cette grande ville provinciale, où elle était venue habiter par amour, c'était, après son mari et ses enfants, l'admirable paysage que l'on découvrait par ses fenêtres, un fleuve, répandu au-dessus des toits bleuissants, entre une forêt de mâts et des collines toujours vertes ; une mer vivante, houleuse, embrasée chaque jour, par les soleils couchants ; une telle étendue d'air libre et pur, que l'âme s'y élançait pour y voler à l'aise, au delà des nuages, au-dessus de l'horizon.

Que de fois ma mère dut rêver devant ce ciel avec son enfant sur les genoux. Remonterait-il le fleuve jusqu'à Paris, la grand'-ville où la pensée bout comme l'eau sur le feu ? S'en irait-il, au contraire, comme tant de ses aïeux, du côté des soleils couchants ? Serait-il un jour, après une longue absence, le voyageur que ramènent ces steamers qui surgissent à l'horizon, comme s'ils montaient du fond de la mer, qui rayent la page d'air pur d'un trait de fumée, puis saluent le sémaphore d'un petit coup de canon. Avec ce lait de rêves, plus doux que les autres aux lèvres des enfants, ma mère me donnait le goût de l'espace qui fait tourner les faces vers le ciel.

Bien des années plus tard, en voyage, dans la libre solitude d'un continent vierge, j'ai connu l'éblouissement des réveils de bivouac, en plein air, sous les étoiles. J'eus alors la sensation d'une ivresse retrouvée.

Dans quelle vie antérieure avais-je donc goûté cette royauté d'isolement, cette sécurité qui faisait mon corps soulevé comme par la poussée d'une vague, surtout cette douceur qui descendait des astres purs jusqu'au fond de mes prunelles ?

C'était le souvenir de ces jours de lait, où je m'éveillais sur les genoux de ma mère, avec, au-dessus de mon visage, ses yeux encore illuminés de la contemplation du ciel.

III

JE FAIS LA CONNAISSANCE DE MOI-MÊME

Descends dans tes souvenirs, mon lecteur, jusqu'en bas de l'escalier de tes jours, jusqu'à ces premières marches, sur lesquelles tu t'asseyais de fatigue, parce qu'elles étaient trop hautes pour tes petites jambes; — tu diras comme moi :

— Le vrai jour de ma naissance, ce n'est pas celui où l'on m'a posé, tout rouge et tout vagissant, dans ma bercelonnette. C'est cette heure mystérieuse dont, encore aujourd'hui j'ai gardé la mémoire : cette minute où, en moi, une voix a parlé, qui a dit :

— « C'est toi... tu es. »

J'imagine qu'après le long sommeil du bouton dans la tige verte, les roses elles-mêmes doivent éprouver ce frisson de conscience, au premier matin où elles s'épanouissent.

Je viens d'interroger ceux qui vivent autour de moi.

Ma chère Lola m'a dit :

— Mon plus ancien souvenir est pour une journée d'été, où le fils de ma nourrice me portait sur ses épaules... Tout d'un coup, il est tombé, avec moi... J'ai dû me faire du mal, car j'ai beaucoup pleuré... Et l'on m'a mise dans mon berceau... et tout le monde s'efforçait de me consoler... Qui me montrait un chapelet... qui une image... Ma nourrice invoquait la Dolorès et tous les saints... Je ne pleurais plus que pour le plaisir... par fierté d'occuper tant de gens de ma personne.

L'histoire de mon petit Guillaume met aussi en relief ce vertige d'orgueil, le premier où « notre moi » prend conscience de lui-même. Il se voit en wagon, pour la première fois de sa vie, en compagnie de sa tante Hélène. Bien entendu, il occupe le coin. Il regarde glisser la campagne. Il refuse de se servir d'un petit pot de confiture vide que la bonne tante Hélène a emporté dans ses bagages à tout événement. Il attend la station de Rouen :

— ... Comme un jeune homme, le petit Guillaume... Comme un grand jeune homme...

Oui, mesdames et messieurs, comme un grand jeune homme. Chacun de nous, ici-bas, loge sa fierté où il peut, les uns dans un pot de confiture, les autres ailleurs. Ce qui importe, c'est que l'on ait où la loger, et l'expérience m'a enseigné que, s'il y a

beaucoup de vagabonds qui couchent à la belle étoile, il n'y a pas sur la terre de fierté sans domicile.

Le souvenir du petit Robert est plus confus; probablement parce que le mignon est encore trop voisin de ces premières impressions; elles ne se dégagent point pour lui du brouillard. Il croit pourtant qu'il a pris conscience de soi-même un jour qu'on l'avait enfermé dans le trou au charbon, sous l'escalier. Il n'aimait pas le noir; mais il se disait à soi-même:

— Je n'aurai pas la faiblesse de pleurer.

Interroge-toi, mon lecteur, interroge tes connaissances et tes amis. S'ils sont sincères, ils te conteront une histoire toute pareille. Ils donneront raison au Vieux Livre qui veut que l'homme ait débuté dans le monde par le péché d'orgueil. J'avais besoin de m'assurer que cette loi est générale avant de te révéler que moi-même je suis entré dans la vie consciente par un acte d'affreux cabotinage.

La chose se passa dans la « grande chambre ».

La « grande chambre », c'était l'appartement que j'habitais avec ma sœur Hélène et notre bonne Virginie.

Elle méritait son nom. Nos deux lits jumaux, en bois, à colonnettes, avec des rideaux de mousseline, et le lit de fer de Virginie ne tenaient pas tant de place qu'il ne restât un large carré pour jouer dans le milieu de la pièce, presque une place publique. Largement, la fenêtre ouvrait sur la rade, sur la mer immense. Quand venait le midi, il fallait fermer les persiennes. Mais des rayons se glissaient à travers les barrettes, à travers tous les trous des volets. Cela faisait sur le parquet et sur le plafond des rondes lumineuses. De chaque côté de la glace, des gravures anglaises représentaient des chevaux de selle, avec des chiens qui tenaient la cravache du maître en travers de leur gueule. Entre les deux commodes, blanches, à filets bleu pâle, il y avait la place d'une merveilleuse maison de poupée. Cette « grande chambre » était aux chambres des enfants parisiens ce qu'une volière est à une cage, ni plus, ni moins.

Au souvenir de cette pièce unique est étroitement liée l'image de ma « petite chaise ». Je parle d'elle parce qu'elle joua, dans cette première scène de ma vie, un rôle important. Elle avait été fermée, jadis, par un bâton qui glissait dans deux trous; mais, à l'époque dont je parle, ce bâton était perdu depuis longtemps. On pouvait fourrer ses doigts dans les trous quand on était

assis dans la petite chaise ; c'était un plaisir dont je ne me lassais point. On pouvait encore monter dessus et s'amuser à la dépailler, brin à brin, ce qui était une autre source de distractions inépuisables. Beaucoup plus tard, quand le nombre des enfants et, par conséquent, des doigts malfaisants, se fut accru dans la maison, on prit le sage parti de recouvrir la « petite chaise » d'une planche. Les générations qui me suivirent ne connurent pas la joie de s'asseoir sur leurs mains retournées pour les retirer, ensuite, avec tous les dessins du jonc imprimés dans le dedans de leurs paumes. Elles payèrent mes fantaisies destructrices. On pourra faire des révolutions : il y aura toujours un droit d'aînesse.

D'ordinaire, j'étais très jaloux de ma chaise ; j'aurais vu sans plaisir que ma sœur Hélène s'y assît. Elle avait la sienne, n'est-ce pas ? Mais ce dimanche-là je la prêtai volontiers à bébé Emmanuel d'abord parce qu'il était un garçon ; ensuite parce qu'il était trop petit encore pour avoir une chaise à soi.

Il ne devait jamais en avoir une.

Les pas qu'il fit, en tenant les deux bras de mon fauteuil de paille, furent les premiers et les derniers qu'il essaya sur la terre, les seuls qui aient marqué dans ma mémoire. Sans doute, il avait dû venir plus d'une fois dans la « grande chambre » ; il y reparut encore, avant de nous quitter. Tout cela s'est effacé de mon souvenir, comme s'il n'eût pas été le frère dont la naissance, toute proche de la mienne, avait apporté une troisième joie dans la maison, mais seulement un ange en visite. Je ne saurais dire s'il avait des cheveux blonds, ni quelle était la couleur de ses yeux ; je vois seulement une forme d'enfant, diaphane comme une apparition, comme ces âmes dont on dit qu'elles sont demeurées dans les limbes. Je vois la joie, un peu peureuse, qu'il avait à se tenir debout, avec ses mains posées sur les bras de ma chaise.

Je vois aussi mes parents, tels qu'ils étaient assis, le dos à la fenêtre, si près l'un de l'autre, qu'entre eux il n'y avait pas de lumière.

Oh ! comme je voudrais de nouveau les apercevoir, avec les figures qu'ils avaient alors ! Ils étaient jeunes. Ils espéraient beaucoup de la vie. Ils ne lui demandaient que les joies du cœur. Ils croyaient les hommes bons et droit comme eux. Mais, hélas ! le brouillard où bébé Emmanuel est noyé les enveloppe eux-mêmes. Ce ne sont que deux fantômes légers que j'aperçois dans la lumière d'un dimanche, que je verrai jusqu'au bout de ma vie,

comme un cher emblème de cette union d'espoirs et de souffrances où ils ont vécu.

Or, voici se qui se passa.

Voyant que bébé Emmanuel s'efforçait de pousser ma chaise comme une brouette, je détachai ma ceinture de cuir, je m'attelai au dossier ainsi qu'un bon cheval, je commençai de tirer le petit fauteuil, en rond, autour de la chambre, avec des précautions infinies.

Cela était bien plus difficile que vous ne l'imaginez. Il fallait éviter la roulette du lit de Virginie, la grille de fer qui nous protégeait contre le feu, le pied des deux commodes, l'accroc du tapis, une foule de pièges et d'abîmes ; mais j'allais si doucement, si tendrement, que bébé Emmanuel prenait confiance et que nous tournions toujours plus vite.

Et voilà que les fantômes de mes chers parents sourient. Ils se chuchotent dans l'oreille une phrase que je n'entends pas.

Que se disaient-ils ?

Une parole de tendresse sur eux-mêmes ? Un mot de joie sur ce dernier né, qui, pour la première fois, s'échappait aux bras de sa nourrice ?

Je m'imaginai qu'ils s'occupaient de moi ; qu'ils se disaient sans doute :

— Voilà un grand garçon qui est bien bon pour son petit frère.

Rentrez dans le nuage, Chers Fantômes du Souvenir, et laissez-moi méditer sur ce premier éveil de ma pensée.

Ainsi, ce qui fait le sol de l'homme, ce n'est pas l'amour de la vérité, mais le goût de l'apparence. La joie d'être bon ne nous suffit point, nous voulons qu'on nous loue ; ce n'est pas seulement pour nous-mêmes que nous pensons, que nous essayons d'agir : c'est pour les autres, c'est avec le souci perpétuel de la « galerie ».

Voilà le vrai horoscope de l'homme, celui que toutes les conjonctions d'astres prédisent à toutes les naissances. Vous voyez qu'il ne manqua pas à la mienne. Du moins, puis-je affirmer qu'à cette heure l'estime des autres ne m'emplit plus de cette joie qui fait circuler le sang très vite. Est-ce que je vaux plus qu'autrefois ? Ou bien la vie m'aurait-elle enlevé mes illusions sur les hommes ?

IV

REPRISE D'OMBRE

Rappelle-toi cette sensation connue :

Tu sommeilles dans l'obscurité d'un tunnel. Brusquement, comme au jour où dans la nuit primitive Dieu dit : « Que la lumière soit ! » la clarté t'inonde. Toutes les formes, qui existaient vainement dans les ténèbres, t'apparaissent : en face de toi, les visages de ceux que tu chéris; par la portière du wagon, les arbres, la campagne, les troupeaux, le spectacle radieux du monde. Une parole te monte aux lèvres avec un sourire :

— Que c'est beau, la vie !

Tu n'as pas le temps de finir. La nuit reprend, la création cesse; tes yeux luttent un instant pour apercevoir les figures de ceux que tu aimes ; mais tes pupilles se dilatent en vain dans les ténèbres. Il faut accepter l'ombre avec patience : c'est la nécessité du voyage qu'elle dure.

Ainsi, après cette illumination de conscience où j'aperçus, unis dans leur amour, ceux qui m'avaient donné la vie, après cet acte d'orgueil où je me mêlai à leurs pensées, où je demandai leur approbation pour les soins que je rendais à un frère plus jeune, je rentrai dans le défilé d'ombre. Pour des années, sans doute. Il faisait jour autour de moi, depuis longtemps, quand de nouveau la voix intérieure dit dans ma poitrine : « Tu es ». Et à cette minute, Emmanuel n'était plus avec nous.

Je vais vous dire où il demeurait, maintenant.

Hors de la ville, il y a un jardin immense, peuplé de petites chapelles et de croix. Pour y parvenir, il faut suivre un chemin toujours froid qui longe un fort de briques ; puis l'on passe devant des hommes qui scient des marbres, devant des femmes qui vendent des bouquets, des couronnes d'immortelles jaunes et des perles. Cette route est pleine de chantres qui psalmodient devant des voitures noires ; des messieurs les suivent la tête découverte, au pas. C'est par là que l'on va rendre visite à bébé Emmanuel. Il habite à présent le Jardin des Chapelles.

Comment y est-il venu ?

Je ne le sais pas.

Plus tard, on m'a parlé d'un dimanche de neige où il était si pâle que ma mère répétait avec désespoir :

— C'est le reflet des rideaux sur sa figure !

Ce n'était pas le reflet des rideaux. Bébé Emmanuel avait perdu les couleurs de ce qui a la vie. Il s'effaçait déjà dans le souvenir. Sa marraine avait envoyé des roses, pauvres roses d'hiver raides de froid, blanches comme lui. On avait empli son berceau de ces dernières fleurs. Et tout cela ensemble, Emmanuel et les roses de gelée, ce fut une charge légère pour ceux qui vinrent réclamer l'enfant endormi afin de le conduire au Jardin des Chapelles.

Je vous le demande, en bonne justice, ô vous qui emportez de nos maisons les enfants pâles, pourquoi vos souliers sont-ils si lourds dans les marches ? Hier encore, une mère, une nourrice soutenaient ce fardeau, tout le long du jour, en souriant.

Je n'entendis point le pas des hommes lourds. Je ne sus pas que notre porte s'était fermée sur bébé Emmanuel pour la dernière fois. Même, chère mère chérie, je ne me souviens pas d'avoir entendu tes sanglots. La nuit bienfaisante m'enveloppait à cette heure et, sans doute, tu te détournais de nous pour pleurer. C'est bien plus tard que tu m'as montré ton trésor, ces choses fragiles qui sont encore aujourd'hui dans le haut de ton armoire à glace : les souliers bleus qu'il n'a pas fini d'user ; un hochet d'ivoire et d'argent où deux grelots manquent ; un petit bonnet froissé dans une agonie rauque. Fermes-tu encore ta porte à clef pour visiter ce souvenir, cette unique cachette où tu as jamais enfermé un secret de ton cœur ? Nous qui avons besoin de toi pour vivre, pour jouir du sourire de la terre, nous aimions mieux ces larmes dans tes yeux que la paix que tu as maintenant devant le souvenir de tes défunts, ce calme qui semble nous dire :

— A cette heure, je suis aussi près d'eux que de vous.

Une grande colonne de marbre, surmontée d'une urne, l'espace d'une chambre clos d'une grille en fer, voilà ce qui leur reste à ces morts aimés, de tout ce qu'ils ont possédé, pendant ce dernier siècle, sur la terre et sur la mer. A côté de la colonne, une très petite croix de marbre blanc, telle que les saints Jean en apportent au pied des Jésus dans les tableaux de sainteté. C'est là-dessous que bébé Emmanuel dort, depuis trente années. On avait eu peur du poids de la colonne pour les roses de sa couchette. Et puis « ils » voulaient marquer sur cette terre la place précise où leur enfant reposait.

Que de fois j'ai vu ma mère à genoux devant cette croix. Moi,

je restais, un peu peureusement, hors de l'enceinte de la tombe, comme si j'avais craint que ce sol ne s'entr'ouvrît pour m'ensevelir vivant. J'imaginais que, sans doute, il devait exister sous la terre une chapelle pareille à celle que je voyais autour de moi, entre les cyprès. Bébé Emmanuel y dormait dans une châsse, comme ce jeune homme, qui jadis, périt en mer, et dont la statue est encore couchée dans l'église des Flots, sous un autel.

O frère, entrevu au début de mes jours, et dont toute la vie j'ai senti à mes côté la place vide, je devais te montrer dans ta robe blanche, avec ta couronne de roses, à la première page de ces souvenirs. Tu as été l'unique mélancolie d'une enfance épanouie dans la joie, comme une fleur de mai ; tu as été mon premier étonnement devant le ciel inexorable.

Pourquoi, si Dieu est toute justice, dormais-tu seul, dans la nuit de la terre, avec des ombres de cyprès tremblantes autour de ta croix, tandis que moi je continuais d'habiter la « grande chambre », à regarder les beaux navires qui hantent la rade ?

Pourquoi si vraiment tu étais devenu un ange de lumière, et si ton sort était digne de nos envies, pourquoi ma mère baissait-elle si obstinément les yeux vers la terre quand elle priait sur ta tombe ?

Pourquoi, si la terre est une vallée de larmes et la mort une délivrance, pourquoi, autour du lit des malades, ces inquiétudes de médecins et ces angoisses de nos tendresses ?

Souvent, depuis, au jour où le chagrin monte en nous comme une marée d'équinoxe, submerge tous les espoirs, emporte le goût de l'effort et la résistance, je me suis réfugié, comme sur un radeau, dans ces livres stoïques qui promettent la consolation aux âmes détachées. Je leur obéissais passionnément, tant qu'ils m'ordonnaient :

« Jette à l'eau la vanité et la gloire, jette le souhait stupide des richesses, jette le stérile désir de l'estime des hommes, jette le vertige de la volupté et les douceurs éphémères qu'il donne. »

Mais comment ne pas se révolter quand ces hommes ajoutent :

« Et si ton fils meurt, dis : « Je l'ai rendu. »

Seigneur, Seigneur, ne me demandez pas un mensonge, n'exigez point que je vous bénisse quand la douleur me tord. Pendant des jours, pendant des heures longues comme des années, vous m'avez montré la mort dans les yeux des enfants que j'aimais, vous avez taré ma jeunesse d'une blessure qui ne

guérira point. Contentez-vous de cet holocauste des larmes toujours prêtes, de ce tremblement qui m'est resté dans l'âme et qui m'empêchera de jamais goûter avec plénitude aucune joie de ce monde. Si loin que je voie quand je me retourne, cette croix blanche de bébé Emmanuel domine les verdures de mon enfance, la gaieté des jardins. J'ai compris la leçon, Seigneur. Je sais que vous êtes maître de la Mort et de la Vie. Je ne m'attacherai à rien de ce qui se passe; je ne vous demanderai aucune récompense au bout de la route; mais, tant que je suis dans le chemin, ne me reprenez pas ceux que vous m'avez donnés!

V

LA MAISON PATERNELLE

Es-tu né à Paris, cher lecteur? Dans un étage? Avec des toits, une cour, une rue, une muraille devant ta fenêtre? Alors, je te plains. Il fait bon vivre à Paris, pour y former sa cervelle, pour se jeter dans la mêlée — tant qu'on est fort; mais c'est un lieu où il ne faut ni naître ni mourir. Les spectacles de la vanité, la bataille de la vie y tiennent trop de place; il n'en reste plus pour les berceaux ni pour les tombes.

Dans la confusion des idées, du mérite et du devoir, le joyau dont chacun de nous doit être la monture, c'est le respect de soi-même. Paris affine l'intelligence, il aiguise les sensations, il exerce merveilleusement le courage; mais il laisse languir, s'étioler cette fleur de l'âme qui pousse dans les demi-solitudes à l'air pur.

Tu m'entends bien, cher lecteur. Je ne parle ni de l'orgueil, ni de l'égoïsme, mais du respect de soi. C'est un sentiment qui, dans le secret de nous, est quelque chose comme cette religion des ancêtres que les Célestes, dit-on, professent devant un foyer familial. C'est en nous le culte de ce que nos aïeux ont fait de bien autrefois, à la face des hommes. Rien ne nous aide à entretenir cette chère légende comme le souvenir que des voisins, des proches, des inconnus gardent en même temps que nous de nos morts. Avec leur nom modeste, qui ne laissera de trace dans aucune histoire écrite, ils nous ont légué une tradition qui nous oblige à un supérieur effort.

Veux-tu une comparaison qui fasse ma pensée plus vivante ?

Nous avions chez nous une pendule ; elle était venue par héri-age, elle représentait le « Remouleur » accroupi devant la pierre ù il aiguise ses couteaux, tandis que son oreille tendue surprend e secret des conjurés. De la pièce où elle sonnait, cette pendule tait connue sous le nom de « pendule de la salle d'étude ». Elle vait un timbre clair, comme d'argent. Jamais elle ne variait l'une seconde; des générations avaient tourné les yeux vers elle vec confiance. Quand il s'élevait dans la maison quelque débat à propos de l'heure (cela arrive dans les familles nombreuses, ar exemple, le dimanche, avant le départ pour la grand'messe, u le lundi matin, au sujet de la reprise du travail), on disait :

— Quelle heure marque la pendule de la salle d'étude ?

Et la sentence de cette aiguille-là était sans appel.

Voilà comme on vit dans l'isolement recueilli d'une maison de rovince. A Paris, vous avez l'heure publique, qui rampe sous la erre avec les tuyaux d'égout; une heure commode, d'accord avec es gares, les affaires, et la vie de plaisir. Vous ne connaissez pas es voix claires, anciennes, mystiques, qui ont sonné les nais-sances et les morts de la famille, qui tremblent un peu quand elles prennent la parole, pour dire le prix du temps, pour rap-peler que l'heure de la joie et l'heure du désespoir marchent, du même pas, vers la catacombe, où sont enterrées côte à côte toutes les heures mortes. Vous ne savez pas, vous autres Parisiens, où est ce grand cimetière des heures, et votre rue fait trop de bruit pour que vous prêtiez l'oreille à des voix fêlées.

Ainsi du reste.

Je n'écris point ces souvenirs pour la poignée de millionnaires qui à Paris habitent des hôtels. Aussi bien ceux-ci ne jouissent guère de leurs demeures trop somptueuses : les déplacements de la mode, les maladies de foie les obligent à circuler toujours. Et puis, combien d'entre eux sont nés dans ce palais ? Combien sur-tout y mourront ? Les sursauts de l'argent moderne leur défendent de s'attacher à une demeure où, malgré tout, ils se sentent à l'au-berge. « Hôtels », le mot est bien choisi : ce sont logis de route, abris anonymes où l'on ne s'arrête qu'en passant.

En province on a sa maison, avec un jardin autour. Pas de voisins qui vous épient, qui vous imposent leurs fêtes, leurs chansons, leurs gammes, leurs querelles. La curiosité ne va point à épier l'apparition, en peignoir, de la dame un peu équivoque

qui habite à l'entresol. On s'intéresse aux progrès du jardin, aux éclosions de lilas, aux retours d'oiseaux, aux nouveaux nids, aux dernières roses. On s'envole par les fenêtres ouvertes. On aime sa maison comme un pigeonnier.

La nôtre, toute vieille et tournée au soleil, était enfouie sous les glycines. Elles empêchaient les lourds volets du rez-de-chaussée de se rabattre contre la muraille; à la saison c'était une telle orgie de grappes bleues et mauves, foncées et pâles, merveilleusement parfumées, que tout disparaissait dans cette floraison et que nous avions vraiment l'air d'habiter, comme des sylphes, un pavillon de fleurs. Les abeilles et les bourdons menaient tant de bruit autour de cette corbeille, ils entraient si impudemment dans toutes les chambres, que l'on ne pouvait tenir le nez sur son *De Viris*. C'était autant dire un mois de perdu pour les études. Ombre de Fabricius, me pardonnerez-vous cette défaillance?

Puisque une fois de plus nous voici rentrés dans la salle d'études, je me hâte de te la peindre, ami lecteur. Je ne puis pas imaginer que mon fantôme d'enfant n'habite pas encore entre ces quatre lambris de vieux bois, et que les propriétaires actuels de cette maison, qui fut la nôtre, ne surprennent pas, parfois, quand ils ouvrent à l'improviste la porte de cette pièce, un petit gnome, qui saute sur la fenêtre et fuit dans le jardin. En vérité, je parie qu'à cette place, la glycine est encore dégradée par nos escalades de jadis. Je parie qu'une fente du plafond qui représentait fort exactement le profil de l'Amérique du Sud se souvient encore des voyages que mes rêveries d'enfant firent à travers ses provinces muettes; et l'angle, près de la croisée, est tout surpris de ne plus entendre le vieux piano d'étude, solide et patient comme un bon poney, qui, vingt années de suite, endura les mauvais traitements que nous lui infligions, sous prétexte d'étudier les gammes mineures et les sonates de Clementi.

Une autre pièce, que j'aimais par-dessus tout, c'était le « petit salon vert ». Le meuble, les tables, les armoires, les étagères étaient de bois sculpté, avec des têtes de chiens et des torses de faunes. Un diable faisait, au sommet de la bibliothèque, une grimace qui m'effraya longtemps. Un Shakespeare en bronze montait la garde devant les livres comme un génie familier, et les fougères les plus délicates montraient partout leurs frisures, légères ainsi que des chevelures d'enfants.

Le soir, en hiver, quand le jardin était ouaté de neige, quand

les steamers, pris dans le brouillard, gémissaient au loin, sur la rade, derrière les rideaux tombés du salon vert, entre le grand feu de houille et la robe de chambre de mon père, — où je me cachais lorsque Virginie venait me chercher pour me mettre au lit, — j'ai goûté un bien-être, un repos, une douceur de vivre que, par la suite, je ne devais plus retrouver nulle part. Était-ce l'exquise sensation de la protection que je trouvais là, contre l'heure noire, contre le froid de l'hiver, contre l'angoisse de ceux qui sont dans le péril ? Depuis j'ai lu dans un philosophe amer que, de la terre ferme, il est doux, un jour de tempête, de contempler le drame du naufrage. Vraiment, je ne savais pas encore, en ce temps-là, que la mer peut s'entr'ouvrir pour engloutir un navire sur lequel des hommes travaillent, veillent, espèrent et prient. J'avais confiance dans notre capitaine, dans la résistance de nos persiennes, que fouettait la neige, dans la solidité de la vieille maison. Et, le cœur pur, j'entrais avec une paix souriante dans cette quotidienne traversée des ténèbres.

HUGUES LE ROUX.

(A suivre.)

LE GESTE

I

La table de trente couverts, merveilleusement servie, se dressait au milieu de la serre, ouverte sur les jardins. Dans ce décor d'une fantaisie heureuse, la lumière des lampes, des candélabres se prolongeait à travers les découpures des larges plantes exotiques — dont les verts se faisaient crus et les rouges violents — éclatait par les vitres qu'elle incendiait et s'en allait mourir au dehors en traînées amoindries, dans l'ombre des allées.

Au dessert, Frédéric Dombasle, comiquement solennel, se levait de son siège, avec affectation. Les conversations s'arrêtèrent, des « chut! chut! » furent murmurés; tourné vers le maître de la maison, Frédéric parlait d'une voix blanche :

— Mon cher Gabriel, mon vieil ami, grand homme, puisque ce soir, Deschellerin, retenu au chevet d'un malade, manque à

cette fête intime, c'est à moi, ton plus ancien camarade après lui, c'est à moi qu'incombe le privilège de porter le toast, inévitable, paraît-il, à ta jeune gloire fraîchement consacrée! Je m'en réjouis, et doublement : d'abord, la tâche m'est douce; puis, je serai très bref, alors que, peut-être, un autre, aussi sincère, se montrerait plus long...

L'orateur fit une pause, quelques bravos et de légers rires de femmes l'avaient interrompu. Gabriel Morsalines, bien qu'habitué à l'éloge, baissait la tête, les yeux rivés sur la lame d'or d'un couteau de nacre, avec lequel, machinalement ses doigts jouaient, nerveux; mais sa jeune femme, Lucienne, la face toute rose, les yeux brillants, écoutait le discours, y prenait une joie extrême; ce fut elle qui prononça :

— Bravo! continuez!

Dombasles reprit :

— Je résumerai ta vie en quelques phrases; car, des promesses à l'exécution, tu fus toujours logique avec toi-même, et ta première jeunesse annonçait... la seconde... Je n'oublie pas, tu vois, que nous avons le même âge... trente-six ans... Jadis, au collège où je t'ai connu, tu fus un écolier charmant, qui ravissait ses maîtres par sa précoce intelligence, sa rectitude de jugement; qui enchantait ses camarades par son ardeur au jeu et ses exploits physiques. Tu étais un enfant complet, très vivant et très équilibré. Jeune homme privilégié, tu suivis les leçons de ton père qui fut notre maître à tous; de ce grand savant qui poussa la science médicale jusqu'à la divination et dont la mort prématurée fut un malheur public. Mais tu compris rapidement qu'à marcher dans sa voie, tu ne sortirais jamais de son ombre; et, laissant de côté la science pratique, l'exercice militant des docteurs, tu te jetas bravement dans une route nouvelle; tu te fis le poète et le philosophe de l'observation humaine : et, dans ces champs ouverts à ta haute raison, tu montras cette double personnalité si rare d'un artiste renseigné sur les causes, d'un savant épris de couleur et d'idéal, qui jonglait à ses heures avec la fantaisie...

Ici, Frédéric s'arrêta de nouveau; puis, en excellent comédien qu'il était, d'une voix à dessein plus basse, il détailla lentement :

— Ami, je m'en souviens, il y a de cela quinze ans, hélas! nous étions des enfants encore, avec Deschellerin d'abord, puis

Vermenton, Chauvelin, disciples de ton père; avec Trémorel, Lajolais, ces quatre-là, ici présents ce soir, dont les yeux te saluent, avec cet étrange Falkenberg, ce mystérieux Suédois retourné vers ses neiges, nous vivions très unis, travaillant chacun à nous bâtir des avenirs divers; mais toi, bientôt, tu sautais déjà des deux pieds au milieu du présent: tu écrivais, publiais ton premier ouvrage : *le Cœur et le Cerveau;* et, quinze jours plus tard, ton nom était connu. Oui, c'est loin, et j'y songe avec mélancolie; depuis, tu ne t'arrêtas plus et tes livres nouveaux se succédaient d'année en année, marquant leur date et t'affirmant toujours. Tu nous donnais : *la Cité libre*, cette large étude romanesque et sociale; puis, *l'Origine;* puis *la Conscience*, puis *l'Instinct*, puis *Force et Morale*, et, enfin, ton chef d'œuvre, à mon sens, ton dernier né, *l'Abîme*...

Je termine : si tu méritais tout, il faut convenir que tu as tout obtenu. La vie pour toi fut bonne. Tu fus aimé largement... — (A ces mots, Gabriel Morsalines pencha plus bas la tête) — honoré, acclamé; le ruban à trente ans, la rosette à trente-cinq; enfin, hier, l'Institut t'ouvrait ses portes; l'Académie des Hautes Études Sociales t'adjoignait à ses destinées. C'est cette nomination que nous célébrons chez toi, ce soir... Oui, tu es l'homme heureux par excellence... Tu as trouvé dans ta jeune femme la compagne sérieuse de tes sérieux travaux; tu as la fortune, la gloire, tous les biens de ce monde, en pleine jeunesse; c'est-à-dire avec la promesse d'en longuement jouir, pour la joie renouvelée de tes amis sincères, de tes fidèles camarades — au nom desquels, le premier, fièrement, je lève mon verre... avec un brin d'émotion... à la tienne, mon vieux!

Aussitôt, autour de la table, ce fut un brouhaha joyeux; les verres se tendaient du côté de Morsalines; dans de jolies poses, les femmes se penchaient, dressaient leurs bras, nus sous l'envolement des manches; les hommes, les uns graves, les autres exubérants, cassaient ou tordaient leurs bustes; une acclamation montait, unanime, prolongée; il y avait un peu de griserie dans l'air; cette soirée du juin était lourde, les nerf vibraient à fleur de peau.

Debout aussi, Gabriel, très pâle, s'efforçait de rire, en se défendant des hommages; mais il était pris à la gorge et ses : « Merci, merci, mes amis! » ne sortaient qu'étranglés. Lucienne,

radieuse, sous une flambée d'orgueil, se jeta dans les bras de Mme Dombasles.

— Oh! comme il a bien parlé!... chère... chère... embrasse-le pour moi!

Ce fut le signal; tous quittaient la table, dans un besoin de mouvement; sollicités aussi par la douceur du soir, ils s'échappaient de la serre, se dispersaient au hasard des allées, sous les arbres, dont les branches supportaient, accrochées, des lanternes rondes, en forme de ballons, semblables à de monstrueux fruits rouges, poussés au soleil de minuit. Les robes blanches des femmes passantes s'empourpraient au reflet de ces grenades magiques.

Éclairé de la sorte, le jardin se prolongeait, tournait, dans un mystère rose, à travers des rencontres d'ombres et de lumière; et les lents promeneurs s'y enveloppaient de rêve; mais, tout au bout, par contraste, dans un fond assombri, surgissait, de l'autre côté d'un petit mur, une bâtisse toute noire, un pavillon mort, désert, qui ouvrait sinistrement des fenêtres sans volets, comme des yeux vides.

Ce fut dans ce coin reculé que Gabriel, qui s'évadait enfin, rejoignit Frédéric; nerveusement, il lui prit les deux mains et les serra si fort que l'autre en fit une grimace.

— Merci, toi! merci, de tout! — même de l'allusion que moi seul ait comprise... oui, c'est vrai, j'ai été largement aimé... ce souvenir arrivait à son heure... Raymonde... elle aussi, fut une compagne éperdument dévouée... hélas! Tiens, tu sais que je ne l'ai jamais oubliée... Elle personnifie ma jeunesse... mais, ce soir, plus que jamais, je la revois partout. A mon œuvre, à ma gloire, si gloire il y a, elle eut sa part...

Dombasles, les yeux plus loin, répondit vaguement, à quelque pensée intime sans doute :

— Elle était modeste et grave...

Un prélude d'orchestre vidait le jardin, ralliant d'un seul coup les jeunes gens et les jeunes femmes; les allées retombaient au silence. Alors Morsalines répéta lentement, comme un écho qui s'attarde :

— Oui, elle était modeste et grave...

Puis, tous deux, arrêtés sur un banc de pierre, causèrent longtemps, la tête penchée, à voix basse, évoquant le passé, tandis qu'une valse en sourdine chantait dans les lointains.

Comme l'avait dit Dombasles, Gabriel était un heureux; son enfance avait été douce, sa jeunesse active et triomphante, sans une défaillance, sans un arrêt d'un jour; contre la vie et ses erreurs, il était défendu par toutes les tendresses sérieuses, également par tous les privilèges; son père, Jean Morsalines, était un grand savant qui se voyait revivre avec orgueil dans un fils adoré; sa mère n'existait que pour lui, l'enfant unique; jamais il n'avait connu la question d'argent; il était né riche; par ses ascendants, il remontait à deux familles de vieille bourgeoisie qui démêlaient leurs origines jusqu'à trois cents ans de recul à travers notre histoire; des illustrations y marquaient leurs dates : magistrats, diplomates, médecins, philosophes aussi; c'était une belle lignée d'honorables ancêtres; et très certainement une force, accumulée par les générations, poussait au bien, au beau, son enfance instinctive, avant que la raison acquise lui révélât sa personnalité.

A vingt ans, Gabriel était charmant, gai, savait déjà beaucoup de choses dont il ne parlait jamais, aimait toutes les femmes en général, quelqu'une peut-être en particulier, mais cela discrètement, ce qui donnait à croire que l'intrigue n'en était point vulgaire.

A cette époque, encore indécis sur la carrière à choisir, il suivait — comme Deschellerin, Vermenton, Chauvelin — les cours de l'École de médecine.

Ces quatre jeunes gens, avec Dombasle, Lajolais, Trémorel et Falkenberg, formaient un groupe distinct, créé par la sympathie, au milieu de la génération montante du pays latin.

Ils habitaient le même quartier et presque porte à porte : Morsalines et Falkenberg, rue de Tournon; Deschellerin, Dombasles et Lajolais, rue de Seine; les autres très proches aussi.

De ces huit étudiants, aucun ne ressemblait à l'autre, ni moralement, ni physiquement ; chacun avait son but particulier, son idéal défini de la vie qu'il voulait, et c'était bien cette fois le contraste, la véritable loi de leurs affinités.

François Deschellerin, d'origine campagnarde, tête carrée, face puissante, sur un corps ramassé, rêvait la science définitive pour le bien de l'humanité. Il prétendait que, dans un avenir plus ou moins proche, l'homme perfectionné arracherait à la nature ses secrets, ses mystères, vaincrait le mal et ferait au moins reculer la mort jusqu'aux limites de l'âge. Il travaillait furieusement,

sans orgueil cependant ; sachant bien que l'unité ne doit compter pour rien et que c'est aux collectivités seules que sont réservées les grandes découvertes, étapes du progrès. Il s'appliquait surtout à l'étude des maladies mentales dont l'effrayant problème tentait comme un défi, sa grande intelligence.

Il n'avait aucun souci de la gloire, en méprisant les manifestations : tout jeune, lorsqu'il parlait d'avenir, il s'oubliait lui-même et disait simplement : « Quand on en sera là... »

C'était le meilleur élève et l'élève préféré de Jean Morsalines qui l'avait connu enfant, par Gabriel, encore au collège. Dans la vie, un grand cœur, prêt au dévouement.

Frédéric Dombasles offrait un tout différent personnage : ce grand garçon aux épaules trop étroites et tombantes, était l'indécision même. Ondoyant et divers, surtout superficiel, il estimait la vie trop brève pour la prendre au sérieux ; cependant il la revendiquait heureuse.

S'il eût été riche, il se fût croisé les bras, uniquement intéressé, en spectateur, aux idées en marche, aux efforts en route, à la bataille des autres. Sans fortune, il cherchait sa voie et ne la trouvait guère.

D'abord, comme ses deux amis, il avait, par imitation, par influence de milieu, pensé à la médecine ; mais, bientôt, il avait constaté que la vue des malades l'attristait, que l'odeur des amphithéâtres répugnait à ses nerfs ; puis il avait réfléchi que l'existence d'un médecin appartient à tout le monde, excepté à lui-même ; et la perspective d'être réveillé, les nuits d'hiver, par l'appel entêté d'un mourant qui s'obstine l'avait définitivement découragé. Il se dit : « Je ferai mon droit... cela mène à tout. » Mais, en général, ce qui mène à tout ne mène à rien. Il devait s'en apercevoir plus tard. A vingt ans, il accordait son rêve à sa fantaisie.

Il avait de l'esprit, parfois un peu amer ; à l'écouter, ses camarades riaient pourtant, car il ne faisait encore qu'égratigner.

Il trouvait d'ailleurs un rival redoutable, en ces tournois de mots, dans Charles Lajolais : celui-là, venu du Midi, petit, sec, noir, alerte, parlant d'une voix lente, ne dissimulant point ses ambitions. Il voulait arriver, quand même, par tous les moyens ; être riche, glorieux. Il écrivait dans les revues du quartier Latin, en attendant mieux ; et déjà on reconnaissait ses pages à leur marque de rosserie, selon l'expression de ses confrères. Dans un

style froid, sans panache, il émettait tranquillement de belles horreurs paradoxales, des monstruosités naïves : c'était sa spécialité.

En paroles, il était instinctivement dénigreur des hommes, des choses, et chérissait l'esprit de contradiction ; en réalité, il possédait un certain talent et n'était point banal. Il devait réussir, à peu près.

Louis Trémorel ne pratiquait aucune profession ; il était riche, blond, fade, lourd de chair, lourd d'esprit : il plaisait malgré cela par une infinie bonté. Souvent, Deschellerin lui disait, sur le mode impératif : « Dis donc, Louis, demain tu iras à tel endroit, tu trouveras des gens sans feu ni pain, tu leur donneras de ton argent... n'est-ce pas, mon garçon ? » L'autre inclinait la tête pour toute réponse ; mais le lendemain, l'ordre était exécuté largement, et, le soir, en serrant la main de Deschellerin, Trémorel lui disait : « Merci ! » Il était reconnaissant qu'on l'empêchât d'être tout à fait inutile.

Vermenton et Chauvelin, apprentis médecins encore, semblaient de bons jeunes gens, sans hautes aptitudes ni destinées précises. Le premier devait finir député ; le second, dans la suite, se fit une petite réputation de docteur pour dames et publia, dans les journaux mondains, des articles sans nombre sur l'hygiène et la beauté : c'étaient certes bien les moins qualifiés de ce petit groupe dont Morsalines et Deschellerin paraissaient les privilégiés. Partout, il faut des quelconques.

Mais tel n'était pas le cas du dernier des huit, du Suédois Henrik Falkenberg ; exotique, excentrique, nuageux, fantômal, halluciné, ses amis sur son compte épuisaient l'épithète.

Henrik, dès le premier coup d'œil, était attractif : ou mieux il présentait l'intérêt d'une énigme et d'une complexité. Certes, il était beau, mais il paraissait l'être avec résignation ; son visage, toujours pâle, aux traits fins et corrects, demeurait immobile, sans un jeu de muscles, à travers les sensations ; mais des yeux énormes, mobiles, térébrants, d'un bleu vert, lumineux jusqu'à l'intensité, éclairaient cette face froide, y resplendissaient ainsi que deux diamants tombés dans de la neige, un soir de lune.

Il était venu à Paris pour étudier. « Étudier quoi ? » demandait-on. Et lui répondait : « Tout ! » Un jour, il accompagnait Gabriel à la Bibliothèque ; le lendemain, Deschellerin à l'École

pratique; le jour d'après, il suivait, avec Dombasles, un cours de droit, ou derrière Lajolais parcourait un musée.

Il lisait au hasard les œuvres scientifiques et d'imagination, les docteurs et les philosophes, les poètes et les chimistes; il laissait un volume d'histoire pour un traité de géométrie, d'algèbre ou de physique; et, chose étrange, comprenait, retenait ce qu'il avait lu; par un mécanisme intuitif, tout semblait se classer, s'étiqueter dans les cases de son cerveau, avec un ordre correct, selon la vérité.

Il parlait facilement le français avec les hommes, le bégayait avec les femmes qui lui faisaient peur.

Sauvage, farouche, il aurait vécu seul, si le hasard ne l'avait point fait habiter rue de Tournon, dans la même maison, au même étage que Morsalines. Celui-ci, peu à peu, l'avait apprivoisé; puis ils s'étaient liés d'une camaraderie sincère; enfin, un soir, Henrik Falkenberg, encore ombrageux, toujours timide, avait été présenté au « groupe » où chacun lui avait tendu la main, Depuis lors, cet étranger, heureux de compter des amis à cinq cents lieues de son pays, gardait une reconnaissance dévouée à Gabriel, et, pour les autres, une affection naïve, au point de trouver bien tout ce qui venait d'eux.

Tels étaient les huit. Autour de ces messieurs, gravitaient quelques jeunes femmes; mais l'histoire, oublieuse, a négligé leurs noms.

La maison d'Henrik et de Gabriel, en façade principale sur la rue de Tournon, communiquait par une vaste cour à la rue de Condé. C'était un gros immeuble, sans symétrie, vieux de deux siècles et formé de quatre bâtiments inégaux et distincts.

Sur la cour, les appartements intérieurs étaient commandés par trois escaliers particuliers; à droite, s'élevaient cinq étages corrects et nus; à gauche, deux étages seulement sous un grand toit pointu, en forme d'éteignoir.

Au premier de ces étages, et séparés par un palier très clair, deux appartements de quatre pièces hautes et larges, presque solennelles: c'est là que les deux camarades se faisaient vis-à-vis. Au second, sur leurs têtes, s'établissait un seul appartement plus compliqué dans sa distribution, mais moins élevé de plafond. Il était occupé par un certain vieux M. Chantrier et sa petite fille Raymonde.

Du temps que Gabriel l'avait entr'aperçue pour la première

fois, Raymonde devait compter à peu près quatorze ans. Son grand-père en paraissait soixante-dix. A eux deux, ils ne faisaient aucun bruit, personnifiaient les voisins commodes; du reste, la maison tout entière avait un air maussade et taciturne; le silence y régnait coutumier; cependant, quelquefois, des chanteurs ambulants venaient y sangloter leurs lamentables complaintes : c'était l'unique rupture de la monotonie.

Certes, l'hôtel ensoleillé de Jean Morsalines, ouvrant ses larges baies et ses balcons fleuris sur la place Malesherbes, était autrement gai, autrement somptueux. Mais, si dorée que fût la cage, elle avait ses barreaux; or, à vingt ans, c'est la liberté que l'on rêve : aussi, un beau jour, Gabriel avait-il déclaré qu'il se trouvait décidément trop loin des Écoles, qu'il lui était nécessaire d'aller habiter là-bas, là-bas, passé les ponts, dans l'ombre recueillie des vieilles Universités.

Son père, clignant de l'œil, avait souri et répondu : « Va, mon garçon! » Mais sa mère, moins vite résignée, à regret consentante, lui avait fait promettre de venir dîner deux fois par semaine, sans compter le dimanche. Il tenait sa promesse, ponctuellement.

Selon son désir, il vivait donc libre chez lui et maître de sa vie de toutes les manières : sérieux par tempérament et par éducation, il n'en resta pas moins fidèle à la règle de conduite établie par lui-même. Il sortait peu, travaillait beaucoup; et si, parfois, une jeune femme voilée entrait chez lui, furtive, pour n'en ressortir que trois heures après, la visite était si discrète, que nul n'en voyait rien, des autres locataires; d'ailleurs, quels étaient-ils, du moins dans ce corps de logis isolé? Falkenberg qui eût baissé les yeux, — ou le vieux Chantrier, qui semblait presque aveugle, ou la petite Raymonde qui n'aurait rien compris.

Son concierge disait : « C'est un jeune homme très bien. »

Trois ans il vécut là, sans que rien ne changeât son existence; il ébauchait son premier ouvrage, sûr enfin de sa voie; seulement, de temps à autre, dans des rencontres d'escalier, il remarquait que la petite Raymonde devenait une grande fille et qu'elle était jolie. Un jour, il en parlait incidemment à Falkenberg qui ne répondit pas.

C'était vrai, Raymonde se faisait grande et belle; enfant, elle était sérieuse et silencieuse, montait d'un pas discret, élastique

... Il en profita pour lui narrer cinquante futiles histoires...
(Page 31.)

et souple, les étages sans qu'on l'entendît, et sa présence parfois prenait des similitudes d'apparition. Avec ses dix-sept ans, sa démarche se ralentit, pourtant sans s'alourdir; elle s'attardait, dans une pensée peut-être...

C'était une brune, très mince, aux cheveux noirs très lourds, peignés très simplement, avec de grands yeux bruns, striés d'or, étonnamment limpides : gamine, elle était rose; jeune fille, elle était pâle, mais d'une pâleur chaude, indice de santé. Deschellerin, qui la vit une fois, tout de suite, disait à Gabriel :

— Prends garde, tu as une voisine dangereuse! — Et devant l'étonnement de son ami, il ajoutait : — Cette fille-là, c'est de la passion qui marche; quand elle aimera, elle voudra qu'on l'aime, et tiendra ses serments dans leur éternité.

Morsalines avait haussé les épaules. Il connaissait cette enfant depuis des années; elle et son vieux grand-papa étaient des gens très humbles, sans embûche ni mystère; et parce que la gamine avait monté de trois pouces, on faisait bien du bruit. Cependant Falkenberg, de sa voix gutturale, observait à son tour :

— Deschellerin voit clair; c'est une âme logée dans le corps qui lui convient; une femme complète!

De ce silencieux, cette affirmation positive était faite pour étonner. Et ce qui suivit de tout cela fut que Gabriel commençait peu à peu à s'occuper de Raymonde, à la considérer.

Le grand-père Chantrier, sans être absolument bavard, ne dédaignait pas un bout d'entretien à l'occasion, un pied sur une marche, l'autre sur le palier, alors qu'il rencontrait l'un de ses deux voisins; mais le Suédois, farouche, se dérobait à chaque fois; avec ce vieillard, il oubliait son français et bredouillait un inintelligible patois, ainsi que devant les femmes; c'est peut-être parce que Chantrier était le grand-père d'une jolie fille aux bandeaux noirs, aux yeux bruns striés d'or... Derrière lui, par association d'idées, c'était une tout autre image, sans doute, que le jeune homme entrevoyait. Donc, il évitait les rencontres, choisissait, pour sortir et rentrer, l'instant où l'escalier se faisait désert; Chantrier se rabattait sur Gabriel, mais celui-ci, non plus, n'apparaissait pas très causeur.

Subitement, le vieillard s'aperçut que son voisin s'humanisait; il en profita pour lui narrer cinquante futiles histoires; et, résultat bizarre, Morsalines y prenait intérêt. Alors, le petit vieux ne contint plus son expansion et les voisins devinrent une paire

d'amis ; pourtant ils n'étaient encore jamais entrés l'un chez l'autre, séparés et défendus de toute intimité par une présence de très jeune fille, qui continuait de passer au plus large, toujours la même, sereine et fière, les épaules droites, les yeux clairs, répondant d'un unique et bref geste de tête à l'empressement des saluts.

Un soir, Gabriel, mécontent sans trop savoir pourquoi, se surprit à parler tout seul ; il disait :

— Elle m'agace, cette petite, avec ses airs de reine !...

Le lendemain, Frédéric Dombasles, en entrant chez son ami, augmentait son irritation :

— Je viens de rencontrer mam'zelle Raymonde... elle a des yeux en coups de soleil... Je comprends que tu vives chez toi... Et il éclatait d'un gros rire.

Gabriel exaspéré répondait que mam'zelle Raymonde lui importait fort peu ; au même moment, à l'étage supérieur, tout le long d'un piano, deux mains nerveuses coururent dans un prélude volontaire.

— Tiens, tu l'entends ? C'est commode de travailler en musique ; elle est insupportable !

Et, Frédéric parti, le jeune homme murmurait encore, pris d'une inquiétude :

— Ah çà ! tout le monde conspire ?... et moi-même, où en suis-je ?

Pendant quelque temps, il se figura qu'il détestait la jeune fille, sans se rendre compte que détester quelqu'un c'est lui faire une large place, l'installer dans sa vie ; or, rien ne l'autorisait à s'occuper autant d'une personne tout à fait étrangère, qui ne semblait même pas l'avoir jamais regardé.

Mais, désormais, souvent, et sans s'en rendre compte, il s'arrêtait brusquement dans sa chambre ou dans son cabinet d'étude, écoutant sur sa tête les bruits, les manifestations des existences voisines ; il n'habitait déjà plus seul ; une hantise commençait.

Cependant, à cette époque, Gabriel publiait son premier ouvrage : *le Cœur et le Cerveau ;* l'agitation d'un début, le remue-ménage des visites, des envois, l'attente des critiques, l'arrivée des revues, des journaux, tous élogieux pour le fils de son père, causèrent une diversion. Tout plein de lui, il oubliait les autres ; pendant trois semaines, il ne fut qu'ambitieux ; dans la peau d'un écrivain qui s'affirme, il n'y a pas de place pour un rôle d'amou-

reux ; puis, peu à peu, il s'habituait à sa jeune gloire et reprenait ses anciennes façons d'âme, comme on rentre chez soi, au retour d'un voyage, et qu'on retrouve tout aux endroits coutumiers.

D'ailleurs, les événements ne lui permirent pas d'oublier plus longtemps Raymonde.

Un matin, Chantrier se présentait :

— Mon cher voisin, pardonnez-moi de franchir votre seuil sans autorisation préalable, mais je tiens à vous féliciter... Oui, mon jeune ami... j'ai vu dans mon journal que vous avez écrit un beau livre. D'abord, je doutais, malgré le nom... Je vous croyais à peu près médecin... puis Raymonde m'a affirmé que c'était bien vous... que vous poursuiviez à la fois des études diverses... Mes compliments : c'est très joli toujours de faire parler de soi... à votre âge c'est tout à fait charmant... Votre livre, je ne l'ai point lu... mais ma petite-fille jure que c'est sublime et je sais qu'elle a bon goût... Alors, je suis venu, en passant, pour vous serrer la main... vous dire combien votre succès m'enchante... C'est dit... je me sauve !...

— Non pas ! répliqua Gabriel, plus ému qu'il ne le voulait paraître, asseyez-vous au contraire... votre visite me cause un réel plaisir... Je ne suis pas encore blasé sur les éloges... et je vous crois sincère... tout au moins par procuration, puisque vous n'avez pas lu vous-même...

Alors planté sur ses deux petites jambes en équerre, empoignant à deux mains sa longue barbe blanche, le vieillard s'expliquait :

— C'est vrai... je n'ai pas lu... je lirai cependant, parce que c'est de vous... Voyez-vous, mon enfant, à un certain âge on ne lit plus guère, on relit et c'est tout ; d'abord, la foi s'est usée pour les choses écrites ; puis le temps a marché, et l'on se sent si loin des jeunes que c'est presque un chagrin d'écouter ce qu'ils pensent... Ne me croyez pas pour cela un esprit fermé... non, mais un esprit qui se repose... A mieux me connaître, vous verrez que, jadis, j'ai eu mes heures : j'ai marché avec ma génération. Hélas ! presque tous mes contemporains sont morts... et, si je leur survis, c'est en gardant ma date, plus du passé que du présent, et si peu de l'avenir !

Puis, de sa voix brisée, il débitait, hachait des phrases sans liaison, sans suite. Tourné vers la bibliothèque de Morsalines, il déclarait :

— Des livres ! des livres, j'en ai plus que vous... et d'autres ! Si jamais vous me faites l'honneur de monter mon étage, vous verrez... Mais, ce que je recherche, moi, ce n'est pas les fariboles qu'ils contiennent, toutes les bêtises ressassées de siècle à siècle, vérités d'hier, erreurs de demain, futilités toujours ! Ce qui me plaît, c'est uniquement leurs belles mines, leur aspect extérieur, les bijoux de typographie et surtout les splendides reliures, voilà ce qui m'occupe... Et, sans compter les humbles, j'ai là-haut cent volumes qui valent mille francs pièce... Oh ! non pas leur prose... mais pour leur date, le nom de leur imprimeur, et surtout la marque de leur reliure. Un beau livre, c'est une jolie fille ; le texte en est l'âme puisque c'est la pensée... Mais la reliure c'est le corps ! Moi, vieux païen, je me moque de la pensée et de l'âme, je ne m'occupe que de l'enveloppe ; je n'ai jamais aimé les belles filles pour leur âme. C'est tant inutile ! Vous avez compris, monsieur le philosophe ? Oui... je vous scandalise... mais c'est la passion de ma vie ; quand je découvre un bouquin à reliure rare, sans l'ouvrir je l'achète, à tout prix ; je l'emporte contre mon cœur, et je suis heureux toute cette journée-là. Vous souriez, enfant, vous apprendrez plus tard qu'il faut à chacun sa petite manie... sans quoi la vie ne serait pas tenable...

A présent, il ne s'arrêtait plus, ne songeait guère à s'en aller ; mais Gabriel, bercé par ses paroles, le laissait dire, l'encourageait même d'un regard caressant ; car sa pensée était ailleurs : il se répétait, commentait les premières phrases du vieillard... Raymonde avait affirmé que l'auteur dont parlait le journal c'était bien lui : elle savait qu'il écrivait... connaissait sa vie, ses études ; elle avait lu son livre si frais paru, l'avait donc acheté... et l'avait trouvé *sublime !*

Eh ! mais, tout cela, n'était-ce pas la belle preuve d'un intérêt qui ressemblait furieusement à de la tendresse ? Elle avait donc un cœur, cette petite sauvage, aux yeux bruns striés d'or ; elle aussi donc se préoccupait du voisinage ; et il n'était pas le seul alors à épier les allées et venues de l'escalier, les bruits, les voix, les chants, au travers des murailles ?... La pensée qui montait croisait dans les plafonds une pensée descendante... Il y avait de l'accord dans l'air, de la complicité, une infinie douceur, ainsi qu'une annonciation d'amour.

Ah ! Chantrier pouvait citer les noms des relieurs célèbres depuis 1585 jusqu'à nos jours, en les proclamant les bienfaiteurs de

l'humanité et les princes de l'art... Gabriel était tout disposé à se laisser convaincre... Car, son orgueil rassuré, maintenant qu'il découvrait le secret de Raymonde, il s'avouait, tout de suite vaincu, qu'il l'aimait lui-même, et depuis très longtemps.

Peut-être n'était-il pas le seul dans cette dévotion; peut-être qu'une troisième pensée, intruse et mal venue celle-là, se mêlait aux deux autres, dans l'atmosphère de l'escalier. Henrik devenait tous les jours un peu plus taciturne...

Bientôt, Chantrier prit l'habitude d'entrer chez Gabriel chaque fois qu'en descendant il voyait la porte entr'ouverte; ce qui se présentait souvent, à cause des allées et venues de Falkenberg. Le Suédois travaillait tous les jours chez son ami, devenu aussi un peu son professeur. Puis, du cabinet de Morsalines, songeait-il sans doute, on entendait bien mieux le piano de Raymonde.

Et donc, le vieillard entrait sans façons, se balançait d'une jambe sur l'autre, caressant sa barbe de fleuve antique, encourageait la jeunesse et disparaissait subitement sur un brusque bonsoir, laissant derrière lui l'impression d'une cordialité, dont certes l'intérêt était plus qu'ordinaire.

Parfois, dans ses visites, il rencontrait Dombasles et Deschellerin; tous le traitaient avec une grande considération et souriaient à ses boutades; on le trouvait délicieux, ce grand-père de Raymonde.

Un matin, il fouillait dans la bibliothèque de son nouvel ami, quand, tout à coup, il poussa un grand cri. Gabriel qui écrivait, Henrik, qui lisait, se tournèrent à la fois — presque effrayés, mais déjà Chantrier agitait en l'air un mince volume habillé de maroquin vert... et il clamait :

— Gabriel, mon enfant, c'est à vous cela? Où avez-vous eu cela ?

— Ça, répondit le jeune homme... qu'est-ce que c'est?... Ah oui ! la première édition de *Candide*, par M. de V... 1759...

Mais l'autre, lui coupant la parole :

— Je me fiche bien de *Candide*, de M. de V... ! Ça, c'est une reliure de Gaudreau l'aîné... un bijou, un rêve... on n'a pas fait mieux... quels fers, quels coins ! C'est à pleurer de joie, et ça vaut cent louis !

— Eh bien, moi je l'ai payé trente sous l'année dernière, sur le quai, devant l'Institut... Aussi permettez-moi de vous l'offrir; ça

ne me privera pas... car je ne savais même plus que je le possédasse.

Chantrier répliqua, avec un gros soupir :

— Vous me fendez le cœur, mais je ne puis accepter un cadeau de cette importance... Je vous répète que cela vaut deux mille francs... Je ne suis plus assez riche pour vous en offrir la valeur, malheureusement!

Gabriel s'était levé; il prit le livre, le fourra de force, sans avoir beaucoup à lutter, dans la poche du collectionneur, et prononça :

— Mon ami Chantrier... acceptez ce cadeau... ou, si vous voulez absolument faire le fier, eh bien, remboursez-moi les trente sous qu'il m'a coûtés.

— Ou bien, offrez-nous à dîner... insinua Dombasles qui survenait.

— Tiens! c'est une idée... dit gaiement le vieillard, la main sur sa poche... merci, mon cher Gabriel, de votre don royal... mais, alors, c'est convenu, vous, monsieur Falkenberg, monsieur Dombasles et, si vous voulez bien l'inviter, M. Deschellerin, vous dînerez chez nous après-demain... Notre vieille servante popote assez bien... et Raymonde veillera... Ça va, hein?

— Oui, clamèrent les trois jeunes gens ensemble — et, cette fois, Henrik fit preuve de vivacité — oui... pour nous, et pour Deschellerin, qui sera fort ravi de l'invitation, continuait Gabriel, sans plus dissimuler la joie qu'il ressentait.

Ce fut un samedi soir; tous, plus tard, s'en souvinrent. A sept heures sonnantes, Gabriel sortit de chez lui avec ses trois amis. Et, pour la première fois, ils montèrent ce deuxième étage, jusque-là sans accès. Gabriel était correct et grave, Deschellerin bon enfant, Dombasles nerveux, en veine d'esprit; mais Falkenberg, muet, les yeux fous, la face pâle, tremblait du bout des doigts et serrait les mâchoires, pour qu'on ne les entendît pas claquer en se choquant.

Ils furent introduits dans un salon très vaste; le meuble était bourgeois, d'un acajou quelconque; mais, tout le long des murs, et sur toute leur largeur aussi, des étagères vitrées offraient à l'œil le bariolage, la gamme des reliures disparates, depuis les rouges éclatants, jusqu'aux verts noirs éteints, jusqu'aux blancheurs mates et dormantes des parchemins soulignés d'or.

Chantrier entra, jetant des bienvenues, serrant les mains tendues sur son passage; puis, à Morsalines :

— Eh bien, monsieur le philosophe, vous voyez que, moi aussi, j'ai quelques petits exemplaires, et assez bien costumés, les mignons!... On peut toucher; tenez...

Il ouvrait les vitrines, tirait de leurs rayons les volumes les plus rares, en expliquait les beautés, les qualités spéciales, quelquefois les défauts, qui les cataloguaient, en décuplant leur prix. Il étalait, avec orgueil, avec ivresse, un manuel de la *Sellerie*, l'*Art des jardins*, les *Heures du parfait croyant*... puis un *Traité cynégétique*; ensuite, un in-quarto si lourd : *les États du Poitou*... enfin une *Table de logarithmes* et des *Essais sur la céramique*.

Il criait des noms : Gutenberg, Plantin, Moret, Perrin, imprimeurs — puis les relieurs : Rémy, Broussais, les deux Charles, Piquet d'Orléans, Jouffroy de Lyon, et cette merveilleuse famille d'artistes, les Panard, de Metz... Il exultait, déclamait, sans être contredit, et dans un grand silence; car les quatre auditeurs se montraient plutôt froids pour l'initiation, n'estimant dans un livre que la pensée écrite, l'opulence du style ou la raison et la vérité. Il comprit leur indifférence, les traita de profanes, d'aveugles, de barbares, de Vandales, de Hurons... Il eût continué longtemps ces épithètes, quand il fut interrompu par l'annonce du dîner.

Dans la salle à manger, devant une table simple, mais égayée par la blancheur du linge et l'éclat du cristal, Raymonde attendait ses convives. Chacun salua selon ses habitudes, son éducation, et l'on prit place, dans un premier silence où tous s'étudiaient.

Gabriel, à côté de Raymonde, la contemplait; il eut un frémissement de tout l'être à voir ses deux mains nues; il n'avait jamais rencontré la jeune fille que gantée, habillée pour la rue, en chapeau, souvent voilée, perdue dans un manteau; or, ce soir, la tête découverte, le buste libre, souple, sous l'étoffe légère d'un corsage uni, elle lui apparaissait à demi révélée, presque livrée; et ces deux petites mains blanches, veinées de bleu, surtout lui semblaient comme impudiques dans leur ingénuité.

Il fut mécontent que ses amis vissent tout cela, autant que lui... Mais il la trouva si belle, encore plus belle trois fois, de tout près que de loin, qu'il lui pardonna.

On parla peu d'abord, et puis on s'anima. Le vieux Chantrier,

l'ailleurs, qui mangeait mal, prodiguait sa grosse verve et fatalement entraînait l'abandon, l'intimité.

Alors, Deschellerin, Dombasles, Morsalines partirent à leur tour avec le bel élan des gaietés jeunes : seul, Falkenberg restait stupide, les yeux flambants dans sa face froide.

Et enfin se communiqua l'être fermé, le personnage énigmatique que paraissait Raymonde. Sans timidité, elle parlait d'abondance, et sa voix était prenante, avec des notes graves très douces. Malgré ses dix-huit ans, elle étalait un grand bon sens un peu triste, comme s'il eût été acheté à un prix amer par la douloureuse expérience ; mais l'amour de la vérité, un besoin de justice, la joie de la charité chantaient dans ses moindres paroles.

Elle louait Deschellerin pour son beau dévouement aux malades ; et lui, la moustache grasse, facilement confus malgré sa force morale, balbutiait, en chiffonnant sa serviette :

— Mais non, mademoiselle, c'est tout naturel... simplement naturel !...

Elle souriait, encourageait du geste, du regard — d'un geste passionné, d'un regard déjà tendre, déjà donné — Gabriel Morsalines quand il parlait de son prochain livre, de l'œuvre commencée, de cette *Cité libre*, où toutes les questions sociales se haussaient jusqu'à l'idéal des parfaites concordes, se nivelaient par le pardon universel et le désarmement de toutes les rancunes.

Mais, sans se complaire à ses fusées de mots drôles, elle blâmait tranquillement Dombasles interloqué, parce que rien pour lui ne semblait sérieux et que le fond mouvant de son âme ironique était instable aux vérités nécessaires.

Avec pitié, et quelque surprise, elle considérait Falkenberg ; sans doute, la qualité d'étranger excusait à ses yeux cette imbécillité morne ; peut-être encore Raymonde était-elle, et dès longtemps, plus avant renseignée.

De la sorte, écoutant ou répondant, penchée ou redressée, sans cesse compréhensible et nerveusement sensible, cette jeune fille, élevée par ce vieillard, se découvrait à l'observateur, par richesse de tempérament, par générosité de nature, apte à toutes les circonstances et préparée d'avance à souffrir doublement des chagrins qui viendraient.

Vers les dix heures, comme le bonhomme Chantrier s'endormait ostensiblement, les jeunes gens se retirèrent. Franchement, Raymonde leur tendit la main à chacun, et cette petite main

pâle, Deschellerin la serra rudement, comme une main d'ami; Gabriel, rapidement, pour n'être pas tenté de la garder encore; Dombasles, cérémonieusement, avec une réserve; et Falkenberg, d'une étreinte glacée, comme si le contact en dût être mortel.

— Entrons chez nous! dit Morsalines, ouvrant sa porte. Et quand ils furent installés dans les fauteuils du cabinet de travail, les pipes flambantes, ils échangèrent leurs impressions. Falkenberg, subitement, recouvrait la parole; ce fut lui qui commença :

— Ce vieillard est aimable... cette jeune fille est noblement intelligente... Dans mon pays, les femmes ne sont point ainsi... elles ont leurs fonctions, elles sont épouses, mères ou sœurs... Celle-là n'est qu'elle-même, je ne la comprends pas...

Mais Deschellerin, très vibrant, s'exclamait :

— C'est une nature complète!... une âme d'élite, et trempée, j'en suis sûr, à l'école du malheur... Elle doit avoir, derrière elle, un passé douloureux; ses dix-huit ans ont trente ans d'expérience... Elle sait ce qu'elle pense, ce qu'elle dit : toutes ses paroles sont réfléchies, donnent à songer!...

Rêveur, Gabriel approuvait :

— Oui, cette jeunesse grave est sans doute la résultante d'une enfance triste; seule avec son grand-père, Mlle Chantrier a dû tuer l'ennui à force de lecture; repliée sur elle-même, elle n'a vécu que par la pensée...

— N'importe! interrompit Dombasles avec l'amertume d'un bel esprit qui n'a pas pu briller, ces êtres-là ne sont pas francs d'allures... D'où viennent-ils? Qui sont-ils? Mystère! Jamais une allusion à leur vie antérieure... Quels étaient les parents de la petite? Et elle est toujours vêtue de couleurs sombres; elle est fière à la façon de ceux qui cherchent une intrigue ou cachent un secret... Méfions-nous, mes enfants... Si ces nobles apparences n'étaient, dans les tréfonds, qu'une bonne hypocrisie... Nous sommes quatre célibataires... Il pourrait bien s'agir d'une pêche au mari...

Aussitôt les trois autres s'indignaient, accusaient Frédéric de parti pris, de malveillance; et Deschellerin, qui ne mâchait pas les mots, lui disait brutalement :

— Mon garçon, si ce soir Mlle Raymonde t'avait écouté avant tout autre, avait ri de tes mots drôles, s'était pâmée de ton esprit, tu la déclarerais simplement adorable... Mais tu as fait four et tu lui en veux... tel est ton état d'âme... je ne t'en félicite point.

Dombasles, aigre-doux, ripostait :

— On peut retourner l'argument... Comme elle vous a trouvés sublimes, Gabriel et toi, vous vous enflammez pour elle. Le seul qui puisse être impartial, c'est Henrik : il n'a pas soufflé mot, elle ne lui a rien dit... pourtant je lui soupçonne des sympathies anciennes qui font que je le récuse encore... Enfin, nous verrons bien... Ne nous querellons pas pour aussi peu de chose...

Mais la façon dont il concluait, avec cette désinvolture, de ce ton léger, sur le mode méprisant, achevait d'irriter Morsalines qui le bouda trois jours.

A la même heure, Chantrier disait en bâillant à pleine bouche :

— Ils sont gentils, ces petits messieurs... surtout le médecin et notre voisin Morsalines !... Je crois le Suédois un peu fou... Quant à M. Dombasles, c'est une mauvaise langue... qu'en penses-tu, petite ?

Raymonde répliquait très vite, avec un visible désir de réserver ses appréciations :

— Je pense comme vous, grand-père... Ils ont leurs qualités et leurs défauts... Mais vous êtes fatigué, l'heure est indue... allez dormir...

Le vieillard sur le seuil de sa chambre s'arrêta, considéra sa petite-fille qui voulait lui sourire, et dit encore :

— C'est dommage...

Puis, haussant les épaules, il rentra chez lui murmurant :

— Est-ce qu'on sait ?

Seule, Raymonde se laissait tomber sur une chaise ; et, la tête appuyée à son lit, elle rêvait. Eh bien, l'épreuve était faite... elle l'avait vu de près, entendu parler, ce mystérieux jeune homme dont, depuis trois années, d'abord inconsciemment, elle épiait la vie ; dont elle avait lu le livre avec des tremblements de doigts à chaque page... Elle l'aimait et plus que jamais ; elle l'aimait, comme elle savait aimer, de tout son être, avec son âme, son cœur, sa chair, son sang... Ah ! oui, son grand-père l'avait dit : « C'était dommage ! » Car où ce triste amour la pouvait-il mener ? Est-ce que jamais Gabriel Morsalines, fils de Jean Morsalines, d'une famille intacte et même glorieuse, consentirait à donner son nom à Raymonde Chantrier ? Elle ne pouvait être sa femme... alors ?

Dans un court frisson de son corps pris de fièvre, elle dit tout haut :

— Alors, à défaut de sa femme...

Elle n'acheva pas ; mais d'un geste résigné elle complétait sa phrase... Elle était capable de tout, excepté de renoncer à sa passion ardente. N'était-elle point seule au monde, ou à peu près ? Elle saurait sauver les apparences tant que son grand-père continuerait à vivre ; après, maîtresse d'elle-même, elle agirait selon sa volonté ; elle n'avait point à compter avec les préjugés d'une société, qui déjà l'avait mise hors la loi... elle savait bien qu'à lutter contre son amour, elle serait vaincue. Certes, elle tenterait la résistance, mais le jour qu'il voudrait, lui, Gabriel, son dieu, elle ouvrirait les bras et se donnerait toute... avec quelle joie ! Et cela, dès longtemps, par elle était conclu.

De son côté, Gabriel passait une partie de la nuit les yeux grands ouverts ; il évoquait, un à un, les moindres incidents de la soirée ; il se rappelait à plaisir Raymonde dans toutes ses poses ; il entendait sa voix.

Certes, malgré ses vingt-cinq ans à peine sonnés, il avait eu déjà plusieurs jolies maîtresses, et la plupart choisies dans un certain monde ; mais jamais aucune femme encore ne l'avait à ce point troublé ; puis, par l'enchaînement des idées, il songeait brusquement qu'il allait falloir défendre sa porte à sa plus récente amie, la petite baronne Hélène, qui, de temps à autre, l'honorait encore d'une visite en coup de vent, capricieuse, ainsi qu'un revenez-y... Il serait beau que Raymonde vît entrer une femme chez lui... maintenant. Il se devait tout à elle, car il la sentait toute à lui ; leurs regards s'étaient mariés... elle l'aimait...

Puis il essayait de s'inquiéter lui-même : c'était peut-être de l'orgueil, de la présomption... pourquoi serait-ce lui, le préféré ?... Deschellerin était digne d'une tendresse sérieuse. Falkenberg aussi, ce héros fatal de poème byronien, cet exotique embrumé de mystère ; Dombasles lui-même ?... Mais non, non... pourquoi vouloir douter ? C'était lui l'élu... l'aimé !... et les autres n'étaient que de vagues comparses...

Chantrier ne pouvait pas l'inviter tout seul... cela eût paru bizarre, incorrect, le monde est si bête ! Alors le vieillard avait prié les autres, à titre d'accessoires, de remplissage ; il disait presque de « chandeliers »...

Enfin, il s'endormit et rêva mille choses.

Tous les jours qui suivirent, par un hasard suspect, ils se rencontrèrent. A présent elle s'arrêtait, elle aussi, comme son grand-

père, et disait des mots vagues pour l'unique bonheur d'entendre une voix chère lui répondre ; et lui, de même, interrogeait, pour obtenir la musique de ses lèvres, son sourire et le rayonnement pensif de ses yeux bruns, très doux.

D'autres fois, pendant des heures, enfermé chez lui, le jeune homme écoutait courir sur sa tête les petits pas légers, nerveux, alertes, de cette voisine envahissante qui détenait ses pensées.

Il travailla beaucoup moins ; sur sa table les pages restaient blanches ; ses amis s'étonnaient de sa paresse nouvelle, dont les causes leur échappaient peut-être, et que lui n'entendait point expliquer.

Gabriel se plaisait à cette soi-disant solitude... il délaissait ses anciens camarades. Trémorel, Chauvelin, Lajolais, Vermenton, moins intimes, qui, jadis, ne le voyaient que le soir, dans leurs réunions, regrettaient à présent son éternelle absence.

— Qu'est-ce qu'il fait ? Son livre au moins avance-t-il ?

Deschellerin, bourru, répondait : « Certainement ! » mais sans conviction. Il savait bien par quelles fluidités de rêve s'écoulaient et les nuits et les jours de son vieil ami, et... il l'enviait ; car, du premier coup d'œil, lui aussi avait compris que d'avance Raymonde à Gabriel était fiancée et que tout autre, d'eux, ne comptait rien pour elle.

Bravement, en bon praticien, il avait arraché de son cœur une petite racine qui aurait pu devenir un grand arbre... mais il ne poussait point la philosophie jusqu'à venir contempler et d'un regard placide, les scènes d'adoration ambiante. Il s'écartait ; Dombasles également, pour d'autres motifs.

Seul, Henrik restait là, témoin forcé, surveillant blême. Il épiait de chez lui ce qui se passait à la porte ; il continuait à entrer trois fois par jour, avec ou sans motif, chez Morsalines ; et, chaque fois, ses yeux aigus fouillaient l'ombre des pièces, semblaient chercher quelqu'un ou quelque chose ; et puis, ne voyant rien, ni personne, il soupirait enfin, profondément, comme un homme échappé à quelque grand péril ; mais, jamais, par lui, le nom de Raymonde n'était prononcé.

Des semaines passèrent, égales dans leur douceur, où chaque jour amenait son émotion discrète ; mais un matin de mai, l'idylle tournait au drame.

Vers les dix heures, un coup de sonnette violent fit tressaillir Morsalines... Il le connaissait bien cet appel impératif, ce carillon

tumultueux, aussitôt répété. Il était seul, son domestique venait de sortir : un instant, il hésita ; mais la sonnette ne s'arrêtait plus ; elle criait :

— C'est moi ! c'est moi... Ouvre donc !

Évidemment, on le savait chez lui ; alors il se décida et fut ouvrir sa porte.

Une jeune femme blonde pénétra vivement.

— Ah çà ! vous dormiez, mon cher !... Bonjour... Comment vas-tu... depuis le temps ?

Elle lui sautait au cou. Glacé, il accepta, subit l'étreinte, sans y répondre ; tout de suite, la visiteuse s'exclamait en phrases sautillantes :

— Oh ! oh ! dix degrés au-dessous... je vois ce que c'est... on boude parce qu'il y a six semaines que je ne suis venue... Mais, mon cher, j'ai un mari, moi ! Je suis esclave, hélas ! puis ta maman m'a dit que tu travaillais ferme, je n'ai pas voulu te déranger... Tu sais : « Un baiser de femme, un chapitre de moins ! » disent les écrivains neurasthéniques... Est-ce vrai ?... Prends garde, je vais te coûter un livre tout entier.

— Hélène, interrompit Gabriel distrait et qui semblait écouter quelque chose plus loin, vous vous trompez...

— *Vous ! vous !* oh ! décidément !...

Et le regardant aux yeux, impertinente, à travers son face à main :

— Mon petit, vous êtes changé... Il y a du nouveau... quelque chose... je ne sais quoi, mais enfin, vous préféreriez que je ne sois pas ici, hein ?

Il haussa les épaules, puis prenant un parti, presque brutal, il exposa :

— Ma chère baronne, soyons sincères, cela vaudra mieux... Vous ne m'avez jamais aimé... c'est un trop gros mot pour votre petit cœur... Vous m'avez honoré d'un joli caprice à fleur de peau ; et de cela, toute ma vie, je vous resterai reconnaissant. Mais si, à présent, je vous apprenais que je songe ailleurs, que je suis sérieusement pris par deux yeux noirs, et les vôtres sont si bleus ! eh bien, je suis très convaincu que cet aveu ne vous serait qu'une surprise, peut-être un petit choc de vanité blessée, mais que vous sortiriez d'ici sans un regret, sans une larme... A liaison légère, adieu facile... n'est-ce pas...?

— Parfait ! répliqua la jeune femme, ramassant son ombrelle,

la bonne heure, vous êtes franc, vous!... et je m'en vais... j'ai é bien sotte de renvoyer ma voiture... Adieu! Oh! sans ran- une... C'est vrai, je n'aime que ma fantaisie; et je suis à ce point npassible ou généreuse, mon cher, que si dans quelques mois, s yeux noirs oubliés, vous vous souvenez des yeux bleus que ici, ils vous feront de nouveau bon accueil... Adieu... grand ëta... je parie qu'elle ne me vaut pas... quelque petite sentimen- le qui joue à la passion... Elle a raison, puisqu'on y coupe... llons... adieu... au revoir... dans le monde... officiellement. Ion pauvre Gabi... c'est bête tout de même!...

A la porte, sur l'escalier, elle se retournait, et, peut-être pour nasquer le trouble de sa défaite, l'humiliation de sa vanité de emme refusée, elle ajoutait encore :

— Sois heureux, Gabi... heureux sans moi... C'est toi qui l'as oulu.

Et elle s'envola, légère, avec un petit rire plus ou moins dans e ton. Elle ne devait jamais lui pardonner.

— Ouf! fit Gabriel... personne n'a rien vu!...

Mais, en levant les yeux, il aperçut dans l'escalier du second étage, Raymonde, appuyée au mur, les yeux fermés, très pâle, lont les mains douloureuses comprimaient avec peine un cœur si douloureux. Il bondit vers elle :

— Raymonde!... puis, se reprenant : Mademoiselle!

Elle rouvrit les yeux, le regarda d'un de ses regards mornes, égarés, d'où la vie est absente; puis, soudain, l'arrêtant d'un geste vague :

— Laissez-moi!... Pardon... je suis folle!... De quel droit!... Je suis vile et méprisable!... Cette femme... ah! mon Dieu...

Elle s'enfuit, sans que Gabriel abasourdi eût pu la retenir. Il entendit la porte se fermer violemment à l'étage supérieur; il demeurait indécis, stupide, reconstituant la scène. Parbleu, c'était bien simple. Le carillon endiablé, autoritaire, de la baronne Hélène, par son vacarme, avait fait tressaillir Raymonde. Elle avait vu entrer cette femme et avait attendu... sans même réfléchir une seconde que cet espionnage était un aveu clair, qu'elle s'affichait et se perdait presque.

Devant ce coup de folie, le jeune homme, lui aussi, perdait la tête; orgueilleux d'être aimé de la sorte, mais désolé d'avoir vu de vraies larmes dans les yeux striés d'or.

Alors, une porte s'ouvrit en face, et Falkenberg se montra.

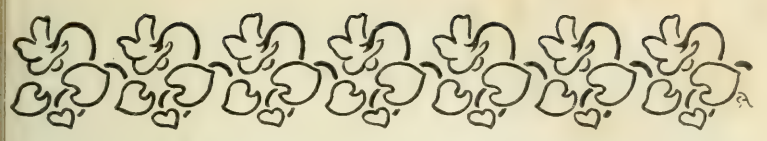
Celui-là encore avait-il vu, entendu ? Il n'en laissa rien paraître...

— J'allais chez toi, dit-il...

— Entre ! fit Gabriel, troublé. Mais soudain pris de défiance, il se faisait calme, affectait une belle sérénité ; car ce soupçon lui était venu que son ami n'arrivait point par hasard ; qu'il était là pour savoir et pour interroger. En effet, Henrik tournait dans la chambre ; dans sa face de marbre, ses yeux clairs vacillaient sous une émotion. Morsalines s'assit à sa table, prit un livre et ne parla pas ; au bout d'une heure, le Suédois se levait avec un soupir et s'en allait, sans avoir rien osé dire.

Maurice Montégut.

(*A suivre.*)



ACTEURS ET ACTRICES D'AUTREFOIS

(Suite) (1)

Bocage et Frédérick, ces deux acteurs passionnés et puissants étaient bien les partenaires qu'il fallait à cette actrice puissante et passionnée qui avait nom Marie Dorval. Ah! cette Dorval, en qui l'on trouvait tour à tour la fougue, la tendresse, la grandeur, la pitié, le désespoir, la fureur, cette comédienne admirable, tantôt farouche et sombre, tantôt caressante et féline, qui excitait toutes les émotions, qui faisait fondre en larmes une salle entière et lui arrachait des cris d'enthousiasme, quels souvenirs elle a laissés, elle aussi, et qu'elle incomparable puissance elle exerçait sur le public ! Écoutez encore Théophile Gautier : « Le talent de Mme Dorval était tout passionné, non qu'elle négligeât l'art, mais l'art lui venait de l'inspiration; elle ne calculait pas son jeu geste par geste, et ne dessinait pas ses entrées et ses sorties avec de la craie sur le plancher : elle se mettait dans la situation du personnage, elle l'épousait complètement, elle devenait lui, et agissait comme il aurait agi ; de la phrase la plus simple, d'une interjection, d'un *oh!* d'un *mon Dieu!* elle faisait jaillir des effets électriques, inattendus, que l'auteur n'avait même pas soupçonnés. Elle avait des cris d'une vérité poignante, des sanglots à briser la poitrine, des intonations si naturelles, des larmes si sincères, que le théâtre était oublié et qu'on ne pouvait croire à une douleur de convention... Elle a été femme où d'autres se seraient contentées d'être actrices : jamais rien de si vivant, de si vrai, de si pareil aux spectatrices de la salle ne s'était montré au théâtre : il semblait qu'on regardât, non sur une scène, mais par

(1) Voir les numéros des 10 et 25 août, et 10 et 25 septembre 1896.

un trou, dans une chambre fermée, une femme qui se serait crue seule. »

Dans *Antony*, dans *Marino Faliero*, dans *Marion Delorme*, dans Ketty Bell de *Chatterton*, dans *Angelo*, Mme Dorval était souverainement admirable. Elle n'était pas moins étonnante dans le drame vulgaire, qu'elle haussait à la puissance de son talent, surtout quand elle s'y trouvait avec Frédérick. Les journaux du temps sont pleins des éloges qu'on lui adressait, de l'enthousiasme qu'elle excitait à propos de pièces dont elle faisait le succès et qui, sans elle, n'eussent pas paru dix fois peut-être devant le public. Cela s'appelait — car, en souvenir d'elle, on peut en rappeler les titres — cela s'appelait *le Vampire*, *le Château de Kenilworth* *le Lépreux de la vallée d'Aoste*, *les Catacombes*, *les Pandours*, *les Deux Forçats*, *la Fiancée de Lammermoor*, *Sept heures*, *Rochester*, *la Fille du musicien*, *l'Incendiaire* ou *la Cure et l'archevêché*, *Jeanne Vaubernier*... Et, je le répète, quand elles s'y trouvait avec Frédérick, le succès tournait au triomphe et la jouissance était complète pour le spectateur. «Frédérick Lemaître et Mme Dorval, a-t-on dit, formaient un couple théâtral parfaitement assorti. Ces deux talents se complétaient l'un par l'autre et se grandissaient en se rapprochant. Frédérick était l'homme qu'il fallait pour faire pleurer cette femme; mais aussi comme elle savait l'attendrir quand sa fureur était passée! quels accents elle lui arrachait! Qui ne les a pas vus ensemble, dans *le Joueur*, par exemple, dans *Pablo* ou *le Jardinier de Valence*, n'a rien vu; il ne connaît ni tout Frédérick, ni toute Mme Dorval. »

On pourrait en dire autant relativement à *Antony*. Qui n'avait pas vu Bocage et Mme Dorval dans cet ouvrage ne pouvait se flatter de les connaître entièrement l'un et l'autre. Mais c'est à propos d'*Antony* que se produisit un jour un fait original, qu'Alexandre Dumas raconte ainsi dans ses *Mémoires* :

« Comme, dit-il, la *morale* de l'ouvrage était dans ces six mots que Bocage disait d'ailleurs avec une dignité parfaite : *Elle me résistait, je l'ai assassinée !* chacun restait pour les entendre et ne voulait partir qu'après les avoir entendus. Or, un jour, on donnait la pièce au Palais-Royal, dans une représentation à bénéfice jouée par Dorval et Bocage. Elle eut son succès ordinaire, grâce au jeu des deux grands artistes; seulement, le régisseur, mal renseigné, fit tomber la toile sur le coup de poignard d'Antony de sorte que le public fut privé de son dénouement. De là, cris

Madame Dorval.

et grand tapage, et le régisseur fit relever le rideau pour que les artistes pussent achever leur pièce. Mme Dorval, toujours obligeante, reprit sur son fauteuil sa pose de femme tuée. Et l'on se mit à courir après Antony. Mais Antony était rentré dans sa loge, furieux d'avoir manqué son effet de la fin, et refusait de reparaître. Pendant ce temps le public applaudissait, criait, appelait, vociférait. Cependant, Dorval attendait sur son fauteuil, le bras pendant, la tête renversée en arrière. Le public aussi attendait. Après une minute de silence, voyant que Bocage n'entrait pas, il se mit à crier plus fort. Mme Dorval sentit que l'atmosphère tournait à la bourrasque; elle ranima son bras inerte, redressa sa tête renversée, se leva, s'avança jusqu'à la rampe, et, au milieu du silence, ramené comme par miracle au premier mouvement qu'elle avait risqué :

« — Messieurs, dit-elle, *je lui résistais, il m'a assassinée.*

« Puis elle tira une belle révérence et sortit de scène, saluée par un tonnerre d'applaudissements. La toile tomba, et les spectateurs se retirèrent enchantés. Ils avaient leur dénouement, avec une variante, c'est vrai; mais cette variante était si spirituelle qu'il eût fallu avoir un bien mauvais caractère pour ne pas la préférer à la version originale. »

Mais le souvenir glorieux de ces trois grands artistes : Frédérick, Bocage, Mme Dorval, ne doit pas nous rendre injustes envers ceux de leurs camarades qui se sont trouvés mêlés avec eux à la grande bataille romantique, qui ont pris leur part de ce mouvement, de ce tumulte, de cette fièvre, qui ont apporté dans la lutte qu'ils soutenaient avec de grands écrivains toute leur ardeur, tout leur zèle, toute leur foi, tout leur désintéressement, et qui semblaient grandir encore la valeur des œuvres par la puissance du talent qu'ils mettaient à leur service et par la sincérité d'un effort chaque jour renouvelé. C'était vraiment un beau temps pour le théâtre et une époque merveilleuse que cette époque si curieuse du romantisme, où l'on pouvait voir dans *Henri III et sa cour* et dans *Hernani* Firmin, Joanny, Michelot, Mlle Mars et Mlle Leverd, dans *Christine à Fontainebleau*, dans *Marie Tudor* et dans *Périnet Leclerc* Lockroy et Mlle George, dans *la Maréchale d'Ancre* et dans *Richard d'Arlington* Mlle George et Frédérick Lemaître, dans *Antony* et dans *Marion Delorme* Bocage et Mme Dorval, dans *la Tour de Nesle* Bocage et Mlle George, dans *Lucrèce Borgia* Mlle George, Frédérick et

Lockroy, dans *Clotilde* Ligier, Menjaud et Mlle Mars, dans *Chatterton* Geffroy, Joanny et Mme Dorval, dans *Angelo* Mlle Mars et Mme Dorval, Geffroy et Beauvallet... C'était là vraiment un spectacle admirable, une jouissance artistique d'une qualité rare et telle que, en ce genre du moins, nous n'en connaissons pas aujourd'hui de semblable.

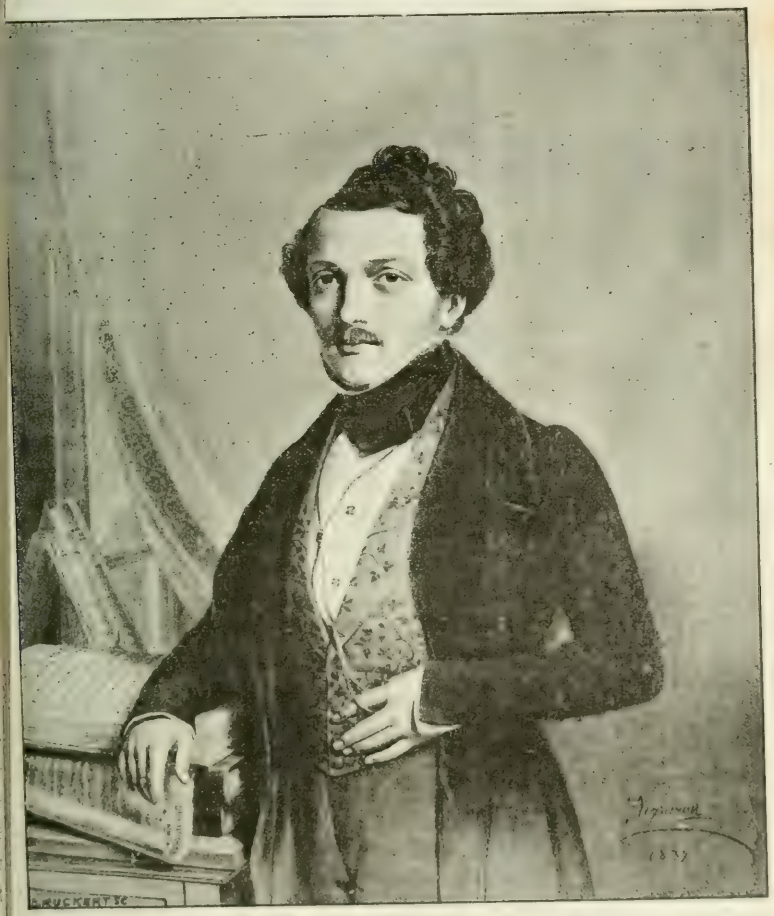
Mais pendant que se livrait sur trois de nos grands théâtres cette curieuse et intéressante bataille du romantisme, leurs confrères ne restaient pas inactifs. Si le répertoire littéraire se renouvelait et se transformait grâce à Victor Hugo, à Alexandre Dumas et à leurs émules moins glorieux, le répertoire musical subissait, lui aussi, une évolution profonde. A l'Opéra, Auber avait donné le signal de cette évolution avec *la Muette de Portici*, qui, il ne faut pas l'oublier, fut le premier ouvrage conçu dans les proportions vastes et grandioses de l'école moderne, avec toutes les ressources de l'orchestre tel que nous le connaissons depuis lors. (On sait que c'est au sortir d'une représentation de *la Muette* et aux accents du fameux duo : *Amour sacré de la patrie*, que le peuple de Bruxelles prit les armes et fit la révolution qui amena l'indépendance de la Belgique.) L'année suivante, Rossini, qui ne s'était encore produit sur ce théâtre qu'avec quelques-uns de ses ouvrages italiens remaniés et amplifiés par lui, donnait son admirable *Guillaume Tell*. Puis venaient Meyerbeer avec *Robert le Diable* et *les Huguenots*, dont l'impression sur le public fut si profonde, et Halévy avec *la Juive*, *Charles VI*, *la Reine de Chypre*. A ces œuvres si puissantes il fallait des interprètes puissants aussi, dignes d'elles et de leurs auteurs. Mais la troupe de l'Opéra était superbe alors.

Les Huguenots

Adolphe Nourrit.

En tête se trouvait Adolphe Nourrit, artiste chaleureux et passionné, doué d'une voix exquise et d'un incomparable tempérament dramatique, qui devait, hélas ! quelques années plus tard, s'en aller périr misérablement à Naples, en se précipitant, dans un moment de folie, par la fenêtre d'un hôtel garni. Auprès de lui se trouvait Levasseur, une basse admirable, qui fut le Bertram idéal de *Robert le Diable*, puis Dabadie, Lafont, Alexis Dupont, Massol, Wartel, Derivis, et, du côté féminin, la toute séduisante Mme Damoreau, Mme Dabadie, Mlle Jawurek, Mme Dorus-Gras, et cette intéressante Cornélie Falcon, la digne partenaire de Nourrit, au jeu plein de flamme et d'énergie, qui fut la Valentine des *Huguenots*, la Rachel de *la Juive*, la donna Anna de *Don Juan*, et qui, après quelques années à peine d'une carrière brillante, se trouva tout à coup, un soir, en présence du public, dans l'impossibilité de faire entendre un son et disparut à jamais de la scène, sa voix ayant à jamais disparu. La danse n'était pas moins heureusement représentée, grâce à Perrot, Montjoie, Mazillier, et à ce groupe de danseuses exquises qui avaient nom Marie Taglioni, Noblet, Montessu, Legallois, Pauline Leroux, qui étaient aussi pour la plupart des mimes de premier ordre. Le nom de Marie Taglioni surtout, la poésie, la grâce et la pudeur personnifiées, est resté dans toutes les mémoires. C'est d'elle qu'un critique disait : « Mademoiselle Taglioni vous fait penser aux vallées pleines d'ombre et de fraîcheur, où une blanche vision sort tout à coup de l'écorce d'un chêne aux yeux d'un jeune pasteur surpris et rougissant ; elle ressemble à s'y méprendre à ces fées d'Écosse, dont parle Walter Scott, qui vont errer au clair de lune, près de la fontaine mystérieuse, avec un collier de perles de rosée et un fil d'or pour ceinture. » Bientôt après le départ de Nourrit, un grand artiste allait surgir, qui devait en quelque sorte révolutionner l'art du chant scénique, par la puissance de sa déclamation, par la grandeur de son accent dramatique, par l'ampleur merveilleuse, la couleur et la flamme qu'il apportait dans la diction superbe du récitatif. Ce grand artiste, qui, après avoir passé par l'Opéra-Comique et par l'Odéon, revenait alors d'Italie, où il avait obtenu de grands succès, c'était le ténor Duprez, fameux aussitôt par l'*ut* de poitrine qu'il lançait avec tant de vigueur dans *Guillaume Tell*, mais qui justifiait par des qualités plus sérieuses les sympathies du public, et à qui nos pères ont dû des sensations et des impressions d'art inconnues

peut-être avant lui. On sait en effet quels furent ses triomphes dans *les Huguenots*, *Robert le Diable*, *Guido et Ginevra*, *la Favorite*, *la Reine de Chypre*, *Charles VI*, *Lucie de Lammermoor*, où



Duprez.

il excitait véritablement l'enthousiasme des spectateurs. C'est précisément le fameux *ut* de poitrine dont je parlais, et qu'on n'avait jamais entendu à l'Opéra avant Duprez, qui donna lieu à certains jeux de mots poétiques (?) lorsqu'en 1865, longtemps

après qu'il eût pris sa retraite, on décora le grand chanteur. Un plaisant, qui, je crois, était M. Ernest d'Hervilly, fit d'abord courir ce quatrain facétieux :

Duprez, l'ancien ténor, a reçu pour cadeau
Un tout petit ruban de couleur purpurine.
La décoration que porte sa poitrine,
Il l'a gagnée avec son *do*.

à quoi un autre répliqua par celui-ci :

On décore Duprez : nous crions tous *bravo !*
Mais une chose me chagrine :
C'est que l'on n'ait pas pu lui redonner le *do*
En même temps que la croix de poitrine.

On peut signaler à l'Opéra-Comique, en tenant compte de la différence des genres, une évolution parallèle à celle qui se produisait à l'Opéra. Boieldieu, musicien délicieux qui avait su marcher avec son temps et dont le talent avait acquis une ampleur superbe, couronnait son heureuse carrière avec cette adorable *Dame blanche*, jeune encore après trois quarts de siècle, et que le public ne se lasse pas d'applaudir. Puis, c'était Herold, qui donnait successivement ses trois chefs-d'œuvre, *Marie*, *Zampa* et *le Pré aux Clercs*, Herold, le poète si pathétique et si passionné, qui allait mourir à quarante-deux ans, à l'heure où son génie était dans tout son épanouissement et dans tout son éclat. Auber, lui, ne mourut pas si jeune, fort heureusement pour l'art français, auquel il put donner toute une série d'œuvres charmantes, que quelques-uns chez nous trouvent de bon goût de railler aujourd'hui, mais qui, à l'encontre de ces critiques bénévoles, font encore fortune en Allemagne et en Italie : *le Maçon*, *Fiorella*, *la Fiancée*, *le Cheval de bronze*, *Fra Diavolo*, *l'Ambassadrice*, *le Domino noir*, *Haydée*... Enfin les noms d'Adolphe Adam, d'Halévy, de Carafa, d'Hippolyte Monpou, d'Ambroise Thomas à ses débuts, de quelques autres encore, rappellent des œuvres dont les succès furent éclatants et qui toutes ne sont pas oubliées : *le Chalet*, *le Postillon de Lonjumeau*, *le Brasseur de Preston*, *Masaniello*, *l'Éclair*, *les Mousquetaires de la Reine*, *la Double Échelle*, *le Panier fleuri*, *le Planteur*, *les Deux Reines*... Et quels artistes possédait alors l'Opéra-Comique pour présenter tous ces ouvrages au public! Avec Ponchard, le Georges Brown de *la Dame*

blanche, c'était Féréol, qui en fut le Dickson, Thénard, Lemonnier, Vizentini, Lafeuillade, Henri, Mmes Desbrosses, Lemonnier

Madame Pradher.

(Mlle Rigaut), Ponchard, et la tout aimable, toute charmante, tout élégante Mme Pradher, femme du compositeur délicat à qui l'on doit tant de romances devenues célèbres, entre autres celle intitulée *Bouton de rose*, dont les paroles lui avaient été fournies

par la princesse de Salm. Un peu plus tard ce fut Chollet, acteur et chanteur remarquable, dont les succès furent retentissants, Chollet, qui semblait incarner en lui le fameux *Postillon de Lonjumeau*, d'Adolphe Adam :

Oh ! oh ! oh ! oh !
Qu'il était beau !...

qui fut aussi Zampa et Fra Diavolo, et qui mourut, tout récemment encore, âgé de quatre-vingt-quinze ans ; puis Fargueil, Moreau-Sainti, Couderc, Révial, Ricquier, Mme Damoreau, qui avait quitté l'Opéra pour le théâtre Favart, où elle obtint de véritables triomphes dans *Actéon*, dans *l'Ambassadrice*, dans *le Domino noir*, Mmes Casimir, Zoé Prévost, Jenny Colon, d'autres encore.

Madame Damoreau

Cette période fut une des plus brillantes de l'histoire de l'Opéra-Comique. Mais elle fut fertile aussi en incidents divers. Je viens de parler de Chollet et du *Postillon de Lonjumeau*, et voici ce qu'Adolphe Adam raconte à ce sujet dans ses *Mémoires :*

« Quand la distribution des rôles du *Postillon* fut faite, Chollet et Mlle Prévost (qui devait jouer Madeleine) vivaient ensemble et d'un parfait accord ; mais hélas ! avant la répétition, un incident, sous les traits de la charmante Jenny Colon, avait bouleversé le ménage ! Chollet avait quitté sa maison, et le désespoir de

Mlle Prévost était tel que l'on crut qu'elle ne pourrait jamais jouer avec lui. De Leuven et Brunswick voulaient lui reprendre le rôle pour le donner à Jenny Colon. Crosnier, voulant conserver cette dernière pour *l'Ambassadrice*, qui allait entrer en répétitions, voulait que Mme Casimir jouât Madeleine. Moi seul, je résistais. J'aimais beaucoup Prévost ; ce rôle, fait pour elle, je ne doutais pas qu'elle y tint, et il me semblait cruel d'enlever en même temps à cette pauvre femme l'homme qu'elle adorait et un beau rôle sur lequel elle comptait. Je fus donc la trouver, je lui demandai si elle aurait le courage de jouer avec Chollet un rôle presque analogue à sa position. — « Oui, mon ami, me dit-elle, j'aurai ce courage ! Je veux que ce soit ma plus belle création. Et qui sait ? Chapelou revient à Madeleine... — Oui, mais après dix

Chollet.

ans. — Eh bien! j'attendrai! Je vous promets d'être forte. Votre ouvrage ne souffrira pas de ma douleur. » La pauvre femme eut en effet beaucoup à souffrir. Et nous, donc! mais dans un autre genre. Jenny Colon ne quittait pas Chollet et arrivait aux répétitions avec lui. Prévost avait une attaque de nerfs en voyant sa rivale! C'était presque tous les jours la même scène, et c'était fort ennuyeux et fort triste. Pourtant, je dois avouer à la louange de Chollet et de Prévost que les études n'en souffraient pas et se poursuivaient avec zèle. La première représentation eut lieu le vendredi 13 octobre. Le succès dépassa mon attente. Ce fut un véritable triomphe. Certes, le public, en voyant Chapelou et Madeleine, ne pouvait se douter qu'il y avait désunion entre eux. Chollet, qui se sentait dans son tort, et qui au fond n'était pas méchant, mais faible, avait avant la représentation encouragé la pauvre Prévost, et après le premier acte elle avait trouvé dans sa loge un beau bracelet envoyé par lui, avec la date de la représentation. Cette attention lui avait donné espoir et courage. »

Si cette époque était brillante pour notre Opéra-Comique, on peut dire qu'elle fut aussi la grande période de gloire pour notre Théâtre-Italien, aujourd'hui disparu parce que l'art italien a disparu lui-même. Mais, alors, le répertoire de Rossini était dans tout son éclat, et les deux noms de Donizetti et de Bellini brillaient à côté du sien. Avec *le Barbier*, *la Gazza ladra*, *Otello*, *Tancredi*, *Semiramide*, *l'Italiana in Algeri*, *Cenerentola*, on jouait *la Sonnambula*, *Beatrice di Tenda*, *Norma*, *la Straniera*, *Linda di Chamounix*, *Anna Bolena*, *l'Elisir d'Amore*, *Don Pasquale*, *Lucia di Lammermoor*... En tête du personnel chantant de ce théâtre il faut inscrire en lettres d'or le nom de la Malibran, cette artiste prodigieuse, dont la gloire est devenue légendaire, cette femme étonnante, belle comme le jour et aussi bonne que belle, qui parlait couramment cinq langues : le français, l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol, qui chantait, composait, dessinait, faisait des vers, montait à cheval comme une amazone, dont le talent inouï excitait dans le public un enthousiasme tel que jamais peut-être on n'a vu le pareil, et qui mourut à vingt-huit ans, laissant un nom qu'on peut croire immortel et qui fut glorifié par le plus grand de nos poètes. Qui ne connaît, en effet, les stances de Musset à la Malibran :

Ce qu'il nous faut pleurer sur ta tombe hâtive,

Ce n'est pas l'art divin, ni ses savants secrets;
Quelque autre étudiera cet art que tu créais;
C'est ton âme, Ninette, et ta grandeur naïve,
C'est cette voix du cœur qui seule au cœur arrive,
Que nulle autre, après toi, ne nous rendra jamais —

Un fait assez original se rattache au séjour de la Malibran à notre Théâtre-Italien; c'est la façon dont elle fit connaissance, un

Madame Malibran.

soir, avec le général Lafayette, qui devint bientôt l'un de ses amis les plus dévoués et les plus chers. On était aux derniers jours de 1830, et l'on sait si, au lendemain de la révolution de Juillet, était immense la popularité du général. Le rideau allait se lever, au théâtre, sur le premier acte de *Tancrède*, que personnifiait la grande artiste. Lafayette assistait au spectacle, et, acclamé par la foule à son entrée dans la salle, il avait pris place dans une loge, non loin de la scène, tous les yeux restant fixés sur lui. L'ouvrage commence, et le silence s'établit. Arrive l'en-

trée en scène de Mme Malibran. Tancrède paraît, le casque en tête et l'épée au côté, et, avant de chanter, s'avance vers la rampe, fixe Lafayette, tire son épée et fait fièrement au vieux soldat le salut des armes. On devine si, à cette époque d'effervescence générale où l'émotion gagnait si facilement tous les cœurs, un tonnerre d'applaudissements accueillit ce mouvement aussi heureux qu'inattendu.

A côté du nom de la Malibran il faut citer tout d'abord, au Théâtre-Italien, celui d'une autre cantatrice aussi bien intéressante, Henriette Sontag, qui devint plus tard, l'épouse d'un diplomate italien distingué, le comte Rossi, et dont l'histoire un peu romanesque inspira, dit-on, à Scribe le sujet de *l'Ambassadrice*. Séduisante de toute façon, douée d'une beauté tendre unie à une grâce adorable, Mlle Sontag était aussi une cantatrice de race, à la voix pure et flexible, conduite avec une habileté rare. Comme la Malibran elle était issue d'une famille d'artistes, et ainsi qu'elle elle avait, dès ses plus jeunes années et tout enfant encore, abordé la scène et paru devant le public. Elle avait déjà parcouru une carrière brillante en Allemagne, sa patrie, où un succès éclatant l'avait surtout accueillie dans les deux chefs-d'œuvre de Weber, *Oberon* et *le Freischütz*, lorsqu'elle se trouva, à Paris, en contact et en rivalité avec Mme Malibran. Une lutte s'établit entre elles, pour la plus grande joie du public, à qui elle procurait des jouissances inconnues, lutte qui ne fut pas sans profit pour Mlle Sontag, dont le talent prit plus d'ampleur au voisinage d'une artiste si admirable. A leurs deux noms glorieux il faut joindre ceux de la Pasta, de Mme Mainvielle-Fodor, de Mme Monbelli, de Carolina Ungher, qui étaient aussi, chacune en leur genre, des cantatrices fort remarquables et dignes de la plus grande estime.

L'élément masculin comprenait ceux de Galli, de Davide, de Bordogni, de Zucchelli, d'Ivanoff. Quelques années après il faut signaler le quatuor resté célèbre qui était formé de Giulia Grisi, Rubini, Tamburini et Lablache, quatre artistes dont l'ensemble merveilleux enchantait littéralement le public parisien. Quelques chanteurs brillaient sans doute encore à côté de ceux-là : Ronconi, Mmes Tacchinardi, Persiani, Albertazzi, Giuditta Grisi, mais ce quatuor exceptionnel réunissait tous les suffrages : Rubini, ténor à la voix de velours, qui rachetait par son délicieux talent de chanteur son insuffisance relative comme comé-

Rubini

dien et qui, pour économiser ses 40,000 francs d'appointements se contentait de fumer des cigares d'un sou; Lablache, comédien excellent, au contraire, en même temps que virtuose merveilleux aussi admirable dans le genre tragique qu'étonnant dans la

Lablache.

bouffonnerie la plus excessive; Tamburini enfin, qui ne le cédait comme talent et comme voix, à aucun de ses partenaires. Les deux organes graves de Lablache et de Tamburini étaient si puissants, si volumineux, qu'ils éclataient comme un double tonnerre dans le superbe duo des *Puritains* et que d'aucuns prétendaient, lorsqu'ils entonnaient ce formidable duo dans la salle Ventadour, qu'on l'entendait de l'autre côté de la Seine. Quant à Giulia Grisi, elle était en tous points la digne émule de ces

trois grands artistes : c'était une Norma, une Lucia, une Lucrezia émouvante et pathétique, qui joignait à une beauté patricienne, à une voix d'une qualité rare, un talent d'un ordre supérieur. Comme la Sontag elle se laissa entraîner, elle aussi, à l'alliance d'un grand nom, et comme elle, quoique d'une autre façon, elle eut à le regretter amèrement. Elle avait épousé, vers 1836, le

Tamburini.

comte Gérard de Melcy, qui la rendit à ce point malheureuse qu'elle dut s'adresser aux tribunaux pour obtenir la rupture de cette union. Le personnage était peu recommandable sous tous les rapports, ainsi qu'on peut s'en convaincre par ces lignes qu'un journal publiait au mois de juin 1887 : — « Gérard de Melcy vient, à l'âge de soixante-et-onze ans, d'échouer piteusement sur les bancs de la cour d'assises des Ardennes. Il avait vingt ans quand il épousa la Grisi, qui, un an plus tard, fut engagée à Londres aux appointements de 125,000 francs, sans

compter les concerts. L'année suivante, elle gagnait à Paris plus de 80,000 francs. En 1846, une séparation de corps eut lieu et Gérard de Melcy se mit dans les affaires; puis, de chute en chute, il en est arrivé à la triste fin que nous venons de dire et s'est vu condamner, avec circonstances atténuantes, à un an

Giulia et Giuditta Grisi.

d'emprisonnement. » A ce moment, Giulia Grisi était morte depuis longtemps, sans avoir pu, son mari vivant encore, régulariser la liaison qu'elle avait nouée avec son camarade Mario, le ténor exquis et fameux qui avait recueilli, au Théâtre-Italien, la succession de Rubini, dont il avait aussi retrouvé les succès. Mario, du reste, n'était pas moins noble que de Melcy, il s'appelait le marquis de Candia. Ce qui ne l'empêcha pas, après la mort de la Grisi, après avoir gagné lui-même une fortune, de tomber dans la misère lorsque l'âge l'eut obligé de quitter le théâtre, et de mourir obscurément à Rome, où il avait dû, je crois, accepter un emploi de conservateur dans un musée.

La période qui s'étend de 1820 à 1850 environ a été l'époque surtout florissante du genre du vaudeville, qui, joué déjà sur trois scènes importantes, les Variétés, le Vaudeville et le Gymnase, le fut bientôt sur deux des nouveaux théâtres autorisés par le gouvernement de Juillet : le Palais-Royal, qui, le 6 juin 1831, inaugura ses représentations dans l'ancienne salle de la Montansier (où il se trouve encore), et les Folies-Dramatiques, qui, installées sur le boulevard du Temple, entre le Cirque-Olympique et la Gaîté, avaient ouvert leurs portes quelques mois auparavant, le 22 janvier. Ce dernier, placé un peu plus bas que ses quatre confrères dans la hiérarchie théâtrale, était surtout pour eux comme une sorte de pépinière dans laquelle ils venaient s'emparer des artistes qu'il avait pris la peine de former. C'est des Folies-Dramatiques que sortirent un grand nombre de comédiens qui brillèrent ensuite sur des scènes plus relevées : Rébard, Neuville, Palaiseau, Charles Potier fils, Heuzey, Leriche, Christian, ainsi que quelques femmes charmantes, Angélina Legros, Léontine, et surtout Judith et Nathalie, qui, en passant par les Variétés et le Vaudeville, parvinrent jusqu'à la Comédie-Française. Pour ce qui est du Palais-Royal, il prit d'emblée une situation importante, grâce, d'une part, à l'excellent répertoire qu'il sut se former et, de l'autre, à la troupe hors de pair qu'il présenta dès sa naissance au public.

Mario.

Pendant un quart de siècle ces quatre théâtres : Vaudeville,

Variétés, Gymnase, Palais-Royal, firent défiler devant leurs spectateurs un nombre incalculable d'acteurs et d'actrices extrêmement remarquables pour la plupart et qui étaient sinon la gloire, du moins l'honneur de leur art. Dans le genre sérieux c'était Lafont, Paul, Gontier, Fontenay, Ferville, Volnys, Émile Taigny, Allan, Philippe, Bressant, Fechter, Cachardy, Dupuis ; pour le côté comique, tous ces bouffons excellents chacun en son genre qui s'appelaient Potier, Perlet, Odry, Bouffé, Lepeintre aîné, Lepeintre jeune, Vernet, Numa, Klein, Achard, Arnal, Levassor, Amant, Sainville, Grassot, Bardou, Leménil, Lhéritier, Alcide Tousez, Leclère, André Hoffmann, Geoffroy, Lesueur, Delannoy, Parade, Gil Pérès, Ravel, Lassagne, Hyacinthe. Et pour les femmes, Minette, Jenny Vertpré, Déjazet, Flore, Mmes Hervey, Baroyer, Chalbos, Pernon, Suzanne Brohan (mère des deux Brohan de la Comédie-Française), Albert, Émile Taigny, Julienne, Paul-Ernest, Eugénie Sauvage, Thierret, Volnys (Léontine Fay), Eugénie Doche, Anaïs Fargueil, Scriwaneck, Leménil, Rose Chéri, Anna Chéri, Adèle Page...

De tous ces artistes, auxquels on en pourrait joindre bien d'autres, beaucoup ont laissé des noms justement célèbres. L'un des plus fameux a été l'excellent Potier, comique plein de finesse et d'un talent plein de distinction, qui fut longtemps la gloire des Variétés, où le public le traitait en enfant gâté. Après vingt années passées à ce théâtre il prit sa retraite, et dans sa dernière représentation chanta ce couplet, improvisé pour la circonstance :

De vous plaire j'eus le bonheur
Dans ma carrière dramatique;
Mais l'âge arrête mon ardeur;
Recevez les adieux de votre vieux comique.
De vos bontés il va se séparer;
Mais en songeant qu'il faut qu'il se retire,
Pendant vingt ans celui qui vous fit rire
Ce soir, hélas! se sent prêt à pleurer.

Comme Potier faisait la fortune des Variétés, Perlet faisait la fortune du Gymnase, où il était adoré. Il lui arriva pourtant un jour à ce théâtre une aventure singulière, qu'un annaliste racontait ainsi : — « *Le Comédien d'Étampes* valut à M. Perlet de graves désagréments pour s'être obstinément refusé à chanter un air anglais qui s'y trouve. Conduit en prison (c'était le bon temps, où l'autorité s'arrogeait le droit d'emprisonner les comédiens !),

il reparut trois jours après, et déclara d'une voix émue, mais respectueuse, que son intention n'avait pas été de manquer au public. Mais les cris : *A genoux ! Des excuses !* se faisaient entendre avec une coupable obstination, et, au plus fort de l'orage, M. Perlet s'évanouit. Revenu à lui, il s'avança vers les spectateurs, et leur dit : « Messieurs, j'ai eu deux fois l'honneur de « vous déclarer que je n'avais pas eu l'intention de manquer au « public ; je vous le répète pour la troisième fois, mais dès ce « moment je cesse d'être comédien. » Il se retira en effet ; mais bientôt l'indulgence du public, qui aimait son talent, lui permit de revenir. Il reparut dans *le Comédien d'Étampes*, chanta l'air qu'il avait voulu passer et fut couvert d'applaudissements. » Le fameux financier Ouvrard raconte dans ses *Mémoires* que quelqu'un ayant demandé à Talma quel était l'acteur comique dont il appréciait le plus le talent, celui-ci répondit : « L'acteur doué de l'intelligence la plus rare, du tact le plus exquis, le plus vrai, l'unique en Europe, c'est Perlet. » D'un tel artiste, l'éloge n'était pas mince.

Potier et Perlet étaient des comiques fins et distingués. Odry, qui conquit une renommée égale à la leur, était au contraire un comique en dehors, un farceur monumental, un bouffon dans toute la force du terme. On sait le triomphe qu'il remporta dans *les Saltimbanques*, où il se montrait épique dans le rôle de Bilboquet, tandis que la grosse Flore était elle-même prodigieuse de comique dans celui de Zéphyrine. C'est à Odry qu'on doit une charge célèbre en son temps, qu'il publia sous ce titre : « *Les bons gendarmes*, poème épicé, » et que je reproduis ici pour sa cocasserie, bien que cela n'ait ni queue ni tête :

CHANT PREMIER

Y avait un' fois cinq, six gendarmes
Qu'avaient des bons rhum's de cerveau,
Ils s'en va chez des épiciers
Pour avoir de la bonn' réglisse;
L'épicier donn' des morceaux d'bois
Qu'étaient pas sucrés du tout,
Puis il leur dit : Sucez-moi ça,
Vous m'en direz des bonn's nouvelles.

CHANT SECOND

Les bons gendarm's sucé et resucent
Les morceaux d'bois qu'est pas sucré ;

Ils s'en va chez les épiciers :
Epicier, tu nous as trompés!
L'épicier prend les morceaux d'bois,
Il les fourr' dans la castonnade.
Les bons gendarm's n'a plus eu d'rhumes,
Il ont vécu en bonne intelligence.

On voit qu'Hervé avait eu un précurseur.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici le nom d'un artiste qui, fameux en d'autres genres, ne parut presque jamais au théâtre que d'une façon en quelque sorte accidentelle, mais qui cependant, pour son début, obtint un succès retentissant et complet.

Henry Monnier dans *la Famille improvisée.*

Je veux parler d'Henry Monnier, qui, le 5 juillet 1831, paraissa pour la première fois en public sur la scène du Vaudeville, dan une pièce à tiroirs intitulée *la Famille improvisée*, qu'il s'éta faite lui-même et pour lui-même en la tirant de ses *Scènes popu laires*, et dans laquelle il représentait quatre personnages diffé rents, un homme du monde, un marchand de bœufs, une vieill femme et son merveilleux Joseph Prudhomme, dont il était l'in venteur. Alexandre Dumas, dans ses *Mémoires*, a raconté ain ce début curieux :

« Je doute que jamais début ait produit une telle émotion littéraire. Monnier avait alors vingt-six ou vingt-huit ans ; il était connu dans le monde artistique sous une triple face. Comme peintre, élève de Girodet et de Gros, il avait fait faire les premières gravures sur bois qui aient été exécutées à Paris, et publié les *Mœurs administratives*, les *Grisettes* et les *Illustrations de Béranger*. Comme auteur, il avait fait imprimer ses *Scènes populaires*, grâce auxquelles la renommée du gendarme français et du titi parisien s'est étendue jusqu'au bout du monde. Enfin, comme comédien de société, il avait fait la joie de nos soupers en nous jouant, derrière une tapisserie ou un paravent, sa *Halte d'une diligence*, son *Étudiant* et sa *Grisette*, sa *Femme qui a trop chaud* et son *Ambassade de M. de Cobentzel*... Il avait eu l'idée de se hasarder au théâtre, et il s'était fait à lui-même, pour ses propres débuts, une pièce intitulée *la Famille improvisée*.

« J'ai parlé de la salle du Théâtre-Français le jour de la première représentation d'*Henri III*; la salle du Vaudeville n'était pas moins remarquable dans la soirée du 5 juillet : toutes les illustrations littéraires et artistiques semblaient s'être donné rendez-vous rue de Chartres. En peintres et en sculpteurs : Picot, Gérard, Horace Vernet, Delacroix, Boulanger, Pradier, Desbœufs, les Isabey, Thiolier, que sais-je, moi ? En poètes, Châteaubriand, Lamartine, Hugo, nous tous, enfin. En artistes dramatiques, Mlle Mars, Mlle Duchesnois, Mlle Leverd, Dorval, Perlet, Nourit, tous les acteurs qui n'étaient pas forcés d'être en scène ce soir-là. En journalistes, la presse entière. Le succès fut immense. Henry Monnier reparut deux fois, rappelé d'abord comme acteur, ensuite comme auteur. On était, je l'ai dit, au 5 juillet ; à partir de ce jour-là jusqu'à la fin de décembre, la pièce ne quitta point l'affiche. »

Parmi les comiques dont la renommée fut particulièrement grande à cette époque, il faut citer surtout Alcide Tousez, qui était le fils d'une excellente artiste de la Comédie-Française, Mme Tousez. Pendant vingt ans Alcide Tousez excita la gaieté des habitués du Palais-Royal, et un chroniqueur disait de lui : « Si l'on ne veut pas mourir de rire, il ne faut pas aller voir trois fois de suite Alcide Tousez sous le costume de Perrette des *Deux Chasseurs et la Laitière*. » A côté de lui un autre comique, d'un tout autre genre, n'obtenait pas moins de succès. C'était Levassor, qui, ainsi qu'Achard, introduisit au Palais-Royal, où la

mode s'y maintint pendant une quinzaine d'années, ce qu'on appelait la chansonnette comique, c'est-à-dire des petites scènes seules, mêlées de chant et de dialogue, qu'il venait dire pendant les entr'actes et auxquelles le public prenait le plus vif plaisir. Quelques-unes de ces chansonnettes, que Levassor débitait avec verve et avec esprit firent véritablement fureur : *Titi à la représentation de Robert le Diable*, *le Postillon de Mam' Ablou*, *le Marchand d'images*, *le Père Trinquefort*, *Titi à la correctionnelle*, etc. Le café-concert a tué la chansonnette au théâtre. Je ne dis pas qu'il y ait lieu de le regretter ; mais, outre que, par ce fait, les entr'actes se trouvaient moins longs et étaient moins insupportables qu'aujourd'hui, il est certain que les petites scènes que Déjazet, Achard ou Levassor présentaient ainsi au public étaient sinon toujours très spirituelles, du moins plus amusantes, moins ineptes et surtout moins écœurantes que les grossièretés qu'on débite depuis un demi-siècle aux spectateurs et aux spectatrices des cafés-concerts, qui les écoutent, ceux-là sans broncher, celles-ci sans rougir.

Levassor.

Alcide Tousez était le comique niais, bon enfant, immense dans sa bêtise naturelle et naïve, le Janot, le Jocrisse, le Bobèche idéal. Levassor était le comique un peu guindé, un peu gourmé, narquois et pince-sans-rire, qui disait les plus prodigieuses énormités avec un sang-froid dont le ton contrastait tellement avec celles que l'hilarité gagnait jusqu'aux plus hypocondres. Cette troupe si riche du Palais-Royal en possédait un troisième, diffé-

rant essentiellement de l'un et de l'autre, un véritable pitre, d'une allure absolument excentrique, toujours en mouvement et en action, et que dame Nature avait orné d'un organe impayable, à la fois nasillard et guttural, et d'une étrangeté telle qu'il en tirait des effets de la cocasserie la plus burlesque. Celui-ci était Grassot, qui a donné son nom à un punch resté célèbre, dont le *gnouf-gnouf* bien connu a égayé deux générations de Parisiens, et qui, ainsi que son camarade Ravel, était assez aimé du public pour qu'on écrivît à leur intention et qu'on leur fît jouer à tous deux une pochade intitulée *Grassot embêté par Ravel*. (Ceci n'était d'ailleurs qu'une imitation, car, cinquante ans auparavant, aux Variétés, Brunet et Caroline avaient joué une pièce à deux qui avait précisément pour titre *Brunet embêté par Caroline*.) Dans *la Marquise de Carabas*, dans *le Caporal et la payse*, dans *le Banc d'huîtres*, où sa simple apparition en costume de paysanne faisait pâmer la salle avant même qu'il eût ouvert la bouche, dans vingt autres pièces encore, Grassot était vraiment inimitable. C'est Grassot qui, ayant un jour à demander une loge au secrétaire d'un autre théâtre, son ancien camarade, lui adressait sa requête par une lettre ainsi conçue :

« Lorsque Hébé versait à Jupiter le petit Suresnes de l'Olympe et que Io, changée en vache, lui donnait un autre genre de divertissement, ces deux drôlesses lui faisaient moins de plaisir que tu ne m'en feras toi-même en me donnant une loge de quatre places pour ce soir, 25 courant, bien entendu.

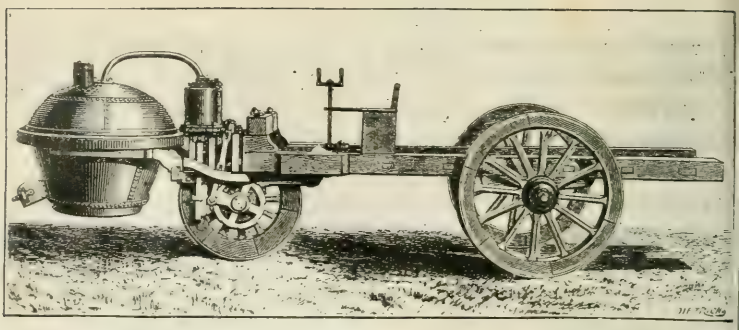
« Ma reconnaissance sera grande comme la plaine Saint-Denis et haute comme les tours de Notre-Dame.

« Ton ami, « GRASSOT. »

Grassot était d'ailleurs un lettré, et ce grotesque a laissé à sa mort une bibliothèque théâtrale fort remarquable.

Arthur POUGIN.

(A suivre.)



Voiture à vapeur de Cugnot.

LA LOCOMOTION AUTOMOBILE

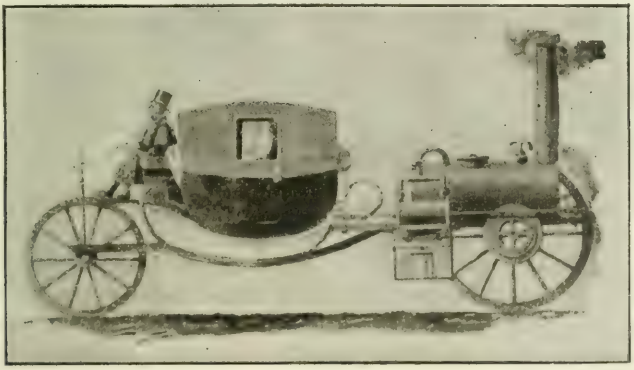
SON PASSÉ, SON PRÉSENT, SON AVENIR

La course de voitures automobiles Paris-Marseille-Paris, troisième en date, qui vient d'avoir lieu récemment, passionna à ce point l'opinion publique, que plusieurs sociétés savantes n'o pas craint de traverser la Manche, voire même l'Océan, po venir en suivre toutes les péripéties. Parmi les véhicules de tout sortes qui se sont lancés à la poursuite de la victoire, les u sont mus par la vapeur, d'autres par l'air comprimé, d'autres p l'électricité, d'autres enfin par des essences de pétrole. Nous verrons l'année prochaine d'autres mus par l'acétylène, ce no veau gaz mystérieux, doué, paraît-il, d'énergie.

Pour qui suit attentivement le mouvement automobile réa tionnaire dont la course de ces jours-ci n'est qu'une solennel manifestation, il est bien évident que trop de talents sont a jourd'hui attachés au problème de cette nouvelle locomotion, tr de grosses fortunes y sont intéressées, trop d'amours-propr nationaux sont en jeu, pour qu'il ne reçoive d'ici peu d'intére santes solutions, car il ne faut voir dans les véhicules qui dév raient hier la route, que des modèles de transition déjà bi perfectionnés, mais trop imparfaits encore pour donner satisfa tion au goût de confortable qui est le signe de notre temps.

Je vais essayer de retracer en quelques lignes l'histoire de l'automobile.

Il faut remonter à deux siècles avant notre ère si l'on veut trouver le prototype, et encore sommes-nous bien sûrs que ce le soit ? de la machine motrice, dans l'*éolipyle* d'Héron d'Alexandrie. Dans la partie du *Traité des Pneumatiques* du savant égyptien qui nous a été conservée, il est question de cette machine mue par la *réaction de la vapeur en s'échappant dans l'air*. C'est du reste, avec sa *fontaine* pneumatique, l'invention qui l'a immortalisé. N'est-il pas permis de se demander si, avec l'éolipyle, nous avons bien le type le plus parfait d'automobile connu des anciens et leurs gigantesques travaux, qui nous étonnent encore aujourd'hui, n'auraient-ils pas été exécutés à l'aide de machines à vapeur moins primitives que la seule de leur époque

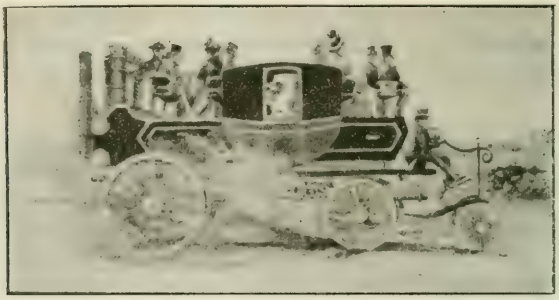


Voiture à vapeur de Symington (1786).

qui nous soit connue. Quoi qu'il en soit, l'appareil moteur était connu des anciens et, du principe à l'application, il va falloir sauter 2,000 ans, car la première voiture automobile ne remonte qu'à 1771, époque à laquelle l'officier d'artillerie français Cugnot, un fervent disciple de Denis Papin, présenta le modèle qui figure encore à notre Conservatoire national des Arts et Métiers, modèle que les savants ingénieurs de nos jours considèrent encore comme un chef-d'œuvre de toutes pièces, dont il n'y avait plus qu'à modifier les détails. C'est en Cugnot qu'il faut voir le véritable père de la locomotion automobile, et j'ai une certaine coquetterie à l'écrire, moi qui le compte parmi mes aïeux.

Toutes les applications de la vapeur à la traction procèdent de la voiture de Cugnot. Worcester, Watt, Robert Stephenson ne tardent pas à découvrir l'un sa machine élévatoire, l'autre sa machine d'épuisement, le troisième la locomotive, et voilà notre XIXe siècle révolutionné, notre civilisation changée avec la distance réduite par la vitesse conquise.

Peu à peu, les Anglais se mettent à construire des voitures à vapeur et nous voyons apparaître les types de routières les plus cocasses, qui trahissent bien leur origine. C'est d'abord la voiture de Gurney, absolument le mail coach moderne sans l'attelage à



Voiture à vapeur de Gurney (1827).

quatre (le four in hand), qui part tous les jours, dans la belle saison, de l'avenue de l'Opéra à Versailles et Saint-Germain ; puis la voiture tricycle de Hancock, sorte de char à bancs, de tapissière telle que celles qui font actuellement le service des courses, mais toujours sans chevaux ; un troisième type baptisé par son inventeur *Autopsy* affectait la forme d'un petit tramway à plates-formes sans impériale, dont la moitié d'avant est identique à celle d'un tramway, et la moitié d'arrière est composée d'une chambre où se trouve enfermée toute la machinerie.

Ces voitures étaient affectées au transport des voyageurs et, de par des contrats avec les villes, astreintes à un service régulier.

Elles étaient, comme aujourd'hui la plupart des cabs des grands centres, la propriété des lords qui en tiraient le plus grand parti possible. Ainsi, la voiture de sir Charles Dance (voiture du type Gurney), faisait quatre fois par jour le service de Glocester et Cheltenham, celle du Dr Church allait de Londres à Birmingham. Cette exploitation de voitures publiques à vapeur fut de

ourte durée : commencée en 1831 on la voit disparaître en 1833.

Le public s'émut des premiers accidents, les Compagnies de hemins de fer alors naissantes et qui voyaient dans l'exploitation es voitures à va- eur une concurrence éelle, gagnèrent à eur cause les entre- reneurs de services e diligences et de oulage, et l'on atten- it la première occa- ion pour crier au candale. En 1834, ur la route de Glas- ow à Paisley, ser- ice exploité par Sir Scott Russell, une oue se brisa, la voi- ure versa et cet ac- ident fit de nom- reuses victimes.

Voiture à vapeur à trois roues, du Dr Church, qui faisait le trajet de Londres à Birmingham.

On mit à profit ette occasion pour éclamer du Parle- ıent un bill d'interdiction. La Chambre des communes ne pou- ait interdire l'exploitation des voitures à vapeur, sans nuire à la berté individuelle ; elle prit un biais : sous le prétexte que les oitures à vapeur détérioraient les routes, elle les frappa d'un npôt onéreux, disposition qui atteignait le même but, car les ntrepreneurs durent élever leurs tarifs et le public préféra, à prix gal, prendre les diligences à chevaux qui lui offraient, croyait-il, lus de sécurité. Ce fut la ruine de l'industrie des automobiles en ngleterre. A partir de cette époque, à peine voit-on de ces voi- ures, propriétés de grands seigneurs, sur la route ; mais il est are qu'en visitant la résidence d'un lord, on n'en voit une ou deux eléguées dans un coin de remise.

Comme bien on pense, cette nouvelle vie à la vapeur n'avait as été sans exercer la verve des caricaturistes du temps, pas en rance où l'idée de l'automobile couvait, bien à l'abri de la pra- ique, dans les cerveaux de nos ingénieurs, mais en Angleterre où

l'on avait bravement tenté l'expérience. Cruickshank et son école s'en donnèrent à cœur joie.

Ici c'était une automobile en forme de cheval monté sur trois roues, modèle qui n'existait que dans l'imagination de l'artiste : la queue de l'animal était figurée par une espèce d'entonnoir par où, tantôt s'échappait la vapeur et tantôt s'introduisait le combustible.

Caricature anglaise.

Là c'était un autocar d'une autre espèce, sorte de tricycle, muni à l'arrière d'un appareil moteur ridicule, crachant ses escarbilles et sa poudre de vapeur au nez des ladies et misses affublées dans un style hybride tenant à la fois du directoire et de 1830.

On voit d'ici toutes les variations que brodait l'humour des spirituels satiristes sur ce thème facile.

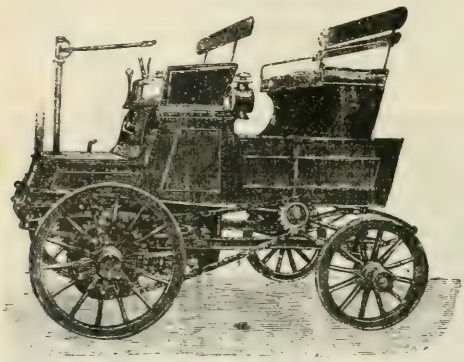
Cependant en France l'idée avançait à pas lents, des brevets nouveaux se prenaient. Pour ne citer que les principaux : Onésiphore Pesqueur, chef des ateliers du Conservatoire des Arts et Métiers, prenait, en 1828, le brevet d'un chariot à vapeur ; Galy Gazalat, en 1835, s'assurait la propriété de voitures sans chevaux

ouvant au besoin remorquer un omnibus ; en 1837, Amyot et de ailly faisaient breveter leur *pyroatme*, voiture d'une seule roue notrice à l'avant ; la même année, Charles Deitz faisait des expé- ences publiques sur route sur son remorqueur : il accomplissait, ar exemple, le parcours de Paris à Saint-Germain en 1 h. 30, et

Une automobile aux Champs-Elysées.

avait les honneurs d'un rapport à l'Académie des Sciences de Th. Ollivier, professeur à l'École Centrale des Arts et Manufactures, dans lequel l'auteur déclarait résolu au point de vue mécanique le problème de la locomotion à vapeur sur route ; en 1840, de Laubépin demandait le brevet pour des véhicules automobiles articulés, pouvant servir sur rail et sur route ; en 1855, Moussard, mécanicien, en obtenait un pour « le moyen de fabriquer les voitures à vapeur d'eau, ou *tout autre gaz* ». En 1869, la maison Lotz, de Nantes, découvrait une machine à vapeur sur route, mais qui s'adressait surtout à l'agriculture ; la même année, Gellerat trouvait une machine à cylindrer les chaussées ; Loubat, une voiture terrienne avec essieu d'avant moteur ; Albaret, des machines

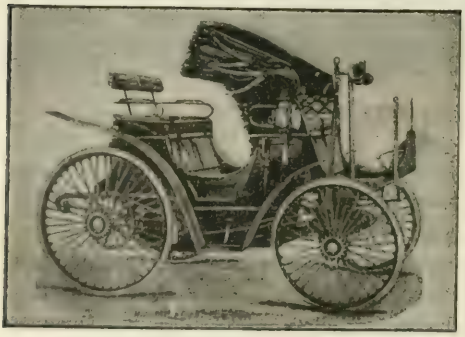
agricoles : Perret, une machine routière à virage facile, enfin Ernest Michaux, le fils aîné de l'inventeur de la pédale, une locomotive routière à grande vitesse.



Tracteur Lepape.

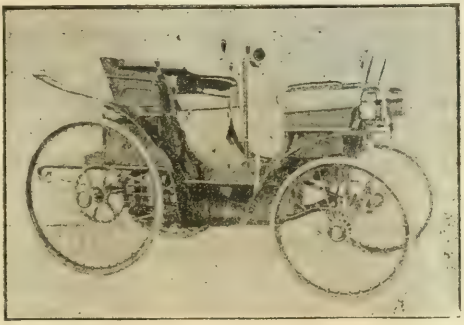
Le premier service de voitures automobiles publiques en France fut créé par l'ingénieur Verpilleux, en 1850, sur la route de Rive-de-Gier. Peu à peu d'autres fonctionnèrent en 1869, entre le Havre et Montivilliers ; de la place du Château-d'Eau de Paris à Joinville-le-Pont. Tous ces services ont disparu.

La guerre franco-allemande devait arrêter tout. En 1873, M. Bollée, du Mans, déposait le brevet d'une voiture à vapeur à quatre roues ayant sa direction dans un avant-train à deux pivots. C'était la perfection même que cette invention qui devait faire faire un grand pas à la solution du problème. Cette voiture, dite *l'Obéissante*, était un grand break de chasse pouvant contenir douze voyageurs et pesait toute chargée 4,800 kilogrammes. La force de ses machines variait de 15 à 25 chevaux ; elle filait en palier ses 20 kilomètres à l'heure et gravissait facilement des pentes de 12 millimètres par mètre. Elle fit le voyage du Mans à Paris (230 kil.) et eut les honneurs d'un rapport de Tresca à l'Académie des Sciences ; en 1876, la collaboration de MM. Bollée et Dalifol nous valait un tramway automobile de 50 places.



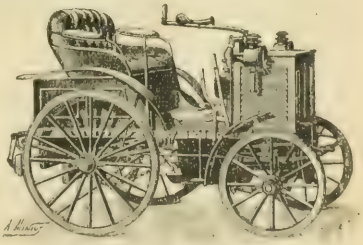
Voiture Panhard et Levassor, avec moteur Daimler.

La *Mancelle* succéda en 1876 à l'*Obéissante* et fit pour ses débuts le voyage de Paris à Vienne (Autriche) où elle fit, comme bien on pense, une entrée sensationnelle. Elle figura à notre Exposition universelle de 1878 à côté de son aînée. M. Bollée inventa depuis la *Marie-Anne*, locomotive routière très puissante et se voit arraché par d'autres préoccupations à l'étude des voitures automobiles. Longtemps après, en 1895, il construit la *Nouvelle* pour la course Bordeaux-Paris.



Voiture Peugeot.

Cependant, d'autres maisons, telles que de Dion-Bouton, auquel s'était adjoint M. Mérelle; Scotte, Serpollet, Le Blant, Filtz, Stapfer, Perreaux, Dalifol continuaient de poursuivre la voie désormais tracée et mettaient au monde des véhicules très ingénieux, ayant chacun ses qualités propres. C'est à MM. de Dion-Bouton qu'on doit l'invention du générateur à vapeur qui est aujourd'hui employé par notre marine à bord de nos torpilleurs, générateur qui fut adapté à un tricycle sur lequel on put faire le mille en une minute; à M. Serpollet nous sommes redevables du générateur sans eau qui donne les meilleurs résultats et est des plus économiques : ce générateur a été adopté par plusieurs Compagnies de tramways.



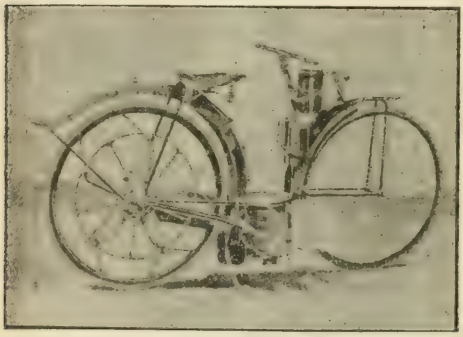
Voiture Panhard et Levassor.

Mais ce n'est pas de la vapeur qu'il faut, croyons-nous, attendre les destinées de l'automobilisme. Les moteurs à gaz et à pétrole ont, jusqu'ici, donné des résultats beaucoup plus satisfaisants. Le pétrole, à vrai dire, ne date que de ces dernières années; en 1894, l'Allemand Daimler nous offrait timidement un moteur à pétrole qui, depuis, a fait ses preuves et est employé exclusivement par

deux de nos plus gros constructeurs d'automobiles, les deux qui, jusqu'ici, se sont partagé la victoire : MM. Panhard et Levassor, et MM. Peugeot. Les résultats obtenus permettent d'espérer que le pétrole sera, d'ici peu, le plus dangereux rival de la vapeur.

Quant à l'électricité et l'air comprimé, ils donnent l'un et l'autre d'excellents résultats dans la traction des tramways et, à côté d'eux, il faut encore compter avec l'acide carbonique liquide, de récente application, et l'acétylène, ce nouveau gaz auquel ses partisans assignent le plus haut rang dans l'avenir de la dynamique; mais en ce qui concerne les deux premiers du moins, on se trouve en présence d'appareils lourds et encombrants qui les faits écarter par les esprits les plus compétents.

Quelle somme d'efforts en présence des maigres résultats obtenus! Quelques hommes d'initiative ont pensé avec raison qu'il suffirait aujourd'hui d'imprimer un mouvement, si faible qu'il soit, et jugé que le moment opportun était venu. Ils ont profité de l'essor prodigieux qu'a pris le cyclisme, ces dernières années, de l'amour de l'espace qu'il a fait naître et développé si largement, de la révolution qu'il a opérée dans nos mœurs pour frapper un grand coup. Le *Petit Journal* a organisé, en 1894, la course d'automobiles Paris-Rouen, comme il avait organisé Paris-Brest, d'où est sorti le mouvement cycliste, et, de suite, l'attention des constructeurs a été mise en éveil. Sur 15 voitures concurrentes, 13 étaient à pétrole et 2 à vapeur. Le premier prix fut partagé entre MM. Peugeot et Panhard et Levassor. La vitesse moyenne des premières fut de 12 kil. 500 à l'heure. Une nouvelle course eut lieu sur le parcours Paris-Bordeaux (1,175 kilomètres), les 11 et 12 juin 1895 : 23 voitures se présentèrent, toutes déjà bien en avance sur celles de l'année précédente.



Bicycle à moteur à pétrole.

C'est une voiture à deux places Panhard et Levassor qui arriva première, ayant couvert la distance en 48 heures 47 minutes ; la

deuxième fut une voiture Peugeot à deux places, ayant plus de 5 heures et demie de retard sur la première.

Enfin l'Automobile-Club s'est fondé avec, à sa tête, les plus hauts personnages de la finance et, cette fois, c'est l'Automobile-Club de France, cette émanation même de l'automobilisme, qui dirige le mouvement, et c'est pourquoi, malgré un temps épouvantable, Paris-Marseille, organisée par l'A. C. F., a dépassé en éclat les courses des années précédentes dues à l'initiative privée.

Il a paru utile à l'Automobile-Club de France de séparer les voitures des motocycles ou cycles à moteur et d'organiser une épreuve spéciale pour eux sur un parcours réduit de 110 kilomètres de Paris à Mantes, avec cette stipulation expresse que les vainqueurs de cette épreuve seraient seuls admis à prendre part à Paris-Marseille et auraient droit au chronométrage officiel.

Concours du *Figaro*. — Projet du prince de Sagan.

Répandu grâce au cyclisme, l'automobilisme profitera au cyclisme et c'est probablement par lui qu'il commencera son action révolutionnaire. Avant peu d'années tous les tricycles, bicyclettes, seront munis de petits moteurs qui aideront les pédales, s'ils ne les suppléent pas. La bicyclette utilitaire sera automotrice, c'est certain; mais en revanche la bicyclette, en tant qu'instrument de sport, restera et devra rester l'instrument inerte au service de l'énergie humaine.

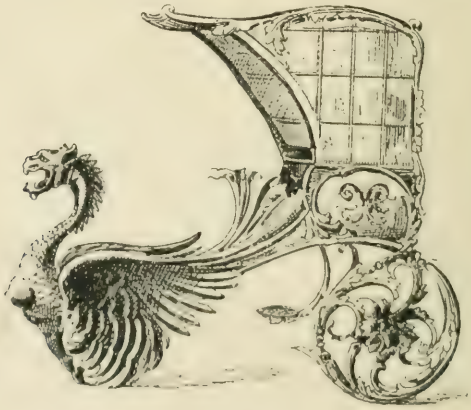
Pour qu'une idée devienne universelle, il faut qu'elle naisse à Paris ou vienne y chercher ses lettres de naturalisation. Né en France, l'automobilisme s'est déjà répandu dans le monde entier. Bruxelles, Londres, New-York ont déjà leur Automobile-Club; le *Times Herald* a déjà fait courir une course en Amérique; l'*Engineer* fera bientôt courir la sienne en Angleterre; tous les pays feront leurs preuves et peu à peu les luttes deviendront internationales au bénéfice du progrès qui sortira du contact des idées.

En ce qui concerne particulièrement les voitures automobiles.

il nous semble qu'il reste quelque chose à faire dans la recherche de la forme et que l'Automobile-Club devrait faire que les constructeurs la dédaignent un peu moins. Plus gracieux, les modèles de véhicules de toutes sortes qu'ils créeront, ne feront que plus vite la conquête du monde et ne s'imposeront que davantage. Le *Figaro* a bien ouvert un concours; mais les artistes qui y ont pris part se sont surtout préoccupés du côté justement artistique et n'ont tenu aucun compte du goût sévère de notre époque. Rien n'est plus étrange que les voitures automobiles qu'on construit en ce moment dans la forme des voitures ordinaires en rupture d'attelage : l'œil s'y fait difficilement, et convenons-en, s'il s'y habituait, ce serait une grande concession faite à l'utilitarisme au détriment de l'esthétique. Il y a un juste milieu entre les voitures artistiques du concours du *Figaro* et les monstres qui circulent sur nos routes. Mais l'avenir y pourvoiera.

En attendant, tout le monde est attentif au progrès et le sert de son mieux. Il n'est pas jusqu'à l'administration qui s'occupe d'automobile. De mémoire d'homme elle n'avait jamais pris les devants en quoi que ce soit : l'automobile et, ce n'est pas une des moindres preuves de sa force, a opéré ce miracle : un arrêté du préfet de la Seine réglemente l'arrêt des voitures automobiles de place aux stations des voitures de place traînées par des chevaux. Il ne manque plus rien que... la création des Compagnies de voitures de place automobiles qui ont déjà eu leur place dans les préoccupations de M. le préfet de la Seine.

J.-H. Aubry.



Concours du *Figaro*. — Projet de Mme Gaston Charles.

MADAME CORENTINE [1]

(*Suite.*)

Toute pâle, au bout de la chambre, Corentine l'écouta monter. Et Guen entra. Le pauvre vieux tremblait de tous ses membres. Il était comme égaré. Il approcha, sans bruit, du lit où Marie-Anne dormait. Il se mit à genoux.

— Marie-Anne ? murmura-t-il, ma petite fille ?

Elle ne bougea pas.

Il prit la main allongée sur le drap, la main rousselée de sa mignonne, et la caressa.

— Marie-Anne ?

Elle ouvrit les yeux, et fixa sur lui son regard morne de désespérée.

Mais, presque aussitôt, ses paupières se soulevèrent davantage. Elle voyait le père pleurer et sourire. Elle le voyait incapable de parler. Une angoisse la prit. Elle ouvrit la bouche. Elle se re-

(1) Voir les numéros des 25 août, et 10 et 25 septembre 1896.

dressa brusquement, ses bras raidis sur le drap, se tendit en avant, et tout ce qui lui restait de vie passa dans un cri :

— Dites ! dites !

— Marie-Anne... ce sont des marins anglais... à Bilbao... tout l'équipage... tout entier... quand je te le disais... il est sauvé !

Il se releva d'un trait, enveloppa sa fille dans ses bras :

— Sauvé, ma petite, sauvé !

Il pleurait à chaudes larmes.

Quand il se recula, suivant encore, de ses mains tendues, la jeune femme qui se renversait en arrière, on put voir le visage de Marie-Anne.

Elle n'avait point douté de la mort, et elle ne doutait plus de la vie. La jolie tête blonde était retombée, bien pâle encore, sur l'oreiller, mais un seul moment l'avait transfigurée. Toute la jeunesse, toute la joie, tout l'amour y étaient rentrés. Ses doux yeux couleur de jacinthe disaient le ravissement ; les cils d'or, immobiles, étaient levés vers le ciel ; le front rayonnait ; la bouche souriait à des visions. C'était elle, la Marie-Anne d'autrefois, l'épousée, l'heureuse, la sainte au regard de légende.

Le vieux père, tout épanoui, continuait :

— La dépêche est venue d'Espagne... Ils ont rencontré des Anglais... l'embouchure de la Gironde, vois-tu, petite, c'est toujours ça, des navires et encore des navires... Quand la demoiselle de la poste m'a remis le papier, j'ai tout de suite deviné à son air... elle avait l'air presque aussi content... Ah ! mes filles, quelle bonne nouvelle ! Le dindy est perdu, mais les hommes sont sauvés !... Écoute, Marie-Anne, je vais faire dire à la mère de Guyon Le Dû, le mousse, que son gars est retrouvé... Veux-tu ? Faut que tout le monde soit heureux aujourd'hui !

Elle ne l'écoutait pas. Elle n'avait pas besoin de preuve, ni de détails. Elle croyait. Sullian vivait. Quelqu'un, dans l'angle de la pièce, la regardait fixement : Corentine, la sœur aînée.

Dans la crise d'âme qu'elle traversait, une seule chose l'avait frappée : l'immense bonheur de Marie-Anne. « Comme elle l'aime ! » pensait-elle. Et, troublée par tant d'amour, elle n'osait s'avancer, de peur que le cri de tout son être ne lui échappât : « Moi aussi ! moi aussi ! »

Marie-Anne se tourna vers elle. Son regard chercha le berceau.

— Apporte-moi mon fils ! dit-elle.

Et quand elle l'eut dans les bras, pressant le petit sur sa joue :

— O le bien-aimé ! s'écria-t-elle, ton père est vivant !

Elle découvrit son sein et se pencha pour nourrir le nouveau Sullian.

Et comme Guen s'était retiré, comme elle demeurait seule avec Corentine immobile près du lit, elle entendit une voix toute basse qui disait :

— Ma sœur, j'irai retrouver Guillaume. Prie pour moi !

. . . . . .

Dix minutes après, Marie-Anne, à demi redressée, contemplait son fils endormi sur le drap blanc.

Tout à côté, assise, brisée de fatigue et pourtant résolue, la grande sœur l'écoutait docilement, elle, la plus jeune et l'ignorante, qui disait :

— Il vaut mieux aller tout de suite, ma Corentine... ne pas avertir Simone, que cela pourrait inquiéter trop... et puis être humble, tu comprends, ne pas te rebuter... Ils ne savent pas tout ce que tu vaux... moi, je le sais... Va, sois courageuse, sois bonne, fais tous les sacrifices... C'est si bon d'être aimée !

XI

Par un sentiment de fierté, et selon le conseil de sa sœur, Corentine désirait que son départ pour Lannion fût, autant que possible, ignoré de Simone. Et le grand-père avait dit :

— Simone ? Moi je l'emmène.

Il n'y pouvait plus tenir. La joie du sauvetage de Sullian, celle qu'il commençait à entrevoir dans la résolution de Corentine lui donnaient des idées de grand air. Seul, il aurait paré son canot et poussé au large. La pensée que le canot n'était pas assez propre pour une jeune fille comme Simone le fit hésiter. Depuis huit jours, pas un coup de balai aux bancs, pas un godet d'eau jeté hors de la cale. Il appela Simone.

— Petite, dit-il, mets ta mante. Nous allons promener tous deux, veux-tu ?

Elle ne demandait pas mieux. Depuis son arrivée, elle n'avait guère vu autour d'elle que des visages anxieux ou désolés. Sa jeunesse appelait une diversion. Elle saisit celle-là de toute l'ardeur comprimée de ses quinze ans.

— Grand-père, vous prenez le bateau ?

— Non, je pensais suivre la côte à pied, avec toi, jusqu'à...

— Non, le bateau, je vous en prie !

— C'est que...

— Pourquoi pas ? Il y a longtemps que vous n'avez canoté, grand-père, je suis sûre que vous en avez envie ?

— C'est que, répondit le bonhomme, ravi au fond, c'est que le canot n'est guère en état, je n'ai pas fait sa toilette...

— Bah ! nous nous passerons de toilette. En mer ! grand-père, en pleine mer !

Il secoua la tête, d'un air content :

— Les jeunesses, fit-il, faut bien leur céder, pour qu'elles vous aiment !

Simone se coiffa d'une casquette de laine blanche, d'où sortaient ses cheveux roulés. Il fallait les voir tous deux, côte à côte, longer le quai tournant qui mène à la jetée. Le soleil les enveloppait. La joie commune rendait le capitaine alerte et droit comme un jeune homme. Il se sentait bonne mine, sous le regard des baigneurs qui n'ont rien à faire, et suivent volontiers des yeux tout passant qui se hâte. Intimement il comparait ce départ avec ses départs habituels, quand Marie-Anne l'accompagnait, lourde et si souvent accablée par l'ennui. Elle était légère, cette petite Simone. Et comme elle marchait ! Comme un mousse, en vérité, oui, comme un mousse qui va aux crabes.

— Je ne te savais pas si marine, dit Guen, en pointant déjà son regard sur le canot immobile dans le flamboiement de la mer, au pied du môle.

— Moi ! j'adore l'eau. A Jersey, je suis allée plusieurs fois en excursion. Je connais tous les noms de voiles : grande voile, misaine, foc, bonnettes, perroquets.

— Oui, mais la manœuvre ?

— Essayez !

— Tu ne sais seulement pas prendre un ris ?

— Regardez-moi !

Et il vit la grande enfant qui souriait, de ses deux yeux pleins de lumière et de ses lèvres qui s'ouvraient sur de belles dents saines, humides comme des coquilles de rivage.

— Ah ! ma Simone ! dit le capitaine, tu as joliment gagné dans mon vieux cœur, depuis le premier d'août !

Oui, il était heureux comme il l'avait été rarement, le capitaine. Son pas sonnait sur les dalles, sonnait comme une fanfare de vie.

Il n'y avait point de bonnettes ni de perroquets au canot de

Guen. Un foc seulement, de toile usée, et une voile jaune sur un mât courbé.

— Maman reste près de ma tante ? demanda Simone en s'asseyant à l'arrière, tournée vers la façade grise, là-bas, si étroite entre les maisons avançantes.

Guen fit semblant de ne pas entendre, très occupé à tirer l'ancre.

— Maman reste à la maison ?

Cette fois, Guen rougit, de l'effort qu'il venait de faire, sans doute, en embarquant le gros hameçon de fer qui aurait pu servir à prendre un fort poisson autant qu'à tenir le bateau. Quand il l'eut posé sur le cordage soigneusement roulé :

— Non, dit-il négligemment, ta mère va à Lannion.

— Lannion ? fit Simone en se retournant.

Il ne se retourna pas, devinant la vivacité du geste qu'il n'avait pas vu, et ajouta, tâchant de réparer l'effet :

— Oui, des commissions, je crois, pour Marie-Anne. Quand on a un enfant naissant, n'est-ce pas ?...

Un instant après, quand il eut hissé la voile, et sous prétexte de dire : « Largue un peu l'écoute, petite », il la regarda. Elle était sérieuse, et elle fixait la maison du port avec des yeux si graves, si près de pleurer !

« Ce n'est pas facile de cacher les choses aux enfants! pensa Guen. Elle se doute qu'il y a une affaire. »

Mais il ne voulut pas être indiscret, et, amarrant l'écoute :

— Puisque tu connais la manœuvre, Simone, prends la barre, et droit sur Thomé ! La passe est à gauche, pour les coques de noix.

Le canot doubla la jetée, brûlante de soleil, et d'où s'échappait une odeur de goémon séché.

— Le foin d'ici, mademoiselle Simone.

Simone était redevenue la jeune fille douce et maîtresse de ses émotions qu'il aimait, avec un étonnement d'inventeur, chaque jour davantage. Elle avait le regard en avant, sur la grande nappe élargie entre les rives montueuses. Elle semblait tout entière au plaisir de la course, qui devenait d'instant en instant plus rapide. Car la brise, par-dessus les collines de Louannec, arrivait à présent, et claquait dans la toile.

Quand Guen se vit en bonne route, il vint s'asseoir près de Simone, et, tout épanoui :

— On m'a entendu dire du mal de la mer, ces jours-ci, fit-il. Mais je ne pense pas tout ce que j'ai dit.

Cela lui pesait, les injures que la douleur lui avait arrachées.

— Que veux-tu, petite, on se fâche quelquefois avec elle. C'est comme une femme, n'est-ce pas? On la trouve mauvaise, on s'emporte. Et puis on revient à elle, parce qu'on l'aime.

— Pas de séparation durable? dit Simone, qui regardait toujours le large.

— Non, dit Guen embarrassé, pas de durable. Moi, je ne peux pas vivre huit jours sans elle. Et moi, mon Dieu, c'est comme tout le monde.

— Plus que tout le monde, grand-père!

— Oui, reprit-il, heureux de l'éloge et d'avoir évité l'allusion. Je ne m'en dédis pas. De tous ceux de Perros, je suis le plus naviguant, de tous les vieux, s'entend... Un peu à bâbord, Simone... Laisse aller... Bien... Est-elle jolie aujourd'hui, la mer!

Ils couraient dans la passe, entre la pointe du château et les rochers de Thomé, sur le chenal vert comme une émeraude et glissant au-dessus d'eux. Le courant les portait. La terre, à gauche, découvrait une à une ses anses rocheuses et ses deux plages. Sur la seconde, à Trestrao, des points rouges, blancs, noirs, qui étaient des baigneurs, mouchetaient le sable; une ombrelle roulait, prise par le vent, plus petite qu'une fleur de mouron.

— Au large, Simone, par le travers de Rouzic!

Au large, c'était l'immense plaine que pas un frisson ne ternissait. La brise y coulait sans creuser. Des veines d'azur s'emmêlaient à l'infini, comme des sillages de navires disparus, sur la surface toute blanche, miroitant au soleil. Les Sept-Iles, au loin, laissaient pendre vers la Bretagne leurs falaises herbues, qui paraissaient de velours brun. A peine un ourlet blanc autour des pierres que la marée engloutissait sans bruit.

— Voilà ce que j'aime, dit Guen, remarquant l'enthousiasme muet de sa petite fille : s'en aller avec le vent, causer tout seul et tendre ses lignes. Tiens, le fond est de roche, à présent, bon pour les congres et les vieilles. Tout à l'heure, ce sera de la coquille. Et puis la roche reprendra, à une demi-lieue de Rouzic.

Il s'était rapproché encore de Simone. Ils allaient, poussés par le grand souffle doux qu'exhalent les terres chauffées, le soir, et ils voyaient la courbe de l'horizon immense au bas du ciel.

— Mon enfant ! dit Guen attendri.

Elle ne bougea pas, car ils se sentaient profondément unis de pensée.

— Mon enfant ! je voudrais t'avoir toujours près de moi !

— Je voudrais bien, moi aussi, grand-père.

— Vois-tu, maintenant que j'ai goûté de vous, je ne me réhabituerai plus à mon ancienne vie : moi ici, vous là-bas.

— Il n'y a qu'un seul moyen, grand-père, dit posément Simone, et vous le connaissez.

— Oui, je le connais.

Il s'arrêta un peu, car il avait promis de se taire devant l'enfant. Et puis, il céda, conseillé par l'infini qui les enveloppait tous les deux, loin des conventions étroites.

— Simone, dit-il, ta mère est allée à Lannion, pour essayer...

— Je l'ai deviné, répondit-elle. Je suis venue en France parce que je pensais toujours à cela. Je ne pouvais pas savoir comment cela se ferait, mais je comptais que Dieu le permettrait. C'est si triste !...

Le vieux Guen sentit que la main de Simone saisissait la sienne, que la tête de Simone se penchait, touchait son épaule, s'y appuyait. Et il resta droit, immobile, transporté d'émotion et de tendresse, tandis que sa petite-fille pleurait silencieusement du même rêve que lui, et qu'il répétait, pour elle et pour lui-même :

— J'espère, ma petite amie, j'espère.

Le vent demeurait léger, la mer ensoleillée. Les îles grossissaient à peine. Et des bandes d'oiseaux se levaient en triangle, indiquant le large.

XII

Seule dans le grand salon, la fenêtre ouverte, Mme Jeanne additionnait des colonnes de chiffres. D'ordinaire, c'était une joie pour elle de régler ses comptes de ménage ou d'établir le bilan d'une année commerciale. Elle aimait le calcul, dont elle avait eu le goût très jeune. Elle s'était réservé le contrôle de la comptabilité chez son fils. Et, précisément, elle établissait, en ce moment, l'inventaire annuel.

Mais elle le faisait avec inquiétude. Elle n'était pas sûre : elle soupçonnait seulement un résultat mauvais. Déjà, les deux der-

nières années s'étaient soldées en perte. Elle avait espéré que les affaires du moulin à huile se relèveraient, Guillaume paraissait assez content. Les chiffres semblaient indiquer cependant une mauvaise année. Les deux rides, au coin des lèvres de Mme Jeanne, se creusaient. Elle relevait la tête, par moments, lasse, et, pour se reposer, regardait les ondes mouvantes des arbres, vaguement.

« Encore une illusion de mon fils, pensait-elle. L'année va être mauvaise, si elle n'est pas désastreuse. Ah ! le pauvre enfant, qui ne se doute pas où nous en sommes ! S'il le savait ! Mais j'ai mieux fait de le lui cacher. Il a assez de ses chagrins. Le commerce, pour lui, est une manière d'oublier, une occupation qui le force à ne plus songer. C'est tout... Et ce n'est pas assez pour réussir. Il aurait fallu mon mari. »

La physionomie austère de M. Jobic L'Héréec lui revenait en mémoire. Elle revoyait cet homme dont elle n'avait pas seulement pris le nom, mais les goûts, les habitudes, la manière de voir et d'agir, qu'elle interrogeait encore de souvenir, avec vénération, dans les cas difficiles, contente au fond et immuable en ses résolutions, dès qu'elle était convaincue d'avoir fait ce qu'il eût fait lui-même. Oui, il eût fallu la grande expérience, l'esprit méthodique et réfléchi de M. Jobic, pour se tirer d'une situation comme celle-là. Il aurait eu la décision, l'énergie persévérante de l'effort, tandis que Guillaume...

Des mots de ce monologue intime étaient prononcés à demi-voix, sans suite. Ils tombaient dans le silence de la vaste salle blanche, dont un bourdon égaré faisait le tour en ronflant.

Puis elle se remettait à parcourir les colonnes de chiffres. Sa plume, posée en travers, suivait, d'un mouvement régulier, l'absorption des chiffres dans la mémoire de la calculatrice. Mais c'était une sorte de travail machinal, qui n'interrompait point, chez Mme Jeanne, la rêverie commencée.

« Je ne vois pas d'issue. Lui parler à lui ? A quoi bon ? Il fait ce qu'il peut. Le commerce n'était pas son affaire. Et puis les chagrins... Oh ! c'est bien sa faute à elle, si nous allons à cette... »

Le mot s'arrêta aux lèvres. Et elle s'arrêta aussi un moment, Mme Jeanne. Bien qu'elle fût seule, une rougeur légère, un peu de sang venu du cœur troublé, mit une tache sur ses maigres joues. Elle sentait la réprobation de la longue suite de bourgeois

patients, économes, qui avaient fait la fortune, et qui la voyaient prête à sombrer, du fond des tombes, au pays de Tréguier.

Dehors, le soleil chauffait les fleurs. Un parfum violent sortait des glycines, qui levaient leurs secondes fleurs au ras de la fenêtre.

Elle se pencha de nouveau.

Tréguier ! Comment avait-elle fait pour quitter Tréguier, elle, Trégoroise depuis des siècles, attachée par des habitudes de race et par tous les liens de près de cinquante ans de vie à ce coin de sol breton ? Elle se demandait cela encore quelquefois. Et la question se présenta de nouveau à son esprit, avec le cortège des réponses tristes, usées, que l'on revoit l'une après l'autre. Oui, le malheur avait commencé là... Au dedans de son cœur, le nom de Tréguier sonnait comme celui d'une noblesse dont elle avait été et dont elle n'était plus.

Tomber de Tréguier à Lannion ! Pour elle, la chute avait été pressentie. Oui, elle savait d'avance qu'elle ne s'accoutumerait jamais dans la ville folle, comme elle l'appelait, que le séjour des Espagnols et des gouverneurs débauchés avait remplie d'une population avide de plaisir, et légère, et folle de cœur. Entre elles deux, il y avait une de ces haines de canton que la Bretagne nourrit, sous des apparences rigides et froides. Quand elle passait à Tréguier, elle revoyait la splendeur épiscopale de l'ancienne cité; son air de pudeur farouche; la cathédrale, où un peuple aurait tenu, haute de voûte, couverte de moisissures qui verdissaient glorieusement le granit, avec ses longues files de chevaliers de pierres couchés dans les niches, ses inscriptions, son cloître, ses tours, ses rosaces découpées par le génie bizarre et poétiques des aïeux. Elle revoyait sa place à l'église, sous les rayons atténués des vitraux, sa maison aux murs de forteresse, autour de laquelle une rue tournait. Elle nommait les bourgeois et les nobles qui la saluaient, les visites qu'elle avait reçues lors de la mort subite de M. Jobic L'Hérée. Vingt fois le jour, encore maintenant, son esprit pleurait l'homme énergique, entendu aux affaires, dominant et digne, qui l'avait faite la première bourgeoise de Tréguier, par l'immutabilité de sa fortune, de son caractère et de ses habitudes.

Quand il avait fallu quitter Tréguier, elle avait eu le sentiment que sa vie à elle était finie. Elle avait lutté. Pourquoi partir ? Pourquoi abandonner cette usine médiocre et sûre qui avait un

canal sur le port, où les goélettes venaient s'approvisionner d'huile ? M. Tanguy Morel, l'associé, suffisait à mener l'affaire. Guillaume, après la mort de son père, pouvait vivre honorablement, presque sans travail, assuré de l'avenir... Il avait fallu l'amour insensé pour cette Lannionnaise... Et tout quitter, la ville, l'usine, les amis, la paix, le paysage, si bien entré dans les yeux qu'il ne s'efface plus, renoncer à mourir là... et venir tomber à Lannion, parmi les filles aux cheveux blonds, qui ont les joues roses et la rage de la danse au cœur !

Tout cela repassait au travers des colonnes de chiffres, aussi net qu'au premier jour, aussi douloureux. Le reste, tout ce qui avait suivi cet arrachement au pays natal, ne lui revenait qu'en bloc, comme une conséquence logique, fatale, prévue : la brouille lente du ménage, les reproches, les dépenses inconsidérées d'une tête folle de petite ambitieuse, l'acquisition désavantageuse du moulin sur le Guer, les froissements nouveaux engendrés par la gêne, la séparation, la vie nouvelle alors, où son fils et elle s'étaient retrouvés seuls, mais assombrie, préoccupée, atteinte par le souci d'argent et rongée de souvenirs.

Dix ans de lutte contre soi-même.

Elle était devenue blanche de cheveux, Mme Jeanne L'Héréec. Elle avait beaucoup travaillé, comme un homme, comme le vrai chef de la maison « Veuve L'Héréec et son fils. » Le chagrin d'avoir quitté Tréguier la tenait toujours. Devant son fils, elle se contenait. C'était une sorte d'abîme entre eux, cette question du passé. Ils le regardaient chacun de leur bord, et tristement tous deux. Mais quand elle était seule à travailler, Mme Jeanne laissait parler les vieilles déceptions de sa vie, amassées au fond de son cœur. Et elle concluait souvent : « Si j'étais un homme, je retournerai à Tréguier, et j'y referai ma fortune ! »

Mme Jeanne, ce jour-là, n'eut pas le temps de conclure.

La sonnette qui, mêlée aux feuilles de la glycine, agitait en remuant tout un système de branches, rendit un son étouffé. L'heure était morte.

Mme Jeanne entendit une voix qui demandait son fils. Elle crut, à travers dix années, la reconnaître. Ses pommettes sèches pâlirent subitement. Elle posa la plume, et tendit l'aile de son bonnet. La domestique répondait que monsieur était à l'usine. Il y eut un silence. Puis, deux ombres coulèrent sur le bourrelet

de verdure, au ras de la fenêtre. Got ouvrit la porte du salon, et une femme en deuil entra.

Avant même que Mme Corentine eût relevé sa voilette, Mme Jeanne la reconnut. Elle demeura surprise, renversée par cette audace, dans son fauteuil jaune, ses yeux gris fixés sur Corentine et éclairés jusqu'au fond par la lumière de la fenêtre. La jeune femme, debout à contre-jour, ne trouvait pas une parole de son côté. Une émotion trop forte l'avait saisie, en mettant le pied dans cette maison qui était la sienne : le sentiment de la fragilité de ses espérances, du peu de chance qu'avait sa démarche d'être accueillie. Après dix ans, elle retrouvait les yeux, l'attitude, la raideur de cette femme, dans le même décor immobile du salon jaune. Elle baissa les yeux, comme devant un juge. Mme Jeanne se leva à son tour.

— Que venez-vous faire ici ?

Mme Corentine reprit un peu de courage, et dit très doucement :

— Je venais voir mon mari.

— Vous n'en avez plus le droit.

— Oh ! madame, après si longtemps... et quand on souffre...

— Vous souffrez ?

— Oui... beaucoup...

— Nous aussi, madame, nous avons souffert, chacun a eu sa part... Et la nôtre a été large... Guillaume n'est pas ici.

— Je le savais... Gote m'avait dit...

— Il est inutile de le voir... Mon fils a pris son parti de notre solitude... Que lui vouliez-vous ?

Corentine fut sur le point de répondre : « Lui demander pardon. » Les mots lui vinrent à l'esprit. Mais elle ne répondit pas. Mme Jeanne la tenait sous ce regard de mépris et d'invincible obstination qu'elle connaissait. Et ce fut la vieille femme qui reprit :

— Personne ne vous a demandée.

— Non. Je suis venue de moi-même, madame, et, je vous assure, par un bon mouvement... parce que j'étais à Perros... en passant... chez mon père... et que je ne voulais pas m'en aller sans avoir essayé... Ah ! tenez, madame, ne me repoussez pas...

Elle s'avança jusqu'au près de la table où travaillait Mme Jeanne.

— Je suis malheureuse... Je ne suis plus celle que vous avez connue... Il me semble que, si vous étiez bonne, si vous vouliez m'aider... Guillaume peut-être me donnerait son pardon ?

Sa main se tendait un peu en avant, tremblante, sur le bois de frêne noueux, prête à soutenir un corps qui s'agenouillait.

— Vous oubliez que je suis difficile à tromper, dit Mme Jeanne en se reculant. Vous avez trop peu manifesté, pendant dix ans, le désir de savoir même des nouvelles de votre mari, pour que je crois aujourd'hui à ces attendrissements. Je crois plutôt à d'autres motifs.

Elle toisait du regard, en disant cela, sa belle-fille, et considérait la toilette modeste, presque pauvre, que la jeune femme avait mise, afin de mieux faire voir, justement, qu'elle n'était plus, comme autrefois, toute folle d'élégance.

— Vous venez mendier ! continua Mme Jeanne.

La petite main de Mme Corentine se releva d'un geste brusque, comme pour repousser l'injure... Puis, rouge de honte, mais assez forte pour ne rien répondre, la jeune femme se détourna et quitta rapidement le salon, tandis que Mme Jeanne, implacable, ses yeux clairs poussant l'étrangère dehors, la suivant dans l'ouverture de la porte, par la fenêtre dans l'allée du jardin, disait :

— Vous autres séparées, on est sûr de vous revoir, à un moment ou à un autre. Vous quêtez quand la famine vous a réduites. Vous n'avez pas honte ! Allez, allez ! Le moment est mal choisi : il n'y a pas de pain pour vous !

Mme Corentine n'entendit pas ces derniers mots. Elle avait déjà traversé le jardin, elle ouvrait la porte, d'un coup nerveux de la main sur le loquet en forme de trèfle, qu'elle écoutait sauter avec un battement de cœur, autrefois, quand Guillaume rentrait.

Elle fuyait suffoquée, indignée. Cependant, quelque chose de plus fort que sa honte, de plus puissant que la colère qui l'avait une première fois entraînée hors de cette maison, lui faisait, en ce moment, accepter l'injustice. Était-ce le conseil profond et muet de ces objets frôlés par sa vie passée : elle sentit qu'elle ne pourrait quitter Lannion sans avoir revu au moins celui pour qui elle était venue.

Hâtivement, la voilette baissée, elle suivit la pente de la rue du Pavé-Neuf, laissa sur sa gauche la promenade plantée d'ormeaux, tourna près du café du pont de Viarmes, le long du quai au sable, descendit encore jusqu'au coin d'un vieil hôtel tout enveloppé de poiriers en pyramides, où elle avait joué, enfant, quand son père était mandé par l'armateur. Et elle se trouva sur

... Elle se cacha presque entièrement derrière l'arbre (Page 99)

l'allée de la Corderie, qui borde le Guer jusque très au delà de Lannion. Toute jeune, les premiers soirs de son mariage, elle s'était promenée là, les yeux perdus dans le feuillage des ormes, et souriant aux choses passionnées qu'il disait...

Elle ne pleurait pas, elle était seulement très triste. Son espérance n'était plus de reprendre la vie d'autrefois, — l'avait-elle même formée? — mais elle pouvait encore le voir, lui, se faire pardonner, lui dire : « Je vous aime encore! » Après cela, qu'adviendrait-il? Peu importait. Elle partirait plus contente, plus forte, elle aurait obéi à cette impulsion qui la poussait ainsi, humiliée, troublée, vers celui qui était tout près, et qui ne se doutait pas... Même, l'injure qu'elle avait reçue la rejetait vers lui. Elle pensait, sans savoir pourquoi, très sûre pourtant, que, si Guillaume avait été là, l'accueil eût été autre...

Elle allait, sans plus se hâter, regardant, de l'autre côté du chenal à peu près vide, la touffe d'arbres d'où s'élevaient une cheminée, un toit long couvert de tuiles : l'usine. Il était là. Elle n'irait pas le trouver là-bas, à cause des ouvriers, des anciens employés qui avaient tout su, hélas! Elle attendrait l'heure où M. L'Hérée, chaque soir, revenait en traversant le Guer... Dix coups de rames... Le bateau était amarré, à demi hors de l'eau, écrasant la boue molle de la rive opposée. Sur l'arrière, plongé dans le courant, des lettres à demi effacées disaient le nom du canot... *Corent*... Les dernières avaient péri. La rivière se vidait avec rapidité, bue par la mer lointaine. Et les herbes du fond, ployées, ondulaient comme des cheveux de femme qu'on peigne, avec des reflets blonds.

Mme Corentine comparait son attente humiliée d'à présent à ses promenades triomphantes dans cette même allée, quand, toute jeune femme, au bras de son mari ou de quelque amie qu'elle allait prendre au passage, elle emmenait Simone, et que l'enfant courait devant, dans le clair soleil.

Elle était si lasse, qu'un peu au delà du point où le bateau était attaché elle s'assit, et s'appuya le long d'un arbre. Plusieurs fois, elle crut entendre une voix qui donnait des ordres et reconnaître la voix de son mari. Illusion, mais qui lui faisait lever les yeux et la secouait d'un frisson. Elle avait l'air d'une pauvre fille honteuse qui attend son amant. S'il était passé quelqu'un, elle aurait fui. Personne ne longeait la promenade qui ne mène à rien. La fatigue l'endormit.

Quand elle se réveilla, elle eut peur qu'il ne fût trop tard. Mais non. La marée remontait, couvrant les vases, soulevant le canot qui roulait, collé à la rive. L'usine travaillait encore : une fumée de vapeur jaillissait au-dessus d'elle, avec un bruit régulier. Mme L'Héréec se leva. Elle se cacha presque entièrement derrière l'arbre. Quelqu'un était sorti par la porte du chantier, là-bas. Elle n'eut pas de doute, malgré l'éloignement et l'ombre déjà commencée. Elle reconnut le geste amical qu'il avait, en prenant congé d'un de ses employés. Bientôt, défaillante, elle le vit tout à fait, dans l'espace découvert qui séparait l'usine de la rivière. Il venait par le sentier du pré, la tête basse, songeant à des affaires, sans doute. Elle aurait voulu l'appeler, et elle avait peur de lui, peur du premier regard. Il allait lentement, droit vers elle. Dans une minute, il aurait détaché l'amarre, poussé le canot, abordé là... Elle n'eut plus la force de voir. Elle ferma les yeux... Puis, n'entendant plus rien, elle vit qu'il avait brusquement tourné le long de la rive, et qu'il remontait par le sentier de halage, pour rejoindre le pont de Lannion.

Un moment, elle courut, et puis elle s'arrêta... Ce n'était plus la même chose. Le rencontrer en ville, dans une rue? Non. L'occasion était perdue. Si l'entrevue pouvait amener un pardon, c'était à la condition de n'avoir pas de témoins... Il fallait même éviter de le rencontrer... Et elle demeura immobile, regardant diminuer la forme de ce passant, sur la levée, parmi les premières maisons.

XIII

Guillaume L'Héréec trouva sa mère au salon. En l'apercevant, elle l'enveloppa de ce regard rapide et sûr de la mère habituée à lire la physionomie de son enfant. Il avait son air de commerçant content de rentrer et d'oublier le travail.

— Comment, mère, encore dans les livres?

Il s'approcha, balançant ses épaules épaisses, pour embrasser sa mère au front, selon sa coutume. Elle continua de le regarder, prise d'un reste de doute, jusqu'à ce qu'elle sentît la mousseline de sa coiffe serrée contre sa joue par la barbe rude de Guillaume. Il se redressa. Elle prit sur la table un grain de blé, dont elle marquait les pages de ses livres, le glissa entre deux feuilles du registre, et dit, en se renversant un peu :

— Mais oui, Guillaume, il le faut bien. J'ai peur que, cette année encore...

Il l'interrompit du geste de repousser une chose importune.

— Non, je vous en prie, pas ce soir, pas avant d'être sûre! J'en ai assez!

Il s'était détourné vers la fenêtre, les sourcils rapprochés, son visage court et carré subitement assombri. Lui qui arrivait, dégagé des préoccupations du jour par la course du retour, il éprouvait un ennui vif à se sentir ramené vers elles.

— Est-ce que la journée a été mauvaise, Guillaume?

— Pas plus qu'une autre.

— Vous n'avez pas reçu la visite de M. Quimerc'h?

— Mais non.

— Ni aucune autre qui vous ait chagriné?

— Aucune. Je demande seulement à oublier les affaires, les ennuis, et le temps, si cela se peut.

Il répondait, le regard perdu dans l'ouverture de la baie.

— Non, reprit Mme L'Héréec. Cela ne se peut pas toujours. Allons dîner, vous êtes en retard. Gote est venue prévenir.

Il offrit le bras à sa mère, et passa dans la salle à manger.

Depuis plusieurs jours, Mme Jeanne avait remarqué chez son fils cette sorte d'irritabilité, résultat d'un trop long repliement sur soi-même. Cela ressemblait aux mélancolies invincibles où il tombait souvent, dans les premières années après la séparation. Le dîner fut presque silencieux. Mme Jeanne mangea moins encore que de coutume. Elle s'élevait et s'animait intérieurement, elle, femme de résolution et de pratique, contre ces accablements inutiles, nuisibles à la gestion de leurs affaires compromises. A peine revenu dans le salon, comme il allumait sa pipe, elle s'accouda près de lui, à la fenêtre ouverte, et ils restèrent un peu sans rien se dire, devant cette muraille déjà confuse d'arbustes, au-dessus desquels le ciel était pâle. Des grincements de poulie arrivaient du Guer invisible.

— Est-ce un bateau pour la maison, Guillaume?

Il répondit, d'une voix posée :

— Non, maman, je crois que c'est une barque de sable que j'ai vue arriver ce soir.

Elle avança, au delà du mur, sa main sèche de vieille femme, et, du bout des doigts, indiquant une direction, elle dit :

— Si pourtant nous pouvions...

— Quoi donc?

— Relever notre situation, transformer l'outillage, lutter avec des procédés nouveaux contre les usines de la côte! Ce n'est pas impossible! A nous deux...

Guillaume branla la tête.

— Je dis, continua-t-elle, que ce n'est pas impossible. M. Quimerc'h ne refuserait peut-être pas le crédit. Je me chargerais de lui demander...

— A quoi bon?

— Mais à vivre, mon enfant!

— Pour qui? fit-il, en soufflant une bouffée de fumée sur les plantes enlacées.

Au ton dont cela fut dit, elle sentit qu'elle avait touché le fond du mal. C'était bien ce qu'elle supposait. Cependant il n'avait pas eu d'entrevue avec Mme Corentine, non, rien de nouveau, elle en était sûre. L'ancien souvenir seulement, contre lequel elle avait tant lutté.

— Mettons que ce soit pour moi, Guillaume.

Il la regarda, de son œil doux et voilé.

— Mais maman, il nous faut si peu! Puisque cela va encore!...

Il ajouta, en reprenant sa contemplation vague en avant :

— Si j'avais eu près de moi mon enfant, oui, j'aurais voulu mieux faire, j'aurais eu de la force.

— Voyons, Guillaume, dit la vieille femme en s'animant, vous ne comprenez donc pas que cela vous serait utile à vous-même, un effort, utile pour oublier? Vous ne réfléchissez pas! Car vous l'avez eue, votre fille, pendant quatre ans, un mois par an, selon les termes du jugement. Est-ce que, au lieu d'être une joie, ce n'était pas une épreuve de plus?

— Oui.

— Je me souviens de cela, vous pouvez me croire. Je me souviens de ces arrivées au bateau de Jersey, quand vous alliez l'attendre à Saint-Malo, et qu'elle vous embrassait timidement, comme un étranger, et même pis, car on l'avait mise en garde contre vous pendant onze mois. Elle avait déjà un air de réfléchir aux ordres que vous lui donniez, pour voir s'ils n'étaient pas contraires à ceux qu'elle avait reçus d'ailleurs.

— Grande coupable, en vérité!

— Non, vous l'aimiez, et je l'aimais, moi aussi, Guillaume. Mais elle était élevée en dehors de vous, contre vous et vous en

souffriez. Quand vous alliez avec elle acheter la moindre chose, vous lui disiez : « Aimes-tu ceci? aimes-tu cela? As-tu mes goûts? » Souvent vous n'aviez pas les mêmes. Vous revoyiez une enfant, mon pauvre Guillaume, mais pas votre fille. Un autre que vous la formait, et vous aviez peur, je le devinais bien, allez ! en rencontrant sans cesse en elle l'autre dont vous étiez séparé... celle qui a été cause de tout. De sorte que vous avez eu raison de renoncer à vos droits.

— Je n'en sais rien ! fit-il brutalement.

Il avait toujours le même regard vague, errant au ras des ondes lourdes des feuilles. Une planète s'y était levée, tremblante. Il la fixa un moment, parut vouloir parler, puis se mit à marcher à grands pas dans le salon.

Mme L'Héréec regrettait à présent de s'être engagée sur cette voie dangereuse du passé. Elle devinait qu'elle avait fait fausse route. Son cœur de mère souffrait de voir cet homme torturé, écrasé par le passé, et, en même temps, elle s'en trouvait humiliée, comme d'une faiblesse de son fils. Elle vint à lui, au moment où il traversait le salon, près d'elle, lui prit les deux mains, et les serra dans les siennes, bien fort. On eut dit qu'elle voulait faire passer en lui quelque chose de sa propre énergie.

— Allons, mon Guillaume ! dit-elle, j'ai eu tort de reparler de cela. En effet, à quoi bon? Ce qu'il faut, c'est oublier le passé et regarder en face l'avenir, tous les deux, voulez-vous?

Il retira ses mains, et, levant sur elle ses yeux où toute flamme semblait éteinte :

— Je suis découragé. Tout est inutile.

Elle voulut essayer de plaisanter, pour voir.

— Découragé, Guillaume? On croirait vraiment que je ne suis pas votre aînée ! Mais regardez-moi donc? Suis-je découragée ! Mon pauvre garçon, vous n'avez jamais été jeune.

Que disait-elle là?

A ce mot de jeunesse, à ce reproche inconsidéré, Guillaume L'Héréec changea de physionomie. Sa figure placide s'anima d'une sorte d'indignation. Son regard brilla. Le Breton passionné, colère, excessif, s'éveilla.

— Jamais jeune? Ah ! vous vous trompez, ma mère, je vous en réponds ! Je l'ai été ! J'ai eu l'éblouissement de l'avenir, j'ai senti le monde joyeux autour de moi. Je ne vous le disais pas. Quand j'allais par les chemins, enfant, à Tréguier, il y avait

presque toujours un oiseau blanc qui partait devant moi. C'était le même, je le reconnaissais à son cri : c'était ma jeunesse qui chantait. A présent, je ne vois plus rien dans les carrefours. En ce temps-là aussi, lorsque je passais le long des champs de blé, je me couchais sur la pointe des épis, je ne sais si c'était en esprit ou en réalité, et je nageais, porté sur les houles vertes, léger comme les taons du printemps. Oh! si, j'ai été jeune, j'ai cru à la vie, j'ai cru à l'amour. Et je l'ai goûté si pur et si grand, qu'il m'en est resté des larmes pour toujours. Même aujourd'hui, je le sens bien, par moments, que tout n'est pas mort, et que ma jeunesse revivrait si elle avait une autre jeunesse à côté d'elle. Vous avez tort de me parler de cela. Vous me faites du mal...

Il parlait comme égaré. Des larmes tremblaient dans ses yeux. Mme Jeanne vit qu'elle avait été plus imprudente encore qu'elle ne le pensait.

— Allez vous reposer, Guillaume, dit-elle doucement. Nous recauserons quand vous serez en état de comprendre... Dieu sait que je n'ai d'autre volonté que de vous tirer de là... Allez, je vais me remettre aux comptes, puisqu'il faut être pratique et veiller pour deux ici.

Elle le suivit du regard, qui sortait du salon, et tournait pour monter. Depuis longtemps, elle ne l'avait plus trouvé ainsi. La quitter sans adieu! Et cette colère sourde, cette exaltation du passé, ce découragement absolu... Tristes signes qu'elle reconnaissait avec effroi, sans savoir exactement ce qui les ramenait.

Elle resta, la tête dans ses mains, devant le registre ouvert, incapable de lire deux chiffres.

René Bazin.

(*A suivre.*)

LE CHEMIN DE L'INSTITUT

C'était le soir, presque le matin, au café, en province. La salle s'attristait peu à peu, ensevelie sous ces ombres que jette, comme des crêpes de deuil, l'impatiente économie du gazier, embrumée dans la fumée qui tournoie cherchant un mur à culotter, assoupie dans ce vide poussiéreux et morne que laissent derrière elles les joies bruyantes. Çà et là, au milieu des chaises en désordre, des marbres luisants de bière jaunâtre, des bocks vides et dégouttants de mousse, s'attardent quelques-uns, le teint animé, le geste fiévreux, dont la voix s'élance dans un éclat, puis, inquiète, et comme étouffée sous ce silence, s'abat dans un chuchotement. A une table causent, insouciants de l'heure qui passe, de la porte qui grince, deux jeunes gens de vingt à trente ans :

— Oui, disait le plus jeune, en phrases péniblement hachées, avec beaucoup de travail et peu d'esprit, oui, on gâche à grands coups de réminiscences quelque roman pastiche. Et puis après ?... Ils ont l'habit, la voix peut-être, mais les entrailles, la vie, est-ce que ça vole ?... Eux, des artistes ! Oui, comme les cruches sont des amphores ! Allons donc ! des fabricants, tous, des fabricants... et malhonnêtes ! Certes, il faut admirer, certes, il faut lire et relire !... tous, les anciens et les modernes, les classiques, et ceux qui devraient l'être ! et le seizième siècle !... Remplis-toi la tête, les yeux, tout le corps d'images, de tournures, de vocabulaires : puis, regarde autour de toi et sens ! N'écris qu'au jour où tu souffrirais du silence, et alors, sans préoccupations d'école, sans préfaces oiseuses, crache sur le papier ta sincérité ! Si cet instant d'expansion forcée ne vient jamais, eh bien ! à jamais taisons-nous ! Le talent, vois-tu, ce n'est pas la mémoire, c'est la sincérité !

— Une même plante, répondait l'autre, avec quelque chose de vexé dans la voix et le regard, peut être, ce me semble, cultivée par plus d'un. Dans l'art, comme dans la campagne, les mêmes sentiers sont ouverts à tous. Rien ou du génie, est-ce donc là ton mot suprême ? Dis-moi un débutant tout original ? Et toi-même, mon cher, si tu me passes le mauvais goût de cet argument, es-tu sûr d'avoir échappé à toute réminiscence ?

Et sur ses lèvres s'épanouissait en un sourire méchant le souvenir de ce fameux ouvrage, raillé et inconnu de tous, sur lequel on assurait que Jean Boursaulx dormait trois cent soixante-cinq jours par année.

Peu à peu cependant les retardataires avaient endossé leurs pardessus, retrouvé leurs chapeaux et leurs cannes, relevé leurs collets. Les garçons, avec des bâillements et des étirements, s'étaient levés et procédaient à la toilette de nuit du café, alignant les chaises sur les tables, rassemblant les queues de billards, tournant les derniers becs de gaz.

— Allons, messieurs, il est l'heure, plus que l'heure, gémissait le patron, un petit homme gras de bière, blafard, aux yeux fatigués et suppliants.

Les deux camarades sortirent. Au dehors, avec fracas, on accrochait les volets de fer.

II

A l'interpellation de Karl Ferraz, Boursaulx n'avait pas répondu. Souffrant d'une affection nerveuse qui liait ses mouvements, il dut prendre le bras de son ami ; et, avec une douleur silencieuse, il se traînait sur le trottoir. Parfois s'envolaient à eux, du lointain de l'obscurité, quelques bouffées de chanson joyeuse ; un pas sonore et hâtif les croisait, qui s'allait perdre dans l'ombre inquiétante des renfoncements de porte ; çà et là rôdait un chien dont on s'écarte, stationnait, avec le reflet argenté de ses boutons, un agent de police, et, par-dessus tout, la lune blanchissait doucement, pelotonnée dans les nuages.

— Monte un instant chez moi, dit Boursaulx, quand ils furent arrivés ; aussi bien tu ne dormirais guère, et, si tu le permets, mon roman va t'y préparer.

Et dans la nuit se devinait un bon sourire.

Quel grand événement, pour que Boursaulx s'ouvrît ainsi à un camarade ! C'est qu'elle est enfin terminée, cette fameuse œuvre

à laquelle, depuis plus d'un an, il dévoue soirées et santé ! Alors il exhuma d'un tiroir une pile de vieux cartons, jadis couvertures de cahier, où, méthodiquement, reposaient, chapitre par chapitre, *Mes Débuts*.

La lampe de pétrole avait été allumée qui projetait sa clarté jaunâtre sur la petite table au tapis vert. Dans la bouillotte l'eau chantait la chanson du café. Karl Ferraz fumait sa pipe et les regrets le bourrelaient. Qu'avait-il songé à se fourrer en ce guêpier de manuscrits !

Cependant Boursaulx commençait : — *Mes Débuts !* C'était, à travers les épines et les fleurs de la vie littéraire, une promenade hardie et suggestive, entravée de théories d'art où l'esprit se complaît, comme le flâneur se repose sur les troncs d'arbres à terre dans les forêts, avec des tranchées qui élargissent l'horizon, des aperçus toujours originaux, souvent profonds. C'était le roman des lettres, comme la peinture à *Manette Salomon*. A travers tout cela un sympathique malheureux qui court après un talent qui le fuit, et meurt de son effrénée poursuite du beau. De femme, pas une. Le jeune écrivain, toujours plongé dans ses livres, n'avait point les loisirs ou l'argent nécessaires pour les étudier, et, dédaigneux d'une banale amoureuse, il avait puisé dans son honnêteté l'originale audace de s'en passer.

D'abord distrait, Karl prête l'oreille et l'attention. Que tout cela était franchement écrit, vécu à pleins poumons ! Et il revoyait avec amertume ses pauvres Nouvelles, à lui, si péniblement limées aux heures de fièvre, et il enviait ce triste malade. Puis il ne songea plus, il était empoigné. Voilà, toutes palpitantes sous ce filet de phrases, ces impressions que tant de fois, impuissant, il a senti glisser entre sa plume et son papier ! Voilà, déshabillées en pleine lumière, ces sensations qui l'effleurèrent comme un vol de mouche dans la nuit ! Et il restait là muet, cassé en deux, sous ce débit lent et un peu assourdi par respect des sommeils voisins.

Le lecteur souffrait : sa langue lui fait défaut, ses membres se raidissent. La fièvre augmente, il lui faut s'arrêter, se jeter sur son lit.

Après quelques compliments chaleureux, bien sincères sous leur forme banale :

— Pourrais-tu pas, lui dit Ferraz, me prêter ton volume, que je l'achève ?

Boursaulx hésitait. Il n'avait que cet exemplaire.

— Même j'ai brûlé toutes mes paperasses. Et puis personne encore ne l'a vu, et je serais curieux du sentiment de quelques amis.

Mais Ferraz mit tant de force, tant d'amabilité dans son insistance, que Boursaulx céda, quoi qu'il en eût. D'ailleurs pourquoi s'inquiéter ? Et puis il souffrait, avait hâte de repos.

III

Singulier personnage que ce Karl Ferraz ! Sa vie n'avait qu'un but, qu'un souci, qu'une fièvre : il voulait « arriver ». Pour arriver, il eût pioché des années entières, supporté d'écrasantes épreuves, tranché ses plus intimes affections. Avec cela il disparaissait à certains jours dans des écœurements, des désespoirs, des inactions, où de lui ne restait debout qu'un prodigieux et stérile orgueil. Puis, c'étaient à nouveau des rages d'ambition et de travail, après la morsure de quelques railleurs ou l'énivrant baiser de quelque apologie de la volonté, comme telle page de Balzac ou de Baudelaire. Mais à l'art il demandait moins les solitaires extases que le triomphe bruyant devant lequel on s'incline, l'admiration étonnée de tous, l'envie des amis, l'humiliation enragée des ennemis. Au milieu de l'indifférence artistique, et même de l'ignorance absolue, de ce public de province endormi dans le dédain de toute culture, ou du moins de toute délicatesse, au milieu des rares et faibles écrivailleurs de son entourage, privé de toute comparaison sérieuse et glorieux de quelques succès aussi modestes que tardifs, sans hésiter il se plaçait au premier rang du bataillon des jeunes, et réputait ses chevrons de vétéran comme galons d'officier. A les lui accorder d'ailleurs les voix étaient unanimes. Qui donc lui eût opposé ce Jean Boursaulx dont chacun raillait si joyeusement la studieuse stérilité ? Mais aujourd'hui, après *Mes Débuts...* ?

Ainsi, du haut enthousiasme où il s'était élevé au premier coup de cette révélation, Ferraz glissa bien vite dans un envieux désespoir. Ce Boursaulx ! De quel ton protecteur il avait fait allusion à ces « petites machines », les Nouvelles de Ferraz ! — Ne m'a-t-il pas traité de pasticheur !... Oui, ma foi !... pasticheur !... Ah ! c'est que le voilà arrivé, lui !... Puis, essayant de se tromper lui-même, il s'exaltait pour son camarade, voilant son cœur comme telle maladie honteuse. Vains efforts ; il souffrait de ce génie : c'était une chute de ses espérances, un vol à sa gloire ; et le fiel

lui montait aux lèvres avec les beaux ressouvenirs de phrases sonores.

Et, dans la blancheur matinale, ouvriers qui se hâtent vers les labeurs, grelottants qui balayent les ordures et la nuit, souriaient comme d'un ivrogne de cette marche enfiévrée et gesticulante.

Chez lui, oublieux de l'heure et de la fatigue, vite il rouvrit le manuscrit, quêtant avec angoisse quelque tache qui le consolât. Hélas! c'était bien admirable! Et le jour emplissait la chambre, la vie envahissait les rues que, près du lit intact, courbé sur ces papiers, le corps gelé, l'esprit en feu, il comparait encore avec désespoir ses ternes et vieillottes Nouvelles au jeune et triomphant début de son détesté camarade.

Des débris de son orgueil il voulut du moins bâtir un rempart à ses intérêts, peut-être même un escalier à son ambition. Pourquoi de ce Boursaulx ne ferait-il pas le courrier inconscient de sa gloire? Tel est célèbre par ses périlleuses ascensions, qui ne monta jamais qu'à dos de mulet, et ne connut d'autres dangers que ceux de ses guides. Une main adroite dans une main vigoureuse, on va haut et loin! Et il souriait.

Le lendemain, quand il se présenta chez Boursaulx, il lui fut répondu que monsieur était souffrant, gardait le lit, et ne pouvait recevoir. Ferraz éprouva comme un soulagement et même pardonna un peu au malade ses *Débuts ;* mais, par on ne sait quelle susceptibilité orgueilleuse, il ne souffla mot de ce vigoureux et imprévu talent. Était-ce donc à lui de raconter cela? Au fond il était fort aise de retarder ces éloges, autant d'insultes à son infériorité... Après tout, était-il donc si inférieur?

Alors, tous les jours, ce furent de longues analyses de cette prose chatoyante et solide. Sur elle il aiguisait sa haine. Il la quittait pour se laisser couler à de sombres défaillances ou saisir rageusement sa plume et la faire gémir des heures. Puis, quand, après un somme, il se relisait, c'était, dans des sanglots, des aveux d'impuissance.

Boursaulx ne se remettait pas. Des bruits inquiétants circulaient : ce n'est point la fièvre qui cloue son activité au lit, sa langue au palais!

Un matin, Ferraz, allant prendre des nouvelles, croisa le médecin qui lui dit en l'abordant :

— Le pauvre garçon est perdu. Pourquoi le cacher? c'est une paralysie. Vous m'entendez assez : question de temps, encore

quelques semaines peut-être. J'attribue l'accident à une surexcitation cérébrale excessive... Hé ! hé ! méfiez-vous, messieurs des lettres !... Entre nous, le pauvre diable, pour ce qu'il avait dans le ventre !...

Et, avec un gros rire, faisant sauter ses larges épaules, le docteur s'éloigna.

Ferraz fut préoccupé, cette semaine. Une idée l'obsédait sous laquelle se débattait son honnêteté :

— Ce manuscrit, qui donc en profitera ? L'autre va mourir. A une tombe qu'importe la gloire ? Étendu dans la fosse, a-t-on besoin de piédestal ? Il y a bien des parents ; mais Boursaulx lui-même s'en soucie-t-il ? Quelques obscurs et ignorants paysans ! D'ailleurs suis-je un voleur ?... S'ils ont besoin d'argent, eh bien ! je verrai. Le difficile, en fait de gloire, c'est de sonner haut une première fois son nom. Karl Ferraz, auteur de *Mes Débuts !*... Il répétait : Karl Ferraz, auteur de *Mes Débuts !*... Plus tard je pourrai restituer le volume et couvrir le tout de quelque prétexte d'exécution testamentaire. Que craindre ? Boursaulx me l'a formellement assuré : personne n'a entrevu le manuscrit ! Qui supposerait ce grand garçon tant raillé auteur de ce chef-d'œuvre ?...

Et il rêvait d'articles enthousiastes, de polémiques bruyantes, de doigts tendus, d'envies courbées sur son passage...

— Bah ! c'en est fait ! Toutes les chances sont pour moi. Au diable cet éclopé !... D'ailleurs, pour plus de sûreté, je changerai le titre.

Et, le soir, au café, Ferraz fit savoir à la curiosité de son entourage qu'il posait les dernières virgules d'une « machine » assez considérable : *Mon premier Roman*.

IV

Présenté à une grande Revue, le manuscrit fut décacheté par hasard et reçu par acclamation. Il obtint même l'inattendue et contrariante faveur de brûler la politesse à des tiroirs bondés. Quand il parut, Boursaulx vivait encore, misérable débris où tremblotait une lueur d'intelligence comme une veilleuse dans une chambre de mort. Ferraz se rassura, le voyant incapable du moindre souffle articulé, de la plus tremblante écriture. Puis le succès se dessinait, immense ; et il lui vint une superbe confiance, avec je ne sais quelle douceur, quel désarmement de

sa haine. Même il compâtit aux souffrances de Boursaulx, et il s'estima fort de cette délicatesse qu'il eut de lui taire son succès. D'ailleurs, c'était plus prudent.

Une après-midi où sincèrement, ma foi ! il fatiguait le malade de ses chaleureuses condoléances et poignées de main avec des : Allons courage ! ça va mieux !... le docteur survint.

Hochements de tête, clignements d'yeux désespérés, puis il se tourne vers Ferraz :

— Eh bien ! vous voilà donc, grand homme ! Mes compliments, mon cher ! Espérons qu'il ne sera pas le dernier, votre *Premier Roman ;* oui, ma foi, *Premier* à tous les sens !... Laissez, laissez, pas de modestie. Je lisais encore ce matin dans le *Courrier des Lettres*..., mais tenez, le voici.

Et il déplia son journal, souriant, sans les comprendre, aux protestations de Ferraz.

C'était un compte rendu coulé dans le moule hebdomadaire qu'on sait, flanqué de citations quelconques, le tout saupoudré de flatteuses et banales interpellations au « jeune auteur Karl Ferraz, qui vient par ce début éclatant de se révéler un maître ».

Celui-ci blémissait d'angoisse ; sa main frémissante jouait avec les glands de son fauteuil ; son regard s'acharnait à l'étude de la tapisserie, fuyant l'interrogation de Boursaulx qu'il sentait lui fouiller le cœur comme un poignard fouille une poitrine.

— Non, non, laissez, criait le docteur, ça distraira notre malade.

Au dehors tombait une chaleur accablante. Les lames des persiennes découpaient un jour brutal où se jouaient des traînées de poussière. Dans le fond de la chambre un grand lit mettait sa blancheur avec le masque contracté du patient. Que lui voulaient donc ces deux opportuns ? C'est une hallucination ! et une lueur de folie réveillait son regard. — Son roman, son rêve, sa vie appartenir à ce Ferraz ! Non, c'est impossible !... Mais alors pourquoi ne proteste-t-il pas, ce voleur ? Et un flot de sang montait à sa pauvre tête immobile, injectait ses yeux, troublait son cerveau. Il revoit en un instant sa pauvre vieille mère qui, là-bas, au village, attend, confiante, la gloire de son fils, de son Jean ; puis les austères soirées de travail loin des rires et des amours, les méditations qui brisent la tête, et, dans un rêve bleu, la Jeannilette.

Le docteur repliait son journal.

— Tenez, continuait-il, ma femme me le disait encore à dîner, il a un bien bel avenir devant lui, ce jeune homme, et celle qu'il aimera... Ah ! diable !

Et brusquement il demeurait bouche béante devant Boursaulx, car c'était vraiment terrible, ce regard furieux dans ce mourant.

— Quoi ! du délire, de la fièvre sans doute ? Non, le pouls est régulier ;... diable !

Ferraz s'était levé, le front dur, la gorge serrée. Contre l'émotion il se réfugiait dans l'orgueil des éloges reçus. Il salua d'une voix assez ferme sa victime, sans toutefois oser lui serrer la main.

Le docteur l'avait suivi.

— Pauvre garçon ! C'est la fin ; encore un jour ou deux. Mais avez-vous vu quels regards il vous jetait ?... Ah ! ces confrères !

Et ils riaient tous deux.

V

La lugubre soirée que souffrit Boursaulx, cloué et bâillonné sur son lit par la maladie ! Les horribles tortures ! Oui, il fallait mourir ; il l'avait accepté. Il avait dit adieu à son village d'enfance, à sa vieille mère chérie, à la Jeannilette, un peu sa cousine, un peu sa fiancée, qui, avec un si gentil embarras, les joues rosées, les cils devant les yeux, les doigts un peu moites et tremblants, lui disait, il y a un an : « Au revoir, monsieur Jean ! » Il revivait ce soir où, dans la tiédeur parfumée des moissons, le cœur sautant dans la poitrine, la voix grosse d'émotion, il lui avait confié ses projets de gloire, et où les yeux bleus innocemment coquets de la fillette l'avaient si doucement caressé, tandis qu'un peu alanguie elle suppliait : « Vous me le lirez, votre livre, monsieur Jean ? »

Non, elle ne le lira pas ! Et une grande rage le prenait devant son impuissance. Il eût voulu hurler, mordre, tuer. Sa gorge était sèche ; il avait soif, soif de sang. « Il avait donc menti, ce beau parleur, avec ses projets de gloire ? » dirait la Jeannilette. Et sa vieille bonne mère si glorieuse de son gars, le soir, à la veillée !...

— C'est que personne ne me défendra ! Ferraz n'a que faire de précaution. Je ne laisserai que des railleurs. Je crèverai comme un chien enragé, la bave aux lèvres, sans pouvoir mordre l'infâme.

Ainsi les heures défilaient lentes et lugubres.

Une porte s'ouvrit où parut une pauvre petite vieille, essoufflée, les cheveux fous, les yeux rougis, qui, un gros cabas au coude, trotina jusqu'au lit du pauvre paralytique :

— Ah ! mon pauvre Jean, je te l'avais bien dit de ne point tant te faire de mauvais sang !...

Mais devant ce silence elle se tut, et il lui vint une poignante et religieuse émotion, comme devant une tombe encore fraîche. Et, de ses petits bras, de ses petites lèvres, elle embrassait, elle baisait son grand garçon chéri ; elle le dorlotait, elle ramenait les couvertures.

Une larme roula brûlante sur le masque douloureux du misérable grand homme redevenu enfant. Avec les pleurs un grand apaisement lui montait. Tandis que, sanglottant de joie et de douleur, babillant du pays qu'on regagnera, de la Jeannilette qui va venir, la petite vieille range sur la table un tas de blanches terrines, du miel du rucher, de la crème, etc., il prend au cœur du malheureux, avec un grand froid, un profond renoncement à tout, un écœurement sans colère pour cette vie qui le repousse et le vole. Le froid monte, il atteint au front avec des rêves de soleil, des visions parfumées d'amour, et, douce comme un baiser, une voix endort le pauvre garçon, l'attire bien loin, soupirant à son oreille : « Au revoir, monsieur Jean ! »

Le soleil s'est couché. Il fait un froid humide, grisâtre, désespéré. La rumeur du soir glisse par les fenêtres restées ouvertes ; les volets sont tirés ; et dans cette obscurité se détache la blancheur douce du lit avec son mort, les yeux fermés, l'expression vaincue, et tout près les deux mains calleuses d'une petite vieille qui sourdement sanglote.

Jean Boursaulx repose inconnu dans un cimetière plein d'oiseaux et de soleil. — Karl Ferraz, « l'illustre auteur de *Mon Premier Roman* » dort dans l'ombre de l'Institut.

Maurice Barrès.

Le Gérant : F. Juven.

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.) 71.9.96.

LE NEZ DES HOMMES POLITIQUES

Si nous consultons l'histoire, nous voyons tout de suite que l'intelligence seule ne fait pas les grands hommes politiques. Combien de philosophes profonds, de savants attentifs, d'écrivains prodigieusement doués, ayant tous, par leurs observations et méditations, largement augmenté le territoire de la science humaine, eussent été incapables de gouverner les hommes. Dans les carrières où doit triompher l'activité, où l'on ne saurait se passer du sens de l'action, il faut apporter surtout un *caractère*. On a vu, très fréquemment, dans la politique, des individus sans intelligence remarquable parvenir au commandement et à l'autorité à force de volonté tenace, de violence imposante ou de ruse habilement calculée. Les héros de l'action sont ceux qui joignent, à un caractère déterminé, une intelligence vaste et vive. Et, en dépit de toute notre admiration pour les vraiment grandes personnalités politiques de l'histoire, nous sommes bien obligés de constater que le caractère, chez eux, prévalait sur l'intelligence.

Ce sont, en général, des qualités extérieures — parfois qualités médiocres — qui font les hommes politiques ordinaires : l'ambition de jouer un rôle bruyant, le besoin de se mettre en avant, la faculté d'agir spontanément, une certaine adresse dans les rapports avec les autres. Despotisme, persévérance, souplesse, témérité, diplomatie, flatterie, tels sont encore les facteurs de la victoire politique. Le nez, qui révèle admirablement ces choses, est donc le trait physiognomonique le plus important à observer chez les politiciens. Voulez-vous savoir si le candidat, qui sollicite vos suffrages, défendra avec énergie vos intérêts, s'il est courageux, ou bien s'il n'est qu'un « roublard » intrigant qui vous flatte et vous délaissera dès que vous l'aurez élevé au rang où l'appelle son ambition, regardez son nez.

« Un nez physionomiquement bon est d'un poids inappréciable

dans la balance du physionomiste, dit Lavater. Rien, absolument rien, ne peut l'emporter sur l'influence de ses traits distinctifs. Le nez est comme le dernier résultat du front, la racine principale de toute la partie inférieure du visage. Sans inflexions douces, sans entailles légères, sans ondulations, il n'est point de nez physionomiquement bons, grands ou spirituels. Où vous ne trouverez pas une petite inclinaison, une espèce d'enfoncement dans le passage du front au nez, à moins que le nez ne soit fortement recourbé, n'espérez pas découvrir le moindre caractère de noblesse et de grandeur.

« Les hommes dont le nez penche vers la bouche ne sont jamais ni vraiment bons, ni vraiment gais, ni grands, ni nobles. Des nez un peu retroussés, avec un enfoncement marqué vers la racine, sous un front plutôt perpendiculaire, décèlent une disposition naturelle à la volupté, aux jouissances de la mollesse, à la jalousie, à l'entêtement; mais une pareille disposition n'est pas incompatible avec les talents, la finesse, la probité, la bonhomie. Un nez sans aucun caractère frappant peut bien être le nez d'un homme honnête, raisonnable, même aussi d'un caractère assez noble, mais ce ne sera jamais celui d'un homme supérieur ou très distingué. Des nez retroussés, sous des fronts hauts et intelligents, avec la lèvre inférieure forte, annoncent presque toujours des caractères d'une dureté insupportable, d'un despotisme effrayant. »

Je suppose que, par sa fortune, par ses largesses aux électeurs, par une situation dans le pays, la contrée ou la circonscription, acquise le plus souvent par ses ancêtres, vous voyiez un homme parvenir à la députation et que cet homme ait un nez joli, petit, sans caractère, vous pourrez être sûr que ce député sera à la Chambre une non-valeur, qu'il y restera obscur, sans prestige, sans initiative, obéissant à son groupe ou se laissant entraîner par le vote de ses voisins, incapable de prendre, de son propre mouvement, dans les cas critiques, une résolution déterminée. On n'entendra pas parler de lui et sa présence sera nulle, fût-il même relativement intelligent.

Mais que pouvons-nous faire de mieux que de présenter, à l'observation éveillée du lecteur, les nez, plus ou moins intéressants, d'une vingtaine d'hommes politiques contemporains, tous connus et dont les portraits circulent? En ne montrant que le nez, nous obligeons l'attention à se fixer sur cette partie du

visage. Et il serait bien curieux d'analyser ainsi, séparément, tous les traits d'une physionomie. Ce travail n'est pas impossible. On trouve, dans Lavater, de très précieux enseignements que chacun peut exploiter et, naguère, j'ai personnellement indiqué d'utiles et générales notions de physiognomonie dans un livre récent (1).

Il m'est bien difficile de suivre un ordre quelconque. Aussi ne doit-on voir aucune sérieuse préméditation dans le rang donné à ces personnalités du monde politique.

Jules Ferry. — De tous les nez politiques, celui de Jules Ferry est le plus célèbre. En a-t-on assez parlé ? L'a-t-on assez caricaturé? Il est long, fort, cambré, tombant à son extrémité. C'est un nez de grand ambitieux actif, plein d'orgueil intime et volontaire, combatif avec persévérance malgré une inclination à l'hypocondrie, à un découragement que l'ambition relève. La chute de l'extrémité est particulière aux grands ambitieux inassouvis et de fond triste. On ne peut reprocher à ce nez de manquer de caractère. Il indique, par sa force, de la possession de soi-même ; les ailes que l'on sent mobiles témoignent donc d'accès de violence contenue.

Jules Ferry.

Casimir-Périer. — Nez arrondi du bout, aux narines larges, très relevé. Peu de réflexion, de la maladresse et de la naïveté. Mais beaucoup de bravoure, des mouvements d'énergie intense sinon durable. Nez d'homme impressionnable et que l'émotion mène à la violence, non à la peur. De la fougue et des colères. Ce n'est pas le nez d'un homme sachant pactiser avec ses ennemis. Très malhabile, il les blesse. C'est aussi un nez de sensuel. Si la bouche corrobore cette sensualité, l'attachement aux jouissances physiques sera considérable.

Casimir-Perier.

Pas de persévérance. Un homme d'attaque et du moment.

(1) La Physionomie. *Visages et caractères*. 86 portraits contemporains, d'après les principes d'Eugène Ledos, par Julien Leclercq (chez Charles, 8, rue Monsieur le Prince).

Félix Faure. — Nez droit, ni tombant, ni relevé, assez fin bien que fort, légèrement cambré, aux narines longues et un peu serrées. C'est d'abord le nez d'un excellent homme d'affaires, prudent, avisé et fixe dans ses opinions. Puis, il y a, dans ce nez, beaucoup d'ambition, d'ambition heureuse, du flair, de la réserve (les narines serrées) dans les relations, sous de la bonhomie, et de l'assurance réelle non seulement dans l'attitude, mais au fond. Avec un nez comme celui-là on jouit énormément des hommages et du triomphe de sa personne. Loyauté.

Felix Faure.

Constans. — Nez sinueux, mal fait, manquant de droiture, assez fort, aux narines retroussées en grimace à leurs racines. Certainement, c'est le nez d'un ambitieux énergique, mais d'une énergie plus rusée que franche. Pour se défendre, il préfère tendre des pièges sur le passage de ses adversaires que de les attaquer de front; mais, une fois pris au piège, il ne dédaigne pas de les achever ouvertement. M. Constans est, comme on dit, un « malin ». Il tombe aussi à son extrémité. Quand on a un nez pareil, l'on observe avec un réel plaisir les fautes de ses rivaux politiques, les attaques vous mettent en rage et l'on est, malgré une apparente tranquillité, plein d'inquiétude sur son avenir. Nez peu sympathique d'homme déçu dans ses ambitions.

Constans.

Henri Brisson. — Nez de peu de caractère, légèrement pointu sans finesse, aux narines sans dessin, un peu tombant. Nez d'honnête homme, sans beaucoup de flair, sans perspicacité, mais moins désintéressé qu'il semble et capable de manœuvres assez habiles. Ce nez a horreur de la violence et il a quelque chose de maussade.

Henri Brisson

Léon Bourgeois. — M. Bourgeois a ce que l'on peut appeler un beau nez, mais je suis impuissant à y trouver rien qui le distingue. Il est assez fort, il est vrai, mais point trop ; il est joliment recourbé, avec des narines agréables. C'est un nez sympathique et je dirais volontiers qu'il appartient à un parleur séduisant et caressant. La volonté et l'énergie n'y sont pas très marquées et l'on y chercherait en vain de l'audace et de la décision. Je dirais aussi que c'est un nez de viveur. J'y vois tout simplement, avec une ambition qui lutte par intermittence, le signe d'une grande amabilité.

Léon Bourgeois.

Méline. — Lorsque, dans un visage très doux, comme celui de M. Méline que vous connaissez tous, vous voyez un grand nez, vous pouvez compter sur de la persévérance. Il est grand sans sinuosité, régulièrement, sans grossièreté ni finesse non plus. Les narines en sont longues et serrées et il est droit. C'est bien un persévérant que l'homme de ce nez, avec une bonhomie adroite. Aucune violence. L'énergie patiente avec des idées arrêtées. Loyauté sûre, point d'habileté.

Méline.

Charles Dupuy. — Voici un gros nez lourd, bosselé, à l'extrémité en boule, légèrement relevé, aux narines épaisses et cependant mobiles, très large à sa racine, entre les yeux. C'est un nez sans distinction, mais plein de « flair », un nez opiniâtre et têtu avec de la ruse de paysan bonhomme qui s'entend à rouler son prochain, n'aime pas qu'on mette obstacle à ses entreprises, qui est vindicatif et ne perd jamais de vue son propre intérêt. Des colères mauvaises. Du gros bon sens. Très

Charles Dupuy.

égoïste, très ambitieux. Énergie persévérante. Si, avec ce nez, l'on est aimable, c'est par intérêt et non par nature.

Poincarré.

Poincarré. — Nez intelligent, décidé et ferme. De la combativité, comme en indique tout nez relevé. Ce nez est fort et manque de finesse. L'intelligence se fait pratique, les vues sont terre à terre. Opiniâtreté dans l'ambition, volonté durable. Un tel nez montre un homme mieux fait pour la défense que pour l'attaque, ne craignant pas les ennemis quand ils se présentent, confiant en lui-même, parfois jusqu'à la fatuité. Pas très habile, mais sachant se mettre en avant, se faire valoir.

Hanotaux.

Hanotaux. — Le nez de notre ministre des Affaires étrangères est droit, ferme et moyen. Il accuse de la volonté, de l'énergie, mais rien de très particulier ni dans la volonté, ni dans l'énergie. Il ne témoigne pas d'une finesse autrement qu'ordinaire. En somme, il ne rappelle nullement le nez de M. de Talleyrand. Les grands diplomates ont plus de nez que cela.

Mesureur. — M. Mesureur, à le juger à son nez, n'a pas de puissantes qualités d'action. Il décèle un administrateur, un travailleur, et si c'est, par sa taille, un nez d'ambitieux, il n'indique pas de très grands ni très nombreux moyens de manœuvres dans l'ambition. Un tel nez n'inspire pas de crainte, il n'inspire pas non plus d'espoir. Il appartient à un homme qui a de la résistance et des opinions fixes.

Mesureur.

Monseigneur d'Hulst. — Grand nez, très busqué dès sa racine, aux ailes fines. Ce genre de nez appartient aux natures impressionnables, irritables et inquiètes, dont l'aspect est cepen-

dant calme et froid. C'est le nez des hommes qui ne se laissent pas aisément pénétrer, qui sont toujours sur la défensive et qui caressent, sans les dévoiler, de vastes projets; qui aiment le cérémonial et sont aussi solennels dans la vie mondaine que simples dans la vie privée; qui sont très susceptibles et ont des croyances dogmatiques; qui ont de la noblesse dans le caractère et ne sauraient agir lâchement, Fréquemment, ils souffrent en secret d'une amertume foncière. Beaucoup de dignité et de réserve dans les actes de la vie; ils ne supportent pas la divulgation de leur existence intime.

Monseigneur d'Hulst.

Jules Guesde. — Nez fort sans finesse, aux ailes droites, légèrement cambré, tombant du bout. Ambitieux taciturne, orgueilleux sombre, autoritaire jaloux de son influence. Aucune qualité pour l'action. Esprit systématique et théorique. Homme de raisonnement, de logique mathématique. Persévérance et patience. Fond triste. Point d'habileté, point de souplesse.

Jules Guesde.

Millerand. — Gros nez régulier, fort du haut, aux narines et à l'extrémité rondes, un peu relevé. Activité combative, instinct pratique, naturel intéressé. Ce nez n'est pas assez large du bas pour annoncer de la violence. Fermeté et décision. Un peu grossier, ce nez. Pas de distinction dans l'esprit. On lutte volontiers pour des idées très ordinaires.

Millerand.

Jean Jaurès. — Nez à la fois fin, épaté, droit, aux ailes vibrantes, plutôt pointu qu'arrondi, très légèrement relevé. Toutefois, ce nez est peu proéminent et n'annonce rien d'un

caractère particulièrement trempé. Dans la mobilité et la largeur des narines il annonce de la véhémence, de la passion, de la colère, et sa finesse, son acuité relative indiquent de la ruse, de l'habileté, de la subtilité. C'est un nez d'actif, de combatif, mais sans volonté extraordinaire. Mieux doué pour l'attaque que pour la défense. Nez de bon chasseur de lièvres, mais il ne faudrait pas que celui-ci eût à faire à de grands fauves.

Jean Jaurès.

Alphonse Humbert. — Un gros bon nez d'homme un peu naïf, d'excellent cœur, voluptueux, sujet à l'entraînement, souvent dupe, faible vis-à-vis des femmes. Nez de parleur sympathique, jamais provoquant, mais sachant se défendre avec courage quand il le faut. Triomphe sans ruse, par amabilité. Homme sans volonté rare, à la merci des événements, incapable de remonter les courants. Ne dédaignant pas le travail, mais aimant le plaisir. Nature simple, sans aucune complication, ayant horreur de tout ce qui n'est pas très clair, incapable, d'ailleurs, de dévider des écheveaux emmêlés.

Alphonse Humbert.

Henri Rochefort. — Pour la première fois, devant un portrait fait à Londres et publié dans l'*Annuaire de la Presse* (1895), je m'aperçois — pardonnez à mon irrévérence — que M. Henri Rochefort, avec sa huppe et sa barbiche blanches, ressemble à un kakatoès. Son nez rappelle, en moins accentué, le bec du perroquet. Cela, ma foi, signifierait *bavardage*. Le nez d'Henri Rochefort est courbé légèrement, la pointe ayant l'air de rentrer dans les narines, et il est pincé. Nez d'irri-

Henri Rochefort.

table, de nerveux et d'impressionnable, sans force sur soi-même. Peu de réflexion, point de prudence. Nature acerbe mais non violente ; on pourrait dire de l'*irritabilité froide*. Habileté nulle.

Comte de Mun, Georges Clémenceau, Paul de Cassagnac. — L'étude des nez ménage d'étranges surprises. Me voilà obligé de réunir dans une accolade les trois champions des trois partis les plus différents. Tous les trois ont un nez moyen, relevé, arrondi à l'extrémité. On peut affirmer que, chez ces hommes de combat, il y a beaucoup moins de force morale qu'on ne le suppose. Tous trois ont leurs faiblesses et leurs moyens d'action sont très limités. Le nez de Paul de Cassagnac, plus relevé beaucoup que celui des deux autres, et légèrement pincé, indique aussi plus de violence et de l'acerbité en outre. Clémenceau et le comte de Mun ont plus de sang-froid, ils se possèdent et sont aussi plus résignés dans la défaite.

Comte de Mun.

Georges Clemenceau.

Paul de Cassagnac.

Le comte de Mun serait le plus faible, capable même de capituler par lassitude.

Le plus fier est Clémenceau. Le courage physique appartient à tous les trois.

Je m'arrête ici, ne pouvant donner plus d'extension à cette nasologie. L'histoire des personnalités, que j'ai, un peu familièrement peut-être, prises par le nez, est connue de tous et je n'ai pas à la retracer. Ma conclusion sera celle que tout lecteur aura déduite au cours de cette petite étude. J'en reviens donc, dans la carrière politique, à la nécessité d'un caractère. Les talents ne

suffisent pas pour s'y maintenir et l'on voit les hommes les mieux doués tomber sans espoir de relèvement. D'autres, sans talents, réussissent par la faculté de travail, la rouerie, la persévérance. Enfin, si, de ces vingt nez, il fallait en adopter un comme type de nez d'homme politique, ce serait celui de Jules Ferry, — de Jules Ferry, qui, sans être arrivé au faîte de ses ambitions, a lutté pendant vingt-cinq ans et maintenu son influence jusqu'à la mort, au moment même d'un retour, à travers tant de haines et d'obstacles, à force d'énergie, de courage et d'habileté.

Dans de prochains articles je passerai à des sujets plus captivants et plus aimables. Après le nez des politiciens, la bouche des actrices me fournira des indications sur leur talent et leur caractère ; puis, je demanderai au front des penseurs, poètes, philosophes, romanciers, savants de nous révéler le cerveau qu'ils dissimulent.

Julien Leclercq.

LE GESTE[1]

(*Suite.*)

Seul, Gabriel, la tête dans ses mains se prit à réfléchir. Là-haut, une femme pleurait pour lui, à cause de lui; il aurait voulu racheter chacune de ses larmes d'un verre de son sang; mais les préjugés du monde le clouaient à sa place, lui défendaient d'agir. Il eût été si naturel, pourtant si simple, de monter un étage, de frapper doucement à une porte qui s'ouvrirait bien vite, et, derrière laquelle il trouverait une belle fille, désireuse avant tout d'être rassurée et consolée; de se mettre à genoux lentement devant elle; de tout lui raconter dans la vérité vraie; d'être acquittée enfin par deux lèvres furtives, au milieu d'un aveu définitif et tendre...

Justement, la vieille servante venait de traverser la cour; le

(1) Voir le numéro du 10 octobre 1896.

petit père Chantrier à son tour s'éloignait de son pas sautillant et menu, comme tous les jours à la même heure, parti pour toute l'après-midi, à la recherche de livres fabuleux, le long des quais, dans les ventes, chez les brocanteurs. Raymonde était seule, là-haut; et, qui sait? elle l'attendait peut-être.

Brusquement, il se décida, ouvrit sa porte, mais en face, la porte de Falkenberg aussi était ouverte, le violon du Suédois pleurait une mélodie... Gabriel rentra chez lui, un peu de colère aux yeux; cet ami, si voisin, devenait obsédant.

Écrire? c'était dangereux, au moins grave. La lettre pouvait tomber entre les mains du grand-père... Pour la première fois, le jeune homme, qui, jusqu'alors, ne s'était soucié que de son amour même, en vint à se demander où le conduirait cet amour, et de quelle façon il le devait comprendre.

En face de lui-même, nettement il proposa :

— Femme? ou maîtresse?

Hélas! il ne savait pas. Telle qu'elle lui apparaissait, il désirait Raymonde; mais, lâchement, il remettait à une enquête postérieure le soin de décider quel titre il lui donnerait.

Au mariage, il n'avait jamais sérieusement songé. Il était trop jeune... puis, quand, en de vagues rêveries d'avenir, il avait effleuré ce sujet, il s'était vu fiancé, dans son monde, à une jeune fille un peu gauche, bien sage, d'une famille établie et de grosse fortune.

A côté de cet idéal discutable, Raymonde détonnait comme une irrégulière. Il ne savait rien d'elle... elle était plutôt pauvre, à en juger par leur train d'existence; sans doute encore, sinon mal, du moins très obscurément née; il prévoyait d'avance l'opposition très nette de son père, de sa mère... A mesure qu'il remuait ces pensées, il se calmait... Il acceptait, avec une philosophie grandissante, les événements de la matinée; une minute même il regrettait la baronne Hélène; puis il se leva, s'étira, se secoua corps et âme, et s'en fut prendre l'air, renvoyant à plus tard le soin de conclure pour le mieux de chacun, et surtout de lui-même.

Le soir, il travailla, dans un besoin impérieux de se distraire. Nerveusement, il écrivait des pages, qu'il jetait fraîches à la volée; bientôt le tapis en fut couvert; la nuit entière s'était passée sans qu'il s'en aperçût.

Il ramassa ces morceaux de papier où des pensées grouillaient,

les coordonna; — puis se relut. Alors, avec stupeur, il reconnut qu'il venait d'écrire un panégyrique pur de la fille pauvre, isolée, que les lâches de cœur n'osent épouser par tradition de race, respect des préjugés, raisons de famille ; qu'il venait, dans sa *Cité libre*, de glorifier l'Union libre, le mariage idéal; que, dix heures durant, il avait célébré Raymonde, plaidé sa cause devant les hommes, surtout devant lui-même, et qu'il l'avait gagnée.

— C'est bon, résuma-t-il, advienne que pourra! Je la veux, je l'aurai... elle sera ma femme, malgré... malgré tout et tous.

Le lendemain, sans souci des regards de Falkenberg, il monta lestement chez le vieux Chantrier. Raymonde était absente, il ne s'en préoccupa point ; elle saurait qu'il était venu. Le vieillard l'accueillit comme à l'ordinaire, en ami préféré ; mais sa belle humeur était contrainte. Il s'expliqua :

— Mon enfant, je vais mal depuis quelques jours... je suis vieux... et parfois j'ai peur... oh! non pour moi; la vie ne m'a pas assez gâté pour que je la regrette; j'ai fait mon temps, comme on dit au régiment, au bagne, en un mot dans tous les milieux dont on est heureux de sortir ; et devant l'œil de Dieu je ne broncherai pas, je n'ai jamais nui à personne. Seulement, je suis inquiet de Raymonde... des événements pénibles ont fait que, pour cette enfant, je représente sa seule famille et suis son seul ami, son seul soutien... Depuis que je vous connais, j'ai, peu à peu, songé à vous, oh! ne reculez pas... Je vous sais honnête homme dans le grand sens du mot ; je crois, malgré votre jeunesse, qu'on peut vous confier une jeune fille et qu'au besoin vous seriez pour elle un tuteur civil absolument dévoué. C'est tout ce que je demande. Écoutez-moi. D'ici un an peut-être (ne chicanons point les jours, les heures), je ne serai plus là. Nous existons, Raymonde et moi, d'une retraite que j'ai, mais qui finit avec moi. (Je suis un ancien inspecteur des douanes, ceci en passant.) Ma petite-fille, seule, sera sans ressources, — mais, *il y a mes livres!* Vous allez sourire, vous aurez tort. Moi mort, un ami ira trouver Létorel, Bellavoine, les grands libraires des bibliophiles et leur dira : « Le père Chantrier n'est plus ; voulez-vous acheter sa collection ? » Ils accourront à quatre pattes. Oh! j'ai la larme à l'œil de songer que mes trésors amassés en quarante ans seront dispersés, comme on dit, au vent des enchères — mais il le faut. Ma vente produira — *j'en suis sûr*, cent soixante à deux cent mille francs. Raymonde aura de quoi vivre — à sa fantaisie. Acceptez-vous

cette mission que je vous offre ? Voulez-vous, après moi, vous faire l'intendant, l'homme d'affaires de ma petite-fille, sans plus, sans arrière-pensée, en toute loyauté, comme le ferait votre père, tous ceux de votre maison ? J'attends votre réponse.

Ce langage, éminemment grave, le devenait doublement dans cette bouche de vieillard d'ordinaire ouverte à la gaieté plaisante.

Morsalines s'inclina, lui prit les mains et dit :

— Monsieur Chantrier, Dieu vous garde de longs jours ! Mais, à l'heure marquée, je serai là, je vous obéirai de point en point. Je défendrai les intérêts de Mlle Raymonde comme les miens, mieux que les miens ! Vous en avez ma parole d'honneur, prononcée devant Dieu.

Il était ému, Gabriel ; ses phrases le prouvaient, car autant d'emphatisme ne lui était point habituel.

— Chut ! dit Chantrier, un doigt sur la bouche... Merci ! Je retiens votre serment... Taisons-nous, la voici...

Elle entrait, en effet ; à la vue de Gabriel, elle recula d'abord ; puis aussitôt, par un effort de nerfs, elle approchait, très calme. Des mots indifférents de politesse aimable furent échangés ; pourtant, l'un et l'autre évitaient de se regarder en face, pour ne point voir leur âme trouble dans leurs yeux troubles.

Pendant un mois, Gabriel revint presque tous les jours prendre des nouvelles de son vieil ami, décidément touché par un doigt invisible, et, tous les jours, il revit Raymonde ; elle l'accueillait avec son habituel sourire ; mais lui, renseigné et quêteur, démêlait dans ses arrière-regards une tristesse accentuée.

Chantrier, cloué dans son fauteuil, était mauvais malade ; ses errances quotidiennes lui manquaient ; il ratait certainement quelque belle occasion à paresser de la sorte... puis il faisait beau dehors, il s'ennuyait, son mal était indistinct ; c'était une vie usée, avant le terme ; mais dans cette vie, des heures dures avaient dû compter double. Sa seule distraction consistait à se faire apporter, un à un, par Raymonde, les exemplaires les plus rares de ses plus beaux volumes ; de ses doigts blêmes, flétris, il en caressait les reliures au grain inaltérable, vieilles de trois siècles, solides et brillantes.

Certes, il songeait :

« Mes pauvres enfants, où allez-vous aller quand je n'y serai plus ? »

Gabriel essayait de le réconforter, lui jurant qu'avant peu la santé reviendrait; mais il se savait mentir à parler de la sorte : car, dans l'orbite encavée du vieillard, l'œil pâli, halluciné, prenait cette expression fixe, lointaine, désespérante, qui ne saurait tromper.

Alors, le jeune homme, doublement triste, n'osant plus s'écarter de la maison, dans la crainte d'une crise imprévue, d'un dénouement subit, s'acharna sur ses pages et termina son livre. A son tour, la *Cité libre* parut à l'étalage des libraires ; mais l'émotion ne se renouvela pas, pour l'auteur, de son premier début ; le sort de son œuvre lui était presque indifférent... il avait la pensée ailleurs. Les propositions se renversaient : cette fois, c'était dans la peau de l'amoureux qu'il n'y avait pas de place pour l'ambition et la gloriole. Cependant, il offrit son livre à Chantrier qui le remercia par cette paraphrase larmoyante du titre même :

— La *Cité libre*... mon enfant, je crois qu'elle n'est pas de ce monde, et je saurai bientôt si elle est d'aucun autre.

Il s'assombrissait de plus en plus.

Mais le même soir, vers onze heures, comme tout dormait déjà aux différents étages de la vieille maison, sauf la lampe de Morsalines, et une autre lampe encore au-dessus de lui, lampe de songeur et lampe de malade, dans l'escalier un pas furtif glissa par les ténèbres, une main de rêve heurta si faiblement la porte de Gabriel que celui-ci douta d'avoir bien entendu. Ce bruit léger se répéta. Alors, tenant sa lampe droite, le jeune homme ouvrit sa porte, et, de haut en bas, il éclairait le visage pâle de Raymonde, d'une Raymonde hors d'elle, vibrante, passionnée, qui serrait de ses deux mains un livre qu'il reconnut. Gabriel eut peur.

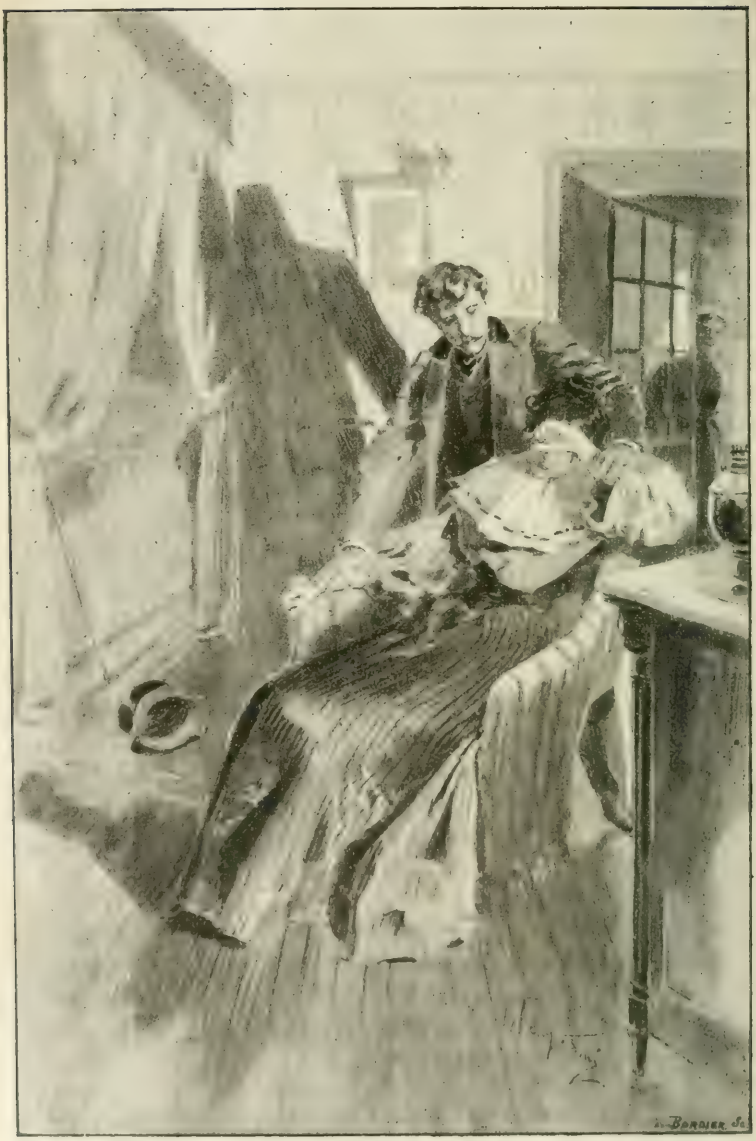
— Votre grand-père?

— Non, rien, il dort, il est tranquille... Même, il est mieux...

Elle entrait pour la première fois chez lui... mais elle allait tout droit, sans hésiter, comme si mille fois déjà, d'intention, elle eût fait ce chemin; comme si, par divination, elle eût connu les aîtres.

— Raymonde... à cette heure... vous ici ?

La voix de Gabriel tremblait... Elle le contemplait de ses grands yeux fixes, égarés, en proie à quelque exaltation suprême. Enfin, elle parla :



... Dans ce geste naturel à l'enfant qui a peur. (Page 142.)

— Moi, chez vous, à cette heure... oui, moi qui viens vous dire que vous êtes un grand poète, que votre livre est sublime... Ah! mon Dieu, que c'est beau!... et que je vous aime!

Il recula; dans sa raison confuse une voix encore lui criait : Non! — c'était l'irréparable qui s'allait consommer... Mais elle était devant lui, penchée, les bras tendus, la bouche quêteuse, dans une attente si volontaire, un désir de chute si résolu, qu'il ne vit plus qu'elle, devint fou à son tour et l'emporta dans l'ombre.

C'est ainsi qu'ils s'aimèrent pour la première fois.

Après la faute, ils s'interrogèrent :

— Depuis combien de temps m'aimes-tu?

— Depuis longtemps, longtemps... et toi?

— Oh! moi, depuis toujours.

... Dans la consécration leur tendresse s'accrut; ils vécurent l'un pour l'autre uniquement. Une correspondance mystérieuse s'établit entre les deux étages. Un fragment de valse au piano voulait dire :

— Es-tu seul? puis-je descendre?

La fenêtre de Gabriel, violemment fermée, répondait :

— Viens, je t'attends.

Mais une mesure de polka annonçait un empêchement, un retard. Un fauteuil, roulé avec bruit, avait sa signification.

A présent, au moins une fois dans la journée, Raymonde entrait chez Gabriel; elle y rencontra bientôt Falkenberg; toute la face du Suédois devint grise et son regard s'éteignit; mais, tout de suite, la jeune fille expliquait sa visite. Son grand-père l'avait envoyée. Suivait une raison très plausible. Pourtant, Henrik souffrait visiblement. Souvent, il arrivait derrière elle; il sonnait vite et fort; d'ordinaire, il était accueilli sur-le-champ; mais, un soir, on ne lui ouvrit pas...

Il attendit inutilement, compta les minutes, l'heure, rentra chez lui, et, la tête dans les mains, pleura toute la nuit; lui aussi avait aimé Raymonde, depuis longtemps, depuis toujours.

Le lendemain, il alla trouver Deschellerin à son hôpital. Celui-ci remarqua aussitôt cette étrange figure :

— Fichue mine, mon vieux, d'où souffres-tu?

Falkenberg essaya de sourire et répliqua :

— De partout et de nulle part... C'est le spleen : peut-être la nostalgie. Je crois que je vais retourner là-bas, dans mon pays.

Deschellerin le considéra en face sous la lumière blanche d'une baie ouverte en plein nord et reprit :

— Henrik, tu ne quittes pas Paris pour retourner en Suède, mais tu retournes en Suède pour quitter Paris, n'est-ce pas ?

L'autre baissa la tête, et simplement dit :

— Oui... Puis, après un silence, il continuait dans un langage heurté, heureux de débrider la plaie de son cœur... Tu garderas mon secret... mais je n'y tiens plus... j'en meurs... Je l'aimais, cette fille-là... Je n'ai jamais aimé qu'elle... Je voulais l'épouser, la faire riche, joyeuse, si elle avait voulu... Gabriel avait l'air de n'y pas penser ou de se moquer d'elle... puis il avait tant d'autres maîtresses... Mais à présent, c'est irréparable... Tu le savais ?

Le médecin secoua la tête ; et d'une voix triste :

— Non, rien... mais je pensais bien que ce serait ainsi, un jour ou l'autre... si Gabriel ne l'épouse pas, il aura commis là sa première mauvaise action... Alors, tu pars ?

— Oui ; si jamais je guéris, je reviendrai... sinon... adieu !

Dans le milieu de la nuit suivante, sans avoir prévenu personne, Falkenberg fit enlever de chez lui deux malles ; ferma sa porte à clé, confia cette clé et une lettre au concierge, avec ordre de les remettre à Morsalines.

A son réveil, Gabriel étonné put lire cette confession, bizarre de pensée et bizarre de style :

« Mon frère, quand j'étais seul, perdu dans Paris, que j'avais peur du bruit, de la foule, de tout, le premier tu m'as tendu la main, tu as été mon ami à ce point de me trouver d'autres amis. J'ai gravé ton nom dans mon cœur, et si avant, que toutes mes larmes des derniers jours ne l'ont point effacé... et pourtant elles rongent, elles brûlent... Un autre... je l'aurais tué... avec mes ongles, avec mes dents, en sauvage comme je suis ; — toi !... sois heureux... Je m'en vais. Aime-*la* bien. Épouse-la, c'est ton devoir... elle te vaut, quoique tu sois un grand cœur, un grand cerveau... Ah ! je l'adorais aussi... Mais je ne pouvais que me taire... Je n'avais pas le droit d'aimer les femmes de ton pays. Au mien, je retourne, mettre de la neige et du silence autour de mon cœur. Si, dans un an, je suis guéri de mon mal du souvenir, ce que je ne crois guère, je reviendrai. Ce temps passé, tu feras vendre mes meubles, tout ce que j'ai ; et tu en donneras l'argent à Deschellerin, pour ses malades pauvres. J'écris à chacun des autres camarades ; je les remercie une dernière fois, comme toi-même, de

m'avoir accueilli quand j'étais seul, de m'avoir réchauffé quand j'avais froid. Je ferme les yeux et je t'embrasse. — Henrik Falkenberg. »

Ce départ très discuté fut le commencement de la dislocation du groupe ; d'ailleurs, depuis des mois déjà, Morsalines ne se montrait plus guère ; Deschellerin était irrégulier ; chacun tirait de son côté, la vie se faisait sérieuse ; les jeunes gens étaient devenus des hommes.

En lisant les adieux de Falkenberg, Gabriel éprouva deux sentiments très opposés. Il fut joyeux et il fut triste. Il était content de n'avoir plus d'espion à sa porte ; de sentir l'escalier désormais libre, en pleine sécurité ; mais il regrettait son ami de jeunesse et le plaignait d'autant mieux, d'autant plus, qu'il se grisait lui-même des béatitudes paradisiaques que l'autre, misérable, n'avait pu que rêver.

Alors, sans risques à courir, sans terreur des surprises, Gabriel et Raymonde, uniquement préoccupés d'eux-mêmes, laissèrent couler des jours pareils, c'est-à-dire enchantés.

Elle lui disait :

— Tu ne te doutais guère, il y a quatre ans, quand tu la rencontrais, la petite sauvage, que dès le premier jour, à ta vue, son cœur d'enfant avait sauté dans sa poitrine. Il y a une destinée, vois-tu, je t'ai tout de suite aimé, moi ; tu n'habitais pas la maison depuis huit jours que je savais ton nom, tes habitudes, la couleur de tes yeux. Tu rentrais souvent très tard au milieu de la nuit ; cela m'inquiétait, et combien de fois ai-je veillé ? jusqu'à l'instant béni où j'entendais ta porte s'ouvrir, où je me rassurais, en songeant « Il est là ! » Mais aussi, comme j'avais honte et peur : honte de cette tendresse que je sentais coupable pour un étranger, un inconnu ; peur que les passants ne lussent dans mes yeux mon secret mal gardé. Et tu me trouvais froide, désagréable et dure. Ah ! les hommes ne comprennent pas... Si je ne disais rien, c'est que j'avais peur d'en trop dire ; si j'étais d'apparence si fière, c'est qu'il me fallait contraindre pour n'être pas trop humble devant toi !... Et, tu sais, tout de suite aussi tu m'as fait pleurer... j'étais jalouse... jalouse... jalouse de ces belles dames qui pénétraient chez toi. Je pressentais quand elles devaient venir, je devinais quand elles étaient venues. Ah ! surtout la dernière... mais, celle-là, je ne puis plus la maudire, car c'est elle qui m'a décidée. J'ai juré de la combattre, de la vaincre, de con-

quérir ton cœur à n'importe quel prix... J'ai fait taire l'orgueil et je suis *descendue !*

Elle appuyait sur ce dernier mot, lui prêtait par la gravité de l'intonation, par l'abandon du geste, une ambiguïté cependant transparente.

— Et je suis descendue !

Il répondait à son tour, en resserrant l'étreinte :

— Moi aussi j'étais jaloux... D'ailleurs, c'est ma nature... Te souviens-tu, le soir du dîner? Tu admirais, et avec quelle raison, Deschellerin éloquent, alors qu'il réclamait pour tous le droit à la vie, au bonheur; tu le considérais avec des yeux ravis et j'ai été jaloux de Deschellerin. Quand tu tenais tête à Frédéric, blessée par ses ironies coutumières, je songeais : « Pour le blâmer de la sorte, elle s'intéresse donc bien à lui?... » Et Frédéric me devenait odieux. Jusqu'au pauvre Falkenberg, dont l'effondrement devant toi m'outrageait par son évidence de passion, tous les trois, mes amis les plus chers cependant, me semblaient des rivaux haïssables. Mais peu à peu, pourtant, j'ai repris de l'espoir; j'ai senti qu'entre nous quelque chose était né...

Ces souvenirs les attendrissaient. Ils parlaient du passé, ils parlaient du présent; mais tous les deux s'entendaient tacitement pour ne jamais aborder la question d'avenir; qu'un seul mot l'effleurât, l'un et l'autre aussitôt pointaient dans un recul : la gêne était commune; ils baissaient les yeux, cherchaient vite un chemin où tourner, et se réfugiaient aux considérations banales; un coin dans leurs cœurs restait réservé. Peut-être, de cet avenir, avaient-ils la mutuelle épouvante?...

Des mois et des mois s'en allèrent ainsi.

Une nuit, sans souffrance, en dormant, Chantrier s'éteignit. Peu de jours auparavant, par ses soins, Raymonde, qui allait avoir vingt ans, avait été émancipée; lui mort, elle restait seule au monde, sans ressources non plus. Gabriel, à mots couverts, lui rappela qu'il était riche et que donc... Elle l'interrompit.

— Mon ami, pas de cela! Je travaillerai, s'il le faut... C'est arrivé à bien d'autres qui valaient mieux que moi; mais d'abord, remplissez la mission dont vous êtes chargé. Vendez les livres, les pauvres livres. Si mon grand-père ne s'est pas illusionné... j'aurai de quoi vivre... J'ai besoin de si peu...

Morsalines obéit, mais sans beaucoup de confiance; pour son premier étonnement, en effet, les deux libraires experts Létorel

et Bellavoine accoururent au premier signe. Ils se disputèrent sur chaque volume, finirent par s'entendre; et, devant Gabriel, stupéfait cette fois, déclarèrent qu'ils offraient quatre-vingt-dix mille francs. Raymonde accepta sans discussion; en un mois, ce fut réglé: les livres dispersés du pauvre Chantrier s'en allèrent au hasard, comme il l'avait prévu. La jeune fille s'estimait riche; et, toujours orgueilleuse, elle disait à Gabriel :

— Vous voyez bien, monsieur, que je n'ai besoin de personne?

Morsalines la prit par les deux mains, l'attira contre lui, et, les yeux dans les yeux, prononça des mots graves.

— Folle, folle! qui serait seule, sans moi... c'est bien, tu as de quoi vivre, et voici ta fierté rassurée... mais il te faut un protecteur, un homme, comme a toute femme dans la vie...

— Eh bien!... et toi?

— Oui, certes, c'est de moi qu'il s'agit, mais, aux regards du monde, je n'ai aucun droit à ce rôle; nous sommes des irréguliers; nous devons vivre cachés, emprisonnés dans le mensonge, ou subir le dédain, être montrés au doigt.

Elle releva la tête et interrogea :

— Cela te fait peur?

Étonné, il répliquait :

— Non, mais n'y a-t-il pas un remède tout naturel? Nous nous aimons, nous sommes sûrs l'un de l'autre. Pour toi-même, je veux de la lumière et de la justice; Raymonde, sois ma femme, ma vraie femme devant les hommes...

Elle l'interrompit d'un seul mot qui sonna sec, presque irrité :

— Impossible!

Il recula; mais la maintenant par les poignets, penché vers elle, anxieux, il répétait :

— Impossible? Pourquoi?

Et elle, le front haut, le regard clair, récita d'une haleine :

— Parce que je suis la fille d'un père indigne, qui, fonctionnaire public, a volé la caisse, a fui à l'étranger, où il s'est tué, pour une mauvaise femme... parce que mon nom est flétri. A Paris, cela s'ignore. Mais allez à Angers, demandez au premier venu ce qu'était Auguste Chantrier? On vous répondra!... M. Gabriel Morsalines, fils de Jean Morsalines, ne peut pas épouser Mlle Raymonde Chantrier, fille d'Auguste Chantrier. Tu connais maintenant le secret de ma vie...

Il reculait épouvanté; c'était lui qui pliait sous la honte; elle, la pauvre fille, était habituée. Enfin, il balbutia :

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit... avant?

Elle riposta toujours hautaine, voulant être responsable, et, par ainsi, presque sublime :

— Parce que, sachant que tu ne pouvais pas m'avoir pour femme, tu n'aurais pas voulu de moi pour maîtresse. T'ai-je trop bien jugé?

Il fit un geste de dénégation... Il s'immobilisait dans une rêverie où il y avait du regret et du remords. Elle continuait, étonnamment sereine :

— Gabriel, si je n'avais pas été une enfant maudite, tarée, perdue d'avance, je ne serais pas venue m'offrir à vous... je ne serais pas *descendue;* j'aurais attendu que vous *montiez* à moi!

Puis, le voyant si pâle, hors de lui, bouleversé dans toutes ses idées coutumières, elle lui sautait au cou, et criait, pleurant presque à son tour :

— Mais cela ne nous empêchera pas de nous aimer toujours... toujours! l'*Union libre*, comme dans ton livre. Je me suis donnée pour la vie, mais je t'ai pris aussi pour l'éternité. Tu parles de vivre caché, dans le mensonge? Non pas! On nous montrera au doigt, qui donc? Et, en tout cas, la honte, s'il y a honte, sera pour moi seule. Un homme a toujours raison. Nous vivrons l'un pour l'autre, ensemble, je t'en supplie!...

Puis subitement rieuse dans ses larmes, elle ajoutait :

— Et si l'on dit : « Voici la maîtresse de Gabriel Morsalines! » je ferai la révérence et répondrai : « Sa maîtresse et sa servante, bonnes gens, c'est vous qui l'avez dit! » Ah! pauvre ami, je sais bien que le monde, que ton monde te blâmera... que ta famille, hélas!... que veux-tu? En cela je ne t'ai point trompé; je ne suis pas de celles qui entrent et sortent, qui viennent et passent... Je m'assecis au foyer, je m'installe et je reste... Contre tous, je charge ton cœur de me défendre; tu répondras, vois-tu, si quelqu'un m'accuse : « Elle vit de ma vie et mourra de ma mort! »

— Si quelqu'un t'accuse? clama Gabriel hors de lui, je répondrai... par une paire de gifles!

Puis la reprenant dans ses bras :

— Petite abandonnée, malheureuse par la faute des autres, seule à présent, puisqu'il est mort, le vieil ami qui veilla ton enfance... je t'adopte, je te serre dans mon cœur, je te garde,

et te garderai; il n'y a pas de force humaine pour t'arracher de là; Raymonde, je t'aime! Écoute : les voici les serments réels du vrai mariage, je les ai prononcés; nous ne nous quitterons jamais, jamais, jamais!

Et ce jour des aveux tristes fut encore un beau jour dans l'histoire si brève de leur affection.

Il restait convenu que, désormais, ils allaient vivre ensemble; Morsalines chercherait une petite maison dans un quartier lointain, où nul ne les connaîtrait plus. Seuls, Deschellerin et Dombasles, renseignés dès la première heure, sauraient le dénouement; ils en penseraient ce qu'ils voudraient.

Deschellerin, dans un tête-à-tête, s'expliqua tout de suite :

— Alors, tu vas vivre avec Raymonde?

— Oui.

— Quand l'épouses-tu?

Gabriel sursauta, gêné par la question. Enfin il murmura :

— Je ne l'épouse pas; je ne puis l'épouser.

Et, à son tour, le médecin dit : Pourquoi? Gabriel, autorisé, révéla le secret de Raymonde, mais Deschellerin ne fut pas convaincu :

— Après?... Son père était une canaille... Qu'est-ce que cela fait? Les fautes sont personnelles.

— Les noms sont collectifs... mon père...

L'autre, acharné, lui coupait la parole :

— Justement, le nom de ton père est honorable pour deux... Ah! tu ne l'épouses pas... Alors, mon garçon, il ne fallait pas la prendre pour maîtresse... Un autre l'aurait épousée.

— Qui cela? demanda Gabriel pensif.

— Qui cela?... mais... Falkenberg, — moi!

— Ah! toi aussi!... répondit le jeune homme avec tristesse... que veux-tu, c'était moi qu'elle aimait... Et puis, je ne savais pas!...

— C'est facile à dire, termina Deschellerin qui s'en alla, grondeur, mécontent des autres et de lui-même.

Frédéric Dombasles n'émit pas d'opinion; d'ailleurs, à ce moment, sans profession, sans courage, désorienté, il commençait une existence de misère réelle, avait trop besoin de ses amis fortunés pour n'être pas toujours de leur opinion.

Un beau matin d'octobre, rue Notre-Dame-des-Champs, dans un minuscule hôtel particulier, jadis bâti par un artiste mort en route, *Monsieur* et *Madame* Morsalines s'installaient sans fracas.

La rue était calme, un peu déserte et tôt abandonnée lorsque tombaient les soirs. Les voitures rares, les enfants et les chiens y jouaient librement; çà et là, par-dessus des murs bas, échappés des jardins, des arbres penchaient la tête; des cloches de couvent sonnaient aux alentours, annonçant les prières des heures.

Les voisins silencieux, dont le désintérêt du bruit de la vie s'affirmait par le choix du quartier même, ne s'inquiétaient pas du monde extérieur; parfois, par la baie ouverte d'un atelier de peintre, un rire, une chanson s'envolait.

Là, s'arrêtait l'intrusion d'une existence dans les autres; on était bien chez soi; les deux amants se recueillirent et réglèrent leurs jours.

Des domestiques nouveaux, ne sachant rien de leurs maîtres, un ménage un peu lourd, déjà mûr, un homme bien portant, une femme plantureuse, aux allures sourdes, desservaient la maison.

Les visiteurs étaient rares, sauf Dombasles, souvent présent.

Quand Raymonde avait su qu'il était malheureux, elle avait doublé pour lui la grâce de son accueil ; à présent, repenti, il la glorifiait. Deschellerin était revenu bientôt, malgré son premier blâme, revenu franchement, avec cette déclaration, « qu'il ne savait pas vivre sans ses meilleurs amis ». Hors de ces deux intimes, personne ne troublait la solitude heureuse.

Car heureux, ils le furent, à cette époque inoubliable. Cependant, monotones les journées, monotones les nuits : mais les unes si douces, les autres si tendres ! Elles coulaient égales et sans un incident. Dans ses vêtements noirs, qui soulignaient sa pâleur grave, Raymonde offrait cette anomalie de la jeunesse triste, tentante à consoler et qui cherche un appui. Son deuil lui interdisait tous plaisirs ; d'ailleurs les eut-elle désirés ? Mais de concert, de théâtre, il ne pouvait être question ; parfois, tous deux partaient, sous un soleil d'automne, au hasard de l'errance, très loin, dans les banlieues perdues, toujours à l'opposé du mouvement et des curiosités.

Mais, le plus souvent, installés l'un en face de l'autre, à une large table, ils écrivaient de compagnie ; la jeune fille avait imaginé d'aider son ami dans ses travaux qui s'augmentaient sans cesse ; elle recopiait ses manuscrits pour les revues, pour les éditeurs : elle écrivait d'une grande écriture ferme, résolue, un peu virile ; il l'appelait son *secrétaire intime*, et des heures fuyaient de la sorte, dans un grand silence, uniquement coupé

par le frémissement des pages fraîches d'encre, passées d'une main à l'autre, ou glissant au tapis.

Ainsi secondé, Morsalines gagnait un temps considérable; il sentait moins l'amertume du travail, l'horreur des séances solitaires où le cerveau s'affole, où la pensée hésite, où le plus sincère écrivain se prend à douter de soi.

Ce fut le moment le plus fécond de sa carrière d'artiste; de vingt-sept à vingt-neuf ans, il produisit trois ouvrages qui le classèrent définitivement et habituèrent la foule à connaître son nom : c'était *l'Origine, la Conscience, l'Instinct.* Ses amis, pompeusement, le comparaient à Renan ; il s'imposait. Mais certes, comme il le répétait plus tard, il devait un peu de cette gloire — si gloire il y avait — à Raymonde, *à son secrétaire intime* — à cette compagne qui lui faisait la maison tiède, croyait en lui sans défaillance, et l'admirait toujours, dévotieusement.

Depuis longtemps déjà, Jean Morsalines s'inquiétait de son fils; il comprenait mal cette existence si extraordinairement enclose; ce jeune homme riche, bien né, beau certes, presque célèbre, qui, en dehors des dîners de famille, éludait toute invitation mondaine, toute apparence de plaisir, toute occasion de fête. Le docteur s'indignait :

— Ce n'est pas étonnant que les imbéciles arrivent à tout, les intellectuels leur laissent le champ libre! Pourquoi ne vas-tu nulle part?... Tu verrais l'accueil... D'abord, tu es mon fils... c'est déjà quelque chose... Et puis, tu es toi-même, et ça n'est pas non plus trop mal! Il y a de jolies femmes dans les salons, tu sais...

Gabriel se dérobait chaque fois avec des phrases vagues ou des gestes d'ennui. Enfin, le père s'émut tout à fait et conclut :

— Ce n'est pas naturel, il manigance quelque chose!

Le premier qu'il songea à interroger fut Deschellerin. Celui-ci, comme d'habitude, dit simplement la vérité; il finissait de la sorte :

— Et cette noble fille, mon cher maître, il la doit épouser ; c'est d'ailleurs son plus grand désir... il n'ose pas vous l'avouer.

Jean Morsalines interrompit tout net son ancien élève.

— Et il a fichtre bien raison!... jamais, jamais, moi vivant, tu m'entends! Il n'y a que les grands malins comme mon fils et toi pour être aussi bêtes... La fille d'un filou, d'un suicidé, etc!..... Elle-même?... Charmante! c'est entendu; mais pourtant prompte

à sauter le pas... Merci bien !... Voyons, Deschellerin, toi — toi et lui ?... Tenez, vous êtes encore du quartier Latin... Nous en avons eu tous, des maîtresses !... Celles qui se cramponnent, eh bien ! le jour où on se marie on leur fait un sort, une rente ; c'est naturel, c'est propre, et voilà tout, parbleu ! Mais épouser, non pas ! la pierre au cou... Tu penseras comme moi avant dix ans, mon garçon... Et vrai, tout de même, tu m'étonnes... Tu as des trous dans le cerveau. . Soigne-toi toi-même.

Quelques jours après, Gabriel confiait à son ami :

— J'ai envie de tout dire à mon père... plus le temps marche, plus j'aime Raymonde. Je l'épouserais avec bonheur, si elle consentait...

— C'est inutile, répliqua l'autre, ton père ne voudra rien entendre... j'ai parlé pour toi... Il m'a traité en enfant ; son cœur a vieilli... ou bien il ne se souvient plus. Tu n'as pas l'énergie de lutter ou de passer par-dessus les obstacles ; garde ta vie comme elle est. Raymonde, je le crois, ne pense guère à se plaindre et tu n'as qu'à l'aimer pour qu'elle soit heureuse !

Et leur existence avait continué pareille, sans que nul ne songeât plus à la modifier... C'était un bonheur gris ; — mais Dombasles, par exemple, lui, se plaignait de la vie.

Tout avait croulé de ses jeunes espérances. Après l'École de médecine, il avait lâché l'École de droit, s'était persuadé que l'industrie était sa vocation, avait perdu quelque argent de la sorte. Enfin, dégoûté des hommes et des choses, il errait ici-bas, attendant ce qu'il appelait une position. Elle ne venait pas vite.

Le plus triste c'est qu'il s'accoutumait peu à peu à l'idée d'avoir manqué sa destinée, et qu'il se résignait avec une bonne grâce, cousine de la lâcheté. Il en était arrivé à dire volontiers :

— Moi qui suis raté... Un raté comme moi.

Et il déjeunait ou dînait chez Morsalines trois fois par semaine, déclarait la cuisine bonne, buvait copieusement, s'égayait au dessert, empruntait un louis et s'en allait enfin, célébrant par les rues la grâce de Raymonde.

Celle-ci l'accueillait toujours ; pour deux raisons : la première, c'est que c'était un vieil ami de Gabriel, qui l'aimait encore, malgré sa déchéance ; la seconde, parce que, pour elle, il faisait partie de son passé ; qu'il était des premiers jours ; qu'il avait connu son grand-père et qu'il savait, lui, sa vraie valeur au

monde. Enfin, malgré sa misère, il ne cessait pas d'avoir beaucoup d'esprit, dont, à présent qu'il avait souffert, l'amertume fréquente se pouvait excuser. Aux pires heures encore, Frédéric Dombasles conserva le souci d'une tenue régulière. Il restait bien vêtu ; seulement c'était avec les habits de Morsalines ou de Deschellerin. Au fond, rien n'était plus triste que ce garçon si gai.

Parfois, Raymonde arrêtait Gabriel au passage, lui prenait la tête à deux mains et le considérait longuement, comme une mère considère un enfant qui va partir pour un lointain voyage. Surpris, il l'interrogeait ; alors elle ne savait que répondre ; on eût dit qu'elle avait le pressentiment que, bientôt, par un coup de foudre, leur vie à deux serait brisée ; qu'il continuerait, tout seul, sans elle, la route à parcourir... Elle semblait vouloir retenir son image pour l'emporter avec elle dans cet inconnu noir où des voix l'appelaient...

Il y avait deux ans qu'ils existaient l'un pour l'autre, serrés l'un à l'autre, pensant la même chose en même temps, intéressés par les mêmes questions, partageant tout, rêvant du même rêve et riant du même rire — quand, un mercredi, comme d'habitude, Gabriel s'en alla dîner chez son père.

Dans la rue, il se retournait, et de la main, envoyait son adieu coutumier à Raymonde, penchée à la fenêtre, qui le regardait partir. En lui-même, il critiquait doucement cet enfantillage ; c'était toujours ainsi, chaque fois qu'il sortait ; n'y avait-il pas là un peu de faiblesse intellectuelle, une certaine transe morbide des mauvais hasards, des accidents soudains, qui font que quelquefois, plus tard, le malheur survenu, on s'en veut amèrement de n'avoir pas été, un tel jour, assez tendre ?

Au coin de la rue, sur un dernier signe, il disparaissait ; mais, sans qu'il sût pourquoi, sa pensée et son cœur s'attardaient en arrière.

A l'hôtel Morsalines, c'était dîner d'apparat et soirée de réception, Gabriel fut retenu jusqu'à près de minuit, et encore s'échappait-il dans les premiers. Une voiture passait sur la place Malesherbes, il l'arrêta. Vingt minutes plus tard, il se trouvait en haut du boulevard Saint-Michel, après le Luxembourg...

A ce moment, une rumeur confuse, lointaine, le tirait de sa songerie, il mit la tête à la portière ; à droite, à gauche, des gens couraient ; puis, brusquement, déchirant l'air à son de trompe, au grand galop, passèrent, sinistres et rouges à la clarté des

torches sifflantes dans le vent, les attelages des pompes, les machines à vapeurs, les prolonges, les immenses échelles. Les équipes de soldats aux casques étincelants se succédaient rapides fantastiques ; et toujours le cri rauque, avertisseur, réclamait la voie libre, ordonnait aux inutiles, aux encombrants, de s'écarter, devant la charge impétueuse des sauveurs, rués sur le péril.

Le cocher de Morsalines, comme les autres, s'était rangé ; du bout de son fouet, montrant sur la droite un coin de ciel empourpré, il grommelait :

— Il y a le feu, un vrai, et pas loin... ça chauffe !

Tout de suite, saisi d'une terreur irraisonnée, Gabriel sautait de son fiacre, se mettait à courir, lui aussi, avec les voyous, les badauds, attirés par l'incendie, ce spectacle pour rien.

Au carrefour de l'Observatoire, il bifurqua devant le boulevard Montparnasse.

A mesure qu'il avançait, une quasi certitude le terrifiait de plus en plus... C'était bien sur sa rue que les flammes montaient; d'ailleurs, les pompes et la foule continuaient à se diriger de ce côté. Il tourna l'angle d'une maison et tout de suite un grand bruit assourdit ses oreilles, ses yeux furent aveuglés d'une clarté furieuse. Il était rue Notre-Dame-des-Champs.

Il bondit en avant ; une main l'arrêta ; des voix impératives clamaient : « On ne passe pas ! » Un cordon de policiers gardait la voie. Il se dégagea d'un coup d'épaule ; lança cinq mots : « C'est ma maison qui brûle ! » et s'enfonça vers le brasier.

Trois maisons, trois bûchers, la sienne, les deux voisines ; le petit hôtel minuscule, fait de cloisons légères, avait flambé comme un tas de copeaux ; il ne restait que des décombres... Gabriel hurla ; un officier lui prit le bras :

— Qui cherchez-vous ?

— Ma femme ! ma femme ! il jetait le vrai nom qui convenait à Raymonde.

Et l'officier :

— Votre femme ? Vous habitez l'hôtel ? là ? Eh bien ! sauvée !... elle est sauvée... dans cette boutique... Courez !... nous, ça n'est pas fini !

En effet, les deux maisons, celles-là, hautes de cinq étages, continuaient à brûler, grandiosement : des fenêtres, s'échappaient des spirales de fumée noire, soudainement crevées dissoutes, remplacées par des torrents de flammes rouges, jaunes, vertes,

aussi par de longues gerbes bleuâtres, qui giclaient avec des étincelles, s'envolaient en aigrettes, ou panachaient diffusément.

Partout, la terreur, le désarroi, une fuite éperdue ; des imprécations, des cris, des sanglots. Sur les balcons, les toits, des femmes, des enfants couraient, gesticulaient, à demi nus, appelant Dieu, les hommes, ne voulant pas mourir...

Et graves, les pompiers, méthodiques, superbes, sur un coup de sifflet, un ordre lancé d'une voix tranquille, activaient la manœuvre : les échelles se dressaient, et, tout le long, déjà, le miroitement des casques de cuivre annonçait l'escalade et l'approche du secours. A coups de haches enfoncées, des portes sautaient en éclats, pratiquant des issues ; puis, soudain, les pompes en batterie, pareilles à des pieuvres furieuses, déroulaient leurs tuyaux avec des sifflements, commençaient à cracher des paraboles d'argent liquide sur le désastre ; aussitôt, c'était un pétillement effroyable, un bouillonnement épais, une courte lutte entre deux éléments ; puis des nuées de vapeur rousse tourbillonnaient au ciel et retombaient en pluie.

Parfois, sur la pointe d'une corniche calcinée ou sur une dernière poutre restée, branlante, entre deux parois crevassées, la silhouette impassible d'un pompier se détachant en noir sur le fond d'incendie ; il dominait la mort attentive et guetteuse : le feu, le vide, l'écrasement des décombres, l'éboulement des murs, le vertige, la fumée, l'asphyxie ; serein, il était là parce que c'était sa place.

Alors, la foule, prise à la gorge par la peur et l'enthousiasme, la foule saoulée d'horreur, acclamait cet homme lointain, si haut dans la réalité comme dans le rêve, battait des mains, avec un sentiment de régénérescence, avec cet orgueil instinctif que communique l'héroïsme aux simples spectateurs, hypnotisés. Quelqu'un traduisit cette situation, en murmurant :

— Dire que ce sont des hommes comme nous !

Morsalines entra dans la boutique désignée. C'était une blanchisserie ; elle était pleine de monde : vingt personnes y parlaient à la fois. De nouveau, il cria : « Ma femme ! Raymonde ! »

A sa vue, tous se turent ; on l'avait reconnu. D'une voix geignarde, annonçant un malheur, une grosse femme lui répondit :

— Elle est là, mon bon monsieur, dans la pièce du fond... Entrez donc...

Gabriel se précipita... C'est vrai qu'il vit Raymonde ; elle

gisait, renversée dans un mauvais fauteuil, le buste en arrière, le bras gauche levé et replié en angle droit, couvrant les yeux et protégeant le visage, dans ce geste naturel à l'enfant qui a peur et se gare des coups ; il l'appelait, elle ne bougeait pas, prolongeant, accentuant son geste, son attitude de défense et d'effroi.

Il lui prit le bras... alors elle se mit à crier d'une voix déchirante, rauque, sauvage, qui n'était plus la voix de Raymonde.

Une jeune fille, derrière Gabriel désespéré, murmura : « Elle est folle ! »

A ces mots, il criait à son tour, ne voulant pas; de nouveau, il saisissait le bras de Raymonde, cherchait à l'écarter, à vaincre ce geste affreux, à revoir ces yeux, si connus, cette tête, le matin si charmante, si donnée... Mais elle, dans une crise terrible, le repoussait éperdument, ne le reconnaissait plus, semblait le haïr comme un ennemi, le redouter comme un assassin, malgré ses phrases, répétées cent fois :

— C'est moi ! c'est moi ! ma chérie... voyons... tu vois bien que c'est moi !

Après un quart d'heure d'efforts vains, il recula de trois pas, considéra sa ruine en face. Le bilan était simple : ce soir-là, en revenant de chez lui, il trouvait sa maison brûlée et sa maîtresse folle.

...Plus tard, il connut la catastrophe par les détails ; il apprit comment, réfugiée au dernier étage de leur maison, Raymonde n'avait été arrachée au péril qu'à la minute suprême, alors qu'elle l'appelait éperdument à son secours : « Gabriel ! Gabriel ! » entourée déjà par les flammes, contre lesquelles elle protégeait ses yeux, sa beauté — tout ce qu'il aimait tant, lui, — de son bras replié, qui lui faisait un masque.

Plus tard aussi, seul devant la vie, songeant à ces bibelots qui sont des souvenirs, aux meubles familiers qui font partie de l'existence, à ses manuscrits, ses livres, ses tableaux, tout cela brûlé, perdu, il se disait que, parfois, la destinée procède à des liquidations formidables ; qu'il ne restait plus rien de son passé ; qu'il était un homme tout neuf, habillé même d'habits nouveaux...

Toute la nuit, il la veilla, n'osant plus l'approcher ; elle demeurait immobile, rigide, dans sa pose obstinée, renversée en arrière, le bras plié sur le visage.

Au matin, Deschellerin, prévenu, arriva. Il contempla ses deux amis : cette démente, ce désespéré, ces deux êtres disloqués,

émiettés par un accident vulgaire; cette vie bilatérale cassée en trois morceaux, tombée à terre — et pleura.

— Alors, bégaya Gabriel en le regardant stupidement, il n'y a pas d'espoir ?

— Si ! — fit le pauvre docteur se raidissant — il y a toujours de l'espoir, à vingt-deux ans ! Le principal, le plus urgent, c'est de l'enlever d'ici... Il lui faut de la solitude, du silence et du sommeil; après on verra !... Nous allons l'emmener chez moi... elle y restera... tant que tu voudras... pauvre petite !

Il fallut l'emporter de vive force, dans une scène désolante; aussitôt en voiture, entre ses deux amis, elle recommençait son geste, son geste absurde de petite fille qui craint les coups; elle garait sa pauvre tête livide sous son bras, comme un oiseau blessé se couvre de son aile. Pourtant, épuisée, elle ne criait plus.

Huit jours passèrent; Raymonde restait la même; cependant, quand elle se croyait seule, elle abaissait le bras, découvrait son visage, ses yeux, regardait autour d'elle, et paraissait plus calme. Mais au moindre bruit, sitôt que quelqu'un entrait, d'un mouvement brusque, elle reprenait son attitude de défense, se réfugiait dans son geste qui lui cachait le monde extérieur qu'elle ne comprenait plus, et dont elle avait peur.

Elle parlait peu, rarement, d'une voix rauque, par phrases incohérentes qui n'avaient trait à rien, qu'à ses besoins présents, à sa vie animale :

— J'ai froid, j'ai chaud, j'ai faim... à boire !...

Du matin jusqu'au soir, Gabriel, dans une pièce voisine, l'observait par la porte entr'ouverte. Deschellerin, lui aussi, l'étudiait, des heures consécutives. Deux infirmières veillaient dans une autre chambre et s'installaient, la nuit, près d'elle; la nuit, elle dormait tranquille, et c'était cela surtout qui attristait Deschellerin... La pauvre jeune femme, peu à peu, se ressaisissait physiquement, mangeait et buvait, quand elle était seule, et s'engourdissait aussitôt que le soir arrivait; le corps cherchait à vivre, sans s'inquiéter du départ de son âme.

— Et alors, prononçaient les médecins, cela peut durer longtemps, toujours !

Car il y avait eu grand conseil des plus fameux docteurs; Jean Morsalines vint, lui aussi, résolu à tout tenter pour sauver cette fille dont dépendait la vie de son fils : mais lui et les autres, tous déclarèrent, hélas : « Incurable ! »

Un soir, comme Gabriel était plus calme, Deschellerin lui dit :

— Mon pauvre ami... écoute bien... Il y a longtemps que j'ai une idée. Je veux installer une maison de santé pour les malades du cerveau, les âmes démentes... Mon projet est en bon chemin. J'ai trouvé les capitaux nécessaires. J'ai acheté une grande maison à Neuilly, dans une rue solitaire, avec un beau jardin... J'y habiterai moi-même. Tu me confieras Raymonde... elle sera mieux là...

Morsalines se leva, marcha quelques pas, et répondit enfin :

— Ce qui veut dire... qu'elle est folle... pour l'éternité ?

Deschellerin baissa la tête et répliqua d'une voix très tendre :

— Mon ami, mon frère, dis-toi qu'elle est morte, pleure-la... Vois-tu, elle n'était pas faite pour être heureuse !...

Deux mois plus tard, Raymonde Chantrier, inconsciente, occupait la plus belle chambre de la maison de santé du docteur Deschellerin, à Neuilly.

C'est de cette époque que ce dernier commença à marquer sa place au premier rang des médecins aliénistes.

Chaque jour, Gabriel la venait voir. Aussitôt qu'il paraissait, elle reculait, craintive, se masquait la face de son bras, s'isolait, s'enfermait dans son geste ; elle était bien absente.

Alors, Morsalines, sur les conseils de son ami, les prières de sa mère, de son père, qui le voyaient tout simplement mourir de peine, ne revint plus qu'une fois par semaine d'abord, puis une fois par mois.

Dans l'intervalle, Deschellerin obtenait un résultat qui l'étonnait lui-même ; il visita sa malade à toute heure, lui parla constamment ; de la sorte, il l'apprivoisait, l'accoutumait au son de sa voix. Un matin, comme il entrait, elle resta le visage découvert, sans faire le geste, l'affreux geste... Mais, vis-à-vis de tout autre, il n'en était pas de même.

Deschellerin fit part à Gabriel de cette manifestation particulière, et, sentiment bizarre, le triste amant de la triste Raymonde devint jaloux de son ami...

Dans l'hôtel de la place Malesherbes, il avait repris sa chambre, celle qu'il avait quittée dix ans plus tôt, pour aller apprendre la vie, par expérience. Elle avait été dure : il n'avait pas un souvenir de Raymonde, pas un portrait, pas un chiffon ; le pont était coupé entre hier et aujourd'hui ; il y avait un trou.

Seul dans sa chambre d'enfant, parfois, il se demandait s'il

n'avait pas rêvé : mais un coup lancinant au cœur l'avertissait de la réalité. Il pleurait son fantôme, la belle fille grave et pâle, aux yeux bruns, striés d'or... lointaine et doublement absente...

C'est ainsi que finit ce que son père qualifiait, deux ans plus tôt : « Une amourette de quartier Latin ! »

Pourtant, autour de lui, on s'efforçait de le distraire. Les sages disaient : « Travaille ou voyage ! » les frivoles : « Amuse-toi ! » Travailler?... Hélas !... où était-il, *son secrétaire?* Voyager? Non, le mouvement pour lui était une fatigue et rien ne l'intéressait plus. S'amuser ! ironie, blasphème ! Ses amis le firent décorer, il le méritait bien, n'en fut si surpris, ni content.

Cependant, un matin, il eut une joie. Son éditeur lui renvoyait le manuscrit de son dernier ouvrage : *l'Instinct !* Or, ce manuscrit était l'exemplaire autrefois recopié par Raymonde, tout entier de sa ferme et loyale écriture ; confié à l'éditeur, il avait échappé à l'incendie. C'était une relique. Gabriel s'enferma et passa sa journée à rêver, sans rien voir, la tête appuyée, la joue collée sur le gros cahier blanc, où s'était longuement posée, autrefois, « la petite main pâle, veinée de bleu ».

Dans sa folie, Raymonde demeurait calme et d'une humeur sereine, tant que sa solitude n'était point troublée ; du matin au soir, assise dans un fauteuil, elle fixait un regard vide, dont la corrélation avec le cerveau était rompue, sur le jardin, la rue de banlieue, les alentours ouverts sous sa fenêtre.

Elle conserva toujours un instinctif souci de tenue, presque une coquetterie. Souvent, chez les déments, les habitudes quotidiennes survivent à l'éclipse de l'intelligence. Ainsi, elle persistait, belle, égale, pareille à la Raymonde d'autrefois. Pourtant, après quelques mois de réclusion, ses cheveux, naguère si noirs, s'infiltrèrent d'argent, puis blanchirent peu à peu ; comme son visage avait conservé un grand air de jeunesse, il y avait contraste : c'était étrange, et tristement charmant ; elle semblait poudrée, à la façon des marquises d'antan, par quelque fantaisie de femme capricieuse qui se sait belle et joue avec sa beauté.

Elle ne souffrait près d'elle, sans effroi, que la servante, toujours la même, qui lui était attachée, que Deschellerin, qui l'observait chaque jour ; quand il lui parlait, elle le considérait de ses grands yeux déserts, et s'efforçait de répondre — mais c'était rarement à la question posée ; d'ailleurs le son de sa propre voix, devenue âpre et rauque, paraissait l'étonner... Elle s'arrêtait

brusquement et regardait tout autour d'elle comme si elle cherchait quelqu'un : la personne qui parlait ainsi.

Un jour, elle s'imaginait de tracer avec son doigt des lettres, des caractères incompréhensibles, sur une table. Deschellerin lui donna du papier et un crayon : elle se mit à griffonner des hiéroglyphes pendant des heures, avec une grande application ; c'était encore un ressouvenir de jadis ; sans doute elle copiait des manuscrits. Au récit de cet incident, Gabriel Morsalines pleura trois nuits ; les cheveux blancs aussi le remplissaient d'émoi.

C'est alors qu'il espaça ses visites : le courage lui manquait.

Mais, avec Deschellerin, avec Dombasles, toujours fidèle, chaque jour, il ne dialoguait, et longuement, que de l'*Absente*, comme il disait. Parfois son esprit s'attachait au souvenir de Falkenberg : il entendait le pâle Suédois, aux yeux fous, lui crier : « Voilà ce que tu en as fait ! »

Parfois encore, c'était l'ombre du vieux grand-père, du pauvre Chantrier, qui troublait ses nuits blanches : il la lui avait confiée !

Ses anciens camarades aussi Chauvelin, Lajolais, Vermenton, Trémorel, s'en revenaient à lui, prévenus d'un drame intime qu'il fallait dévoyer : mais il les accueillait sans plaisir, car *ceux-là* n'avaient point *connu* Raymonde.

Tous à présent étaient entrés en plein dans l'existence ; pour distraire Gabriel, ils ne trouvaient rien de mieux que de se raconter eux-mêmes, avec quelles épithètes !... que de se peindre à lui sous des aspects vainqueurs. Chauvelin, médecin des jolies filles, chroniqueur hygiénique et galant, trouvait la vie belle. Outre beaucoup d'argent, sa profession lui apportait encore mille aimables petits profits... Avec un rire bête, il affirmait :

— Elles raffolent toutes de moi !... Je suis l'ami des femmes... Tu n'as pas idée de cela, mon vieux !... C'est un métier crevant, mais diablement agréable ! Pour médecin qu'on soit, on n'en est pas moins homme... Hé, hé ! je te présenterai... veux-tu ?

Gabriel le trouvait insupportable. Lajolais chantait une autre chanson ; mais toujours, cependant, sur le mode auto-dithyrambique. Il répétait, dix fois à l'heure :

— Moi qui suis arrivé... Quand on a *ma situation !*...

Ah ! sa *situation*, elle lui gonflait, lui crevait les joues. Il se permettait des comparaisons :

— Toi, Morsalines, tu avais ton père... *moi*, je me suis fait tout seul, vois-tu !... Pas d'aïeux, mais des œuvres !

Gabriel, énervé, répondait une fois :

— *Moi*, j'aime autant avoir les deux.

A la suite de ce mot, il y eut entre eux une fraîcheur d'une semaine : puis Lajolais revint, car on dînait bien chez Jean Morsalines ; on y coudoyait des gens utiles, très officiels, très en place, vraiment en *situation*, ceux-là. Il s'y rencontrait aussi de jolies femmes, des femmes du monde, et Lajolais avait un idéal, non encore réalisé : être aimé par une de ces femmes-là, qui (on a beau dire) ne sont pas comme les autres (c'étaient ses expressions) ; être aimé dans le luxe, l'élégance, les parfums et les fleurs, sans aucun de ces vils soucis de la question d'argent... au contraire !

Vermenton, député, quand il passait devant une glace, s'arrêtait pour contempler à son aise un homme important. Il siégeait à l'extrême gauche, sans trop savoir pourquoi ; mais visait au bon ton, aux belles manières ; portait des redingotes longues et claires, des gants blancs.

Si quelqu'un raillait ce désaccord entre l'opinion et l'homme, la lame et le fourreau, il répliquait, sentencieusement :

— Robespierre était un raffiné !

Il exhortait Gabriel à se présenter à la députation, se chargeait, avec désinvolture, de faire réussir sa candidature, certifiait l'élection :

— Je te pousserai, parbleu !... cela te distraira... et nous serons ministres !

Mais le jeune homme éteint haussait les épaules : il préférait encore sa manière d'exister à celle de tous ces pantins et sa pleine tristesse à leur gloriole vide.

Seul, Trénorel l'intéressa huit jours ; d'abord, il se présentait timidement, s'excusait d'être venu sans avoir été appelé et continuait ainsi :

— On m'a dit que tu étais malheureux... toi ! qui l'eût cru !... Oh ! je ne te demande pas ton secret ; je ne veux rien savoir : mais tu es triste, et me voici ; car tous ceux qui sont tristes m'appartiennent un peu. Cela t'étonne ? tu vas comprendre. Tu sais, il y a quatre ans, j'étais déjà très riche ; aujourd'hui, je le suis trois fois plus. Ce n'est pas bien juste... c'est presque immoral... il fallait remédier à cela... Je remédie, je passe ma vie à secourir les misères qui se cachent. C'est une chasse à l'homme, à la femme, à l'enfant !

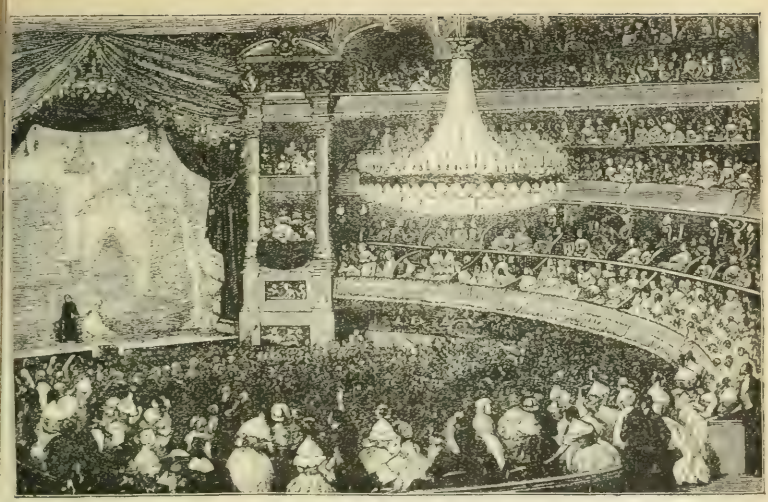
Quand je tiens une piste, je suis féroce, je ne lâche plus. Je

fais tout moi-même, pour être bien certain de n'être pas trompé. Eh bien, mon vieux, je suis devenu un policier remarquable... un juge d'instruction aussi. Ce n'est pas à moi qu'un pauvre honteux échappe; et quand je le tiens entre mes pattes, sa fierté a beau regimber, il a beau me demander « de quoi je me mêle? » au bout d'un quart d'heure, je l'ai vidé, retourné; il a tout avoué, confessé; je sais mon homme par cœur, et... je le tire d'affaire. Ça prend beaucoup de temps, je ne m'ennuie jamais; car, tu sais, il y a pas mal d'égoïsme dans mon histoire, et j'espère un peu faire pardonner aux riches l'argent qu'ils dépensent sans l'avoir gagné. Voilà! Veux-tu m'aider à cette tâche? C'est de l'homéopathie : j'oppose des douleurs à la douleur; qui sait? c'est peut-être un remède, cela!

Morsalines, entraîné par la parole naïve de ce grand garçon lourd de chair, lourd d'esprit, mais lourd de cœur aussi, essaya quelques jours de l'accompagner dans ses expéditions charitables. Mais la vue du malheur d'autrui exaspéra le sien; il dut cesser, pris d'une haine universelle et d'une hantise de suicide.

Donc, pas plus que la vanité, la charité n'avait réussi. Peut-être que si Raymonde eût été morte, Gabriel se fût plus rapidement sinon consolé, tout au moins désassombri; mais entre deux pèlerinages à la *Maison Deschellerin*, la plaie de son cœur n'avait pas le temps de se cicatriser : elle se rouvrait à chaque fois; il revenait de Neuilly, l'âme en dérive, retrempé de larmes, confirmé de douleurs.

(*A suivre.*) Maurice Montégut.



La salle Ventadour en 1843.

ACTEURS ET ACTRICES D'AUTREFOIS

(Suite) [1].

Mais les grands théâtres et les scènes de vaudeville n'étaient pas les seuls florissants alors. Les deux théâtres de drame qui existaient avec la Porte-Saint-Martin, c'est-à-dire la Gaîté et l'Ambigu, ne laissaient pas d'attirer, de leur côté, un nombreux public. Là aussi, le romantisme avait fait invasion dans la personne de Joseph Bouchardy, dont les drames écrits à la diable, mais d'une rare puissance de conception, captivaient les spectateurs. Pendant vingt ans, ces drames alors célèbres : *Lazare le Pâtre*, *Christophe le Suédois*, *le Sonneur de Saint-Paul*, *Gaspardo le Pêcheur*, *Longue-Épée le Normand*, *Jean le Cocher*, *Bertram le Matelot*, *Paris le Bohémien*, *les Orphelines d'Anvers*, etc., ne cessaient d'attirer la foule soit à l'un, soit à l'autre théâtre. « Bouchardy, disait de lui Théophile Gautier, était dans son

(1) Voir les numéros des 10 et 25 août, 10 et 25 septembre, et 10 octobre 1896.

genre une puissante individualité, une nature vraiment originale. Il avait au plus haut degré le génie de la combinaison dramatique, et il faisait des pièces aussi compliquées que des serrures de Fichet ou de Huret, et que lui seul pouvait ouvrir : il mettait à ce travail un acharnement étrange, passant les nuits et les jours à rêver, immobile, englouti comme un mathématicien qui cherche la solution d'un problème. Parfois il s'enfermait dans une situation, et il y restait une semaine entière sans pouvoir en sortir, comme cela peut vous arriver au bout d'un couloir, dans une chambre inhabitée dont le vent a fermé la porte sur vous et dont vous n'avez pas la clef. Ce qui lui manqua toujours, c'est le style, cet émail qui rend éternelles les œuvres qu'il revêt. Toute proportion gardée, il était à peu près à Hugo ce que Marlowe fut à Shakespeare. »

Pour jouer ces gros drames si émouvants de Bouchardy, et aussi ceux de ses confrères : Anicet Bourgeois, Mallian, Michel Masson, Paul Foucher, Charles Desnoyers, Alboize, Dennery et autres, l'Ambigu et la Gaîté avaient chacun un personnel nombreux, composé d'artistes fort habiles en leur genre et dont il serait injuste de ne pas rappeler les noms, fameux à cette époque sur le boulevard, ce boulevard du Temple qu'on appelait « le boulevard du Crime », en raison du nombre illimité de forfaits horribles qui s'y commettaient chaque soir dans ses théâtres, de six heures à minuit. Les acteurs les plus renommés du boulevard s'appelaient donc Albert, Saint-Ernest, Francisque aîné, Francisque jeune, Delaistre, Gobert, Chéri, Moëssard, Deshayes, Raucourt, Surville, Guyon, Boutin, Montigny, qui fut plus tard directeur du Gymnase, Maillart, qui devint sociétaire de la Comédie-Française, Jemma, Saint-Firmin, Mmes Gautier (sœur de Bouffé), Abit, Chéza, Mélanie, Adolphe, Léontine, Astruc, Clarisse Miroy, Guyon, Théodorine... Dans un genre évidemment secondaire, le talent de tous ces artistes n'en était pas moins très réel, et leur action sur le public était incontestable. Mais aux noms que je viens de citer il en faut ajouter un, que je n'y ai pas mêlé parce que celui qui le portait sut se faire, par sa supériorité, une situation à part et tout à fait exceptionnelle. Je veux parler de Mélingue, dont la renommée n'est pas éteinte et dont le souvenir reste encore vivace, bien qu'il soit mort depuis longtemps déjà, de Mélingue, qui fut, on peut le dire, le dernier romantique, un acteur « à panache » et le successeur direct de

Bocage, qu'il ne valait pas pourtant, malgré son très réel talent. Grand, élégant, de belle taille, de belle prestance et de belle figure, avec un caractère chevaleresque dans la tournure et dans la physionomie, portant le costume avec autant d'aisance que de crânerie, Mélingue possédait toutes les qualités extérieures qui peuvent aider au succès d'un comédien. Avec cela un organe généreux, une diction parfois un peu emphatique, mais brillante et colorée, enfin une réelle intelligence de la scène doublée d'un aplomb imperturbable et d'une énorme confiance en soi. On conçoit qu'avec de tels avantages, il ne pouvait manquer de plaire au public; il lui plut en effet, pendant plus de vingt ans, et sa seule présence en scène était une joie pour les spectateurs. Acteur de cape et d'épée, toujours sûr de s'imposer à la foule, Mélingue, passant indifféremment de l'une à l'autre, selon son caprice ou les avantages qu'il y trouvait, personnifia sur les diverses scènes des boulevards tous les héros réels ou imaginaires que les auteurs se plaisaient à lui faire représenter, tour à tour Cromwell ou d'Artagnan, Schamyl ou Fanfan la Tulipe, Catilina ou le chevalier de Maison-Rouge, et Shakespeare, et Salvator Rosa, et Benvenuto Cellini, que sais-je? Toujours ardent, impétueux, plein de chaleur, d'une chaleur toujours sincère si parfois

Mélingue.

excessive, il avait le talent, qui après tout est celui de l'acteur, d'exciter la sympathie et de provoquer les applaudissements. Il était d'ailleurs foncièrement artiste et de plusieurs façons, car il faisait de la peinture et de la sculpture, et l'on sait que dans un drame de M. Paul Meurice, *Benvenuto Cellini*, il modelait chaque soir en scène, en présence du public, une statuette d'Hébé, ce qui mettait le comble à l'enthousiasme de ses admirateurs.

Mélingue avait pris aux boulevards, dans ses jeunes années, une partie de la succession de Frédérick-Lemaître, c'est-à-dire des rôles créés par cet artiste admirable : les autres étaient échus à un autre acteur qui lui-même n'était point sans mérite, Francisque aîné, qui n'en fit pas moins, pour sa part, plusieurs créations importantes, et qui, chose assez singulière, eut à personnifier en peu de temps, sur la scène de la Gaîté, les trois figures historiques de Louis XIV, Robespierre et Napoléon. Mais la carrière de Francisque aîné fut courte, car il mourut fou, encore plein de force et de jeunesse, comme, quelques années plus tard, devait mourir son camarade Guyon. Celui-ci, qui avait quitté la Gaîté pour entrer à la Comédie-Française, resta court tout à coup un soir, en jouant le rôle de Thésée dans *Phèdre*, et, perdant subitement la mémoire, se trouva dans l'impossibilité de prononcer un seul mot. Peu de jours après il était atteint de folie, et mourait l'année suivante, dans la maison de santé du faubourg Saint-Antoine. Francisque aîné avait un frère, connu sous le nom de Francisque jeune, qui, tandis qu'il brillait dans l'emploi sérieux, se faisait remarquer dans les comiques, qu'il jouait avec un naturel plein de finesse et de grâce. C'est lui qui, dans un drame devenu étonnamment populaire et qui fit courir et pleurer tout Paris, *la Grâce de Dieu*, dont les représentations se comptèrent par centaines, jouait d'une façon délicieuse le rôle de Pierrot, tandis que ceux de Marie et de Chonchon étaient tenus par Clarisse Miroy et par Léontine. Francisque jeune n'était pas seulement un acteur intéressant : très épris de son art, c'était aussi un bibliophile instruit et passionné, qui, à l'aide de ses modestes appointements, avait trouvé le moyen de réunir l'une des plus belles et des plus riches bibliothèques qu'on connût à Paris d'ouvrages relatifs au théâtre. Plus tard, lorsqu'il eut pris sa retraite, il céda cette bibliothèque à la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, en retour d'une modique pension viagère et à la

condition d'en rester jusqu'à sa mort le gardien et le bibliothécaire.

On a lu plus haut le nom de Léontine, qui, après avoir passé par les Folies-Dramatiques, jouait à la Gaité, où elle était devenue extrêmement populaire, les soubrettes vives et délurées. Cette actrice, qui avait pris alors un embonpoint un peu excessif, fut un soir, par ce fait, l'héroïne d'une aventure assez bizarre. Dans un petit vaudeville qui commençait le spectacle, elle jouait une grisette, dont l'amant, un étudiant, était représenté par un jeune acteur qui s'appelait Morand. A un moment donné, la grisette se trouvait mal dans la chambre de son ami, et au même instant on frappait à la porte en appelant, et l'étudiant reconnaissait la voix de son oncle. Troublé et embarrassé, celui-ci devait prendre la jeune femme dans ses bras et la porter dans un cabinet noir. Or, Morand était petit et pas très fort; en s'exerçant pourtant il était parvenu, par un élan bien combiné, à enlever assez heureusement la volumineuse Léontine. Mais voilà qu'un soir il manque son coup, et qu'après avoir vainement essayé une première fois, il ne réussit pas mieux une seconde; il veut s'y reprendre encore, mais toujours sans succès, et alors, tandis que la salle se tord en voyant l'inutilité de ses efforts, un titi lui crie gravement, du haut du poulailler :

— T'es bête, Morand; fais deux voyages!

On juge de l'effet! Du coup, Léontine se leva et alla s'enfermer elle-même dans son cabinet.

Un incident d'un autre genre se produisit, un autre jour, au même théâtre. Là, un excellent comédien nommé Delaistre jouait les traîtres non seulement avec un incontestable talent, mais avec une vérité qui parfois était effrayante. Dans un drame où il avait pour partenaire Mme Lacressonnière, qui était sa victime, venait une scène où il s'emportait peu à peu contre elle, passait de l'ironie à la colère, de la colère à la fureur, et enfin s'élançait sur la malheureuse pour la poignarder. Delaistre jouait cette scène avec un accent si dramatique, il y avait dans son regard, dans ses gestes, dans son attitude, une sorte de telle férocité qu'un soir, au moment où il s'élançait, le poignard à la main, une dame placée à l'orchestre et ne pouvant maîtriser son émotion, s'écrie tout à coup : « Ah! la canaille! » et s'évanouit. Et du fond du parterre un loustic, plus sceptique et moins indigné, fait entendre ces mots :

— Mais dites-y donc que c'est une frime, et que Delaistre est un bon zigue !

A cette époque, où il y avait des théâtres vraiment populaires, les exclamations de ce genre n'étaient pas rares, et parfois elles partaient d'idées vraiment burlesques. Un soir encore, aux anciennes Folies-Dramatiques, deux comiques avaient à s'embrasser en scène; or, il se trouvait que c'était Jault et Vavasseur, qui tous deux étaient outrageusement grêlés. Alors un gamin de s'écrier : — Prenez donc garde, vous allez faire des gaufres!

Parmi les artistes qui brillèrent à cette époque sur les théâtres du boulevard, deux sont à signaler d'une façon particulière, non pas seulement pour le talent dont ils firent preuve, mais pour leur conduite, qui valut à l'un et à l'autre un témoignage éclatant de l'estime publique : l'excellent Moëssard, qui fut pendant trente ans régisseur à la Porte-Saint-Martin et à qui l'Académie française décerna un prix Montyon pour sa bienfaisance, et Marty, qui remplit le même emploi à la Gaîté et qui, étant en même temps maire de Charenton, fut décoré en 1849 pour sa belle conduite et son dévouement envers ses administrés durant l'épidémie cholérique. Un autre, un acteur du Cirque-Olympique, le grand Dupuis, qui créa et joua plus de cinq cents fois le rôle de Seringuinos dans *les Pilules du Diable*, avait été décoré lui-même l'année précédente, pour le courage dont il avait fait preuve comme garde national pendant la terrible insurrection de juin, où il avait été blessé.

Puisque j'ai parlé du Cirque-Olympique, je rappellerai ce théâtre, remplacé aujourd'hui par le Châtelet, mais qui, pendant tout le règne de Louis-Philippe, eut, avec la féerie, une spécialité depuis lors disparue, celle des grands drames militaires. C'est là qu'on joua *la République, l'Empire et les Cent-Jours, la Prise d'Anvers, les Pages de l'Empereur, Austerlitz, le Général Foy, le Soldat de la République, Constantine, le Prince Eugène et l'Impératrice Joséphine, Murat, le Dernier Vieu de l'Empereur, la Ferme de Montmirail, Mazagran, Masséna, l'Enfant chéri de la Victoire, Bonaparte en Égypte*, etc., drames qui, presque tous, étaient l'œuvre de deux collaborateurs fidèles, Ferdinand Laloue et Fabrice Labrousse. Après l'incendie qui l'avait détruit en 1826, le Cirque avait été reconstruit dans des conditions particulières, qui lui permettaient d'être à la fois un théâtre et un manège, le parterre étant supprimé et remplacé par une piste qui en occu-

pait tout l'espace; c'est là ce qui faisait son originalité. Le spectacle commençait par des exercices équestres, à la suite desquels venait la pièce militaire. Deux rampes étaient alors ajustées, à droite et à gauche, aux parois du Cirque au moyen de planches mobiles, établissant de chaque côté une communication avec la scène par une large ouverture, assez haute pour donner passage à des cavaliers. Il va sans dire que les avant-scène n'existaient pas à ce théâtre. L'orchestre s'établissait entre les deux rampes, sur un plancher mobile posé sur le sol du cirque et garanti du côté du public par une clôture solide. Cet agencement permettait d'employer toute une troupe d'écuyers et de soldats, hommes et chevaux, et de les mêler aux acteurs au moment opportun. En effet, lorsque l'instant de la bataille était arrivé, les portières d'avant-scène s'ouvraient, livrant passage d'abord à un groupe nombreux de tambours que précédait un superbe et gigantesque tambour-major bien connu du public d'alors. Venaient ensuite la musique militaire, puis les bataillons français, comprenant l'infanterie, sapeurs en tête, la cavalerie et l'artillerie avec les canons. C'était un défilé de cinq ou six cents comparses, qui entraient par une rampe et sortaient par l'autre. C'est alors que bientôt on voyait l'ennemi surgir au fond du théâtre, et que l'action s'engageait à la fois de tous côtés, sur la scène, dans le manège, sur les rampes, les deux armées se trouvant partout aux prises. La cavalerie accourait, les clairons sonnaient, les tambours battaient la charge, la fusillade éclatait, le canon tonnait, la fumée emplissait la salle, et le rideau tombait, au milieu du bruit, sur ce tableau que les spectateurs applaudissaient avec enthousiasme. C'est ce qui faisait dire à un chroniqueur du temps : « Des acteurs à deux pieds, des acteurs à quatre pieds, des soldats, des coups de fusil, de la poudre, des voltiges, voilà le Cirque dit Olympique depuis la Saint-Sylvestre jusqu'à la Circoncision. »

Au bout de quelques années pourtant on simplifia ce spectacle. Le manège disparut, le parterre reprit sa place légitime, et les combats n'eurent plus lieu que sur la scène, scène d'ailleurs très vaste et sur laquelle, outre les chevaux, pouvaient évoluer plusieurs centaines de personnages. Il n'est pas inutile d'ajouter que la superbe salle du Cirque, qui prit, aux environs de 1848, le titre de Théâtre-National, était l'une des plus belles et des plus brillantes de Paris.

Ce Cirque-Olympique, qui n'était à son origine qu'un simple manège, avait été fondé dès la fin du siècle dernier par un Italien nommé Antonio Franconi, chef d'une dynastie célèbre d'écuyers qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours et qui comprend les noms de Laurent et de sa femme, d'Henri et de sa femme, d'Élisa, de Laurence, d'Adolphe et de Victor Franconi. On vit s'y succéder un grand nombre d'autres écuyers et écuyères remarquables, parmi lesquels il suffira de rappeler les familles Lalanne, Loysset et Loyal, puis Ciniselli, Baucher, Pellier, Paul Cuzent, Price, Mmes Antoinette Lejars, Pauline Cuzent, Palmyre Anato, Adams, Caroline Loyo, Maria d'Embrun, Coralie Ducos... Divers clowns y acquirent aussi une grande renommée; je me bornerai à citer Kemp et surtout Auriol, la joie du public parisien, Auriol, qui n'eut jamais son pareil, et dont un annaliste parlait ainsi : « A Auriol seul il était réservé d'élever son métier à la hauteur d'un art. Sauter en l'air en pirouettant trois ou quatre fois sur lui-même ; franchir à l'aide du tremplin huit chevaux montés par leurs cavaliers, ou vingt-quatre soldats avec la baïonnette au bout du fusil ; s'élancer au travers d'un feu d'artifice, ou d'un cercle hérissé de pipes, sans en briser une ; improviser mille folies : tout cela semblait n'être pour lui qu'un jeu, qu'une récréation. Impossible enfin d'accomplir avec plus de facilité des choses paraissant surnaturelles. »

Antonio Franconi.

Quand ce Cirque-Olympique fut devenu tout à fait un théâtre, on y vit quelques acteurs qui n'étaient point sans mérite. L'un de ceux qui s'y firent une réputation était Gobert, qui avait pour spécialité principale de personnifier Napoléon dans les pièces militaires, et qui, désireux de ressembler sous tous les rapports à son héros, aimait à se promener gravement, en plein jour,

sur le boulevard, les mains derrière le dos, dans l'attitude familière au vainqueur d'Austerlitz. Un autre était le comique Lebel, à l'organe prodigieux, qui jouait surtout les rois de féerie, où il se montrait impayable de bêtise solennelle. C'est au Cirque, dans *Bonaparte ou les Premières Pages d'une grande histoire,* que, sortant du Conservatoire, M. Taillade fit ses premières armes en représentant le futur premier consul. Un soir que, pendant le grand succès de cette pièce, M. Taillade, indisposé, se trouvait dans l'impossibilité de jouer, on pria l'un de ses camarades, Gabriel Guichard, de se charger de son rôle à l'improviste, et celui-ci y consentit volontiers. Tout alla bien, avec l'aide du souffleur, tant qu'il ne s'agit que du dialogue ; mais un incident burlesque se produisit lorsque Guichard, qui de sa vie ne s'était occupé d'équitation, se vit obligé de monter à cheval : mettant fâcheusement le pied droit dans l'étrier gauche, il enfourcha l'animal de telle façon qu'il se trouva à cheval du côté de la queue. On devine l'hilarité du public à ce spectacle ! Heureusement c'était à la fin d'un acte, et l'on fit rapidement baisser le rideau pour mettre fin à un effet que nul n'avait prévu.

Le nombre des théâtres s'accrut sensiblement à Paris sous le règne de Louis-Philippe. Au Palais-Royal et aux Folies-Dramatiques, que nous avons vu naître en 1831, s'en joignirent successivement plusieurs autres, qui tous n'avaient pas la même importance et n'eurent pas le même bonheur. Ce fut d'abord le Panthéon, dont le titre indique à peu près l'emplacement, car il était situé sur les hauteurs de ce quartier alors un peu perdu du Panthéon, à deux pas de l'ancien cloître Saint-Benoît. Ce théâtre, qu'on pourrait qualifier d'intermittent, car il ne fit qu'ouvrir et fermer ses portes pendant une dizaine d'années, au bout desquelles il disparut, fut inauguré le 18 mars 1832, sous la direction d'Eric Bernard, comédien non sans talent qui avait été un instant directeur de l'Odéon. Le fait le plus saillant de son existence est la représentation d'un drame inédit d'Alexandre Dumas, *Paul Jones,* sans doute étonné de voir le jour en ces parages et qui y fut donné le 8 octobre 1838. Un autre, qui fut absolument éphémère, le Théâtre-Nautique, ouvrit le 10 juin 1834 à la salle Ventadour, construite quelques années auparavant pour l'Opéra-Comique, qui venait de la quitter pour aller s'installer dans celle de la place de la Bourse, laissée vacante par la mort des Nouveautés. Ce Théâtre-Nautique vécut à peine quelques mois. Un troisième

fut le théâtre de la Porte-Saint-Antoine, situé au numéro 25 du boulevard Beaumarchais, dont il prit le nom quelques années plus tard. Le privilège de celui-ci, disait un chroniqueur, « a été accordé à M. Nestor Roqueplan, en récompense des services rendus par lui au gouvernement de Juillet. » Roqueplan, qui, comme directeur de l'ancien *Figaro*, avait signé en 1830 la fameuse protestation des journalistes, et qui fut par la suite directeur des Variétés, de l'Opéra, de l'Opéra-Comique et du Châtelet, n'a prit même pas la peine d'exploiter ce privilège, qu'il céda aussitôt. L'affaire n'était pas brillante d'ailleurs, car le théâtre de la Porte-Saint-Antoine, ouvert au public le 3 décembre 1835, n'a jamais vécu que d'une existence tourmentée et difficile. Cette existence s'est pourtant prolongée pendant près de soixante années, car il n'y a guère plus de deux ou trois ans que, depuis longtemps ayant échangé son premier nom contre celui de théâtre Beaumarchais, il a été démoli par son propriétaire et transformé en une maison d'un rapport moins aléatoire.

Ces trois théâtres étaient peu importants. Il n'en était pas de même de la Renaissance, entreprise vraiment intéressante fondée par Anténor Joly, avec le concours et l'appui des littérateurs et des artistes, qui avait surtout les sympathies du monde romantique et qui était l'espoir de tous les jeunes auteurs. La Renaissance s'établissait à la salle Ventadour, avec l'intention de jouer tous les genres indistinctement : tragédie, comédie, drame, vaudeville, et jusqu'au ballet. Sa troupe était superbe et composée d'artistes excellents, dont plusieurs avaient conquis sur d'autres scènes une véritable renommée. En tête flamboyaient les deux noms glorieux de Frédérick Lemaître et de Mme Dorval, dont le premier allait se retrouver l'admirable interprète de Victor Hugo. Puis c'était Montdidier, Alexandre Mauzin, Guyon, Féréol, Saint-Firmin, Hoffmann, Landrol père, Hurteaux, Joseph Kelm, la blonde et séduisante Anna Thillon, une cantatrice charmante, qu'Auber ne devait pas tarder à entraîner à l'Opéra-Comique, Mmes Albert, Louise Beaudouin, Moreau-Sainti, Guyon, Mathilde Payre, Pougaud, Chambéry, d'autres encore. Pour son inauguration, qui eut lieu le 8 novembre 1838, la Renaissance donnait la première représentation de *Ruy Blas*, et l'on pense si ce fut une solennité. En tous cas, ce fut pour Victor Hugo l'occasion de rendre à Frédérick Lemaître un hommage éclatant et dont celui-ci put se montrer fier : « Quant à M. Frédérick

Lemaître, qu'en dire ? écrivait le poète. Les acclamations enthousiastes de la foule le saisissent à son entrée en scène et le suivent jusqu'après le dénouement. Rêveur et profond au premier acte, mélancolique au deuxième, grand, passionné et sublime au troisième, il s'élève au cinquième acte à l'un de ces prodigieux effets tragiques du haut desquels l'acteur rayonnant domine tous les souvenirs de son art. Pour les vieillards, c'est Lekain et Garrick mêlés dans un seul homme ; pour nous, contemporains, c'est l'action de Kean combinée avec l'émotion de Talma. Et puis, partout, à travers les éclairs éblouissants de son jeu, M. Frédérick a des larmes, de ces vraies larmes qui font pleurer les autres, de ces larmes dont parle Horace : *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi*. Dans *Ruy Blas*, M. Frédérick réalise pour nous l'idéal du grand acteur. Il est certain que toute sa vie de théâtre, le passé comme l'avenir, sera illuminée par cette création radieuse. Pour M. Frédérick, la soirée du 8 novembre 1838 n'a pas été une représentation, mais une transfiguration. »

Après *Ruy Blas*, la Renaissance donna successivement *la Fille du Cid*, de Casimir Delavigne, *le Proscrit*, *Diane de Chivri*, *le Fils de la Folle*, de Frédéric Soulié, *l'Alchimiste*, d'Alexandre Dumas, *le 24 Février*, de Camille Bernay ; puis, dans le genre lyrique, *Lucie de Lammermoor*, de Donizetti, *Perugina*, *la Chaste Suzanne*, d'Hippolyte Monpou, *l'Eau merveilleuse*, d'Albert Grisar, *la Jacquerie*, de Mainzer, et aussi un petit ouvrage de Pilati, *Olivier Basselin*, dans lequel Francis Berton, qui jouait Charles VII, fut victime d'un accident singulier. Il était, dans ce rôle, armé de pied en cap, et coiffé d'un casque qui, dit-on, avait été emprunté au Musée d'artillerie. Au beau milieu d'une scène pathétique, voici que la visière de ce casque s'abaisse subitement et que, le mécanisme étant rouillé sans doute, tous les efforts de l'acteur sont impuissants à la relever. Berton dut se résigner à poursuivre son rôle, ainsi transformé en masque de fer. Mais où la joie du public, déjà mis en gaieté par cet incident, ne connut plus de bornes, c'est lorsque, derrière ce masque, il entendit la voix de Charles VII, à qui ce voile de fer avait donné un caractère caverneux impossible à décrire. C'est aussi à la Renaissance qu'une jeune danseuse charmante et qui devait être bientôt l'une des étoiles de l'Opéra, la toute mignonne et toute gracieuse Carlotta Grisi, parut pour la première fois devant le

public parisien, avec son maître Perrot. C'était dans un opéra-ballet intitulé *le Zingaro*, qui lui valut aussitôt un succès éclatant. On sait si elle retrouva ce succès à l'Opéra, surtout lorsqu'elle s'y montra dans *Giselle*, le délicieux ballet de Théophile Gautier et Adolphe Adam, qui peut être considéré comme le chef-d'œuvre du genre.

Mais la pauvre Renaissance devait subir le sort que, quelques années auparavant, avaient subi les Nouveautés. Tracassée, harcelée, poursuivie, traquée par les grands théâtres, qui prétendaient voir en celui-ci un rival empiétant sur leurs droits et sur leurs privilèges, d'un côté par la Comédie-Française, qui voyait avec dépit les auteurs influents l'abandonner pour ce nouveau venu, de l'autre par l'Opéra et l'Opéra-Comique, qui voulaient lui interdire toute incursion dans ce qu'ils considéraient comme leur domaine et l'empêcher absolument de s'occuper de musique, en butte à toutes les jalousies, victime de toutes les injustices, succombant sous les procès, la Renaissance, impuissante à lutter et à se défendre contre une coalition d'intérêts en fureur, se vit réduite à fermer ses portes le 23 mai 1841, après deux ans et demi d'une existence aussi tourmentée qu'elle avait été glorieuse.

Ce n'est que pour mémoire que j'enregistre ici la naissance et la carrière obscure d'un petit théâtre qu'on eut l'idée fantasque d'installer au milieu d'un quartier impossible, dans une rue aujourd'hui disparue, la rue Saint-Marcel, dont il prit le nom en s'appelant théâtre Saint-Marcel. Celui-ci fut livré au public en 1839, mais ce public parut peu s'en soucier et n'en connut guère le chemin, car l'infortuné vit plus souvent ses portes closes qu'ouvertes. Pourtant, en 1859, Bocage, sur la fin de sa carrière, eut l'étrange inspiration de se faire directeur de ce boui-boui, où il fit jouer un drame de Paulin Niboyet, *l'Amour*, drame pour lequel un grand artiste, Louis Lacombe, avait écrit une musique intéressante. Mais rien n'y fit, et Bocage dut bientôt abandonner la partie. Le petit théâtre Saint-Marcel, qui pouvait à peine abriter cinq cents spectateurs, ne devait pas tarder à disparaître, avec la rue dont il portait le nom, dans les travaux d'assainissement et d'embellissement de ce quartier.

Mais les dernières années du règne de Louis-Philippe allaient voir naître un théâtre qui, comme la Renaissance, devait avoir un moment de splendeur, mais qui, ainsi qu'elle, était destiné à

succomber rapidement sous des difficultés de toutes sortes, quoique d'un autre genre. Je veux parler du Théâtre-Historique d'Alexandre Dumas, qui fit tant parler de lui dès avant son ouverture, et dont l'inauguration fut un événement comme Paris n'en avait peut-être jamais vu en ce genre.

Alexandre Dumas était alors dans tout l'éclat de sa renommée populaire, et son nom servant d'enseigne à un théâtre semblait devoir lui assurer la fortune. Il s'était livré, assure-t-on, à un calcul assez original qui l'avait amené à ce résultat, que les théâtres de Paris gagnaient avec ses œuvres 400,000 francs par trimestre, soit plus d'un million et demi par année. Il se dit alors qu'il avait assez contribué à leur fortune, qu'il se faisait temps de travailler pour lui seul, et que s'il avait un théâtre à lui, pour jouer ses drames et ses comédies, il réaliserait à son unique profit les bénéfices dont jusqu'alors il avait laissé à d'autres la meilleure et la plus grande part. Dumas était bien en cour, particulièrement favorisé de l'intimité du duc de Montpensier, le plus jeune des fils du roi Louis-Philippe, et, par l'influence de ce prince, il n'eut pas de peine à obtenir le privilège d'un nouveau théâtre. Ce théâtre dut même un instant s'appeler Théâtre-Montpensier, et il existe une estampe qui le représente sous ce titre; il prit définitivement celui de Théâtre-Historique. Une fois son privilège en main, Dumas s'occupa du choix d'un terrain

Laterrière.

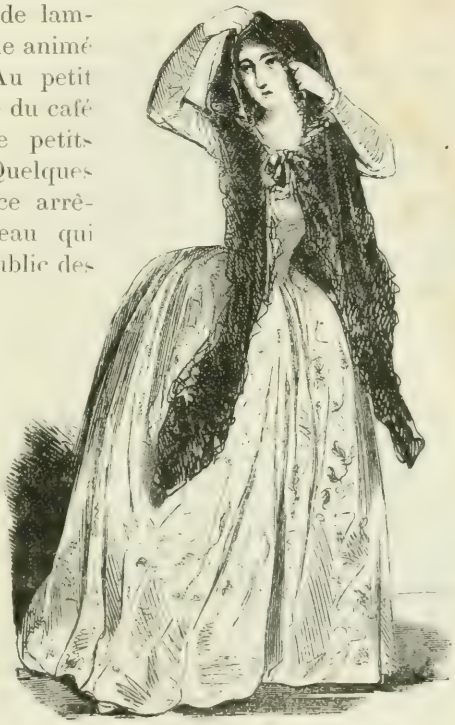
pour faire construire l'édifice. Ce choix se porta sur l'hôtel Foulon, situé sur le boulevard du Temple, presque à l'angle du faubourg du Temple, et c'est là que s'éleva bientôt le nouveau théâtre, qui se trouva être ainsi le premier de la série d'établissements dramatiques groupés en cet endroit si curieux de Paris, qu'une fantaisie funèbre de M. le baron Haussmann fit disparaître en 1862, pour le plus grand malheur de l'art dramatique. Ce groupe comprenait sept théâtres ainsi disposés : Théâtre-Historique, Théâtre-National (ancien Cirque-Olympique), Folies-Dramatiques, Gaîté, Funambules, Délassements-Comiques et Lazary.

En même temps que se construisait le théâtre on formait la troupe, qui était superbe, et dont les principaux sujets étaient Mélingue, Laferrière, qui sortait du Vaudeville, où il avait encore affermi sa réputation, Boutin, Lacressonnière, Pierron, Rouvière, Matis, Chilly, Fechter, Colbrun, Barré, Bignon, Saint-Léon, Mmes Périer (Lacressonnière), Person, Atala Beauchêne, Lucie Mabire, Hortense Jouve, Mathilde Payre, George cadette... Puis on prépara la pièce d'ouverture, *la Reine Margot*, grand drame en cinq actes et quinze tableaux, et quand tout fut prêt on annonça l'inauguration pour le 20 février 1847.

Cette soirée d'inauguration fut de tous points extraordinaire, et par l'empressement du public, qui fit queue *vingt-quatre heures* avant l'ouverture des bureaux, et par la valeur de l'œuvre qui lui était offerte, et par l'interprétation de cette œuvre aussi bien que par sa mise en scène, qui dépassa tout ce qu'on avait vu jusqu'alors en ce genre, et enfin par la longueur inusitée du spectacle et la patience prodigieuse des spectateurs, qui, sans qu'un seul d'entre eux désertât, restèrent en place depuis six heures du soir *jusqu'à trois heures du matin*, où le rideau se baissa sur le quinzième et dernier tableau de *la Reine Margot*.

Les amateurs avides de la première représentation commencèrent en effet à se grouper aux portes du théâtre dès la veille au soir — et on était au mois de février! Il n'y a que Paris pour produire de semblables choses et montrer de pareils enthousiasmes. Hostein, dans ses *Souvenirs et anecdotes de théâtre*, a raconté ces préliminaires extérieurs de l'inauguration. « Vers dix heures du soir, dit-il, les porteurs de bouillon commencèrent à circuler parmi les files en permanence. A minuit, arriva le tour des petits pains sortant de la fournée. Des marchands du voisinage eurent

l'idée de vendre des bottes de paille fraîche sur laquelle on s'étendit voluptueusement, la nuit se passa en fête, en conversations joyeuses; le bon ordre ne fut pas un instant troublé. Par intervalles, des chœurs, très harmonieux, se faisaient entendre. l'endroit était éclairé par des centaines de lanternes et de lampions. C'était un spectacle animé et des plus curieux. Au petit jour eut lieu l'intermède du café au lait accompagné de petits gâteaux tout chauds. Quelques personnes de l'assistance arrêtèrent des porteurs d'eau qui passaient, et firent en public des ablutions permises. La nuit et la journée furent le triomphe des charcuteries à l'ail. L'air était saturé de cet arome culinaire... »



Atala Beauchêne.

La reine Margot mit en relief la personnalité d'un acteur alors peu connu, Rouvière, acteur bizarre, fiévreux, inégal, mais non sans puissance, qui devait bientôt donner sa mesure dans *Hamlet* et qui, malgré des défauts évidents de mesure et d'équilibre, a laissé le souvenir d'un artiste original et doué d'une façon toute particulière. Le succès de *la Reine Margot* fut d'ailleurs éclatant, et pourtant fut encore surpassé par celui du *Chevalier de Maison-Rouge*, qui parut peu de mois après. La première avait obtenu 88 représentations, le second n'en eut pas moins de 134. Celui-ci était joué d'une façon merveilleuse, par Mélingue, Laferrière, Lacressonnière, Bignon, Boutin, Atala Beauchêne, Lucie Mabire et Hortense Jouve; mais le grand succès alla tout droit cette fois aux

deux amoureux du drame, Laferrière et Mme Atala Beauchêne, qui le jouaient avec un magnifique élan passionné. Laferrière, comédien excellent et d'une rare distinction, était déjà, à cette époque, le jeune premier le plus renommé de Paris. Après avoir débuté à la Comédie-Française, il avait parcouru tour à tour la Porte-Saint-Martin, la Gaîté, le Vaudeville, partout fêté, partout applaudi, en attendant qu'il remportât prochainement à l'Odéon, dans *l'Honneur et l'Argent*, le plus beau triomphe peut-être de sa brillante carrière. Quant à Mme Atala Beauchêne, c'était, en plus d'une fort jolie femme, une actrice d'un réel talent.

C'est dans *le Chevalier de Maison-Rouge* que se trouvait le fameux chant des Girondins, mis en musique par Varney, qui devint si rapidement et si complètement populaire et qui, quelques mois plus tard, devait servir de cri de ralliement à la Révolution de Février :

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Et c'est justement cette Révolution de Février, si fatale aux théâtres, qui causa la mort d'une entreprise à laquelle le public portait un vif intérêt et dont on eût pu croire l'avenir assuré. Les frais d'établissement du Théâtre-Historique avaient été considérables, et l'on croira facilement qu'il n'avait pu, dans l'espace d'une année et malgré le succès qui l'avait accueilli, amortir un si gros capital. Les événements politiques ruinèrent les espérances qu'il avait pu concevoir, et il lutta vainement avec courage contre la mauvaise fortune qui l'accablait en même temps que tous ses confrères. Après des difficultés sans nombre, il disparut au mois de novembre 1850, ayant vécu un peu moins de quatre années.

Ces mêmes événements firent sombrer, plus rapidement encore, une autre entreprise, digne aussi d'intérêt et de sympathie. Je veux parler de l'Opéra-National, fondé par Adolphe Adam dans la salle du Théâtre-National, et qui avait ouvert ses portes le 15 novembre 1847. Il dut les fermer au mois de mars 1848. Nous le retrouverons bientôt, sous le nom de Théâtre-Lyrique.

Mais les dernières années du gouvernement de Juillet nous montrent, dans nos grands théâtres, toute une série d'artistes remarquables et dont plusieurs parvinrent à la célébrité. A l'Opéra, auprès de Duprez et de Levasseur, qui terminaient leur

carrière venaient se placer Massol, Barroilhet, Serda, Obin, Alizard, tous chanteurs de premier ordre, et, du côté féminin, Mme Rosine Stoltz et Mlle Nau. C'est ce groupe d'artistes qui concourut à l'excellente interprétation de *la Favorite*, de *la Reine de Chypre*, de *Charles VI*, de *Dom Sébastien de Portugal*, de *Marie Stuart*, de *Lucie de Lammermoor*, de *Jérusalem*, le premier ouvrage de Verdi représenté à l'Opéra. Un seul de ceux-là reste vivant aujourd'hui, c'est Mme Stoltz, qui ne compte pas à l'heure présente moins de quatre-vingt-cinq ans. Cette dernière, qui ne s'appelait en réalité ni Rosine ni Stoltz, car elle répondait au nom plus prosaïque de Victorine Noeb et était en puissance d'un mari qui portait celui de Lécuyer, n'en était pas moins une cantatrice de grand talent, remarquable par la beauté de sa voix et la grandeur de son sentiment dramatique. Elle quitta l'Opéra aux environs de 1848, et depuis lors se remaria deux fois et changea de nom plus souvent encore, en ayant, comme on va le voir, un certain nombre à sa disposition. On lisait dans un journal, l'année dernière : « Après la mort de son mari, M. Lécuyer, la célèbre artiste fut faite, par le duc Ernest de Saxe-Cobourg, baronne de Rosenau, puis comtesse de Ketschendorf, avec le château et le titre pour son fils. Plus tard elle épousa le prince de Lesignano, président de la République de San-Marin, et, devenue veuve une seconde fois,

Fanny Elssler.

elle se maria à Godoï, prince de la Paix, dont elle se débarrassa un beau jour en le faisant nommer vice-roi aux Philippines. » Et une lettre d'elle, publiée il y a quinze ans à propos d'un procès auquel sa personne se trouvait mêlée, portait cette signature abondante en titres de toute sorte : « Rosa, duchesse et princesse de Lesignano, princesse de Bassano, de Godoï et de la Paix, baronne et comtesse de Ketschendorf, baronne de Stolzmann, née marquise d'Altavilla (Rosa Stoltz) », ce qui était inexact. Voilà qui est pompeux, et qui prouve que l'ex-Rosine Stoltz ne s'est pas contentée d'être simplement princesse de théâtre.

Une autre artiste de ce temps, à l'Opéra, qui devint une princesse parfaitement authentique, c'est l'aînée de deux danseuses célèbres, des deux sœurs connues sous les noms de Thérèse et Fanny Elssler. Si la renommée de Fanny fut plus grande peut-être au point de vue du talent, Thérèse eut sur elle l'avantage, si c'en est un, d'acquérir un grand titre en épousant le prince Adalbert de Prusse. Fanny, dont la grâce était séduisante, obtint un très grand succès dans le ballet de *la Tempête*. En même temps qu'elle, on voyait briller à l'Opéra plusieurs danseuses de talent, Mlles Delphine Marquet, Adèle Dumilâtre, Plunkett (la sœur de Mme Doche), Fitzjames, et surtout Mme Fanny Cerrito-Saint-Léon, dont le triomphe fut éclatant dans *la Fille de marbre*, *la Vivandière* et *le Violon du diable*. Saint-Léon, son mari, partageait son succès dans ce dernier ballet, dont non seulement il était l'auteur, mais dans lequel il dansait et exécutait avec habileté un solo de violon.

A la Comédie-Française, il faut citer alors les noms de tous ces excellents artistes qui ont marqué leur place dans l'histoire de ce théâtre : Geffroy, Ligier, Monrose, Beauvallet, Provost, Samson, Régnier, Mirecour, Mmes Anaïs Aubert, Augustine Brohan, que sa sœur Madeleine devait bientôt rejoindre, Mante, Noblet, Plessy. Tous ceux-là étaient des acteurs d'un rare talent, dont les uns brillaient dans la comédie, tandis que d'autres, particulièrement Ligier et Beauvallet, tous deux doués d'organes puissants, se faisaient surtout remarquer dans la tragédie; Beauvallet surtout possédait une véritable voix de stentor, et c'est à ce propos qu'un vaudevilliste, Couailhac, faisant ressortir les plaisanteries familières à ce pince-sans-rire, a mis en cours l'anecdote suivante, que je reproduis sans en garantir l'authenticité.

« Un jour, dit-il, Mirecour jouait le rôle d'Almaviva dans *le Barbier de Séville*, et comme il n'a pas une voix d'opéra-comique, on avait convié Charles Ponchard pour chanter la romance à Rosine. Le premier couplet : *Je suis Lindor*, etc., et la jolie petite voix de Ponchard sont bien accueillis et applaudis. Au moment de commencer le second couplet, une main s'appuie fortement sur la bouche de Ponchard, et une voix de tonnerre entonne ce couplet : *Vous l'ordonnez*, etc. C'était Beauva et qui chantait. Mirecour reste coi, le public fait comme Mirecour. Arrive le troisième couplet. Ici, Beauvallet ne veut plus continuer. Ponchard lui dit :

Beauvallet.

« — Puisque vous avez tant fait, eh bien, poursuivez.

« — Mes moyens ne me le permettent pas, répond Beauvallet en s'éclipsant.

« En entendant de nouveau la petite voix blanche de Ponchard, le public n'y tint plus, il éclata de bonne grâce ; les rires couvrirent la fin de l'acte. »

Avec sa mine maussade et renfrognée, Beauvallet était très rieur et coutumier de farces de ce genre, qu'il faisait même en scène, avec le plus grand sang-froid. C'est ainsi qu'un jour, à l'Odéon, alors qu'il commençait sa carrière, il se permit avec Mme Dorval une véritable gaminerie qui, étant donné le caractère irascible alors du parterre de ce théâtre, aurait pu coûter cher à

l'un et à l'autre si seulement on l'avait pu soupçonner. C'était dans une mauvaise tragédie intitulée *le Camp des Croisés;* trois personnages étaient en scène : la jeune Léa, représentée par Mme Dorval, l'arabe Ismaël, que jouait Beauvallet, et Godefroy de Bouillon. A une interpellation de ce dernier, Léa répondait par ces vers, qui auraient pu sans peine être meilleurs :

Noble Franc, je ne sais ni ma loi ni la tienne.
Lorsque mon père dort, je sais étendre *auprès*
Son Coran, ses parfums et son breuvage frais;
Je sais les eaux des puits, et le coursier superbe
Hennit *quand je rapporte une main* pleine d'herbe;
Je sais conduire un porc et tisser nos habits
Des laines *qu'on retranche* aux agneaux des brebis;
Je sais ce qu'une fille apprend, je sais encore
Les prières du soir et celles de l'aurore...

Lorsque Dorval eut fini cette tirade, Beauvallet, qui pendant cette scène était auprès d'elle, lui dit à voix basse : « Puisque vous savez tant de choses, savez-vous jouer de la clarinette ? » Et, entr'ouvrant son grand burnous blanc, il lui laissa voir une clarinette qu'il avait pendue à sa ceinture en guise de yatagan. On devine, à ce trait, le fou rire qui s'empara de Dorval, à qui, fort heureusement, son long voile permit de se cacher un instant le visage pour que personne ne s'aperçût de rien.

Parmi les femmes, trois emplois surtout se trouvaient tenus d'une façon supérieure à la Comédie-Française. Anaïs Aubert était une ingénue charmante, pleine de grâce et pleine de candeur, douée d'un physique aussi aimable que son talent était délicat et fin. C'est d'elle que Figaro aurait pu dire, comme dans *le Barbier de Séville* : « Figurez-vous la plus jolie petite mignonne, douce, tendre, accorte et fraîche, agaçant l'appétit; pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodu, bouche rosée, et des mains! des joues! des dents! des yeux!.... » Augustine Brohan était la soubrette vive, alerte, spirituelle, riant à belles dents et à gorge déployée, tantôt se montrant, comme la Dorine de *Tartuffe*, qu'elle jouait si bien,

Un peu trop forte en gueule et fort impertinente,

tantôt au contraire fine, souple et rusée comme les suivantes un peu musquées de Marivaux, mais toujours l'œil éveillé, le regard franc, la parole nette et l'oreille bien tendue. Mlle Plessy, l'élé-

Rachel.

gance en personne, dont la beauté tendre et parfois mélancolique était faite pour charmer et séduire les yeux, c'était la Célimène et l'Elmire idéale, le modèle à la fois des grandes coquettes et des amoureuses. Sans la vouloir comparer à Mlle Mars, à laquelle il n'était rien de comparable, on pouvait dire pourtant que, si elle ne la remplaçait pas, elle lui succédait de la façon la plus heureuse.

Mais la gloire du Théâtre-Français à cette époque, c'était Rachel, la grande Rachel, la tragédienne inspirée, l'admirable artiste qui, de simple petite chanteuse des rues, où elle s'égosillait naguère en s'accompagnant de sa guitare, était devenue l'héroïne rêvée de nos grands poètes et l'honneur de la première scène du monde, qu'elle emplissait de ses accents sublimes. Son apparition révolutionna tout Paris, lui valut aussitôt une éclatante renommée, et quelques années lui suffirent pour exciter l'enthousiasme non seulement de la France, mais de l'Europe entière, qu'elle parcourut au bruit des applaudissements et des acclamations. Peut-être, jusqu'alors, n'avait-on rien vu, rien entendu de pareil, de plus majestueux à la fois et de plus magnifique. Qu'elle se montrât dans *Phèdre* ou dans *Athalie*, dans *Andromaque* ou dans *Cinna*, dans *le Cid* ou dans *Polyeucte*, dans *Horace* ou dans *Bajazet*, il fallait rendre les armes à ce talent incomparable et plein de grandeur, admirer la flamme qui embrasait ce corps chétif et plein de noblesse, où, sans lui rien ôter de la grâce féminine, l'ampleur du geste complétait la justesse de l'accent et la perfection d'un jeu scénique dont l'incomparable beauté était rehaussée encore par celle d'un organe merveilleux, qui prenait toutes les inflexions et parcourait à volonté toute la gamme des sentiments humains.

Rachel, c'était la tragédie en personne, c'était tour à tour ou tout ensemble la passion, la jalousie, la fureur, la haine, l'ironie, et toujours la majesté, la grandeur et la poésie. Une seule note lui manquait parfois peut-être : la tendresse, dans son expression la plus pure et la plus pénétrante ; et pourtant il lui arrivait de trouver, dans *Polyeucte*, par exemple, des accents touchants et pleins de mélancolie. Elle restait d'ailleurs une artiste véritablement unique, qui, dès son apparition, souleva l'enthousiasme et excita l'admiration la plus complète et la plus justifiée.

On sait les triomphes qu'elle obtint, en 1848, en chantant à la Comédie-Française, ou plutôt en déclamant musicalement *la*

Marseillaise. Lorsque, se présentant en scène en sa longue tunique blanche, vêtue à l'antique et tenant en main le drapeau tricolore, de sa voix merveilleuse elle récitait les vers du chant sacré, un immense frisson d'enthousiasme patriotique envahissait la salle, et les plus sceptiques ne pouvaient se contenir. C'était une impression d'art à nulle autre pareille. Aussi, ce fut une source de recettes pour le théâtre. Rachel racontait elle-même comment cette idée lui était venue d'interpréter *la Marseillaise :*

ROGER DE L'OPÉRA COMIQUE.

« Un soir, au Théâtre-Français, le public, assez clairsemé, avait demandé *la Marseillaise*. L'orchestre la fit entendre, les voix du public retentirent en chœur ; c'était beau, mais peu productif. En rentrant chez moi, je me mis au piano, j'étudiai le chant de Rouget de Lisle, je cherchai à le déclamer, et peu à peu je trouvai des effets dont je fus satisfaite. Ma sœur Sarah vint me voir le lendemain.

« — Sarah, lui dis-je, ce soir, je chanterai *la Marseillaise* aux Français.

« — Es-tu folle ?

« — Non. Donne-moi ce bâton et ce tapis de table. Bon !... suppose que c'est un drapeau. Maintenant, mets-toi là, tais-toi, et écoute.

« Sarah me vit, m'entendit, et se leva émerveillée.

« — C'est magnifique! dit-elle; tu vas faire frémir toute la salle.

« Le fait est que j'eus un succès immense, et que la Comédie-Française gagna beaucoup d'argent, alors qu'à ce moment tous les théâtres de Paris s'endettaient. »

ERNEST MOCKER.

La troupe de l'Opéra-Comique était superbe dans la période qui s'étend de 1840 à 1848. En tête on y voyait briller Roger, qui fut le Raphaël de *la Part du diable*, le Scopetto de *la Sirène*, l'Olivier d'Entragues des *Mousquetaires de la Reine*, le Lorédan d'*Haydée*, Roger, qui eut le tort de quitter ce théâtre, où il était dieu, pour l'Opéra, où à peine il était roi, et qui plus tard fut victime d'un accident à la suite duquel il dut se faire amputer un bras, ce qui ne l'empêcha pas de reparaître devant le public avec

Pauline Garcia.

un bras mécanique, spectacle peu réjouissant et assez désagréable à contempler. En même temps que lui avait débuté d'une façon très heureuse, dans un petit ouvrage intitulé *Polichinelle*, un autre ténor, Ernest Mocker, remarquable surtout comme comédien, et qui parcourut une carrière sinon brillante, du moins honorable et fort distinguée. A citer encore Masset, qui, de chef d'orchestre des Variétés, était devenu chanteur, Couderc, artiste d'une valeur exceptionnelle et qui n'a pas retrouvé son pareil, Audran, le père de l'auteur fortuné de *la Mascotte* et de *Miss Helyett*, Sainte-Foy, un trial au comique exhilarant, Ricquier, Duvernoy, Grignon. A signaler ensuite, du côté féminin, Mlle Rossi, qui devint Mme Rossi-Caccia et qui, trente ans plus tard, était à la tête d'une auberge en Normandie ; la blonde, vaporeuse et séduisante Anna Thillon, protégée d'Aubert et sa... bonne amie, dont l'entrée à l'Opéra-Comique provoqua le départ de Mme Damoreau, ce qui, très légitimement, déplaisait à beaucoup, qui s'en vengeaient par des jeux de mots dont la nouvelle venue faisait les frais : « Foin de l'Opéra-Comique Ta-Thillonné, » disait l'un, à quoi un autre ajoutait que « l'Opéra-Comique ne fera pas fortune avec les chants-Thillons » ; puis encore, trois autres jolies femmes qui étaient d'excellentes chanteuses : Mlle Révilly, l'élégante reine de *la Part du Diable*, Mlle Louise Lavoye et Mlle Darcier, l'Athénaïs de Solange et la Berthe de Simiane des *Mousquetaires de la Reine*. Cette dernière était la sœur du fameux chanteur populaire Darcier, qui, en 1847 et 1848, donna une si grande vogue aux mâles chansons de Pierre Dupont.

Enfin il faut mentionner, au Théâtre-Italien, l'apparition brillante d'une jeune cantatrice qui était une artiste de race et qui avait de qui tenir, puisqu'elle était la fille du célèbre Garcia et la sœur de cette admirable Malibran, qui passa sur le monde comme un astre dévoré par sa propre lumière. C'est à ce théâtre que se produisit en effet Mlle Pauline Garcia, qui ne devait pas tarder à devenir Mme Viardot et qui, après s'y être fait acclamer dans *Otello*, *il Barbiere*, *Cenerentola*, *Tancredi*, excita l'enthousiasme du public de l'Opéra en créant dans *le Prophète* le rôle de Fidès, et plus tard mit le comble à sa renommée par la façon magistrale dont elle joua *Orphée* de Gluck, au Théâtre-Lyrique.

Arthur Pougin.

(*A suivre.*)

O MON PASSÉ[1]

(*Suite.*)

VI

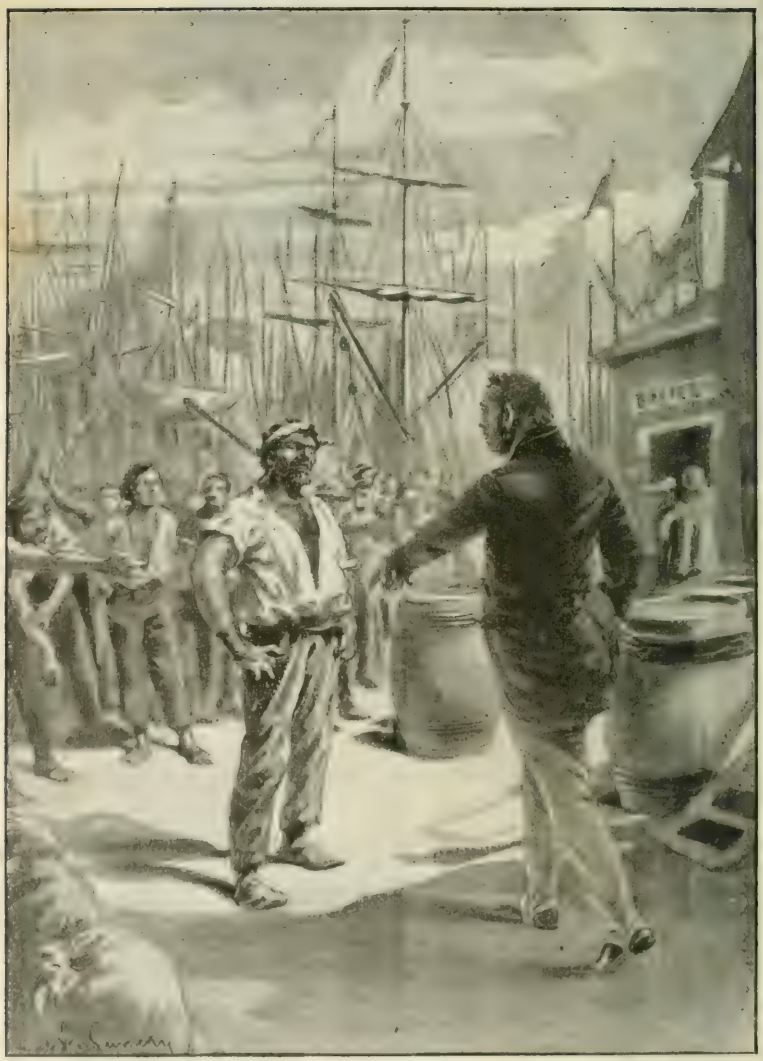
LE PARADIS PERDU

L'autre jour, je passais devant notre vieille maison, je me suis arrêté sur la porte ouverte, pour jeter un regard dans le jardin. Cher ami qui me lis, connais-tu le battement de cœur qui, à cette minute, me fit hésiter comme un pauvre devant un seuil inhospitalier ?

Je songeais :

— Les nouveaux maîtres de la maison vont m'apercevoir. Que diront-ils ? Ils me prendront pour un importun. Peut-être un d'eux se lèvera avec humeur : il viendra me pousser la porte sur le visage. Ou bien on me demandera qui je suis ; on me proposera d'entrer, et cela sera plus mélancolique qu'une mauvaise parole.

1 Voir le numéro du 10 octobre 1896.



— Je casse sur mon genou le premier homme qui sortira du sentier.
(Page 190.)

Comment supporter de revoir en étranger que l'on accompagne et que l'on surveille, ce jardin qui fut mon jardin, à moi ?

Or, comme je me penchais pour voir ce qu'il était advenu de ses amis les arbres, l'heureux destin voulut que mon jardin n'apparût tout à fait vide. Pas un rideau de la façade ne s'agita fin de me mettre en fuite ; nulle silhouette menaçante ne se montra derrière le vitrage de la véranda.

Depuis que j'ai commencé ce pèlerinage dans le pays de mon enfance, je suis comme Gulliver lorsqu'il revint en Angleterre, après son voyage au pays des géants. Tout me semble magiquement petit et resserré. Ainsi, ce jardin, dont le tour de pelouse n'époumonnait jadis, ainsi que la course du Grand Prix essoufle les chevaux de Longchamp, je vois bien aujourd'hui que je le parcourrais en quelques enjambées.

C'était un joli jardin, pourtant, ce jardin du passé, tout ensoleillé, développé en deux terrasses qui, chacune, avaient leur pelouse, leurs grands arbres, leurs massifs de géraniums et de rosiers. La fierté du premier jardin était une immense « Gloire de Dijon », en espalier. Ses fleurs, à l'automne, mûrissaient comme des poires, lentement, si savoureuses, si drues, que l'on avait une folle envie d'y mettre la dent. D'ordinaire elles venaient mourir dans le « salon vert » parmi les bouquets de feuilles d'automne, qui couronnaient les vases de la cheminée. Leur agonie parfumée répandait, un par un, au pied du cristal, leurs pétales pâlis. Et, quand s'allumait le premier feu d'hiver, tout d'un coup, elles laissaient tomber leur couronne.

Il y avait encore sur cette pelouse un magnolia, dont, tous les ans, on coupait les fleurs, merveilleusement blanches, ouvertes comme des œufs de Pâques, pour les porter à la tombe de bébé Emmanuel. A cause de cette récolte candide, le magnolia me paraissait lié au mystère de la Mort. J'aurais considéré comme un sacrilège de monter dans cet arbre-là, de casser une de ses branches, de lui arracher quelques-unes de ses feuilles luisantes, qui, cependant, auraient figuré de superbes poissons, les jours où l'on jouait à la pêche avec une épingle recourbée au bout d'un fil.

Mais le roi de cette première terrasse, le maître qui répandait d'un étage à l'autre du jardin comme un lavis d'aquarelle légère, ses dentelles pures de son ombre, c'était un « Vernis du Japon », très vieux, d'une unique beauté. Jusqu'à six mètres de terre, il s'élançait, droit et rond comme une colonne. Soudain le tronc s'épanouissait en quatre branches robustes. Elles portaient de fines frondaisons, qui faisaient la masse de l'arbre toute ronde.

L'hiver, des passages d'étourneaux s'y posaient hors de l'atteinte de mes flèches. Le fût de l'arbre était trop large pour qu'un enfant parvînt à l'entourer avec ses bras, — trop lisse pour que mes jambes pussent y découvrir un appui. Je crois bien que dans le cours des dix-huit années que je passai sous les ombrages de ce jardin, successivement j'escaladai tous les arbres, même les sycomores, fragiles comme du verre, qui dissimulaient le fruitier et les communs, — même l'antique arbousier qui, à la saison de ses fruits, éclaboussait mes vêtements de coutil avec des taches sanglantes, — même le grand « Cèdre Déodorat », qui, à la plus légère brise, balançait, comme un cou d'autruche, sa cime nue et flexible ; — jamais je ne songeai à donner l'assaut au noble « Vernis ». Il représentait la limite de mon effort et de mon audace. Il m'apprit que la main d'un enfant ne peut pas tout atteindre.

C'était donc ailleurs, dans un laurier centenaire que j'avais installé ma cabane. Au quatrième étage de branches, comme un homme des bois.

Expliquez-moi cette tendance ?

Vous pouvez bien être un enfant très policé et très doux, voire timide, et qui se trouve un peu seul, dans son lit, le soir, quand les bordées de matelots rentrent dans la ville en chantant, avec des voix avinées, et pourtant il faut que vous ayez un endroit suspendu, caché, invisible aux yeux humains, où l'on se réfugie quelques instants, tous les jours, pour faire le rêve de la vie sauvage, de la liberté sans limites, de la royauté de la solitude.

Ne dites pas que c'est l'instinct de la propriété qui se manifeste à cette minute dans ces esquisses d'hommes que nous sommes dès le début de la vie.

Mon cher père, désolé de voir que mes fonds de culottes pavoisaient les branches du laurier comme une mâture, un jour de régates, ordonna à son maître voilier de me bâtir une belle tente, où je pourrais installer mon mobilier aérien. On éleva cette demeure de toile au milieu de l'allée de tilleuls. C'était un ingénieux ouvrage de matelot, propre et solide. Le vent ni la pluie ne pouvaient rien contre sa probité de toile ourdie pour porter les navires dans la tempête. Un vrai hamac pendait aux solives de charpentes... Pourtant, jamais je ne me plus dans ce palais. Je l'abandonnai aux filles, aux jeunes frères. Je ne voulais pas d'une maison où le premier venu pouvait me surprendre ; d'une

maison où il fallait abriter les outils de jardinage, ranger les pliants, continuer la vie d'un enfant civilisé qui a de l'ordre et qui ménage sa fortune. J'aimais mieux mes six planches pourries dans le laurier que balançait furieusement le vent d'équinoxe. Là, j'étais maître, j'avais tout créé. Et si le grand Vernis du Japon me donna le premier la notion de l'inaccessible, j'appris de mon cher laurier que notre seul effort nous enrichit et nous fait l'âme heureuse : tout le reste est un prêt du hasard ; si tant d'imprévoyants s'attachent à ces biens étrangers, c'est sans doute pour l'envie qu'ils excitent parmi les hommes.

J'aurais voulu vous dire ce que l'on voyait quand on se penchait par-dessus le petit mur, sur la seconde terrasse ; mais mon songe s'arrêta à cette place : je me rappelai que j'étais un passant arrêté sur un seuil de porte, je devins très rouge et je m'éloignai vite.

Un homme avait paru dans la véranda, un bourgeois heureux, de ceux qui, après fortune faite, se promènent, tout le jour, avec un panama sur la tête et un sécateur dans leur poche. Celui-là, bien sûr, ne grimpait pas dans les lauriers : jamais il n'avait rêvé d'escalader un Vernis du Japon, rien d'inaccessible. Il était le naturel personnage de ce jardin rétréci, aligné au cordeau, où les arbres bien émondés ne pouvaient plus abriter des cabanes suspendues, où les rosiers n'avaient plus de gourmands, où le magnolia ne se souvenait plus de l'enfant mort.

Pourquoi aurais-je souffert de voir ce maître nouveau fouler le gravier bruyant des allées, avec ses pantoufles en tapisserie ?

Mon jardin n'est plus là, le cher jardin des songes, où, par la main de nos parents, tout jeunes, nous fûmes des enfants heureux. Il flotte quelque part, au pays des Enchantements Défunts, là où les rosiers sont constamment fleuris, les cieux bleus, toujours, comme dans les enluminures. Et l'Ange du Souvenir défend jalousement sa porte contre les profanateurs.

VII

LE MAGASIN BLEU

Je manquerais à la reconnaissance que je dois aux premiers objets qui se réfléchirent dans mon âme, comme un paysage dans l'eau pure, et qui laissèrent pour toujours leur reflet dans ce miroir, si, après le jardin et la maison paternelle, je ne vous

parlais tout de suite du *Magasin Bleu*. Était-ce le vrai titre de cette honnête revue de famille ? Qu'importe. Longtemps avant que nul d'entre nous pût épeler, nous l'avions baptisée de ce sobriquet, sur la couleur de sa couverture.

Le *Magasin Bleu* entrait chez nous d'une façon mystérieuse.

Le dernier jour du mois, notre père arrivait en retard. Nous étions depuis longtemps à table, si avancés dans le repas du soir que l'on avait renvoyé le rôti au four pour le tenir chaud. Enfin, l'attendu paraissait dans l'ombre de la porte. Je dis l'ombre, car on s'éclairait, en ce temps-là, avec des lampes à l'huile, et la clarté de la suspension ne dépassait point le cercle de nos têtes au-dessus de la nappe. Nous nous levions en tumulte pour aller embrasser notre père, et, tout de suite, on remarquait qu'il portait le *Magasin Bleu* sous son bras.

J'ai deviné pourquoi, à des dates toujours les mêmes, il se faisait attendre ainsi, le cher facteur du *Magasin Bleu*. C'était jour d'inventaire, une échéance de tracas et d'inquiétudes. Alors il avait imaginé ce remède, le bon père : une surprise pour ses enfants, la certitude d'une joie qu'il escomptait, qui lui tenait compagnie dans la route d'ombre, depuis son bureau jusqu'à notre Maison de la Colline.

Ce jour-là, nous ne nous attardions pas aux délicatesses du plat sucré ; père et enfants, tout le monde était pressé de monter au salon pour feuilleter le dernier numéro du *Magasin Bleu*.

Au temps où je parle, bébé Emmanuel dormait déjà sous sa croix, les autres frères et sœurs à la garde de leurs nourrices. Ma sœur Hélène et moi, nous nous installions sur un genou paternel et, devant nos yeux, s'ouvrait le monde merveilleux des images.

Certes, j'ai gardé pour les œuvres d'art un peu d'étonnement, presque religieux. Je sens qu'un reflet du divin les illumine. Mais qui me rendra nos premières extases devant les naïves gravures du *Magasin Bleu* ? C'étaient des planches usées, des paysages convenus, des tableaux d'école, des plantes rares, des poissons, des oiseaux, des illustrations de manuel scolaire, exécutées maladroitement. Pourtant, par cette fenêtre, nous regardions l'univers, je veux dire ce qui existait au delà du grand laurier, du magnolia et du vernis du Japon ; au delà de ces collines bleues que l'on apercevait par les fenêtres, les jours de beau temps ; au delà de la ligne d'horizon marin, derrière laquelle disparaissaient les grands navires.

Dans la bibliothèque à colonnes torses que garde toujours le buste de Shakespeare, la collection des *Magasins Bleus* s'aligne encore aujourd'hui. Cela fait une belle parade de dos en cuir rouge, avec des tranches marbrées de noir, et puis des lettres, des petits filets d'or. Je les rouvre souvent, comme si — telles que des feuilles séchées entre deux pages — j'allais entendre encore les paroles qui, jadis, me furent dites par mon père, tandis qu'assis sur ses genoux je découvrais ce monde nouveau. Le livre est muet : mais les tranches usées, les coups d'ongles sous les belles sentences racontent nos veillées d'autrefois.

Il y a, maintenant, dans ces pages jadis si blanches, de petites éclaboussures. Elles maculent le texte et les marges. Un savant, à qui je les montrais, m'a dit :

— Des taches de fer... La rouille qui ronge les grilles de cimetières...

Elle n'a pas de prise sur les souvenirs. Quand je veux, je puis me refaire l'enfant que j'étais alors, celui qui se cachait tout entier dans un pli de robe de chambre. J'entends le son de la voix qui pour toujours est muette. Je frôle les cheveux blancs de mon père (une grande angoisse l'avait fait grisonner à vingt-deux ans), je revois une petite tache bleue qu'il avait près de la tempe et qui se fondait dans la patte d'oie quand la bouche souriait.

Oh ! le sourire éblouissant, le sourire sans ironie, probe et pur, sur sa figure toute rasée ! Il disparut bien avant l'homme, des années avant que l'angoisse d'âme, un long martyre de chair, eussent dévoré ce corps robuste. Je n'ai cependant qu'à ouvrir le *Magasin Bleu* pour trouver le reflet de cette lumière éteinte. Il y a des gens qui sourient aux combinaisons de la malice, au succès de la force, à la naïveté des simples qu'on bafoue. Lui, se réjouissait du triomphe de la justice, qui faisait une fin consolante à toute ces naïves histoires. Il aimait les honnêtes gens qu'elles mettaient en scène, la force de la vérité qui y confondait les mensonges. Car le *Magasin Bleu* était un bon livre.

Comprenons-nous encore ce que signifient ces mots : « un bon livre ? »

Notre jeunesse a été éduquée par des maîtres qui, de toutes leurs forces, riaient aux éclats quand on leur disait : « Un homme qui écrit a charge d'âmes, tout livre est un plaidoyer. » Ils prétendaient, de bonne foi, que la seule beauté est en cause et qu'il importe peu sur quels mystères de réalité on lève le voile. Ils

professaient cette poétique d'un cœur sincère, sans songer qu'eux-mêmes avaient sainement mûri dans une règle plus austère. Ils ne prévirent pas que dans cette route, leurs disciples aboutiraient au mépris de la créature humaine et au désespoir.

Si ceux qui écrivent savaient comme nous sommes las d'entendre calomnier nos frères les hommes, nous autres les bonnes gens, qui ouvrons les livres, le soir, au coin du feu, quand la besogne quotidienne est terminée ! Il y a encore de ces simples-là, dans le pays de France, des gens qui achètent un livre sur la foi d'un titre, ou parce qu'un jour l'homme qui le signe leur a touché le cœur. Ils connaissent, ces humbles, toutes les platitudes de la vie, l'angoisse des affaires, les difficultés de l'argent, le souci des inventaires, la férocité des concurrences, les inquiétudes de la maladie. Ils ne vont pas au livre comme le monomane à la brochure technique, qui donne la description et l'analyse de son cas morbide. Ils viennent lui demander des états d'âmes plus riants, l'espoir que tout honnête effort a, dès ici bas, sa récompense ; que l'amour ne s'effraie pas de l'humilité de la fortune ; l'évocation de félicités rares, mais possibles, qu'ils appellent d'un nom touchant : « l'idéal ».

Voilà la pâture que l'on vous demande à vous tous qui tenez la plume. Renoncez à mettre tant d'esprit dans vos livres, et ne craignez pas d'y découvrir vos cœurs. S'ils sont secs et durs, jamais vous ne posséderez l'âme de la foule. Il a été écrit : « L'homme ne vit pas seulement de pain. » C'est bien dit : dès que son corps est reposé, sa faim repue, il veut encore du rêve. Il veut qu'on ait pitié de lui quand il souffre, il veut — avant que les savants aient découvert tous les bouillons de culture — qu'on lui affirme :

— Il y a un remède aux mortelles maladies qui assaillent les petits enfants.

Il veut qu'on lui dise :

— La confiance avec laquelle tu lèves les yeux sur ta femme, assise en face de toi, calme et très douce, c'est l'amour, le véritable amour. Tout le reste n'est que chimère.

Il veut qu'on lui dise enfin :

— Dieu te voit et ton effort n'est pas perdu.

Qui nous récrira de pareils livres, de ceux que mon père lisait à ma mère le soir après que nous autres, nous nous étions endormis en guilletant les belles images du *Magasin Bleu* ?

VIII

SOUS LA LAMPE

... Et il est juste que, toi aussi, tu aies ton couplet dans cette tanie, Chère Vieille Lampe de Porcelaine, dont, plusieurs fois éjà, sur cette route, j'ai rencontré le sourire bleuissant, effacé, 'astre mort.

Avant d'apprendre le nom des étoiles qui criblent les nuits, je onnaissais trois lumières, bien aimées : le beau soleil, qui faisait odeur de nos glycines grisantes comme le vin ; la lune, qui se enchait sur le fleuve comme Diane au Miroir, et enfin toi, chère 'larté-de-la-Maison-Close, Bon Génie de nos soirées familiales, ui, durant quinze années, regardas sur le mur croître mon ombre d'enfant.

Sans doute, dans cette Maison de la Colline, comme dans outes les demeures habitées par d'heureuses famille, beaucoup le lampes s'allumaient à la tombée de la nuit. Je vois d'ici la ilhouette dorée de la lampe pompéienne qu'un piédestal trembant supportait, dans le salon. Il y avait encore les lampes le cuivre où l'on apparaissait avec un gros nez, ainsi que dans une oule de jardin ; il y avait les jolies lampes de bronze du petit « salon vert » sveltes comme des élégantes à la promenade. Il y avait la grande lampe, dont le verre cachait à demi la mélancolie d'Évangeline, l'Évangeline de Longfellow, assise sur une ombe. Il y avait... il y avait... de belles lumières de parade ou le visite. Mais pour nous, il n'y avait que toi, Chère Vieille, avec on coulisseau de cuivre, poli comme un instrument d'optique, ta robe de porcelaine blanche que relevait un étroit ruban d'or,

Chaque jour d'hiver, ton entrée, vers quatre heures et demie, apportait une joie dans la salle d'étude. Avant toi, c'était cette minute triste du « chien et loup » qui enhardit les amoureux et glace le cœur des enfants. Les ombres tapies dans les coins sortent de leurs tanières : elles se glissent, elles rampent, elles ouvrent des gueules dévorantes. Des nains malfaisants, des fantômes féeriques, des angoisses difformes les chevauchent, et l'on est là, à trembler au milieu de ce cercle, qui se resserre comme pour un hallali.

Tu paraissais alors, Chère Préservatrice. Notre fidèle Virginie te hissait dans la suspension où ta clarté tamisée par l'abat-jour de porcelaine blanche s'enveloppait d'un nuage laiteux. Et soudain, ainsi que les Tarasques devant les croix haussées par les Archevêques de la Légende Dorée, tous les fantômes s'évanouissaient. Un cercle de lumière traçait dans la grande salle une zone où un enfant se sentait à l'abri de tous les maléfices. Je songeais aux circonférences magiques que les bonnes fées décrivent autour des berceaux de leurs filleuls, — aux tours de diamant où elles abritent les jeunes princesses. Et je levais les yeux vers Toi avec gratitude, Chère Lampe, comme vers l'unique bon génie des nocturnes.

Plus tard, quand vint l'heure des études sérieuses, tu nous causas plus d'une joie. Le matin, la fidèle Virginie oubliait très souvent de te verser ta ration d'huile; alors, au moment où la nuit tombait, il fallait partir à la recherche des ciseaux, des mèches et de la burette. Cela nous procurait un quart d'heure d'une récréation délicieuse. Puis, quand notre mère rentrait de ses courses, quand elle donnait un coup d'œil à nos devoirs, quand elle disait :

— Comment? tu n'en es que là?

C'était une joie de répondre, avec un regret hypocrite :

— Ce n'est pas de notre faute... la lampe n'avait pas de mèche.

Nous savions que Virginie serait un peu grondée. Pauvre Virginie que nous aimions et qui nous aimait tant! Pourquoi éprouvions-nous un plaisir secret à la voir en faute? Peut-être parce qu'elle nous y prenait souvent, peut-être parce qu'elle était un agent de l'autorité.

Indulgente comme ton grand cousin le soleil qui éclaire tous les crimes, tu ne prenais pas garde, Chère Lampe, à ces petites félonies: tu étais toute à la joie de ta mèche longue et neuve, trempant dans la belle huile d'or, et quand, une heure plus tard, on te portait dans la salle à manger, c'était vraiment un reflet de neige que tu répandais sur la nappe.

Laisse-moi signaler à cette place une innocente manie de notre père. Il était persuadé qu'il existait entre toi et lui une entente mystérieuse; que tu doublais, pour lui plaire, la puissance de ton rayonnement. Avec le goût d'exactitude qu'il apportait dans toutes choses, il avait étudié la brochure de ton fabricant. C'était un certain « Monsieur Colombel », qui m'apparaissait à cette

époque comme un astronome de première grandeur, une espèce d'Herschell. Chaque fois que mon père s'asseyait à table, son premier regard était pour Toi. Aussitôt il se levait avec une moue de mécontentement, il touchait à ton coulisseau, il prononçait de la voix grave d'un juge qui cite un article du Code :

— Il faudra que je répète tous les jours la même chose : haussez la mèche et baissez le verre. Vous aviez une lumière rouge, vous avez une lumière blanche. Méthode Colombel.

« Méthode Colombel. » Il n'y avait rien à répondre à cela. Ma mère souriait, nous, après elle, notre père comme les autres. Seule Virginie pensait que ce « Monsieur Colombel » avait été créé et mis au monde afin de l'offenser personnellement, et elle sortait de la salle en fermant la porte un peu trop fort. Il faut vous dire qu'elle était Bretonne et que l'on a dans ce pays-là la tête tout près du bonnet.

Elle reparaissait pourtant sur la fin du repas, afin de te monter jusqu'au salon vert où l'on achevait la veillée. Là, on te coiffait d'un globe et tu prenais tout à fait pour moi l'aspect d'une personne vivante. J'avais lu dans un livre anglais l'histoire d'une lampe qui, dès qu'elle était seule, entrait en conversation avec les pincettes, les vases à fleurs, tout le mobilier du salon. Je ne doutais pas que, Toi aussi, tu ne fusses très amie avec le guéridon, les fauteuils à tête de chien, le petit Shakespeare de bronze qui gardait la bibliothèque, et, plus d'une fois certainement, je me suis approché de la porte à pas de loup, j'ai collé mon oreille à la serrure pour surprendre le secret de vos causeries.

Un jour, quelqu'un fêla ton globe d'un coup léger qui dessina, dans l'épaisseur du cristal, une imperceptible étoile. Ce fut comme un talisman. D'ordinaire, tes globes duraient un mois, bien juste. Il leur arrivait toujours quelque chose de fâcheux : la lampe pompéienne les heurtait, le matin, quand l'armée des lampes venait au rapport du coup de ciseau ; ils déroulaient, on ne sait comment, de dessus la table, un soir que je les avais poussés avec la pile de mes livres. Mais, du jour où ce globe-là eut reçu son baptême du feu, du jour où il sonna mat sous le tapotement du doigt, il s'éternisa sur ton coulisseau, comme un symbole des ironies du destin qui méprise ce qui est caduc pour s'acharner après l'intégrité des hommes et des choses.

Que de fois je fixai cette petite fêlure jusqu'à l'éblouissement. Il me semblait alors que tu étais entourée d'un halo de lumière

plus pâle d'où fusaient des rayons. Après avoir longtemps contemplé ton éclat d'un regard que voilait la fatigue, je n'avais qu'à reporter les yeux sur mes chers parents pour voir leurs fronts cerclés de la même auréole. Elle leur seyait, pour le moins, aussi bien qu'aux saints personnages qui apparaissent dans des vitraux d'église, avec des nimbes d'or. Je pensais qu'un jour, dans le ciel, ils porteraient de ces lumineuses couronnes, et quand mes paupières se fermaient tout à fait, je me demandais si tous, déjà, nous n'habitions pas le Paradis.

C'est une loi de ce monde où tout passe, ce qui brille plus vite que le reste, qu'il faille pleurer vivant sur les soleils disparus, sur les lampes éteintes. En même temps que le ruban d'or qui nouait ta taille s'effaçait par degrés, les dents de ta crémaillère se limèrent avec les années. Nous vîmes ta lueur décroître, pâlir, puis naufrager. Un jour, tu revins de chez « Monsieur Colombel » avec une petite fiche accrochée à ton coulisseau.

L'inventeur de la « lumière blanche » avait écrit :

« Luminaire usé. Réparation inutile. »

On est bien ingrat quand on est jeune. Je te vis monter au grenier sans regret. Je ne comprenais pas que toutes les chères lumières qui avaient éclairé mon enfance s'éteindraient ainsi, l'une après l'autre, et que chacune de ces disparitions serait à côté de moi une victoire des ombres qui sortent des coins obscurs, chaque jour, redoutables, dévoratrices, jamais vaincues, sûres de leur final triomphe, — les ombres qui glacent le cœur des enfants et des hommes.

IX

PAPAREL

J'aime à trouver sur les murs d'une demeure le portrait des grands-parents. Je sais que la mode n'est plus à ces exhibitions. On est gêné par le bonnet provincial d'une aïeule qui, cependant, tenait sa cornette de dentelle pour un certificat de bourgeoisie. On s'excuse sur la médiocrité de ces peintures pour les reléguer dans les combles. Souvent, on achète chez des revendeurs des pastels de messieurs en jabot, qui usurpent la place des exilés.

Si vous ne trouvez pas chez moi, à la place d'honneur, le portrait de Paparel, c'est que l'honnête homme n'entendait rien à la peinture. Un jour, il se fit accommoder par son cousin Beaufils,

dans une huile où je refuse de le reconnaître. En revanche, je garde comme relique un petit crayon où Millet le représenta, en buste, vers sa quarantaine. L'artiste encore inconnu battait la Normandie, son crayon en bandoulière. Il s'arrêta chez Paparel.

Mais au fait, qui était-il ce Paparel dont je vous parle, ainsi comme d'une illustration de l'Histoire de France?

Mon grand-père paternel. De son vrai nom, Paul-Louis Sorel. Mais nombre de gens l'appelaient Paparel, c'est-à-dire papa Sorel, non point par familiarité, — la seule vue de cet homme commandait le respect, — mais parce qu'en effet il avait servi de père à beaucoup de gens.

Sûr qu'il était de sa bonté, Paparel tenait à passer pour redoutable.

Il disait souvent en regardant ses petits fils :

— Pas un de ces enfants n'a mes yeux de taureau.

Paparel n'avait pas lu Homère ; il ignorait que l'épithète est épique et que, sans y songer, il se faisait là un compliment quasi divin. C'est que, avec cette flamme qu'il portait dans le regard, et que de terribles colères d'homme d'action allumaient par intervalles, il aurait voulu nous transmettre une vigueur qui fût célèbre dans le pays Cauchois.

Elle enveloppait une force morale encore plus précieuse.

On se représente mal aujourd'hui ce que fut, au début du siècle, un homme de Tiers-État qui vivait de la mer. Les contemporains de Paparel sont morts, les pavillons d'armateurs Normands qui flottèrent si fièrement sur toutes les mers du monde, et, plus d'une fois, se teignirent de sang « pour l'honneur de France », — tout ce passé de gloire est inconnu des générations nouvelles. Les descendants de Paparel ont oublié le chemin de l'Océan. Ils spéculent au bout d'un câble, sur le café, sur le coton, sur le brouillard. Ils savent que le jeu les dévorera. Ils n'ont plus la force de remonter le courant. Ils cèdent aux étrangers qui les ont envahis et qui leur imposent leurs mœurs d'une table de baccara. Ils regardent leurs ports vidés de navires, qui, à présent, passent au large. Ils contemplent avec mélancolie les maisons de leurs pères, habitées par des joueurs plus heureux. Ils ont perdu le goût du vrai travail, le sens de cet honneur commercial qui, chez des hommes comme Paparel et ses contemporains, avait toutes les susceptibilités de l'idéal chevaleresque.

Au début de sa vie d'affaires, Paparel avait été ruiné par un

associé. Cet imprudent avait à sa façon le culte de l'honneur.

Il écrivit à Paparel :

« J'ai perdu tout ce que vous m'avez confié. Il ne me reste que mon enfant qui n'a plus de mère. Je vous le lègue. »

Et il se mit une balle dans le front.

Paparel s'était marié à vingt ans ; déjà il avait trois fils ; pourtant, il accepta cet héritage du suicidé. Il fit élever l'enfant dans sa maison. En ce temps où le savoir n'était point si commun qu'aujourd'hui, il voulut que, des petits bancs à la philosophie, l'orphelin suivît les cours du collège. Après les diplômes, il l'envoya à l'étranger, en Angleterre, comme il avait fait pour ses propres fils. Plus tard, il le maria avec sa nièce, et il lui réserva une part dans ses affaires. J'ai cru longtemps que l'oncle Édouard était le frère de mon père : ainsi la volonté de Paparel fut accomplie.

On ne possédait point dans ce temps-là ces câbles télégraphiques qui permettent de causer d'un continent à l'autre. Nos navires à voiles prenaient leur temps sur les routes. L'oncle Paul nous a souvent conté qu'il mit une fois près de soixante jours pour joindre la Nouvelle-Orléans. En sa qualité de fils aîné, on l'envoyait visiter les correspondants que Paparel avait au delà de la mer.

J'ai retrouvé dans les papiers de l'oncle Paul un album d'esquisses qui date de ce voyage. Une jeune femme — quelque passagère — y est souvent représentée, de face, de trois quarts, de profil, accoudée à un bastingage, évanouie sur un sofa. Un dernier croquis donne son nom et la date de cette idylle : *Portrait de mademoiselle Anna Brown ; à bord du* Chancellor, *mai 1836.* L'oncle Paul ne se maria jamais. Jusqu'à la fin de sa vie, il fut très galant, particulièrement respectueux pour toutes les dames blondes qui ressemblaient à des anges et qui avaient les vapeurs faciles. Était-ce en souvenir de vous, gracieuse évanouie du *Chancellor*, qui, à cette heure, êtes tout à fait effacée sous la terre de Louisiane ?

Tandis que l'oncle Paul voguait ainsi vers le Nouveau Monde, mon père allait habiter l'Égypte pour y surveiller une ligne de transports ; puis on l'envoyait à la foire d'Astrakan. Il remontait à travers la Russie, suivi de troupeaux que nos navires attendaient à Saint-Pétersbourg. Encore aujourd'hui, j'ai sur ma table l'argenterie qui servait à bord de ces bateaux de la Baltique.

Que de fois j'ai goûté chez Paparel à quelque jambon d'ours que nous envoyaient pour les fêtes de Noël nos correspondants de Saint-Pétersbourg. Je n'avais qu'un penchant médiocre pour cette venaison noire qui sentait la mort. Je crois bien que ma curiosité pour les chasseurs slaves, de qui nous tenions ces présents, souffrit de ses dégoûts enfantins. Je les distinguais mal sous les flocons de neige. En revanche, toute ma curiosité était tournée vers ce beau pays de la Louisiane, dont on parlait, chez Paparel, comme d'une ferme qui lui aurait appartenu. Elle m'apparaissait cette terre d'Amérique, sous la couleur d'un vaste champ de coton, fourmillant de nègres. Les amis de Paparel s'y promenaient, un fouet à la main, coiffés de larges panamas. C'étaient eux qui nous envoyaient des oiseaux merveilleux, dont le grand-père avait des volières pleines et des confitures de gouyave, dont ma bouche est restée sucrée.

Quand les bateaux à vapeur eurent raccourci la route d'Amérique, les amis que nous avions là-bas, et qui, de père en fils, avaient fait avec les Sorel une alliance commerciale où les catastrophes de cyclones, de naufrages, de guerres civiles, étaient les seuls risques qu'on eût à redouter, — nos amis d'Amérique traversèrent annuellement l'Atlantique pour venir serrer la main de Paparel. Je fus certainement surpris de voir qu'ils n'étaient pas vêtus de coutil blanc, pas coiffés de chapeaux de paille, mais que ces petits-fils de Franklin avaient tous leur tailleur à Paris.

Il y en avait un que j'aimais particulièrement, à cause de son collier de barbe blanche et de son œil si vif, qu'on en pouvait soutenir l'éclat. Il s'appelait M. Haudriscoll. Il était toujours chargé, par de belles dames américaines, d'achats de dentelles et de robes de soie. A quatre-vingts ans, il traversa l'Océan pour la trente-deuxième fois. Peu de temps après, son fils unique se noya dans la rivière de Savannah. Nous ne le vîmes plus. J'ai souvent pensé qu'il était de la race des hommes en fer. Il eut, sans doute, vécu des centaines d'années, comme un patriarche, si ce coup ne l'eût frappé dans le cœur.

Quand nos amis d'Amérique paraissaient à la table de Paparel, on voyait sortir de sa cave des vins extraordinaires.

M. Haudriscoll disait dans son collier de barbe :

— C'est la seule chose qui nous manque aux États-Unis.

Et, vraiment, il y avait dans les caves du grand-père des raretés inconnues de cette génération. Entre autres, quelques bou-

teilles de vin cuit qu'un navire avait rapportées du Cap en 1789 ; on les avait toujours réservées pour le mariage de l'oncle Paul. Je me souviens que je les débouchai avec un respect superstitieux au baptême de mon petit Guillaume. Ce n'était plus qu'un souvenir : toute leur âme s'était envolée.

Quand on avait bu le bourgogne et le bordeaux « retour des Indes », les langues se déliaient. Chaque fois, Paparel débitait cette histoire qui mettait à son toupet blanc une aigrette de fierté.

En 1848, un jour que les ouvriers du port se mutinaient, il avait marché vers l'émeute disant :

— Quel est l'homme le plus fort de votre bande ?

Une espèce d'hercule était sorti du rang. Paparel l'avait pesé du regard et il avait dit :

— Combien charges-tu de kilos de blé sur ton dos sans qu'on t'aide ?

L'homme annonça son chiffre en ricanant.

— Eh bien ! reprit Paparel, j'en lève cent livres de plus que toi. Et après, je casse sur mon genou le premier homme qui sortira du sentier.

Il fit comme il avait dit, et les mutins restèrent bouche bée.

Je le sais bien : pour que cette histoire ait tout son effet, il faudrait vous citer le nombre des kilos. Je l'ai oublié. Dieu me pardonne ! car au moment où j'écris ces lignes, je ne doute pas que les cendres du grand-père ne frémissent de mécontentement là où elles sont.

Ne te fâche pas, pourtant, cher Paparel, car j'ai encore à conter à mes contemporains plus d'une histoire de ta vie, qui pourra leur donner le frisson, si, dans la faiblesse de nos reins et la médiocrité de nos caractères, nous avons gardé un culte secret pour la vaillance qui fait les héros, pour cette vertu tarie qu'on nommait force d'âme.

X

LES DINERS DU DIMANCHE

Tous les dimanches, Paparel traitait ses fils, ses brus, ses petits-enfants, ses frères, ses cousins, ses amis et les amis de ses amis.

C'était sa faiblesse, ce goût des tables ouvertes, où les Normands engloutissent des fortunes. Sobre lui-même jusqu'à la rusticité, il aimait à s'asseoir devant la blancheur des nappes

chargées de viandes, de carafes et de fruits, dans la gaieté de ses parents et de ses connaissances. Ainsi faisaient les vieux wikings au retour des barques.

Pour nous rendre aux dîners de Paparel, il suffisait de traverser la route. Une porte, dont nous gardions la clef, nous ouvrait une terrasse d'espaliers et de serres; elle était suspendue comme une nacelle au-dessus de la ville. Chaque jour, Paparel montait à ce balcon pour voir le soleil se coucher. Ensuite il nous prédisait le temps. Sa science faisait beaucoup de jaloux. On l'accusait de consulter des almanachs en cachette, et cette calomnie précipitait l'honnête homme dans la violence.

Sous la terrasse, jusqu'au bas de la colline, jusqu'aux premiers toits de la ville, ondulaient les cimes d'un bois. Les merveilleuses futaies ! les marronniers de cinq cents ans, les peupliers géants dont nos rondes d'enfants faisaient le tour ! En plein jour, je n'affrontais pas ces ombres sans angoisse. Ma voix baissait d'un ton et je venais placer ma main dans quelque main protectrice. Mon excuse était la passion de Paparel pour les animaux extraordinaires. On en rencontrait chez lui d'inconnus. J'ai souvenance entre autres, d'un cerf du Canada qui circulait librement dans ces taillis. Il tourna si mal qu'il fallut s'en défaire à coups de feu. Enfin le bois finissait : je recommençais de respirer quand on touchait aux pelouses, à la chanson des volières.

Paparel était un incomparable ornithologiste. Tous ses capitaines lui rapportaient des îles un tribut d'oiseaux. Aux époques des passages, pas un pêcheur de la côte ne capturait une bête rare qu'il ne l'achetât toute vive. J'ai vécu des heures d'extase devant les grilles de ces volières où des écrins d'oiseaux m'ouvraient le monde des rêves exotiques. D'ailleurs ce paradis, ainsi que tous les Edens, était gardé par de mauvais génies, par des paons argentés qui nous poursuivaient à grands coups de becs et d'éperons, par des « margas » qui pinçaient mes mollets au sang. Pour m'atteindre, ils franchissaient le bec ouvert la barrière de la cour : ils me chassaient jusque devant le boxe de mon amie Bergère.

Bergère était la jument favorite de Parapel, une anglaise très élégante, un peu peureuse. Ses naseaux, inquiets, palpitaient comme des ailes de chauve-souris. J'aimais le bruit de ses piétinements sur la litière sourde, le hennissement dont elle nous hélait par-dessus sa mi-porte, surtout la caresse de ses narines

en velours, qui flairaient mes mains vides avec de grands soupirs. Toujours je priais qu'on me mît sur le dos de Bergère, mais Paparel jugeait mes jambes trop courtes. Pour acheter la paix, il m'avait promis un âne. A la fin, un navire m'en apporta un couple du Pérou.

Évoque ici, cher lecteur, les ivresses premières que t'a données la selle neuve, soigneusement ajustée sur le dos d'un bourricot. Pour une heure tu fus — il t'en souvient — le poète qui monte la chimère ailée. Quand on a dépassé ces joies-là, elles ne reviennent plus. Pour moi, je sais que mon âne péruvien a pris le galop sur une route sonore et, à perte de vue, poussiéreuse et droite. Je n'entends plus, depuis longtemps, la cadence de ses sabots. Il n'est qu'un point mouvant dans le tourbillon qu'il soulève Et je puis bien, hélas! l'appeler de toutes mes forces : il ne reconnaît plus ma voix.

Telles furent les merveilles dont le bois de Paparel regorgeait « sur semaine ». Mais le dimanche, les ânes s'engourdissaient à l'étable, Bergère était enlicolée plus court à son râtelier, les « margas » et les paons boudaient dans leurs volières. Le parc appartenait aux invités de Paparel.

C'était une foule de messieurs grisonnants, veufs comme Paparel; tous avaient des gouvernantes. Il y avait aussi des vieux garçons amenés par l'oncle Paul. Paparel appelait tous ces gens-là des « sans-dimanche ». D'un bout de l'année à l'autre, sa maison leur était ouverte.

Les « sans-dimanche » feignaient un goût hypocrite pour les oiseaux de Paparel. Sûrement, ils préféraient le bordeaux aux perruches retour des îles. Mais Paparel ne s'en avisait pas. Il était content, que chacun fût heureux dans sa maison.

Et vraiment tous ceux qui l'ont traversée en sont sortis reluisants; entre autres, une « gouvernante » que Paparel conserva une quarantaine d'années et qui se fit des rentes tandis que Paparel mangeait son bien. Elle s'appelait Doucette. Nous ne l'aimions pas parce que la fausseté lui sortait des pores et les enfants dépistent l'hypocrisie comme les chiens flairent le renard. Mais Doucette, aux yeux de Paparel, avait des qualités qu'on ne remplace pas : elle préparait à merveille les pâtées des oiseaux; elle faisait la cuisine au bois, les rôtis à la broche. A ce prix, elle vécut dans la maison de Paparel comme dans une ville au pillage. Tous les dimanches une vingtaine de convives s'asseyaient à sa

table de cuisine. D'abord, les gouvernantes des messieurs veufs ; puis les chambrières des « sans-dimanche » ; puis, la couturière de mademoiselle Doucette, une madame Biquet qui allait en journées avec un ara sur son épaule, et puis encore madame Courette, la maîtresse laveuse, avec son mari, sa fille, son gendre ; enfin une foule de « mesdames », dont j'ai oublié les noms. Il me fallait les embrasser à la ronde, si, à la Mi-Carême, je voulais trouver des surprises dans les bottes à l'écuyère que Paparel faisait suspendre à mon intention dans la cheminée de la cuisine.

Aujourd'hui que je juge ma faiblesse et celle des autres avec des yeux plus clairvoyants, je me dis parfois que notre chère France est un peu administrée comme la maison de Paparel. Beaucoup de « sans-dimanche » y ont leur couvert toujours mis. On festoie dans la salle ainsi que dans la cuisine, et il faut que nous autres, les gens de la famille, nous fassions bonne mine aux Doucettes qui gouvernent les fourneaux. Il le faut, si nous voulons que la chère France nous aime. Comme Paparel, elle a sa volière de rêves. On lui fait croire que, toutes seules les Doucettes savent préparer la patée dont vivent les chimériques oiseaux bleus. Donc, pour l'amour de ces songes, elle ferme les yeux sur les vilaines intrigues où notre patrimoine s'effrite.

Aux dîners du dimanche, l'oncle Paul était toujours assis en face de Paparel. J'ai déjà dit que l'oncle Paul était né vieux garçon. Il avait, dès ce temps-là, une foule d'innocentes manies. Il ne supportait pas que les gens de service touchassent aux couteaux à découper. Il voulait qu'on servît les pièces de viande et de gibier tout entières sur la table. En même temps qu'il les découpait, à la mode d'autrefois, il aimait à conter des anecdotes. Il s'arrêtait en l'air, une aiguillette au bout du couteau, quelque carcasse de dindon suspendue.

Alors Paparel battait la chamade avec sa tabatière d'argent.

— Paul... Paul... sacré Paul !... m'entends-tu ?... Il ne m'entend pas !... Marie Jabotte !... Saint Lambin !... C'est sa faute si les enfants s'endorment sur leurs chaises avant la salade.

L'avouerai-je ? Cet accident était le dénouement prévu des agapes dominicales.

Quand j'avais épuisé le plaisir que l'on prend à fourrer ses doigts dans ses oreilles, puis à les retirer, plusieurs fois de suite, vivement, dans le brouhaha des causeries, pour s'emplir la cervelle d'un bourdonnement qui fait songer à la mer, j'allais

m'étendre sur un sofa empire dont le rembourrage de crin me piquait un peu la joue. Au-dessus, pendait un grand portrait de Louis-Philippe. Le roi avait son chapeau à plumes sous le bras. Je fixais ce portrait, afin de demeurer éveillé, jusqu'aux pots de crème, jusqu'à l'entrée de ces piles de beignets aux pommes que Doucette réussissait de façon à se faire pardonner ses prévarications. Je pensais que le toupet du roi Louis-Philippe ressemblait merveilleusement à l'épi qui se dressait sur le front de mon grand-père et que les Sorel se transmettent, par voie héréditaire, comme un signe de ralliement. Mais bientôt ces impressions devenaient confuses. Je glissais à un demi-rêve où s'enchaînaient des sensations de plus en plus vagues, mais délicieuses : les lèvres de Paparel se posaient sur mon front... on remontait à travers le bois... quelque garçon jardinier me portait dans ses bras robustes; mon cher père nous devançait avec une lanterne; j'entendais sa voix annonçant les ravines, le péril des branches, — et moi je goûtais cette enfantine volupté : une traversée de bois, en pleines ténèbres, dans un songe de sécurité et de tiédeur.

(A suivre.) Hugues Le Roux.

L'HONNÊTE GENDARME[1]

PERSONNAGES

LA LOI.
LE GENDARME.
SA CONSCIENCE.
LE RÉCITANT.
LE MOUTON.
LE VEAU.

CHŒUR DANS LE CIEL

SCÈNE PREMIÈRE

Dans le temple de la loi.

LA LOI.

Gendarme, voici ton emploi :
Faire respecter moi, la Loi,
Et, quoi que ce soit qu'on riposte,
Arrêter et conduire au poste
Quiconque me violerait.

LE GENDARME.

Subséquemment què j'y suis prêt.

LA LOI.

Qu'est-ce, me violer ?

LE GENDARME.

Hum ! qu'est-ce ?
Par exemple, étouffer la caisse,
Manger la grenouille d'autrui,
Lui ravir ça qu'il est à lui,
Autrement dit, pour passer outre,
Sè comporter en vrai jean-foutre
Contre sa vie ou son argent.
Lè gendarme est intelligent.

(1) Extrait du *Théâtre Chansonnier*, par J. et R. Rousseau. — E. Dispaleix, éditeur.

LA LOI.

Pas de pitié pour le coupable !

LE GENDARME.

Lè gendarme en est incapable.

LA LOI.

Nul passe-droit pour aucun d'eux !

LE GENDARME.

Lè gendarme et çà, çà fait deux.

LA LOI.

Si c'est un malin qui raisonne ?

LE GENDARME.

Raisonne ou non, jè l'emprisonne.

LA LOI.

Et si c'était un magistrat
Pris en faute, et qu'il te montrât
Sa toque marquée à mon chiffre ?

LE GENDARME.

Jè l'emballerais comme un fifre,
Et, nonobstant contre ni pour,
Lè coffrerais comme un tambour.

LA LOI.

Bon gendarme, la Loi t'estime.

LE GENDARME.

Lè gendarme en est légitime
Et va, pour fairè son dèvoir,
Tâcher moyen, qu'on verra voir.

SCÈNE II

Sur la grand'route.

LE RÊCHANT.

Le gendarme, dans la campagne,
Il n'a que la Loi pour compagne.
La solitude est son orgueil.
Lui seul, de tout il a la garde,
Et partout ensemble il regarde,
Comme Dieu lui-même... Ouvrons l'œil !

Le gendarme, en grande tenue,
Il éblouit la route nue ;

Tricorne et poitrail galonnés ;
L'azur fleurit sur ses culottes ;
Et le double encensoir des bottes
Lui rend hommage... Ouvrons le nez !

Mais il a beau sonder la plaine ;
Les vagabonds, les tire-laine,
L'aperçoivent de tout là-bas
A la splendeur qui le décore ;
Certains, de plus loin même encore,
Sans le voir, éventent son pas.

Et le gendarme solitaire
Se demande par quel mystère
Il ne peut remplir son emploi.
C'est l'Angelus du soir qui sonne !
Et rien à l'horizon, personne
En train de violer la Loi !

SCÈNE III

Dans l'âme du gendarme.

LE GENDARME.

Jè mè sens vènir imè larme,
Dè rentrer au casernèment
Sans avoir honoré mon arme
D'un seul pètit évènèment.
Faut-il donc ainsi vainèment
Avoir aux champs sèmé l'alarme ?
Quoi ! Pas un pèvrè garnèment,
Pas un mutin faisant vacarme,
Avec qui jè puisse un moment
Goûter lè délectablè charme
D'agir procès-verbalèment
En parlant raidè comme un Carme !
O Loi, mère du règlèment,
J'ai donc mal tènu mon sèrment
Què tu reçus en m'estimant
Jè suis donc un mauvais gendarme ?

SA CONSCIENCE.

Nonobstant et subséquemment.

SCÈNE IV

Au crépuscule.

LE MOUTON.

Bè ! bè ! bè !

LE GENDARME.

D'où vient cè ramage ?

LE MOUTON.

D'un être à qui l'on fit dommage.

LE GENDARME.

Bien. Et comment t'appelle-t-on ?

LE MOUTON, *dictant au gendarme qui écrit.*

M, o, u, mou ; t, o, n, ton.

LE VEAU.

Meuh ! Meuh !

LE GENDARME.

Qui donc par là gazouille ?

LE VEAU.

Un orphelin que l'on dépouille.

LE GENDARME.

Parfait ! Procès-verbal nouveau !
Comment t'appelles-tu, toi ?

LE VEAU, *d'une très grosse voix.*

Veau !

LE GENDARME.

Eh ! pas d'insulte, jè tè prie,
Au corps dè la gendarmèrie !

LE VEAU.

Je vous insulte ?

LE GENDARME.

Oui.

LE VEAU.

Non.

LE GENDARME.

Si.

LE VEAU.

Non.

LE GENDARME.

Pourquoi dis-tu : veau ?

LE VEAU.

C'est mon nom.

LE GENDARME.

J'accepte l'excuse publique.
D'ailleurs, j'entends, quand on s'explique.
Lè gendarme est intelligent.
Mais rèvènons au cas urgent.
Si j'ai compris votrè langage,
On vous a fait tort. Jè m'engage
A vous fairè donner raison.
Suivez-moi tous deux en prison.

LE MOUTON.

Bè !

LE VEAU.

Meuh !

LE GENDARME.

Crr ! Jè crois qu'on soupire ?

LE MOUTON ET LE VEAU.

On nous fit mal ; tu nous fais pire.

LE GENDARME.

Puisqu'on a violé la Loi
Jè dois coffrer ; c'est mon emploi.

LE MOUTON.

Bè ! bè ! bè ! La loi violée,
Le fut sur ma toison volée.

LE VEAU.

Meuh ! meuh ! Moi, ce fut sur mon cuir.

LE GENDARME.

N'insistez pas dé vous enfuir.
Par des astuces què jè flaire !
Vous êtes pris, l'affaire est claire.
Tout lè reste, il est d'allèmand
Pour m'enghuer, subséquemment.

SA CONSCIENCE.

Gendarme, gendarme, prends garde !
La dame blanche te regarde,
Et la dame blanche, c'est moi.

LE GENDARME.

Nonobstant què jè sens d'émoi.

SA CONSCIENCE.

Songe quelle source de larmes
Pour l'honneur du corps des gendarmes,
Si tu pinçais deux innocents !

LE MOUTON.

Bê ! bê !

LE VEAU.

Meuh ! meuh !

LE GENDARME.

A leurs accents
Jè vois què c'est moi qui sè trompe.
Suffit ! Je m'ai trompé. Qu'on rompe !
Tout s'éclaire en interrogeant.
Lè gendarme est intelligent. *(Il s'éloigne.)*

LE MOUTON, *le poursuivant.*

Bê ! bê ! bê ! bê !

LE GENDARME.

Quelle pécore !

LE VEAU, *lui barrant la route..*

Meuh ! meuh !

LE GENDARME.

Què voulez-vous encore ?

LE MOUTON, *devenant spectral..*

Que tu le mènes en prison,
Celui qui vola ma toison.

LE VEAU, *devenant fantomatique.*

Et dans un cul de basse-fosse,
Celui qui de mon cuir se chausse.

LE GENDARME, *terrifié.*

Où donc est-il ?

LE MOUTON ET LE VEAU, *sarcastiques.*

Pas loin d'ici.

LE VEAU.

Dans tes bottes, regardes-y !

LE MOUTON.

De lui, ta tunique en est pleine.

LE GENDARME, *affolé.*

Comment ? Què dites-vous ?

LE MOUTON.

Ma laine,
Ma laine de pauvre mouton,
On en a fait du molleton
Pour ta tunique et tes culottes.

LE VEAU.

Ma peau, c'est le cuir de tes bottes.

LE MOUTON.

Mon poil feutré, c'est ton chapeau.

LE VEAU.

Et ton baudrier, c'est ma peau.

ENSEMBLE.

Et nous crierons à perdre haleine :

LE VEAU.

Rends-moi ma peau !

LE MOUTON.

Rends-moi ma laine !

LE VEAU.

Voleur !

LE MOUTON.

Voleur !

ENSEMBLE.

Voleur ! voleur !

LE GENDARME, *fermant les yeux.*

Mais c'est mon bien !

SA CONSCIENCE, *les lui ouvrant.*

Non, c'est le leur.

SCÈNE V

Dans l'âme du gendarme.

LE GENDARME.

O Loi, pardonne à ton gendarme
Qui te violait censément
Sans le savoir, mais qui nè ment
Pour rien au monde à son serment.
Du moment qu'on sonne l'alarme
A mon pervers aveuglèment,

Jè mè soumets, et sans vacarme
Jè vais dans son casernèment
Lè ramèner, lè garnèment
Qui sè conduisait comme un carme
Envers toi, quoique en t'estimant.
O Loi, mère du règlèment,
J'aurai du moins goûté lè charme
D'agir procès-verbalèment.
Mais d'abord, et prèmièrement,
Rendons ces objets d'agrément,
Lè bien d'autrui, m'y conformant.
Jè versèrai plus d'unè larme,
Certe, à quitter mon fourniment.
Toutèfois, mè reste mon arme :
Et c'est, d'après mon sentiment,
Assez pour faire un bon gendarme.

SA CONSCIENCE.

Nonobstant et subséquemment.

SCÈNE VI

Apothéose.

LE RÉCITANT.

Le gendarme, il ôte ses bottes,
Et sa tunique et ses culottes,
Même sa chemise, en songeant
Qu'il en doit couvrir l'indigent.
Aux mains il se met les menottes.
Puis, nu comme un petit Saint-Jean,
Dans l'air du soir il va nageant;
Et, son sabre pour tout insigne,
Son parfum pour feuille de vigne,
En prison, selon la consigne,
Il se conduit lui-même, digne.

CHŒUR DANS LE CIEL.

Le gendarme est intelligent.

Jean RICHEPIN.

MADAME CORENTINE[1]

(Suite.)

XIV

La chambre de Guillaume occupait toute la largeur de l'hôtel, à gauche. Ses trois fenêtres ouvraient, l'une sur le bosquet du côté du Guer, l'autre sur un étroit couloir que bordait le mur de clôture, au delà duquel il y avait un chemin, et l'autre sur la cour pavée que prolongeait, séparée par un escalier, un potager montant.

Même en hiver, la domestique avait l'ordre de laisser les fenêtres ouvertes et de ne fermer que les contrevents. Guillaume aimait à respirer très tard l'air de la nuit, il jouissait d'écouter les bruits rares du port et des rues. Presque tous étaient habituels et connus. Il s'y laissait bercer, assis dans son fauteuil de paille, la bougie éteinte, la tête renversée, les yeux clos.

Ce Breton épais, à la carrure de garde-chasse, était doué,

1. Voir les numéros des 25 août, 10 et 25 septembre, et 10 octobre 1896.

comme beaucoup de sa race, d'une sensibilité féminine. Il se reposait dans des rêves vagues, qu'il n'aurait pu raconter, tellement ils étaient inconsistants, fous quelquefois. Et puis une rumeur inexpliquée s'élevait, un cri d'animal que la distance rendait étrange : il se redressait en sursaut, pris de peur, les pommettes rouges. Toutes les superstitions du vieux pays vivaient dans les dessous de son âme. Il allumait la bougie, fermait les fenêtres, et se couchait.

Ce soir-là, il alla droit à la cheminée, alluma le bougeoir, et le posa sur le bureau à étagère, en vieil acajou, dont les plaques se soulevaient par endroits. Au fond d'une case, derrière une boîte de plumes, il saisit une clef, et la fit tourner dans la serrure d'un des gros tiroirs pendus au-dessous de la table du meuble.

Dehors, un bruit comme d'une infinité de clochettes d'une sonorité adoucie. Guillaume écouta. C'était la pluie sur les toits et sur les feuilles. « Un grain amené par la marée, pensa-t-il. Ça ne m'étonne pas. On étouffe. » Il se leva, poussa les contrevents de la fenêtre ouverte sur la ruelle sablée, et respira profondément. Il essaya de boire lentement, à pleins poumons, l'air d'orage qui soufflait, chaud et pourtant mélangé de courants froids, imprégné d'odeurs de goëmon et de fruits mûrs. Des sensations lointaines lui revinrent. Son cœur battit plus vite sous la poussée de l'imagination qu'il espérait calmer. Des gouttes d'eau, lourdes comme la grêle, fouettèrent le mur, éclaboussant la fenêtre. Guillaume se retira, et revint s'asseoir devant le meuble. Sa main plongea dans le tiroir, et saisit une photographie et un papier d'un doigt de long. La photographie, c'était celle de Simone à cinq ans; le papier, c'était la ligne écrite sur la plage de Sainte-Brelade.

Il les posa devant lui, et appuya sa tête brûlante dans ses mains. Il aurait voulu, à l'aide de ces deux documents incomplets, se représenter Simone, telle qu'il l'avait entrevue à la procession de la Clarté. Et il arrivait bien à grandir cette petite fille en robe courte, l'air espiègle, assise les jambes croisées sur un banc, et tenant sa poupée sur le bras; il modelait cette taille, nouait les cheveux blonds, devenus châtains, derrière la nuque, se souvenait du chapeau de feutre à voile blanc. Mais la pensée de ces yeux qu'il n'avait pas rencontrés? Mais l'âme, les goûts, les rêves de la jeune fille? Le son de cette voix qu'il n'avait plus entendue depuis des années? Que savait-il de tout cela? La ligne

d'écriture était nette, ferme, révélatrice d'une volonté déjà formée. Mais le reste, le sens vrai de ces mots qui ne disaient rien par eux-mêmes, et n'avaient que le sens mystérieux des reliques? Oh! qui le lui dirait?

Que cela était poignant, de constater une séparation si complète! Comme il se sentait étranger, lui, le père, à cette enfant qui était la sienne!

Il se rappelait le jour où Simone avait été conduite chez le photographe, à Tréguier, un mardi. On avait fait, la veille au soir, trente papillotes avec les cheveux blonds, et la petite avait dormi avec une résille blanche de la mère... Chez le photographe, en haut d'une rue, on voyait des photographies de la cathédrale avec des légendes en lettres rouges... Il s'était écrié : « La jolie enfant! » C'était un Parisien, qui ne fit que passer en Bretagne. Mme Corentine souriait, et la grand'mère pleurait presque d'orgueil. Celle-ci avait dit, au moment grave de la pose : « Regardez bien, mignonne, l'oiseau qui va sortir de la boîte. » Et l'étonnement, l'attente ravie de cinq ans qui vont voir voler un oiseau, s'était à jamais fixé sur le portrait...

Et voilà qu'elle avait quinze ans!

N'avait-il donc pas autre chose encore qui parlât d'elle?

Il hésitait. Il s'était si souvent défendu de toucher à cette relique du passé, où le souvenir de sa fille n'était ni le seul évoqué ni le plus poignant. Il se rendait compte, avec tant de certitude, que ce soir, comme bien des soirs, le regret de Simone, l'amour de Simone, enveloppait un autre regret et un autre amour.

La pluie avait pris une sorte d'allure régulière. Elle tombait plus fine et plus serrée, avec un balancement de feuillages chancelants, ployés en tous sens, ivres de bien-être sous l'ondée.

Guillaume fouilla dans le tiroir, écarta une liasse de titres et d'actes serrés par une sangle à boucle, et, dessous, prit un album de dessin, relié en toile grise. Les bords du papier avaient jauni, l'intérieur s'était piqué. Depuis dix ans, l'album avait dormi là, point oublié, mais redouté, comme un ami qui en sait trop long et qu'on évite.

D'une main tremblante, Guillaume l'ouvrit. Il n'y avait pas de dessin, mais cinq ou six pages couvertes d'une écriture rapide, capricieuse, avec des enroulements majuscules suivis de petits caractères à peine formés.

Il s'en échappa un parfum très ancien, comme une odeur dé-

colorée, douce pourtant. Guillaume fut tenté de baiser la page. Il passa la main sur son front, et lut :

« Mon mari m'a demandé de recueillir les mots et hauts faits de Simone, notre fille, âgée de trois ans et sept mois. Bien volontiers. J'en suis flattée, étant la mère de cet amour. Les dames d'ici prétendent qu'elle me ressemble. Moi, je lui trouve les yeux de son père quand il est bon avec moi, c'est-à-dire à l'ordinaire. Je trouve surtout qu'elle a plus d'esprit que tout Lannion ensemble. Nous l'adorons. Je puis le dire ici, puisque ce petit cahier est pour nous deux, tout au plus pour nous trois. Guillaume assure que j'y mettrai des folies. Alors, ça sera pour nous deux. »

Oui, il se souvenait! Il avait dit, un soir, dans cette même chambre, comme ils revenaient d'endormir ensemble Simone : « Vous devriez écrire ce que dit de drôle cette petite. Quand nous serons vieux et qu'elle sera grande, cela nous rajeunira tous de la retrouver ainsi. » Corentine n'avait pas voulu écrire devant son mari. Mais le lendemain, avant le déjeuner, l'album était acheté, la première page écrite. Ils étaient restés à la lire. Ils étaient descendus en retard, et Mme Jeanne les avait grondés.

« Je commence aujourd'hui 3 juillet. Hier soir, je couchais Simone. Elle avait le cœur gros, parce que le chat était mort dans la journée. « Maman, est-ce que je ne le verrai plus jamais? — Non. — Peut-être qu'il est dans le paradis? — Mais non, tu sais bien que le paradis est pour les hommes. — Alors, maman, les chats qui sont morts, ils n'ont pas, comme nous, une petite chose qui monte? » Et puis, Simone, se trouvant en veine de philosophie et de pensées sérieuses, a montré du doigt de grosses immortelles, que ma belle-mère cultive et dont elle remplit ensuite les vases des cheminées : « Maman, ces fleurs-là, c'est béni? — Pas du tout. Quelle idée? — Pas même le cœur? » Nous avons trouvé cela très remarquable, son papa et moi.

« *8 juillet.* — Sommes allés nous promener tous trois, en cabriolet, sous prétexte de visiter une vieille tante. Simone était en rose, ce qui lui va bien, et entre nous deux, ce qui nous ravit toujours. Elle saluait de la tête, à droite et à gauche. Personne ne passait dans la campagne. « Que fais-tu, petite? — Je salue le blé, maman, il me dit bonjour. » En effet, de tous côtés, les champs s'inclinaient sous le vent. Moi, je n'ai pu me retenir d'embrasser Simone. Son père non plus, et à la même place. Ce qui m'a touché le cœur. Il y a des jours où il ne l'eût pas fait. »

Mon Dieu! que ces choses, tracées d'une main légère, s'enfonçaient cruellement dans l'âme! Comme il y retrouvait, avec un peu de l'enfant dont elles parlaient, tout le charme de la jeune femme d'alors, son esprit vif, sa vie débordante, et cette note d'amour hélas!... Il ne croyait pas que l'album fût si plein de son nom et de celui de Corentine. Elle avait cru aussi, la petite plume fine courant sur les feuillets blancs, y mettre surtout les pensées de Simone. Et ces souvenirs de jeune mère étaient surtout des mémoires de jeune femme. Et c'était lui, à dix années de là, qui découvrait, le cœur saignant de regrets, pourquoi l'idée leur avait tant plu de conserver des mots de petite fille. Leur amour les enchâssait, les soulevait, les emportait, comme le courant du Guer charrie des algues roses.

Cette femme, avait-il su la guider, s'était-il appliqué à la former, à modérer ce qu'il y avait d'excessif dans son désir de plaire et de puéril dans sa vanité de jolie fille adulée? Non, il n'avait su qu'adorer, excuser, approuver quelquefois les impertinences qu'elle se croyait permises. Il s'était mis à la servir, comme il servait sa mère, combattu entre ces deux natures qui se repoussaient, faible entre elles deux très fortes, jusqu'au jour où sa trop longue faiblesse s'était changée en sévérité outrée. Les premières années avaient été pleines de ce bonheur lâche, presque coupable, les autres d'accès de fermeté tardive et parfois excessive.

Le sentiment de ce qui lui avait manqué l'étreignait en ce moment. Il voyait ce qu'il aurait fallu être avec cette femme si heureusement douée, mais à peine élevée : un maître indulgent, un conseiller tendre qui, peu à peu, en aurait imposé, par la douce raison persévérante, à cette nature d'impulsion et de caprice. L'expérience était finie, finie et manquée.

Il reprit la lecture :

« Aujourd'hui 22 août, la petite pleurait sur la plage de Trestrao. Nous étions allé voir mon père. Moi, je n'ai pu la consoler. Guillaume l'a emmenée, il a, du bout de sa canne, dessiné sur le sable un oiseau, le bec ouvert, et il a dit : « Regarde le rossignol, Simone, comme il est gai. Il chante toujours. Fais comme lui. » Elle a promis. Le soir, nous repassions au même endroit, et nous avions oublié l'oiseau consolateur. Simone s'est approchée de son père, lui a pris la main, comme elle sait faire, avec ses yeux levés, câlins : « Allez, mon petit papa, j'ai eu

grande envie de pleurer tantôt, une autre fois, mais j'ai pensé au rossignol. Et alors au lieu de pleurer, j'ai chanté. » Jamais je n'aurais inventé ce moyen-là. Guillaume a une sorte d'intuition naïve de ce qui convient aux enfants, de leurs goûts, de leurs jeux. Il est plus près d'eux que moi.

« ... Oh! ce matin, ce matin! Dans notre chambre, Simone jouait. Elle s'est interrompue, tout à coup : « Maman, je voudrais bien une chose! — Quoi donc? — Maman, je voudrais bien être jumelle! » J'ai regardé Guillaume. C'est bon, la vie, quand on s'aime encore. »

Guillaume L'Héréec ferma l'album, lentement. Deux larmes tombèrent sur la couverture grise. Il ne voyait plus ni le bureau ni le tiroir ouvert. Il la voyait, elle, la reine blonde de Perros, avec ses jolis yeux bleus et ce rire perpétuel qui leur avait été fatal, mais qui avait mis tant de joie dans la maison. Il sanglotait d'amour et de regret. Dans sa soif inapaisée de tendresse, il étendit les bras de toute leur longueur, il les ramena frémissants, tout doucement, sur sa poitrine,comme s'il allait presser cette tête charmante. Puis, quand ils touchèrent le corps, brusquement il fut secoué d'un frisson.

— Je suis fou! dit-il.

Autour de la chambre, il regarda avec effarement les chaises immobiles, alignées le long du mur, l'armoire, le lit qui avait été le leur. Une souffrance nouvelle sortait de toutes ces choses. La pluie continuait de tomber avec un murmure monotone, d'une tristesse immense, traversé par la plainte aiguë des rafales qui se brisaient aux angles.

Il écoutait, et il s'entendit appeler :

— Guillaume!

Il se leva, l'oreille tendue vers la fenêtre.

Quelqu'un appela de nouveau dans la nuit :

— Guillaume!

Cette fois, il courut à la fenêtre. La voix était celle qui n'avait plus retenti dans la maison depuis dix ans. Il la reconnut au battement de son cœur. D'où venait-elle? Que voulait-elle de lui? Il se demanda s'il ne rêvait pas. Pour s'en assurer, il tâta de ses deux mains les bordures de granit de la fenêtre. L'impression du froid et de l'humidité le saisit. Non, ce n'était pas une création de son esprit malade. Il se pencha. L'allée était déserte. La pluie fouettait les arbres. De l'autre côté du mur, dans le crépi-

Elle descendait les marches, sa robe déployée, pour montrer la récolte...!

tement des gouttes d'eau, il ne pouvait distinguer aucun bruit de pas. Il chercha du regard, dans le noir uniforme de la nuit, comme si les yeux de femme avaient dû luire. Et il voulut crier.

— Guillaume! répéta la voix, timide, implorante, comme épuisée de souffrance.

Il voulut crier. Il essaya. Un son rauque sortit de sa gorge. Alors il ne comprit qu'une chose, c'est qu'elle allait s'éloigner. Une pensée le traversa jusqu'aux moelles : courir, puisque c'était elle, courir et quoi qu'elle demandât, quoi qu'elle voulût, l'enlever grelottante de dessous l'averse, l'emporter dans ses bras, la réchauffer contre son cœur et la couvrir de baisers, et puis revivre avec elle, revivre les années d'autrefois... Toute sa jeunesse était retrouvée, puisque Corentine l'appelait, et c'étaient ses vingt ans qui se jetaient au-devant d'elle, éperdument.

Et à tâtons, à travers le grand escalier qui craquait, étonné d'être troublé à cette heure-là, il descendit. Il arriva devant la porte du jardin. Elle était verrouillée. Il enleva les verrous. Elle était encore fermée à clé, et la clé avait été enlevée.

Il retourna sur ses pas, pour sortir par la cour, à l'autre extrémité du vestibule.

La porte du salon s'ouvrit, et il se trouva face à face avec sa mère.

Mme Jeanne, un bougeoir à la main, pâle, les traits accentués encore par la lumière rapprochée de son visage, avait cet air de statue sévère qui en imposait à Guillaume, dans sa petite enfance.

— Qu'y a-t-il donc? fit-elle.

— Vous n'avez pas entendu?

— Peut-être avant vous. Mais j'espère que vous n'y allez pas?

Elle disait cela avec un tel accent de mépris qu'il eut presque honte de répondre.

— Je ne puis pas ne pas y aller. Elle m'appelle. J'ai trouvé la porte fermée, j'irai par l'autre!

— Inutile, elles sont toutes fermées. J'avais prévu...

— Vous aviez...

— Non, vous n'irez pas!

Tout hors de lui, il s'élança dans le vestibule. Mais elle se jeta au-devant, les deux mains étendues, barrant le couloir.

— Non, vous n'irez pas! dit-elle, la voix sourde, les yeux étincelants d'une volonté impérieuse habituée à se faire obéir,

Guillaume pouvait, d'un mouvement, écarter l'obstacle.

Cependant il s'arrêta. Et sa mère reprit :

— Je ne veux pas! Dieu merci, je veille sur votre honneur et sur le mien. Je ne veux pas qu'on vous voie courir après une femme que vous avez chassée, qui a fait la ruine de votre maison, que vous avez traînée devant les tribunaux. A quoi pensez-vous donc?

Elle le prit par la main, et l'entraîna dans le salon.

— Venez, Guillaume, dit-elle.

Elle le conduisit au fond de l'appartement, le fit asseoir à côté d'elle, sur le canapé dont le bois contourné s'enlevait, comme une tache, sur la tapisserie.

Au moment où elle s'asseyait, ils crurent entendre la voix qui appelait encore, faible, de l'autre côté, là-bas. La pauvre Corentine avait dû faire le tour, sous la pluie battante, de cette maison qui avait été la sienne, et où elle demandait à rentrer. Elle suppliait encore. Mme Jeanne sentit dans ses mains la main de Guillaume qui cherchait à se dégager. Elle le retint. Tous deux tressaillirent. Il y eut un silence. Si la voix jetait un nouveau cri dans la nuit, Mme Jeanne devinait que Guillaume allait lui échapper. Tout était retombé dans le silence. Les gouttières seules chantaient par saccades.

— Vous pouvez encore passer par la fenêtre, et escalader le mur pour aller retrouver cette femme, dit-elle. C'est votre seule ressource. J'ai tout fermé. Allez donc, Guillaume, je vous laisse libre. On racontera cela demain, dans Lannion. Seulement, moi, je ne serai plus là pour l'entendre. Je serai retournée à Tréguier.

En parlant, elle lui avait lâché la main.

Il ne bougea pas. La tête baissée, il pleurait. De grosses larmes roulaient sur sa barbe.

Le voyant à demi vaincu, elle changea de ton subitement. Sa tendresse maternelle, tout à l'heure irritée et violente, se fit caressante. La femme très bonne sous cette rude écorce reparut. Elle passa le bras autour du cou de son fils.

— Mon Guillaume, dit-elle, je vous rends un immense service. Restez près de moi. Écoutez-moi. Tout ceci n'est qu'une comédie de plus. Je l'ai vue, moi, tantôt, celle qui rôde ce soir autour de la maison.

— Comment, vous l'avez...

— Oui, elle est venue ici.

— Vous l'avez chassée?

— J'en avais le droit, je pense! Elle venait mendier. Elle cherchait à me tromper, elle voulait...

Il répéta, avec une pitié profonde :

— Vous l'avez chassée! Pauvre femme!

Et, suivant le même rêve inquiet, il demanda :

— A-t-elle beaucoup changé?

Mme L'Héréec répondit évasivement :

— Je ne sais pas. Je l'ai à peine regardée. Elle était assez mal vêtue.

— Vous croyez que c'était cela! O mon Dieu! mon Dieu!

Il cacha sa tête dans ses mains, pleurant comme un enfant.

Mme Jeanne se fit extrêmement douce, et, penchée au-dessus des grosses épaules de Guillaume, l'aile de sa coiffe frôlant les cheveux de l'homme accablé de douleur et pleurant d'amour, elle dit :

— Vous auriez voulu lui donner, n'est-ce pas? Je devine votre pensée. Je connais votre cœur. Mais ce cœur, mon pauvre enfant, vous vous êtes repenti déjà de l'avoir suivi. Est-ce que je ne l'avais pas prévu, moi, ce qui est arrivé? Vous étiez trop bon, trop faible. Vous avez laissé cette femme prendre un empire si grand sur vous, qu'en très peu d'années elle a tout compromis. Elle n'a été ni sage ni sérieuse, pour ne pas dire plus. Vous le savez bien. Elle nous a conduits à la gêne, elle qui n'avait que peu de chose, nous qui lui donnions tout. Il a fallu lui rendre encore sa dot intacte, sa dot qu'elle avait dix fois dépensée. Qu'est-ce que vous lui devez donc, je vous le demande? Et que voudriez-vous lui donner encore, à elle qui nous a presque ruinés?... Allez, il n'y avait pas autre chose à faire que ce que j'ai fait. J'ai agi comme votre meilleure amie, en nous défendant tous deux, en protégeant ce qui nous reste, mon enfant : notre honneur qui aurait pu être compromis, et le peu de tranquillité que nous avons acheté bien cher.

Il se leva sans répondre. Elle le retint par le bras, en faisant signe d'écouter. Des gouttes de pluie espacées heurtaient encore les vitres. C'était, avec le gloussement régulier des gouttières, tout ce qui emplissait le silence de la nuit. Mme Jeanne essaya de sourire.

— Vous voyez, dit-elle, il n'y a plus rien!

Elle attendait un de ces mots qui finissaient toujours les expli-

cations entre eux : « Je vous remercie, mère, vous avez eu raison », moins encore, une de ces plaintes qui annoncent l'acceptation, déjà consentie au fond, des rigueurs de la vie. Mais non. Elle avait bien pu empêcher Guillaume d'ouvrir une fenêtre et de rejoindre sa femme. Mais son action avait été toute physique. Elle avait bénéficié d'une longue déférence à ses volontés. Rien de plus. Entre elle et son fils il n'y avait eu aucune rencontre de pensée, même un moment. Il la regardait, les yeux vides de toute émotion filiale et de toute réponse, seulement pour voir si elle avait tout dit.

Alors elle se troubla. Elle se leva à son tour, lui jeta les bras autour du cou, en répétant comme une invocation :

— Mon Guillaume ! mon Guillaume !

Il la laissa l'embrasser, et sortit sans rien dire.

Quand il eut disparu, elle alla jusqu'à la porte du salon, à petits pas, anxieuse, un sentiment de défaite dans l'âme. Elle écouta une minute, et revint au canapé, honteuse de ce rôle d'espion.

Guillaume était remonté dans sa chambre.

XV

Sous l'averse moins violente, Mme Corentine suivait la route de Perros. Sa robe, détrempée de pluie, lui collait aux jambes et gênait sa marche. Le vent soufflait de terre, et la poussait le long des talus qu'elle distinguait à peine. Elle ne songeait guère à la fatigue. Que lui importait ? C'était l'âme qui souffrait le plus. Oh ! cette après-midi, cette soirée, comme elle les revivait douloureusement ! Rebutée, renvoyée, elle qui était venue, dans un élan de tout son être, si vrai, chercher le pardon du passé ! Que fallait-il donc pour les toucher ? En quel mépris ils la tenaient, après dix ans ! Encore s'il n'y avait eu que les paroles blessantes de Mme Jeanne ! Mais le silence incompréhensible de Guillaume, voilà ce qui la torturait.

« Que pouvais-je faire mieux ? disait-elle tout haut. Quoi encore ? J'ai tout fait, tout. Et ils n'ont pas eu pitié ! »

Elle avait attendu, en effet, rôdant autour de la maison, que la nuit fût tombée. Aux approches de l'heure où son mari se reti-

rait dans sa chambre, elle s'était cachée tout près, dans la ruelle déserte qui borde le jardin et s'enfonce à travers la campagne. Elle connaissait le bruit doux que faisait le contrevent en tournant. Elle l'avait entendu, net dans la nuit pluvieuse, au delà du mur. Elle avait aperçu la lueur d'une lumière sur la corniche du toit. Guillaume était donc là. Elle avait appelé. Et tout son cœur était plein de la réponse désirée, du mot qui devait la sauver : « Corentine ! » Hélas ! elle avait répété l'appel, d'abord en face de la fenêtre, puis le long du verger, puis dans la rue du Pavé-Neuf, près du salon. Elle avait tourné autour de l'hôtel, implorant une réponse, espérant toujours. Et l'humiliation avait été vaine, la souffrance vaine, l'espérance vaine.

Toute seule, sur cette route bordée de talus d'ajoncs, elle allait vers son père, qui ne pourrait la consoler, vers sa fille, qui ne devait rien savoir. Et se voyant réduite là, par la dureté de ceux qu'elle avait été chercher, elle sentait passer en elle des réveils de l'ancienne colère. Elle se repentait de sa bonté, elle jurait de ne plus jamais se prêter à aucune réconciliation, se mît-on à genoux devant elle pour l'implorer à son tour. Mais cela ne durait qu'un instant. C'était plutôt en elle un grand chagrin, une impression d'abandon et le martèlement douloureux de cette question, toujours revenue : « Comment ne l'ai-je pas touché, lui du moins, lui qui m'a aimée ? »

Elle ne trouvait point de réponse, si ce n'est qu'on la rejetait à jamais au delà de la mer, dans l'exil. Et cela lui semblait horrible, maintenant, cette vie à Saint-Hélier, qu'il allait falloir reprendre.

Parfois la pensée de la nuit et de l'heure la prenait, quand le vent secouait les buissons, quand les chiens, au loin, hurlaient. Alors elle se hâtait, portée par la peur, par la fièvre qui l'empêchaient de sentir le froid.

Il était plus de minuit lorsque, exténuée, Mme Corentine s'engagea, au bas de la côte de Saint-Quay, entre les premières maisons du port de Perros. Elle fut ressaisie par de très anciennes timidités de bourgeoise, et s'efforça de ne plus faire de bruit en marchant, de crainte d'attirer l'attention. Que dirait-on de l'apercevoir à cette heure, trempée de pluie, seule sur les routes ? Mais toutes les fenêtres étaient closes. Un douanier faisait le quart, enveloppé dans son manteau. Elle attendit, pour traverser la petite place, qu'il se fût éloigné.

Le vieux Guen veillait dans la salle basse. Il devinait que les choses avaient mal tourné. Jusque très tard dans la soirée, il était resté à causer, près de la cheminée, avec Simone. Il n'avait pu se retenir de lui parler de ce sujet qui l'occupait tout entier, et ce que lui avait dit la petite lui semblait si bien pensé, si brave, si fort au-dessus, croyait-il, d'une fille de quinze ans, que maintenant qu'elle était remontée là-haut, il ne cessait de songer à elle.

Au coup frappé par Corentine, il se leva brusquement, et vint ouvrir.

Quand il l'aperçut, pâle, haletante, les vêtements tachés de boue, il comprit, et dit, avec une grande pitié dans la voix :

— Entre, ma Corentine, assieds-toi. Comme tu arrives tard!

Il l'avait prise par la taille, et l'amenait vers la chaise qu'avait laissée Simone. Puis il enlevait le mantelet tout mouillé, et jetait sur le feu une brassée de bois.

— Chauffe-toi, approche-toi. Tiens, comme ceci.

Mais son orgueil de petite tête folle avait ressaisi Corentine. Elle passa la main sur son visage, pour écarter les cheveux collés à ses joues, et, regardant le père, elle dit, avec un rire forcé, qui tremblait :

— Eh bien, je n'ai pas réussi!

— L'as-tu vu?

— J'ai vu Mme Jeanne. Je vous assure qu'elle n'a pas changé. C'est la même femme qui nous déteste, moi, vous, nous tous. J'ai eu grand tort d'écouter tout le monde et d'aller vers ces gens-là!

Elle avait l'air de reprocher son insuccès au vieux Guen, qui s'était assis près d'elle et, tantôt la regardait, tantôt rassemblait, du bout d'une pelle, les rames de bois brûlées en leur milieu. Il resta très doux, et répondit :

— Ce que tu faisais était bien, pourtant.

— J'en suis récompensée, vous voyez! Des injures, le mépris : voilà ce que j'en ai retiré.

— Cela ne m'étonne pas beaucoup d'elle, ma petite. Mme Jeanne n'a jamais été bien disposée pour toi. Mais lui, mon enfant?

— Il n'a pas paru.

— Peut-être il n'était pas là?

— Si! si! il était là, je le sais, et il n'est pas venu!

— Pauvre petite! dit Guen.

Il la considéra un moment, comme la chose la plus triste, la plus faible, la plus à plaindre qu'il eût vue. Puis il reprit :

— Alors, pourquoi es-tu rentrée si tard? Tu devais revenir avant le dîner, en voiture?

Elle rougit. Au coin de ses lèvres, deux plis se creusèrent. Elle renversa un peu la tête en arrière, puis de côté, et, la laissant retomber sur l'épaule de son père, elle dit, en sanglotant :

— Je ne puis pas vous dire... non, pas en ce moment... laissez-moi pleurer...

Et lui, qui n'avait guère l'habitude de ces menues attentions, il s'arrangea pour qu'elle pût mieux pleurer, sans honte, à moitié cachée dans le pli de sa veste brune et soutenue d'un bras, très doucement. Il la traita comme une enfant, se bornant à répéter : « Pauvre! pauvre! » Et cela voulait dire : « Pleure, va, tu es à l'abri. Je t'aime bien. Je suis vieux, Corentine. Mais tu ne pèses guère : appuie-toi. » Elle s'abandonnait à cette tendresse; pour la première fois depuis longtemps elle avait besoin de lui. Il le sentait. Et cela lui était une douceur incroyable.

Quand il la vit apaisée et les nerfs détendus, il la releva :

— A présent, dit-il, tu vas monter dans ta chambre. Fais attention : Simone dort.

— Ah! oui, Simone, fit-elle, comme si elle avait oublié la présence de sa fille.

— Il faudra nous la laisser, fit gravement le capitaine.

— La laisser? Y pensez-vous? Après cela?

Elle se retrouvait tout entière, avec son accent impérieux, son air de lutte et de révolte.

— Oui, dit Guen tranquillement. D'abord, tu l'as promis.

— A qui, je vous prie?

— A elle.

— Je voudrais voir qu'elle me le rappelât, par exemple! Demander à revoir son père, ma fille, après ce qui vient de m'être fait!

— Mais elle ne sait rien, Corentine. Elle serait excusable.

— C'est vrai.

— Et puis, ce n'est pas elle qui te le demande, mon enfant, c'est moi!

— Vous, père? Vous voulez?...

— Oui, je veux.

Elle fixait, stupéfaite, les yeux ardents, ce vieux père qui lui tenait tête sans se fâcher ni s'émouvoir, avec une conviction grave. Elle était si peu habituée à l'entendre parler de la sorte!

— Vois-tu, continua-t-il, je la connais bien, ta Simone, à présent. Elle est capable de faire ce que nous ne ferions pas, ni toi, ni moi.

— Pauvre innocente!

— C'est peut-être à cause de cela, justement, Corentine. Laisse-la aller. J'ai idée qu'elle trouvera des moyens. Quand ils la verront, si belle comme elle est, et si facile à aimer...

Mme Corentine lui prit le bras, brusquement :

— Mais vous ne comprenez donc pas qu'ils la garderont!

— La garder?

— Eh! oui, la garder. Ils sont capables de tout!

Le vieux se leva tout d'une pièce, le visage et la voix rudes pour la première fois.

— Capables de tout, je veux bien, dit-il. Mais elle, ta fille, tu ne la connais pas!

— Allons donc!

— Non, tu ne la connais pas! Si elle te dit qu'elle reviendra, tu peux avoir confiance, elle reviendra, et elle t'en aimera mieux, de ne pas l'avoir traitée comme une enfant qu'elle n'est plus.

— Et s'ils la chassent? dit-elle, mobile comme toujours, et sans voir la contradiction.

— Je serai là, moi, Corentine, pour te la ramener. Et alors, jamais je ne demanderai plus rien. Je te le promets. Mais, essaye encore, dis, essaye par notre Simone, qui ne saura pas tout, mais qui devinera, s'il le faut, et qui peut-être, peut-être...

Sa voix se fit un peu tremblante :

— Tiens, Corentine, fais-le pour moi, qui ai toujours regretté ton mari!

Et telle était la fatigue morale et physique de Corentine, telle aussi la supplication douloureuse du père, que la jeune femme baissa la tête, et dit :

— Je ne sais plus ce que je veux. Faites ce que vous voudrez : je la laisserai.

XVI

Quand Marie-Anne apprit que le projet était accepté, le lendemain, au réveil, elle eut, regardant le père qui lui parlait à voix basse, la même expression de ravissement qu'elle avait eue en apprenant la bonne nouvelle pour Sullian. Son fils dormait près d'elle. Guen, assis au pied du berceau, près du lit, avait l'air heureux, comme si on lui eût annoncé qu'il allait rajeunir de trente ans et reprendre le commandement de *l'Armide*.

Ce fut même une force pour Mme Corentine, ce contentement où elle laissait les siens. Sa résolution prise, elle l'exécuta avec une hâte et une rigueur que personne ne lui eût demandées. Elle abandonna sa fille au grand-père. Elle partit sans pouvoir ni préparer ni juger cette tentative qu'allait faire son enfant. Dès le lendemain, elle louait une voiture qui la conduisait, sans toucher Lannion, à Plouaret. De là, ne voulant pas refaire seule toute la route qu'elle avait parcourue avec Simone, elle se rendit à l'un des ports voisins, et le petit cutter anglais qui, chaque semaine, vient chercher à Portrieux des œufs et des fruits pour Jersey, la prit à bord, et l'emmena.

Simone resta plusieurs jours à Perros. Puis, par une après-midi chaude de la fin d'août, un jour qu'elle se sentait plus de courage, ayant songé, prié, longuement causé avec sa tante devenue son intime amie, elle monta dans la carriole qui l'avait déjà menée au Pardon de la Clarté. Sa malle était ficelée à l'arrière. Le vieux Guen tenait les rênes. Au moment où il allait donner le coup de fouet du départ, Simone sauta à terre.

— Attendez ! dit-elle, j'ai oublié !

Elle remonta en courant l'escalier.

— Tante Marie-Anne, j'ai oublié d'embrasser Sullian !

Elle se pencha, le cœur battant de sa course folle, au-dessus de l'enfant qui dormait, contempla une minute, avec un air de jeune mère, ce visage d'où rayonnait la paix inconsciente et profonde, le baisa au front, se releva :

— Ces petits-là, ça porte bonheur ! dit-elle.

Et quand elle descendit, elle avait une assurance tranquille, qui ressemblait à celle du petit Sullian.

XVII

Tous deux, secoués par la carriole, ils montaient et dévalaient les coteaux familiers de la route. Le soleil épuisait, au fond des grappes de bruyères sèches et sur les dernières fleurs de ronces, un reste de parfum d'été qui s'en allait vers les terres, poussé par un vent doux. Les cimes des bois de pins luisaient comme des aigrettes. Ils n'y prenaient garde ni l'un ni l'autre. Guen conduisait distraitement. Il lui en coûtait de se séparer de Simone. Il se demandait aussi quel accueil serait fait à l'enfant, et l'envie lui prenait de tourner bride. Tout au moins, il eût voulu être là, quand elle entrerait, pour la protéger de sa présence, en imposer, — il le croyait, — à Mme Jeanne, et, au moindre mot, ramener Simone dont la jeunesse ne serait pas, ne pourrait jamais être aimée là comme au logis de Perros. Mais la petite ne voulait pas. Elle avait dit : « Je désire être seule, grand-père. Attendez-moi deux heures près du marché au sable. Si je ne reviens pas, c'est qu'on m'aura bien reçue, et vous aurez de mes nouvelles demain matin. »

Les pensées du capitaine ne sortaient point de ce petit cercle d'amour. Il songeait à peine à Corentine. En vérité, cette confiance de Simone, calme et rose auprès de lui, l'étonnait. Il ne se rappelait plus, étant trop vieux, quelle force c'est d'ignorer, et d'être toute jeune, et de n'avoir en soi rien de brisé.

Pourtant, lorsqu'elle se trouva seule au bas de la rue du Pavé-Neuf, et qu'elle aperçut les volets bruns derrière lesquels son père et Mme Jeanne vivaient, Simone hésita. Elle monta lentement les cinquante mètres qui la séparaient de la porte, effrayée de n'avoir pas préparé ce qu'elle allait dire. Et quand elle eut tiré la poignée de fer forgé de la sonnette, il lui sembla que tout Lannion, averti, avait les yeux sur elle, et regardait.

Ce fut Fantie, la noire, qui vint ouvrir.

— M. L'Hérée ?

Simone n'osa pas dire : « Mon père ? »

Mais la fille, qui l'avait élevée, la reconnut. Elle se recula, livide, comme si elle avait vu une morte apparaître, et, perdant la tête, les mains levées, elle s'enfuit en criant :

— Ciel adorable ! voilà notre demoiselle à présent !

Simone avança, par l'allée sablée, jusqu'au milieu de la façade. Là elle trouva Gote, la blanche, la vieille Trégoroise inféodée à Mme Jeanne. Gote était accourue aux exclamations de sa compagne et servante Fantic. Elle venait se rendre compte et défendre sa maison, avec son air de maîtresse, bourrue, et le ventre en avant, barrant la porte.

— Mon père est-il ici ? demanda Simone.

— Il n'y est pas.

— Doit-il rentrer bientôt ?

— Je ne sais pas.

— Et ma grand'mère ?

Pour le coup, le visage impassible et dur de Gote exprima la stupeur. Oser demander Mme Jeanne ?

— Elle n'y est pas non plus, répondit-elle.

— C'est bien : j'entre et j'attendrai, fit Simone.

Intimidée par le ton résolu de Simone, Gote s'effaça à moitié le long du mur, et demeura immobile, tandis que la jeune fille ouvrait elle-même la porte du salon, et disparaissait.

Simone alla s'asseoir au fond, sur le canapé. Émue de ce premier accueil hostile de la vieille bonne, plus qu'elle ne l'aurait voulu, les narines serrées, comprimant de sa main les battements trop vifs de son cœur, elle tâchait de se remettre, en parcourant du regard ce mobilier qu'elle retrouvait dans le même ordre, aussi clairsemé le long de la tapisserie, comme elle se l'était souvent représenté, de souvenir. Mais, involontairement, ses yeux se tournaient vers la fenêtre. Qui allait-elle voir le premier ? Son père ou Mme Jeanne ? Elle voyait déjà celle-ci entrer, l'air impérieux, ses deux papillotes blanches toutes raides au bord de sa coiffe. Et puis c'étaient les domestiques, dont elle entendait le chuchotement à travers les longs espaces endormis de cette maison. L'émotion ne faisait que grandir. Jamais Simone ne s'était sentie si dépourvue de moyens.

Elle attendait ainsi, inconsciente de la durée, frémissante au moindre bruit, quand la porte s'ouvrit brusquement. Son père entra. Elle s'était levée. Il ne jeta qu'un regard sur elle. Puis, comme s'il allait défaillir, il s'appuya, fermant à demi les yeux, contre la porte dont il tenait la poignée.

Alors Simone s'avança :

— Bonjour, mon père !

Il ouvrit les bras, poussa un grand soupir, et la tint embrassée.

Et elle ne bougea plus, écoutant la réponse de ce cœur d'homme qui battait puissamment contre le sien, comprenant que cet accueil muet valait mieux que toutes les paroles, sûre d'avoir bien fait, récompensée quoi qu'il advînt. Toute cachée sur l'épaule de son père, elle ne le voyait pas. Lui non plus ne songeait pas encore à la revoir. Il la tenait là, sa fille, son sang, l'être cher séparé de lui trop longtemps, la jeunesse qui rentrait.

Enfin ils s'écartèrent l'un de l'autre.

— Ah ! Simone, dit le père, que tu me fais de bien ! D'où viens-tu ?

— De Perros. Grand-père m'a amenée.

— Quelle bonne idée tu as eue ! Asseyons-nous là, veux-tu, où tu étais ?... Tu m'as attendu ?

— Un peu, je crois, je ne sais pas.

— Moi qui ne me doutais pas ! Tu aurais dû écrire.

— A quoi bon ?

— C'est vrai, à quoi bon ?... Tu es grande à présent ! M. Guen va bien ?

— Très bien.

Il la dévorait des yeux, maintenant, assis en face d'elle sur une chaise, à contre-jour. Il s'était mis là pour la mieux voir, un peu penché en avant, les mains jointes sur les genoux, sa figure sérieuse éclairée d'un sourire, et juste à la même hauteur que celle de sa fille. On eût dit qu'il découvrait son enfant, cette robe, ce cou, cette coiffure, ce bout de dentelle. Il parlait, mais ce qu'il disait n'avait pour lui qu'une importance médiocre, et les réponses traversaient comme une partie vague, non encore attentive de son esprit. Simone, au contraire, tout heureuse qu'elle fût, et fière de ce long éloge qu'elle lisait dans les yeux de son père, ne pouvait s'empêcher de remarquer la navrante banalité des mots qu'ils échangeaient. M. L'Hérée n'avait pas demandé des nouvelles de sa femme. Il évitait de la mêler à cette entrevue d'où elle n'était pas absente, cependant. L'enfant devinait, elle voyait que la pensée de la mère était là, entre eux deux. Ils faisaient effort l'un et l'autre, lui par habitude, elle douloureusement et par discrétion, pour ne pas la nommer. Et tout de suite cela les réduisait à un bavardage d'étrangers.

Simone ne pouvait comprendre, d'ailleurs, les sentiments multiples qu'éprouvait son père en ce moment, l'un surtout, la peur de la voir s'échapper, de la perdre, de retomber dans la solitude, après cette apparition radieuse. Il ne savait pas pour combien de temps elle était venue. La question avait dix fois expiré sur ses lèvres, de crainte de cette réponse : « Mais, je retourne. Adieu, grand-père m'attend. »

Enfin, il s'enhardit. Ils causaient depuis une demi-heure au moins.

— Simone, est-ce que... est-ce que tu repars ce soir ?

— Non, mon père, si vous voulez...

— Si je veux, Simone ! Alors ce n'est pas une visite ?

— Bien mieux qu'une visite. J'ai pensé, et ma mère a pensé, — elle le regarda en disant ce mot, et elle s'aperçut qu'il avait baissé les yeux comme sous une douleur vive, — que je ne pouvais passer en Bretagne sans vous donner au moins plusieurs jours. Je souffrais de ne plus vous connaître...

Il répondit, sans changer d'attitude, à demi-voix, confus devant elle :

— J'en ai souffert aussi, va, mon enfant. Mais je me croyais oublié, tu comprends, je n'osais pas t'imposer... La maison n'est pas très gaie... Enfin, puisque ton cœur t'a conduite, je te remercie.

Il leva sur elle ses yeux où brillait une joie encore inquiète.

— Tu restes ?

— Oui, je reste. J'ai fait apporter mes bagages au pont de Viarmes.

— En effet, il faudrait les envoyer prendre... Tu n'as pas vu ta grand'mère ?

— Non, elle est sortie.

— En effet, à cette heure-ci...

Et M. L'Hérée ajouta, avec un sourire triste :

— C'est que, vois-tu, pour désigner ta chambre, pour tous les détails de service, c'est elle qui commande ici... Moi, je suis un peu son pensionnaire...

Il y eut un silence, pendant lequel ils pensèrent tous deux à Mme Jeanne.

Un bruit de voix dans le jardin fit se détourner M. L'Hérée. Et, derrière les vitres, dehors, il aperçut sa mère qui le regardait.

La coiffe de la vieille Gote, à côté, dépassait à peine le bourrelet de glycine.

— La voici, dit-il.

Ils étaient debout l'un près de l'autre, quand elle entra doucement, son mantelet de soie sur le bras, grande, les yeux dans l'ombre de sa coiffe de Tréguier. Mme Jeanne ferma la porte et s'arrêta à quelques pas, comme si elle venait seulement de découvrir la présence de Simone.

Un peu pâle, interdite, Simone marcha en glissant. Elle essaya de dire avec un sourire :

— C'est moi, grand'mère !

Et elle se haussa sur les pieds, pour l'embrasser au front.

Mme Jeanne ne lui rendit pas sa caresse. Elle n'eut pas même l'air de l'avoir reçue. Elle ne quittait pas des yeux Guillaume, son fils, resté près du canapé, et c'était bien à lui, au fond, qu'elle s'adressait, quand elle dit, de ce ton glacé que les émotions vives lui donnaient :

— Je suppose, Simone, que vous êtes seule ici ?

— Oui, dit Simone en s'écartant un peu, toute seule. Ma mère est repartie.

Elle souffrait affreusement d'être obligée de dire cela. Elle regarda son père qui n'avait plus la même physionomie. Très froid d'apparence, comme sa mère, et l'œil aussi ferme maintenant, il dit avec lenteur, en caressant sa barbe :

— Je suis content qu'elle soit venue, mère. Elle a été conduite par son bon cœur. Elle vient passer plusieurs jours avec nous, comme autrefois.

Mme Jeanne comprit, à l'expression qu'il avait, que le Breton de race forte parlait en ce moment.

— C'est bien, dit-elle simplement. Tu n'as pas fait préparer une chambre ?

— Je vous ai attendue.

— Alors, je vais m'en occuper. Nous nous retrouverons tout à l'heure, à dîner.

Quand elle fut sortie, M. L'Hérée et Simone s'approchèrent ensemble de la fenêtre, gênés.

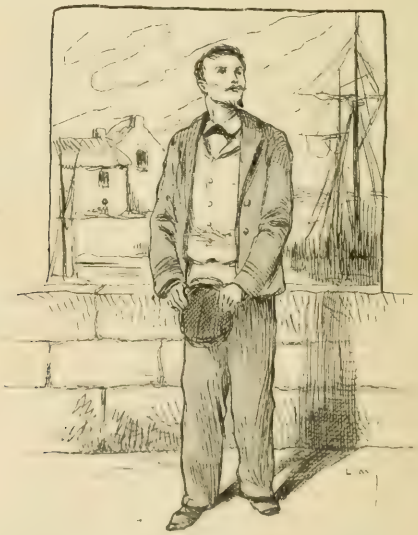
— Simone, dit le père en prenant la main de l'enfant, il ne faut pas t'étonner ni te froisser... Ta grand'mère est un peu rude... Elle a eu des chagrins qui l'ont aigrie... Et puis elle ne

te connaît guère... Ne fais pas attention... Elle est très bonne, je t'assure. Tu ne saurais croire le dévouement qu'elle a montré pour moi.

Et il expliqua, tenant toujours la main de Simone, comment Mme Jeanne et lui vivaient dans l'hôtel de Lannion, quelles prévenances elle avait, quelle entente des choses du ménage et du commerce même, quelle situation honorable parmi les gens de la ville. Et plus il montrait, voulant défendre sa mère, la grande place qu'elle tenait dans sa vie, plus la pauvre Simone se sentait envie de pleurer.

René Bazin.

(*A suivre.*)



Le Gérant : F. Juven.

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 75.10.96.

LES CARTES A JOUER

Les cartes, qui n'ont pas cinq cents ans d'existence, sont répandues à profusion dans les cinq parties du monde, et, bien qu'elles n'aient pas créé le jeu, déjà connu de toute antiquité, on peut dire qu'elles l'ont développé dans d'effroyables proportions.

Malgré leur invention, relativement récente, leur origine est encore obscure, en dépit des travaux nombreux entrepris dès le siècle dernier par des hommes érudits, travaux qui n'ont pas cessé de se continuer jusqu'à nos jours, mais sans donner les résultats espérés par de si nombreuses recherches; c'est à peine si les derniers venus ont ajouté quelques documents nouveaux au fonds transmis par leurs devanciers, si ce n'est de la part des Italiens qui nous ont fourni des indications précieuses sur les tarots.

A quelle époque remonte l'invention des cartes? Quelle contrée, de l'Orient ou de l'Occident, les a produites la première? Autant de points obscurs qui n'ont point été tranchés.

Il faudrait se livrer à de grands travaux d'érudition, citer un grand nombre d'ouvrages pour débrouiller le fil emmêlé de toutes les controverses, et la place nous est trop ménagée pour que nous puissions entreprendre une aussi longue besogne.

Selon toutes probabilités, les cartes ne remontent pas au delà de Charles VI, car, dans son ordonnance de 1369, Charles V, en interdisant les jeux qui détournaient le peuple des vertus militaires, ne cite pas, dans sa longue description, ces petits morceaux de carton dont la manipulation fait perdre à la race humaine un temps précieux qu'elle pourrait employer plus utilement.

Charles VI, en 1395, renouvelant les prohibitions de son père, ne parle pas davantage de l'objet qui nous intéresse.

Nous pouvons donc penser que la connaissance des cartes, malgré l'opinion de quelques-uns, ne remonte pas, en Europe, au delà du dernier quart du XIVe siècle, soit de l'époque qui s'étend de 1369 à 1392.

D'abord attribuées aux Français, elles furent successivement revendiquées par les Italiens, les Espagnols, les Allemands et maintenant par l'Asie; quant à l'affirmation de certaines personnes qui placent à l'actif des Arabes le privilège de les avoir fait connaître à ceux qui les ignoraient, elle est la plus ancienne de toutes, puisqu'elle hantait les esprits, en Italie, dès la fin du XVe siècle.

L'annaliste Jean de Covelluzo écrit qu'*en 1279, le jeu des cartes fut introduit dans cette ville (Viterbe), et qu'il vient du pays des Sarrazins où il fut nommé Naïbi.*

M. Chatto cite après Breitkopf, pour soutenir Jean de Covelluzzo lui-même, un jeu indien appelé *tchaturanga* qui serait une sorte de naïbi, et, comme démonstration, il appuie son opinion sur les cartes hindoustanes, il en analyse jusqu'à trois, de formes circulaires, que possède le musée de la société asiatique de Londres, et dont il fournit le détail minutieux. Nous y cherchons vainement les preuves qu'il en veut tirer, et nous pensons, avec le plus grand nombre, que les cartes sont d'invention européenne, et probablement italienne.

On peut dire, de celles en usage aujourd'hui, en quelque partie

du globe que ce soit, qu'elles forment deux catégories bien distinctes : les *cartes communes* et les *tarots*. On doit ajouter, par comparaisons, qu'elles sont restées, à part de très légères modifications, ce qu'elles étaient à leur point de départ.

Il est peu de personnes qui ne sachent ce qu'on entend par *cartes communes ;* ce sont les jeux composés de cinquante-deux cartes au plus, réparties en quatre séries de treize cartes : trois figures et dix cartes numérales.

Pour la France, les signes distinctifs de chaque série sont les cœurs, les carreaux, les piques et les trèfles.

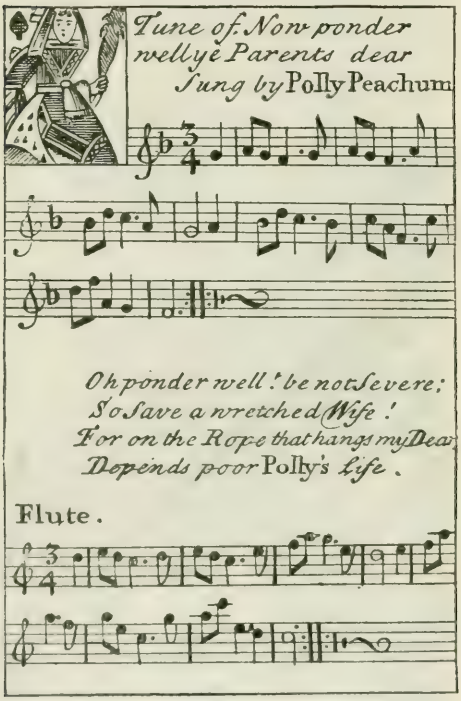
Pour l'Allemagne : les cœurs, les grelots, les feuilles et les glands.

Pour l'Italie, l'Espagne et le Portugal : les deniers, les coupes, les épées et les bâtons.

Tout autres sont les jeux de tarots qui se différencient surtout par le nombre aussi bien que par les éléments des cartes. Indépendamment des quatre séries, déjà signalées, ils en possèdent une cinquième complètement personnelle : c'est une suite de figures composée presque toujours de vingt-deux cartes, numérotées jusqu'à la vingt-unième.

Chacune de celles-ci conserve la supériorité sur toutes les autres. De là le nom d'*atouts* (supérieurs à tous), et celui de *triomphes*. A ces *atouts* appartient proprement le nom de *tarots* (tarocchi).

Chaque série de cartes nominales qui, avec les atouts, composent les jeux de tarots a quatre figures : roi, reine, cavalier et valet, soit une figure de plus que les cartes communes. Les tarots ont donc au moins trente-huit figures : vingt-deux pour les atouts et seize pour les honneurs des quatre séries nominales.



Il convient d'ajouter que les signes distinctifs de ces quatre séries, pour les pays qui n'ont pas modifié leurs anciens types, sont : les deniers, les coupes, les épées et les bâtons.

Trois principaux tarots sont exactement connus : le *Tarot de Venise* ou *Tarot de Lombardie*, en tout semblables à ceux de France, le *Tarocchino de Bologne* et le *Minchiate de Florence*.

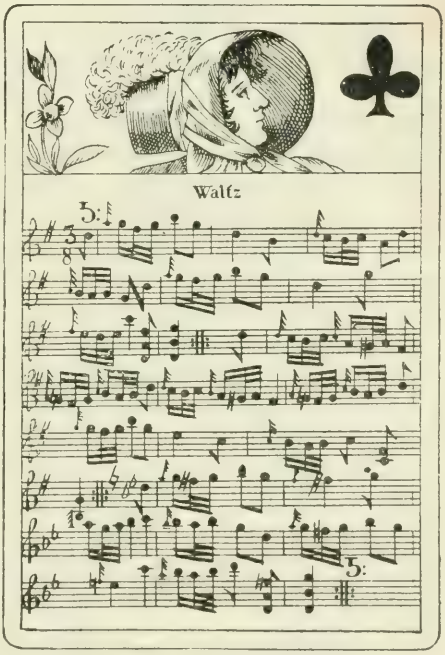
Soixante-dix-huit cartes composent le tarot vénitien, soixante-deux celui de Bologne et quatre-vingt-dix-sept le minchiate de Florence.

Enlevez au tarot de Venise les vingt-deux cartes qui le rendent typique, ôtez-lui encore l'une des quatre figures de chaque série, et vous obtiendrez ainsi les cinquante-deux cartes de nos jeux les plus complets.

Cette réduction paraît s'être effectuée dès l'origine par l'Italie

elle-même pour cette cause probable que le jeu de tarot, déjà très compliqué, constituait bien plutôt une fatigue qu'une distraction, et ce fut peut-être, à cause de cette mutilation que les cartes devinrent du premier coup populaires.

L'exemple des Italiens fut contagieux, les Espagnols voulurent les imiter; mais tout en adoptant les cartes vénitiennes, avec leurs signes distinctifs : coupes, deniers, épées et bâtons, ils repoussèrent les quatre séries nominales complètes. pour ne conserver que quarante-huit cartes, ou douze par série : le roi, le cavalier, le valet, avec les cartes des points, de un à neuf.



Si, cependant, ils négligèrent les vingt-deux images des tarots et la plupart des combinaisons qui les accompagnaient, ils maintinrent dans leur jeu national de l'*hombre* (l'homme), une partie des règles compliquées des naïbis.

Pour les Français, ils se montrèrent plus radicaux, dès le début, en dédaignant les coupes, les deniers, les épées et les bâtons qu'ils remplacèrent par les piques, trèfles, cœurs et carreaux, changement qui leur permit de réduire le format de leurs cartes, de le rendre plus commode, plus maniable que celui des naïbis originaux et de le répandre dans toutes les classes de la société. Autre chose encore : quand la gravure sur bois fit son apparition, ils créèrent le *piquet*, moins sérieux que l'*hombre*, tout en laissant à ce jeu national un calcul qui le rend facilement attrayant.

Les Allemands, à leur tour, entraînés dans le mouvement, se

donnèrent des animaux comme signe de séries et répétèrent l'animal type autant de fois que la carte devait contenir de points. Le principal défaut de cette décision fut de maintenir l'ancienne dimension et de l'exagérer plutôt que de la diminuer.

Dès le début, les cartes furent dessinées et peintes à la main, soit à l'aquarelle, soit à la gouache, au moyen du pinceau, ce qui ressort d'une manière tout à fait évidente, après l'examen des jeux le plus anciennement connus.

Les quatre cartes du musée Correz, à Venise, sont peintes; peintes aussi les dix-sept cartes du tarot dénommées *Cartes de Charles VI*, et dont la date est incertaine; peintes encore les cartes du tarot de Visconti auxquelles ont peut attribuer l'une des années comprises entre 1413 et 1418.

En 1423, les cartes comptaient plus de trente ans d'existence, et, bien que la gravure existât déjà, on ne cessait pas de les peindre; quand on leur appliqua l'impression en relief, elles ne perdirent pas le privilège du pinceau, ni le genre de la miniature qui ne disparut totalement qu'au milieu du XVIe siècle.

Les femmes, grâce à la dextérité de leurs mains, à leur assiduité au travail, comme aussi à l'infériorité de leur salaire, semblent avoir été préférées longtemps aux hommes; ceci dit pour répondre aux personnes qui pensent que le grand débit des cartes exclut le travail artistique et nécessite l'emploi de la gravure. Plus leur prix était élevé, d'ailleurs, et plus on devait les conserver soigneusement.

Voyons maintenant les variations qu'a subies le dessin des figures, suivant les caprices de la mode ou la fantaisie des cartiers.

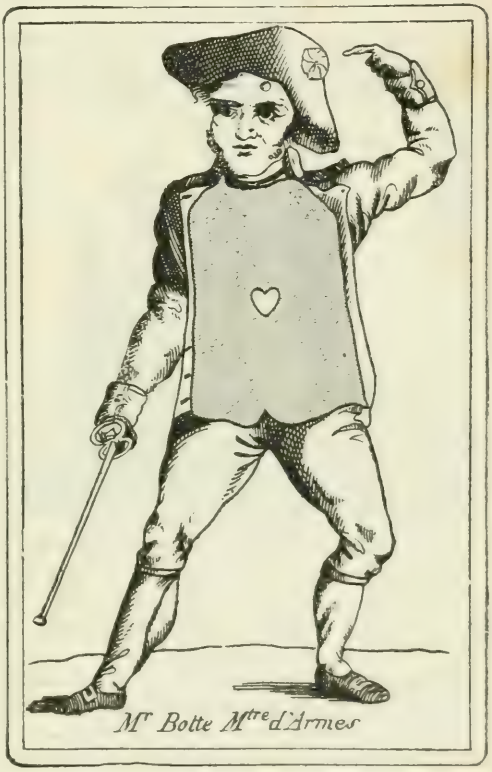
Ce que nous avons appelé : cartes italiennes, tarots de Baldini, tarots de Mategna, ne sont, à proprement parler, que les naïbis, c'est-à-dire les plus anciennes cartes d'où sont sortis les premiers jeux de tarots.

Il en existe trois éditions bien différentes les unes des autres, la première publiée vers 1470, la seconde aux environs de 1485; la troisième, qui semble une copie de la première, peut être classée vers 1540.

Viennent ensuite les tarots vénitiens ou de Lombardie, qui forment trois espèces de jeux italiens précédemment indiqués : les tarots de Venise, les minchiate de Florence et le tarocchino de Bologne. Nous les dénommons dans leur ordre d'ancienneté.

La différence qui les sépare entre eux, c'est que le jeu de Venise est, en lui-même, beaucoup plus simple que celui de Florence qui comprend quarante tarots de plus que le précédent.

Les cavaliers y remplacent les centaures, deux des valets se transforment en servantes, enfin la figure, que l'on appelle le Fou, présente une certaine analogie avec le Pauvre des naïbis.



Dans les minchiate, les attributs de ce personnage sont ceux de la Folie; enfin, malgré le peu de particularités qui distingue les figures des tarots de Venise, il convient de signaler l'adjonction d'une figure intitulée la Papesse.

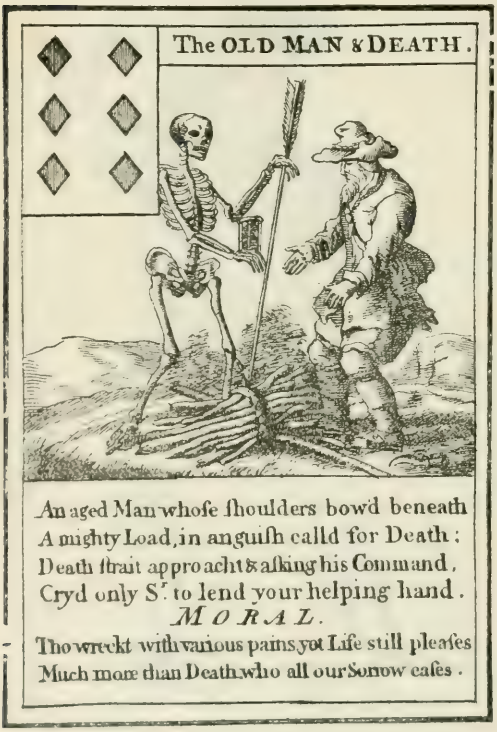
Hors cela, il faut remarquer avec quelle obstination, quelle persévérance, les premiers types se sont conservés, en franchissant les Alpes, dans l'Est et le Midi de la France, ainsi que dans la Suisse.

Les modifications se retrouvent à peine dans l'habillement des personnages formant les séries numérales, où les cavaliers et les valets se sont dévêtus de leurs lourdes armures du xve siècle, pour y revêtir des habits d'un âge plus moderne.

Le tarocchino de Bologne, ainsi que son nom l'indique (petit tarot), n'est que la suite du tarot de Venise; dans les deux jeux, les atouts sont rigoureusement de même nombre, mêmes dessins, mêmes sujets; les légères différences qu'on y remarque ne com-

mencent qu'au XVIIe siècle. Pour n'en citer qu'un exemple typique, les quatre figures à têtes noires du tarocchino moderne, appelées Maures ou Satrapes, sont nommées, dans le tarocchino de la Bibliothèque nationale : l'Empereur, l'Impératrice, le Pape et la Papesse.

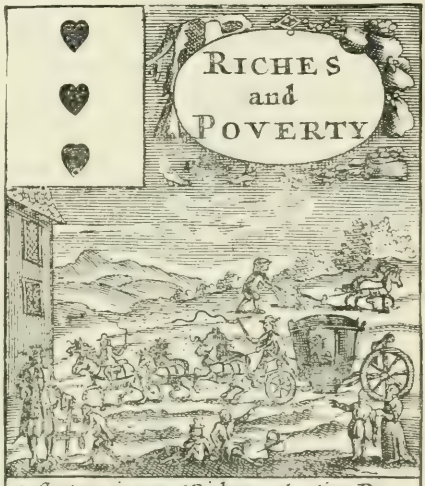
Les différences sont bien autrement importantes entre le jeu vénitien et les minchiate de Florence; ici les cavaliers deviennent des chimères ou des torses humains plantés sur des jambes d'animaux dont une queue fantastique évolue dans l'espace; des guerriers remplacent les valets, pour les épées et les bâtons; les deniers et les coupes deviennent des servantes. Les épées sont droites, tandis que, l'as excepté, les tarots de Venise montrent des sabres recourbés en forme d'un yatagan. Les deniers, à leur tour, se transforment en médailles, avec des têtes dans le champ, à l'exception du neuf, où des oiseaux les remplacent.



Toutes ces cartes, que nous venons de citer, que ce soit par ancienneté, par rareté, par curiosité ou par leur intérêt artistique, représentent des sommes assez importantes, même quand un jeu, nous ne dirons pas est incomplet, mais n'est plus représenté que par une infinitésimale partie; elles n'étaient point, d'ailleurs, d'un prix modique alors qu'elles sortaient des mains du mar-

chand ; on cite un jeu qui, fabriqué pour la comtesse Aurelia Visconti Gonsala de Milan, fut payé quinze cents écus d'or à son auteur.

Quant aux dix-sept cartes, conservées à la Bibliothèque de la rue Richelieu, qui auraient été peintes par Gringonneur pour le service de Charles VI, il faut que le royal dément et son Odette en fassent leur deuil, ce sont de magnifiques tarots vénitiens du xve siècle n'ayant jamais été manipulés par leurs mains.



Nous en pouvons dire autant des quatre cartes du musée Corrère, dont il est impossible de préciser le nom ; mais nous pouvons affirmer qu'elles ne sauraient provenir d'un tarocchino, ni de la trappola de Venise (jeu sans tarots), ni des minchiate.

Parmi les nombreux jeux de cartes inventés par les Italiens, et dont nous venons de faire connaître quelques-uns, il faut encore citer *le Coucou*, qui diffère essentiellement des autres ; il se joue avec trente-huit cartes composées seulement de dix-neuf figures différentes, mais répétées deux fois chacune. Ces cartes, numérotées en gros chiffres romains, sont : *le Coucou*, n° XV ; *le Dragon* (la grosse culotte), n° XIV ; *le Cheval se cabrant*, n° XIII ; *le Chat*, n° XII ; l'*Hôtellerie*, n° XI ; plus dix cartes sans figures, X, IX, VIII, VII, VI, V, IV, III, II, I, 0. Enfin, le Seau, un gros masque et le Fou.

Nous avons dit déjà que les tarots italiens ont enfanté les cartes espagnoles, qui leur ont emprunté leurs séries numérales et leurs signes : deniers, coupes, épées et bâtons, sous les noms de

l'*hombre* et de *naypes*, forme espagnole du mot naïbis, mais altérées par la suppression des quatre dix et des quatre reines, ainsi que par des différences de dessins dans les figures, aussi bien que dans les cartes des points. Les rois italiens sont assis, les rois espagnols sont debout et, comme pour les rois français, les ornements surchargent leurs manteaux. S'il s'agit des points, les épées sont des dagues droites à deux tranchants; les bâtons, des branches d'arbres noueuses, qui les uns et les autres se placent, tantôt horizontalement, tantôt verticalement.

Quelques jeux espagnols, en pénétrant en France, ou même en Italie, sont devenus, avec quelques modifications, dans l'une : l'*Aluette* ou *la Luette*, et dans l'autre, *la Tressette*.

La singularité devient plus grande en ce qui concerne les cartes françaises, qu'il s'agisse des figures ou des signes de séries, puisque le cœur, le carreau, le trèfle et le pique renferment, pour ainsi dire, leur originalité, et, c'est peut-être à cette dernière qualité qu'elles doivent leur succès, celui d'avoir été adoptées presque universellement.

Nous ne discuterons pas les controverses nombreuses qui se sont établies pour l'explication symbolique de ces différents signes, elles nous entraîneraient dans des détails aussi longs qu'inutiles; ni pour déterminer les motifs qui donnent aux quatre rois, les noms de Charlemagne, de César, d'Alexandre et de David; aux reines, ceux de Judith, de Rachel, d'Argine et de Pallas; aux valets, ceux de Lahire, d'Hector, de Lancelot et d'Hogier. D'ailleurs, ces noms ne sont pas immuables; on leur en a substitué d'autres à diverses époques, et, leur unique privilège a toujours été de revenir.

Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'au début, au XIVe siècle, lorsqu'on peignait les cartes, les personnages se présentaient sans état civil aux acheteurs; quand elles furent gravées, aucun nom n'y figurait encore; ce fut beaucoup plus tard que les fabricants français s'avisèrent de les baptiser.

Un fait à citer, c'est que la plupart des cartes anciennes qui sont parvenues jusqu'à nous ont été surtout trouvées dans les couvertures de livres, ou dans de vieux registres dont elles formaient le cartonnage. Les autres doivent leur conservation à leur caractère artistique, c'est-à-dire au grand prix qui s'y attachait.

De ce que nous avons dit, on peut distinguer quatre époques principales du dessin, dans les cartes françaises : celle où les

cartes étaient dessinées ou peintes, avant l'invention de la gravure sur bois ; celle où elles étaient imprimées et empruntées à des romans de chevalerie ; celle encore où les sujets relevaient de la fantaisie ; celle enfin où les quatre rois : César, Alexandre, David et Charlemagne étaient adoptés par la cour, ce qui nous reporte au XVIIIe siècle.

Lorsque se présenta la grande révolution qui devait tout détruire, ou plutôt modifier tant de choses, les cartes subirent aussi une altération, mais dans le nom seulement de ses personnages ; les rois furent détrônés au profit des génies, des sages et des philosophes ; les valets, pourtant humbles, par des guerriers ou des héros de Rome, voire même par des sans-culottes ; les dames, par des vertus ou des libertés ; mais comme tout se recommence, avec le règne de Napoléon, revinrent les anciens usages. Le remarquable réformateur tenta seulement de leur donner une forme plus artistique. David, à son instigation, composa des cartes que Mongez dessina et qu'Andrieu grava sur acier, en 1809. En 1811, M. Gatteaux père en inventa de nouvelles, mais sur bois.

Si les quatre rois, David, Alexandre, César et Charlemagne reconquirent leur couronne, les quatre dames y perdirent leur nom d'origine et devinrent Abigaïl, Statira, Calpurnie, Hildegarde ; il n'est pas jusqu'aux valets qui furent remplacés par Azaël, Parménion, Curion et Hogier.

Ces modifications déplurent au public qui refusa de s'y habituer, si bien qu'en 1813 les vieilles cartes reparurent triomphantes

et furent continuées, dans leur banalité, sous la Restauration, sans autre changement que celui du filigrane; on reprit la fleur de lis de Louis XVI pour la substituer aux abeilles et aux aigles, comme plus tard Louis-Philippe devait prendre pour marque le coq gaulois et Napoléon III un second aigle impérial.

Nous citerons, pour mémoire, le jeu de cartes publié en 1816 par Haubigaut, et plus tard celui de Mme Paris; mais ils rentrent l'un et l'autre, comme celui du colonel Athalin, dans le domaine de la fantaisie. On pourrait en dire autant des jeux comiques, où l'artiste enchâsse dans son dessin les signes de chaque carte pour en tirer des tableaux excentriques quelquefois très joyeux et toujours ingénieux.

Nous ne terminerons pas ce travail sans dire un mot des cartes allemandes. Si de nos jours elles se sont complètement identifiées aux nôtres, elles ont gardé pendant longtemps leur originalité propre. Autrefois, les séries en étaient distinguées par des cœurs, des grelots, des feuilles de lierre et des glands, lesquels simulaient déjà nos cœurs, nos carreaux, nos piques et nos trèfles; mais, antérieurement, elles passaient par la main d'artistes qui les dessinaient et les peignaient aussi, en s'inspirant des attributs de chasse. Les quatre séries représentent quatre sortes d'animaux, deux servant à chasser, comme le chien et le faucon;

les deux autres servant de but au chasseur, comme le cerf et le canard.

Dans les cartes numérales, l'animal qui fournit le sujet de la série, se répète autant de fois qu'il y a d'unités dans la carte.

Pour les cartes suisses, elles dérivent évidemment des cartes allemandes, après celles qui suivirent les animaux; les cœurs sont remplacés par des écussons et les feuilles par des fleurs.

Edouard MONTAGNE.

LE GESTE[1]

(*Suite*)

Ainsi le temps marcha. Un premier événement le tira de sa stupeur. Dombasles trouvait enfin la *position* qu'il avait tant cherchée. Il se mariait. Il épousait une « jeune personne » rencontrée dans le salon de Jean Morsalines : Mlle Camille Lebas, qui comptait vingt-six ans. La nouvelle Mme Dombasles avait un roman derrière elle ; un héritage venait de la faire riche du jour au lendemain ; naguère, bien que jolie, mais encore pauvre, elle avait été délaissée, à la dernière minute, par un fiancé en qui elle avait foi, mais qui n'avait pu se résoudre à rompre une vieille liaison. Aussi, avait-elle horreur de *ces femmes-là*. Elle s'acharnait sur l'espèce en général, sans vouloir admettre d'exception... « C'est nous qui les payons, disait-elle ; c'est avec nos dots, l'argent de nos dots, que leurs anciens amants, devenus nos maris, s'acquittent, se libèrent, liquident le passé !... »

Sur ce sujet, elle ne tarissait plus, dans une formidable rancune. Elle était amère en paroles et perfide en actions.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 octobre 1896.

Frédéric lui plut parce que, comme elle, il épargnait peu de monde en ses discours ; malgré son esprit agressif, elle le devinait faible de caractère, facile à manier, prêt à tout pour bien vivre sans travailler. Il n'avait pas le sou ; donc il lui devrait tout, à elle ; elle jouerait le rôle de bienfaitrice, rôle naturellement dominateur ; elle commanderait toujours puisqu'elle tiendrait la caisse ; régime dotal, bien entendu, l'ex-jeune fille était pratique.

Aussitôt que Dombasles se vit *distingué*, comme on disait jadis, il afficha la passion, courba l'échine, s'offrit pieds et poings liés. Ce fut une plate comédie. Devant Camille, Frédéric, petit garçon, ne faisait qu'approuver, qu'enchérir, toujours du même avis. Il muselait sa verve, bâillonnait son éternelle raillerie ; mais si la douce fiancée donnait le signal de la charge, commençait à médire de quelqu'un, aussitôt, à la rescousse, arrivait l'amoureux aboyeur, hargneux, deux fois heureux de mordre, puisque c'était son seul plaisir, à lui, et que, de la sorte, il s'attirait un sourire de la demoiselle fortunée.

A Gabriel seul, Mme Dombasles n'osait encore s'attaquer... Sur ce terrain, peut-être, Frédéric ne l'eût-il pas suivie ; mais elle avait compris d'avance que le personnage était sacré ; elle n'y touchait pas, bien qu'elle le méprisât profondément, puisqu'elle croyait savoir qu'il était la victime inconsolée *d'une de ces femmes-là*. Elle avait d'autres raisons de le ménager. Il était riche, célèbre, haut placé dans l'opinion publique ; or, Mlle Camille Lebas pratiquait la vénération innée de l'argent, des honneurs et de la renommée.

Un matin, Frédéric, marié, se réveillait avec vingt mille francs de rentes. Elles lui coûtèrent très cher dans l'avenir, mais, au premier abord, il avait peur de faire un beau rêve et de s'en éveiller. Dans son ménage, il fut esclave, et n'ayant point regimbé dès les premiers mois, il en prit l'habitude et le resta sa vie durant ; mais il se levait tard, mangeait, buvait, dormait bien, se promenait au soleil, les mains derrière le dos, n'avait point de soucis, engraissait, et voyait autour de lui renaître la considération.

De cet exemple, M. et Mme Morsalines s'autorisèrent bientôt pour conseiller doucement le triste Gabriel. Comptait-il donc nourrir éternellement sa douleur ? Il avait trente ans passés, l'âge des décisions. Certes, on expliquait sa tristesse, mais,

Ils virent Lucienne... sur le seuil d'un salon; elle indiquait de la main le sens de leur retraite. (Page 247.)

puisque le mal était irréparable, il fallait cependant composer avec lui. Dans les premiers temps, l'amant veuf de Raymonde ne sembla pas comprendre... Il laissait dire, écoutait peut-être, n'entendait pas, et ne répondait rien; un jour, où il était moins distrait que de coutume, il saisit au passage le sens des insinuations, s'indigna violemment, puis supplia qu'on le laissât en repos.

Il fallait s'y prendre autrement; puisque l'œuvre de lenteur et de patience avortait, on essayerait de la surprise; Jean Morsalines escomptait, par avance, la complicité de la jeunesse; il raisonnait juste, quand il prononçait :

— Qu'il en aime une autre, il est sauvé!

Il ajoutait :

— Il faut qu'elle soit blonde ou rousse; des yeux verts ou bleus; rose de teint, un peu capricante d'allures; expansive et rieuse; plus jolie que belle... toujours vêtue de clair... En un mot, qu'elle soit l'opposé de l'*Absente;* qu'elle ne la rappelle en rien... Il doit y avoir des jeunes filles comme cela...

Des mois passèrent cependant, sans que cet idéal pût être rencontré. Mais un soir, au milieu d'un salon où il s'était laissé conduire, Gabriel disait à son père :

— Vois-tu, là-bas, cette jeune fille, celle en rose... elle est vraiment jolie... elle rit admirablement, avec des dents exquises...

— Épouse-la! riposta Jean Morsalines, sur un ton de plaisanterie.

Gabriel reprit sa figure funèbre, puis répliqua pourtant, en haussant les épaules :

— Elle ne voudrait pas de moi!

Le même soir, le père s'informait : Mlle Lucienne de Gévrey, fille du comte de Gévrey, possédait dix-neuf ans, une grosse dot, beaucoup de gaieté naturelle, et un excellent cœur. Elle ne pratiquait aucun art d'agrément; c'était une merveille. Sur quoi, le docteur alla trouver sa femme et lui annonça :

— J'ai notre affaire!

La seconde fois qu'il revit Lucienne, sans qu'il crût à autre chose qu'un hasard, Gabriel la reconnut aussitôt et la considéra; car c'était une vision éclatante, une apparition quasi lumineuse, qui l'arrachait pour une heure à sa nuit. Rose comme d'un reflet d'aurore, sous une chevelure blonde ardente, presque rousse, embrasée au soleil, étincelante aux lumières, la jeune fille, soup

et fine, marchait légèrement, comme Diane au bois; ses yeux, d'un bleu sombre, regardaient devant eux, sans crainte et sans audace aussi ; elle avait la tranquillité souriante des êtres heureux depuis l'enfance, toujours et partout bien accueillis. C'était une grande fleur de joie, poussée au soleil d'or des aristocratiques fortunes, dans une atmosphère molle de tendresses ambiantes.

Et Gabriel s'oubliait à songer que ce serait très doux de la respirer. Elle passa devant lui! il entendit sa voix qui était musicale et légère... Elle le regardait, il s'inclina, troublé.

Il partit ce soir-là, emportant dans ses prunelles cette lueur rousse que laisse l'éblouissement. La nuit, les yeux fermés, il était obsédé encore par des rayons fauves, qui, par instant, prenaient l'apparence d'une grande chevelure incendiaire.

Le lendemain, pour la première fois, il se considérait attentivement dans une glace : ses trente et un ans étaient prêts de finir ; des plis s'étaient creusés en travers de son front ; il était maigre, blême, flétri... Il se jugea très vieux, soupira profondément.

Deux jours plus tard, pour la joie de son père et de sa mère, il acceptait encore une invitation mondaine... Il s'y rendait, dans un vague espoir qu'il ne raisonnait pas. Elle était encore là. Il flaira l'embûche, sursauta, regarda vers la porte, dans un désir de fuite ; mais ses yeux rencontrèrent les yeux de sa mère qui suppliaient. Un quart d'heure après, il ne songeait plus à s'en aller. De vive force, il *lui* fut présenté ; il avait à soutenir sa réputation d'écrivain, de philosophe célèbre, toutes ces vanités tant délaissées depuis trente mois. Il fit un effort, retrouva sa voix ; à s'écouter parler, il finit par penser dans la réalité. Il parut qu'il fut « charmant, délicieux d'esprit, de bonne grâce, un peu mélancolique, juste ce qu'il fallait... » De ce moment, Lucienne l'aima... Et c'est elle qui, dans la suite, lui disait ces belles choses, traduisait de la sorte ses premières impressions.

Seul, il s'interrogeait selon ses habitudes : « Alors, on peut aimer deux fois ? » Mais aussitôt l'image de Raymonde surgissait et criait : « Je ne suis pas morte ! » Et il se reprenait ; c'était vrai, il l'aimait encore, telle qu'elle était, *l'absente*, dans l'horrible stupeur où son âme avait sombré. Il se reprenait donc : « Alors on peut aimer deux femmes à la fois. »

Car — c'était indiscutable — à revoir sans cesse Lucienne, il se sentait charmé, vaincu. Sa vieille jeunesse, étouffée de deuil,

étendait les bras, remuait les décombres, réclamait une issue vers le jour, vers la vie, vers le jardin d'amour où poussent les grandes fleurs de joie !... Elle était si belle, cette enfant rose, à la chair radieuse, et elle s'offrait conquise ! Fallait-il donc éternellement vivre seul et maudit, plus châtié qu'un coupable ? Il était fatigué de l'aridité de ses routes. On lui offrait à boire, la source était tentante... c'est la loi d'ici-bas, de laisser les disparus à leur ombre, et de marcher avec les survivants vers les aubes nouvelles. La main était jolie qui l'y voulait conduire. Puis encore, il était ému de l'indicible bonheur qui transfigurait sa maison. Son vieux père, sa mère aux cheveux gris, riaient à tout propos devant leur enfant retrouvé.

— Laisse-toi guérir, bêta ! criait le docteur... Pasque-Dieu, le remède est doux !

Et la mère :

— Mon fils, mon fils, mon fils chéri, n'est-ce pas que tu veux bien vivre, que tu ne nous puniras pas éternellement des injustices qui ne sont pas les nôtres ? Tu as assez pleuré pour la plus chère mémoire... tu te dois à présent à tes vieux qui t'aiment, eux aussi, qui veulent te voir heureux, avant d'aller ailleurs, et qui veulent bercer l'enfant de leur enfant.

Lucienne entrait ; d'elle, on disait : « C'est la grâce en voyage ! » Alors, ainsi entouré, enveloppé, Gabriel faiblissait ; il hésitait cependant encore. Puis un matin il annonça :

— Ce soir, je dirai oui ou non.

La journée fut longue, anxieuse pour le père et la mère. Gabriel s'était fait conduire à Neuilly ; il y avait un mois qu'il n'y était venu. Brutalement, il dit à Deschellerin :

— Donne-moi ta parole d'honneur que Raymonde ne peut guérir, jamais !

Deschellerin, très net, répliqua :

— Je te la donne. Elle peut vivre dix ans, vingt ans peut-être, comme elle est, saine de corps, perdue d'esprit ; mais c'est notre avis à tous, *jamais, jamais, à moins d'un miracle*, elle ne retrouvera la raison. Mais pourquoi ta question ?

— Parce que j'ai rencontré dans la vie une belle jeune fille et que ce cœur, que je croyais mort assassiné, s'est réveillé, tout d'un coup... Parce que voici près de trois ans que je meurs lentement et que je suis las de souffrir... parce que mon père, ma

mère me supplient à mains jointes... Parce que tout me pousse à vivre, à revivre...

Deschellerin l'interrompit :

— Tu as pleuré toutes les larmes d'un homme ; tu n'es qu'un homme ; et c'est humain de changer de cœur...

Mais Morsalines, irrité, coupait à son tour :

— Je n'ai pas changé de cœur. J'aime toujours Raymonde de la même façon et autant... Je sais à présent qu'on peut aimer deux femmes à la fois. Voilà tout. Tiens, veux-tu tenter une dernière expérience ? Si, tout à l'heure, à ma vue, Raymonde ne pousse pas son cri d'effroi, ne recule pas dans un coin de sa chambre, en se masquant les yeux de son bras replié, dans son geste maudit — si elle m'accueille, au contraire, me laisse la regarder, lui tenir les deux mains, — c'est fini pour l'autre... Adieu, Lucienne, Lucienne est condamnée !

— Viens ! dit Deschellerin.

Par un œil-de-bœuf vitré, Gabriel, comme d'ordinaire, put contempler sa triste amie. Elle était calme, très calme ; ses doigts faisaient rouler un crayon sur une table ; ses yeux étaient fixés sur le jardin, avec une grande douceur. Ses cheveux blancs soulignaient la jeunesse de son visage ; chose absurde, elle engraissait ; c'était une créature superbe, un corps robuste, dont l'âme était partie.

Doucement, ils entrèrent. Elle tourna la tête, vit d'abord Deschellerin et sourit avec un bégaiement, de bienvenue sans doute ; mais soudain, apercevant Gabriel, elle bondit sur elle-même, la face contractée, la bouche noire d'un cri rauque, prolongé... Elle s'écroulait dans l'angle d'un mur, le bras levé, protégeant les yeux, dans son geste éternel de haine et d'épouvante.

Quand Gabriel revint place Malesherbes, très pâle, il entra chez son père ; sa mère était présente. Dès le seuil, il leur tendit les mains, et cria :

— C'est « oui » !

Dès lors, éperdument, il se donnait entier à son nouvel amour, se grisait des yeux bleus, pour oublier les yeux noirs.

Il fut le premier à vouloir de grandes fêtes, de la joie et de l'éclat autour de son mariage. Personnage nouveau, jeune homme retrouvé, il entourait Lucienne d'une adoration presque tumultueuse ; elle répondait, prise, elle aussi, d'une grande passion.

Mariés, ils s'absorbèrent l'un dans l'autre ; s'aimèrent de chair,

s'aimèrent d'âme. La maison était pleine de rires et de chansons, ouverte à tous ceux qui savaient être gais, fermée aux gens moroses.

Lucienne menait le train. Jadis, la pauvre Raymonde offrait plutôt des aspects, des allures de femme légitime ; Lucienne, au contraire, innovait dans l'épouse des façons de maîtresse ; elle se jetait au cou de son mari publiquement. C'était une enfant gâtée : il l'aimait avec protection ; pas tout à fait en égale, avec un peu d'indulgence, mais beaucoup de ravissement ; elle lui faisait la vie claire, parfumée, musicale. Elle ne rappelait l'absente que par un seul côté : comme l'autre, elle était fière de lui, croyait en lui, apprenait par cœur ses livres ; le poussait à reprendre sa tâche, à justifier la gloire déjà conquise.

L'hiver, ils habitaient rue Fortuny, à trois pas de la place Malesherbes ; le printemps, l'été et l'automne, à Croissy, où Gabriel avait acheté une grande villa dans un parc fastueux : c'était plein de fleurs, plein d'oiseaux ; cela chantait dans le soleil, s'endormait en douceur avec le crépuscule ; c'était le beau décor d'une heureuse aventure...

Bientôt un enfant naissait, élargissait le cercle des affections, sans en diminuer la profondeur ; *Jean-Jacques* Morsalines fut accueilli en prince, en royal héritier. Alors l'existence se canalisa.

Gabriel se remit à sa table de travail ; les idées, sollicitées, répondirent ; l'instrument résonna sans fêlure... Le passé s'en allait vers les anciens passés. Gabriel Morsalines se retrouvait lui-même ; il marcha sans interruption à des succès retentissants ; ses camarades s'inclinèrent : il était leur maître.

Doubasles, sur l'instigation de sa femme, demeura le satellite dévoué ; elle aussi se faisait toujours présente, ne marchandant point la louange ; elle tenait à ce titre qu'elle s'était adjugé : l'amie intime de Mme Gabriel Morsalines. Aux étrangers, elle disait : « Nous vivons comme deux sœurs. »

Frédéric, porte-voix de la renommée, racontait Gabriel en détail à qui voulait l'entendre ; c'est à lui que s'adressaient les reporters en quête d'indiscrétions. Il disait à Gabriel : « Je suis l'intendant de ta gloire. »

L'autre le laissait faire, en souriant, en homme habitué aux perpétuelles flatteries.

Deschellerin, très célèbre à son tour, lui aussi, restait fidèle à sa vieille amitié. A voir, à connaître Lucienne, il avait compris

qu'on l'adorât quand même. Chaque fois qu'il entrait, Gabriel, en lui serrant la main, l'interrogeait : « Rien de nouveau ? » Ces paroles banales avaient un sens particulier pour eux seuls. Le médecin, pendant des années, répondit : « Non... rien de nouveau. »

En effet, Raymonde continuait sa stupeur agissante. A de longs intervalles, Gabriel alla la revoir ; mais il n'entrait plus dans la chambre ; de loin, en silence, il considérait quelque temps sa pauvre ancienne amie, puis s'enfuyait bien vite, avide de mouvement, de soleil, d'intelligence, de voir des cheveux blonds, et non des cheveux blancs.

Enfin, cinq ans après son mariage, dans ce monde où toutes les joies sont relatives et mélangées, Gabriel Morsalines, comme l'avait dit Dombasles, paraissait être un homme heureux. Pourtant, il avait encore souffert, et cruellement, le jour où son père était mort, jeté bas par une embolie ; puis, la tristesse douce avait remplacé les premiers désespoirs... ; le souvenir avait fleuri, sans amertume, celui-là, fait d'unique tendresse et de vénération... Gabriel s'était remis en marche, avait accru sa personnalité. Sa réputation était consacrée ; chamarré de croix, il entrait à l'Institut. Il voyait devant lui la route libre, large, encore longue, inondée de soleil, toujours montante vers des horizons clairs. Il laissait toutes les ombres en arrière ; et, par l'éloignement, elles se transposaient d'heure en heure : de noires, devenues violettes, puis lilas, puis mauves... peu s'en fallait qu'elles n'allassent bientôt se fondre dans la neutralité de la lumière blanche.

...Oui, telle avait été, jusqu'à trente-six ans, l'existence de Morsalines, l'écrivain-philosophe, accepté par les esprits d'élite ; tels étaient les multiples, les secrets souvenirs qu'avec Frédéric Dombasles il s'obstinait à remuer, ce soir de fête, dans le jardin de Croissy, tandis qu'une valse, en sourdine, chantait dans les lointains.

Mais, dans cette soirée de triomphe, lendemain d'une consécration, dans cette soirée d'orgueil, où, par une association fatale, ses étapes d'homme arrivé avaient défilé, une à une, devant ses yeux de mémoire, Gabriel, à l'improviste, s'était senti repris de l'ancienne hantise.

L'image sévère et désolée de Raymonde, toute en noir avec

des cheveux blancs, s'esquissait, se dégageait pour lui dans la buée chaude des lampes actives.

A travers les toisons rousses des femmes rieuses, au milieu du heurt des couleurs claires, du chatoiement des soies, des robes chantantes, des gorges roses, des nuques dorées, des bras blancs, des bras nus, Raymonde passait ; elle le regardait avec le long, l'infiniment triste reproche de ses grands yeux bruns, striés d'or... Et, de nouveau, il souffrait de l'inégalité, de l'injustice des destinées.

Dans un parfait oubli des préjugés du monde, il eût trouvé naturel, légitime, que la Raymonde d'antan, celle qui personnifiait sa jeunesse — par la seule autorité de ses titres acquis — vînt prendre sa place dans cette fête. Il se voyait assis entre elle et Lucienne, et ne jugeait pas cela exorbitant... Hélas ! elle était seule, là-bas, emmurée dans la nuit, abandonnée de tous, et d'elle-même...

Il exprimait ces idées vagues. Frédéric, comme toujours, l'approuvait. Tous deux s'étaient hallucinés dans cette évocation des années mortes. Ils ne parlaient plus à présent que par phrases rares, accablés, avec le sentiment d'en avoir trop dit.

Un bruit de voix, au bout de l'allée, leur fit lever la tête. Ils virent Lucienne, toute blanche en pleine lumière, sur le seuil d'un salon ; elle indiquait de la main le sens de leur retraite, en disant :

— Par là... tenez, il est par là... avec Frédéric... Ils se cachent pour fumer, les monstres !...

— C'est Deschellerin, prononça Dombasles... oui, c'est lui.

Le médecin, sortant de la clarté dans l'ombre, aveuglé, avançait à tâtons, les bras ouverts, les mains tendues.

— Par ici ! cria Morsalines... Enfin, te voilà !... N'être pas venu aujourd'hui... Qu'est-ce que tu avais donc de si grave ?...

Mais Deschellerin, soucieux, brutal, l'interrompit de suite :

— Tu ne me demandes pas comme d'habitude : *Rien de nouveau ?*

Gabriel tressaillit, s'alarma sur-le-champ :

— Raymonde ! cria-t-il, morte, hein ? Morte, n'est-ce pas ?

— Non, répliqua l'autre lentement, non, cela vaudrait peut-être mieux...

— Quoi, alors ? parle vite, c'est odieux !

— Tu l'aimes donc encore ?

— Oui ! parle !

— Eh bien, elle est guérie. Je ne croyais pas aux miracles. J'avais tort. Elle est redevenue lucide, absolument lucide ; et cela depuis trois jours, sans interruption, sans une ombre d'égarement. Elle se souvient... Elle te réclame... Elle se réveille après huit ans... c'est un prodige, une résurrection... la science est confondue... mais c'est l'évidence.

Morsalines, assommé, hébété, regardait son ami stupidement, sans pouvoir arriver à tout à fait comprendre. Enfin, il balbutiait une question :

— Mais comment ?... comment ?...

— Oui, appuyait Dombasles, les miracles eux-mêmes ont des causes. Comment est-ce arrivé ?

— Oh ! fit Deschellerin, c'est bien simple ; par contre-coup, effet réflexe... un second incendie. Je connaissais cette théorie, je la jugeais chimérique. Balzac a raconté une histoire analogue (1) ; contre les docteurs, le poète a raison... Enfin, voilà : C'était mardi soir, vers les neuf heures. La grande baraque à six étages, construite en face de nous, de l'autre côté de la rue, a pris feu ; tout de suite, elle a flambé du haut en bas, comme une meule de paille... Alors, un tableau lamentable, une fuite éperdue d'êtres hurlant la peur, à travers la rumeur d'une foule accourue ; puis l'entrée en scène infernale des pompes, les appels des trompes, les coups de sifflet, l'échevèlement des torches... tout ce que, jadis, Raymonde avait déjà vu, entendu. Sa fenêtre s'est ouverte violemment... je me suis précipité chez elle. Elle regardait le feu avec des yeux énormes... Soudain, elle a poussé un grand sanglot, s'est renversée en arrière, en criant : « Gabriel ! Gabriel ! » comme autrefois elle avait crié, à ce que l'on t'a dit. Elle retrouvait la raison, dans des circonstances identiques, au point précis où elle l'avait laissée... Mais tu pleures, toi !

— Va ! dit Morsalines, c'est d'elle qu'il s'agit...

— Elle... oui... Elle m'a reconnu tout de suite. Elle m'a parlé, elle avait recouvré sa voix grave et si douce... Elle disait : « C'est vous, Deschellerin... Que se passe-t-il ?... C'est affreux !... les pauvres gens ! Mais où suis-je donc ? où est Gabriel ? Ah ! çà... mais cet incendie durera donc toujours... Mais non... ce n'est

(1) *L'Aveu*, Balzac.

pas chez nous, ici?... » Ah ! mon cher, je suis rompu aux misères humaines ; mais, cette fois, j'avais le cœur en bas !

Puis, Deschellerin continuait, racontait l'interrogatoire qu'il avait dû subir ; comment Raymonde s'était inquiétée, avait commencé à comprendre en le considérant de plus près, en le trouvant changé, épaissi, vieilli. Peu à peu il avait dû avouer qu'elle avait été malade, endormie, léthargique, longtemps... plusieurs mois. Elle réclamait toujours : « Gabriel, Gabriel, où est-il ? Pourquoi m'a-t-il quittée ? »

— Je lui ai dit que tu étais en voyage; que tu serais de retour à la fin de la semaine. Elle m'a demandé : « A quel jour sommes-nous ?... » Je ne voulais pas t'avertir avant d'être dix fois convaincu que ce n'était pas une lueur passagère, un éclair dans la nuit... mais non ! elle reste lucide, absolument lucide. Tu sais qu'il n'y a jamais de miroir dans les chambres des fous, cela les irrite, les exaspère... Elle m'en a demandé un, tout de suite. Voici trois jours que je le lui promets, que je recule avec des prétextes idiots. Elle ne sait pas encore qu'elle a les cheveux blancs. Je compte sur toi pour lui tout apprendre. Avec toi, elle acceptera tout... Eh bien ! que comptes-tu faire ?

Morsalines rêvait; l'ironie des contre-coups du sort l'emplissait de détresse ; cette guérison miraculeuse que, jadis, il avait souhaitée avec toutes les forces vives de son cœur, qu'il avait implorée du ciel en prières instantes terminées en blasphèmes — à présent, il l'accueillait stupidement, sans savoir s'il devait se réjouir ou se plaindre. Toute son existence en était compromise. Raymonde, certes... le passé... droits immenses, mais Lucienne? mais Jacques?... le présent?... Il prévoyait des ruines et de nouveaux désastres. Pourtant à songer que sa triste maîtresse l'appelait sans cesse, et qu'au réveil de sa stupeur, son premier cri poussé avait été son nom, il revécut les anciennes heures, retrouva le vieil amour, tressaillit à l'idée de la prochaine étreinte... A la question de Deschellerin, il répliqua :

— J'irai !... demain.

A ce moment, l'orchestre faisait trêve : des voix rieuses réclamaient le maître de la maison. Il s'avança machinalement, s'efforça de sourire. Entouré, acclamé de nouveau, il s'inclinait, lâchait des phrases, distribuait des poignées de main. Près de lui, Lucienne prenait à ce triomphe la part qu'elle se croyait due avec effusion elle acceptait l'hommage et le rendait en paroles

joyeuses. Ah! comme elle était sûre de son mari, de son grand homme! comme elle l'aimait, s'en savait aimée, le possédait tout entier!...

Alentour, dans un chœur laudatif, des murmures montaient, d'admiration et peut-être d'envie :

— Qu'il est heureux... qu'ils sont heureux!

Mais si, dans le reflet des grenades magiques, des lanternes rondes semblables à de monstrueux fruits rouges, poussés au soleil de minuit, si tous les visages ne s'étaient empourprés d'une santé factice, ou eût vu la pâleur du maître de la maison, de l'écrivain célèbre, de l'homme privilégié.

— Docteur, vilain docteur, dit Lucienne à Deschellerin... vous n'avez pas dîné avec nous... c'est mal, très mal... je vous en veux!...

Deschellerin répondit, de sa voix naturelle :

— Pardonnez-moi, madame, il faut me pardonner. C'était moins gai où j'étais... près d'un malade... un cas très grave... et surprenant.

— Quel mal? questionna Lajolais, important.

— Oh! ce serait trop long à dire... Sachez seulement que cette pauvre femme...

— Ah! c'est une femme! s'exclamèrent plusieurs voix chantantes, tandis qu'un cercle de têtes rousses et blondes, curieuses, rapprochées, entouraient le grand médecin... Vous la guérirez, n'est-ce pas?

— Peut-être. On l'opère demain.

Il y eut une série de petits cris successifs; un peu d'émotion pimentait cette fête.

— Ah! Dieu, qu'allez-vous lui faire?

Et Deschellerin, bourru — furieux de toute cette joie en songeant à Raymonde — répondit par cette phrase brève, qui soulevait des rumeurs d'effroi :

— Oh! rien, — lui broyer le cœur!

II

Quand on a parcouru le cycle des questions humaines, on en revient à Dieu.

Chaque jour, à chaque page, autrefois, dans son enquête philosophique, Gabriel Morsalines avait examiné, sous tous ses aspects, la formidable interrogation de la divinité ; le plus souvent, il avait conclu par la négation, tant le silence des cieux, devant l'éternelle injustice, lui paraissait accablant comme indice de leur vide absolu.

N'avait-il pas écrit jadis : « La preuve que l'idée de Dieu, pour moi, comme pour bien d'autres, n'est qu'une idée acquise, nullement instinctive ni préconçue, c'est qu'après des années longues d'analyse sincère, de réflexion profonde, je ne puis encore me représenter Dieu que dans son attitude conventionnelle, avec sa face consacrée, sa barbe blanche de Père éternel, tel qu'il est fixé sur les vitraux d'église ou les enluminures des livres de piété. »

Mais, depuis la trente-cinquième année, un trouble nouveau le hantait dans sa marche à travers la pensée. Il était moins certain dans ses incertitudes ; le doute se faisait moins autoritaire dans son raisonnement ; et la simplicité de la croyance commençait à lui apparaître comme un repos, sinon comme une vérité. Il enviait déjà ces pauvres d'esprit qui ont gardé leur foi.

Aussi, de la sorte, peu à peu préparé, dans la voiture à son gré trop rapide qui le portait vers Neuilly, devant l'écroulement de sa vie, au milieu du désarroi de son âme, Gabriel, convaincu de sa faiblesse d'homme, se surprenait-il à répéter plaintivement :

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Il en était réduit à crier au secours, à solliciter l'intervention d'en haut. Ses pensées flottaient sans consistance, déchirées, dispersées comme des nuages par un coup de vent ; il ne restait plus rien de l'écrivain positiviste et rationaliste : l'homme seul subsistait, petit sous le destin, indécis, balloté par deux courants contraires, surtout incapable de vouloir, épouvanté des approches et des menaces de l'heure.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Toute la nuit, il avait réfléchi, remué des *pour*, des *contre*. Il se trouvait entre Raymonde et Lucienne ; en admettant qu'il prît, pour seule loi, la loi de son bon plaisir, quelle serait la solution ?

Il n'en prévoyait aucune.

Car, s'il aimait Lucienne comme aux premiers jours, il savait bien que, devant Raymonde retrouvée, la Raymonde d'autrefois, tout son cœur sursauterait, et que, spontanément, les mots habituels de l'ancienne passion lui monteraient aux lèvres.

Il essayait de donner tort ou raison à l'une ou à l'autre ; hélas ! ni l'une ni l'autre n'avaient tort ; toutes les deux avaient raison. Raymonde, frappée, misérable et tragique, n'avait point démérité. Lucienne, amoureuse fervente, compagne dévouée, conservait tous ses droits d'épouse, n'était pour rien dans l'aventure, n'avait pas à consentir de partage... Et, de plus, elle était la mère de son enfant, de Jacques...

A ce tournant d'idée, il faiblissait, prêt à proclamer la gloire du foyer, de la femme, de l'enfant ; tant pis pour la maîtresse !... sans elle, tous vivraient heureux... Mais aussitôt, devant ses yeux troublés, passait comme un reproche, comme un remords, la vision d'une fille brune et pâle, sérieuse, inspiratrice et conseillère le jour, mais si tendre, si donnée, si complètement amante, lorsque tombait le soir... Il revoyait les scènes intimes de leur vie à deux, rue de Tournon, rue Notre-Dame-des-Champs. Comme elle l'aimait... *mon Dieu !*

Une autre voix criait : « Et Lucienne ? la rose fille aux cheveux éclaboussés de soleil... est-ce qu'elle n'est pas la chanson de tes jours, le charme de tes nuits ?... Est-ce qu'elle ne t'aime pas, elle aussi ! »

Et les yeux bruns, striés d'or, s'éteignaient une seconde devant les yeux rivaux, bleus d'horizon lointain, mais ils se rallumaient à l'impression suivante... C'était une continuelle alternative de défaites et de victoires... Gabriel renonçait. Son unique chance de salut (il y pensa) résidait dans une espérance lâche : depuis des années, il n'avait pas vu sa maîtresse de près ; peut-être était-elle devenue vieille, laide. Alors il serait plus fort devant elle :

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Et encore, sur la route de Neuilly, la lutte continuait dans son cœur entre les deux puissances qui le suggestionnaient. Pour-

tant, dans quelques minutes, il serait devant la revenante... Eh bien, il suivrait l'inspiration du moment, oublierait la raison, serait fou dans cette maison de fous !

La voiture roulait sans bruit sur un boulevard très large, bordé de platanes ; des grilles de jardins se succédaient, mariant leurs verdures ; combien de fois, et sous l'accablement de quelles impressions diverses, avait-il fait ce chemin ?

D'abord, atterré, désespéré, révolté ; puis plus calme, mais triste jusqu'à la mort ; puis habitué, hélas ! avec le sentiment de remplir un devoir, comme l'on va au cimetière, le jour de la Toussaint. Aujourd'hui, une nouvelle façon d'être intervenait ; mais, en conscience, il ignorait laquelle ; était-il joyeux ou triste ?...

— Mon Dieu ! mon Dieu !

De loin, il aperçut les murs noircis de la baraque brûlée ; il entrait dans le drame. C'était le décor du premier tableau. Puis il réfléchit à la bizarrerie des enchaînements de fait, des corrélations indirectes. Cette bicoque qu'il n'avait jamais regardée, dont il ignorait l'existence, pesait du poids de tous ses moellons dans sa destinée ; en brulant, elle avait changé sa vie... Parce qu'une servante de banlieue avait renversé une lampe de pétrole, son foyer à lui se disloquait, menaçait ruine.

Il hurla : « C'est absurde !... »

La voiture s'arrêtait devant la « maison Deschellerin ». Il descendit et, d'un pas rapide, traversa la cour.

Alors une fenêtre s'ouvrit toute grande, une femme se pencha : une voix jeune, joyeuse, vibrante dans les notes graves, cria triomphalement :

— C'est lui, le voici !

Il frissonna des pieds à la tête, reconnaissant la femme, la voix... la femme était très belle, malgré ses cheveux blancs, peut-être à cause de ses cheveux blancs, et la voix était la voix si chère des anciennes confidences et des premiers aveux, la voix de sa jeunesse.

Deschellerin parut. Il prit son ami par le bras :

— Montons... montons vite... Elle t'attend depuis l'aube... Je te le répète, elle ne sait rien... Elle croit qu'elle a été très malade, quelque chose comme léthargique, paralysée pendant des mois... Voilà tout. A toi de l'instruire ; va doucement... je t'aiderai, mais il y en a long à lui apprendre... et ça n'est pas très gai...

Gabriel s'arrêta sur l'escalier.

— Une rechute n'est pas à craindre, au moins ?

— Non, répondit le médecin... il n'y a pas de cause... Mais, pourtant, tu sais qu'à présent je n'affirme plus rien.

Sur le seuil de sa chambre, Raymonde, droite, extatique, les bras ouverts, accueillait l'aimé ; ah ! qu'ils étaient oubliés l'affreux geste, la clameur d'épouvante dont elle le saluait naguère... Du même élan, ils se jetèrent l'un à l'autre, comme deux êtres qui s'appartiennent uniquement ; l'étreinte fut silencieuse ; ils ne pouvaient parler, la gorge prise ; l'eussent-ils tenté, qu'ils eussent crié sans doute...

Enfin, la tête sur l'épaule de Gabriel, Raymonde pleura... C'était la détente nerveuse, nécessaire, attendue. Puis à travers ses larmes, de ses grands yeux levés, elle le contemplait... Ce fut le commencement de constatations graves, de révélations douloureuses. Elle le contemplait.

— Toi, toi, enfin, toi ! mon amour, ô mon unique aimé !... regarde-moi bien... Gabriel !... oui, c'est toi !... mais... je ne sais pas... il y a quelque chose... tu as l'air d'un homme... tu étais un enfant...

Elle s'arrêtait brusquement, considérait tour à tour les deux amis, étudiait leur visage ; puis, frémissante toute, elle répéta, soulignant le mot :

— Tu *étais*... quand donc cela ? il doit y avoir longtemps... Deschellerin ! Deschellerin ! vous savez donc mentir ? J'ai peur de comprendre pourquoi vous me refusez un miroir.

— On va vous l'apporter ! répliqua le médecin, en appuyant sur un bouton de sonnette.

Mais Gabriel affirmait :

— Toi, toi, tu es toujours belle, aussi belle, aussi belle que jamais !

Elle l'interrompit vivement :

— Nous parlons tous au passé... Répondez ! répondez ! J'ai donc dormi dix ans ?

Deschellerin se tourna vers Gabriel, le consulta des yeux ; l'instant était propice ; il prononça :

— Non pas dix, mais sept... sept ans...

Raymonde recula, pliant sous le choc ; elle levait les bras, comme les gens violemment frappés à la tête ; une contraction

douloureuse tordit ses traits ; puis elle resta toute droite, très pâle, les yeux clos ; et, de ses yeux, deux larmes coulèrent lentes. Gabriel, aussi tremblant qu'elle, la soutenait en la serrant contre sa poitrine. Ah ! en ce moment, c'était elle, elle seule qu'il aimait ; Lucienne était bien loin...

Il y eut un silence. Il l'appelait :

— Raymonde ! ma Raymonde !

Elle ouvrit les paupières, sembla réfléchir, faire un calcul mental ; puis elle murmura, la voix brisée :

— Alors, j'ai vingt-neuf ans... Cela compte, sept ans, dans l'histoire d'une femme... j'ai passé ma jeunesse à... Voyons, dites la vérité !... à présent, je puis tout entendre... on ne dort pas sept ans... j'ai été folle, folle, n'est-ce pas ?

Gabriel, lui tenant les mains, répondit doucement :

— Folle, non... pas folle... égarée, absente, tu ne pensais plus à nous... voilà tout... Ton âme était en voyage... elle est de retour.

Raymonde l'arrêta :

— Pauvre ami, c'est la même chose, avec d'autres mots... Oh ! je m'en doutais bien...

Puis, la tête baissée, d'une intonation désolée, elle se racontait elle-même : — Quand elle s'était *réveillée*, dans cette chambre, elle ne savait pas où elle était, croyait ne rien connaître ; l'endroit, l'aspect, les meubles, tout lui semblait nouveau, étranger ; et, cependant, automatiquement, son corps se conduisait, agissait comme chez lui, en habitué du lieu. Le soir, après l'incendie, elle avait eu soif ; et, tout naturellement, elle avait ouvert une armoire, pris un verre, une carafe... Personne ne lui avait pourtant dit qu'il y eût une carafe et un verre dans ce placard, qu'elle ignorait. Mais elle avait vécu là, des années, sa vie physique ; son corps se souvenait... Comment se faisait-il donc que l'âme n'eût gardé aucune mémoire de cet *ailleurs* dont elle revenait ?...

— Mon Dieu, folle, sept ans !...

Puis, tournée brusquement vers Gabriel :

— Et toi ? toi, qu'as-tu fait pendant ce temps-là ?... tu es célèbre, j'en suis sûre, tu as publié de beaux livres ! Mais où vivais-tu ? Comment vivais-tu ? Alors, tu m'as veillée, soignée, défendue ?... ce devait être affreux !... Je ne te ferai pas l'outrage de t'en glorifier ; à ta place, quoi que tu aies pu faire, j'en aurais

fait autant! J'aurais passé ma vie à te regarder vivre; cela m'aurait suffi!

Elle débitait tout cela d'un ton rapide, précipité, ne pouvant arriver à traduire la multitude des pensées qui lui affluaient au cerveau — avec des inflexions variées de tristesse, d'enthousiasme, de tendresse, de reconnaissance, de dévouement, d'amour.

Morsalines n'avait pas le temps de répondre, il en profitait; mais la pauvre revenante aurait dû lire le trouble de son cœur dans ses yeux vacillés. Chaque mot portait : regret, reproche, remords, condamnation.

En lui-même, pour se justifier, il évoquait l'ancien accueil, le cri de bête fauve et le geste éternel, obstiné dans l'horreur... Mais devant elle, il n'en apparaissait pas moins coupable; il reculait à l'idée de l'aveu définitif; il n'osait pas parler. Il avait honte et peur; honte à présent de son récent passé; de n'être pas tel qu'elle le jugeait; peur qu'à tout apprendre Raymonde ne criât de nouveau, reprise de folie. Il tremblait, lorsque Deschellerin sortit, les laissant seuls. C'était son dernier appui qui s'en allait... l'heure décisive était sonnée.

Il la fit asseoir dans un fauteuil, devant la fenêtre, prit une chaise plus basse. De la sorte, il était un peu à ses genoux; c'était un renouveau, le tête-à-tête retrouvé de l'amant et de la maîtresse.

Au dehors, une pluie lente et chaude tombait en gouttes larges, avec un bruit sourd, mat, sur les feuilles ouvertes... Dans cette maison, refuge des stupeurs, un grand silence persistait; sur le boulevard, les passants étaient rares, les rumeurs vagues; le cadre était choisi pour la confession; peut-être Gabriel eût-il préféré une moins pleine lumière...

Elle lui prit les deux mains, l'attira contre elle, dans la tiédeur de ses jupes; puis, heureuse du contact, elle se renversa sur son fauteuil en disant :

— A présent que nous sommes seuls, raconte-moi tout... tout... depuis notre dernier jour... il y a sept ans!

— Près de huit ans, répliqua Morsalines, à quoi sert de tricher maintenant?

Et il parla. Il dépeignait sa terreur, en apercevant, sur leur rue, le rougeoiment des flammes; son désespoir devant sa maison croulante; comment il l'avait retrouvée, elle, dans l'arrière-bou-

tique d'une blanchisseuse, au milieu d'un groupe de commères effarées...

Elle l'interrompait, exigeait des détails, stupéfaite à la pensée qu'elle avait pu ne pas le reconnaître.

Et lui, préparant déjà les futures excuses, les circonstances atténuantes, appuyait, colorait son récit, insistait sur les cris d'horreur poussés à sa vue, mimait le geste, l'affreux geste dans sa réalité : lâchement, mais à dessein, il lui disait tout de suite, de prime abord, que plus tard, pendant les sept années. elle l'avait toujours accueilli de même, par le cri, par le geste Elle l'écoutait, atterrée, ne pouvant croire; puis, jetée dans ses bras, elle balbutiait :

— Fallait-il m'aimer, pour m'aimer quand même !...

Mais Gabriel ne s'arrêtait plus. Il racontait la consultation des médecins qui la déclaraient incurable... le séjour chez Deschellerin; puis son entrée dans cette maison, où elle venait de se réveiller; toute sa vie inconsciente de grande poupée qui marche...

— Et toi ?

Ah ! lui, sa vie, un martyre ! La voir ainsi... ne même pas la voir, puisque sitôt qu'il paraissait, elle cachait son visage ; l'entendre pousser sa plainte lugubre... Pendant deux ans, malgré tout, il était venu presque tous les jours ; puis Deschellerin avait déclaré que ses visites exaspéraient la malade... qu'il valait mieux les espacer et se résigner encore à ne plus la voir que de loin en loin...

Sous la tombée de ces phrases tragiques, Raymonde pliait les épaules, joignait les mains suffoquée d'horreur et de stupeur.

Comment, elle, elle ? elle avait été ainsi ? Dieu permettait de semblables misères ? Par quelle éternité d'amour pourrait-elle le payer de tous ces maux subis ?

Gabriel tiqua nerveusement... En dépit de la situation, Raymonde n'arrivait pas à douter de lui ; l'idée ne lui venait pas qu'il avait pu chercher l'oubli, aimer et être aimé une seconde fois. Non ; elle restait intégralement confiante.

Il dut reprendre l'histoire de son existence ; quelles distractions lui avaient été offertes et refusées... son incapacité de travail pendant trois ans ; l'aventure du manuscrit échappé des flammes, à propos duquel il la fit pleurer... Et il ne restait plus rien à dire que l'aveu de son mariage.

Avant de la frapper, il considéra sa victime. En pleine lumière,

elle offrait la même fleur de peau, les mêmes tons ambrés que jadis ; nulle ride n'avait marqué son front. Ses yeux, ses yeux bruns, striés d'or, avaient le même éclat sous les mêmes paupières intactes ; elle avait vécu, figée dans son insensibilité ; et, n'ayant rien pensé ni souffert, elle n'avait pas vieilli. Seule, la contradiction de ses cheveux blancs la différenciait d'elle-même dans le passé ; mais cette étrangeté avait sa grâce encore. Comme la tête, le corps était demeuré jeune, souple, charmant, plus abandonné peut-être, habitué qu'il était aux molles langueurs des repos impassibles qui ne finissaient pas.

Raymonde, retrouvée, méritait d'être reconquise. Cette femme-là était digne d'être aimée avant toute autre, n'eût-elle point pour elle les souvenirs vécus.

C'est ainsi que concluait Gabriel, en resserrant l'étreinte des deux petites mains vite ressaisies, des deux petites mains pâles, veinées de bleu.

Il était résolu à mentir, à calomnier Lucienne, au besoin ; à la dépeindre laide, stupide; à déguiser son mariage d'amour en mariage de raison ; il se rattraperait avec son fils, avec Jacques, qu'il chanterait sur tous les rythmes, convaincu par avance que Raymonde adorerait cet enfant, dès qu'il serait nommé. Il sentait bien qu'il allait commettre une vilaine action, mais il ne trouvait pas d'autre moyen d'épargner Raymonde. Or, c'était de Raymonde qu'il s'agissait, puisque c'est elle qui était là. (Plus tard, son cœur balloté, disputé, devait conclure chaque fois de la même façon ; il devait préférer, toujours, celle qui serait présente.) Il reprit :

— Et maintenant, ma pauvre enfant, arme-toi de courage devant l'aveu qu'il me reste à te faire...

A ces mots, elle pâlit déjà et l'observa fixement.

— Après trois ans de désespoir, de folie moi aussi, mon père, mon pauvre père qui sentait proche sa mort, ma mère déjà vieille, craignant pour ma vie, m'ont supplié à mains jointes d'exister pour eux, de sacrifier ma douleur à leur dernier espoir... Raymonde, on m'a marié, j'ai un enfant...

Elle n'écoutait plus ; dressée d'un élan, les deux mains crispées aux bras de son fauteuil, elle l'écrasait d'un regard dur, accusateur, nouveau pour lui. Sans une larme, sans un cri, elle laissa tomber :

— Moi, qui croyais en toi !... on t'a marié ?... mais tu t'es

laissé faire. Et moi ! Je n'étais pas morte, moi : on t'avait dit que je ne guérirais pas ; il ne fallait pas te fier aux médecins si vite, si volontiers... Ils ne sont point infaillibles... la preuve est là. Ainsi, en trois ans, abandonnée, oubliée, mon souvenir liquidé, ma place prise... Ah ! je suis mal venue à rentrer dans la vie ! Quel réveil... Ah ! mon Dieu, pourquoi m'avoir rendu la faculté de souffrir !... Alors qu'est-ce que tu fais ici ?

A ce moment, Deschellerin rentra. Un domestique le suivait, portant une de ces grandes glaces appelées *psyché ;* elle était recouverte d'une serge noire ; il la posa dans le milieu de la chambre et se retira. Deschellerin arracha l'étoffe. Raymonde attendait, penchée, anxieuse... elle se vit ou plutôt ne vit que ses cheveux blancs ; crut voir la vieillesse et la mort grimacer dans cette glace ; elle cria cette fois ; les doigts plaqués aux tempes, elle sanglotait :

— Mes cheveux, mes beaux cheveux, mes pauvres cheveux noirs ! Est-ce moi ? Oui... je suis vieille, c'est fini !...

Puis, courant à Gabriel, elle tombait à ses genoux.

— Pardon ! tu as bien fait !

Les deux hommes la relevaient, la ramenaient devant la glace.

— Mais, mille diables, disait Deschellerin, soyez donc raisonnable, regardez-vous mieux que cela... oui, vos cheveux sont blancs, belle affaire... d'abord, cela vous va très bien... mais vos sourcils sont restés noirs, mais vos yeux, vos lèvres, vos dents, vos joues, sont toujours les mêmes !... Vous savez que je ne prends de gants avec personne, que je n'y vais pas par quatre chemins ; eh bien, à mon goût, vous n'avez jamais été si jolie... là ! Et puis vous avez engraissé ; cela fait honneur à mon régime... vous ne le nierez pas.

Il riait, mais elle, résistante, arc-boutée, tournait la tête, fermait obstinément les yeux, refusant de revoir cette image dont elle avait horreur, répétant comme une plainte : « Je suis vieille, finie, tant mieux !... J'irai mourir dans un coin, comme il convient aux abandonnées... je le suis par tous, par moi-même... par ma jeunesse, hélas !... C'est cent ans que j'ai dormi ! »

Il fallut une heure pour qu'elle se calmât, redevînt seulement triste, mais elle avait rabattu l'étoffe noire sur la psyché et l'avait repoussée dans un coin. Alors Morsalines, que cette diversion avait sauvé du drame, se rapprocha d'elle, proposa humblement :

— Veux-tu que je te parle encore ?

— Va, dit-elle, mais sois sincère... d'autant plus qu'à présent, de toutes les façons, tout est brisé entre nous !

Il haussa légèrement les épaules, reprit sa place devant elle, tout près d'elle ; elle le laissait faire, mais ne livrait plus ses mains.

Il termina son récit, peignit son fils, tout blond, tout rose. Et, peu à peu, elle s'intéressait de nouveau. Un instant même, elle murmura, oubliant ses rancunes :

— Ah ! s'il était à nous, à nous deux !... Il te ressemble ?... Oui ?... Il est beau comme toi... Ah ! cette femme... la tienne !

Ainsi, quand même, son amour transparaissait, bien qu'elle s'en défendît.

Elle se montrait jalouse, jalouse éperdument de l'irresponsable Lucienne.

— Est-elle jolie au moins ?

— Oui ! fit Deschellerin, ennemi du mensonge.

— Ah ! brune, blonde ?

Gabriel se hâtait de répondre :

— Blonde, presque rousse, les yeux bleus, tout le contraire de toi !

Raymonde sourit ; mais, loyale, elle lui criait :

— Lâche !

Deschellerin applaudit. Il était satisfait.

— Maintenant, songeait-il, la pilule est avalée tout entière ; le reste est une affaire de temps.

Pendant une heure encore, Gabriel récita des couplets endormeurs, s'efforçant de rappeler à lui ce cœur qui semblait s'échapper. Il y réussissait lentement, car, au fond, Raymonde ne demandait qu'à être convaincue ; pourtant quelque chose était mort ; leurs voix sonnaient plutôt, avec des notes fausses d'instrument désaccordé.

Il dut partir, à regret... la journée était faite. Il se leva.

— A demain ! dit-il.

Elle n'essaya pas de le retenir ; d'un ton très simple, elle répondit uniquement :

— C'est vrai... tu dois rentrer chez toi... dans ta vraie maison... où t'attend la vraie Mme Morsalines...

Il hésitait, navré de la quitter sur cette dernière amertume mais Deschellerin intervenait :

— Ce soir, Raymonde, vous dînerez avec moi, chez moi, dans

mon appartement... Et nous causerons à notre tour ; peut-être, à m'écouter, jugerez-vous mieux les événements, les hommes... Nous chercherons une façon de vivre pour le bonheur de tous... — A demain, Gabriel. — Sois tranquille, elle me reste confiée!

Morsalines s'en alla, désolé, en pleine incertitude. La retrouvée était-elle de nouveau perdue? l'absente revenue se refaisait lointaine... Et pourtant, autant et plus qu'aux anciens premiers jours, il la désirait, la voulait toute à lui. Être son ami, rien qu'un ami — jamais! Il ferait tout pour la reconquérir; mais il la savait fière, volontaire, dédaigneuse des compromis, des mensonges... Or, de quoi donc leur existence future pouvait-elle être faite?

En voiture, encore une fois, retourné vers Croissy, il se torturait l'âme avec mille inquiétudes... Brusquement, il songeait qu'en ce moment Deschellerin et Raymonde restaient en tête à tête... évoquaient le passé, mariaient les souvenirs .. Il fut poigné au cœur d'un mauvais soupçon...

Si Raymonde, détachée de lui... si Deschellerin, libéré de scrupules par la situation même... Jadis Deschellerin ne cachait pas sa profonde amitié pour la jeune femme... Or, si l'amour ne peut finir en amitié, on sait que l'amitié souvent tourne à l'amour.

Sa nature jalouse s'émut à cette idée, il fut sur le point de jeter un ordre : « En arrière! retournez! » Mais qu'alléguerait-il en revenant là-bas?

Il se résigna, s'immobilisa, la face douloureuse, comptant les tours de roues qui l'entraînaient plus loin.

Peu à peu, sous ses yeux distraits, le paysage apparut familier; il approchait de sa maison; alors il se redressa sur sa banquette, déjà rasséréné.

Ce petit bois, il y venait chaque matin avec Jacques, parfois avec Lucienne; c'était leur rendez-vous de prédilection... Il sourit, salua d'une pensée fraîche sa femme et son enfant; derrière un bouquet d'arbres, il aperçut le toit de sa villa...

Alors, respirant largement, redevenu lui-même, l'autre homme — non plus l'amant parjure, mais l'époux, le père adoré des siens — il se passait la main sur le front, dans le geste de chasser un mauvais rêve : après tout, quel mal y avait-il à ce que Deschellerin fût seul avec Raymonde?... Il était absurde de s'en tourmenter.

La voiture tournait devant la grille, il sauta à terre, allègre-

ment... l'air était libre par ici, cela sentait bon les fleurs, les feuilles humides, l'été, la vie active... Ah! ah! rien de morbide, pas de fadeurs, de la santé partout... cela faisait du bien!

Soudain, par l'allée principale, un enfant de quatre ans, de toute la vitesse de ses petites jambes nerveuses, accourait, les cheveux au vent, suivi par un grand chien qui sautait après lui. Et derrière, une femme de chambre, effrayée de l'allure, levait les mains au ciel, criait d'une aigre voix anglaise :

— Master Jack, master Jack!

Ah! monsieur Jacques ne l'écoutait guère; il avait aperçu son père, il s'élançait à lui, riant d'un grand rire, la tête renversée, les bras ouverts; il était joli comme une fille, avait les yeux de Gabriel, mais tenait de sa mère la chevelure ardente, lourde, touffue, indisciplinée.

Morsalines enleva son fils dans un élan de possession farouche, le serra contre lui, et l'emporta, sa petite joue moite collée à la sienne...

Sur le perron, Lucienne, avertie par le bruit, apparaissait, vêtue de blanc, vision claire, harmonieuse, image de la saine jeunesse et de la joie sans remords. A cette minute, l'époux, dans un brusque retour, adressait à l'amant un sourire de pitié. Lucienne présente, il oubliait Raymonde... C'était Lucienne qu'il aimait. Il entrait chez lui. Parbleu! c'était là qu'était sa vie; délire que le reste, contagion de démence dans des milieux hallucineurs. Il secouait les épaules, jetait bas son fardeau, avec le sentiment d'un captif qui s'évade :

— Bonjour, mes enfants! Et l'éclat de sa voix le surprenait lui-même.

Dans la soirée, une paix infinie, une immense douceur l'envahissait encore; il jouissait profondément de l'intimité du lieu, de sa personnalité reconquise. Autour de lui, tout était à lui, sans discussion; il était le maître; son opinion était souveraine; on l'écoutait avec amour; tout ce qu'il disait était bien dit; tout ce qu'il faisait était bien fait. Pourquoi donc aller ailleurs chercher des aventures?... encourir des reproches, se laisser diminuer à plaisir? Car, aussi, son orgueil était blessé. Raymonde l'avait réduit au rôle vulgaire d'un homme quelconque failli à ses serments, à la banalité des mauvaises querelles; près d'elle, il n'avait pas été le grand personnage habituel, étouffé d'adulation; non, mais plutôt un coupable devant un juge. Or, il n'était pas cou-

pable... puis, il était mal préparé aux humiliations. Il n'en supporterait pas plus.

Voilà ce qu'il songeait, assis dans son fauteuil, près de la table couverte de livres qui étaient les siens ou ceux de ses amis.

Sous la lampe au grand abat-jour rouge, Lucienne se penchait, chiffonnant une dentelle; Jacques, debout, un crayon dans les doigts, salissait du papier à tracer de vagues bonshommes; dans son application, il tirait la langue; et leurs deux toisons rousses, éclairées de la sorte, flambaient d'une même splendeur.

Par les deux porte-fenêtres larges ouvertes, de plain-pied sur le jardin, sous un grand souffle tiède, des bestioles entraient bourdonnantes, vire-voltaient éperdument dans les cercles lumineux du plafond.

L'heure était lente; c'était comme une halte dans le temps, un répit des heures actives, un moment de pardon, consenti par le sort. C'était aussi, incarnée en trois êtres unis et solidaires, l'expression même de la famille: première vérité des vérités humaines.

Au travers de la table, Lucienne, quittant sa broderie, lui tendait la main dans un geste coutumier de femme confiante, qui aime et se sait aimée. Jacques, la cervelle traversée d'une fantaisie, se jetait dans ses genoux, apportant son papier, offrant son crayon :

— Papa, fais-moi un *troisatlantique !...*

Gabriel et Lucienne riaient d'un franc rire ; et l'enfant, sans savoir pourquoi, voyant rire, riait aussi, en gammes perlées et claires. D'un voyage au Havre, l'année précédente, il avait gardé l'impression admirative des grands steamers, ancrés dans les bassins, visités un beau jour; le mot lui échappait; il le prononçait à sa façon... mais savait bien ce qu'il voulait dire...

Le père, complaisant, esquissait un bateau fantastique; Jacques suivait des yeux, avec approbation, et quand ce fut fini:

— Signe, à présent; tu n'as pas signé...

Tous les soirs, c'était ainsi; parfois, des voisins aimables, de belles voisines arrivaient, en visite, des villas d'alentour. Le jardin était envahi, égayé par de folles jeunes filles, de fières jeunes femmes, qui étaient souples, et qui sentaient bon... Morsalines songeait:

— On est bien ici !

Comme neuf heures étaient sonnées, la fille de chambre anglaise parut, emporta Jacques, après des bonsoirs répétés. La femme et le mari restaient en tête à tête dans un calme profond.

La lune se leva, très blanche, sur la cime des arbres... et, derrière le taillis, de l'autre côté du mur, le pavillon inhabité, désert, s'estompa massivement, redoublé d'importance et de mélancolie par l'entre-choquement de la lumière et de l'ombre.

Lucienne le remarqua ; toujours il l'attristait ; elle en avait presque peur, souhaitant que son propriétaire le louât, puisqu'il n'y logeait pas, ou le fît jeter bas ; c'était un point noir; Gabriel raillait cette faiblesse, répliquant qu'il aimait mieux, sur son mur, une maison vide que remplie de curieux penchés vers leur jardin... Lucienne ripostait :

— N'importe, c'est triste, c'est un décor pour revenant, on s'attend sans cesse à voir surgir la Dame Blanche...

A ces mots *revenant, Dame Blanche,* Morsalines eut un sursaut du buste; puis il tomba dans une rêverie subite... une idée naissait; il l'écarta d'abord avec violence : « Impossible ! Impossible! Folie! » Mais l'idée remontait à la charge, faisait du chemin, s'installait dans son cerveau.

Puis il oublia tout, quand Lucienne se leva pour regagner sa chambre ; il la suivit, marchant dans ses pas, comme aux premiers soirs de leur mariage.

Le lendemain, il retournait à Neuilly, mais avec la sensation de remplir un devoir et la crainte vague d'un mélancolique accueil. Aussitôt qu'il entra chez Raymonde, elle vint droit à lui, les deux mains tendues:

— Pardonne-moi ! hier, j'ai été injuste. Deschellerin m'a tout dit... ce que tu ne pouvais pas dire, toi !... Je sais comment tu m'as pleurée, quelle mémoire tu m'avais gardée, malgré l'horrible aspect de ma démence... Tu ne pouvais pas croire à ma guérison... miraculeuse, paraît-il. Tu as été loyal et tu as bien agi...

Et, dès ces premières paroles, sur la douceur desquelles il n'avait compté guère, Gabriel, l'homme au cœur ondoyant, variable, était repris; il laissait voir une grande émotion, répondait par des phrases de tendresse. De nouveau, la maîtresse s'imposait, reconquérait la première place dans son cœur vacillant. Puis, ils en vinrent aux propos graves. Il s'agissait de décider l'avenir. La jeune femme disait:

— C'est l'irréparable... Je ne veux pas de sacrifices... j'irai vivre, isolée, dans quelque coin perdu de tranquille province, de temps à autre tu viendras, une heure... nous serons des amis éternels, mais rien que des amis ; j'ai l'horreur de la fraude et des duplicités... Avec mes cheveux blancs, je ne suis plus qu'une aïeule... nous parlerons du passé, sans espoir de retour, comme si nous avions soixante ans...

Elle s'entêtait dans cette idée de renoncement, d'existence solitaire et claustrale, installée sur des ruines.

Mais lui, près d'elle, la frôlant à chaque geste, la respirant toute, se refusait à ces projets d'éloignement et de séparation. Elle était à lui, cette femme, elle s'était donnée, n'avait pas le droit de se reprendre... il la revendiquait.

A flot, dans sa mémoire, remontaient des souvenirs, l'histoire de leurs jours, le poème de leurs nuits ; n'avaient-ils point, des années, respiré ensemble, pensé ensemble, crié de joie, d'amour ensemble dans la pleine communion de l'esprit et de la chair ?... Est-ce que tout cela s'oublie, est-ce que tout cela s'efface ?... Non, jamais ! oui, elle était à lui ; elle gardait son empreinte ; rien d'elle qu'il ignorât... Et cette robe fermée l'emplissait de colère. Il la voulait.

Elle vit dans ses yeux la lueur rouge du désir... elle comprit, fut gagnée elle-même à cette fièvre, sentit sur son épiderme courir une petite flamme ; mais aussitôt elle s'indignait, se faisait de glace et l'écartait de la main.

— Oh ! non, dit-elle... *cela*, plus jamais.

Pour toute réponse, il lui mordait les doigts, perdait la tête. Il cria :

— Voyons, après, quand nous nous aimerions encore, tout à fait... eh bien... où serait le mal ? Est-ce la première fois qu'un homme marié aurait une maîtresse ?... Oh ! ne te fâche pas... je pense que nous ne manquons pas d'excuses, nous ! Il faut prendre la vie comme elle est, elle n'est ni si bonne, ni si longue... mon rêve serait de te voir, et de t'avoir toujours près de moi... Écoute, il y a, à côté de ma maison, une maison à louer, viens vivre là...

C'était l'idée de la veille qui s'était précisée, qui triomphait, malgré son extravagance, presque sa monstruosité. Il continuait :

— Oui, viens là... le mur est bas... je te verrai vivre... tu me verras...

Elle l'interrompit dans un cri de réprobation :

— C'est cela... n'est-ce pas?... pourquoi pas chez toi ? entre ta femme et toi ? car je la verrais, elle aussi !

Il ne voulait rien entendre :

— Oui, elle aussi... et Jacques, tu l'aimeras, Jacques !

Elle faiblit une seconde, ferma les yeux, et murmura : « Peut-être ! »

Il appuyait, insistait :

— Ce sera une comédie, un mensonge ; oui, mais si doux... Nous aurons l'air de ne pas nous connaître... mais je le répète, le mur est bas, très bas... à onze heures, tout le monde dort... moi, souvent je veille dans mon cabinet, qui donne sur le jardin...

— Tais-toi... je te l'ai dit... cela, jamais !

— Alors, si nous ne sommes plus que des amis, pourquoi refuses-tu d'habiter près de moi ? Pourquoi ? Serait-ce donc que tu as peur ? que tu te méfies de toi-même?... S'il en est ainsi, tu tomberas dans mes bras tôt ou tard... à quoi sert de marchander les heures ?

Encore une fois il se rapprochait d'elle. Elle reculait, très lente... Comme elle passait devant la glace, elle aperçut ses cheveux blancs. Aussitôt rassérénée, elle laissa tomber :

— Gabriel, nous sommes fous... Je suis vieille... des mots d'amour sont ridicules entre nous... Écoute : moi aussi, dans ma tendresse restée profonde, bien que changée, je garde le seul désir de t'avoir sous mes yeux et d'entendre ta voix, ne fût-elle que lointaine... C'est une folie que je vais commettre, je le sens, je le sais, et je prévois déjà des désastres sans nombre... Et pourtant !... Jure-moi que jamais plus tu ne me parleras d'amour, que je deviens pour toi sacrée comme une sœur... jure cela !... Et je consens à l'hypocrisie, à la fraude. J'accepte de vivre à côté de toi, de voir ta femme passer appuyée à ton bras...

Soudain, elle s'arrêta, se rétracta dans un cri pathétique :

— Tiens, non, je ne veux pas !... Je n'avais pas songé... J'assisterais au bonheur de cette femme, bonheur qui devrait être

le mien, que la fatalité m'a volé, non !... je ne pourrais pas, je me trahirais, je crierais... je ne permettrais pas...

Alors, lui, la prenant aux épaules :

— Et tu oses prétendre que tu n'es plus à moi ? Je te tiens bien, va !... tu n'échapperas pas... Jalouse, jalouse !... donc amoureuse encore !

Elle le regarda bien en face, fit un effort et riposta :

— Tu te trompes... c'est dit, j'accepte... j'irai !... et Dieu fasse que je sois seule à souffrir ! Je passerai impassible, de la neige au front, de la glace au cœur.

Maurice Montégut.

(A suivre.)

EXTRAIT DU JOURNAL D'UN GANDERAX

On nous appelait « le Toupio », « le Titi », « le Vicomte » ; il y a de cela quinze ans. « Le Vicomte », Mesdames, c'était moi ! « Le Titi », c'était Jules Lemaître ; et « le Toupio », c'était George Duruy. Nous ne faisions partie d'aucune bande. Même Duruy, dans ses meilleurs jours, ne prétendait pas renouveler les exploits du Chourineur ; — ceux du prince Rodolphe, ah ! je ne dis pas, s'il en trouvait l'occasion, le dimanche... — Il ne semblait pas que Lemaître (Jules) eût rien de commun avec le Maître d'école : ignorant l'existence d'Ohnet, il ne se montrait pas féroce. Et quant à moi, si je m'étais modelé, par hasard, sur quelque héros de roman, je n'aurais pas choisi l'un des « ravageurs » d'Eugène Sue... Ajouterai-je que nous ne devancions pas ces *Larrons* plus modernes que l'évangéliste Hugues Le Roux propose à notre pitié : Panpan et l'Avocat, le Rouquin et Bras-Court ?... Non, Messieurs ! nous n'habitions pas les garnis de la « place Maubé », mais les dortoirs de la rue d'Ulm : nous étions

élèves de l'École Normale, tout simplement; et chacun de nous, selon l'usage, avait reçu de ses camarades un sobriquet... Voilà bien, n'est-il pas vrai, les mœurs compassées des jeunes cuistres!

A l'École, ainsi qu'ailleurs, il faut que le sobriquet désigne plaisamment un caractère physique ou moral, ou bien rappelle une aventure. Si l'on m'avait surnommé le Vicomte, c'est que j'avais mérité ce titre, aux matins des jours fériés, par mon extraordinaire élégance. A vrai dire, ô « Cœur de femme! » elle n'eût pas satisfait ce Casal à qui vous sacrifiez Poyanne, — ce cuistre du monde ; — il y avait moins de recherche en mes ajustements que dans ceux de ce *clubman* exemplaire, et je ne saurais compter parmi ses précurseurs : j'aurais plutôt mis des bouquins dans mon armoire à bottines!... J'ai l'idée aussi que je ne portais pas si bien la toilette : avec mes cheveux droits sur la tête et quelque duvet, à peine, autour du visage, il se pouvait que j'eusse l'air, en ce temps-là, d'une jeune chouette tombée du nid... Mais, dans la semaine, à l'intérieur de l'École, nous étions plusieurs qui trouvions commode ou spirituel de nous vêtir selon le rite le plus négligent. Tenez!... un matin, — c'était la veille du Jour de l'An, — je m'étais permis de sortir en ce coquet appareil pour aller au Collège de France; à la vérité, par respect, je m'étais abstenu de paraître au cours et j'avais poussé ma promenade jusqu'au Jardin des Plantes. Avant de rentrer, je voulus acheter quelque chose pour l'ajouter à mon repas de midi; je demandai un pot de rillettes, un petit pot, dans une charcuterie de la rue Linné. « Combien est-ce? » Retournant le petit pot de ses doigts agiles, grassouillets et roses comme des saucisses, la charcutière me répondit : « 55 centimes. » Et puis, considérant mon costume, avec un aimable sourire : « Dois-je effacer le prix? » Elle avait pensé, l'excellente femme, que je destinais à quelque beauté ces étrennes... Eh bien, un jour férié, le lendemain, par exemple, ou même un dimanche quelconque, je reprenais la mine de Lindor, sinon d'Almaviva, la tenue d'un « bachelier » qui ne fait pas de pareils cadeaux... C'est ainsi que, par la grâce des « conscrits », mes camarades, avec l'approbation des « carrés » et des « cubes », — élèves de seconde année et de troisième — (le Titi et le Toupio étaient mes carrés), j'étais devenu le Vicomte.

« Le Titi », cela s'explique tout seul!... Une mousse légère de cheveux blonds, d'un blond cendré, où le front plutôt bombé s'en-

fonçait par deux pointes ; les yeux pétillant de malice à l'abri de ce front, entre les pommettes saillantes ; une fine moustache et, pour achever le menton, un soupçon de barbiche, — il n'en fallait pas plus pour nous rappeler, à nous qui ne l'avions pas connu, Rochefort adolescent : Lemaître, au moins, devait lui ressembler comme le chat au chat-tigre, ou comme un petit singe, un sapajou, un ouistiti délicieux, au plus spirituel des chimpanzés. Il avait, comment dirai-je ? avec beaucoup d'espièglerie, une gentillesse particulière, une grâce naturelle, encore assouplie au petit séminaire, où nous savions qu'il avait fait ses études ; enfin une gaminerie angélique. Au fait, il n'a guère changé : il se peut que la vie ait amorti les angles de son visage et voilé le scintillement de sa physionomie ; elle n'a pas altéré son habituelle mansuétude ni émoussé la pointe de son esprit, bien au contraire ! Il est toujours le même, avec une intelligence plus fine et surtout plus forte, avec une sensibilité plus riche et plus profonde, et que ses camarades naguère, en le surnommant « le Titi », ne lui présageaient pas !

Mais « le Toupio », qu'est-ce à dire ?... Un jour que Duruy, sans doute, aurait voulu penser librement à son prochain assaut de fleuret, à sa dernière partie de canot, il avait lu je ne sais quelle variante, au bas d'une page de Sophocle ou d'Aristophane, avec cette annotation latine : « *Ut Toupio placuit*... » Elle avait plu, cette variante à l'honorable Toup (Jonathan), philologue et chanoine anglais du dix-huitième siècle... Eh ! parbleu, vous ne connaissez que lui : Toup ; en latin, « Toupius » ; au datif, « Toupio ». Duruy, j'ose l'affirmer, le connaissait aussi bien que vous. Mais, ce jour-là, évidemment, il était distrait ; quand le savant M. Tournier, à la conférence de grec, lui demanda quel était l'auteur de cette variante, il répondit bravement : « Toupio ! » Il en garda le surnom... Il n'était donc « Toupio », à dire vrai, que par accident. N'importe : il me semble que ce mot-là, par lui-même, a quelque chose de gaillard, de solide et de bon enfant. Il est « d'attaque », il se pète, avec son T, avec son p ; il a du volume et du poids, il a de la douceur et de la rondeur, avec sa diphtongue et sa voyelle finale. Enfin je ne puis l'entendre ou le voir, aujourd'hui même, sans revoir aussitôt George Duruy, tel qu'il était à l'École et tel qu'il est encore : une auréole de boucles dorées (un peu moins fournie, à présent, l'auréole !) en arrière d'un front aux bosses généreuses ; l'œil limpide et le regard bien

droit entre les paupières un tantinet obliques ; la moustache en croc, la barbe en pointe, encadrant un loyal sourire; la poitrine en bataille, offerte à l'adversaire (les bras, un peu écartés du corps, peuvent lui donner à réfléchir); le râble nerveux, le jarret élastique... Ah ! celui-là, c'était bien de nous tous, autant qu'il m'en souvient, et de nous trois, certainement, le plus bel animal; nous étions fiers de nous promener, Lemaître et moi, à l'ombre de ses biceps.

Et je ne dis pas que ce fragment isolé du *Journal d'un Ganderax* ait le tragique intérêt du nouveau *Journal des Goncourt;* — on dirait, ces notes griffonnées pendant le Siège et sous la Commune, des éclats d'obus, ramassés au jour le jour et ciselés par un artiste. — Mais j'ai lu *Ni Dieu ni Maître* et j'ai vu le *Député Leveau;* et, reprenant pour une fois mon titre aboli, je veux adresser au Toupio comme au Titi les cordiales félicitations du Vicomte !

Louis Ganderax.

Les Funambules et le théâtre Lagary

ACTEURS ET ACTRICES D'AUTREFOIS

(*Suite et fin.*)

IV

LE THÉATRE MODERNE

Les événements politiques de 1848, qu'avait précédés la crise des fameux banquets réformistes de 1847, portèrent un coup terrible à la prospérité des théâtres. La révolution de Février, l'alerte du mois d'Avril, l'échauffourée du 15 Mai, la cruelle et sanglante insurrection de Juin, tout cela fut fatal aux entreprises dramatiques, dont plusieurs, trop faibles pour lutter contre la tourmente, culbutèrent successivement et fermèrent leurs portes. Le pauvre Opéra-National, après une existence de quatre mois à peine, disparaissait dès la seconde quinzaine de mars, le Vaude-

(1) Voir les numéros des 10 et 25 août, 10 et 25 septembre, et 10 et 25 octobre 1896.

ville était en faillite, et la Porte-Saint-Martin ne valait guère mieux. La Comédie-Française, qui avait pris le titre de Théâtre de la République, l'Opéra celui de Théâtre de la Nation, le Palais-Royal celui de théâtre Montansier (titres qu'ils ne devaient pas conserver longtemps), étaient loin de se trouver dans un état florissant. La situation, déjà grave, devint désastreuse après les journées de Juin et l'effroyable bataille qui, durant quatre fois vingt-quatre heures, rougit de sang français les pavés des rues de Paris. Tous les théâtres fermèrent forcément leurs portes dès le 23, premier jour de l'insurrection, pour ne les rouvrir que près d'un mois après. C'est seulement le 15 juillet que le Gymnase, le théâtre Montansier et les Folies-Dramatiques reprirent leurs spectacles, la Comédie-Française le 19, et les autres à la file. Mais la situation était telle pour tous que l'Assemblée nationale, dans sa séance du 17 juillet, crut devoir voter en leur faveur, à titre de secours qui leur permît de vivre et de ne pas réduire à la misère tout leur personnel, une somme de 680,000 francs, qui leur fut partagée au prorata de leur importance. Les choses finirent pourtant par reprendre leur cours, et la vie théâtrale redevint, à la suite d'événements aussi graves, ce qu'elle était précédemment.

Et le moment alors n'allait pas tarder à venir où se produirait, sur nos théâtres, une véritable poussée d'œuvres importantes, parfois magnifiques, dues à des écrivains dont le nom est aujourd'hui glorieux : Émile Augier, Alexandre Dumas fils, George Sand, Octave Feuillet, et un peu plus tard M. Sardou. Ce fut pendant vingt ans une floraison superbe, digne des plus beaux jours de notre histoire dramatique, et qui marquera une époque dans cette histoire. Mais ces œuvres se trouvèrent tout d'un coup en si grand nombre que leurs auteurs n'avaient pas assez de la Comédie-Française et de l'Odéon pour les représenter, et qu'ils durent recourir aussi à des scènes jusque-là plus légères, plus frivoles, telles que le Gymnase et le Vaudeville, qu'on vit alors peu à peu abandonner leur répertoire habituel et le genre de la comédie à couplets pour s'élever plus haut et, par un effort intelligent et heureux, atteindre au drame intime et à la haute comédie. C'est à cette époque qu'on vit éclore *Gabrielle*, *Philiberte*, *le Gendre de M. Poirier*, *le Mariage d'Olympe*, *les Lionnes pauvres*, *les Effrontés*, *le Fils de Giboyer*, d'Émile Augier; *la Dame aux Camélias*, *le Demi-Monde*, *Diane de Lys*, *la Question d'argent*,

Fils naturel, le Père prodigue, d'Alexandre Dumas fils ; *François le Champi, Maître Favilla, Mauprat, Claudie, le Mariage de Victorine, le Démon du Foyer, le Pressoir, Flaminio*, de George Sand ; *Péril en la demeure, le Village, le Roman d'un jeune homme pauvre, Dalila, Rédemption*, d'Octave Feuillet. C'est aussi le temps où la Comédie-Française commença à mettre successivement à la scène les exquis proverbes et les comédies passionnées de Musset : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, le Caprice, Il ne faut jurer de rien, les Caprices de Marianne, le Chandelier, On ne badine pas avec l'amour.*

On conçoit que des œuvres de ce genre exigeaient, de la part de leurs interprètes, des qualités plus solides, plus profondes, que celles qu'on avait coutume de demander aux comédiens sur ces scènes comme, par exemple, celles du Gymnase et du Vaudeville. Ces interprètes se trouvèrent pourtant, ils furent à la hauteur de la tâche qu'on leur confiait, et la révolution — car c'en était une — s'accomplit de la façon la plus complète sur ces deux théâtres, qui prirent ainsi rang de scènes tout à fait littéraires et à qui l'on doit, ce n'est pas trop de le dire, quelques-uns des chefs-d'œuvre du théâtre moderne.

C'est le Vaudeville qui ouvrit la marche sous ce rapport, avec le succès inattendu et foudroyant de *la Dame aux Camélias*, succès dont les deux interprètes principaux, Fechter et Mme Doche, purent revendiquer leur part personnelle. Ce Fechter, né à Paris de parents français, n'en était pas moins d'origine anglaise, et il parlait les deux langues avec une égale facilité. Aussi ne se contenta-t-il pas de ses succès en France, et s'en alla-t-il, à diverses reprises, jouer à Londres le répertoire de Shakespeare, dans lequel il ne se fit pas moins applaudir. Il voulut ensuite aller charmer les Américains, et emmena à New-York une troupe à la tête de laquelle il fut accueilli avec transport. Mais il mourut là-bas, dans toute la force de l'âge et du

talent. A côté de Fechter et de Mme Doche, le Vaudeville comptait encore nombre d'excellents artistes, tels que Lafont, Félix, Parade, Delannoy, Saint-Germain, et Mlles Fargueil, Eugénie Saint-Marc, Pauline Granger, Blanche Pierson... Mlle Fargueil, qui avait commencé à l'Opéra-Comique et qui avait ensuite brillé dans le vaudeville, se fit une nouvelle carrière dans le drame et la comédie. Elle y apporta, avec sa diction nette et incisive, des qualités de pathétique et de passion qu'on ne lui soupçonnait pas, et devint l'une des premières actrices de Paris. Dans *Dalila*, dans *Rédemption* et dans *l'Arlésienne* entre autres, elle était simplement admirable.

Bressant.

Aux environs de 1850 la troupe du Gymnase était superbe et certainement, en son genre, la première de Paris. Il y avait là une réunion d'artistes absolument supérieurs, et telle qu'on en trouve rarement de pareille : Bressant, le jeune premier idéal, cavalier plein de grâce et d'élégance, acteur d'un ordre exceptionnel, dont les succès étaient si éclatants qu'au bout de peu d'années la Comédie-Française l'appelait à elle en le faisant d'emblée sociétaire et dès avant ses débuts (il faut dire que Bressant gagnait au Gymnase 25,000 francs par an, chiffre énorme pour l'époque) ; Adolphe Dupuis, comédien délicat et fin, auquel la Russie fit un pont d'or et qui, au retour de ce pays, retrouva ses succès d'au-

trefois au Vaudeville, où il finit sa carrière il y a quelques années; Lafontaine, qu'on vit aussi plus tard à ce dernier théâtre; Numa, comique placide et narquois, qui était bien l'un des meilleurs de Paris; Geoffroy, ancien ouvrier bijoutier que la passion du théâtre avait arraché à l'établi, qui contrastait avec Numa, son aîné, par son talent plein de verve, de chaleur et de naturel, et qui, plus tard, fit la joie du public du Palais-Royal; Lesueur, comique d'un tout autre genre et d'une originalité parfois saisissante, le Poirier légendaire du *Gendre de M. Poirier;* d'autres encore, Armand, Landrol, Priston, et le gros Villars, dont nul n'eût pu prédire la fin tragique. Celui-ci devint fou tout à coup, sans que rien eût pu jusque-là faire supposer un dérangement quelconque dans ses facultés. On s'en aperçut un soir, alors que, au moment de commencer le spectacle, on prévenait les artistes que le rideau allait se lever. Comme il jouait dans la pièce et qu'on ne le voyait pas descendre, lui, fort exact d'ordinaire, le régisseur monta à sa recherche et fut stupéfait en le trouvant qui se promenait tranquillement, nu comme un ver, les mains derrière le dos, dans le couloir des loges des artistes. On le transporta chez lui, le lendemain il disparaissait, et trois jours après, alors qu'on l'avait cherché de tous côtés, on trouvait son corps dans les filets de Saint-Cloud. Il s'était suicidé!

Pour les femmes, c'était d'abord Rose et Anna Chéri, les deux aimables sœurs, dont la vie jusqu'alors était un beau rêve, car, filles de modestes comédiens de province, elles étaient, surtout Rose, parvenues à Paris au premier rang. Celle-ci, après avoir joué les ingénues avec une grâce chaste et pleine de candeur, avait ensuite, dans l'emploi des grandes amoureuses, déployé un talent plein d'ampleur, à la fois distingué, sobre et pathétique, tandis que sa sœur, soubrette accorte et vive, faisait applaudir sa verve et sa gaîté. Rose, qui, entre autres rôles, avait créé avec un grand éclat *Philiberte*, *le Gendre de M. Poirier*, *le Mariage de Victorine*, *le Demi-Monde* et *Diane de Lys*, était devenue la femme de son directeur, Montigny, et Anna avait épousé son camarade Lesueur. Tout semblait donc sourire à l'une comme à l'autre, et pourtant le malheur devait s'abattre sur cette famille, destinée à s'éteindre sous le coup d'événements singulièrement dramatiques. Dès avant le mariage de Rose, et la veille même du jour fixé pour la cérémonie, son père, qui demeurait boulevard Bonne-Nouvelle, s'était, dans un accès subit de fièvre

chaude, précipité par la fenêtre de son appartement et était resté mort sur le coup. Quant à elle, devenue Mme Montigny et ayant atteint le faîte de la renommée, elle mourut, à peine âgée de trente-sept ans, victime de son dévouement maternel : son jeune fils était atteint d'une angine couenneuse, elle ne voulut laisser à personne la charge de le soigner, malgré le danger le veilla elle-même nuit et jour sans quitter son chevet et, en le sauvant, gagna la maladie, à laquelle elle ne tarda pas à succomber. Ce n'est pas tout. Le frère de Rose et d'Anna, Victor Chéri, excellent violoniste et musicien remarquable, alors chef d'orchestre au théâtre du Châtelet, parfait galant homme d'ailleurs, mais par malheur tourmenté de la terrible passion du jeu, ayant, en une nuit, perdu une grosse somme au cercle, rentra chez lui et se pendit dans sa cuisine. Enfin, le fils de Rose et de Montigny, celui-là même à qui sa mère avait sauvé la vie aux dépens de sa propre existence, devenu jeune homme, possédait un chien qu'il aimait beaucoup ; un jour que, comme à l'ordinaire, il jouait avec lui, ce chien le mordit cruellement ; or, l'animal, qu'on croyait très sain, était enragé, et l'infortuné jeune homme mourait peu de jours après, dans d'horribles souffrances. Et l'on sait aujourd'hui que la pauvre Anna Chéri, Mme Lesueur, est devenue folle quelques années après la mort de son mari ! A côté de ces deux femmes charmantes, le Gymnase mettait en-

Rose Chéri.

core en ligne tout un groupe d'artistes fort distinguées. C'était la blonde Amédine Luther, une ingénue délicieuse, qui sortait de la Comédie-Française; Mlle Figeac, Mlle Edile Riquer et Mlle Emma Fleury (Mme Franceschi), qui toutes trois ne devaient pas tarder à y entrer; Mlle Victoria (Mme Lafontaine) et Aimée Desclée, les deux interprètes favorites d'Alexandre Dumas fils; Mlle Delaporte et Mlle Laurentine, deux amoureuses pleines de grâce; Mlle Mélanie, une duègne excellente; puis encore Mlles Désirée, Melcy, Brassine, Ramelli, Judith Fereyra, et enfin Duverger, celle-ci plus justement célèbre pour ses diamants et pour sa beauté que pour son talent. Un peu plus tard ce furent Mmes Pasca, Fromentin, Blanche Pierson.

Cette dernière est aujourd'hui à la Comédie-Française, qui, nous l'avons vu, commençait alors à mettre à la scène les proverbes d'Alfred de Musset, ces proverbes que le poète n'avait nullement écrits en vue de la représentation, qu'il avait publiés simplement sous ce titre : *le Spectacle dans un fauteuil*, et dont la fortune au théâtre a pourtant été si complète. C'est une comédienne charmante, Mme Allan, qui, engagée, au sortir du Gymnase, au théâtre français de Saint-Pétersbourg, où elle s'était fait une grande situation, avait eu l'idée de jouer là-bas *un Caprice* et *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, que le public avait parfaitement accueillis. Après dix années passées en Russie, Mme Allan, de retour en France et engagée à la Comédie-Française, y avait, avec l'agrément de l'auteur, joué ces deux ouvrages, et ensuite *le Chandelier*, où elle était délicieuse, et qui lui avait valu surtout un vif succès. Jolie, spirituelle, excellente comédienne, Mme Allan était malheureusement affligée d'un embonpoint un peu excessif. On raconte à ce propos qu'Augustine Brohan, qui avait toujours un mot piquant au service de ses camarades et dont le fils était encore tout enfant, tenait en réserve une menace toujours prête pour corriger la turbulence et les écarts de celui-ci : « Si tu n'es pas sage, lui disait-elle, je te ferai faire le tour de Mme Allan. » Et l'enfant, terrifié, se taisait aussitôt.

La Comédie possédait, à cette époque, d'autres actrices aimables, et dont plusieurs étaient remarquables : en premier lieu Mlle Favart, artiste de premier ordre, comédienne touchante et pathétique et, à l'occasion, tragédienne ne manquant ni de puissance ni d'autorité; Mlle Madeleine Brohan, sœur d'Augustine et

plus tard épouse du romancier Mario Uchard, dont les débuts avaient eu lieu avec un grand éclat dans une pièce de Scribe et M. Legouvé, *les Contes de la reine de Navarre*, et qui ne s'est retirée qu'il y a peu d'années ; Mlle Nathalie, qui, de l'humble théâtre Beaumarchais, où avaient eu lieu ses débuts, était parvenue à la maison de Molière en passant par les Folies-Dramatiques, le Gymnase, le Palais-Royal et le Vaudeville ; Mlle Judith, qui, elle aussi, avait brillé précédemment aux Folies-Dramatiques, puis aux Variétés (c'est elle qui, un jour, comme on lui parlait de la rapacité de Rachel, s'écria : « Que voulez-vous ? moi, je suis une juive ; mais Rachel, c'est un juif ! ») ; Mlle Bonval, une soubrette appétissante ; Mlle Fix et Mlle Émilie Dubois, deux artistes charmantes, mortes l'une et l'autre avant l'âge, en pleine jeunesse souriante ; puis encore Mlles Pauline Granger, Ponsin, Jouassain, Croizette.

C'était l'aurore de deux jeunes comédiens que leur talent devait conduire à la célébrité : M. Got, un comique plein d'éclat, et M. Delaunay, un amoureux exquis, qui ont quitté la scène tout récemment encore et que le public n'a pas oubliés. Leurs aînés étaient alors Geffroy, qui se distinguait comme peintre en même temps que comme excellent comédien, et à qui un tableau remarquable, *le Foyer de la Comédie-Française*, valut au Salon de 1841 une médaille d'or ; Samson et Provost, qui, dans les emplois marqués, sont restés inimitables ; Maillart, frère aîné du mélodieux auteur des *Dragons de Villars*, un amoureux triste ; Brindeau, un amoureux gai ; Régnier, qui fut le modèle des Scapins et des Figaros ; Mirecour, un acteur de grande allure, qui fut, lui aussi, et comme Geffroy, un peintre distingué ; enfin Beauvallet, dont j'ai déjà parlé, et qui, malgré son emploi tragique, était un maître farceur. On a vu plus haut une de ses prouesses en ce genre ; je rapporterai un autre fait, qu'on a raconté sérieusement. C'est lorsqu'il appartenait à l'Ambigu, où, par parenthèse, il fit représenter un drame de lui intitulé *Caïn*. On jouait alors un autre drame, dont je ne saurais dire le titre, dans lequel un rôle important était dévolu à un chien bouledogue, qui avait précisément une scène pathétique avec Beauvallet. Un soir, le bouledogue, déjà bien connu des habitués, est remplacé par un danois, et le public réclame aussitôt avec énergie son acteur favori. Voyant qu'on insiste et que la pièce se trouvait ainsi interrompue, Beauvallet s'avance, et, d'un grand sang-froid, s'adressant

aux spectateurs : — « Messieurs, dit-il, notre camarade le bouledogue s'étant trouvé subitement indisposé et obligé de garder la chambre, monsieur, que voici, a bien voulu se charger de son rôle à l'improviste et sollicite toute votre indulgence. » On rit, on applaudit, on trépigne, et Beauvallet, satisfait du résultat de sa harangue, reprend gravement la suite de son propre rôle.

Le personnel de nos scènes lyriques, à cette époque, n'était ni moins distingué ni moins remarquable que celui de nos scènes littéraires. A l'Opéra, où en 1849 paraissait *le Prophète*, le troisième grand ouvrage de Meyerbeer, dont les deux rôles principaux étaient tenus par Roger et Mme Viardot (celle-ci, admirable !), on allait voir bientôt, à côté du ténor Gueymard, qui commençait sa carrière, de Merly, de Morelli et de Mme Rosine Laborde, Bonnehée, Dumestre, Renard, Mme Gueymard, Mlle Hamackers, et toutes ces cantatrices étrangères qui ne firent que passer à la file sur notre grande scène lyrique : Marietta Alboni, chanteuse à la voix et au talent incomparables, dont l'embonpoint excessif faisait dire à Mme Émile de Girardin que c'était un éléphant qui avait avalé un rossignol ; l'adorable Mme Bosio, dont une portière de wagon imprudemment ouverte la nuit pendant un voyage en Russie causa la mort précoce ; Mme Borghi-Mamo, qui, comme les deux précédentes, fit surtout sa carrière au Théâtre-Italien ; Mme Tedesco, Mme Vestvali, et aussi les deux sœurs Carlotta et Barbara Marchisio, à qui leur talent faisait pardonner leur laideur. Au reste, le nombre est prodigieux d'artistes étrangères qui depuis quarante ans se sont produites à l'Opéra. Mmes Pauline Gueymard et Marie Sasse, qui pendant longues années tinrent toutes deux le grand emploi d'une façon si brillante, étaient Belges, ainsi que Mlle Hamackers ; Mmes Bosio, Alboni, Borghi-Mamo, Tedesco, Marchisio étaient Italiennes ; Mme Vestvali et Mlle Sophi Cruvelli (aujourd'hui comtesse Vigier), Prussiennes ; Mlle Joséphine de Reszké, Polonaise ; Mlle Nilsson et Mlle Krauss, dont les succès ne sont pas oubliés, étaient, l'une Suédoise, la seconde Autrichienne, tandis que Mlle Fidès de Vriès était Hollandaise. Et Mme Patti, et Mlle Eames, et tant d'autres ! Il est vrai pourtant qu'on avait par-ci par-là quelques Françaises, comme Mme Laborde, Mlle Masson, Mlle Marie Battu, Mlle Ferrucci (de son vrai nom : Merson), Mlle Bloch, Mlle Mauduit, Mlle Richard, et aujourd'hui la poétique et pathétique Mme Caron. Mais,

il faut bien le constater, depuis tantôt un demi-siècle, c'est l'élément étranger qui a prédominé.

Il était moins considérable dans la partie mâle de la population chantante. Si Naudin, le créateur du Vasco de Gama de *l'Africaine*, était Italien, si MM. Warot et Sylva étaient Belges et les frères de Reszké Polonais, l'art français était noblement représenté d'abord par M. Faure, le plus grand chanteur que nous ayons possédé depuis Duprez, et par tous ces artistes distingués qui avaient ou qui ont nom Villaret, Belval, Cazeaux, Obin, Dulaurens, David, Castelmary, Léon Achard, Vergnet, Giraudet, Devoyod, Gailhard, Salomon, Lassalle, etc.

Sous ce rapport, on peut dire que l'Opéra-Comique est resté un théâtre vraiment national, car, pendant les quarante dernières années, nous n'y voyons guère briller que deux ou trois noms étrangers, tels que ceux de Mme Marie Cabel, de Mlle Van Zandt, de Mlle Sybil Sanderson. Et ici, combien d'artistes distingués ne voit-on pas se succéder ! En premier lieu, Faure, qui, par ses succès à ce théâtre, préludait à ses triomphes de l'Opéra, et avant de créer *Hamlet* créait *le Pardon de Ploërmel ;* tout un bataillon de ténors, qui comprend les noms de Montaubry, Jourdan, Léon Achard, Capoul, Nicot et le pauvre Talazac, mort fou dans toute la force de l'âge ; avec eux Bussine, ancien ouvrier ébéniste, devenu un chanteur superbe ; Battaille, l'admirable Peters de *l'Étoile du Nord*, ex-médecin devenu chanteur aussi et qui mourut sous-préfet ; Delaunay-Ricquier, Crosti, Meillet, Sainte-Foy, Barré, Ismaël, Morlet, Melchissédec, dont plusieurs avaient passé par le Théâtre-Lyrique. Quant aux femmes, quelle quantité de noms sont devenus célèbres parmi tous ceux qui ont figuré sur l'affiche de l'Opéra-Comique ! Caroline Duprez, morte si jeune ! chanteuse de race et digne fille de son père ; Mme Ugalde, la Virginie du *Caïd*, la Coraline du *Toréador*, la fougueuse Galathée, tempérament nerveux et plein de flamme ; Mlle Lefebvre (Mme Faure), une chanteuse exquise doublée d'une comédienne adorable ; Mlle Monrose, un astre qui ne fit que passer ; Marie Cico, qui personnifia Lalla-Roukh, comme Mme Galli-Marié personnifia Mignon, toutes deux marquant de leur vive empreinte ces deux rôles caractéristiques ; puis Mlle Lemercier, Mlle Bélia, Mlle Girard, Mme Ferdinand Sallard, Mlle Marimon, Mlle Ducasse, Marie Heilbron, la toute charmante Mlle Bilbaut-Vauchelet (Mme Nicot), trop tôt disparue de la scène... Quant à Mme Cabel

et à Mme Carvalho, c'est surtout à propos du Théâtre-Lyrique qu'il convient d'en parler.

Ce Théâtre-Lyrique, si fâcheusement disparu depuis longtemps déjà, avait succédé à l'éphémère Opéra-National, et pendant vingt ans fut l'une des gloires artistiques de Paris. Tandis que celui-ci s'était installé dans la salle du Cirque-Olympique, il s'établit, lui, dans la salle construite en 1847 pour le Théâtre-Historique, et y resta jusqu'à l'époque où la destruction du boulevard du Temple le fit émigrer dans celle qu'on élevait à son intention sur la place du Châtelet et qui, depuis l'incendie de la salle Favart en 1887, est occupée par l'Opéra-Comique. C'est au Théâtre-Lyrique que virent le jour *Faust*, *Roméo et Juliette*, *Mireille*, *Philémon et Baucis*, *le Médecin malgré lui*, et *les Dragons de Villars*, et *la Statue*, et *Si j'étais roi*, et *la Perle du Brésil*, *la Reine Topaze*, *la Fanchonnette*, *les Pêcheurs de perles*, *les Troyens*... C'est aussi là que furent joués tous ces chefs-d'œuvre : *Orphée*, *Don Juan*, *les Noces de Figaro*, *Obéron*, *Euryanthe*, *Fidelio*, *la Flûte enchantée*, *l'Enlèvement au sérail*.

Le Théâtre-Lyrique avait, lui aussi, une troupe très brillante, en tête de laquelle il faut avant tout rappeler les noms pleins d'éclat de Mmes Viardot, Carvalho, Cabel, Marie Sasse et Nilsson : Mme Viardot a laissé à ceux qui ont pu la voir et l'entendre dans l'*Orphée* de Gluck un souvenir inoubliable. Que dire de Mme Carvalho, qui, au point de vue du style et du grand art du chant, est peut-être l'artiste la plus parfaite, la plus complète qu'il nous ait été donné d'admirer ? Elle a été Marguerite, elle a été Juliette, elle a été Mireille, comme elle a été aussi Chérubin, Zerline et Pamina, et toujours avec la même idéale perfection. Quant à Mme Cabel, c'était la virtuose la plus hardie, la plus audacieuse, la plus étonnante qu'on puisse imaginer, égrenant incessamment les perles de sa voix charmante, qui se jouait de toutes les difficultés. Chacune de ces cantatrices avait son caractère propre, son originalité personnelle, et l'on en peut dire autant de Mme Marie Sasse, qu'on avait été chercher au café-concert du Géant, où elle était venue du Château des Fleurs de Bruxelles, et de la blonde et vaporeuse Christine Nilsson, dont l'enfance s'était écoulée à jouer du violon et à chanter avec son jeune frère dans les rues de Stockholm ; l'une et l'autre ont fourni aussi une carrière que l'on peut qualifier de brillante, la première créant à l'Opéra *l'Africaine*, tandis que la seconde y

créait *Hamlet*. Nous retrouvons au Théâtre-Lyrique Mme Ugalde, Mlle Marimon, Mlle Girard, Mlle Ducasse, que nous avons nommées à l'Opéra-Comique, qui venait sans façon les enlever à ce théâtre et s'en emparer. A leurs noms il faut ajouter ceux de Mme Colson, la créatrice des *Amours du diable*, de Mlle Borghèse, la Rose Friquet des *Dragons de Villars*, de Mme Charton-Demeur, la superbe Didon des *Troyens* de Berlioz, de Mme Rey-Balla, de Mlles Amélie Faivre, Daram, Baretti... Et j'allais oublier Mme Deligne-Lauters, qui devint à l'Opéra Mme Gueymard, et qui fit ses premières armes au Théâtre-Lyrique, où elle débuta en même temps que M. Léon Achard, dans le premier grand ouvrage de M. Gevaert, *le Billet de Marguerite*.

Mais M. Léon Achard n'était pas, on le pense bien, le seul ténor du Théâtre-Lyrique. Il faut citer d'abord avec lui M. Barbot, le créateur du rôle de Faust; Montjauze, excellent comédien doué d'une voix de clairon, époux d'une ex-écuyère qui, dit-on, le menait à la cravache; Michot, qu'un dilettante avait découvert dans un infime café-chantant de la rue de la Lune, le café Moka, et qui se compromit plus maladroitement que sérieusement pendant la Commune, ce qui faillit lui coûter cher; Bosquin, que sa jolie voix, blonde comme ses cheveux, fit appeler un jour à l'Opéra; Puget, Fromant, Morini, Massy. Nous retrouvons, là encore, quelques noms que nous avons rencontrés à l'Opéra-Comique : Ismaël, le vigoureux Ourrias de *Mireille*, Meillet, l'excellent Sganarelle du *Médecin malgré lui*, Battaille, Delaunay-Ricquier, Barré. A ceux-là il faut joindre Balanqué, le Méphistophélès de *Faust*, Raynal, qui en fut le Valentin, Lutz, Junca, Wartel, Bouhy, Sérène, Grillon, Girardot, Troy. Tout cela constituait un personnel de premier ordre, digne des œuvres qu'il était chargé de présenter au public.

C'est précisément le talent de ses artistes qui faisait briller d'un dernier éclat le Théâtre-Italien, dont le déclin pourtant approchait, son répertoire étant usé et ne se renouvelant qu'à l'aide des œuvres de Verdi, seul musicien qui restât en son pays. L'Alboni et la Frezzolini, chacune en son genre, charmaient encore les oreilles des vrais amis de ce bel art du chant, qui semble ne devoir être bientôt plus qu'un souvenir. On applaudissait aussi fort justement Mmes Penco, Anna de Lagrange, Angiolina Bosio, Sophie Cruvelli, Borghi-Mamo, Nantier-Didiée, Barbieri-Nini, les sœurs Marchisio, qui toutes étaient des canta-

trices d'une réelle valeur. Puis vint une enchanteresse, Mlle Adelina Patti, dans toute la fleur de sa jeunesse, de sa grâce et de sa beauté piquante, dans toute la fraîcheur de sa voix merveilleuse, à qui les Parisiens, éblouis et fascinés, ne marchandèrent ni leur admiration, ni leurs applaudissements. Ce fut une sorte de délire que son apparition parmi nous, une furie pour la voir et l'entendre. D'aucuns pourtant trouvaient excessifs les 1,000 francs que la jeune Adelina recevait alors pour chacune des représentations auxquelles se ruait la foule... Que diraient ceux-là, aujourd'hui qu'après trente ans passés, avec les reliefs d'une voix devenue méconnaissable et qui n'est plus que l'ombre d'elle-même, Mme Patti-Nicolini exige jusqu'à quinze et vingt mille francs chaque fois qu'elle consent à se faire entendre? Rappelons pourtant que, comme partenaires de toutes ces cantatrices, on avait de grands artistes dignes d'elles, qui s'appelaient Fraschini, Guasco, Bettini, Gardoni, Tamberlick, Graziani, Delle Sedie, Everardi, Carrion, Zucchini, Scalese. J'ai nommé Tamberlick : de même que Mlle Patti avait enthousiasmé le public avec sa voix si prodigieusement belle, Tamberlick le révolutionna avec... son fameux *ut* dièze de poitrine, par lequel il enfonçait Duprez, qui n'avait jamais donné que l'*ut* naturel. Mais ce qui devait courroucer le chanteur et lui faire prendre en pitié le public, c'est que ce public ne songeait qu'à son *ut* dièze, qu'il

n'avait d'oreilles que pour cette note rarissime et formidable, qu'il l'attendait impatiemment, et que, sous le coup de cette obsession, il ne pensait même pas à admirer, comme ils le méritaient, le grand talent et le style plein d'ampleur de cet artiste d'un mérite absolument exceptionnel. Malgré tout, et peu à peu, le Théâtre-Italien déclina, déclina, jusqu'au jour où, l'indigence du répertoire éclatant à tous les yeux — ou à toutes les oreilles, — les amateurs, lassés d'entendre toujours des œuvres qui depuis quarante ans et plus défrayaient leurs jouissances, se firent de plus en plus rares, disparurent les uns après les autres, et finirent par faire complètement défaut. Tout doucement alors le théâtre lui-même disparut, et si complètement que bientôt, toute demeure lui devenant inutile, on songea à la destruction de cette élégante salle Ventadour, qui l'avait si longtemps abrité, et qui était la plus jolie de Paris. Le sacrifice en effet fut consommé, balcons, loges et foyers furent détruits pour faire place aux bureaux d'une vaste entreprise financière, et le chant des rossignols fut remplacé par la danse des écus. *Sic transit gloria mundi!*

Pendant ce temps, un genre nouveau s'implantait en France, et de là se répandait sur toute l'Europe, qu'il envahissait à son tour. Je veux parler de l'opérette, genre hybride, qui n'est ni le vaudeville ni l'opéra-comique, mais qui a ruiné le premier en ébréchant le second, et qui, modeste d'abord, a bientôt pris un tel élan que depuis quarante ans l'opérette règne partout en souveraine et maîtresse, sans qu'on puisse prévoir la fin de ses aventures.

C'est d'une façon timide pourtant qu'elle a commencé par se présenter au public, et sans qu'elle-même osât certainement envisager l'avenir qui l'attendait. Vers 1850 il existait sur le boulevard du Temple, en face du groupe des théâtres qui devaient disparaître quelques années plus tard, un café-chantant qui, du nom de son propriétaire, s'appelait les Folies-Mayer. Trois ou quatre ans après, le compositeur Hervé, alors chef d'orchestre au Palais-Royal, s'emparait de cet établissement, qu'il obtenait l'autorisation de transformer en un petit théâtre où il pourrait jouer des saynètes musicales en un acte, à deux ou trois personnages, et des pantomimes. C'était un type que cet Hervé, musicien d'une instruction incomplète, mais doué d'une imagination fertile, et apte à toutes choses concernant le théâtre. Sur la petite scène

dont il s'était rendu le maître, il se faisait tour à tour ou tout à la fois machiniste, décorateur, régisseur, auteur, compositeur, acteur, chanteur et chef d'orchestre. En fait, il lui arrivait souvent d'écrire les paroles et la musique des piécettes qu'il faisait représenter et d'y remplir lui-même un rôle, et lorsqu'il ne jouait pas il se mettait à la tête de l'orchestre. Il réunit une petite troupe qui comprenait Joseph Kelm, Dupuis (qui depuis si longtemps fait la fortune des Variétés), Camille Michel, Sérène, Mlles Darcy, Géraldine, avec un mime excellent, Paul Legrand, pour jouer les Pierrots, tandis qu'un autre, Vauthier, était un amusant Polichinelle, et ouvrit son théâtre sous le titre de Folies-Concertantes, auquel bientôt fut substitué celui de Folies-Nouvelles (c'est aujourd'hui le théâtre Déjazet, et c'est là que, quelques années plus tard, Déjazet, quoique déjà sexagénaire, joua les premières pièces de M. Sardou : *Monsieur Garat, les Premières Armes de Figaro, les Prés Saint-Gervais*). Ce petit théâtre était comme une sorte d'aimable résurrection des anciennes scènes de la foire, avec, peut-être, un peu plus de raffinement : petites pièces à chant, pantomimes comiques et divertissements de danse, intermèdes de toutes sortes, chansonnettes burlesques (c'est là que Joseph Kelm fit connaître *le Sire de Framboisy*, qui devint promptement une scie populaire), tout lui était bon, et tout concourait à donner à ses spectacles un caractère original, piquant et pittoresque. Hervé, dont l'imagination était absolument déréglée et dont la fantaisie ne connaissait pas de limites, se fit connaître là par certaines bouffonneries d'une cocasserie tellement excentrique qu'elles arrachaient le rire sans qu'on s'en rendît compte, surtout lorsqu'elles étaient jouées par lui et par Joseph Kelm ; cela s'appelait *la Perle de l'Alsace*, *un Drame en 1779*, *la Belle Espagnole*, *un Compositeur toqué*, *la Fine Fleur de l'Andalousie*. Bref, les Folies-Nouvelles obtinrent assez rapidement un succès très vif et devinrent à la mode, ce que voyant, Offenbach, qui se morfondait à la tête de l'orchestre de la Comédie-Française, sollicita et obtint, de son côté, l'autorisation de fonder une autre petite scène du même genre, qu'il baptisa du nom de Bouffes-Parisiens. Comme on vivait encore sous le régime des privilèges en matière théâtrale, il ne devait jouer, lui aussi, que des pièces en un acte, à deux ou trois personnages ; mais comme il était fortement protégé, il finit, d'autorisations en autorisations, par avoir la faculté de donner à ces pièces autant

d'actes et d'y introduire autant de personnages qu'il le jugerait bon.

Les Bouffes-Parisiens, eux aussi, réussirent à souhait, et il serait difficile d'exagérer la vogue étonnante qui s'attacha dès sa naissance à ce gentil théâtre, primitivement installé dans une petite salle des Champs-Élysées connue plus tard sous le nom de Folies-Marigny, et ensuite dans celle, fort agrandie à son intention, du théâtre Comte au passage Choiseul. Ce fut d'abord un succès de fou rire et qui devint légendaire que l'une de ses pièces d'ouverture, *les Deux Aveugles*, fantaisie prodigieuse jouée d'une façon inénarrable par Pradeau, que l'on vit quelques années après au Gymnase, et Berthelier, qui des Bouffes passa à l'Opéra-Comique, puis aux Variétés, aux Nouveautés et à la Gaîté. La troupe comprenait, avec ceux-ci, quelques autres comiques excellents : Léonce, sortant du Vaudeville, Désiré, Tayau, Bache, Guyot, puis tout un lot de femmes charmantes : Mlles Hortense Schneider, dont la renommée devint si grande aux Variétés, Cico (sœur de l'artiste de l'Opéra-Comique), qui s'était fait applaudir au Palais-Royal, Lise Tautin, Tostée, Dalmont, Maréchal, Coraly Guffroy, Garnier... C'est aux Bouffes que le futur auteur de *Coppélia* et de *Lakmé*, Léo Delibes, qui venait d'aborder timidement la scène aux Folies-Nouvelles avec une pochade intitulée *Deux sous de charbon*, donna ses premières opérettes : *Deux Vieilles Gardes*, *l'Omelette à la Follembuche*, *Six Demoiselles à marier* ; et c'est là que son maître Adolphe Adam, l'auteur populaire du *Chalet*, donna au contraire son dernier ouvrage, *les Pantins de Violette*, une délicieuse fantaisie à la naissance de laquelle il ne devait pas survivre : cinq jours après la première représentation, un matin, on le trouva mort dans son lit ! Quant aux autres succès qui commencèrent l'étonnante fortune des Bouffes-Parisiens, c'était *le Violoneux*, *Ba-ta-clan*, *la Rose de Saint-Flour*, *le 66*, *Tromb-al-Kazar*, *M'sieu Landry*, *Croquefer* ou *le Dernier des Paladins*, *le Financier et le Savetier*, *les Petits Prodiges*, *le Mariage aux lanternes*, *Dragonette*, *la Chanson de Fortunio*, et surtout *Orphée aux Enfers*, qui fit courir tout Paris.

A partir de ce moment l'opérette avait conquis droit de cité, et elle ne devait pas tarder non seulement à se répandre, mais à déborder de tous côtés. Les Variétés furent des premières à adopter le nouveau genre, qui leur valut à leur tour de grands succès avec *la Belle Hélène*, *Barbe-Bleue*, *la Grande Duchesse de*

Gérolstein, *La Périchole*, dont Offenbach, qui était pourtant le fournisseur le plus actif de son théâtre, composait encore ici la

musique, et dont les principaux interprètes étaient Dupuis et Mlle Schneider, secondés par Baron, Couder, Grenier, Hittemans, Kopp, Guyon, Hamburger, Mmes Silly, Vernet, etc. De leur côté, les Folies-Dramatiques, abandonnant, comme les Variétés, le genre du vaudeville, auquel elles étaient toujours restées fidèles jusqu'alors, pour se consacrer aussi à l'opérette, n'étaient pas moins fortunées avec *l'Œil crevé*, *le Petit Faust*, *les Turcs*, dont Hervé leur fournissait à la fois les paroles et la musique, tout en prenant sa part de l'interprétation, où il avait pour partenaires Milher, Vavasseur, Jeault, Mmes Van Ghell, Blanche d'Antigny, etc. C'était une véritable révolution qui s'opérait dans nos théâtres. Le Palais-Royal lui-même céda un instant à l'entraînement et joua deux ou trois opérettes, parmi lesquelles *la Vie parisienne*, dont la vogue fut énorme. Il ne persista pas pourtant et revint bientôt à son genre ordinaire, pour lequel il avait toujours une excellente troupe, réunissant les noms d'Arnal, Ravel, Brasseur, l'étonnant Gil Pérès, dont les ahurissements sont restés légendaires, Hyacinthe, Lhéritier, René Luguet, Mmes Aline Duval, Boisgontier, Octave, Angélina Legros...

Un événement inattendu, qui venait en quelque sorte bouleverser le régime de nos théâtres, allait d'ailleurs ouvrir un large champ à l'opérette naissante et déjà en pleine floraison, et lui donner bientôt toute la force d'expansion qu'on lui voit encore aujourd'hui. Le premier Empire avait supprimé la liberté des théâtres, établie par la Révolution ; le second Empire nous restituait tout à coup cette liberté, qui, comme toutes les autres, est d'ordre naturel. Un décret du 6 janvier 1864 rendait en effet à l'industrie théâtrale son libre exercice et supprimait l'inepte limitation des genres imposée à chacune des entreprises dramatiques, en même temps qu'il leur reconnaissait le droit de jouer indistinctement tous les ouvrages tombés dans le domaine public. Pour comprendre la portée de cette dernière franchise, en apparence insignifiante, il faut savoir que lorsque, par exemple, le Théâtre-Lyrique avait eu l'idée d'offrir à son public *le Médecin malgré lui* transformé en opéra-comique, il lui avait fallu le consentement de la Comédie-Française, qui eût pu le lui refuser, celle-ci étant considérée, au point de vue de la représentation, comme propriétaire des œuvres de Molière, aussi bien que de tous nos poètes des dix-septième et dix-huitième siècles. Et Mo-

lière était mort depuis près de deux siècles ! Et le premier venu pouvait publier ses œuvres !

Comme conséquence du décret en question, on vit en quelques années se fonder un certain nombre de nouveaux théâtres, dont quelques-uns, il est vrai, n'avaient qu'une médiocre importance. Ce fut d'abord le théâtre Saint-Germain (24 novembre 1864), qui s'appela ensuite les Folies-Saint-Germain, pour devenir en dernier lieu le théâtre Cluny ; puis le Grand-Théâtre-Parisien, rue de Lyon (avril 1865), sorte d'immense grange, que rendit fameux un instant la représentation héroï-comique d'un opéra du grand chanteur Duprez, une infortunée *Jeanne d'Arc*, dont le *four* fut colossal : les Fantaisies-Parisiennes (2 décembre 1865), gentil petit théâtre lyrique qui occupait l'emplacement sur lequel on a construit depuis lors les Nouveautés actuelles ; les Délassements-Comiques (15 février 1866), qui, disparus après la destruction du boulevard du Temple, se firent construire sur le boulevard du Prince-Eugène, aujourd'hui boulevard Voltaire, une nouvelle petite salle, que la Commune incendia en 1871 ; les Nouveautés, deuxièmes du nom (1866), situées au numéro 60 du Faubourg-Saint-Martin, dans une petite salle occupée précédemment par un prestidigitateur et qui portait alors le nom de salle Raphaël ; le Cirque du Prince-Impérial (août 1866), fondé par Bastien Franconi, sorte de résurrection de l'ancien Cirque-Olympique, moitié théâtre, moitié manège, dont la salle, complètement transformée et notablement réduite, prit ensuite le nom de théâtre du Château-d'Eau, et qui est aujourd'hui le théâtre de la République ; le théâtre Rossini (26 mars 1867), rue de la Tour, à Passy ; le théâtre des Menus-Plaisirs (1867), boulevard de Strasbourg, qui a changé dix fois de nom (théâtre des Arts, Opéra-Bouffe, Comédie-Parisienne, etc.), pour revenir toujours à son appellation première ; enfin l'Athénée (janvier 1868), qui s'appela d'abord un instant théâtre Scribe, parce qu'il était situé rue Scribe, et qui jouit d'une certaine vogue jusqu'au moment où son propriétaire jugea à propos de le détruire (1883). Ces divers théâtres, dont trois seulement existent encore : le théâtre Cluny, le théâtre de la République et les Menus-Plaisirs, tous les autres ayant successivement disparu, jouèrent tous plus ou moins l'opérette, soit régulièrement, soit accessoirement.

Mais c'est surtout à la suite des événements de 1870-71 que celle-ci prit décidément tout son développement, lors de la

création de plusieurs autres nouveaux théâtres : la Renaissance (6 mars 1873); le théâtre Taitbout (28 mars 1875), dont l'existence ne dépassa pas quatre années; les Bouffes-du-Nord (1877); les Nouveautés, troisièmes du nom (12 juin 1878); et l'Éden (7 janvier 1883), aujourd'hui disparu. On vit alors l'opérette s'épanouir sur cinq théâtres à la fois : les Bouffes-Parisiens, les Folies-Dramatiques, la Renaissance, les Nouveautés et les Menus-Plaisirs, où elle était jouée d'une façon permanente, tandis qu'elle occupait encore plus ou moins fréquemment, quoique d'une façon intermittente, les scènes des Variétés, du théâtre Déjazet, voire du théâtre Beaumarchais, pour enfin s'installer victorieusement à la Gaîté, où, après en avoir chassé le drame, elle règne en souveraine aujourd'hui. Tout un groupe de compositeurs s'étaient lancés dans cette voie à la suite d'Hervé et d'Offenbach, musiciens aimables qui, depuis vingt-cinq ans, ont formé tout un répertoire d'où surgissent nombre de pièces dont les succès ont été retentissants et prolongés. Ces musiciens, dont M. Charles Lecocq peut être considéré comme le chef de file, ont nom Edmond Audran, Louis Varney, Gaston Serpette, Léon Vasseur, Robert Planquette, et l'on sait s'ils ont triomphé avec *les Cent Vierges*, *Fleur de Thé*, *la Fille de Madame Angot*, *le Petit Duc*, *la Marjolaine*, *la Petite Mariée* (Lecocq); *la Cigale et la Fourmi*, *le Grand Mogol*, *la Mascotte*, *Miss Helyett*, *l'Enlèvement de la Toledad* (Audran); *les Mousquetaires au Couvent*, *Fanfan la Tulipe*, *la Fée aux Chèvres*, *les Petits Mousquetaires* (Varney); *la Branche cassée*, *la Petite Muette*, *le Capitole* (Serpette); *la Timbale d'Argent*, *le Mariage au Tambour* (Vasseur); *les Cloches de Corneville*, *Rip* (Planquette), etc. On a vu passer de théâtre en théâtre, pour jouer tous ces ouvrages, toute une série d'artistes qui, dans le genre auquel ils s'étaient consacrés, ont acquis une plus ou moins grande notoriété : MM. Berthelier, Vauthier, Morlet (qui sortait de l'Opéra-Comique), Piccaluga, Christian, Gourdon, Ch. Lamy, Gobin, Scipion, Montrouge, Simon Max, Huguenet, Bartel, Mmes Judic, Peschard, Jeanne Granier, Simon-Girard, Marguerite Ugalde, Deschauzas, Mily-Meyer, Juliette Darcourt, Thuillier-Leloir, Théo, Jeanne Thibault, Montbazon, Lardinois, Biana Duhamel, Aussourd, Bernaert...

La situation de la plupart de nos théâtres s'est complètement transformée depuis un demi-siècle, et l'art théâtral lui-même a subi chez nous des modifications profondes. L'Opéra-Comique,

mentant et manquant à son titre, abandonnant les pièces dans lesquelles le dialogue se mêlait à la musique, ne joue plus guère aujourd'hui que des drames lyriques du caractère le plus sombre et perd toute son originalité en s'efforçant de n'être plus qu'une inutile et maladroite succursale de l'Opéra; en sacrifiant ainsi les traditions séculaires de ce théâtre glorieux, ceux qui sont à sa tête peuvent être considérés comme les meurtriers du genre illustré par Grétry, Monsigny, d'Alayrac, Berton, Méhul, Boieldieu, Nicolo, Herold, Auber, Halévy, Adam, auteurs de tant de délicieux chefs-d'œuvre qui ont fait la gloire de l'école musicale française et que les étrangers, particulièrement les Allemands, tiennent en haute estime. En ce qui concerne le vaudeville, des cinq théâtres qui le cultivaient exclusivement il y a soixante ans, deux, le Gymnase et le Vaudeville, se consacrent aujourd'hui au drame bourgeois et à la comédie de genre, deux autres, les Variétés et les Folies-Dramatiques, ont versé dans l'opérette, et le cinquième, le Palais-Royal, est tout entier à la comédie bouffonne. Quant aux trois grands théâtres de drame, un seul, l'Ambigu, reste fidèle au genre qu'il a adopté depuis près d'un siècle; un autre, la Gaîté, a suivi le penchant du jour et depuis quelques années se voue entièrement à l'opérette, à laquelle il s'efforce de donner un caractère original en l'entourant d'un spectacle pompeux et en l'ornant d'une somptueuse mise en scène; pour ce qui est du troisième, la Porte-Saint-Martin, il n'a plus de genre à lui, et la scène qui a vu naître *Marion Delorme* et *Antony*, *la Tour de Nesle* et *Lucrèce Borgia*, semble ne plus savoir de quel côté se tourner et, n'ayant plus aucun objectif précis, laisse aller son répertoire au hasard des circonstances. De tout cela il résulte que, de trois genres très nettement définis qui naguère étaient en honneur, l'un, l'opéra-comique, semble dépérir par la faute de ceux-là mêmes qui ont charge d'assurer son sort, l'autre, le drame, est en partie abandonné (il a pourtant trouvé récemment un refuge au théâtre de la République), et le troisième, le vaudeville, a complètement disparu. Sur vingt-cinq théâtres ouverts chaque jour au public, il n'en est plus un seul pour donner asile à l'ancienne pièce à couplets, qui fit si longtemps la joie des Parisiens. L'opérette, qui, sous le couvert de la musique, fait passer toutes les inepties et toutes les inconvenances, l'opérette a tout envahi, et comme si ce n'était point assez pour elle des scènes existantes, il vient de s'en fonder une nouvelle expressément

à son intention : en effet, l'ancien Eldorado, si florissant jadis comme café-concert, s'est transformé tout récemment en un théâtre élégant qui se consacre, lui aussi, au culte de la déesse du jour.

Les artistes qui, naguère, mettaient leur talent au service du vaudeville, ont trouvé tout naturellement l'emploi de ce talent dans la comédie de genre ou dans la bouffonnerie; mais il n'en est pas de même en ce qui concerne le drame, et combien voit-on de comédiens distingués que l'abandon progressif de celui-ci a condamnés à une douloureuse inaction! Pour n'en citer que deux, encore vivants, MM. Paulin Ménier et Taillade, le public est privé des émotions qu'ils pourraient lui procurer, parce qu'ils n'ont plus de théâtres pour se produire. Néanmoins, il serait injuste de ne pas rappeler les noms de plusieurs de leurs anciens camarades qui ont jeté un dernier éclat sur le drame agonisant et dont le souvenir n'est pas éteint complètement. C'était Castellano, Dumaine, Lacressonnière, Deshayes, Machanette, Clément Just, Latouche, Faille, et Mmes Jane Essler, Périga, Lia Félix, Lacressonnière, Marie Laurent, Dica Petit, Rousseil, Karoly, Honorine. Aujourd'hui, le personnel très restreint du drame est surtout représenté par MM. Volny, Joumard, Chelles, Péricaud, Gravier, Guitry, Garnier, Montigny, Mmes Tessandier, Jeanne Malvau, Patry, tous fort distingués et très aimés du public.

Nos comédiens actuels ne le cèdent en rien, d'ailleurs, à leurs aînés, dont ils se montrent les dignes successeurs. On peut s'en convaincre à la Comédie-Française, qui reste le premier théâtre du monde et qui fait toujours l'admiration des étrangers. Faut-il citer les noms de MM. Mounet-Sully, Worms, Le Bargy, Paul Mounet, Albert Lambert fils, Silvain, Laugier, Prudhon Coquelin cadet, Georges Berr, Boucher, de Féraudy, Leloir, Truffier, Jacques Fénoux, et ceux de Mmes Reichenberg, Baretta, Bartet, Moreno, Du Minil, Rachel Boyer, Amel, Kalb, Ludwig? Et si Mme Sarah Bernhardt et M. Coquelin aîné se sont si fâcheusement éloignés de la glorieuse maison de Molière, n'en sont-ils pas moins restés l'un et l'autre admirables? L'Opéra n'est pas moins heureusement partagé, et si nous n'y trouvons plus M. Faure avec son talent magistral, Mme Gueymard avec sa voix de velours et d'or, Mme Krauss avec ses accents si passionnés et si souverainement pathétiques, nous y voyons, auprès de Mme Caron, qui est une tragédienne lyrique de premier ordre, tout un groupe d'artistes hors de pair tels que MM. Alvarez,

Saléza, Renaud, Delmas, Fournets, Gresse, Mmes Bréval, Héglon, Bosman, Berthet. L'Opéra-Comique met en avant, avec MM. Fugère et Bouvet, tous deux aussi remarquables comme comédiens que comme chanteurs, avec Mlle Delna, qui est en passe de devenir une des célébrités de ce temps, MM. Clément, Jérome, Isnardon, Leprestre, Badiali, Mmes Nina Pack, Laisné, Leclerc, Chevalier, Molé-Truffier, Parentani. Les théâtres de comédie et de genre nous offrent aussi nombre de personnalités distinguées, intéressantes et souvent originales, et l'on peut, au hasard de la mémoire, nommer pour l'Odéon MM. Amaury, Cornaglia, Albert Lambert père, Mmes Grumbach, Dux, Wissocq, Rose Syma; pour le Gymnase et le Vaudeville, MM. Dieudonné, Nertann, Noblet, Dupuis, Calmettes, Dumény, Boisselot, Candé, Galipaux, Huguenet, Numès, Mayer, Mmes Réjane, Rosa Bruck, Pasca, Yahne, Cécile Caron, Jane Hading, Legault, Raphaele Sizos, Samary, Dayne-Grassot; pour la Renaissance, dont la direction de Mme Sarah Bernhardt a fait une scène bien intéressante, MM. Guitry, Mévisto, de Max, Mmes Sarah Bernhardt, Patry; pour le Palais-Royal enfin, MM. Milher, Maugé, René Luguet, Mmes Alice Lavigne, Cheirel, Franck-Mel...

Ce n'est pas, on le pense bien, un tableau général du personnel actuel de nos théâtres que j'ai voulu dresser ici. Trop de noms y manqueraient, que je regrette de ne pouvoir citer tous, une telle nomenclature menaçant d'être interminable. Mais en mettant en relief et en rappelant quelques-uns des artistes que le public a surtout accoutumé d'estimer et d'applaudir, j'ai voulu prouver que les comédiens de ce temps n'ont pas démérité de leurs devanciers et que, grâce à eux, à leur talent souvent si original et si personnel, cet art charmant et émouvant du théâtre, qui a toujours été l'une des gloires de la France et qui est chez nous si plein de raffinement, si séduisant sous tous les rapports, n'est pas près d'y dépérir. Il reste en effet, quoi qu'en puissent dire certains critiques volontairement mélancoliques, quoi qu'en puissent penser quelques esprits chagrins et par conséquent injustes, supérieur en tous points et à la hauteur de ce qu'il a toujours été dans ce pays.

Arthur Pougin.

MADAME CORENTINE[1]

(*Suite.*)

XVIII

Le dîner fut étrange, les trois convives étant agités de pensées qu'ils ne se pouvaient communiquer.

En disant le *benedicite*, tout haut, selon sa coutume, Mme Jeanne regarda, pour voir ce que ferait Simone. Mais Simone fit son signe de croix très simplement. Et l'on s'assit dans la salle à manger, où les paroles sonnaient comme des coups de trompe, et se prolongeaient en échos.

Très raide, très droite, les lèvres agitées d'un frisson, Mme Jeanne découpait et servait chaque plat comme de coutume. Toute sa conversation se bornait à des phrases banales et sèchement dites : « Passez du sel, Guillaume... Demandez donc une autre carafe de cidre. » Ou bien, affectant de s'adresser toujours

(1) Voir les numéros des 25 août, 10 et 25 septembre, 10 et 25 octobre 1896.

à son fils, elle disait : « Je ne sais pas si votre fille aime ceci ? Nous n'avons que peu de chose à lui offrir. »

Mais dans le regard dont elle accompagnait ces phrases, il était facile de deviner l'irritation, l'étonnement, le trouble où l'avait jetée, à quelques jours de distance, l'apparition de la mère et de la fille. Il fallait bien la supporter, celle-ci : Guillaume le voulait. Elle avait vu son fils lui tenir tête, elle avait cédé, et cela l'humiliait. Elle aurait désiré, tout au moins que le retour de Simone fût préparé, arrangé par elle, et limité à un temps précis. — Lannion aurait appris que Mlle L'Héréec revenait passer chez sa grand'mère les vacances réglées par le tribunal, — tandis que ce coup de théâtre diminuait son autorité, et changeait le titre auquel Simone était admise dans la maison de la rue du Pavé-Neuf. A présent, pour combien de temps était-elle là, entre le fils et la mère, cette enfant toute façonnée aux idées et aux manières de la Jersiaise ? Il fallait se taire cependant, et ne pas heurter l'homme, ce soir du moins. Et elle se taisait.

A peine si M. L'Héréec remarquait cette humeur de sa mère. Il lui semblait presque qu'il était à table avec sa fille toute seule. Ses yeux d'un vert marin, transparents, semés de petits points d'or, qui ne faisaient d'ordinaire qu'effleurer les choses et les gens, attirés et ressaisis aussitôt par le songe intérieur de l'âme, s'arrêtaient sur Simone avec une expression de ravissement. Il ne cessait de la regarder. Mais il ne parlait presque pas. Il se sentait timide devant sa propre fille. Les nouvelles sur le capitaine et sur Marie-Anne étaient épuisées : au delà il y avait le domaine interdit de la vie à Jersey, des habitudes, des occupations, des goûts, des derniers événements qui avaient amené Simone. Une imprudence aurait pu faire rougir ou froisser la jeune fille. Il la connaissait si peu, et il ignorait si complètement la mesure d'amour et d'estime qu'elle pouvait garder pour lui ! Alors, pour ne pas rester tout à fait silencieux, il disait des choses de Lannion, qu'elle avait l'air de comprendre, ou bien il s'excusait de la médiocrité du repas : « Nous n'avons que cela, ma Simone. C'est très simple, ici, les habitudes bretonnes. »

La vieille servante, effarée, considérait alternativement ses maîtres, quand elle apportait un plat, et se sauvait à la cuisine, sentant qu'il y avait de l'orage et de la gêne dans cette réunion de famille.

Simone avait aussi perdu de son calme ordinaire. Sa grand'-

mère l'intimidait, et elle devinait que son père, le seul qui lui rendît possible le séjour à l'hôtel de la rue du Pavé-Neuf, n'était pas habitué à imposer sa volonté. Elle le voyait presque effrayé de l'énergie qu'il avait montrée. Mieux qu'avant, elle mesurait la difficulté de son projet de faire rentrer l'épouse là où elle-même, l'enfant très innocente et forte de sa jeunesse, n'était entrée que par surprise, et pour combien de temps!

Après le dîner, Mme Jeanne sortit devant son fils, et l'attendant au milieu du vestibule qui divisait la maison :

— Votre fille a fait apporter ses bagages, sans doute ?

Simone rougit, derrière elle, et dit :

— Oui, grand'mère... J'avais cru... Ils sont à l'auberge...

— Bien, je les enverrai prendre. La chambre est prête. Simone peut monter avec moi.

Par l'escalier de granit, bâti pour les siècles, les deux femmes montèrent, en effet, Mme Jeanne toujours devant. Arrivée au premier étage, elle parut hésiter un moment si elle devait prendre à droite ou à gauche. Simone eut un battement de cœur, car à droite, c'était la chambre de réserve, rarement occupée par les étrangers, et l'appartement de la vieille dame. A gauche, au contraire, Simone se souvenait de la petite chambre qu'elle avait habitée, entre celle de son père et une autre, où sa mère s'était réfugiée, dans les derniers temps du séjour à Lannion. Ce côté-là était le sien. Mme Jeanne, ayant réfléchi, se dirigea vers la gauche, dans le couloir vitré, et ouvrit la porte du milieu.

Les rideaux bleu et blanc, à rayures, la glace toute petite encadrée d'un ruban Louis XVI peint des mêmes couleurs, les trois chaises de cretonne, le fauteuil pour jouer à la poupée, les statuettes même qui ornaient les murs, luisaient un peu dans l'ombre. Rien n'avait été touché. L'immobile tradition de la maison avait tenu fermée la chambre inutile, et une odeur légère y flottait, échappée sans doute du rameau de romarin oublié depuis dix ans au-dessus du bénitier.

— Voilà, dit Mme Jeanne. Dans cinq minutes, Fantic apportera la malle.

Cela signifiait : « Il faut l'attendre. »

Elle reprit, comme si elle se fût adressée à une étrangère :

— Demain matin, que prendrez-vous ?

— Mais, grand'mère, n'importe quoi, ce que vous prenez.

— Moi, je ne prends rien. J'ignore vos habitudes.

Simone, qui venait de pousser les contrevents, se retourna, et dit vivement :

— J'avais l'habitude de descendre et de faire moi-même un peu de thé, pendant que ma mère entrait au magasin.

Mme Jeanne regarda avec une certaine surprise la jeune fille qui parlait de la sorte, et répondit :

— Il sera facile d'en faire faire ici. Bonsoir.

Elle se retira, laissant Simone en proie à cet examen douloureux qui suit les premières tentatives infructueuses, et montre tout entier l'obstacle. M. L'Héréec fumait dans le jardin, sur un banc, près de la bordure de lilas. Elle le rejoignit, et s'asseyant près de lui, dans l'ombre du soir voilé où s'endormait la petite ville :

— Guillaume, dit-elle, passant le bras par-dessus l'épaule de son fils, vous avez admis votre fille chez moi, sans m'avertir...

— Est-ce que je le pouvais ? répondit-il, en écartant le bras de sa mère qui se posa, droit et pâle, sur la robe noire. Je n'étais pas prévenu, moi non plus.

— Peut-être. Il faut cependant que vous sachiez ce que vous faites.

— Je le sais, je heurte vos... vos rancunes.

— Vous vous trompez, mon enfant, — et la voix de Mme L'Héréec s'adoucit, comme quand elle parlait aux enfants de l'école, dans les rues de Lannion ; — vous vous trompez. J'ai trop de souvenirs de la mère, et trop peur d'elle, si vous voulez mon sentiment, pour accueillir avec enthousiasme une enfant qu'elle a élevée toute seule, et que je ne connais pas plus que vous, en somme. Il se peut qu'elle soit tout autre. Et je comprends très bien, mon pauvre ami, votre joie de la revoir. Moi-même j'ai dû faire effort pour vous dire en ce moment...

— Oh ?

— Oui, pour vous mettre en garde contre un entraînement si naturel. J'ai achevé, cette après-midi, les comptes que j'avais commencés.

— Eh bien ?

— Eh bien, mon ami, nous perdons encore vingt mille francs cette année !

M. L'Héréec jeta son cigare dans les feuilles.

— C'est grave, fit-il. Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ? Vous auriez pu dès avant le dîner...

— Est-ce que j'ai eu le temps, avec ces émotions que vous me donnez, ces scènes que vous me faites ? Et voilà le moment que vous choisissez pour recueillir votre fille chez nous, quand nous sommes à la veille d'être obligés de réduire encore nos dépenses ? Elle est innocente de tout cela, je le veux bien. Mais la mère ne l'est pas, elle. Et elle a juré de rentrer aussi. Elle a envoyé Simone pour préparer le terrain, pour s'insinuer, pour exploiter votre faiblesse. Croyez-vous qu'on me trompe ? Croyez-vous que je ne voie pas ?

Elle sentit se poser sur sa main la main lourde et ferme de son fils.

— Ma mère, dit-il, nous reparlerons demain de la question d'argent. Ma fille est chez vous ce soir. Je suppose que vous ne me demandez pas de la renvoyer ?

— Non.

— Alors, que me demandez-vous donc ?

A son tour elle se détourna un peu et le regarda tout de près, de ses yeux agrandis qu'éclairait une flamme de tendresse et d'énergie virile.

— Je vous demande, mon Guillaume, de ne pas garder longtemps l'enfant, pour ne pas être repris au piège de la mère. Je vous supplie de considérer que celle qui a commencé votre ruine tourne autour de vous pour l'achever, et que vous n'avez même plus le moyen de commettre cette dernière folie où l'on vous pousse.

Guillaume se leva, tandis que sa mère le suivait des yeux, anxieuse, attendant la réponse, la baisa au front, et dit :

— Soyez tranquille, ma mère.

Elle ne répliqua rien ; elle l'écouta s'éloigner sur le sable des allées tournantes, et, quand il fut loin, se laissant pencher en avant, la tête dans ses deux mains, elle murmura, comme anéantie :

— Le malheureux enfant, il l'aime ! il l'aime !

Lui, sombre d'abord, sentit à s'éloigner une impression de décharge et de bien-être. Il avait à peine fait vingt pas dans le jardin, qu'une pensée effaça tout le reste. Lui-même s'étonna de se sentir si joyeux, d'avoir cette impression de nuit très douce, d'air très pur. Il se hâta. Car l'argent, c'était demain, l'ennui, c'était demain, et aujourd'hui il n'y avait de place que pour elle, elle la retrouvée, elle, la chère enfant qu'il avait encore à peine vue. Il allait la revoir.

Il eut peine à ne pas monter trois marches à la fois. Devant la

porte de la seconde chambre, il s'arrêta, hésitant, heureux, oubliant tout le passé, tout l'avenir, et il frappa.

Elle l'attendait. Une forme blanche apparut derrière la porte qui s'ouvrit doucement. Deux bras frais de jeune fille, les bras de Simone, enlacèrent M. L'Héréec. Une tête caressante se posa près de la sienne. Et lui la baisa longuement, sur les joues, sur le front, avec une joie indicible. Et il serra l'enfant sur son cœur, ne trouvant pas d'autres mots que le nom même de sa fille : « Simone! Simone! » Elle se sentait la joie et la vie qui revenaient. Elle se taisait aussi.

— Bonne nuit, mon adorée! dit-il enfin.

Il vit la forme blanche disparaître. En regagnant sa chambre, le vent de la marche lui fit sentir qu'il avait la joue toute mouillée de larmes. Et il s'enferma pour repasser son bonheur minute par minute, pendant des heures.

XIX

Le jardin, devant la façade de l'hôtel, était bien entretenu. Celui qui s'étendait par derrière, au delà de la cour pavée des servitudes, et auquel on accédait par quatre marches, bien plus grand que le premier et planté en potager, n'avait guère que de rares visites d'un homme de journée. L'homme venait, remuait la terre, semait, taillait les arbres. Gote et Fantic faisaient la récolte, au temps voulu. Quant à l'herbe folle, elle croissait là en liberté, sans ennemis que les chardonnerets, les linots, les mésanges, qui se pendaient aux plus hauts brins pour atteindre la graine, et les brisaient parfois sous le poids léger de leur corps. De l'herbe, il y en avait surtout dans les allées, car le fond était de vieille date assoupli par la culture, et les légumes venaient magnifiquement, étouffant le reste : potirons étalés sur des nappes de fumier, poireaux drus comme des épées, carottes en forêts plus pressées que des maquis, et des haricots, principalement, de vingt espèces différentes, hautes ou naines, bien rangées en planches, et qui presque toutes fleurissaient blanc, avec deux ailes, comme des petites coiffes bretonnes.

Quand Simone s'éveilla, au lendemain de son entrée dans la maison de Mme Jeanne, sa première idée fut de revoir le jardin. sa grand'mère devait être à la messe. Son père dormait, sans doute, car elle n'entendait aucun bruit. Elle descendit, coiffée à la diable,

emportant une paire de ciseaux. En passant près de la cuisine, elle dit :

— Bonjour Gote, bonjour Fantic!

Fantic répondit, Gote grogna quelque chose : toutes deux la regardèrent traverser la cour et monter le perron moussu, car Mme Jeanne ni M. Guillaume n'allaient jamais dans le potager, et c'était leur domaine, à elles.

Mais c'était le domaine aussi de l'enfant, qui se souvenait. Et en pénétrant au milieu de ce fouillis de plantes et d'arbustes, en suivant les allées en bosse, étroites et toutes mouillées qui fumaient au premier soleil, elle retrouvait l'émotion ancienne, le sentiment de solitude presque effrayant qu'elle avait gardé de ce jardin. Elle longeait le mur de droite, exposé au midi, couvert de vignes, et elle se rappelait que sa mère aimait à cueillir le raisin auquel elle laissait une feuille verte par une sorte de goût naturel d'élégance et de couleur. Plus loin le bassin, dont il était défendu d'approcher : « Surtout, Simone, ne va jamais de ce côté-là. C'est si dangereux ! » M. L'Hérée la rattrapait par sa jupe à plus de vingt mètres de ce lieu redoutable, quand elle courait, sans même penser à l'eau, devant ses parents. Ils venaient souvent là le soir, en été, quand le ciel était tout d'or au-dessus de Lannion. Simone les revoyait, jeunes tous deux, causant à voix basse derrière elle. Ils entraient parfois dans cette tonnelle de haut bois. Elle voulut y pénétrer. Hélas! les touffes de buis s'étaient croisées et enlacées, masquant l'ouverture ancienne. Elle s'y enfonça, la tête baissée, et se trouva au centre de la grosse motte verte. La voûte était si épaisse maintenant qu'on ne pouvait plus se tenir debout; une mousse rase, étiolée, tapissait le sol : personne ne venait plus demander son ombre à la tonnelle, que les araignées pour leurs toiles et les mulots pour leurs cachettes.

Simone en eut l'âme serrée, comme d'une ingratitude. Elle sortit de la tonnelle et se mit à tailler, avec une sorte de colère, à grands coups de ciseaux, les bottes de glaïeuls qui fleurissaient près de l'entrée. M. L'Hérée avait aimé les fleurs, autrefois : c'était le reste, abandonné, d'une collection de glaïeuls achetée et entretenue à beaucoup de frais.

Lorsqu'elle en eut ramassé toute une gerbe, Simone se redressa et revint par l'allée de gauche, s'arrêtant, écoutant le bruit de poulies qui montait du Guer voisin et le caquet des marchandes de volailles qu'on entendait passer, secouées dans leurs carrioles,

du côté de la rue. Le soleil l'éclairait en face. Des spirales de calices roses et jaunes sortaient des plis de sa jupe, qu'elle tenait d'une main. Son père la voyait. Il l'attendait dans la cour pavée, l'ayant cherchée déjà.

— Ah! te voilà, chérie!

Elle descendait les marches, les deux bras étendus, maintenant, et sa robe déployée pour montrer la récolte.

M. L'Héréec l'embrassa.

— Des fleurs! dit-il. Ma pauvre Simone, il y a bien longtemps qu'il n'en est entré à la maison!... Eh bien, qu'as-tu donc! Tu as l'air triste.

Elle fixait sur lui son regard tout droit, où il était si facile de lire.

— C'est que j'ai trouvé le jardin si abandonné! dit-elle. Cela m'a rappelé...

Le visage du père s'assombrit immédiatement.

— Qu'est-ce que cela t'a rappelé, Simone?

Elle se tut. Il y eut un silence qui la fit rougir.

Et M. L'Héréec reprit, d'un ton de reproche :

— Non, ne remue pas tout cela. Tu n'es pas venue pour me faire de la peine, n'est-ce pas? Va mettre tes fleurs dans les vases du salon, mon enfant, va. Moi, je pars à l'usine.

Simone rentra dans la grande maison, un peu déconcertée que son père n'eût pas mieux répondu à ce rappel de la vie passée. Pour elle, pardonner, oublier, semblait si facile! Toutes les générosités convenaient si bien à ce père idéal qu'elle s'était représenté! Comment celui qu'elle venait de retrouver n'avait-il encore rien dit qui pût faire espérer? Pourquoi se taisait-il obstinément, dès que la pensée de Mme Corentine s'offrait à lui? Encore, si elle avait pu lire sur ce visage attristé autre chose qu'une sorte de reproche, comme si elle réveillait des douleurs stériles! C'était bien cela, oui, un reproche muet, un effort pour ne pas se plaindre d'un jeu cruel.

Cette impression découragée ne dura pas. Simone, en disposant ses gerbes de glaïeuls dans les vases du salon, vit passer Fantic, et l'appela. Elle lui remit une dépêche pour le grand-père Guen, une ligne confiante, qui disait, à mots couverts : « J'ai été bien accueillie, je reste ».

Et elle se sentit plus fortement engagée à suivre la mission de tendresse filiale qu'elle s'était donnée. Comment s'y prendrait-

elle ? Réussirait-elle ? Elle ne le savait pas. Une seule chose lui paraissait résulter clairement de sa toute petite expérience de médiatrice : elle se promit de ne pas amener volontairement la conversation sur ces années de deuil qui renfermaient trop de mystères pénibles, d'attendre, d'être prévenante et bonne, espérant que, derrière elle, et sans qu'elle la montrât, les yeux du père et de Mme Jeanne finiraient par voir celle qui l'avait formée.

Alors une vie nouvelle commença, pour les habitants du vieil hôtel de Lannion. Ce ne furent pas seulement des gerbes de fleurs qui rentrèrent dans les appartements vides, ce fut surtout une gaieté insinuante, une lueur discrète répandue sur toutes choses, une détente progressive des habitudes d'agir et de penser introduites par Mme Jeanne.

Les premiers jours, Simone ne sortit pas. Elle attendait, travaillant à quelque ouvrage de lingerie qu'elle avait demandé à Mme Jeanne, l'heure du déjeuner, puis celle du dîner qui réunissait la grand'mère, le père et l'enfant. Cette solitude ne lui déplaisait pas. Une douceur très grande venait à la jeune fille de cette reprise de possession paisible des lieux qu'elle avait habités. Simone s'en trouvait plus calme, plus forte, plus gaie aussi, lorsque M. L'Hérée rentrait de l'usine, fatigué le plus souvent et toujours un peu sombre. Il s'épanouissait en apercevant sa fille. Elle lui parlait de ce qu'elle avait vu ou songé, des événements minuscules de la matinée ou de l'après-midi, l'interrogeait sur Lannion et même sur Tréguier, et le forçait à oublier ses préoccupations d'affaires. Les repas, pendant lesquels la mère et le fils échangeaient autrefois de rares paroles, pour se communiquer des chiffres ou se raconter les histoires fastidieuses de la petite ville, devinrent des heures de trêve et de gaieté cordiale. Ils se prolongèrent. M. L'Hérée reprit son ancienne coutume de revenir de l'usine par le plus court. Le petit canot traversa le Guer, soir et matin, comme au temps de Mme Corentine. Et les soirées parurent moins longues, à trois, sous les berceaux de lilas que le soleil encore tiède pénétrait de rayons penchés.

Il arrivait à Simone, sans trop y prendre garde, et par une sorte d'habitude, de dire en parlant d'elle-même : « Nous avions coutume, nous faisions, nous aimions... » Elle n'appuyait pas. Mais la pensée de l'absente s'insinuait entre eux subtilement, prenait, sous cette forme commune et vague, quelque chose du

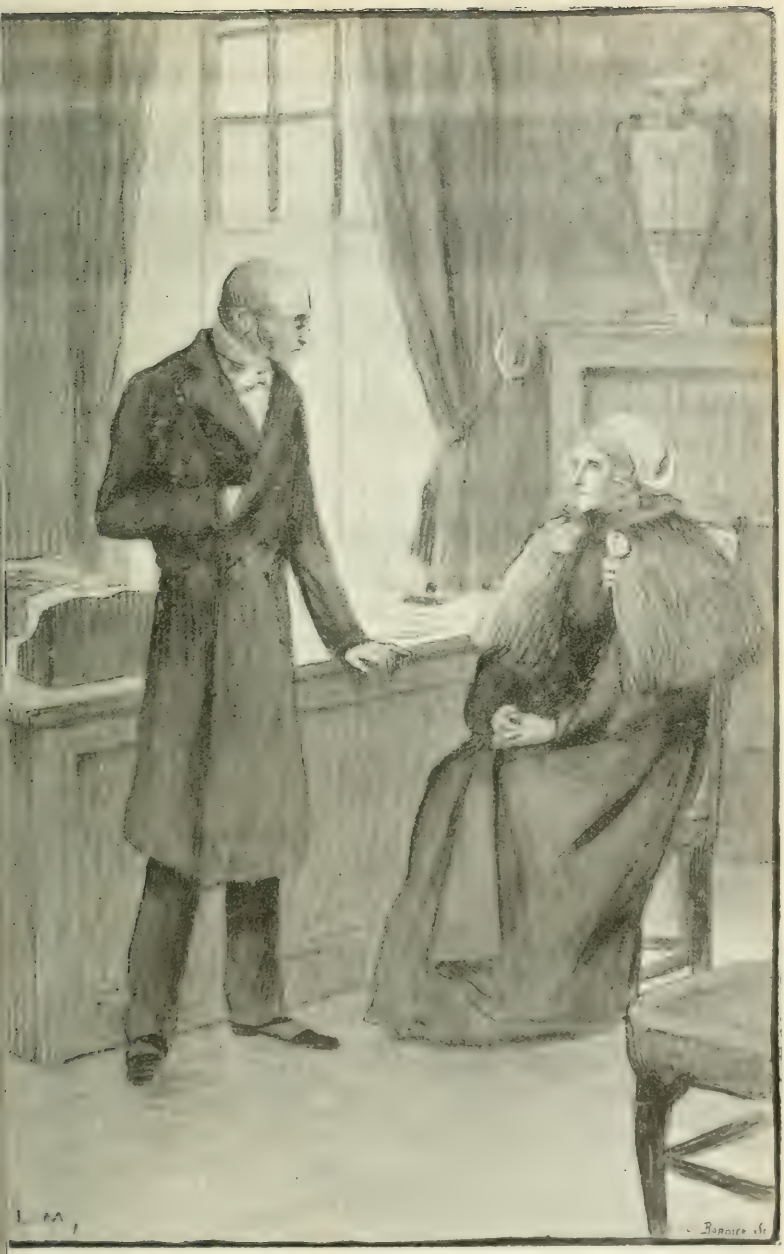
charme propre de Simone. L'approbation qu'obtenait la jeune fille remontait un peu jusqu'à la mère. Et, si mince que fût l'occasion, Simone éprouvait, à chaque fois, un contentement intime et profond, comme si Mme Corentine avait souri, de loin, pour elle seule.

Mme Jeanne elle-même, très défiante au début, parce qu'elle redoutait un piège, une complicité secrète entre Simone et son père, perdait chaque jour de ses préventions. Elle s'était imaginé qu'une petite fille élevée par sa bru ne pouvait être que futile, intrigante, préoccupée de toilette et de plaisir. Au lieu de cela, elle découvrait une enfant sérieuse, adroite dans les travaux de femme qu'elle estimait très fort, simple de goûts, prompte à s'effacer devant l'autorité indiscutée de la maison. Ce dernier trait surtout commença à la faire changer d'attitude. Elle ne renonça pas à la visite quotidienne qu'elle faisait, chaque matin, à l'usine. Mais, l'après-midi, elle admit Simone à travailler près d'elle, dans le salon ou dans la grande chambre brune où se trouvait le portrait de M. Jobic.

Puis, comme une jeune fille de l'âge de Simone ne pouvait demeurer recluse à la maison, et qu'on commençait à jaser déjà de ne point la voir sortir avec sa grand'mère, Mme Jeanne l'emmena. Ce fut à contre-cœur. Les quelques vieilles personnes qu'elle visitait chaque jour étaient, naturellement, des plus prévenues contre Mme Corentine. Elle se trouvait assez embarrassée d'avoir à leur présenter Simone, ne pouvant expliquer par quelle suite de circonstances la jeune fille habitait, en ce moment, l'hôtel L'Hérée. Contre son attente, ni Mlles Le Gallic, ni la vieille Mme de Pleumeur, ni M. Quimerc'h, le banquier, un des plus anciens amis de la famille, ne parurent surpris de voir entrer Simone auprès de Mme Jeanne. Ils la savaient à Lannion. Ils l'attendaient. Et, découvrant en elle si peu de ressemblance physique avec la mère, ils eurent vite fait d'oublier le passé déjà lointain, pour ne retenir de la présence de l'enfant que ce sentiment de curiosité, d'attendrissement mêlé d'envie, que cause une entrée de jeunesse épanouie dans un milieu fané. Ils exprimaient leur émotion à voix basse, en reconduisant la grand'mère :

— Votre petite-fille vous fera honneur, chère amie. Ce doit être une joie pour ce pauvre Guillaume ? L'avez-vous pour longtemps ? Ramenez-la, vous savez, quand vous voudrez.

Le soir, le père demandait :



Ce que M. Quumere'h devant apprendre à sa vieille amie, c'était la ruine.
(Page 314.)

— Eh bien! que vous a dit aujourd'hui Mme de Pleumeur?

Mme Jeanne laissait deviner que l'accueil avait été très bon. Elle parlait complaisamment du temps qu'il avait fait, des gens rencontrés et salués dans la rue, prenait sa petite-fille à témoin, avec un air d'intérêt où l'aïeule déjà transparaissait. Et Guillaume L'Héréec, fier, au premier moment, de ce que cette petite attirait toutes les âmes à elle, de ce qu'elle apaisait les rancunes et rendait la vie aux soirées mortes du vieil hôtel, songeait presque aussitôt : « Ce n'est qu'en passant, elle partira. »

Cela suffisait pour empêcher le sourire de monter à ses lèvres. Il était de ceux que le rêve ne quitte jamais tout à fait, et auxquels il faut, pour jouir du présent, l'illusion de la durée. Avec son habitude de vivre, par la pensée, toujours un peu en avant, sa disposition à souffrir des tristesses prévues, ce qu'il apercevait, c'était le lendemain de ce départ fatal, prochain peut-être, et l'isolement plus cruel qui suivrait. Avoir entrevu Simone, la perdre, ne pas savoir, en la perdant, quand il la retrouverait, voilà l'épreuve qui hantait déjà sa tête songeuse de Breton. Elle l'absorbait au milieu de ses ouvriers, parfois dans le cours d'une conversation d'affaires; elle le ressaisissait dès que Simone le quittait un instant, ou lorsqu'il entendait, le matin, le craquement des vieux planchers dans la chambre voisine, et une voix qui disait, à travers la cloison :

— Bonjour, père! avez-vous bien dormi?

Certes, la tentation lui venait souvent d'appeler l'enfant, de la prendre à part, pendant une absence de Mme Jeanne, et de lui dire :

« Écoute, je ne puis vivre sans toi, je sens que je ne pourrai pas. Dis-moi si ta mère consentirait à rentrer, maintenant que, hélas! pour la deuxième fois, elle a été chassée? Je vois bien que tu cherches à ramener ton père vers ta mère, mais n'est-ce qu'une inspiration généreuse d'enfant qui souffre d'être disputée entre nous? Ou bien sais-tu quelque chose? Es-tu sûre qu'elle voudrait? Dis-moi vite. Et finissons cette torture trop longue, pour toi et pour moi. »

Et, à chaque fois, il se répondait à lui-même :

« Non, non, elle ne voudrait pas! C'est fini. L'occasion unique est passée. Ma femme était venue à nous, peut-être forcée par le malheur, comme le prétend ma mère, par des circonstances que Simone ignore, évidemment, et qu'elle doit ignorer. Mais enfin

j'aurais pu, un instant, la reprendre à mon foyer. J'ai manqué d'énergie. A présent nous sommes plus loin l'un de l'autre que jamais. Et puis, la rappeler, à quoi bon? Quand même elle voudrait revenir, qui me garantit que la vie ancienne ne reviendrait pas aussi, avec ses luttes, ses querelles, ses blessures de cœur? Elle a bien élevé notre enfant, c'est vrai... Mais est-ce là un signe certain qu'elle s'est assagie? Qui peut me dire si ma Simone ne doit pas ce charme, cette gravité naïve, cette égalité d'humeur et de tendresse, bien plus à la bonté de sa nature qu'à l'éducation qu'elle a reçue? Et puis-je, en honneur, puis-je, de sang-froid, pour ma femme qui ne rendra peut-être aucun bonheur à ma vie, sacrifier ma mère qui ne voudra pas rester, elle, qui s'en ira... »

Il se rappelait alors le dévouement constant de Mme Jeanne, la tendresse dont elle l'avait entouré, surtout dans ces dix années d'épreuve, les dernières, et il concluait : « Il n'y a rien à faire, je ne troublerai point Simone de pareilles questions. Ce sont des douleurs stériles que je n'ai pas le droit de lui imposer. »

Et il ne se résolvait à rien. Après la crise où sa volonté s'était un moment réveillée et fixée, il se retrouvait l'homme faible, timide, combattu entre des raisons multiples. Il avait peur de ces trois femmes qu'il aimait, et il se renfermait en lui-même, usant sa force et sa vie en projets, en luttes muettes, en rêves et en regrets.

Un dimanche, il y avait trois semaines que Simone vivait près de son père, Mme Jeanne et Simone achevaient de déjeuner. Elles étaient seules. M. L'Hérée était parti le matin pour passer la journée à Tréguier. Un coup de sonnette étonnamment long et retentissant s'engouffra dans les corridors ouverts et les escaliers de la maison. Simone s'avança jusqu'à la porte du jardin, et revint presque aussitôt, rouge d'émotion.

— C'est mon grand-père Guen, dit-elle, avec...

— Avec qui? demanda Mme Jeanne.

— Je crois que c'est mon oncle Sullian. Je ne le connais pas... Ils me prient de venir.

— Est-ce qu'ils vous emmènent, Simone?

La jeune fille, étonnée, regarda, et vit que Mme Jeanne, assise de l'autre côté de la table, était toute pâle.

— Je ne suppose pas, dit-elle. Et même non, assurément. Ils viennent me voir.

Mme Jeanne, qui avait une merveilleuse puissance sur elle-même, reprit son calme habituel, pas assez vite cependant pour que sa petite-fille n'eût saisi ce mouvement d'angoisse rapide.

— Vous pouvez leur dire, reprit Mme Jeanne, qu'ils entrent au salon, s'il leur plaît. J'en serai même bien aise, car j'ai de l'estime pour M. Guen... Moi, je me tiendrai dans ma chambre.

Simone courut. Dans l'encadrement de la petite porte extérieure, toute coiffée de lierre retombant, le grand-père était toujours debout, parcourant de ses yeux clairs les massifs du jardin coupé d'allées tournantes. Si pressée qu'elle fût de l'embrasser, Simone s'arrêta un instant, à deux pas de lui, contente de lui jeter :

— Voulez-vous entrer ? Grand'mère vous en prie !

Mais Guen se retira d'un mètre, pour être bien dans la rue, et, quand il eut embrassé sa petite-fille, à plein cœur :

— Je n'entrerai pas où ma fille n'est pas reçue, dit-il tranquillement. Ta mère est-elle ici ?

L'enfant baissa la tête, et le sourire de ses joues s'effaça.

— Alors, continua Guen, va mettre ton chapeau, et faisons un tour dans la ville. C'est Sullian qui a voulu te voir...

Il montrait du bras, avec orgueil, un beau grand garçon, au teint vif, la barbiche divisée en deux petites pointes rousses, et qui se tenait découvert, à dix pas en arrière, intimidé d'avoir pour nièce une pareille demoiselle.

Simone aussi fut prise d'un accès de sauvagerie, devant ce marin qu'elle n'avait jamais vu qu'en photographie, et elle s'enfuit, à travers le jardin, sans lui dire bonjour.

Mais, dix minutes plus tard, ils causaient tous trois, la petite entre les deux capitaines, en longeant le quai, sous les ormeaux. Ils s'étaient tout de suite plu, Simone et Sullian. Leur jeunesse les rapprochait, et je ne sais quoi de décidé dans l'humeur, une manière semblable de répondre à la volée, tout ce qu'ils pensaient.

— Ma foi, ma nièce, nous avons bien failli ne pas nous connaître ! Coulé à pic, figurez-vous, en pleine nuit et par un temps !

— N'en parlez plus, ça me fait mal de me souvenir...

— Mais au contraire ! ça donne confiance dans la vie ! Voyez le grand-père, sept naufrages à l'actif.

— Huit, fit Guen humblement, mais deux seulement qui comptent : le reste avec mon canot, dans les baies.

— C'est égal, père, vous avez de l'avance. Et puis songez,

Simone, que me voilà en congé d'un mois. Je n'en ai jamais eu autant !

— Vous arrivez de Bordeaux ?

— Avant-hier. Il a fallu un temps pour les assurances ! J'ai cru que j'en deviendrais fou d'envie de partir.

— Et Marie-Anne ? Bien contente, n'est-ce pas ?

— Ah ! ma petite, interrompit Guen, j'aurais voulu que tu fusses là : ça faisait pleurer de voir sa joie.

Simone les considérait l'un après l'autre, son grand-père un peu solennel, droit, comme fier d'être d'une famille où l'on naufrageait si heureusement, et Sullian penché et tourné vers elle, au contraire, la figure épanouie par un large sourire qui relevait ses fines moustaches rousses, et qui disait : « Oui, regardez-moi, petite nièce Simone, c'est moi le naufragé, moi qu'on a reçu avec des larmes de joie, moi qui bénis la vie à présent ! »

Son visage disait cela si clairement, que Sullian jugea inutile d'exprimer autrement la joie qu'il avait eue, lui aussi, de retrouver Marie-Anne. Il laissa passer un moment, et murmura, en tirant sa barbe :

— Et mon fils dont vous ne parlez pas ? Est-il gentil, mon petit mousse ?

Tous trois, ils passaient ainsi, causant, l'air heureux, sans se préoccuper des bourgeois de Lannion. Comme c'était jour de fête, la plupart des boutiques étaient fermées. Sullian trouva une pâtisserie ouverte, et il acheta un grand gâteau pour Marie-Anne, un autre pour Simone, un troisième qu'il enverrait à son père, et des bonbons qu'il ferait goûter au petit. Il dépensait avec une sorte de rage joyeuse, riant de jeter son argent sur le comptoir, et de l'écouter sonner. Car c'était de la vie encore, et la vie l'enivrait, sans qu'il sût trop pourquoi, lui qui venait de voir la mort.

Au hasard, ils tournèrent dans les rues de la ville, s'arrêtèrent sur la place du marché, à cause des vieilles maisons qui sont là, vêtues d'ardoises du haut en bas, comme d'une cotte de maille, et que Simone trouvait jolies, puis, ne pouvant se résoudre à se quitter encore, s'en allèrent près de la chapelle de Brélévenez, pour revenir par la route de Perros jusqu'à l'hôtel des L'Hérée.

Le capitaine Guen avait remis à Simone une lettre de Mme Corentine, donnant des nouvelles de Jersey, mais ne demandant rien au sujet de M. L'Hérée ou de Mme Jeanne. Et telle était la

réserve naturelle du vieux Guen, qu'il fit instinctivement comme sa fille. Il évita d'interroger l'enfant sur les projets qu'elle faisait, sur les chances de réussite de cette grande affaire qu'ils avaient complotée tous deux. Du moment que ses conseils ne pouvaient pas servir, et il le sentait bien, pourquoi lui parler de cela?

Seulement, comme il la quittait, l'embrassant, auprès de la porte encore fermée de l'hôtel :

— Ma Simone, dit-il, personne ne t'a manqué, j'espère, dans cette maison-là?

Vers l'heure du dîner, quand M. L'Héréec revint de Tréguier, il n'apprit pas sans émotion que M. Guen et Sullian avaient failli entrer dans la maison de Mme Jeanne. Il se fit raconter la promenade à travers les rues de Lannion, le naufrage de Sullian, le retour à Perros, et, comme il demandait :

— J'aurais voulu assister à cette scène que tu as vue, quand la dernière dépêche est arrivée, annonçant le sauvetage...

— Oui, répondit naïvement Simone, quand ma tante Marie-Anne y pensait seulement, on l'aurait crue en paradis.

Il était dans la destinée de cette petite Marie-Anne, l'humble Perrosienne, de répandre autour d'elle comme un rêve très doux et très sain.

M. L'Héréec ne cessa toute la soirée de songer à elle.

Et Simone se dit que la journée avait été bonne, puisque Mme Jeanne avait eu un mouvement de tendresse, et que son père était près de pleurer du retour de Sullian.

XX

Octobre était venu. Depuis une quinzaine, presque chaque matin, Simone accompagnait son père, quand il se rendait à l'usine. Elle l'attendait, laissant ouverte la porte de sa chambre pour le voir passer, courait à sa rencontre dans le couloir vitré où des papillons bruns, réfugiés contre le froid de la nuit, battaient de l'aile en montant. Tous deux, ils s'embrassaient, très heureux de se dire : « Mon père, ma fille », si bien accoutumés l'un à l'autre qu'on aurait pu croire qu'ils avaient toujours vécu ainsi. M. l'Héréec entrait chez sa mère, comme il en avait l'habitude depuis sa petite enfance, et alors, libre, presque gai bien souvent, il emmenait Simone par la rue du Pavé-Neuf, l'espace de deux cents mètres peut-être, jusqu'au bord du Guer où il

trouvait le canot. C'était leur meilleur moment de la journée. Ils allaient à tout petits pas pour le prolonger. Simone s'était dit que l'explication tant souhaitée, l'aveu qu'elle espérait et qu'elle avait senti plusieurs fois effleurer les lèvres du père, aurait lieu pendant une de ces promenades matinales.

Cependant M. L'Héréec n'avait pas parlé encore.

Un matin, ils s'étaient attardés sur le pont, à regarder une file de chalands chargés de goémons, qui remontaient la rivière.

Huit heures sonnèrent à la cathédrale.

— Comment, huit heures ! Mais je suis en retard, dit M. L'Héréec. Moi, qui ne l'étais jamais !

Il ajouta, avec un bon sourire, en se remettant à marcher :

— Je te remercie de changer quelque chose à ma vie ! Rien ne me retenait chez nous, il y a six semaines. Je n'avais pas de raisons d'être en retard. Tandis que maintenant !

Simone lui avait pris le bras. Ils allèrent grand train jusqu'à l'endroit de la rive où le canot, attaché à un pieu, tirait en roulant sur sa chaîne, et descendirent la berge sans s'être séparés.

Simone s'arrêta sur une presqu'île de terre et d'herbes, tandis que son père enjambait le bordage du bateau.

— Si vous vouliez ? demanda-t-elle.

— Quoi donc ?

— J'irais avec vous au moulin.

— Non, mon enfant.

— Cela m'amuserait beaucoup, les meules, les greniers, le bruit des machines. Je serais contente de voir où vous travaillez.

— Je n'ai pas le temps, ce matin.

— Je vous en prie ! Vous me ferez grand plaisir !

M. L'Héréec, qui avait saisi la perche ferrée, et s'apprêtait à pousser au large, fixa un moment Simone, et, voyant qu'elle n'était pas dupe de ce petit mensonge, reprit, d'un air très triste :

— Non, ma Simone. J'attends quelqu'un ce matin, M. Quimerc'h. Et puis, c'est si pauvre, à présent, là-bas !

Elle fut affectée du ton et de l'air dont il disait cela. Longtemps après qu'il eut abordé de l'autre côté du Guer, en lui envoyant un baiser d'adieu, elle le suivit du regard, et elle le vit entrer dans ce carré de murs de briques où il avait dépensé tant d'heures vaines.

Toute la matinée, elle ne cessa de penser à ce mot découragé. Sans doute, depuis qu'elle demeurait avec son père, elle avait

bien vu, à la stricte économie de la maison, que l'ancienne aisance avait fait place à un état voisin de la gêne. L'étoffe éclatée des meubles du salon, que Mme Jeanne réparait au passé avec des brins de soie jaune, les papiers défraîchis recouverts par endroits de morceaux de rouleaux neufs, l'abandon du jardin, le prix même que son père et sa grand'mère attachaient, naïvement, aux menues surprises qu'ils ménageaient à Simone, des primeurs, un poisson plus recherché, un gâteau apporté par Mme Jeanne sous sa mante, où par M. L'Héréec entre deux liasses de papiers, lui avait laissé deviner que le moulin ne donnait plus que de maigres bénéfices. Mais la constatation directe de leur misère, ils l'avaient épargnée à l'enfant. « C'est si pauvre là-bas ! » La phrase revenait en bourdonnant, et rendait Simone distraite, tandis qu'elle travaillait à l'aiguille auprès de Mme Jeanne, restée ce matin-là au logis, appliquée à tracer, sur des effets de commerce, la signature respectée dans toute la Bretagne : « Veuve L'Héréec et fils. »

A midi, M. L'Héréec n'était pas rentré. Comme il déjeunait quelquefois à l'usine, les jours où les affaires l'y obligeaient, Mme Jeanne se mit à table, sans trop se préoccuper de l'absence de son fils.

Cependant, vers deux heures, ne l'ayant pas revu, elle se montra inquiète. D'ordinaire, M. L'Héréec l'envoyait prévenir qu'il avait été retenu, car il la savait prompte à s'alarmer, au sujet de ce fils unique, si jalousement aimé.

— Venez, Simone, dit-elle, je dois porter des traites à recouvrer chez M. Quimerc'h. Il nous donnera des nouvelles de mon fils, puisqu'il l'a vu ce matin.

Pour aller chez M. Quimerc'h, son banquier depuis de longues années, Mme Jeanne faisait toujours un peu de toilette. Comme le temps était pluvieux et déjà froid, elle mit son manteau long, orné d'un col de martre rabattu, couvrant toutes les épaules et retenu par une agrafe d'argent. L'étoffe, ample comme une limousine, datait des temps anciens ; la fourrure avait des sillons garnis d'un maigre duvet. Et cependant, personne de Lannion, pas une bourgeoise, même plus jeune, n'avait meilleur air, plus de dignité naturelle et d'allure que Mme Jeanne avec ses papillotes, sa coiffe du pays et sa pelisse de fourrure. On sentait que c'était une vieille dame, de bonne race, fidèle aux modes de ses vingt ans. Elle monta, toujours droite, toujours attentive aux passants qui

pouvaient la saluer, vers la place du Centre, traversa la rue de Saint-Malo, et, au coin de la rue de Tréguier, entra sous un porche que flanquaient deux colonnes de granit, toutes vertes par endroits.

M. Quimerc'h habitait à droite. Elle poussa la porte rembourrée, et pénétra dans une salle d'attente, où il n'y avait qu'une demi-douzaine de chaises, le pupitre et le fauteuil vide d'un clerc.

M. Quimerc'h, au bruit mou de la porte retombant sur le mur, était sorti de son cabinet. En apercevant les deux femmes, il prit un air de condoléance affectueuse, serra le bout des doigts de Mme Jeanne, et ses yeux enfoncés de vieux travailleur, restés jeunes, au milieu de ce visage maigre et long, se portèrent de Mme Jeanne à Simone, et de Simone à Mme Jeanne, comme pour chercher, sur leurs visages, la trace d'émotion qu'il n'y rencontrait pas.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Quoi donc ? Vous avez vu mon fils ?

— Oui, ce matin.

— Où est-il ?

— Mais... à l'usine. J'ai envoyé mon clerc lui porter ma réponse... Est-ce que...

Mme L'Hérécc, aussi grande et aussi sèche que lui, le regardait dans les yeux, avec un étonnement croissant. Elle avait mis la main dans la poche de son manteau, pour retirer la liasse de papiers signés d'elle, puis elle s'était arrêtée, au milieu de son geste, comprenant vaguement qu'il y avait une autre question plus grave.

— Vous ne l'avez donc pas vu, vous-même ?

— Non, il n'est pas venu déjeuner...

Le visage du banquier devint tout sombre. M. Quimerc'h s'inclina un peu.

— Alors entrez, ma pauvre amie.

Mme L'Hérécc n'entra pas tout de suite. Un malheur l'avait frappée sûrement. Elle ne savait pas encore lequel, et elle en avait déjà les traits tout tirés et raidis par l'émotion. Mais ce qu'il ne fallait pas, c'est que la petite la vît souffrir. Les vieilles femmes, même les mieux habituées aux trahisons de la vie, peuvent avoir une faiblesse : et ce n'est point dans l'ordre de se montrer ainsi devant les jeunes, qui regardent et prennent exemple.

— Simone, je reviens tout à l'heure, dit-elle d'une voix aussi calme qu'elle put.

Et, déboutonnant le col de sa pelisse, comme elle faisait d'habitude à la porte des salons, la grand'mère entra seule, à la suite de M. Quimerc'h.

Ce que celui-ci devait apprendre à sa vieille amie Mme Jeanne, c'était la ruine. Il le fit en peu de mots, sans détour, sans étalage d'inutile pitié, comme un chirurgien qui connaît la vigueur du tempérament de son malade. Il raconta comment il avait su, le matin même, la faillite d'une maison de Paimpol, client principal des L'Héréec. Aussitôt, il avait couru à l'usine du Guer, pour se rendre compte, livres en mains, du crédit accordé à cette maison par Guillaume et sa mère.

— Considérable, dit Mme Jeanne.

— Je ne l'ai que trop vu. Et tout est perdu.

— Tout ?

— Absolument.

— Alors ?

— Il faut vendre.

— L'usine ?

— Et aussi, j'en ai peur, votre maison de Tréguier.

Elle était assise en face du bureau, les mains jointes et posées sur les plis de son manteau, très pâle, mais brave comme toujours, raisonnant déjà ce nouveau malheur. Pourtant, lorsqu'elle entendit parler de vendre la maison de Tréguier, elle ferma les yeux comme devant une vision trop triste, et elle se tut. Puis, sa tendresse maternelle, plus forte que tout, l'emporta et consentit.

— Il ne pourrait pas, en effet, quitter Lannion, à présent. Sa vie, à lui, s'est passée ici. Comment l'avez-vous trouvé ?

— Calme, étonné seulement des emprunts que vous m'aviez faits.

Elle rougit un peu, elle si pâle tout à l'heure. Ses yeux de vieille, tout humides, rencontrèrent ceux de M. Quimerc'h.

— Je les lui cachais, voyez-vous. Il eût été trop tourmenté, s'il avait su que j'hypothéquais l'un après l'autre mes biens, pour maintenir notre crédit. Le travail lui était une diversion nécessaire, monsieur Quimerc'h... J'ai tout fait pour la conserver... Je suis vaincue... encore une fois...

Elle se leva, n'y voyant plus, pour remettre sur le meuble la petite liasse de traites, destinée à tomber dans le gouffre ouvert

de cette liquidation désastreuse. Le banquier les prit. Et, serrant la main qui se tendait vers lui :

— Vous avez été une mère admirable, madame l'Hérée, dit-il. Si je puis vous rendre quelque service...

Elle le remercia d'un signe.

— J'oubliais, reprit M. Quimerc'h. A une heure, votre fils m'a prié de lui faire une avance sur ces valeurs, justement. Je viens de répondre. J'ai envoyé par mon clerc ce que M. Guillaume m'a demandé.

Mme Jeanne eut un mouvement de surprise. Pourquoi une avance dans des conditions pareilles, sans entente préalable? Cependant elle n'exprima pas autrement sa pensée. Et, montrant la porte :

— Je désire, vous comprenez, monsieur Quimerc'h... Une enfant si jeune...

— Assurément, madame.

Elle passa son mouchoir sur ses yeux, rattacha le col de sa pelisse, et, élevant la voix pour mieux tromper la petite qui ne savait rien, elle sortit.

— Nous reparlerons de l'affaire, monsieur Quimerc'h. Je reviendrai avec mon fils.

— Quand vous voudrez, madame. Serviteur.

Mais quand elle se retrouva dehors à côté de sa grand'mère, Simone vit bien que quelque chose de grave s'était passé chez le banquier. Mme Jeanne s'en allait dans les rues sans prendre garde où elle posait le pied, buttant aux saillies des pavés de Lannion, les yeux à terre et ne voyant rien, ni sa route, ni les gens qui saluaient, ni Simone qui n'osait pas l'interroger et commençait à s'inquiéter. Pourquoi marchait-elle si vite? Pourquoi, dans l'ouverture des rues descendantes, dès que les arbres du Guer pouvaient se découvrir, jetait-elle de leur côté ce regard désespéré ?

Elle ne sembla revenir au sentiment de la réalité qu'en s'arrêtant devant la porte de l'hôtel. Au lieu d'ouvrir elle-même, elle sonna. Gote accourut, autant qu'elle pouvait courir, car la sonnette avait reçu un branle formidable.

— Mon fils est rentré?

— Non, notre maîtresse. Il a fait dire qu'il serait là pour dîner.

— Où est Fantic?

— Jusqu'en Brélévenez, pour chercher les poules, madame sait bien, chez la...

— Oui, oui... c'est bon.

Elle ne rêvait plus, Mme Jeanne. Son ton de décision, son air froid et ferme avaient reparu. Elle s'adressa à Simone :

— Rendez-moi un service, dit-elle. C'est le premier que je vous demande. Allez à l'usine, et ramenez votre père.

Il fallait que la commission fût bien pressée, pour que Mme Jeanne en chargeât Simone, elle qui blâmait Guillaume de laisser chaque matin sa fille remonter seule la promenade et la rue du Pavé-Neuf.

La jeune fille était déjà au bas de la rue, quand, sur le seuil d'ardoise, le bout de la robe de Mme Jeanne s'effaça en glissant. Le chemin, elle le connaissait. Le canot ne lui faisait pas peur. Elle prit la rame. En vingt coups, dérivant un peu, elle aborda de l'autre côté de la rivière, attacha la chaîne à une pierre saillante, et suivit, à travers le pré, le talus pierreux encaissant le canal du moulin. Personne sur le sentier. Des chevaux blancs sans gardien, dans les pâturages, et devant elle, au premier exhaussement du sol qui s'élevait en colline, les murs rouges, plus visibles parmi leurs peupliers à demi dépouillés de feuilles. Elle ne pouvait s'empêcher de penser à tant de fois que son père était passé là, au dur travail de cette vie sans joie. Elle songeait au sens mystérieux de la commission qu'elle allait remplir, et le souvenir de sa mère, malheureuse aussi, seule dans la petite maison de Saint-Hélier, l'oppressait comme un poids très lourd pour sa jeunesse.

Aucune trace n'était restée dans sa mémoire du chemin qu'elle suivait. Des feuilles toutes d'or, tournant sur leur queue pendante, venaient au-devant d'elle, portées par la brise d'automne. Arrivée au pied du double rang de peupliers qui enveloppait le moulin, elle se rappela que son père inclinait à gauche, le matin. Et, dans la paroi des murs qu'on ne pouvait distinguer des bords du Guer et qui regardait au loin la grande rue de Kérampont, elle découvrit une porte : l'ayant poussée, elle entra. Derrière l'enceinte de construction récente, au delà d'une grande charroyère pleine de débris de charbon, le moulin, bâti en long, bas d'étage, percé de fenêtres inégales, comme les très anciennes choses, indéfiniment refaites et réparées, craquait de toutes parts. « C'est si pauvre là-bas ! » Oh ! oui, Simone put mesurer

d'un coup d'œil cette misère dont le père avait honte, et la tristesse de ce grand bâtiment dont les deux ailes, où le travail avait cessé, closes, barricadées, sans bruit de machine, avaient un air de mort. Dans le pavillon seulement, au milieu, des meules tournaient, en petit nombre. La terre tremblait dans l'enclos. Un chauffeur traversa l'allée. Un porteur de sacs se pencha par une fenêtre. Simone n'eut pas la tentation de s'arrêter. Elle continua sa route, ayant aperçu, accolée au mur d'enceinte, une construction légère qui devait être les bureaux.

M. L'Héréec se trouvait dans la première pièce, éclairée par une baie vitrée, ouvrant sur l'usine. Il ne voyait pas venir Simone. La tête appuyée sur un coude, il était absorbé par un travail difficile que l'entrée de la jeune fille interrompit, pas tout de suite cependant. Il demeura penché, réfléchissant, comparant deux livres. Et ce fut seulement quand trois doigts d'enfant se posèrent sur son épaule que, d'un mouvement brusque, il se retourna.

Le visage de Simone souriait, au-dessus de lui.

— Toi, Simone ?

— Je viens vous chercher. Grand'mère est inquiète.

Il passa la main sur son visage, pour en effacer les rides creusées par le travail et l'expression trop sombre qu'il y sentait fixée.

— Oui, dit-il, je ne suis pas rentré pour déjeuner avec vous. J'ai eu beaucoup de travail, ma petite Simone. Cela t'étonne, n'est-ce pas ?

Il interrogeait son enfant, pour essayer de deviner ce qu'elle savait. Elle lui répondit, avec un regard où il y avait un reproche très doux.

— Pouvez-vous venir ?

— Allons ! fit-il en se levant. Aussi bien, tout est fini.

Il ferma les livres, plaça par-dessus des liasses de papiers, et appela un commis, qui sortit du bureau voisin :

— Portez ceci chez ma mère.

L'employé, un vieux aux cheveux plaqués, maigre dans sa redingote longue, passa entre Simone et M. L'Héréec, sans plus aucun souci des formes, le regard dur et chargé de cette colère contre les gens, contre les choses, contre tout, qui prend les serviteurs congédiés, jetés à l'abandon, à l'âge où le passé n'est plus qu'une chance de moins pour retrouver une place.

— Comme il fait doux dehors ! dit M. L'Héréec, vois donc, on dirait une journée d'été.

Simone lui donnait le bras, et, pour qu'elle ne remarquât pas trop les lézardes du moulin, ni les fenêtres grillées d'où pendaient des brins de paille semés par les moineaux, il lui montrait, en avant, les collines boisées, très nettes, un peu blondes à cause des bouleaux et des platanes déjà touchés par les nuits fraîches.

L'enfant regardait. Mais elle se sentait prise d'un malaise grandissant, d'une envie de pleurer, car bien plus près que les collines, là, touchant son bras, il y avait un secret douloureux qu'on lui cachait. La porte de l'usine se referma sur eux. Ils commencèrent à descendre seuls, sans témoins, dans la plaine verte. Dix minutes encore, et cette intimité entière ne serait plus.

Simone ralentit le pas, et, très doucement, comme si elle suivait une conversation déjà engagée, elle dit :

— Ce sont mes derniers jours auprès de vous, en effet.

Un pressement du bras, un tressaillement de blessé qu'on effleure, lui répondit.

— Je ne puis pas rester plus longtemps. Ma mère est seule à Saint-Hélier.

— Elle te réclame?

— Non ; elle m'a permis de venir ; elle me laisserait encore si je le lui demandais : c'est moi qui m'en irai. Et je m'en irai triste.

— Triste... oui, je sais bien, entre ta grand'mère et moi...

— Pas cela ! oh ! non, ce n'est pas cela que je veux dire. Vous avez été très bons, tous deux. Je ne me plains de personne, que de moi, qui n'ai pas réussi à me faire aimer.

— Simone ! que dis-tu là ? Toi, pas aimée ? Toi qui as été l'unique joie...

Et, devinant qu'elle pleurait silencieusement à côté de lui, il dégagea son bras de celui de Simone, entoura la taille de l'enfant, et, marchant à peine pour mieux l'entendre, se courbant un peu pour être plus près de cette tête chérie, comme on fait quand les tout petits ont une peine :

— Qu'as-tu, ma Simone ?

Mais il n'osait pas la regarder.

Elle, rendue plus forte à cause de cela, légèrement détournée vers la rivière, continua, avec des phrases d'enfant qui cachaient une douce pensée de femme :

— Je n'ai pas réussi à me faire assez aimer, vous le voyez

bien, puisque vous me laissez partir. Et je voudrais ne plus partir. Je voudrais vivre entre vous que j'aime bien et maman qui est bonne aussi, très bonne... Si vous saviez comme c'est triste de vous aimer tous deux, et de vivre toujours loin de vous ou loin d'elle !

Il la pressa doucement contre lui, l'espace de dix pas, sans répondre, tâchant de dominer le grand trouble où cette enfant le jetait. Et quand il parla, sa voix tremblait. Et lui aussi regardait la rive fuyante du Guer, et la petite ville où pointait le toit de l'hôtel.

— Ma Simone, j'ai pensé à cela bien des fois, avant que tu vinsses, et depuis surtout que tu es venue. Je savais le bonheur que ce serait pour toi. J'ai été sur le point de te demander si ta mère consentirait...

— J'en suis sûre ! dit vivement Simone, sûre comme de vivre !

Et cette affirmation d'amour, si chaste et si forte dans la bouche de l'enfant, suffit à chasser les doutes de l'homme. Il crut ce qu'elle disait. Il éprouva un allègement de ce pardon qui venait trop tard. Le bord de la rivière était tout près. Déjà le sol déclinait, couvert de limon gras cernant les touffes d'herbes. M. L'Héréec s'arrêta, mit un baiser sur les cheveux de sa fille et, tandis qu'il la tenait encore serrée contre lui :

— Je ne savais pas, ma pauvre petite, je ne croyais pas qu'elle voudrait... Et à présent... Je ne puis pas t'expliquer cela, mais je te supplie de me croire, j'en souffre plus que toi... cela ne se peut plus !

— Pourquoi, père ? Je suis là, je puis rester ; elle peut venir !... Depuis quand n'est-ce donc plus...

— Depuis ce matin. Je t'en prie, non, plus rien.

Et, d'un geste, lui saisissant le poignet et le serrant, il fit comprendre à Simone qu'il ne pouvait supporter plus longtemps cette sorte de supplice inutile.

Elle se tut. M. L'Héréec passa devant. Il essaya de dissimuler ses larmes, en se baissant pour ramasser la chaîne. Mais Simone vit qu'il pleurait comme elle. Une joie secrète lui en vint. Le père disait vrai, puisqu'il pleurait. Il aurait voulu, lui aussi, oublier le passé... L'obstacle, le principal du moins, avait surgi le matin. Ce n'était donc pas Mme Jeanne, comme elle avait pensé...

Jusqu'à la rue du Pavé-Neuf, ils ne se parlèrent pas. M. L'Héréec se préparait à paraître devant Mme Jeanne. Il ne voulait pas lui montrer qu'il avait pleuré. Et comme il avait hérité d'elle une

volonté puissante, qui se manifestait seulement chez lui à de rares intervalles, mais avec une énergie pareille, il avait repris pleine possession de lui-même quand il dit à Simone, en arrivant près de l'hôtel :

— J'ai à causer d'affaires avec ta grand'mère, Simone : une question d'intérêts qui va m'obliger à un voyage à Paimpol. Nous en avons pour un peu de temps. Tiens, toi qui es une brave enfant, va faire une prière pour nous. Nous en avons besoin.

Simone continua de monter seule jusqu'à l'église, très lentement. Comme elle se sentait petite et impuissante ! L'obstacle, comment le saurait-elle, puisque ni Mme Jeanne ni M. L'Héréec ne parleraient ? Il devait être bien grand, et tel qu'une pauvre enfant comme elle ne pourrait pas l'écarter, même en le connaissant. Elle était venue, elle s'était dévouée de toutes ses forces pour se faire aimer, elle avait souffert silencieusement, et rien n'avait servi.

Dans l'église Saint-Jean, il y a, vers la droite, en haut d'un pilier de granit, une statue de Saint-Roch en tunique jaune et en pantalon rose. Simone s'assit près de là, dans l'ombre apaisante des voûtes. Elle tira de sa poche son rosaire. Elle récita dix *Ave* pour que ce malheur qui menaçait Mme Jeanne et son père fût écarté, dix autres pour sa mère de Jersey, dix encore pour le grand-père Guen, et puis elle s'endormit de fatigue, ayant trop vécu, ce jour-là de la vie de ceux qui sont vieux.

(*A suivre.*) René Bazin.

CHANSON D'AUTOMNE

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure.

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte.

Paul VERLAINE.

O MON PASSÉ[1]

(Suite.)

XI

ROILLEVILLE

Élevé près de la terre, Paparel avait gardé le culte de la campagne. Il possédait, le long de la Lézarde, entre Manéglise et le château de Croix-Mare, une ferme que l'on appelait l'Abbaye de Roilleville. Je crois bien que cette terre avait relevé autrefois des nonnes de Montivilliers. Elle s'enorgueillissait d'un colombier féodal. Les armes de l'ancienne abbesse écussonnent encore la porte de la tour.

Paparel avait aménagé un « pavillon » de cailloux noirs et blancs, disposés en damier, où nous venions, l'été, habiter quelques semaines. On ne pendait point de rideaux aux fenêtres de nos chambres : dès le soleil levé, on les ouvrait, grandes, sur la cour. Le bruit formidable des poulaillers arrivait jusqu'à nos lits, porté sur de la chaleur lumineuse. Le merveilleux concert de vie ! Ce sont les poules qui marquent la mesure avec des accents

1. V. ci-dessus les numéros des 10 et 25 octobre 1896.

de colère ou de joie triomphale : un peuple d'agneaux chante en contrepoint, dans la bergerie ; la corde du puits fait des vocalises qui s'achèvent par la fraîche note du seau touchant la nappe d'eau vive ; et toutes ces harmonies sont noyées, fondues dans le bourdonnement immense de ce qui voltige, de ce qui respire entre le ciel et la terre, dans le palpitement des invisibles, qui éclosent d'un rayon, qui germent de l'arome des ravenelles.

En robes de nuit, pieds nus sur les pavés chauds, nous courions à l'observatoire des fenêtres.

La cour escaladait toute une colline de ses pommiers symétriques. Des toits de chaume, aires, granges, écuries, porcheries, dépassaient ces têtes rondes, presque égales. Les capuchons, en velours moussu, étaient rehaussés d'iris. Des juments suitées cavalcadaient librement dans ce verger. Elles prenaient leur élan tout en haut de la ferme. Elles descendaient à fond de train, par-dessus les fossés, les tas de ronces. Puis, brusques, elles s'arrêtaient pour tondre l'herbe, tandis que les poulains, essoufflés par la course, s'emparaient à la fin des pis.

Comme la mer enserre les îles, une quintuple allée de chênes défendait ces délicats pommiers contre les grands vents du plateau. J'avais, à pénétrer sous les voûtes de la « chênée », un peu du respect qui, au seuil des églises, faisait tomber mon chapeau. Ici la voix, les pas sur la terre, éveillaient de singulières résonnances. Des racines couraient à fleur du sol : elles vous saisissaient par le pied, elles vous jetaient sur la face. Il n'y avait pas jusqu'à la toux des pores, lâchés à l'automne, à travers cette glandée, qui n'imposât l'inquiétude des métamorphoses.

Maintenant, toute l'âme de cette forêt s'en est allée dans la fumée des feux ; la charrue laboure où des souches gigantesques luttèrent, toute une année, contre les haches des bûcherons. Je me souviens d'avoir pleuré petit enfant sur la destruction de Carthage dont l'écroulement même est effacé. Ainsi, avant le temps où, du doigt, je devais toucher la mort, la destruction de cette chênée de Rolleville m'a donné la crucifiante sensation des anéantissements.

Il y avait dans la ferme de l'Abbaye un autre personnage dont la vie me paraissait liée à quelque mystère. C'était maître Naze, notre fermier.

Il atteignait, ni plus ni moins, deux mètres à la toise. Il était large à proportion. Sa voix, qui descendait de haut, qui portait

loin, impérieuse, ses yeux clairs, sa figure équarrie, comme à la hache, en traits réguliers et silencieux, tout me le faisait redoutable.

Nous eûmes quelques démêlés ensemble, à cause d'un fouet, qu'il accrochait à la porte de sa cuisine, pour en chasser les chats, les chiens et les cochons ; mais, tout de même, je professais pour lui cette admiration un peu craintive, que les enfants, les femmes, les faibles nourrissent pour la force. J'avais vu maître Naze arrêter une vache par les cornes, renverser sous son genou un cheval rétif qu'il dressait. Je l'aimais comme un demi-dieu pour ses prouesses. Quand Paparel l'invitait à sa table, je demandais à m'asseoir à côté du fermier. Je montais tout debout sur ma chaise pour chasser les mouches qui se promenaient sur son visage d'or. Son impassibilité ne s'émouvait pas plus de leurs chatouillements que des taloches dont mon émouchage lui éventait les joues.

Maître Naze était un des plus forts éleveurs de moutons du pays de Cô. En vrai Normand, après les marchés, il aimait les interminables repas, avec les gros bouchers de la province. Il exécutait de monstrueux paris où se jouait sa force. Seul, il dévorait deux poulets suivis d'un gigot. Il buvait d'autant, sans que jamais personne lui eût connu la langue hésitante. Sa fin fut mélancolique. Il mourut avant la cinquantaine, tout d'un coup, comme ces formidables chevaux normands, vrais coffres d'avoine, qu'il avait brûlés sur les routes. Point de parents à son chevet de célibataire, mais seulement une servante-maîtresse qui guettait son dernier soupir pour toucher l'argent qu'il lui léguait.

L'habitation de Rolleville est liée pour moi à deux aventures qui, dans cet éloignement de l'enfance, prennent des proportions presque tragiques.

Un dimanche, une bande d'amis était venue nous visiter à l'Abbaye. Tout le jour, nous avions joué dans les voitures dételées sous les noyers, et cueilli au bord de l'eau des bouquets de digitales. Quand on voulut repartir, les cochers furent introuvables. A cinq ou six, ils s'étaient si bien grisés qu'il fallut les attacher sur leurs sièges et leur ôter les guides au moment du départ ; cela fit toute une émeute dans la nuit qui tombait.

J'en étais si ému que je priai qu'on ne m'envoyât pas dormir tout de suite. Et sans doute mon cher père lut mon inquiétude sur mon visage, cette terreur qu'éveillent dans les cœurs d'en-

fants les querelles d'hommes, car il descendit au village, pour acheter un merveilleux jeu d'oie, qu'il avait aperçu derrière une vitre chez l'épicier. Et sous la lampe, ma mère, ma sœur Hélène, mon père et moi, nous commençâmes de jeter les petits dés d'ivoire. Quelle joie, quand l'adversaire tombe dans les embûches que lui tendent les nombres, quand la faux de la mort l'oblige à payer la mise!... Cette soirée de Rolleville où je fis connaissance avec le jeu « renouvelé des Grecs » brille comme un phare dans les demi-ténèbres de ces années premières. C'est sans doute que je vis s'ouvrir devant mes yeux le monde inconnu du Hasard; surtout, j'y sentis se poser sur moi cette délicate bonté de mon père, qui devinait mes pensées secrètes, qui voulait me guérir de l'angoisse par la sensation de sa tendresse.

L'autre incident qui marqua dans la monotonie de ces jours neureux est encore très présent à ma mémoire. Nous lisions, ma mère et moi, assis sur des pliants, à l'ombre des pommiers. Elle m'enseignait, je m'en souviens, la belle poésie de Wordsworth : *Nous sommes sept*. Le livre était posé sur les genoux de ma mère. Soudain, deux chevaux libres, que maître Naze élevait pour son usage, apparurent dans la sente au-dessus de nous. Ils se poursuivaient en un galop fou de jeunes bêtes lâchées. Ils nous virent trop tard pour nous éviter; ils nous franchirent comme une haie. Certes, nous sortîmes sains et saufs de cette bagarre; mais ma mère, qui avait eu, dans sa vie, de pénibles histoires de chevaux, en resta longtemps nerveuse. Je crois qu'elle prit Rolleville en dégoût. On ne m'y amena plus que rarement, dans l' « américaine » de Paparel, quand il venait pour acheter ses pommes, à l'automne.

Paparel n'était pas seulement glorieux de ses muscles héroïques et de la prédiction du beau temps : il prétendait encore à une virtuosité dans la confection des cidres. Grâce à lui, à huit ans, je raisonnais du « cidre sur lie » de la « pomme d'éclat » et de la « pomme d'abricot », comme un Comice agricole. Je savais comment on traite la « pommade » pour en faire de la « boisson ». J'aurais rendu des points à un *Manuel Roret*. Je consolais un peu ce cher grand-père du « crétinisme », — oui, dans ses colères, Paparel se servait de ce mot-là, — du crétinisme de l'oncle Paul, qui professait, en matière de « pommade », des théories contraires au bon sens. Il les avait puisées dans des ouvrages scientifiques dont Paparel se « f...ichait ». Je ne me trompe pas, il

« s'en f...ichait », le pauvre homme, avec des coups de poing sur la table qui faisaient résonner les cristaux. Je crois bien que Paparel était un homme tolérant. Il laissait chacun libre de pratiquer à sa guise, en religion ou en politique; mais en matière de cidres, il n'entendait pas raillerie. Il aurait apporté un fagot pour brûler les hérésiarques.

Mon cher père avait longtemps vécu dans l'orthodoxie, c'est-à-dire qu'il achetait ses pommes au fermier de Rolleville et qu'il empruntait le pressoir de Paparel pour les brasser. Un jour, il s'affranchit de cette tradition.

En même temps que son pressoir, Paparel fournissait un certain Bertrand, qui serrait la vis et mettait la « pommade » en cuves. Paparel avait en ce Bertrand une confiance aveugle, parce que l'homme était dans les amitiés de sa gouvernante Doucette. En conséquence, il était d'usage que Bertrand emportât chez soi la « pommade » pour s'en faire « une petite boisson ». Cela diminuait son ardeur à serrer la vis du pressoir. Mon père l'accusait de se fabriquer du « second » qui valait mieux que notre « premier ».

On invita le Bertrand à demeurer dans son logis pour y mettre à loisir sa boisson en bouteille. Mais Paparel, pour nous punir, ne vint plus donner un coup d'œil aux cuvées. Peu importait que l'on continuât de brasser d'après sa tradition; ce n'était pas Bertrand qui serrait la vis, qui prononçait sur la fermentation les paroles sacramentelles.

A dater de ce jour Paparel dédaigna nos travaux. C'était chaque année une minute d'expectative, d'espoir et puis de déception. On présentait au grand-père une carafe du breuvage nouveau. Il fronçait les sourcils, humait, faisait claquer sa langue, puis, reposant le verre, il prononçait avec commisération :

— C'est du petit cidre !

Mon cher père dissimulait sa contrariété; il ne ripostait pas. Seulement, à la dérobée, il nous jetait un regard qui voulait dire :

— Apprenez par mon exemple à respecter l'autorité paternelle, et à supporter l'injustice.

XII

LE BUREAU

Quand j'avais crevé une culotte neuve dans mon laurier, dessiné un bateau sur mon *De Viris*, renversé un encrier sur le tapis de la salle d'étude, ma mère me disait :

— Prends bien garde de manquer de cœur, lorsque tu gaspilles ainsi l'argent que ton père gagne avec tant de peine.

Alors, je me courbais de honte sur l'aventure du roi Romulus ; je plongeais, tête baissée, dans mon lexique ; je paraissais l'écolier le plus studieux de la terre ; au fond, je rêvais.

Cette songerie était un remords de tendresse. J'émigrais au pays des « placers ». J'y découvrais une mine de diamants, une mine de culottes, une mine de *De Viris*. Je m'enrichissais en vendant ces denrées à des nègres. Je revenais au pays tout cousu d'argent. J'offrais à mes chers parents un château et des calèches. Je déplorais que l'usage des carrosses et des habits de brocart fût passé de mode, car j'aurais voulu dorer sur toutes les coutures ces amis que j'aimais.

Était-ce là le fait d'un enfant ingrat ? Je le demande en bonne justice.

Le « placer » d'où mon père tirait son revenu était logé au bas de la colline. Il s'appelait prosaïquement « le bureau ». Je m'étais demandé mille fois ce que mon père pouvait bien faire dans cet endroit inconnu. Je l'imaginais, je ne sais pourquoi, sous les couleurs d'une vaste serre, où des messieurs en uniforme étaient assis devant des petites tables. Ils écrivaient, en s'appliquant beaucoup, des pages de mots et de chiffres, du calcul et de la géographie. D'autres messieurs venaient les visiter. Ils causaient ensemble, très poliment. Alors, celui qui était le plus riche donnait de l'argent aux autres. Il les félicitait de leur assiduité. Il leur disait :

— Je viendrai vous revoir.

En somme, j'estimais que les choses devaient se passer dans ce bureau comme dans notre salle d'étude, où je recevais une pièce de dix sous, tous les samedis, quand je présentais des notes satisfaisantes.

Je connus à la fin que la vérité était un peu différente de cette

mise en scène. Ainsi, le bureau était tout simplement un vaste appartement qui ouvrait sur les bassins du port. Les employés n'avaient pas d'uniforme, mais seulement des manches de lustrine, à l'exception, toutefois, des « classeurs de coton », qui, dans une chambre spéciale, se promenaient avec de longues blouses et des chapeaux en papier. Dans cette livrée, ils se ressemblaient tous et jamais je ne parvins à les distinguer les uns des autres.

Mais les scribes de la première chambre étaient mes amis.

Mon favori s'appelait Armand. C'était un loyal garçon, à la figure ouverte ; du sang de brave lui coulait dans les veines. Vingt ans plus tôt, son père était mort dans un incendie, en arrachant des fillettes à la flamme. Paparel avait adopté l'orphelin tout petit garçon. Il l'avait fait élever et instruire. En quittant les affaires, il l'avait légué à ses fils. Mon père et mon oncle tutoyaient Armand. Ils lui confiaient dans le port la garde de leurs navires. Je crois que, de son côté, cet homme les aimait filialement. Dans ce monde où ils récoltèrent tant d'ingratitude, lui, du moins, leur rendit témoignage.

Mon autre camarade se nommait Coq. C'était un merveilleux sourd qui se noyait dans les bouteilles. Il parlait très bas, d'une voix douce, douce, et qui semblait demander grâce pour ses péchés. Sa pauvre femme qu'il adorait venait le chercher au bureau, chaque soir. Pour lui glisser entre les doigts, Coq imaginait des ruses d'Apache. Le lendemain, il reparaissait plus repentant que jamais, plus sourd que jamais, avec une voix indistincte et un nez tout raccommodé par des petites bandes de taffetas. Il me fut le premier exemple des passions sans espoir. Je l'aimais pour sa manifeste contrition et pour son impénitence.

L'oncle Paul disait de lui :

— Si nous renvoyons Coq, personne ne voudra lui donner de travail.

Mon père traitait cet innocent avec une sévérité affectueuse. Je crois bien que Coq ferma la maison derrière ses patrons, quand on se sépara pour la dernière fois.

A côté de Coq, flottait une autre épave : « le pauvre Rageolle. » Mon père ni mon oncle ne parlaient jamais de ce commis sans faire précéder son nom de ce « pauvre-là ». C'est que l'homme avait été dépouillé, tout enfant, par un tuteur indigne. Son esprit s'était aigri de cette iniquité. Latiniste, helléniste,

Au moment où les barques paraissaient... je les fis lusser dans les vergues.
(Page 331.)

hébraïsant, il n'était vraiment bon à rien dans un bureau d'armateurs. Sa présence irrégulière n'allait qu'à sauver son amour-

propre. Je crois bien qu'elle déguisait un secours. Parfois, le pauvre Ragerolle m'aidait dans mes versions latines; il me proposait des énigmes grecques que je ne devinais pas. En me regardant, il me perçait avec ses yeux trop clairs ; sa redingote était toute tachée ; il sentait le sur et la pipe froide.

Le quatrième angle de la pièce était occupé par le caissier, M. Laloy. C'était un personnage très chauve, qu'une mécanique, cachée dans une jambe de son pantalon, me rendait un peu inquiétant et sacré. Il mettait de la prétention dans sa prononciation et dans la coupe de ses ongles. Fort digne homme d'ailleurs, qui ne se trompait jamais dans ses additions, et qui serait mort plutôt que de confier, voire à ses patrons, le « Sésame » de la caisse. Il fut plus heureux que ses maîtres, peut-être plus sage. Tandis que tout leur bien s'en était allé, lui, vint, dans une maison de mer, au plein soleil, installer sa retraite probe.

Le mystère du bureau était une bibliothèque immense et toute garnie de cartons verts. Là, chacun des navires qui, pendant un demi-siècle, portèrent sur les mers une part de notre destin, avait son état civil en règle. Je reconnaissais sur des étiquettes blanches la belle écriture de mon ami Coq. Et c'étaient des mots pour moi incompréhensibles : *Frets*, *Polices*, *Cales sèches*, *Sinistres*. Puis, tout en bas, une grande boîte sur laquelle était écrit ce seul mot : *Secours*. Nos veuves et nos orphelins de la mer étaient superposés dans ce casier comme dans une nécropole. C'était la blessure toujours ouverte. On avait pourtant, chez nous, la superstition que cette voie d'eau ne ferait pas couler le navire. Paparel l'appelait :

— La cloison étanche.

Car il aimait ses frères les hommes.

Le bureau dans le bureau, la pièce où travaillaient l'oncle Paul et mon père, ne s'ouvrait que rarement devant mes visites. C'était quelque chose comme une sacristie à côté de l'église, la chambre de délibération du jury. Il y avait là pourtant quelques modèles de navires que j'aurais bien voulu posséder pour les faire voguer sur des bassins. L'oncle Paul et mon père étaient installés, chacun à un bureau, adossés l'un à l'autre. Je possède celui où mon père s'asseyait. C'est sur son volet que j'écris ces lignes. Devant la splendeur de ses formes « empire », des amis m'ont dit plus d'une fois en souriant :

— Mais c'est un bureau de ministre, que vous avez là !

Non, c'est un témoin.

Dans ce petit tiroir que scelle une clef secrète, mon père enferma la lettre qui lui apportait le coup de mort. C'est peut-être à cette place qu'il a le plus souffert, dans sa vie, qui, à dater de ce jour, fut un si rude calvaire.

J'aime ici les chères traces de sa présence, des rayures dans le bois dont je ne sais pas l'histoire, mais que ses yeux ont connues avant moi ; tout, jusqu'à des caprices de clefs qui arrêtèrent sa main comme aujourd'hui la mienne. L'amour, voyez-vous, engendre l'amour.

Que de fois je l'ai évoqué à cette place, jeune encore, si épris de son devoir, si ardent au travail. A côté de son encrier, il y avait une petite soucoupe de laque où il jetait les timbres rares qui lui arrivaient de tous les coins du monde. C'était la récompense des leçons de *Rudiment*, une prime pour les racines grecques et le « que » retranché. Ses doigts délicats détachaient sans déchirure les petits carrés bleus, roses et verts. Il savait la proportion de gomme qui fait les rencollages sans tache. Il écartait les figures trop oblitérées, jusqu'à ce qu'il pût placer dans mon album un type de son goût. Je le trouvais alors un peu lent et je m'impatientais de sa patience. Que serait-il devenu, mon Dieu ! si la source n'en avait point jailli intarissablement dans son cœur ?

A côté de la soucoupe aux timbres, il y avait un autre plat tout rempli de crayons taillés par les deux bouts, l'un bleu, l'autre rouge. Vous avez connu, n'est-ce pas, l'ivresse qu'à sept ans procure la possession d'un de ces bâtons bicolores ? C'est un sceptre, c'est une baguette de féerie. J'avais le droit de choisir, dans le faisceau de ces crayons magiques, le bois que le canif avait le moins entamé. Je m'installais alors sur une haute chaise, gravement, comme un commis, et sur du beau papier blanc, j'écrivais de tendres adresses :

A mon cher papa,

son garçon qui l'aime bien.

Les pleins étaient bleus, les déliés roses, l'aspect de ces pancartes décidément magnifique...

...Il y a toujours, au coin du grand bureau, des crayons bico-

lores. Des mains d'enfants les empruntent pour griffonner en mon honneur mes apostrophes d'autrefois.

C'est moi qui reviens. Mais est-ce « lui » qui est là ?

XIII

FANTÔMES DE NAVIRES

Nous étions armateurs de pères en fils. Armateurs marchands.

Les gens d'à présent prononcent ce mot-là, comme tant d'autres, du bout des lèvres ; car aucun flacon n'enferme plus le parfum de respect. Un armateur ? C'est aujourd'hui le président d'une Société anonyme, un brasseur d'affaires, souvent un Parisien, qui jamais n'a connu d'autres tempêtes que les orages d'un conseil d'administration, jamais doublé d'autres caps qu'une assemblée d'actionnaires.

Il n'en allait pas ainsi autrefois. Une ordonnance royale avait décidé que les nobles pouvaient faire le commerce de la mer sans déroger. Elle estimait que l'homme des flots vaut l'homme de poudre. Donc, l'armateur et l'aristocrate rivalisaient, comme pairs, dans l'audace navale. Même le bourgeois se considérait comme anobli par un état qui ne faisait point déchoir le noble ; — non point de cet anoblissement qui maquille des rotures, soude des particules et des articles à des noms nouveaux ; mais cette fierté d'âme qui se hausse à la conception des devoirs difficiles, aux désintéressements glorieux, au culte des honneurs chevaleresques. Toutes les fois que le roi fut en mauvaise posture sur la mer, — on ne distinguait pas encore le roi de la France, — les nôtres accoururent, prêts à la rescousse ; la moitié de nos chroniques de mer a été écrite en l'honneur de ces bourgeois ; une légende dit que c'est le sang normand, mêlé au sang breton, qui a rougi les uniformes d'Angleterre.

J'ai grandi dans cette tradition de fiertés et de victoires, comme d'autres dans l'épopée napoléonienne. Tout, chez nous, la faisait vivante : les noms de nos navires qui rappelaient le souvenir des colonies d'outre-mer, tombées, aujourd'hui, dans des mains impies ; — les trésors que nos capitaines rapportaient de leurs lointains voyages comme un tribut. Je possède encore une

de ces raretés dispersées : un jeu d'échecs en ivoire, qui fut fabriqué au XVIIIe siècle dans quelque royaume d'Indo-Chine, pour être envoyé aux souverains de France comme un rare présent. Le roi a la figure de Louis XVI avec le manteau fleurdelisé ; la reine les traits de Marie-Antoinette avec la couronne. Les cavaliers sont montés sur des chevaux qui se cabrent ; les tours posent sur des éléphants. Ils subsistent comme les témoins des audaces passées, piaffeurs, arrogants, à peine jaunis par la patine d'un siècle.

Sans doute, on dut me conduire bien enfant à bord de ces navires, car de ma première visite je n'ai gardé nul souvenir. Cinq ou six fois l'an, nous allions avec des amis vers le quartier des Bassins. L'embarquement était toujours difficile. Je ne voulais pas qu'on m'aidât, et ma mère tremblait, tant que le dernier d'entre nous n'avait pas mis le pied sur le pont du navire. La réception ne variait pas : on nous versait du champagne ; on nous servait du biscuit de mer ; on ouvrait des boîtes de « gouiaves. »

Je regardais les capitaines avec des yeux de tendresse. Je m'enivrais de cette gloire qui, à leur nom, ajoutait dans nos « connaissements » ce titre : « Un Tel, Maître après Dieu... » Vraiment, dans le cœur des jeunes garçons l'estime de force et de courage prend volontiers, comme chez les femmes, une couleur d'amour.

Dans notre flottille, il y avait un voilier fameux. En ce temps où l'on n'avait pas encore mis à la mer les formidables quatre-mâts, notre *Louisiane* passait pour une gloire de la marine marchande. Dirai-je combien elle jaugeait de tonneaux ? J'aime mieux parler de son âme ; car elle en avait une, une âme vaillante de navire qui, pendant quarante années, infatigable, lutta contre l'Atlantique. Elle revenait d'outre-mer chargée de coton en balles. Dix fois on la crut perdue. Elle reparaissait à la fin, dépeinte, ébranlée, la mâture abattue, victorieuse des ouragans. Hélas ! après nous avoir servis si loyalement, elle sortit de nos mains qui ne pouvaient plus la retenir. Elle naviguait sous pavillon américain, quand elle disparut, à bout d'âme, dans les parages du Maëlstrom. Nous l'avons pleurée comme une de nous.

L'autre favorite était la *Caroline*. Elle naviguait dans les mers de Chine, chariant des « coolies » de Shanghai aux États-Unis. Il y a trente ans, les mers d'Extrême-Orient n'étaient point sûres ;

aussi la *Caroline* voguait équipée en corsaire. Ses vingt-cinq hommes étaient armés de carabines, son pont de canons à tir rapide. Ainsi pourvue, elle eut à soutenir plus d'un assaut de pirates. Entre autres fait d'armes glorieux, je me rappelle cette histoire :

La *Caroline* portait en Australie une équipe de quatre cents Chinois. Ils allaient travailler au port de Melbourne. Ces gens avaient été fouillés, selon l'usage, avant qu'on les parquât dans l'entre-pont. On ne laissait entre leurs mains ni une arme, ni un briquet. Deux fois le jour, on leur fournissait de l'eau chaude pour faire crever leur riz. Le soir, par escouade de vingt, on les juchait sur le pont, pour les rafraîchir. Or, il advint qu'un matelot, qui veillait, cartouche au canon, dans l'escalier d'entrepont, surprit un complot de cette tourbe.

Les « coolies » s'étaient entendus avec deux jonques. Des Pavillons-Noirs devaient couper la route du navire, s'emparer de la *Caroline*, de sa cargaison. Au moment de l'abordage, les quatre cents Chinois de l'entrepont se révolteraient. Ainsi, l'équipage pris entre deux bandes serait promptement massacré.

J'entends d'ici le capitaine Le Briquire nous contant, à la table de Paparel, l'issue de cette aventure tragique :

— Je fis, disait-il, sortir de l'entrepont les neuf Chinois qui menaient la bande, ceux qui avaient mis leur signature au bas de mon contrat. On leur attacha les mains derrière le dos ; à chacun, autour du cou, on leur passa une corde, puis on les plaça, à genoux, au pied des mâts. Ils y demeurèrent quatre jours. Au moment où les barques de pirates paraissaient dans nos eaux, je les fis hisser dans les vergues, tous les neuf à la fois. En même temps, deux hommes démasquant la porte de l'entrepont, les « coolies » aperçurent dans l'escalier un canon chargé à mitraille. Ces mesures eurent l'effet que j'en attendais. L'entrepont ne bougea pas, et les deux jonques, après nous avoir escortés tout le jour à distance, s'évanouirent dans les ténèbres ; mais, par mesure de précaution, je gardai mes pendus au bout de leurs cordes jusqu'à la sortie des mers de Chine. Leurs camarades de voyage étaient admis à les contempler tous les jours ; les corsaires les apercevaient de loin et passaient au large.

Ce Le Briquire était un vieux Normand de Cherbourg. Il avait navigué chez nous depuis sa jeunesse, d'abord au cabotage, puis au long cours. J'ai gardé un petit portrait qui le représente avec

son collier de barbe, léger et blanc comme des plumes, avec sa bouche horizontale, ses sourcils hérissés. Il mourut à son bord et il fut jeté à la mer dans un drapeau. C'était la fin qu'il avait souhaitée. Je me souviens encore du jour où, prenant congé, il nous déclara avec un hochement de tête :

— C'est adieu que je vous dis.

Il ne se trompait pas.

Son cher navire ne devait pas lui survivre. Usé comme lui, il toucha dans le détroit de Torrès sur un banc de corail. Il put encore aveugler ses voies d'eau et se traîner jusqu'à Melbourne ; mais c'était son dernier effort : on le condamna.

Oh ! ce cimetière des grands fonds où l'un après l'autre ils descendirent, tous ces marins que nous avions aimés ! Comment ne point donner ici un souvenir à un brick, cher entre tous, dont le fantôme flotte dans mon passé d'épaves ? Notre père l'avait acheté en échouement sur un récif. Il avait passé du pavillon d'Espagne sous le nôtre. En même temps, on l'avait baptisé pour la seconde fois. On lui avait donné le nom de ma sœur aînée, joint au mien. Son départ fut l'occasion d'une grande fête. Les dix hommes qui le montaient, fringant, remis à neuf, disaient que ces deux noms d'enfants leur porteraient bonheur... Ils partirent pour Rio-de-Janeiro et ils n'arrivèrent jamais.

Jamais rien, personne ne sut jamais rien d'eux. On ne rencontra pas une épave, pas une pauvre petite planche. Ils coulèrent dans un grain, entre la mer et le ciel : Dieu aura tenu leur dernier cri pour une prière.

Ainsi, de quelque côté qu'on se tourne, c'est la ruine des choses, c'est la disparition des êtres chers, qui vous assaille, qui rythme les pensées comme un glas. De tout ce passé qui fut grand, rien ne me reste, que la mémoire de ces vaillances, de ces naufrages, de ces sursauts d'espoir, du final engloutissement. Je me trompe pourtant : si nul navire ne porte plus les couleurs des miens autour du monde, ils m'ont légué une devise où vraiment s'incarnent leurs loyales vaillances, un cri de ralliement qui peut me guider dans mon chemin sur la terre, comme il leur servit, à eux, sur les flots.

Peu de temps avant de quitter ce monde, l'oncle Paul me pria de le visiter dans son cabinet.

Là, devant le bureau empire, la bouche tordue par une émotion de vieux, il me dit :

— Je n'en ai plus pour longtemps ; je vais aller retrouver ton grand-père et ton père. Je te lègue, à toi l'aîné, notre « droit de pavillon ».

Et il me remit un vieux drapeau, la dernière flamme qui ait flotté à l'artimon de notre dernier navire, un cormoran qui plane au-dessus de cette devise :

« Au large ! »

HUGUES LE ROUX.

(*A suivre.*)

Le Gérant : F. JUVEN

Paris.-Imp. PAUL DUPONT, 76-10.93.

LA BOUCHE DES ACTRICES

« On n'oserait confier au papier la millième partie des observations qu'on a faites sur les femmes. L'orgueil ou la vanité, voilà le caractère général de toutes; il suffit de blesser une de ces deux passions pour faire ressortir des traits qui nous laissent entrevoir jusqu'au fond l'abîme de leur caractère. Ces traits caractéristiques se rencontrent plus rarement au front que dans les ailes du nez, dans le froncement des narines, dans les plis des joues et des lèvres, *surtout dans le sourire.* » C'est Lavater, qu'il faut bien citer chaque fois qu'il s'agit de physiognomonie, qui parle ainsi. Je ne sais si ces paroles assez restrictives ont eu jamais le don d'enchanter les lectrices du célèbre physionomiste, mais, en tout cas, elles expriment, sans plus d'animosité d'ailleurs que de flatterie, l'opinion d'un observateur dont l'impartialité a pour garantie le désintéressement. Pasteur austère, il ne fut point un courtisan de femmes et, n'ayant guère recherché les occasions de leur plaire, il ne rencontra pas celles d'en souffrir. Les femmes ne sont ni des démons, ni des anges. La haine sombre des amants déchirés et les louanges persévérantes d'autres, qui les ont peut-être moins aimées, mais qu'elles ont mieux payés, sont des excès contraires. Si les hommes, avec tous leurs défauts, sont souvent aimables, pourquoi celles-ci, avec un égal nombre de défauts, ne le seraient-elles pas aussi?

« Surtout dans le sourire », dit Lavater, en insistant, — c'est-à-dire que la bouche est, dans le visage, ce qui nous révélera le plus sûrement les caractères féminins. Mais la bouche, de tous les traits, est le plus mobile et, par ce fait, le plus sensible aux altérations et déformations, lesquelles ne sont jamais dues qu'aux influences du moral sur le physique par le jeu des muscles.

Lorsque les attitudes transmises par l'éducation, lorsque la constance de certains désirs, les tendances et les habitudes psychologiques ont donné à la bouche une expression particulière, c'est l'indice que l'éducation, les désirs, les tendances et les habitudes, pour superficiels qu'ils aient pu être à leur origine, ont créé, à force de se répéter, des états durables, des traits de caractère qui, en même temps qu'ils s'incorporent, entrent dans la composition de l'esprit.

La nature de la femme étant plus malléable que celle de l'homme — les milieux, les préoccupations factices, les sentiments frivoles, les peines légères agissent trop sur elle — et la bouche, par sa mobilité facile, étant le trait le plus obéissant aux injonctions de toutes sortes, si bien que l'on pourrait prétendre que le mouvement des lèvres précède le mouvement de la pensée, peu profonde en ce cas, il est permis d'avancer qu'à la bouche la femme se reconnaît tout de suite. Le front témoigne de ce que vous êtes naturellement, foncièrement; la bouche démontre ce que vous êtes devenu. Or, la femme *devient*. Son âme échappe presque toujours à celui qui l'observe et lui échappe à elle-même. Aussi n'est-elle jamais absolument responsable de ses erreurs. A cause de cette anomalie, ses vertus, quand elle en a, sont surprenantes et parfois extra-naturelles.

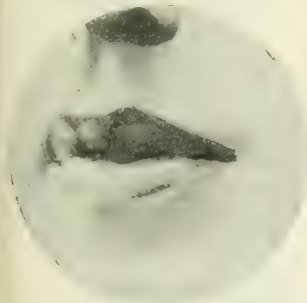
Je ne prétends donc pas, en vous offrant à contempler ces bouches, vous dévoiler le fond de l'âme des actrices qui les possèdent. Il est certain que l'exercice de leur profession y a imprimé quelque chose de spécial qui tient plus de la profession que d'elles-mêmes. Cependant, le choix de cette carrière est déjà un signe du caractère et nous fait croire que leurs bouches étaient admirablement prédisposées aux altérations. Mais si l'expression ne manifeste que des apparences, je n'en essaierai pas moins de guetter, dans la forme, les tendances naturelles.

Un fait étonnera. Pas une seule de ces bouches n'est petite. C'est que la bouche petite indique presque toujours de la timidité et que les actrices ne seraient pas des actrices si elles étaient timides, ce qui ne les empêche pas d'être impressionnables, ce qui est bien différent. Enfin, elles sont généralement assez développées : les lèvres sont plutôt fortes que minces. Ceci prouverait que, en une relative volupté — volupté du confortable, volupté de la coquetterie, volupté de la gloriole, volupté de l'impudeur — on ne serait pas aussément une femme de théâtre. J'ajouterai,

hélas ! que je cherche en vain l'expression d'une véritable distinction sur ces lèvres. Et je crois, en effet, qu'une femme distinguée deviendrait difficilement une actrice. La vraie distinction est rare, infiniment rare, et s'accommoderait mal des sacrifices de réserve et de tact que les planches imposent.

Sarah Bernhardt.

Sarah Bernhardt. — Dans un portrait de profil de Sarah Bernhardt à vingt-quatre ans, je vois une bouche un peu pincée, dont la lèvre supérieure assez fine et l'inférieure assez forte. C'est la bouche d'une femme sur la défensive, dissimulant son orgueil, passionnée silencieuse, jalouse féroce, violente et dure. Elle ne trahit pas une nature affectueuse. Plus tard, la bouche s'élargit et semble plus souvent entr'ouverte que close. L'orgueil est devenu triomphant, la passion s'avoue et même s'exagère, la dureté native se cache sous un sourire qui vise à la tendresse, la violence et la tyrannie persistent dans l'inégalité des lèvres. Bouche avide.



Tessandier.

Tessandier. — On n'imagine pas une bouche plus passionnée, plus franchement sensuelle. Cette bouche ne sait pas dissimuler, et pourtant elle n'est point cynique. La passion est loin d'être exempte de tendresse. Mais, chez une femme ayant une telle bouche, la passion parle d'abord, la tendresse ensuite ; et celle-là s'inquiète plus d'être satisfaite que celle-ci. Bouche d'amoureuse puissante.

Réjane.

Réjane. — Remarquez que les lèvres de Mme Réjane sont mieux

dessinées, plus fines vers les coins, et un peu moins fortes que celles de Mme Tessandier. Certes, ce n'est pas une bouche de chaste, loin de là, mais elle témoigne d'une nature caressante, gamine, bavarde, charmante, et qui se montre telle dans ses affections. Une tendance à des bouderies qui passent vite si l'on sait la prendre par la gentillesse. Cette bouderie se voit à un léger abaissement des coins de la bouche.

Rose Caron.

Rose Caron. — Bouche grande, aux lèvres jointes et minces. Femme plus capable d'amitié que d'amour, douée d'énergie et de volonté, pleine de fierté, dénuée de souplesse. De plus, cette bouche est l'une des rares qui indiquent de la distinction. On pourrait même croire que Mme Rose Caron est une actrice de hasard et que l'exercice d'un don de voix l'a appelée dans une carrière à laquelle son caractère ne la prédisposait pas.

Reichemberg et Yahne. — Deux ingénues très différentes. L'une représente les troubles et les chagrins naïfs des ingénues

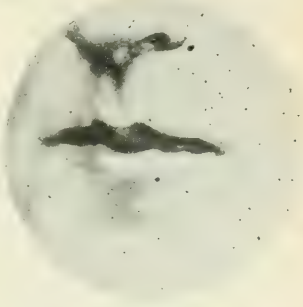
Reichemberg.

Yahne.

à la Dumas fils; l'autre, les perversités et le *je m'enfichisme* des héroïnes délurées d'auteurs plus récents. J'inclinerais à penser que l'ingénuité professionnelle de Mlle Reichemberg enlève à sa bouche toute expression personnelle et qu'elle est moins « pleurnicheuse » qu'elle n'en a l'air à sa moue. Mlle Yahne, vers la joue

gauche, a une petite contraction du coin de la bouche qui dit bien toute la moquerie et toute l'incrédulité dont elle est capable.

Blanche Pierson. — Bouche fermée, grande, sans dessin, sans particularité considérable. Un certain goût de commandement. Les dames de la bourgeoisie, bonnes mères, attentives à leurs intérêts, sachant représenter dans le monde, amusantes au besoin, ont des bouches de ce genre.



Blanche Pierson.

Jeanne Granier. — Encore une bouche d'amoureuse. Celle-ci, malgré son fonds affectueux, est très prompte à l'invective et querelleuse. Sa jalousie l'expose à des désirs de se venger. Elle est aussi charmante quand elle aime que désagréable quand elle a cessé d'aimer. Elle sait, comment on dit, *se ficher* du monde. Elle n'est cependant pas une amante bien dangereuse.

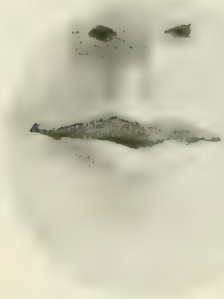
Jeanne Granier.

Rosa Bruck. — Mlle Rosa Bruck me semble être, avec beaucoup de grâce, une personne habile qui se laisse plus volontiers aimer qu'elle n'aime. Dans ses relations amoureuses, elle doit avoir du tact et connaître l'art d'écarter sans coup férir ou d'attirer doucement. Sa bouche est aimante, mais non sans égoïsme. L'on n'y aperçoit aucune trace de violence, même passagère.

Rosa Bruck.

Marthe Brandès. — Bouche embrasseuse et voluptueuse et capricieuse. Bouche de femme séduisante, plus disposée aux caresses et plus frôleuse que sensuelle. Des

gentillesses et des câlineries de chatte, qui sait à l'occasion montrer les griffes. Ce qui me fait dire tout cela c'est que, dans sa bouche, il y a plus de grâce que de force.

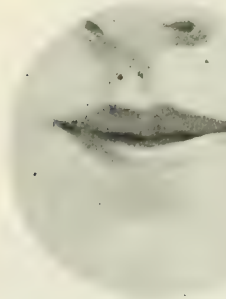


Marthe Brandès.

Wanda de Boncza.

Wanda de Boncza. — Je dirai les mêmes choses de la bouche de Mlle de Boncza (prononcez *Bontcha*). Elle est jolie, bien faite, mieux faite même que celle de Mlle Brandès, et manque beaucoup de caractère.

Jane Hading. — Cette bouche, qui se porte légèrement en avant, dont les lèvres sont un peu épaisses, est molle. Nous sommes donc en présence d'un caractère plutôt mou, sans ini-



Jane Hading.

Delna.

tiative, d'une bonne camarade, d'une femme excellente. C'est, de plus, la bouche des sensuelles sans ardeur, passives, qui n'entraînent pas, mais qui se laissent entraîner.

Mabel Delna. — Mlle Delna a la bouche plus ferme, d'un con-

tour mieux arrêté; la ligne du contact des lèvres est plus droite et celles-ci se joignent. La sensualité est non moins évidente, mais ne va pas non plus jusqu'à la passion. Cependant l'entraînement est moins marqué. Elle sait, à l'occasion, entraîner.

Emma Calvé.

Emma Calvé. — Voici bien la bouche d'une passionnée ardente, aux sentiments profonds et durables. Carmen est le rôle préféré de Mlle Calvé et cela se conçoit. Elle s'attache, elle est jalouse, tyrannique et vindicative ; elle fait des scènes à qui elle aime. Son dévouement serait sans borne, car cette bouche témoigne également d'un très bon cœur et d'une générosité d'élan.

Rosita Mauri.

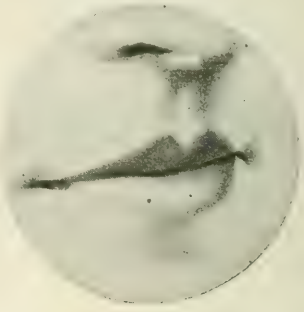
Rosita Mauri. — Mlle Rosita Mauri a dans la bouche une expression à la fois aimable, encourageante et, pourtant, réservée. Les manières brusques ne sauraient lui plaire, mais, en déployant de la grâce et en s'adressant plus à l'esprit qu'aux sens, le succès près d'elle est possible. Un peu de mélancolie et comme de désillusion dans cette bouche qui a tant de finesse.

Yvette Guilbert.

Yvette Guilbert. — Rien de sensuel dans la bouche assez grande et aux lèvres si minces de la chanteuse parisienne. Tout en étant ici représentée au repos, l'on y sent l'habitude du sourire. Une femme qui, sans être une amoureuse, aimerait une compagnie, serait très bavarde et pleine d'esprit, aurait la bouche de Mlle Yvette Guilbert.

Lender. — Ma foi, tant pis, j'avoue que je trouve, à la bouche de Mlle Lender, une expression quelque peu perverse et une malice non équivoque. Elle est fine, narquoise, rouée et voluptueuse en diable... quand çà lui fait plaisir.

Lender.



Mily-Meyer

Mily-Meyer. — Cette mignonne femme n'a pas une bouche petite, ni mince. Son sourire est voisin du rire. Il ressemble au sourire d'une gamine qui aurait un fonds triste et qui sourirait parce qu'il le faut. Toute malicieuse que soit cette bouche, je la vois facile à leurrer quand on la prend par le côté sentiment.

Simon-Girard. — Je préfère presque, à une bouche au repos, une bouche déformée par un rire exagéré comme celle de

Simon-Girard.

Mme Simon-Girard dans son rôle de Mlle Carabin. C'est une rieuse qui aime rire et qui rit plus naturellement qu'elle ne saurait

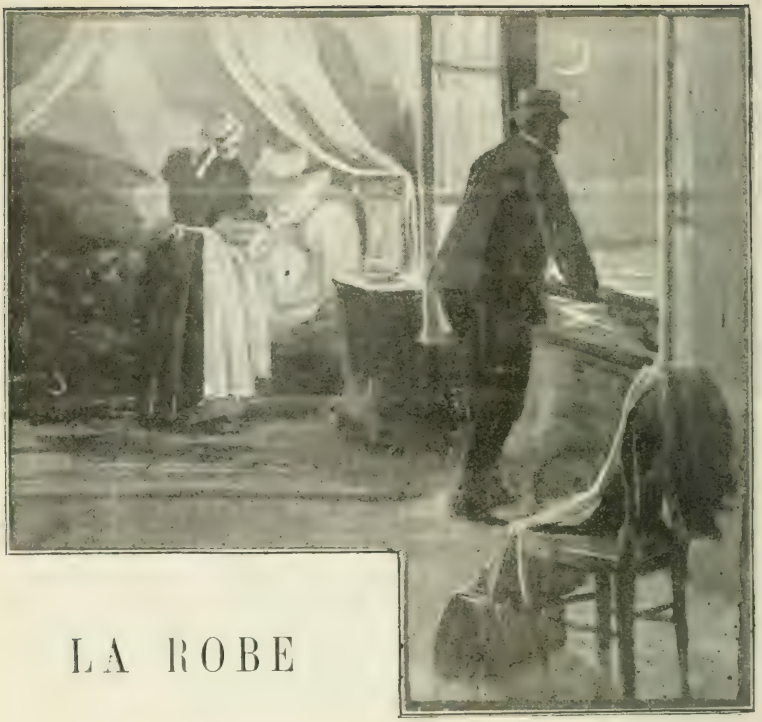
sourire. Il n'y a pas de finesse dans cette bouche, elle est même triviale. Mais elle est bonne et d'une femme qui s'attache, un brin querelleuse aussi.

Cléo de Mérode. — J'ai vu la bouche de Mlle de Mérode à quinze ans — bouche large, avide, curieuse — et je la vois aujourd'hui. Ce n'est plus la même. Elle s'est resserrée, fermée, contractée, comme celle d'une personne biasée, satisfaite, à qui l'on n'aurait plus rien à apprendre. Il y a de la fatigue et un commencement de lassitude dans cette bouche voluptueuse et jolie. De la tristesse aussi.

Cléo de Mérode.

Pourvu que je n'aie pas blessé quelqu'une de ces dames à qui nous devons de rendre agréable parfois le désœuvrement des soirées. Le théâtre tient une grande place dans nos mœurs. Ce serait imprudent de s'exposer à l'inimitié des actrices, ces reines, qui, en dépit de toutes les lois saliques, savent régner sur le public mieux que les gouvernants les plus célèbres.

Julien Leclercq.



LA ROBE

I

Dans la petite ville assise en amphithéâtre au-dessus du flot qui la caresse, à moins qu'il ne monte, furieux, à l'assaut de ses terrasses, un homme de trente ans, bien planté, quoique d'encolure assez lourde, arrivait le dernier soir d'avril. Il se fit conduire à l'hôtellerie de la Nef-d'Or, et comme on lui présentait, suivant l'usage, le registre des voyageurs, il y inscrivit ses noms et qualités : Louis de Cibiel, propriétaire.

On lui fit observer qu'il fallait aussi mentionner le lieu de son domicile ordinaire ; il répondit embarrassé : sa résidence était Paris, mais il voyageait beaucoup, et pour le moment venait de Londres. Il parlait très bas ; ses yeux avaient un air d'inquiétude.

Des mains de l'hôtelier qui se tenait devant lui, flanqué de deux servantes, il prit un flambeau ; la lumière éclaira son visage

plein, très blanc, qu'encadraient une barbe châtain clair, très soyeuse, et des cheveux longs qui bouclaient. L'une des deux filles donna du coude à sa compagne et cela voulait dire que ce client inespéré à ce moment de la saison était à son gré; l'autre secoua les épaules, son jugement était moins favorable. Ce fut celle-ci qui porta la valise, conduisant M. de Cibiel à une chambre du premier étage.

En entrant, il courut ouvrir la croisée, la lune nouvelle dessinait au loin sur la mer le reflet de son arc; au rivage, la vague arrivait dans l'ombre et faisait luire, en se brisant, la blancheur soudaine de son écume. L'étranger aspira la senteur salée avec délices, puis il revint au milieu de la chambre, se débarrassa de son pardesssus et apparut avec son buste court et ses membres inférieurs massifs à la servante qui l'examinait, tout en accommodant le lit. Il marchait comme en cadence, avec un singulier fléchissement des genoux.

C'était pourtant un joli homme; il avait des yeux gris d'une douceur pénétrante; sa parole était lente, onctueuse, comme musicale. La fille s'en alla; en bas, sa compagne l'attendait :

— Eh ben! c'est peut-être pas un beau monsieur?

— Si l'on veut! On dirait un prêtre.

L'autre s'égaya. — Un prêtre déguisé alors? Un vrai prêtre, ça se peut pas, il a de la barbe.

M. de Cibiel, le lendemain, passa la matinée sur la grève. Le printemps avait été hâtif; mais sur cette côte aride, point d'autre végétation qu'une herbe courte et grise sur la dune; — aux flancs du deuxième étage de coteaux fermant l'horizon du côté de la terre, quelques chênes verts rabougris, quelques sapins maigres. La belle saison ne se fait guère sentir que par la tiédeur de l'air, l'étincellement des sables et des roches sous les grands soleils et le jeu magique des couleurs sur l'immensité liquide.

La mer infinie se berce, glauque ou azurée, d'autres fois d'un fin gris de perle; et cette variété de teintes riches ou délicates se coupe de longues barres blanches; les vagues, bondissant sur les roches de fond, accourent comme une troupe de cavales de neige, lancées d'un furieux galop; les poussières d'écume montent en pyramides brillantes aussitôt écroulées.

Cependant, à la pointe occidentale du large hémicycle, le port s'ouvre en eau tranquille; les chaloupes de pêche qui avaient

couru la bordée toute la nuit, rentraient alors avec la marée montante, poussées par une légère brise d'ouest. Elles glissaient sous leurs voiles latines, rasant le pied d'une vieille forteresse effondrée ; une tour encore debout portait un phare. Le tableau était harmonieux et superbe.

Il parut bien pourtant que dans ce mois de mai qui commençait, le voyageur était altéré de verdure, car, au déjeuner, mangeant seul dans la grande salle à manger de la Nef-d'Or, il interrogea l'hôtelier sur une forêt voisine indiquée par les guides. La fille qui l'avait trouvé « beau monsieur » et qui le servait, l'avertit tout bas que ce n'était qu'une « brousse ».

En ce moment, elle se trouvait derrière lui ; ses yeux, obstinément, se fixèrent sur la tête du client. Il y avait là, dans l'épaisseur de la chevelure, un endroit plus clair, au sommet de l'occiput.

La fille songeait à ce que lui avait dit l'autre maritorne : « — Pour de vrai, c'était comme une tonsure. »

L'hôtelier continuait à vanter la forêt, débris d'une autre bien plus grande qui jadis couvrait le pays ; aucun baigneur ne manquait de la visiter pendant la saison. M. de Cibiel se leva, ayant achevé son repas ; il demandait une voiture. Comme s'il eût eu l'intention de ne point revenir, il paya sa dépense.

L'équipage arriva : une manière de corbeille en osier dont les tresses étaient rompues de toutes parts ; le cuir des banquettes éventré. Au-dessus, flottait un pavillon de toile sale, orné de festons qui pendaient en guenilles. Le vieux cheval qui allait conduire cette machine délabrée paraissait avoir encore du sang, et c'est ce que le bonhomme de cocher fit observer au client : « Fameuse bête ! Ça menait le tilbury du baron de Maixent au temps jadis. »

De sa voix cadencée, M. de Cibiel répondit : « Pourquoi ce baron vous a-t-il vendu ce vieux serviteur ? C'est donc un homme dur ? »

Il prit place sur ces débris de coussins, le char s'ébranla ; on sortit de la jolie villette maritime, et tout, à l'instant, devint moussade autour du voyageur. Le ciel continuait de resplendir au-dessus de sa tête, mais se détrempait à l'horizon d'une buée grise, comme un grand étendard bleu aux franges mouillées ; la route courait entre des champs maigres où croissaient des blés

dont les rubans auraient dû être verts et semblaient n'avoir point de couleur.

Les bouquets de saules dans les lieux bas, le sol nu dans les labours, la poussière du chemin, tout était gris, sauf les fleurs des ajoncs, d'un jaune violent, tapissant les fossés.

Au bord de la route, s'asseyait un hameau : quelques maisonnettes basses aux toits de tuiles blanchies par les pluies, entourées de leurs jardins où les arbres fruitiers en fleurs jetaient une note plus douce que gaie. Une de ces masures était pourtant charmante avec son vieux toit de chaume portant toute une couronne de valérianes et de giroflées; ces teintes jaunes et rouges se mariaient à la neige qui tombait d'un grand poirier dominant la maison pataude.

Devant la porte, dans un fauteuil de paille garni de mauvais coussins, un vieillard était étendu, sa tête grise battant le dossier du siège rustique, tous ses pauvres membres agités d'un tremblement; près de lui, sur un escabeau, se tenait un prêtre qui lui parlait.

Sans doute, disait-il à ce misérable qu'une autre vie l'attendait qui serait meilleure, et le moribond devait aisément le croire. Sa femme, debout derrière le fauteuil, répétait les enseignements du consolateur; peut-être les comprenait-il mieux tombant d'une bouche qui s'exprimait comme la sienne. Ses vieilles mains secouées par ce terrible mal essayaient de se joindre. Le cocher se retourna sur son siège : « C'est le bonhomme Claudet, dit-il. Dame! avec lui M. le vicaire a du mal. »

Rudement, le voyageur répondit : « C'est le plus facile des devoirs de son état. Fouettez votre bête. »

Cette humeur n'était pas sans raison; un pareil spectacle n'est point fait pour charmer un gentilhomme en promenade. Le cocher fouetta. Un moment après, M. de Cibiel ordonna qu'on fît halte. A gauche de la route, à l'orée d'un bois de pins, se dressait une tour ébréchée, flanquée d'un pâté de ruines.

Elle se détachait en vigueur sur le rideau sombre du bois; ces vieilles pierres, où les soleils avaient calciné tant de pluies, étaient d'une belle couleur. M. de Cibiel tira de son sac de voyage un album et des crayons.

Le voiturier se mit à ricaner sourdement, c'est la manière du pays, qui ne suppose pas de méchanceté.

— Comme ça, vous allez crayonner la tour de Merlusine?

M. de Cibiel secoua les épaules. Encore une tour attribuée par la légende à la fameuse enchanteresse; on les comptait par vingtaines de Thouars à La Rochelle, il savait bien cela. Le bonhomme reconnut qu'on n'en faisait point accroire à ce voyageur-là comme à d'autres, il se corrigea.

C'étaient les petits gars et les personnes simples pas bien instruites qui avaient baptisé l'endroit suivant leur idée. Pas moins que cette fée Merlusine s'était fait voir un peu partout dans le vieux temps. Pas étonnant puisqu'elle avait une queue de serpent sous ses jupes; ces bêtes-là, ça passe-t-il pas où ça veut? Et ça va vite! Pour de vrai, l'endroit s'appelait la Coulombière. Y avait aussi des gens qui disaient le « Miséré », à cause de la grande pitié que ces pierres-là mettaient dans les bons cœurs, rien que par la souvenance des jours d'autrefois.

M. de Cibiel, tout en dessinant, demanda :

— Que s'est-il donc passé de si malheureux à la Coulombière?

— Pour lors regardez voir le ventre de la tour.

Les yeux du voyageur obéirent, étudiant mieux la brèche: attentivement examinée, elle ne paraissait pas être l'ouvrage des siècles; on eut dit qu'elle avait été ouverte au canon. Les petits gars et les personnes simples pouvaient bien croire à la hantise de la fée; c'était comme par miracle ou enchantement que la partie supérieure de l'édifice se tenait debout au-dessus de ce trou béant.

Le bonhomme voiturier s'agitait sur son siège, il avait trouvé la belle occasion et poursuivait son conte. Si l'on en croyait les anciens, la tour n'avait jamais eu de porte; on y entrait par la croisée de l'étage, au moyen d'une échelle. C'était au plus fort des guerres. En regardant de près aux gros murs, là-bas, on voyait bien que c'était des boulets qui les avaient boutés par terre; après ça les Républicains avaient brûlé tout ce qui restait dedans. Le seigneur était là, et, d'abord il avait du monde auprès de lui. Ils étaient plus de cent, à ce que disaient les vieux qui avaient vu cela et qui, à présent, étaient des défunts à leur tour.

Cent, mais les Républicains!... y en avait de ces *Bleus!* Y en avait encore! Plus de cinq cents. La femme du seigneur était avec lui et ses trois petits enfants, des filles. Au bout de deux heures plus moyen de tenir dans le château. Les bons gars étaient couchés dans leur sang, les blessés criaient la mort.

Tout de même, il en restait six. Le seigneur dit : A la tour ! — C'était pour gagner du temps.

Et comme ils montaient par l'échelle, y en eut encore trois qui tombèrent. Le reste était dedans et voilà que le seigneur fait voler un chiffon blanc à la fenêtre. Fallait se rendre. Mais il demandait qu'on ne fît pas de mal à ses enfants. Ça, les Bleus s'y accordèrent. Marché fait. Pour lors on descendit les trois petites au bout d'une corde ; le chef, point si méchant qu'il en avait l'air, les fit coucher dans des couvertures, sur un tas de fagots, dans la cour. Si elles devaient brailler, les mignonnes !...

— A la bonne heure ! dit M. de Cibiel. Les enfants sauvés ! Mais les autres ?... Quoi tous !... jusqu'à la mère !... Et ces pauvres fillettes, qu'ont-elles pu devenir ?

— Ça, on ne sait pas, hormis pour une, les vieux ont conté que c'était la plus jeune... encore au sein. La fermière de la Roncée, dans le bas pays qui va vers le marais, l'a nourrie. Tous les gens de par ici, les gens d'âge, l'ont connue dans la suite. Elle était vieille. On l'appelait la demoiselle, ce qui ne l'empêchait pas d'aller dans les chemins verts derrière les vaches. Elle avait ben de la peine à les commander ; ces bêtes savaient qu'elle n'avait plus le pied leste et la faisaient courir. Puis elle a fini, comme tout le monde.

M. de Cibiel murmura : « Oui, la fin commune ! Elle remet en place tout ce qu'ont dérangé la méchanceté des hommes les uns contre les autres, ou contre soi-même la folie de chacun d'eux. »

Il y a toujours les faibles, que la dureté des forts prive quelquefois de la vie. Il arrive aussi que Dieu les admet à jouir longtemps de ce présent dangereux qu'il leur a fait et qu'eux-mêmes le tournent contre lui... M. de Cibiel songeait.

Il reprit ses crayons ; mais, là-bas, dans la ruine pittoresque, il ne voyait plus que d'affreuses images : des flammes, du sang qui coulait sur ces pierres brûlantes. Et les gars qui « criaient la mort ». Et ces pauvres enfants !

Le récit du bonhomme voiturier lui laissait une émotion incommode. Cependant il n'abandonnait pas sa tâche et ses yeux demeuraient occupés de l'autre côté de la route. Le prêtre qu'il venait quelques instants auparavant de voir auprès du paralytique, dans le jardinet de la chaumière, passa sur l'autre bord. Son pas ne faisait aucun bruit dans la poussière ; mais le cocher

ne se laissa pas côtoyer par un « monsieur prêtre » sans rendre ses devoirs à la robe :

— Bonjour, monsieur le vicaire de Maixent.

— Bonjour, Gouraud, répondit le passant.

M. de Cibiel eut un mouvement nerveux qui cassa la pointe de son crayon. Obéissant à une pensée très sourde, il se dressa au fond de la voiture et se mit à suivre des yeux l'abbé qui s'éloignait. C'était un homme de trente à trente-cinq ans à qui l'on aurait pu trouver plus d'une ressemblance vague avec l'étranger.

Il y avait d'abord ce fléchissement de genoux en marchant et ce pas marquant la cadence qui avaient si fort étonné dans l'hôte de la veille, la servante de la Nef-d'Or ; le jeune ecclésiastique avait aussi des cheveux bouclés, mais très noirs. La tonsure s'en dessinait mieux en cercle blanc, car il allait sur ce ruban poudreux, son chapeau à la main.

M. de Cibiel interrogea : « Qui était ce vicaire ? Son nom ? Avait-il bonne renommée ? Aimait-il son ministère ? » Sur cette dernière question, le cocher broncha comme aurait fait son cheval devant un obstacle imprévu sur la route ; il ne comprenait pas très bien.

Pour sûr que l'abbé était honoré dans le pays ; il y avait pris la soutane par grande vocation, le bon Dieu l'appelait. Il prêchait comme un saint. Son père était un petit fermier de vers Bressuire. Tout de même, il ne devait pas rester bien longtemps à Maixent, on le ferait curé. Maixent, c'était une grosse paroisse désormais tout proche, en haut de la grande côte, le château et ses bois en avant, le bourg derrière. Quand l'abbé Soubies s'en irait, Mme la baronne aurait de la peine. Une bonne dame ! C'était bienfaisant et si riche !

M. le baron avait du bien partout dans la contrée ; là, cette tour branlante que le voyageur s'amusait à mettre sur le papier, et cinq fermes : là-haut, le château, le bois, onze métairies, quatre tours de moulin, et, en allant vers le nord, la forêt de Plancey, deux mille arpents. Par exemple, il n'était pas trop avenant, lui, M. le baron ! Fier comme le roi quand il y en avait un ; avec ça, joueur, buveur, coureur de filles, batailleur, fort comme un Turc. Une fois, il s'était mis en tête d'être député ; ce n'était pas bon d'avoir des affaires avec lui pour ceux qui avaient nommé [illegible] d'homme si rancuneux, il n'y en avait point...

Quand il s'était vu comme ça porté en bas par un bourgeois qui avait dû quasiment se mettre du côté du manche, il avait fait un grand serment de se revancher. Et qu'il l'avait ben tenu, ce serment-là! Il en voulait surtout à M. le curé de Saint-Jean-d'Osnay, teut près des Clouzeaux, deux lieues de chemin, parce que M. le curé avait dit aux métayers que ça vaudrait pt'être rien de nommer un homme si coléreux qui aurait des histoires avec le gouvernement. Pour lors, on pourrait pas tant seulement penser à faire venir en congé les gars qui étaient au service. Mais aussi fallait dire ce qu'un chacun disait. Pour sûr que le préfet avait promis au curé de l'argent qui aiderait à mettre un clocher sur son église neuve. La paroisse l'avait eu, son clocher, le curé l'avait point vu. Il était loin à ct'heure, envoyé au bout du bout du pays. C'était le grand vicaire qui avait fait ce méchant coup-là, un cousin germain de M. le baron. Dame! les prêtres aussi quand ça vous a de la rancune...

— Bonhomme, dit sévèrement M. de Cibiel, vous les saluez de tout votre cœur, quand ils passent près de vous sur la route.

— Tout de même. C'est-il pas eux qui donnent le bon Dieu au pauvre monde? Un chacun s'en va, on ne sait pas où, on ne le saura jamais; les prêtres ouvrent pt'être ben la porte de la maison du bon Dieu... Mais s'agit pas de ça... Allez, M. le baron de Maixent en a fait d'autres mauvaises affaires! N'y aurait-il que celle du fermier de la Roncée! Celle qui avait retiré chez elle et nourri la demoiselle de la Colombière était sa mère-grand. Paraît que le gars avait pas ben voté. N'avait pas été malin, car il était en retard sur ses fermages. La Roncée est à M. le baron qui l'a mis dehors. Le gars avait des petits. Encore une pitié! Maintenant tout ce monde-là crève la faim, ils sont à la charité. Pas moins si toutes ces mauvaisetés-là avaient pu servir de rien! Mais la campagne vote pas toute seule. Y a la ville, et les pêcheurs dans les villages sur la côte. Ceux-là, l'on peut ben dire qu'ils sont les maîtres chez eux. Pas de danger depuis l'élection qu'un ouvrier de la ville ait jamais travaillé dans le château... C'est pas le moyen de les reprendre; vaudrait mieux les faire gagner. Avec les marins, pas mèche. On les conduit pas ces lurons-là. Ils ont rien à faire avec les gros messieurs. Et sur leurs bateaux, ils craignent personne.

Le bonhomme était encore une fois lancé et ne s'apercevait pas que son client avait cessé depuis longtemps de l'écouter.

M. de Cibiel achevait son dessin et serrait ses crayons : « Conduisez-moi à la forêt, — pas celle qui appartient à ce baron de Carabas. »

Un moment après la voiture arrivait à l'embranchement de trois routes croisées et suivait celle de droite qui allait montant, et déjà moins morose. Les fossés se bordaient de talus plantés d'arbres, suivant l'usage de toute la province, sauf dans les parties ingrates qu'on venait de traverser. On chemina entre une clôture de pierres, un vieux mur encore solide, de bel appareil, et des ormes très hauts, demeurés un peu grêles, fendillés par les ans. Derrière ces arbres un tapis de pré ; puis une ombre massive, un large écran de feuillages sombres ; c'étaient les premiers buissons de la forêt de chênes verts.

Le mur s'ouvrait : entre deux pilastres, une grille de fer, vêtue d'une épaisseur de rouille, mais point démantelée. Une croix la surmontait. Les pilastres avaient porté des statues ; le tronçon inférieur de l'une d'elles demeurait encore en place, — une robe de pierre à larges plis, débris d'une image de sainte. A travers la grille se voyait un verger très vaste ; d'antiques pommiers, aux troncs moussus, berçaient leurs grosses têtes, toutes fleuries, chaque coup de brise en détachant une neige rose qui brillait dans le lit des hautes herbes. Ce tableau parut à M. de Cibiel si bien fait pour le repos et le charme des yeux qu'il enjoignit au cocher d'arrêter un moment son cheval.

Le bonhomme n'entendit pas l'ordre ou n'en tint pas compte, dans son désir de montrer au client quelque chose encore de plus beau. Le couvert des ormes continuait de courir d'un côté ; de l'autre le mur, dépassé par des feuillages. Au bout du chemin se fit une clarté soudaine, un éblouissement : la mer sous les feux du midi.

Et dans ce double rayonnement du soleil et de l'eau, — à gauche, les chênes verts, la brousse sombre et serrée ; — à droite, le squelette d'une église.

Plutôt une chapelle sans collatéraux, sans abside ; une seule nef. Ses dimensions et sa fière envolée disaient l'importance du monastère qui l'avait enveloppée. Sans doute l'édifice avait porté un clocher ; il s'était effondré avec les charpentes de la voûte qui surement avait affecté la forme si commune en ces pays de mer, d'une coque de navire renversée. Rien ne devait faire croire que cette ruine eût été l'œuvre du temps, puisque les murs demeu-

raient debout, robustes, inébranlés, sans une brèche. Le feu avait-il passé là ? Sur ces pierres pourtant, point de ces souillures noires que laisse la flamme. Ne se pouvait-il pas aussi que les rudes pluies des équinoxes, cinglées par les vents de tempête, eussent fini par laver ces vieilles traces ? M. de Cibiel, debout dans la voiture, frappa sur l'épaule de son guide ; il l'interrogeait encore.

Il était devenu très pâle, et, d'une voix très basse, disait : — N'y a-t-il pas un autre chemin pour gagner la forêt ? Puisque vous m'avez conduit ici par une autre volonté que la vôtre et la mienne, apprenez-moi, du moins, où nous sommes ?

— Oui-da ! à Saint-Hilaire-des-Flots ; c'est encore le nom de l'endroit. Dame, ça n'était pas un petit seigneur pour de rire, l'abbé de là-dedans. Des bâtiments et encore des bâtiments ; les vieux gars en ont fait le hameau que vous allez voir. Et il en reste.... Rien que six moines blancs. Et si riches ! Toute la forêt et des métairies, en veux-tu, en voilà ! M. le baron les a presque toutes à ct'heure. Faut pas dire, défunt son père les a rachetées de ceux qui les avaient eues dans les jours de la guerre pour une poignée de méchant papier. Les ans avaient passé. Tout de même, ce fut des biens nationaux, les nobles d'à-présent y regardent pas de s près. Comme vous voyez, l'église du bon Dieu a été aussi brûlée. Les Bleus revenaient de la Coulombière... Ça leur avait donné de l'appétit à faire le mal. Et puis on sait ben qu'ils venaient d'être vilainement accommodés là-bas aux Clouzeaux, leur général mort. Ils ont passé tuant tout, boutant le feu partout. Jésus ! quelle flambée ! Il a dû y en avoir, de ces décombres dans l'église ! Avec le temps, tout a servi ; les pierres léchées par ces langues du diable ont fait les murs des enclos, les ardoises étaient bonnes.

Louis de Cibiel eut un geste qui voulait sans doute remercier le terrible conteur. Il descendit de la voiture, demeura un moment immobile, puis tout droit se dirigea vers le portail en ogive, comme si quelque force le poussait, comme s'il savait bien qu'il y résisterait vainement.

II

Pourtant, il n'entra pas. Devant lui s'étendait le vieux sanctuaire vide et découronné.

Le ciel bleu riait au-dessus de sa tête; mais la pensée du voyageur ne suivait plus que la montée des âges. Ces voûtes avaient été closes, des religieux avaient chanté et prié à leur ombre sonore ; sous ce dôme de pierre, ils élevaient l'hommage de leur foi vers le maître souverain auquel ils s'étaient liés et qui ne permet pas qu'on se délie...

Non ! cela, Dieu ne le permet point !

Eh bien ! Si cette foi venait à se troubler chez ces moines ? Si la grâce cessait d'agir quand le lourd ennui de la vie solitaire s'abattait sur leurs cœurs ? Si les doutes s'allumaient sous leurs frocs ? Si ce feu subtil leur brûlait la chair ?...

Lentement, alors, ils se consumaient, étouffant la révolte au plus profond de leurs âmes desséchées, continuant de prier du bout de leurs lèvres dociles, machinalement, jusqu'à la fin sous l'habit sacré, n'ayant plus même la vision d'un état meilleur et plus juste, plus une pensée de délivrance.

En ce temps-là on ne sortait pas de ces prisons saintes.

Brusquement le visiteur, malgré lui, de l'ancienne abbaye de Saint-Hilaire des Flots se détourna. On aurait dit qu'il fuyait.

— Eh là ! cria le cocher, où courez-vous donc si vite ? Voulez-vous pas voir le hameau ?

Louis de Cibiel revint sur ses pas et machinalement se mit à raser le grand mur latéral de l'église qui regardait la mer.

Cette haute surface de pierre avait été soigneusement enduite de lait de chaux jusqu'à son faîte, elle devait servir de point de repaire aux barques de pêcheurs qui longeaient la côte. Elle était percée de deux larges fenêtres ogivales, aux puissantes nervures flamboyantes qui conservaient encore quelques débris de vitraux. Trois figuiers énormes en couvraient tout le pied, s'étendant horizontalement, car on ne leur permettait pas de croître en hauteur. Leurs branchages noirs enchevêtrés obligèrent le marcheur à décrire un circuit dans l'herbe ; alors, il découvrit le village.

C'était encore une curiosité, le cocher l'avait bien dit.

Construites avec les matériaux du couvent renversé, ces sept maisonnettes présentaient de beaux murs coiffés de chaume. Une

avait été recouverte des ardoises triées dans les décombres; elle paraissait moins exiguë que les six voisines et s'élevait justement en face de l'autre portail de l'église; un jardinet la précédait, fermé d'un mur à hauteur d'appui et d'une jolie grille, encore surmontée d'une croix qui, jadis, avait dû défendre une des petites entrées du monastère.

Les fenêtres en étaient closes; aux volets de l'une se balançait un écriteau avec cette inscription :

« A louer pour bains de mer. »

M. de Cibiel vint s'appuyer à la grille, regarda le jardinet, divisé en deux petits carrés. Dans chacun des deux on avait planté un fusain soigneusement taillé en boule; c'est un arbrisseau rude qui défie le hâle et ne craint que les gelées. A l'ombre de ce feuillage opaque croissaient quelques rosiers chétifs, dans le sable où naissaient d'eux-mêmes les œillets sauvages; plus près de la maison, des roses trémières donneraient de belles fleurs pendant l'été.

Le voyageur demeurait pensif, son regard s'en allant par moments vers le sanctuaire ruiné. Il aurait voulu ne plus le voir et ne pouvait s'en écarter.

Comme il sentait encore une volonté plus forte que la sienne qui l'enchaînait là et qu'il renonçât à la combattre, il baissa la tête, — et il appela.

Le hameau paraissait désert, les habitants sans doute étant aux champs. A une centaine de pas au delà, deux garçonnets jouaient sur l'herbe courte de la dune. Dans l'herbe, au contraire très grasse du verger qui, de ce côté, n'avait pas de clôture, paissaient des vaches et derrière les pommiers brillait une coiffe blanche; la gardeuse était là. Le voyageur renouvela son appel qui ne semblait pas avoir été entendu.

Cette fois, dans la maison même, un bruit résonna, le claquement de deux sabots légers sur les dalles : la porte s'ouvrit, une fille parut.

Celle-là aussi portait une coiffe de forme ronde dont les bords se soulevaient en ailes; un mouchoir de soie rose jeté sur son corsage d'étoffe brune à ramages bleues.

Elle avait une jupe rouge, très courte, tombant à peine à la naissance du mollet, et des bas noirs; ses pieds alertes étaient enfermés dans des sandales noires recouvertes d'une large bande de cuir verni.

Elle était jeune, vingt-cinq ans à peine, — grande, robuste, la taille pourtant encore fine, la gorge déjà trop riche, le teint animé, des cheveux sombres.

Avec cela, des yeux brillants, des dents éclatantes qu'elle montra dans un grand rire.

— Que voulez-vous ?

Cette jeune commère friande soulevait autour de sa jupe rouge et de son mouchoir rose une atmosphère de chair fraîche.

Louis de Cibiel rougit.

Pourtant ce costume hardi ne pouvait plus l'étonner; il en avait rencontré, le matin, plusieurs modèles sur le quai de la petite ville.

— Qui me louerait cette maison ? demanda-t-il.

Les deux diamants noirs de la fille étincelèrent : « Moi donc ! » — Elle riait toujours. Une fille avisée, qui a de pareilles dents, ne dit rien sans rire. Elle commença d'expliquer que tout l'enclos de l'ancien couvent appartenait à M. le baron de Maixent, — et s'arrêta court devant un geste du visiteur...

— Encore ce baron !

Mais il la pria de continuer.

— Moi, je suis Maria Dégary, reprit-elle ; je garde la maison.

Et ce fut un flot de paroles.

Un beau logement, ben sûr, qui se composait d'un salon, d'une salle à manger et de deux chambres, — sans compter un autre petit corps de bâtiment qu'on ne voyait pas, parce qu'il était placé par derrière, — et qu'elle habitait. Le prix pouvait paraître un peu salé : cent francs par mois. Mais aussi tout était soigné ; de beaux meubles, et du linge ; rien ne manquait.

M. le baron donnait avec le logis un arpent dans le verger. On avait semé des légumes, et les arbres étaient chargés de fruits. La maison convenait pour une famille; un monsieur seul y serait d'autant mieux logé.

S'il avait une servante, elle trouverait toujours sa place dans une carriole pour aller faire les provisions à la ville ; s'il n'en avait point, la mère Fauchon, à qui le baron cédait une des chaumières parce qu'elle avait été sa nourrice, ferait le ménage et la cuisine.

Et ce serait bien fait, Maria Dégary pouvait en répondre, elle saurait y veiller.

Mais il fallait bien qu'il visitât, elle allait ouvrir les croisées :

— Si monsieur veut me suivre ?

M. de Cibiel entra. La fille n'avait pas menti; les meubles étaient confortables ; un autre visiteur aurait même été surpris qu'ils le fussent à ce point dans ce désert. Lui, regardant à peine autour de lui, se laissa tomber dans un fauteuil devant une croisée. Ses yeux retournèrent au squelette noir de l'église. La fille, étonnée, l'interrogea :

Eh donc ! il n'avait plus envie de louer ?

Sa réponse alluma en Maria Dégary une nouvelle fusée de gaîté. Il y avait bien de quoi rire, eût-elle eu d'autres dents. Le « monsieur » d'une voix toujours très basse, venait de dire :

— Je voudrais n'en avoir pas envie. Je ne peux plus...

Brusquement, il se réveilla de ce singulier état passif où il était tombé depuis son entrée dans la maison et s'excusa. Il était assez préoccupé, elle devait bien s'en être aperçue ; il ne savait ce qu'il disait.

D'ailleurs, c'était marché conclu. Il allait donner l'ordre au cocher de retourner et de ramener ses bagages déposés à la gare.

Maria Dégary paraissait très satisfaite ; elle lui conseilla de traverser l'église pour abréger le chemin.

Louis de Cibiel se leva sans répondre autrement que d'un geste, sortit de la maison, poussa la petite grille surmontée d'une croix et se découvrit. La fille le suivait des yeux, accoudée à la fenêtre du salon. Cette dévotion attentive qui portait chacun à saluer au passage le grand signe de la Rédemption des âmes, était courante dans le pays. Mais, cet homme-là n'en était pas.

Maria Dégary eut une moue qui plissa sa lèvre hardie et qui répondait peut-être à une pensée rien moins que dévote.

Le voyageur était arrivé devant le portail de l'église qui regardait l'Ouest et présentait une ogive légèrement déprimée, jadis encadrée de sculptures gothiques. L'action de la flamme les avait disjointes, le vent de la mer avait achevé de ronger les figures entamées. Des traces subsistaient de quelques-unes : au sommet de l'ogive, un reste de plis qui avait du être la robe d'un évêque ; plus haut, une mitre au-dessus d'une face absente, sans doute l'image mutilée de saint Hilaire, le grand confesseur d'Aquitaine, qui souffrit l'exil parce qu'il combattait pour la vraie foi contre l'hérésie. Dieu lui avait mis sa foudre dans les mains, il en écrasait les apostats.

Louis de Cibiel s'était arrêté sur ce seuil ruiné et profané qui n'en avait pas moins été l'entrée d'un sanctuaire. Il essuyait de

grosses gouttes de sueur à ses tempes, et il appelait son courage.

Pourquoi ne suivrait-il pas le conseil de Maria Dégary? D'ailleurs, il ne pouvait s'y dérober sans éveiller les remarques de la belle fille. Pourquoi ne traverserait-il pas l'église, puisque c'était le chemin le plus court?

Ces vieux murs le retenaient, il le savait et ne résistait point. Ils lui avaient dit : « C'est ici le terme de ta longue course d'une année. Tu n'iras pas plus loin que le cercle de notre ombre. »

Soit! Mais l'ombre ne lui faisait pas peur.

III

Il était seul au monde ; tous l'avaient délaissé. Sa sœur, après l'événement dont il ne se parlait à lui-même qu'en se disant : *La grande affaire*, — sa sœur, de dix ans plus âgée que lui, mariée au marquis de Maffras, grande dame en Auvergne, lui avait écrit : « Je vous ai aimé en mère. Sachez que désormais vous me faites horreur et que je vous ai renié. Le marquis m'a permis de vous écrire ces deux mots ; il dit que ce sera déjà trop, mais qu'enfin vous avez mérité de les entendre. »

Quelle dérision! Louis de Cibiel ne savait-il pas bien que trop souvent elle avait écrit à d'autres sans la permission du marquis et que plus d'un hobereau dans la province?...

Ah! ce mépris de l'aînée, il le lui rendait en pitié sincère, car il connaissait le fond de cette âme étroite et fausse.

Il avait un oncle, un frère de sa mère, M. de Viverolles, ancien officier, naguère du grand monde. Désormais M. de Viverolles n'était plus ni de l'armée, ni des cercles où il avait fait jadis à Paris grande figure de joueur. Démissionnaire partout, de ceux qui préviennent en se retirant, la prière qui leur en serait faite le lendemain, c'était un effréné que son neveu avait entendu cent fois se piquer de ne croire à rien qu'à la *veine*. Eh bien! l'oncle décavé, le gentilhomme sans respect humain ni Dieu, lui avait jeté la malédiction et l'injure : *Vade retro, Satanas.*

« Des momeries de l'état que tu as quitté, tu sais bien que je ne me soucie guère. Mais, que diable! lorsqu'on a pris la robe, on la garde ; c'est vilain de se défroquer. Si ta mère avait encore vécu, tu l'aurais tuée, la chère femme. La marquise m'a écrit pour me demander si je serais de ton parti ; je ne te cache pas que je me range de l'autre. Adieu, mon pauvre déprêtrisé, nous

ne nous reverrons plus. Tu n'as pas besoin de ton oncle, moi je serais embarrassé de la compagnie de mon neveu. »

Oh! que non, si le neveu qui était riche avait la bonne idée d'arriver les mains pleines. Il serait alors bien aisé de détacher le vieux joueur du parti de la marquise. Ah! ces lettres, comme elles étaient présentes à la mémoire de Louis! Pas un mot n'en était sorti, pas un trait de ces hyprocrisies féroces.

Ils se souciaient bien de l'intérêt de Dieu! Mais « c'est vilain de se défroquer ». Et ils en appelaient contre lui à la mémoire de sa mère! Si elle avait vécu, aurait-il donc fait cela?

Plutôt que de troubler la chère conscience, c'est lui qui serait mort à la peine. Il se serait consumé, comme ces moines déçus dans leurs premiers ravissements de la vie du cloître, dont la veille il évoquait les ombres tourmentées. Jamais elle n'aurait su que c'était par sa faute.

Pourtant, qui avait commencé de le tromper? Qui, tout jeune, à seize ans, l'avait conduit avec des encouragements si tendres, quelquefois avec de pieuses fraudes dans le chemin du sacrifice? Qui l'enveloppait alors des enchantements de la foi?

Il avait seize ans! Elle lui disait n'avoir plus que peu de temps à vivre. Bientôt il demeurerait seul en face d'un monde qui désapprenait à aimer Dieu, et qui ne donnait que des joies menteuses. L'adolescent aimait Dieu de tout son cœur.

Il aimait aussi le prêtre au langage onctueux, l'abbé Benoît, qui avait été son maître au collège ecclésiastique. Un jour l'abbé était appelé au grand séminaire et y faisait entrer son élève avec lui. Rien de plus; c'était une simple histoire.

Quelques mois après, Mme de Cibiel mourait. Louis n'était pas majeur; il eut pour tuteur le marquis de Maffras qui géra pour son pupille tout près d'un million destiné plus tard aux bonnes œuvres. Le néophyte demeurait dans la maison sainte aux mains de ce prêtre qui pouvait tout sur cette âme dès longtemps disciplinée; Louis ne songeait pas à se défendre.

Il reçut la tonsure, puis fut ordonné à vingt-cinq ans. On le nomma vicaire de la plus riche paroisse d'une grande ville; il devint le secrétaire de Mgr Billette. Riche, de belle mine, la parole facile et harmonieuse, le talent d'écrire, l'abbé de Cibiel était marqué pour l'épiscopat.

En attendant qu'il réalisât ces magnifiques espérances, le jeune abbé menait une vie très douce dans le vieux logis épis-

copal. Aucun secrétaire n'avait joui d'une si benoîte faveur. Aussi le grand vicaire Marigot, fils de rustre, qui n'aimait pas les prêtres gentilhommes, l'appelait-il aigrement « M. le Cardinal neveu » quand il médisait de Monseigneur les après-midi, avec les chanoines qui venaient de chanter les vêpres. Ces camails violets avaient de la malice et renvoyaient bien la balle.

De quel souci M. le grand vicaire allait-il s'embarrasser? L'Eliacin de la *chambre bleue* n'avait pas trente ans, quand il était lui de l'autre côté des soixante. Le bon Dieu lui ferait-il la grâce de voir ce petit homme mitré? D'ailleurs il n'avait pas raison de se plaindre ; c'était encore lui que Monseigneur aimait le mieux.

— Mettons, disait l'archiprêtre que l'abbé soit la rose, vous êtes l'épine, Sa Grandeur la préfère.

C'était presque vrai ; le prélat ne pouvait pas plus se passer des rudesses de son grand vicaire que des suavités ravissantes de son pieux et jeune ami. Sa coutume était d'achever les soirées entre le favori et le jaloux, après souper, dans le petit salon retiré au fond du palais, où n'entraient que les intimes familiers, quelquefois les douairières et les veuves de la noblesse, admises à la suprême distinction de la confession épiscopale, car il y a des privilèges jusque dans le sacrement. Cette salle ronde pratiquée dans une tourelle était voûtée en pierre et les arêtes de la voûte finement moulées, mais on ne voyait pas cette « antiquaille » recouverte d'un beau papier peint, bleu à fleurs de lis d'or. C'est une chose étrange et plaisamment contradictoire que les prêtres dont la mission est d'enseigner la sainte parole qui vient de si loin à travers les âges, n'aient point du tout le goût du vieux ; il y a des curés qui sont morts de la passion, point satisfaite, d'avoir une église neuve.

Dans la chambre bleue, certaine cheminée gothique avait offensé longtemps les yeux de Mgr Billette ; enfin elle avait disparu, remplacée par une coquette cheminée moderne en marbre gris, surmontée d'une pendule de marbre noir qui supportait l'image en bronze du saint patron de l'église cathédrale, le jeune martyr Symphorien tout hérissé de flèches, entre deux candélabres dorés ; aux deux extrémités de la tablette, deux vases remplis de lis artificiels, ouvrage délicat des dames dévotes, achevaient ce bel ornement.

Tout en cette retraite préférée par Sa Grandeur venait de ces

mains attentives ; elles avaient brodé de bouquets de soie le velours bleu des rideaux et fait les tapisseries qui recouvraient les sièges. Près du large fauteuil de Monseigneur, l'abbé de Cibiel avait une chaise basse, hommage spécial d'une jeune et riche matrone. Le grand vicaire se tenait de l'autre côté de la cheminée, dans un fauteuil droit, son embonpoint ne lui permettant pas les attitudes renversées, — toujours maussade, geignant, s'éloignant de la flamme, prétendant que c'était un feu d'enfer. Sa Grandeur ne faisait que rire de cette humeur bourrue et continuait, avec le cher secrétaire, ses longs entretiens abandonnés qui, d'aventure, tournaient au profane.

C'est qu'alors on abordait le chapitre des « autorités », et autres personnes civiles que l'évêché trouvait quelquefois inciviles. M. le préfet était en cause. L'abbé Marigot s'agitait :

Un si maigre personnage dans un si grand poste, s'écriait-il, est-ce que ce n'est pas un scandale ? Et si l'on ne savait pas bien comment il l'a mérité ?

— Là, là, monsieur le grand vicaire, au lieu de vous échauffer si fort, examinez plutôt la coutume de l'empereur des Turcs dans les anciens temps. Il s'en allait en promenade dans les faubourgs de sa capitale et dans le jardin d'un pauvre homme, voyait de belles pastèques. « Voilà, disait-il, un bon jardinier, j'en veux faire un vizir. » Eh bien, abbé Marigot, cela ne se passe pas autrement chez nous. Seulement, ce n'est pas pour avoir cultivé des pastèques qu'un petit homme devient un grand magistrat...

— C'est pour avoir méconnu l'église et mangé du prêtre !

— Bon ! bon ! celui-là a bien son excuse. S'il ne mangeait pas... de ce que vous dites, c'est lui qui serait mangé... Ah ! s'il était libre !... Il y a le fond du cœur. Je sais bien comme il parle de moi ; il croit me détester. Ce n'est pas si sûr.

L'abbé de Cibiel, timidement, plaçait son mot : « Ça ne l'est pas du tout. Peut-on vous détester, monseigneur ? »

L'abbé Marigot secouait furieusement les épaules. Ce petit courtisan le révoltait.

Mais bientôt Sa Grandeur et le secrétaire s'éloignaient de ces vains sujets, non pourtant sans que le prélat n'eût encore trouvé quelques petites choses à dire sur la dernière fête donnée par le préfet. On lui avait raconté que des femmes s'y étaient montrées les épaules vilainement nues. L'abbé, rougissant, baissait le front, Monseigneur se déclarait attristé.

Il avait besoin de penser que l'église seule a de belles pompes. Le cours de la saison allait ramener une fête où Monseigneur officiait. Désormais, en ces occasions solennelles, l'abbé de Cibiel faisait le sermon. Mais le guide, le maître, le père, avait choisi l'argument, et la discussion commençait sur les divers points du texte. L'abbé Marigot affectait de n'y prendre aucune part ; il demeurait là, les mains croisées sur son ventre — et le grand vicaire bedonnait ferme, — les yeux mi-clos, ne perdant pas un mot du docte et pieux débat. Ses remarques, soigneusement emmagasinées dans sa mémoire jalouse, seraient pour égayer les chanoines.

Dix heures sonnaient. Monseigneur se levait, il fallait bien que l'abbé Marigot s'arrachât à cette somnolence maussade, on allait faire en commun la prière du soir.

La fête arrivait, le secrétaire avait prononcé le sermon, et ce n'était autour de lui qu'un concert de louanges répété dans la ville ; le grand vicaire donnait sa note : « Monseigneur, votre abbé de Cibiel est un ange ! »

Il avait du gros mauvais rire plein la bouche. Ainsi des mois s'écoulèrent encore. Un jour, l'abbé Marigot, seul avec Sa Grandeur, soumettait à son approbation quelques rappels sévères qu'il voulait adresser à des desservants de la montagne. Il était averti de leur indolence dans la pratique du ministère ; M. le grand vicaire aimait à être dur et sa police était bien faite. Mgr Billette, toujours indulgent, se désolait. Se pouvait-il que tous ses prêtres n'eussent point le beau feu du zèle ? L'occasion était trop favorable pour qu'il ne proposât pas le cher secrétaire en exemple ; le jaloux prompt à la riposte lui fit observer que depuis quelque temps l'abbé de Cibiel lui-même...

Prudemment, il se contentait des mots couverts, Sa Grandeur prêtait l'oreille. L'ennemi continuait : « Vraiment oui, le jeune abbé... Il n'avait pas fait cette remarque tout seul... Un malaise corporel sans doute... L'âme était toujours ferme... Enfin « le « bel ange » de Monseigneur languissait. »

Quelques heures après, le grand vicaire, revenant frapper au cabinet de son évêque, trouva la porte close ; on lui dit que Sa Grandeur et le secrétaire s'étaient enfermés. Il s'en allait se frottant les mains furtivement sous la ceinture de sa soutane. Enfin ses coups avaient porté !

Monseigneur, très alarmé, interrogeait son favori. Le « malaise

corporel », était un bon trait : « Mon enfant, que se passe-t-il en vous ? Craignez-vous de vous sentir moins pur ? »

Ce fut un long examen de cette conscience troublée par celui qui tenait la clef des consciences. Monseigneur cherchait à lire dans ces larges yeux désormais pleins de rêves ; il se rassurait, car il n'y découvrait point la suggestion diabolique. C'était un lourd ennui qui les noyait, ce n'était pas la tentation de la chair.

L'évêque se porta garant que l'abbé ne berçait aucune pensée avilissante pour le saint ministère et il voyait juste. Louis de Cibiel ne songeait pas à le trahir, ce ministère qui, à ses yeux, désormais était une servitude insupportable ; il méditait seulement de le déserter.

Un jour, il l'avait osé. Terrible jour ! Il fuyait. Il ne revendiquait point sa liberté, il la volait. Pourtant est-ce voler que de reprendre son bien naturel ? Il serait mort sous l'habit sacré plutôt que d'affronter Monseigneur et sa garde jalouse de dignitaires et de servants ; c'était une âme toujours hésitante, ce ne devait jamais être une conscience armée.

Il fuyait vilainement, sans un mot qui fût venu éclairer ce projet si soudain en apparence, — et qu'il nourrissait depuis des mois.

Libre ! Enfin, il se trouvait libre, et puisqu'il était riche, l'espace s'ouvrait devant lui ; il allait pouvoir marcher dans le sentier battu, le chemin ordinaire, où chacun ressemble à tout le monde, car c'était la pensée d'être d'une église et point de l'humanité qui l'avait tourmenté surtout pendant ces derniers mois. Il fuyait, et il s'avouait la misère de cette fuite si hardie et si lâche.

Pourtant il se flattait que la honte l'en quitterait bientôt ; que bientôt il n'en sentirait plus le remords. Et voici que dès les premiers pas il reconnaissait s'être trompé. Si ce n'était le remords qui marchait derrière lui, ce fut au moins un trouble étrange : et il n'avait su d'abord comment le définir : il lui semblait que l'ombre de sa robe le suivait.

Il aurait pu se cacher sous un nom d'emprunt ; il recula devant la fraude. Ce nom, d'ailleurs, il ne le portait pas seul ; il y avait des Cibiel en Normandie, sans lien de parenté avec ceux d'Anjou dont il était. Ces Normands étaient nombreux, il le savait ; il pourrait donc passer confondu parmi leur nombre.

Qui lui demanderait jamais s'il était de ceux-là ou des autres ?

En Anjou, puis en Poitou, son père n'avait fait que grandir, étant cadet; l'aîné bientôt, avait vendu la terre patrimoniale pour s'en aller mourir en Italie; ils ne laissaient point de trace. Louis de Cibiel alla d'abord à Paris, où la foule protège ceux qui ne veulent pas se faire connaître. Et pourtant le « défroqué » ne se sentit pas encore assez rassuré sur ce pavé libre; bientôt, fuyant encore, il gagnait Londres où il avait vécu toute une année.

Il revenait n'ayant goûté que la liberté là-bas. Ce n'était donc plus assez? Il revenait, altéré d'air tiède, rêvant des légers ciels blancs de l'ouest français, sous lesquels il était né. Son cœur essayait de se raffermir par la pensée que le Poitou était assez loin du diocèse, où tout un peuple et les prêtres, le troupeau bêlant, et les pasteurs soufflant les colères, ne s'entretenaient encore que de sa trahison impie. Peut-être leur dureté avait-elle raison, car, s'interrogeant sans cesse, il ne se trouvait pas de regrets; il n'avait que de la peur.

Son dessein, bien formé désormais, était de chercher quelque retraite sûre, en ce pays qu'il connaissait bien, où les hivers sont cléments, où luisent presque tout l'an des soleils caressants sous les nuées claires. Là, il se recueillerait longuement, il s'accoutumerait à son nouvel état d'homme; il l'aurait enfin, cette vie libre, dût-elle être à jamais solitaire, qu'il avait achetée d'un si redoutable prix.

C'est ainsi que Louis de Cibiel était tombé là, dans ce demi-désert, où la *surprise de Dieu* l'attendait. Comment expliquer qu'un voyage d'exploration à travers la province eût abouti à ce village bâti des ruines d'un lieu saint? Le hasard n'ajuste pas si bien les choses; Dieu l'avait conduit vers cette église, Dieu lui disait: « Tu n'as pas cessé d'être à moi. Reste sous mon ombre. »

Toujours l'ombre! — Eh bien, il restait.

Clairement il la voyait, cette chaîne mystique dont les anneaux l'enveloppaient, et il renonçait à les rompre. Il ne s'en effrayait plus, trouvant de la douceur à penser qu'il n'était plus son maître et n'aurait plus le souci de diriger sa nouvelle destinée. L'abbé Louis retombait en servitude, mais point en celle du ministère et des plis noirs de sa robe; il conservait la liberté de sa personne physique et ne liait que son âme.

Tout ce vaste espace du rivage et de la forêt était à lui; la

puissance à laquelle il se rendait ne lui enjoignait que de revenir au toit qu'elle lui avait marqué sous l'abri de l'église. Assis dans son jardinet, respirant le parfum de ses roses maigres, il souriait; la pensée lui venait qu'il était le serf des moines, seigneurs de cette terre autrefois. Librement, il y pouvait marcher, le domaine était grand; mais il n'en devait pas sortir.

Il se leva, ouvrit et referma derrière lui la grille surmontée de la croix, le signe encore des anciens maîtres; son envie était de revoir le chemin frais qui, de l'autre côté de la grande ruine, courait entre le vieux mur couronné par les branchages fleuris des pommiers et la prairie bordée d'ormeaux. Par ce tapis de pré, les pieds dans l'herbe, il joindrait les premiers replis de la chênaie noire sur la dune et saurait bien si c'était une forêt ou une brousse. Le plus court moyen pour arriver là, c'était encore la nef. Sans crainte, il s'engagea sous l'ogive du portail.

Maria Dégary le suivait, et, derrière lui, entra dans l'église.

IV

Il arrivait sur le chemin; il entendit sonner un grand rire et, malgré lui, se retourna. Maria Daguéry était là sous la voûte de la porte orientale. Le vent qui s'engouffrait dans le grand vaisseau de pierre par les deux issues béantes, fouettait les plis de sa jupe courte.

Heureusement ils étaient lourds; — pas assez. Les superbes jambes! La fille avait sur sa gorge un mouchoir de soie bleue au lieu du rose qu'elle portait la veille; la même coiffe blanche en ailes flottait sur sa chevelure sombre; — elle avait surtout les mêmes yeux brillants, le même éblouissement des dents entre deux lèvres charnues qui ressemblaient à de la chair de cerises.

Louis de Cibiel regarda l'herbe du pré; — quelque chose se passait en lui, quelque chose de nouveau et de subit ne ressemblant à rien de ce qu'il avait jamais éprouvé. Ingénûment, il se disait que son hôtesse sentait trop le fruit défendu; on n'en respire jamais l'odeur impunément; c'est l'haleine impure qui ternit le miroir.

La vision que cette folle venait de lui donner le reportait à des souvenirs troublants aussi. Une fois — dans les temps de la fidélité — il était au confessionnal... Une belle paysanne était venue s'y agenouiller. O sainte pudeur! Deux yeux hardis luisaient

dans l'ombre sur les siens, des aveux effrontés tombaient de cette bouche sans feinte.

La pénitente rustique étaient bien sûre de n'être entendue que du confesseur, mais elle prenait du plaisir à s'en faire entendre. L'abbé se sentait rougir; Monseigneur l'avait mis en garde contre certaines tentations auxquelles des pécheresses impudentes se plaisent à soumettre les jeunes prêtres et, jusque-là, il n'avait pas voulu croire que des femmes, se disant chrétiennes, pussent cacher tant de perversité. Il demeurait si ému de l'aventure que le soir même, il demandait à Sa Grandeur de le dispenser de cette fonction du ministère. Le prélat avait daigné y consentir. Il y eut un grand désarroi parmi les fines dévotes quand elles apprirent que le secrétaire de Monseigneur ne confesserait plus.

La veuve qui avait brodé pour l'abbé la chaise basse qu'il occupait dans la « chambre bleue » demanda une exception pour elle et ne l'obtint pas.

Brusquement, Louis de Cibiel salua Marie Dégary d'un geste et continua sa route. La prairie cessait brusquement devant un fossé où courait l'eau d'une source. On le franchissait, on était sur la dune; le sentier serpentait entre les premiers bouquets de chênes verts. Sur le sable, le promeneur entendit, derrière le sien, un pas trop reconnaissable au claquement des sandales.

La fille au même instant lui parla :

— Tout de même, faut aller loin derrière vous pour vous demander si vous avez bien dormi.

C'était un reproche mérité. Il le sentit. Vraiment elle avait pris quelque peine pour l'installer promptement dans son nouveau logis. Il s'efforça donc de retrouver sa grande douceur ordinaire pour répondre et s'excuser.

La fille riait : — Dame! un remercîment ça fait toujours plaisir. Comme ça vous allez à la promenade?

— J'aime la marche. Elle me fait du bien.

— Bon! bon! Mais faut que vous sachiez que dans l'orée de ce méchant bois-là, on s'égare quand on le connaît pas. Tous ces paquets de broussailles, ça se ressemble, c'est fagot et fagot. Baste, le temps n'est pas le bien de tout le monde. Moi, j'en ai à revendre.

Il ne demandait pas du tout à l'acheter, et cela était visible,

Marie Dégary, le suivant (Page 367)

mais elle ne voulait pas le voir : « Pardine, on va vous montrer le chemin. »

Il était pris et continua de marcher ; elle allait près de lui à sa gauche, il n'avait pas besoin de régler son pas sur celui de cette compagne par force ; des deux, c'était elle la plus agile et la plus robuste.

Elle lui expliquait la forêt : — « D'abord, il y a ces grandes broussailles que vous voyez, ces vilains chênes verts, rabougris, couchés par le vent de « surouàt », des diables de fourrés sous lesquels un enfant passerait point. Les petits savent qu'ils doivent pas y aller. Y a des bêtes qui piquent, on en meurt... Vous ne me croyez pas?... »

Au contraire, il approuvait tout, et, doucement, inclinait la tête à chaque mot que disait la fille. La chaleur cuisante qui régnait sur la dune rendait assez probable ce foisonnement de reptiles. En réalité, il n'écoutait plus que distraitement, ses yeux allaient vers la mer aux couleurs changeantes brillant sous le soleil.

Les abords du rivage se hérissaient de roches brisées, le flot arrivait hurlant ; mais la voix de Maria Dégary domina le bruit, une étrange voix profonde avec des sons de cuivre qui sortaient comme une fanfare de cette gorge fraîche.

La fille continuait à exposer la géographie de ces halliers.

— Voyez-vous, le bois tarde pas à grandir, les arbres sont plus si serrés ; sur l'espace de deux bonnes lieues, c'est tantôt de vieilles sapinières, et par terre, rien que leurs aiguilles sèches, un mauvais lit où l'on glisse ; d'autres fois, c'est des chênes verts très hauts et, dessous, toutes sortes de plantes qui aiment l'air salé ; c'est comme un autre petit bois sous le grand. De l'autre côté, y a des landes, avec de l'eau dans le bas, qui coupent les champs labourés. Aussi que de lièvres!

Tout en parlant, elle posa sa main sur le bras de son promeneur qui se dégagea. Alors elle la lui mit sur l'épaule. S'apercevant bien qu'il lui échappait, elle prenait le bon moyen de le retenir.

— La forêt est au gouvernement, dit-elle. Qu'est-ce qui n'est pas au gouvernement ? C'était le bien des moines, il l'a pris, et il en tire des écus, car il loue la chasse au grand baron.

— C'est le baron de Maixent que vous voulez dire. Ce doit être un intrépide chasseur.

— Comme il n'y en a pas un. Et un bel homme. Pas fait comme vous par exemple...

— Je n'en suis pas étonné.

— Eh là, oui, bien moins avenant. Pas de si bons yeux et, je crois bien, pas si bon cœur. Pas de si belles dents, savez-vous? Ni des cheveux qui frisent.

Louis de Cibiel, qui regardait l'herbe tout à l'heure, se mit à regarder le sable. Il prenait décidément presque autant de peur de cette fille obligeante, qu'il en avait eu jadis de la pénitente rustique dans l'église de sa ville épiscopale. Ne se souciant pas du tout d'entrer avec elle sous la chênaie sombre qu'elle venait complaisamment de lui décrire, avec son lit d'herbe sous les buissons formés de plantes marines, il fit sournoisement un circuit qui le rapprochait de la mer.

Mais elle le suivait toujours riant.

La côte apparaissait en cet endroit, affreusement déchirée. L'éternel assaut de la vague avait partout ébranlé les roches qui portaient la dune ; elles pendaient vacillantes, au-dessus de la grève, jonchée des blocs que chaque tempête détachait. La mer qui montait à peine couvrait seulement les plus lointains de ses panaches blancs. Au milieu de ce chaos de débris, s'étendaient de petits lits de sable fin. Maria Dégary les fit admirer à son compagnon.

— Là, dit-elle, y a des jolis coquillages. Faut que se baisser pour en prendre. Si vous en voulez venir chercher...

Cette fois, il ne put s'empêcher de sourire.

— Des coquillages ? dit-il. Pour m'amuser sans doute. Me prenez-vous pour un enfant ?

Elle eut une moue très expressive. Si elle le prenait pour un enfant? Elle commençait d'en avoir bien envie.

— Vous avez pas tort, dit-elle. Vous sauriez pas descendre. J'irai toute seule.

La descente, en effet, n'était pas aisée. Partout où les roches avaient cédé, les pluies charriaient dans les éboulis le sable plus gros de la dune, des graviers mêlés à l'argile qui formait le fond du sol ; le chemin était glissant, mais la fille était si alerte!

Pourtant, à peine avait-elle fait quelques pas qu'elle s'arrêta, se démenant, criant à l'aide : « Eh là ! j'en ai fait une bêtise tout de même. Et grosse ! J'aurais pourtant dû savoir... Mes pieds enfoncent dans la boue jaune, ils vont être jolis mes bas ! Jésus,

que c'est lourd! Et ça coule dans mes sabots, c'est froid... Voyez bien que je fais ce que je peux pour me ravoir... Mais je peux pas. Vous viendriez pas seulement me donner un coup de main.. C'est pas honnête. C'est pour vous que je me suis mise là, pour aller aux coquillages... Voyons! avancez au bord... Ayez pas peur... Pourvu que je puisse me prendre à vous!...

Il venait, mais lentement. Elle lui tendait les deux bras :

— Ayez pas de crainte que je vous dis ; je vous entraînerai pas avec moi... Je suis leste tout de même. C'est rien qu'un point d'appui qu'il me faut pour dégager mes pieds.

Il ne pouvait pourtant se refuser à ce sauvetage, mais ce n'était pas d'être entraîné en bas avec la fille qu'il avait peur.

Il arrivait au bord, il saisit les deux mains qu'elle lui présentait, elle s'accrocha. Un bond la tira de peine, si légérement exécuté, que visiblement elle aurait pu se dégager elle-même. Elle vint tomber sur la poitrine du sauveur.

Il sentit la chaleur de ce sein trop riche battant contre le sien. Le mouchoir de soie bleue s'étant dérangé dans une action si vive, il eut devant les yeux cette chair dorée et repoussa la fille du diable.

Elle ne s'en offensa pas pour le moment, car elle sortait avec beaucoup de dépit de cette aventure qui l'avait entraînée plus loin qu'elle n'aurait voulu. Descendre sur la grève et, par malice ou par persuasion, y attirer son farouche locataire avec elle, c'était apparemment tout ce qu'elle se proposait. Elle n'avait pas pensé à cette argile maussade dans les fissures des roches.

Quand elle se vit toute souillée de boue jusqu'au bord de sa jupe, elle oublia qu'elle se trouvait en honnête et belle compagnie et se mit à jurer comme un matelot.

L'abbé se détourna vivement et reprit le chemin de son logis. Il s'en allait, encore un peu troublé, surtout plein de pensées.

Deux fois, — la première au confessionnal, la seconde, sur cette grève déserte, il avait vu de près, — de trop près — la femme rustique, la primitive, celle qui demeure telle que le veut la dangereuse nature, que l'éducation n'a point raffinée, que les bons principes ont à peine touchée ; et il ne lui semblait pas que ces créatures hardies fussent vraiment des créatures de Dieu.

Le grand vicaire Marigot, parlant moqueusement de l'abbé de Cibiel à Monseigneur, l'appelait : « Le bel ange » ; il savait bien ce qu'il disait.

Maria Dégary, demeurée en arrière, avait commencé par nettoyer dans le sable de la dune ses fins sabots vernis ; l'opération eût été moins aisée pour les bas couverts de ces vilaines mouchetures jaunes. Sans cérémonie, elle les ôta. Tout cela lui avait pris du temps ; le joli homme timide était loin, elle ne songeait plus à le rejoindre. Mais elle avait son idée. En traversant l'église elle se mit à chanter, voulant se faire entendre, et les jambes nues, faisant le moulinet avec ses bas, toujours chantant, elle passa devant les fenêtres du locataire.

Elle ne le voyait point et s'en croyait d'autant plus sûre que, caché quelque part, il la regardait.

(*A suivre.*) Paul Perret.

« Avec un cœur gonflé de tristesse il regardait partir ces beaux trois-mâts, qui, eux, faisaient voile pour la France... »

O MON PASSÉ [1]

(Suite.)

XIV

L'AUTRE...

Paparel avait un troisième fils ; je ne l'ai pas nommé encore parce qu'aujourd'hui il est effacé sous la terre, et c'est une souffrance de réveiller un mort pour le mettre en jugement. Mais les mauvaises œuvres de celui-là ont duré plus que lui. J'oublie le mal qu'il m'a fait : puis-je lui pardonner d'avoir détruit le bonheur de ceux que j'aimais, volé à Paparel le repos de ses dernières années, atteint mon père dans les sources mêmes de sa vie ?

J'écris ici une histoire vraie. Sa morale dépasse l'aventure des

[1] Voir les numéros des 10 et 25 octobre et 10 novembre 1896.

miens, l'intérêt que des individus méritent. C'est un document pour l'histoire de notre bourgeoisie française que ce siècle aura vue grandir et déchoir.

Dans la suite de ces portraits de famille que Millet nous crayonna en sa jeunesse, l'oncle Victor est placé au-dessous de Paparel. Entre eux, il ne courait guère que vingt-quatre ou vingt-cinq années; de fait, on dirait moins les images du fils et du père que le portrait d'un seul homme à deux étapes de la vie. C'est le même toupet, la même vague de cheveux ondulants, le même front, le même nez robuste, la même forme dans l'encolure. Il n'y manque que l'expression essentielle. Chez Paparel, c'était la solidité; chez l'oncle Victor, une élasticité presque clownesque. Pour lui, il n'y avait pas de chute mortelle. il rebondissait sur place; il trouvait sa pente à travers toutes les ruines, comme cette goutte de vif-argent, brillante et mobile, qui roulait dans ses prunelles.

Où ai-je lu que les latins du Midi distinguent un type atavique qui reparaît dans leurs lignées? Ils l'appellent le « fénat »; la description qu'ils en donnent ne varie point. C'est un fils dont le visage et la tournure reproduisent tous les reliefs caractéristiques de son groupe. Il est, comme on dit, « plus de la famille » que les autres. Cependant, c'est l'enfant prodigue, celui qui ne s'amende pas, celui qui ternit un nom reluisant, celui qui finira aux compagnies de discipline, dans un hôpital d'outre-mer, dans quelque aventure louche. Le « fénat », c'est comme la soupape d'une chaudière, l'exutoire par où l'instinct se venge des contraintes séculaires, imposées à son expansion. Le « fénat », diraient les savants, « c'est une réaction d'hérédités », — et les philosophes : « une ironie de la nature. »

L'oncle Victor était le type même de ces prédestinés. Chez lui, l'énergie de Paparel montait à l'audace, son imagination au mensonge, son initiative au vertige du jeu. Il distinguait imparfaitement la réalité de ses combinaisons chimériques. Il devenait positif, seulement pour nourrir sa faim de jouissance. Avant que l'on eût emprunté un mot exotique pour étiqueter l'égoïsme sans règle, l'oncle Victor était bien un « struggle ».

Des hommes de son âge et de son clan m'ont dit depuis :

— Votre oncle Victor? Le beau joueur que c'était là!

Ils parlaient de lui avec cet attendrissement qu'ont les gens de coup de main pour ceux que la fortune trahit au milieu d'une au-

dace. J'imagine que les bandistes d'autrefois devaient regretter en ces termes-là le compagnon trop hardi qui recevait un coup de feu dans le sac d'une ville. Le besoin d'estimer est si profond dans l'homme qu'il survit à la notion de justice, à toute lueur de moralité. J'ai vu des gens mépriser un camarade qui n'osait pas vivre, comme eux, de l'attaque nocturne ; je n'en ai pas connu qui ne se soient forgés un idéal de mérite, du haut desquels ils classaient les hommes.

L'idéal de l'oncle Victor fut donc la renommée de « beau joueur ».

Paparel n'était pas un « beau joueur », mais un honnête homme. Et aussi bien ceux de sa génération ne « jouaient » pas : ils « travaillaient ». Leur crédit était assis sur des vies irréprochables. C'est peu dire qu'ils estimaient l'honneur plus que l'argent. Cette louange est grossière pour les nuances de leurs délicatesses. Ils entendaient qu'une affaire fût un profit, non seulement pour leur maison mais pour les correspondants qui, de pères en fils, travaillaient avec eux à travers les océans. Dans cette dignité, ils employaient quarante années de vie à gagner la fortune qui, sans opulence, leur préparait une vieillesse heureuse. Ils ne mettaient pas leur fierté dans le luxe, mais dans le certitude d'avoir honoré leur nom, leur corporation et leur pays.

La morale des affaires changeait de pôle quand l'oncle Victor y recueillit la succession de Paparel. Associé avec mon père et avec l'oncle Paul, il ne pouvait s'accommoder du scrupule de ses frères. Cent fois il s'était heurté à leurs résistances, à leur volonté de continuer la tradition paternelle, d'ignorer la « spéculation » qui commençait d'attirer, dans son orbite, les fous et les sages.

Le moyen âge a eu sa danse macabre, il a montré le ménétrier funèbre qui, dans sa farandole, entraîne tout un siècle damné. Il a peint les empereurs, les évêques, les gueux, les juges, les maîtres et les parias de ce monde, saisis dans la ronde de squelettes. Il y a enchaîné les petits enfants avec les octogénaires, les femmes, les amoureux. Il a fait danser sur les mains ceux dont les jambes étaient usées. Il a enseveli une génération dans la fosse que ses pieds frénétiques avait creusée. — Où est-il, le nouvel Holbein, l'enfant du peuple, l'artiste attendu, où est-il, l'indigné, le pitoyable qui, comme un enseignement pour le siècle futur, burinera la nouvelle danse macabre, la ronde où tout un

peuple de spéculateurs saute, se tord, au son des louis, la poste infernale où nous sommes tous attelés, lancés à fond de train sur le chemin de l'abîme ?

L'oncle Victor fut un des premiers à entrer dans cette cohorte. Il paya d'avance le prix qu'on lui demandait : son honneur. Au bas des traites que, secrètement, il lançait à nos correspondants d'Amérique, il mit d'une main faussaire le nom de ses frères à côté du sien.

Que voulait-il, après tout ?

Les enrichir malgré eux, en dépit de leurs préjugés préhistoriques, oser une spéculation certaine, un accaparement inédit. Il rêvait d'un flot d'or où il n'aurait qu'à plonger pour défrayer sa vie de plaisir, les charges de ses nombreux ménages, ses appétits de luxe. Du même coup, il répandait la prospérité autour de soi. Le moyen que ses deux frères lui tinssent rigueur de l'heureux subterfuge quand il aurait décuplé leur avoir ?

Un temps il s'entretint dans ces fictions de « beau joueur » où il commençait par se gorger soi-même ; puis, pour l'absolution de ses remords, pourvoyait, en rêve, à la prospérité de sa tribu. Il vécut de ces songes comme un ivrogne d'une bouteille jusqu'à la stupeur du réveil.

L'oncle Victor avait spéculé sur les cotons de la Louisiane. Son optimisme annonçait la hausse. Ce fut la baisse qui se déclara, une débâcle où ses rêves furent emportés comme des fétus. Il ne pouvait plus se raccrocher aux rives : il avait tout engagé dans son coup, son bien, la fortune de Paparel, celle de ses frères.

... Ces deux-là continuaient de fréquenter leur bureau avec des consciences paisibles. Ils armaient des trois-mâts qui, sous leur pavillon, portaient au loin la belle devise : « Au large ! » Un matin, on leur présenta les traites que « l'autre » avait signées.

Ils ne pouvaient pas comprendre.

Ils demandèrent :

— Mais où est-il ?... Où est-il ?...

Il avait écrit une lettre. Oh ! cette confession du « beau joueur », ce hoquet d'aveux, cet honneur qui s'écrase comme de la chair, au bas d'une falaise. Quelle revanche espérait-il, mon Dieu, après cette chute, puisqu'il aima mieux laisser cette loque entre nos mains que son corps marqué par lui-même du sceau de justice ?

Il fallut aller trouver Paparel à ses volières et lui mettre cela sous les yeux.

Le vieil homme n'était pas de ceux qui meurent d'un abordage, quand l'équipage a besoin d'eux.

Il dit à ses fils :

— Tout sera payé.

Il ne questionna même pas mon oncle et mon père sur leurs intentions ; il constata :

— A nous trois nous pouvons faire la somme...

L'esprit lucide, il aligna quelques chiffres. Puis sûr que l'honneur de son nom était sauf, sa réflexion revint vers le coupable. Et alors, il le maudit.

Nous autres, dans la Maison des Glycines, nous attendions que notre père rentrât pour le repas de midi. Des rayons de soleil filtraient par les volets entre-baîllés, ils ricochaient sur les carafes, ils constellaient la nappe de leurs fusées d'arcs-en-ciel. Déjà, l'omnibus, qui d'ordinaire ramenait notre père au logis, avait passé vide. Deux fois, j'avais regardé par-dessus le mur des tilleuls, si je n'apercevais rien dans la côte. Soudain un roulement de voiture s'arrêta devant la porte.

Le bruit de la sonnette nous fit sursauter tous. C'était comme un appel, un cri de secours.

Ma mère eut le pressentiment. Elle se leva :

— Eh bien?

— Madame... Monsieur vient de monter dans sa chambre... Il vous demande.

Nous restâmes seuls, les enfants autour de la nappe, le cœur tremblant, les faces pâles, aux écoutes des bruits confus, des pas, qui au-dessus de nous, dans le salon vert, s'empressaient comme autour d'un blessé.

XV

LE SACRIFICE

Nous sûmes beaucoup plus tard ce que mon père et ma mère s'étaient dit dans ce long tête-à-tête où ils restèrent enfermés jusqu'à l'heure des lampes. Alors seulement la porte se rouvrit et on nous permit d'entrer.

Ma mère (je la vois encore) était assise entre les deux fenêtres. Elle avait sur le visage cette fixité d'énergie qui, pendant des années, figea son expression dans la résolution du Devoir. Lui, c'était un blessé qu'on rapporte du champ de bataille. Dans ses yeux où jadis riait la lumière, une stupeur s'était installée qui n'en devait plus sortir.

Il ne put que nous prendre les mains et nous dire :

— Mes pauvres enfants !

Nous l'embrassâmes sans le questionner. Après cette journée d'angoisse nous les retrouvions vivants l'un et l'autre. Que nous importait le reste ?

Bien des gens m'ont dit depuis :

— Votre père eut tort de s'égorger comme il le fit, et votre mère n'aurait pas dû le suivre dans son sacrifice. Qui donc eût songé à rendre ces honnêtes gens responsables des fautes d'un parent ? Quand une branche pourrit sur un arbre sain, on la coupe. De pareils exemples sont dangereux. S'ils étaient suivis, autant vaudrait renoncer à la vie d'affaires. C'est un milieu où l'estime ne va qu'à la réussite ; l'honneur s'y cantonne dans les limites de la légalité. Vos parents se sont immolés à une chimère, et, ce qui est grave, ils ont sacrifié leurs enfants avec eux.

Ceux qui blasphèment ainsi ne savent pas comment ces deux êtres s'étaient aimés.

Dix ans avant qu'il la prît par la main pour la conduire à l'église, il avait décidé qu'il épouserait cette orpheline, dont, un jour, son regard avait rencontré les yeux purs. Paparel réservait une autre héritière à son fils. Il était trop honnête homme pour violenter une conscience ; mais, aussi, il avait trop de goût de son autorité pour s'arrêter devant un caprice. Il éprouva mon père. Il l'envoya au loin, en Égypte, pour y surveiller une ligne de navires.

Pendant des années, l'exilé resta sur ces plages de sable. Avec un cœur gonflé de tristesse, il regardait partir ces beaux trois-mâts, qui, eux, faisaient voile pour la France. Il ne se révoltait pas contre la volonté paternelle ; mais, libre de son cœur, il vivait dans un souvenir.

Encore aujourd'hui, les murs de notre maison sont garnis d'aquarelles, fellahs poussant des ânes, caravaniers chevauchant des dromadaires, filles du Nil élevant des cruches sur leurs épaules. Au bas de ces croquis, de respectueuses dédicaces

disent qu'ils furent peints pour l'amour de celle en qui venaient se fondre les efforts quotidiens du travail, toutes les impressions de l'absence, les accablements des heures chaudes, les songes que les veillées balancent au-dessus des terrasses d'Orient.

Semaine après semaine, de longues lettres où la vie de l'isolé était contée, accompagnaient ses envois. Je les ai retrouvées en pile dans un tiroir de la bibliothèque. L'enfant pouvait lire ce journal que le père avait écrit pour la fiancée de son cœur.

A travers beaucoup de lenteurs de matelots et de postillons, elles arrivaient enfin jusqu'en Angleterre. C'était là que la jeune fille s'était retirée, dans une paix de campagne, où rien ne venait distraire son souvenir. Celui qu'elle aimait avait habité ces lieux, autrefois. Elle pouvait réveiller ce passage dans quelques mémoires, évoquer l'absent devant des simples qui n'épiaient point sa rougeur. Le dimanche, après l'église, elle marchait le long de la rivière, sous les arbres: elle songeait qu'autrefois il avait aimé cette promenade verte: et le cœur lui tressaillait, rien qu'à marcher dans « son » chemin.

Un jour, à la date de sa naissance, elle reçut d'outre-mer un paquet volumineux.

Pour elle, il avait traduit en vers le poème de Longfellow, l'histoire touchante d'Évangeline. Et vraiment, n'était-ce point pour eux qu'une âme chaste avait écrit ce roman de fiançailles, qui commence dans un sourire, qui se déroule dans la séparation et qui finit au seuil du ciel? Sans doute, les yeux purs de la fiancée se mouillèrent de larmes quand elle lut que, toute la vie, ces amants s'étaient cherchés à travers le monde. Une fois, ils passèrent à côté l'un de l'autre, prêts à se frôler; un rideau d'arbres les empêcha de se voir. Ils devaient se rencontrer seulement pour se perdre, quand déjà elle était sous le voile, engagée à Dieu par les serments qui lient, et lorsque, lui, au bout de son voyage, agonisait sur un oreiller d'hôpital.

Sur ces pensées de tendresse innocente, l'exilé avait passé les loisirs de sa vie: aussi, de ces vers alignés dans un effort patient et tendre, un parfum montait pour son amie, plus capiteux que des fleurs.

Cher livre, écrit de la main du disparu, sans variation, sans rature: cher livre, arrosé plus d'une fois de ses pleurs à elle, je pense à toi comme à ces buissons d'églantines qui s'épanouissent dans la solitude des cimetières. Quand celle pour qui tu fus com-

posé aura quitté ses vivants pour ses morts, nul trésor plus cher ne me restera du passé. Dans le frisson de tes pages tournées, j'entendrai le palpitement de leurs deux âmes; dans l'ingénuité de ton récit, j'aimerai le reflet de leur amour, dont la candeur m'éblouit.

Sept ou huit ans après une si longue attente, sept ou huit ans de bonheur entre l'épreuve de constance et l'écroulement de la félicité, voilà ce que la vie leur gardait, dans l'impuissance où elle est d'acclimater sur la terre les semences d'en haut. Du moins, pendant cette courte saison de joie, ils goûtèrent la plénitude de douceur que la tendresse peut verser dans des âmes. Ils ne souhaitaient rien, puisqu'ils étaient l'un à l'autre, mais, tout de même, il avait voulu que la demeure où entrait la femme de son choix charmât les yeux par la grâce des arrangements; puis, pour établir l'égalité entre l'orpheline qui n'apportait dans la maison d'autre richesse que soi-même, il l'avait dotée, dans son contrat, ainsi qu'un père très tendre et qui aime à se priver pour ses enfants.

C'était cet argent-là dont ma mère ne voulait plus, puisque, près d'elle son mari se dépouillait :

— Prends ma dot, lui disait-elle, elle est à toi. Je le veux !...

Lui, refusait. Il acceptait que la ruine tombât sur lui-même et l'écrasât sous les décombres; il ne voulait pas que, du même coup, elle ensevelît sa femme et ses enfants.

Dieu ! l'angoisse qu'ont les bons, quand la bassesse de la vie leur est tout d'un coup révélée, quand le voile que tant de fois ils ont raccommodé de leurs mains se déchire tout entier et s'écarte, quand ils voient la lutte telle qu'elle est, déloyale, féroce, entre ceux qui avancent faces, poitrines découvertes, et les traîtres du masque ou des embuscades !

C'était bien cela que notre père apercevait à travers ses mains collées à son visage durant cette journée d'angoisse où toute sa pensée s'attacha à notre mère et à nous, pendant cette veillée où il sortit de son silence seulement pour répéter comme une prière :

— Oh ! non !... pas elle !... pas eux !

Il priait avec l'espoir, avec la volonté de n'être point exaucé. Dès la première heure, il avait souhaité que ma mère mît son nom au bas de l'acte de renoncement; il avait su qu'elle l'y mettrait. Ceux qui aiment de la même manière ne peuvent pas différer sur l'honneur.

Nous en eûmes, dans ce désastre, une autre preuve, mais cruelle. Quand on en vint aux comptes, une créancière se présenta avant les autres au partage du butin. Ce fut la femme de l'oncle Victor, ce malheureux dont nous rachetions plus que l'honneur : la liberté.

— Je ne laisserai point échapper, écrivit la tante Élise, l'épave que le hasard fait tomber entre mes mains.

Elle ne sortait point de son droit ; elle usait d'un privilège. Donc, avec la dot de ma mère, on lui remboursa la sienne ; puis elle disparut de notre horizon.

On m'a dit que jusqu'au seuil de la vieillesse elle resta coiffée de cet or maudit. Punition ou mensonge, ses tresses ne se décolorèrent point. Son visage garda jusqu'au bout l'éclat de sa jeunesse. Seulement sur le front qui avait couvé la pensée mauvaise, aux coins de la bouche qui avait prononcé la parole impie, une sentence se grava. De loin, on la lisait et elle faisait fuir.

C'était le mépris de Paparel et l'épitaphe de notre père, deux lignes que rien ne put effacer, rien, rien en ce monde, rien, pas même le fard, pas même le pardon.

XVI

APRÈS

De tous les bienfaisants Génies dont on espère l'apparition, à l'âge des contes de fées, le Changement est peut-être le plus impatiemment guetté. Peu importe qu'il ait la mine souriante ou sévère, qu'il arrive par le beau temps ou bien sous des flocons de souci. Son mobile visage, son manteau de reflets sont pour les yeux naïfs une vision merveilleuse. Il s'appelle Changement ; on le reçoit comme un roi, avec des révérences et des sourires.

Donc, nous, les enfants, nous retînmes de cette aventure que Paparel viendrait habiter plus près de nous. Juste en face de nos tilleuls, il avait fait bâtir une maison d'été pour y loger ses fils. Elle était reliée à son parc par une suite de terrasses. C'est là qu'il décida de se retraiter, au-dessus de la mer, au-dessus de la ville, au-dessus de ces grands bois qui auraient dû, jusqu'à sa fin, l'envelopper de leur paix.

Le déménagement de Paparel dura une grande semaine. Il fallut tout hisser à dos d'homme, à travers les sentiers du bois,

dans les escaliers des terrasses. Après nos angoisses récentes, ce fut, pour nous autres une réaction de joie, comme une étape de félicité. Plus de leçons, plus d'heures d'études. Paparel prenait ses repas chez nous. Ils semblaient toujours trop lents, à notre hâte de déménageurs.

Je crois bien qu'en ces jours-là, je montai et je descendis le bois une vingtaine de fois, pour le moins, entre le lever et le coucher du soleil. Les nouveaux maîtres du domaine venaient s'y promener déjà, impatients de goûter ses ombrages. Pour les étonner, je doublais les charges ; à vide, je redescendais comme une flèche.

Pourtant, le goût d'être loué n'était pas toute l'étoffe de mon activité. Je débordais de l'espoir de me rendre utile ; du désir d'éveiller un sourire, sur ces chers visages dont la mélancolie me navrait. On ne sait pas quelle force d'amour, quelle fontaine de tendresse peut jaillir d'un cœur d'enfant ; on l'estime insignifiante parce que, dans le déménagement de la maison de famille, dans l'écroulement de tout, elle se traduit par des dégringolades d'escaliers, sautés trois marches à la fois, par des remontées de terrasses sous des charges de pygmée. Dieu le sait, cependant pour l'amour d'eux, j'aurais porté le poids du monde !

On se contenta de me faire déménager la bibliothèque de l'oncle Paul et les tableaux de sa chambre à coucher. C'étaient un Voltaire, un Rousseau, un Diderot, les Walter Scott traduits par M. Defauconpret ; un dictionnaire de la prononciation, une encyclopédie des animaux célèbres, un lot de brochures médicales, et les Annuaires du Bureau Véritas. Le tout était relié à la mode d'autrefois, en veau, avec de la dorure. Ces bouquins empruntaient un parfum d'automne aux pommes d'éclat que l'oncle Paul faisait mûrir derrière les glaces de sa librairie.

Le plus remarquable des tableaux était à mon avis un pastel de Merle. Il représentait une demoiselle coiffée d'un madras turquoise qui, avec des grâces de Keepsake, distribuait des feuilles de choux à de petits lapins roses et blancs. Je vois d'ici cette belle composition, déposée par ma lassitude contre un fossé du bois. Le roi Louis-Philippe — celui qui dans la salle à manger présidait à nos repas de famille — faisait pendant le long du talus. Il attachait sur l'éleveuse de lapins un regard louangeur. On eût dit vraiment qu'il s'animait, qu'un souffle de vent faisait flotter les plumes du chapeau de gala qu'il serrait sous son bras.

Quand le dernier porteur eut franchi la barrière de la dernière terrasse, ceux qui étaient maintenant les maîtres du bois vinrent trouver Paparel et ils lui dirent :

— C'est notre désir que nulle clef ne ferme jamais cette claire-voie. Tant que vous vivrez, vous n'aurez qu'à la pousser pour l'ouvrir, pour rentrer chez vous.

Paparel était digne de ces délicatesses ; sûrement, elles lui rafraîchirent ce coin du cœur où elles tombèrent ; mais il n'était pas l'homme des demi-sacrifices ; jamais il ne repassa cette petite barrière, qui semblait inviter sa main. Je me trompe, une fois l'an, l'oncle Paul et lui, en tuyaux de poêle, en redingotes de cérémonie, en gants glacés, franchissaient la claire-voie. Ils descendaient porter les souhaits de janvier aux hôtes de leur ancienne maison. Au retour de cette visite, Paparel contait les progrès du bois ; il louait les améliorations. Il en parlait naturellement, sans l'apparence d'un regret. Au fond, il n'aimait que l'honneur, et, l'ayant sauvé du naufrage, jamais il ne se plaignit.

Il continua d'arpenter sa terrasse, avec une longue-vue en bandoulière. Il interrogeait l'horizon. Sur rade, il reconnaissait nos navires, qui, à travers toutes les tempêtes, promenaient le pavillon du Cormoran, la belle devise : *Au large !* Il vivait de la pourpre des soirs, de la rose des vents, des combinaisons de nuages autour du coucher des soleils. On lui avait pris ce bois, dont les cimes ondulaient sous ses pieds, comme un paysage aperçu par-dessus le bord d'une nacelle. On ne pouvait pas lui enlever ces espaces bleus, vers qui sa face se levait avec une attention religieuse, pour deviner le secret des nuées, le lendemain des moissons et des voiles. Il aimait aussi ce « jardin de curé », répandu en deux terrasses où les fleurs poussaient drues entre les hautes bordures de buis. Jamais il ne fut de ceux qui écrivent leur nom sur l'herbe, avec des feuillages multicolores, ou qui enchâssent des figures géométriques dans des plans tracés au cordeau. Il chérissait la liberté et la force. Ses fougueux maïs surgissaient avec les tournesols, les tabacs et les passe-roses, du fouillis des œillets de poète, des belladones, des rosiers nains et des dahlias. Il voyait pousser les premières violettes et mourir les dernières roses. Ses poiriers succombaient sous le poids des « Duchesses », des « Louise-Bonnes », des « Triomphes de Gédoine ». Il les dépouillait pour emplir les mains de ses visi-

Il continue d'arpenter sa terrasse avec une longue-vue... (Page 384.)

teurs. Personne ne sortit jamais de son jardin que chargé de fleurs ou de fruits.

Aux veilles des bals, il recevait des visites de jeunes femmes. Avec des mines d'innocence, elles demandaient à contempler ses camélias géants. Paparel n'était point dupe, mais tout de même, il souriait, heureux que le destin lui eût laissé quelque chose à donner. Il n'imitait pas la ladrerie de ceux qui détachent la corolle sans couper la tige. Il eût souffert d'enfoncer un laiton dans le cœur de ses fleurs chéries. Il savait que le passage du fer aurait fait une souillure dans leur neige. Il aimait mieux voir la sève saignant par la blessure d'une branche que la candeur d'un camélia étoilée de rouille.

Le seul tribut que Paparel imposât aux quêteuses de fleurs, c'était la visite de ses oiseaux. Il était comme les passionnés : il n'imaginait pas qu'on ne se pâmât point devant ces écrins de frémissantes pierreries. A présent, la volière s'était dédoublée en une suite de cages où la vie des îles piaillait, battait des ailes, piquait dans les cerises, s'aiguisait le bec sur le cristal du sucre, sur l'os éblouissant des sèches. Paparel s'attachait à cette joaillerie comme à toutes les beautés naturelles, que rien ne pouvait plus lui ravir : l'étincellement des soirs, la richesse inépuisable de la terre. Ayant méprisé l'or, il était devant ses colibris, devant ses roses, devant la fin des jours, plus riche qu'un sultan de Golconde dans un silo de diamants.

Seuls au monde, les rats, — ravisseurs d'œufs, destructeurs de couvées, — furent l'objet de sa haine. Pour eux, il préparait des poisons et des pièges compliqués. Il leur beurrait des tartines où des viandes hachées, les rillettes de bonnes marques, s'unissaient à la poudre d'arsenic. Il était né l'ami de ce qui voltige dans la lumière ; il exécrait ce qui rampe, ce qui dérobe, ce qui ronge en secret.

Je crois bien que pour lui, comme pour les hommes d'Orient, les rats incarnaient les puissances mauvaises. Il ne les appelait jamais que :

— Ces sacrés rats !

Il blasphémait effroyablement devant la découverte de leurs ravages. A leur vue, il perdait son sang-froid et jusqu'au sens de la pitié. Il les piétinait avec des « Han ! han ! » de contrainte soulagée. Sous ses souliers de chasse, il faisait crever les mères pleines, comme des gousses mûres qui se vident de leur graine,

Paparel avait, je crois, une autre bête noire : Monsieur l'abbé Beloncle, curé de notre paroisse.

L'excellent ecclésiastique estimait que les malheurs de Paparel avaient dû détendre ce qu'il nommait dans son jargon « un vertige de respect humain ». Il se présenta chez le grand-père sous couleur de quêter des roses, pour la décoration du Très Saint Sacrement.

Du reposoir, il coula à la nécessité de « pratiquer ». Il tenta de confesser Paparel, comme il le surprenait là, ses tartines d'arsenic à la main, par effraction, ainsi qu'on arrache les dents sur les champs de foire.

Mais le vieil homme se mit dans une colère dont il faillit éclater. A des années de distance, l'apoplexie le menaçait encore toutes les fois qu'un accident de conversation ramenait le souvenir de Paparel sur cette controverse. Alors, il en avait pour une heure à jurer, à taper des poings, à déclarer que « si ce gaillard-là ne défilait pas avant lui, il s'en irait sans déboucler son paquet » !

L'abbé Beloncle reconnut son erreur ; il la répara galamment en quittant ce monde avant son paroissien.

Ce fut un soulagement pour la famille, car si M. le curé eut poussé plus loin sa carrière, Paparel, qui faisait maigre le Vendredi-Saint, qui rendait le pain bénit, qui assistait à la grand' messe de Pâques, eut, par contradiction, trépassé dans l'impénitence finale.

XVII

A L'ÉGLISE

Paparel, comme tous les hommes de sa génération, se forgeait un Père Eternel assez semblable à soi-même. Ce Dieu possédait, dans un degré supérieur, les qualités d'action d'un Napoléon Ier, jointes aux vertus familiales d'un Louis Philippe. De ses origines jéhoviques, il lui demeurait un penchant à la colère ; mais ce n'était, dans le fond, qu'une manifestation de sa force ; bien vite, il se souvenait qu'il voulait être le Dieu bon. Alors, il se penchait sur la créature avec une indulgence de grand-père ; il s'enquérait du paradis que chacun de nous porte dans son cœur. Pour Paparel il préparait un jardin fleuri de roses, enchanté d'oiseaux.

Quel fut le Dieu de mon père?

Homme de douleur, j'imagine qu'il songea surtout au Fils. Le soir, dans le silence de la Maison des Glycines, nous l'entendions prier à côté de ma mère. Il nous accompagnait, le dimanche, à la grand'messe. Il tournait attentivement les pages de son livre. Pourtant, j'ai souvent pensé que, dans sa pratique, il y avait surtout de la tendresse pour ma mère. Il voulait marcher près d'elle dans ces chemins de prière qu'elle aimait à parcourir. Son cœur tout à fait pur était sans inquiétude sur l'au-delà de la vie. Dieu lui apparaissait comme un refuge d'amour. Oui, ce fut bien dans l'amour, que, dès ici-bas, il entrevit le divin et le toucha du front.

Dans la chambre de ma mère, il y avait un prie-Dieu que surmontait le portrait de son enfant mort. Souvent, le matin, je la surprenais là, assise comme les saintes femmes, au bord du Tombeau. L'*Imitation* était ouverte sur ses genoux, ou bien saint Paul ou saint François de Sales. Cette volonté virile s'élevait au-dessus des chœurs des Bienheureuses, au-dessus des assomptions. Elle cherchait l'Esprit. Plus d'une fois, il lui apparut dans l'écartement des nuées. Elle le contemplait avec une joie d'intelligence. Elle lui demandait, non les extases où l'âme se délie, mais la lueur qui éclaire la route.

Mon Dieu à moi, c'était l'enfant Jésus. Aucune image sainte, aucun vitrail, aucune prière ne me le montrait aussi clairement qu'un refrain que notre fidèle Virginie chantait parfois en tirant l'aiguille :

Quand le p'tit Jésus
Allait à l'école,
Il portait sa croix
Sur ses deux épaules,
Une pomme douce
Pour mettre à sa bouche,
Un bouquet de fleurs
Pour mettre à son cœur.

Comme je lui enviais à ce fils de charpentier cette puissance du miracle qui pouvait arrêter les larmes! Que de fois, dans mon lit, je fis ce rêve : pour une heure, Jésus me prêtait sa puissance. Je guérissais mon père, je rendais à ma mère son sourire ; je comblais mes frères, mes sœurs, tous mes amis. Seul, je ne prenais rien de ces richesses. Je me réservais le trésor de leur joie, le plaisir de leur gratitude.

Voilà le Dieu que je priais, sur l'oreiller, quand mon imagination se détachait, afin de rôder dans les ténèbres, comme un jeune chien qui rompt sa chaîne. A l'église, j'acceptais successivement les dieux qu'on présentait à mon adoration : l'Éternel vénérable qui, dans les vitraux du chœur, surgit tout barbu d'un nuage gris et bleuâtre; la Colombe, qui, les ailes ouvertes, descend dans l'or d'un rayon ; le Bon Pasteur, qui soutient une brebis blessée sur ses épaules.

Chaque dimanche, ce départ de grand'messe était, pour nos parents et pour nous-mêmes, une occasion de péchés véniels. Notre cher père avait une manie d'exactitude. Avant l'heure, il allait sur la terrasse des Glycines, avec une impatience que les retards exaspéraient. Sa voix, si séduisante, s'étranglait d'une angoisse nerveuse dès qu'il voulait appeler.

Ma mère se montrait à la fenêtre. Il y avait un peu de désordre dans ses traits, toujours harmonieux et purs :

— On ne retrouve pas les gants de ces affreux enfants !

C'était vrai. Le Jésus que j'aurais souhaité devenir, le généreux faiseur de miracles n'avait jamais pu se façonner à la discipline qui nous eût épargné ces affres dominicales. Un de mes gants restait toujours dans la poche de ma blouse neuve ; l'autre tombait (comme le bon grain sur les pierres) dans quelque endroit du jardin.

Je sentais peser sur ma conscience la responsabilité du péché mortel que nous commettrions, en ne rattrapant la grand'messe qu'après la lecture de l'Évangile. Dans cette angoisse, j'ai versé des larmes toutes chaudes ; tant d'autres, pleurées depuis, n'en ont pas effacé la brûlure.

Notre paroisse était placée sous le vocable de l'Archange qui mit son fer dans le flanc du révolté. Elle est encore la mieux notée du diocèse à cause de l'excellence de son esprit. Point de pauvres qui n'y soient soulagés. D'infimes bourgeois retraités l'entourent comme une ruche. Ils l'emplissent à toutes les heures d'offices. Ils ont dans les nefs et dans les bas-côtés leurs prie-Dieu, rehaussés de plaques en cuivre ou de coussinets en velours. Autrefois une double rangée de bancs isolait ces îlots de chaises. Chacun connaissait le nom des paroissiens de marque qui occupaient ces places enviées.

Pendant quinze ans au moins, mes parents vinrent, tous les dimanches, s'asseoir dans une des petites stalles de sapin. Ils

louaient, juste en face la chaire, pour ne rien perdre des prédications. C'étaient de médiocres prônes où s'essayaient de jeunes vicaires, plus marqués pour les vertus du ministère que pour les triomphes de l'éloquence; c'était des homélies de M. le curé Beloncle qui faisait sonner lamentablement les *n* sur les voyelles : « En *n*'effet, mes très chers frères », et qui parlait fréquemment (ayant une fois pour toutes imaginé ces comparaisons heureuses) : « de bâtir une ville dans l'espace » ou « d'enchaîner les rayons du soleil ». C'étaient enfin des capucins de carême qui, dans la chaire, se battaient contre le diable un peu comme Guignol avec le commissaire.

Dans la monotonie des chants liturgiques, ces haltes oratoires m'étaient un plaisir toujours nouveau. Je les écoutais d'une oreille mal façonnée aux sonorités latines. Je m'efforçais de leur découvrir en français un sens intelligible. Ainsi, j'entendais distinctement dans le *Credo* cette phrase un peu surprenante :

« Et ta sœur Titine Sénat. »

Quelle pouvait bien être cette sainte qui avait une sœur, sans doute encore plus fameuse qu'elle ? Jamais les vicaires ni les capucins ne parlaient de Titine Sénat dans leurs prônes : elle n'habitait pas la cité miraculeuse que M. le curé Beloncle bâtissait hebdomadairement dans l'espace. Je n'ai jamais connu les détails de sa biographie. Bien plus, à présent que je sais assez de latin pour comprendre mon symbole de Nicée, je n'y retrouve plus la trace de Titine Sénat. Elle est allée rejoindre sa sœur, — on la cherchait déjà quand j'avais sept ans, — dans ces sphères où tout est incompréhensible, dans ces espaces qui sont comme le musée des rêves informes, les gardiens de nos chers souvenirs.

L'autre jour, j'ai ouvert le paroissien qui fut en ces temps-là mon chevet de messe. A la place de l'*Agnus Dei*, il est encore taché de beurre frais. C'était à cette minute de l'office que le porteur de pain bénit atteignait notre banc. Ce pain était doré comme de la galette et les dévotes en étaient friandes.

Je goûtais un plaisir de naïf orgueil à distribuer à leurs gourmandises les petites tranches du saint gâteau. Je n'en voulais garder pour moi que les bribes. Au moins, dans cette munificence, je jouais, selon mes forces, mon rôle charitable d'Enfant Jésus.

Après le pain bénit, on rentrait un instant dans les livres de messe. Il y avait là deux pages en français d'impression très

serrée. On s'unissait de cœur à la communion du prêtre. On en appliquait le mérite à ses amis : « Nous vous prions en particulier pour N... et N... » Je cherchai pendant plusieurs années quels pouvaient bien être ces deux « N » pour qui je devais implorer la grâce du Très-Haut. Je ne trouvai que Nabuchodonosor et l'Empereur Napoléon III. Je nommais avec respect des personnes si considérables. Je leur attribuais tous les bénéfices de mon sincère recueillement.

Il n'était plus troublé que par l'apparition des quêteurs.

D'abord passait un vicaire conduit par le suisse. Son surplis blanc retombait constamment sur ses mains ; il le rejetait vers la saignée du coude avec un geste que je vois d'ici, et qui le faisait ressembler à un ange. Puis, le bedeau promenait entre les rangs de chaises une dame patronnesse qui quêtait pour les pauvres. C'était pour les paroissiennes élégantes une occasion d'arborer une toilette neuve, un chapeau clair, et de répandre leur sourire. Je passais avec empressement la bourse des dames aux dévotes de la rangée, mais je n'y déposais pas mon aumône. Je la réservais pour un sacristain qui venait après les autres, glanant quelques sous, jamais de pièces, dans un plateau de métal.

Il disait, en faisant sonner cette monnaie sur son plat :

— Pour les trépassés !

Il était louche, sa bouche s'accrochait à son oreille, ses cheveux plats le coiffaient comme une perruque de pitre, une bretelle noire lui suspendait sur la poitrine des emblèmes funéraires. Je l'aimais pourtant plus que le beau suisse à plumes, plus que les dames en chapeau mauve, je l'aimais pour sa laideur. Je l'aimais pour son abandon, pour la terne mélancolie de sa voix qui, scandée du petit heurt des sous de cuivre, laissait tomber sur mon cœur ces paroles inexplicables :

— ... Pour les trépassés !...

HUGUES LE ROUX.

(*A suivre.*)

LES CAMELOTS DE LONDRES

Si toutes les grandes villes sont le séjour favori des élégances et des richesses, elles sont aussi les grands égouts collecteurs de toutes les misères de la société. Les riches viennent y chercher le décor qui sied à leur opulence ; les misérables l'isolement au milieu de la foule, l'incognito, le morceau de pain que les métropoles peuvent seules donner aux irréguliers par les mille petites industries qu'elles seules peuvent alimenter.

Ces épaves du ruisseau, *the waifs of the gutter*, comme on les appelle à Londres, victimes de l'abandon, du malheur, du vice, ou d'un amour immodéré de l'indépendance et des aventures, pullulent dans les grandes agglomérations, principalement dans la capitale du Royaume-Uni, qui leur est particulièrement hospitalière.

C'est dans cette légion de malheureux que se recrutent, parmi les plus intelligents, les bandes de camelots qui exercent les mille petits commerces de la rue. Ne cherchez pas leur adresse : ils sont tous entassés dans les étroites sentines de Wapping, Whitechapel, Shoreditch, Seven Dials, Clerkenwell, Southwark ou Drury Lane, en compagnie de tous les loqueteux de la capitale, à moins qu'ils n'aient établi leur résidence au milieu des voleurs, au fond des bouges, si respectés de la police, de Petticoat Lane, la *Ruelle du Jupon*.

Les camelots de Londres peuvent se diviser en deux classes : les camelots posés, pères de familles, qui vont vendre en ville les objets fabriqués la veille par la femme et les filles, tandis que les garçons vont ramasser le crottin sous les pieds des chevaux, porter les paquets, héler les fiacres ou cirer les souliers des passants; et les camelots célibataires, galvaudeux, escarpes, repris de justice, prêts à tout, ignorant le matin en se levant le genre de métier qui leur donnera le pain et surtout le *gin* de la journée, ne vendant jamais deux jours de suite la même

camelote et veillant, les soirs des jours de semaine, après la journée faite, sur les allées et venues clandestines de leurs compagnes, qu'ils possèdent sans partage le seul jour du Seigneur. Les Anglais leur ont, pour cette raison, pudiquement décerné l'épithète de *Sunday men* ; nous les désignons, chez nous, plus laconiquement, sous le nom d'Alphonse, ou d'un poisson fort en honneur à Dieppe.

La grande majorité des camelots posés de la capitale du Royaume-Uni semble rechercher la vente des spécifiques contre les maladies les plus courantes. Leurs centres d'opérations sont les quartiers les plus populeux. Les plus calés possèdent un cheval et un cabriolet et c'est du haut de leur voiture qu'ils haranguent la foule, non toujours sans quelque éloquence.

C'est ainsi que pratique celui qui s'intitule *le plus grand médecin des rues de Londres*. Lorsqu'il voit un certain nombre de personnes à proximité, il arrête son cheval et s'adressant à elles : « Voulez-vous que je vous raconte comment je suis arrivé à la fortune et à la gloire ? » leur crie-t-il. Immédiatement la voiture est entourée, la foule grossit et écoute religieusement. « Eh bien, je revenais un jour d'Amérique, n'ayant plus en poche qu'une demi-couronne et je marchais tranquillement dans Whitechapel Road, lorsque je vis un charlatan débiter au peuple ses médecines douteuses avec le plus grand succès. Comment, me suis-je dit, ces pauvres gens sont ainsi exploités ! et je me suis juré de vous délivrer de ces escrocs. Sans protection et sans aide, je suis arrivé à faire mes études ; j'ai recherché la manière de préparer les remèdes les plus efficaces le plus économiquement possible, et je suis venu combattre ces charlatans sur le terrain même de leurs exploits. Moi, je vous offre la santé en paquets : essayez de mon bitter de houblon en poudre, plus efficace que celui du docteur Soules qu'on vous vendra partout un shilling six pence ou deux shillings ; je vous donne de quoi faire vous-même une bouteille du même médicament en un paquet que je vous vends un penny. Quel est le gentleman qui a besoin de médicament et qui n'a pas un penny dans sa poche ? Je lui en ferai cadeau par amour de mon semblable. » Et il énumère toutes les maladies que guérit l'usage de son hop bitter. Pour peu que l'auditeur naïf ne soit pas en parfaite santé, il est sûr d'entendre parler du mal dont il souffre et comme, même dans les plus basses couches de la société anglaise, on a le

penny facile, chacun achète le paquet, qui du reste n'a rien de malfaisant, au contraire.

Lorsque le grand docteur a épuisé sa provision, il se convertit en dentiste et vend sa poudre Cherry Blossom qui entretient les dents, les blanchit, les empêche de se gâter, raffermit les

Expérience avec deux verres à vin.

gencives. Pour prouver ce qu'il avance, il fait un signe à un petit garçon, qui le suit toute la journée, et qu'il semble désigner au hasard, de monter dans sa voiture et il lui nettoye publiquement la bouche. L'enfant montre ensuite ses dents à la foule émerveillée. Est-il besoin d'ajouter que le sujet jouit d'une fort belle denture et que le *docteur* ne l'a choisi que pour cette raison. La boîte de poudre Cherry Blossom coûte également un penny.

Ainsi grossit journellement la cassette du « plus grand docteur des rues de Londres » des pennies des miséreux.

Un autre marchand de santé, non moins connu des habitants

des quartiers populeux de Londres, est l'auteur du fameux tonique *cure all* (qui guérit tout). Debout dans sa voiture, il prend deux verres qui paraissent également propres. L'eau qu'il y verse reste pure dans l'un, et devient boueuse et rougeâtre dans l'autre. Saisissant l'un et l'autre verre : « Voilà, dit-il à la foule qu'il a su intriguer, l'image de vos santés. Les uns se portent bien et leur sang est aussi clair que cette eau; les autres sont malades et leur sang est chargé d'impuretés comme l'eau que j'ai versée dans ce dernier verre. Maintenant je vais laisser tomber quelques gouttes de mon tonique dans l'un et l'autre verre et vous verrez que l'eau claire demeurera claire et que l'eau sale reprendra sa pureté primitive. » Il verse deux gouttes de sa liqueur et tout arrive comme il l'a prédit. « Mon tonique de même conservera la santé à ceux qui se portent bien, ajoute-t-il, et guérira ceux qui sont malades. »

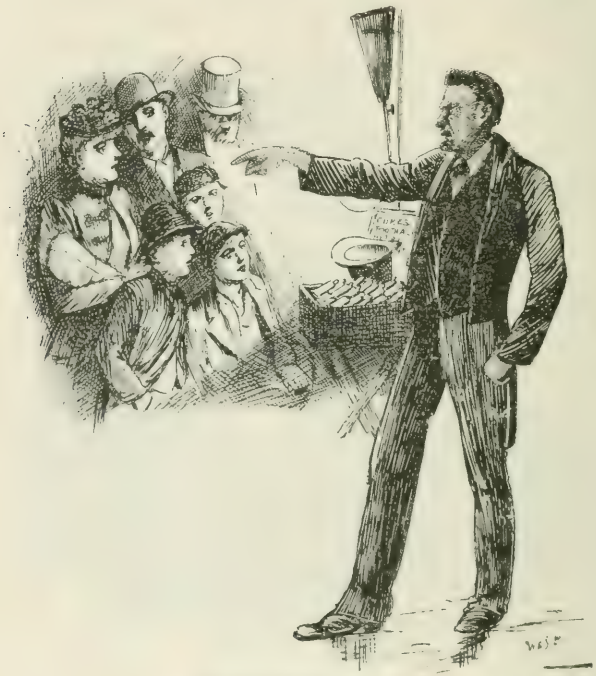
Il faut croire que les pauvres gens sont persuadés, car un grand nombre de mains se tendent vers l'énergique médicament.

Un autre fait sa spécialité de la guérison de toutes les maladies nerveuses avec une poudre composée de plantes médicinales : les névralgies les plus rebelles ne résistent pas à l'inhalation de la vapeur de l'eau dans laquelle on a jeté une pincée de cette poudre. Le guérisseur a un œil de lynx ; il découvre à première vue parmi les personnes qui l'entourent celles qui sont sujettes aux maladies nerveuses et il les interroge. Si elles en ont souffert, le remède les guérira sûrement; sinon, il préviendra le mal et l'empêchera de se déclarer.

D'arguments, l'orateur n'est pas avare, il parlera une demi-heure, s'il le faut, sans s'arrêter et ses arguments seront savamment gradués en vue de la persuasion. Quand il est au bout de son rouleau, il cite des exemples terrifiants de maladies nerveuses qui ont causé les pires désordres chez les personnes qui en étaient affectées : on l'a fait venir dans des cas extrêmes, au chevet des membres de la famille royale, alors que les célébrités avaient donné leur langue au chat, et sa petite poudre merveilleuse a opéré des miracles. Voilà comment il a fait fortune et pourquoi, une fois riche, il a voulu travailler au soulagement de ses semblables sans prélever sur eux le plus petit bénéfice.

Mais ce ne sont pas les camelots de l'ordre médical qui ont le plus de mérite. Ils trouvent des arguments faciles dans les

livres, prospectus, etc., qui leur permettent de se former assez facilement un bagage suffisamment scientifique et éloquent pour tenir les masses grossières attentives à un sujet qui les touche autant que celui de leur santé ; ce sont les autres camelots, marchands de mille petits riens parfaitement inutiles, qui ont à



Une guérison instantanée.

déployer des trésors d'éloquence pour persuader le bon public. Il est vrai que ces derniers cherchent avant tout à arrêter la foule, à la faire se grouper autour d'eux, à la tenir subjuguée par la beauté de leurs périodes, tandis qu'un adroit comparse, explorant les poches, travaille à réparer l'insuffisance prévue de la recette.

Ainsi opère en partie double le camelot marchand de vieux numéros de magazines que vient de lui vendre un éditeur, encombré de bouillons, au poids du papier. Celui-là trouve toujours à démontrer qu'une vieille question, traitée dans le numéro qu'il offre, revit dans l'actualité du jour même, ou qu'un

grand écrivain d'Angleterre y avait prédit les événements qui sont en train de se dérouler et il se plaint éloquemment que de telles pages, de véritables prophéties qui eussent dû éviter une perte ou un malheur à la patrie, soient restées lettres mortes et aient été dédaignées des lecteurs contemporains. Ou bien il soutient la thèse contraire et prouve qu'il est possesseur de numéros très rares que le British Museum voudrait bien posséder. Qu'il vende ou non, le marchand de vieux magazines est à peu près sûr de gagner sa journée ; le soir il se partage la recette avec son complice dans un bar borgne de Petticoat Lane.

L'escamoteur, le *conjuror*, comme l'appellent nos voisins, porte sous son bras et dans sa poche tout son matériel d'exploitation. Lorsqu'il juge le moment propice, qu'il ne voit à l'horizon aucun casque pointu de policeman dont il craint le sacramentel *Move on* qui correspond à notre « Circulez », il pose à terre son chapeau, ouvre une sorte de trépied sur lequel il pose une tablette recouverte d'un tapis, tire de sa poche un petit cochon d'Inde, une petite boîte contenant des verres fragiles, un poids, sa baguette magique, retrousse ses manches jusqu'au-dessus des coudes afin de bien montrer qu'il n'y fera rien disparaître, et commence sa représentation. Il fait disparaître le cochon d'Inde, jongle avec le poids et les verres et fait le tour de la société. Il faut une grande habileté de prestidigitation à cet escamoteur des rues qui n'a à son service ni accessoires, ni préparatifs. Il est rare que quelques pennies ne tombent pas dans son chapeau à chaque petite séance ; du reste, son compère est généralement dans la foule des spectateurs et se charge de faire sortir des poches les pièces récalcitrantes.

L'escamoteur.

Time is money. Le temps, c'est de l'argent, et quelques camelots ont des moyens plus rapides de faire faire le cercle autour d'eux. Ils présentent à la foule un jeune homme sur la tête duquel ils ont enfoncé le bonnet des condamnés à mort. Ce spectacle, toujours le même, a cependant le don d'exciter l'intérêt, tant le peuple est curieux de voir l'appareil dans lequel les condamnés montent à la potence. Au signal donné, le jeune homme explique quelques phénomènes extraordinaires et surnaturels qui devraient se produire si l'attention était plus grande. Lorsque l'assistance est suffisamment nombreuse, le camelot enlève le bonnet à son compagnon, qui plonge dans la malle ouverte devant lui et en extrait un journal quelconque. « Mesdames et Messieurs, dit-il, mon maître qui habite ici près, afin de faire connaître ses bagues électriques en or d'Abyssinie, m'a envoyé ici avec la permission d'en vendre une douzaine seulement au prix d'un penny. Ce sont les mêmes que celles qui sont annoncées dans ce journal (il le présente à l'envers à l'auditoire), 1 shilling six pence. Que tous ceux qui vont m'en acheter ne s'en aillent pas, je m'engage à leur rendre leur penny. » Il dit les effets bienfaisants de la bague qui vaut bien les deux sous et vend sa douzaine de bagues. S'adressant alors aux acheteurs : « Que ceux qui préfèrent aller l'acheter 1 shilling six pence à côté, chez mon maître, lèvent la main, je vais leur rendre leur penny. » Il rend l'argent aux rares personnes qui ont obéi au commandement et c'est cela en moins de vendu.

Alors il montre un autre article d'Abyssinie, encore plus avantageux que le premier.

Un autre vend de la coutellerie domestique, tous produits de Sheffield, la célèbre ville manufacturière de l'acier anglais, « la première ville du monde pour l'acier », prononce-t-il avec orgueil, et, pour attirer le public, fait des expériences au moyen d'un aimant. Inutile d'ajouter qu'il n'est pas entré une once d'acier dans tous ses ciseaux et couteaux de pacotille.

Un camelot artisan, assis sur le trottoir, à l'angle d'une rue, n'ayant pour tout outil qu'une pince, travaille le fil de fer et fabrique, séance tenante, pour un penny, un vélocipède pour un enfant, un petit porte-bouquet pour une demoiselle. Pour un peu plus, on peut se commander une belle suspension ou un dessous de plat, fort bien tourné du reste. C'est le type du camelot honnête.

Un autre type, et non le moins fréquent, est le type du déclamateur, *elocutionist* disent les Anglais. Celui-là est vêtu d'une grande redingote plus ou moins crasseuse, qu'il a achetée pou quelques bobbs (shillings) au *Cloth Exchange* (marché aux habits) de derrière Petticoat Lane. Il commence par énumérer les nombreux malheurs qui, de premier acteur de Sa Gracieuse Ma-

Coutellerie domestique.

jesté, l'ont fait tomber à l'état de déclamateur des rues : « Je possède, dit-il, toute la littérature ancienne et moderne, demandez-moi de vous déclamer tel morceau d'Homère, de Sophocle, d'Euripide, tel passage d'un discours de Démosthène ou de Cicéron, telle page de Shakespeare qu'il vous plaira, je possède tout et je ne vous demande que six pence, juste ce qu'il me faut pour payer mon logement cette nuit, pour commencer. » Les six

pence tombent quelquefois, tant ce peuple aime l'éloquence, mais jamais il ne se trouve dans le public quelqu'un pour imposer un morceau, de sorte que notre homme déclame invariablement « *Christmas Day in the workhouse* », par George-R. Sims. Son débit ne manque du reste ni de chaleur, ni d'émotion.

Parlerai-je du juif anglais, qui, un poinçon à la main, perce le fond d'une vieille casserole d'un grand nombre de trous qu'il bouche instantanément au moyen d'une substance fondue à la chandelle, qu'il vend en bâton, à raison de deux bâtons pour un penny.

Enfin, le camelot qui n'a pas le moins de succès auprès des enfants et des femmes, c'est le *sweetstuffman*, le marchand de bonbons. Deux petits garçons suffisent à peine à ouvrir les sacs qu'il emplit, pour un penny, de pâtes multicolores au parfum que l'on désire. Si le client du *sweetstuffman* n'a rien à redire sur la quantité, il pourrait, s'il avait le moindre goût, se plaindre de la qualité ; mais l'abstinence forcée à laquelle il lui faut se résoudre la plupart du temps à l'égard des douceurs, l'impossibilité où il est de s'en payer de plus fines qu'il ne soupçonne même pas, l'empêchent de se montrer difficile. Aussi, le marchand de bonbons est-il sûr de sa clientèle.

Je n'ai pas la prétention de décrire toutes les petites industries qui font végéter une partie des innombrables miséreux de Londres. Je ne veux pourtant pas clore cette courte étude, sans dire un mot des *sweepers*, les boueux volontaires qui, munis d'un balai usé, à manche court, vous frayent un petit passage de vingt-cinq centimètres, d'un trottoir à l'autre, dans la boue. L'absence d'égouts dans une grande ville comme Londres, où il pleut les trois quarts du temps, fait qu'on laisse séjourner la boue tout le jour et qu'on l'enlève la nuit dans des tombereaux, qui vont la jeter à la Tamise. On voit d'ici l'importance des *sweepers* que le gouvernement anglais devrait bien déclarer d'utilité publique. Donc, les *sweepers* vous frayent un chemin et vous demandent un *copper* (cuivre), un penny. Ils ne travaillent que le soir. Mais, dira-t-on, si l'on traverse vingt ou trente rues, cela finit par devenir fatigant et coûteux. — Oui, certes, à moins que vous ne vous fendiez pas du copper, auquel cas, si un policeman, un gentil bobby n'est pas à proximité, le *sweeper* vous envoie sur votre pantalon ou votre paletot, la boue qu'il avait écartée à votre intention. Il est vrai que le *sweeper* ne vous demande rien,

si vous traversez ailleurs que dans son sentier, mais alors il vous faut faire un petit détour, car il s'arrange toujours à tracer son sillon dans le sens le plus court.

Bien que cette catégorie n'appartienne pas, à proprement parler, au *monde* des camelots, elle devait trouver place dans cette étude, car elle constitue une des petites industries originales de Londres. Les malheureux *sweepers* se recrutent parmi les noirs qui, engagés comme domestiques par de riches Anglais au cours de leurs voyages dans les colonies, les chassent au bout de quelques mois, sans se soucier de ce qu'ils deviendront, sur le pavé en bois de la capitale civilisée.

Il existe à Londres beaucoup d'autres petites industries qui, toutes, font plus ou moins vivre leur monde et qui permettent à l'observateur de conclure que, si le type camelot tend à disparaître dans les autres pays, la capitale du Royaume-Uni lui offrira longtemps encore une hospitalité secourable.

J.-H. Aubry.

Deux bâtons pour un sou.

LE GESTE[1]

(Suite.)

Trois jours plus tard, Gabriel disait à Lucienne :

— J'ai une nouvelle à t'apprendre... le pavillon d'à côté est loué... j'ai rencontré le propriétaire.

— Ah ! par qui ?

— Je ne sais pas trop... Ah ! si... une dame malade... seule, avec une servante... donc, sans doute, ni gêne ni bruit... au besoin, on haussera le mur.

La *Dame blanche*, la *Revenante*, faisait son apparition : le pavillon n'était plus désert, il était hanté.

Lorsque Deschellerin apprit la décision de Morsalines, le consentement de Raymonde, d'abord il refusa d'y croire, puis s'indigna. C'était insensé ! Il connaissait les deux maisons de Croissy, elles se commandaient l'une l'autre ; c'était presque la vie en commun. Il prononça les mots : erreur de conduite, faute

(1) Voir les numéros des 10 et 25 octobre, et 10 novembre 1896.

de sens moral, prédit de grands malheurs, s'opposa de toutes ses forces à la réalisation de ce projet qu'il jugeait absurde ou infâme.

Frédéric Dombasles, lui-même, dans l'occasion, osa être d'un avis contraire à celui de Gabriel ; il appuyait Deschellerin : avec Raymonde à sa porte, le mari de Lucienne serait en butte à d'éternels dangers ; il faudrait une dissimulation de chaque heure, observer chaque mot, chaque geste, vivre une vie factice, dans l'éternel souci du mensonge des yeux. Un rien pouvait les perdre..

— Et alors, reprenait le médecin, qu'arriverait-il entre Lucienne et toi ? Le divorce ?

— Jamais ! affirmait le mari.

— Donc ce sera Raymonde que tu devras sacrifier une seconde fois, l'éloigner pour ne plus la revoir, objectait Dombasles.

— Cela, pas plus ! déclarait l'amant. Et il tentait de s'expliquer, de se justifier. Quel danger réel... hors ses deux amis qui sauraient se taire, mentir aussi ?

— Joli rôle que tu nous donnes ! grognait Deschellerin.

Oui, hors ses deux amis, parmi ceux qui fréquentaient sa maison, personne n'avait connu Raymonde ; ni Trémorel, ni Chauvelin, ni Lajolais, ni Vermenton... Enfin, puisque entre Raymonde et lui tout était fini, ce n'était qu'une amie après tout... Quel mal ?

— Hypocrite ! criait le médecin... tout est fini ?... Jure-moi que tu crois cela, que tu l'acceptes... Ah ! ah ! tu te tais... c'est prudent... Et puisque tout est naturel, légitime, eh bien alors, pourquoi te caches-tu ? C'est si simple de dire à ta femme : « J'installe à côté de nous une vieille amie à moi... » Essaye un peu ... tu verras si les mots te sortent de la bouche...

Morsalines baissait la tête, Frédéric amplifiait :

— Tiens, tout et tous me font peur... même, surtout Camille... Elle n'a pas ses yeux dans sa poche, celle-là... Elle flairera tout de suite une odeur d'intrigue...

Mais l'autre l'interrompait :

— J'espère bien qu'elle ne sait rien... que tu ne lui as jamais conté mes histoires intimes ?...

— Non, certes... mais elle sait pourtant ce que sait tout le monde... que tu as eu, dans ta jeunesse, une tragique aventure

de cœur... que tu en as longtemps souffert... C'est un point de départ qui peut mener très loin.

— Eh bien, tu la feras taire !

— Ah ! c'est commode à dire. — Je ne suis pas le maître, moi, hélas! c'est Camille qui fait *nos* volontés. Je n'ai qu'à répondre : Amen ! Sans quoi la vie n'est plus tenable, et l'on me jette au nez mon ancienne misère. Et puis, je crois qu'elle a pour Lucienne — c'est bien la seule — une réelle amitié... Elle prendrait parti pour elle contre tous... Tant pis si c'est contre toi.

Gabriel, exaspéré, rompit tout net :

— Mes enfants, vous êtes bien gentils... mais j'ai trente-six ans, quelque expérience du monde. Je crois avoir prouvé que je ne suis pas un imbécile...

Frédéric coupait la phrase :

— Tu parles comme Lajolais... *ma situation !*

— Eh bien, oui ! criait Morsalines furieux... je crois que j'ai le droit de régler mes affaires moi-même... Je le veux, ça sera !

— M. Gabriel Morsalines, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, récita Deschellerin, vous faites une sottise qui ressemble beaucoup à une infamie. Vos serviteurs n'ont plus rien à vous dire .. Dieu vous garde et le diable aussi !

— C'est bon, dit Gabriel, mais je compte que vous n'essaierez pas d'influencer Raymonde ?...

— Décidément, tu deviens bête ! lança Dombasles tout à fait hors de lui.

Et il recommençait la discussion. Certes, il n'entendait point combattre Raymonde, il en gardait le souvenir attendri du temps où il était malheureux, où elle l'accueillait les mains tendues. C'était une belle et noble nature... Eh bien, justement pour elle il fallait éviter les chocs, les amertumes... le scandale... lui choisir une jolie maison, à la campagne ; mais loin — des fleurs du silence, de la paix, une retraite, un refuge, un reposoir.

Là, Gabriel pourrait l'aller visiter en tout mystère, et puisque les événements mêmes rendaient impossibles la franchise, le grand jour, au moins, tout serait à peu près concilié, de la sorte pour les apparences et la sécurité.

— Hypocrisie pour hypocrisie, déclarait Morsalines, j'aime encore mieux la mienne.

Deschellerin, à son tour :

— Voyons... mon vieux, moi aussi, j'aime Raymonde, et ç

n'est pas d'hier... et puis, sept ans je l'ai soignée, je l'ai vue chaque jour; de plus, elle est malheureuse; donc, c'est de son côté que mon cœur penche... Mais ta femme, elle aussi, mérite qu'on l'aime, et puis, c'est la maman de Jacques... Sais-tu ce que tu vas faire ? C'est que, dans six mois, elles pleureront toutes les deux, que tu auras brisé deux cœurs, démoli ta maison sans que personne en ait tiré profit, pas même toi... réfléchis. Voilà la vérité !

Mais Gabriel, buté, ancré dans son idée, concluait à sa fantaisie :

— La vérité ! la vérité toute nue, toute la vérité, c'est que je suis aimé de chacune et que je les aime toutes les deux ! Qu'y faire ?

— Va te promener ! fit Deschellerin.

Le jour même, malgré l'opposition, ou peut-être à cause de l'opposition rencontrée, Morsalines avait fait louer par Raymonde le pavillon de Croissy. C'était une chose accomplie.

En acceptant cette compromission, la jeune femme obéissait à une complexité de sentiments que très certainement elle eût été dans l'impossibilité de discerner elle-même : il y en avait de bons, il y en avait de douteux, il y en avait de pires.

D'abord, elle se plaisait à l'idée de vivre dans le même air que Gabriel ; mais elle se jurait d'observer son rôle de témoin désintéressé, de n'être que spectatrice, de ne jamais céder, même à la surprise, et de se refuser toujours, quand même, à son ancien amant.

Puis, dans les sourds tréfonds de son cœur, peut-être éprouvait-elle une secrète joie à s'opposer à sa rivale, à paraître à côté d'elle, toujours offerte à la comparaison ; elle comptait sur sa beauté, sur les souvenirs ; il ne lui déplaisait pas d'être désirée, suppliée, encore qu'elle comptât ne jamais se rendre.

Enfin, en d'autres instants, instants tumultueux et troublés, elle se bornait à songer qu'après tout cet homme était à elle, qu'un accident les avait séparés ; mais que les droits restaient intacts de son côté, et que nul ne pourrait lui jeter la pierre, si même quelque jour, elle réclamait son bien. Elle n'aimait, ne connaissait que Gabriel au monde ; il était naturel, sinon légitime, qu'elle se réfugiât près de lui. De plus, il le voulait... il était responsable, elle s'inclinait, passive... et se justifiait ainsi.

La première fois (c'était le samedi 25 juin) que Gabriel, à

Croissy, vit briller une lumière à la fenêtre du pavillon spectral, il s'arrêta dans la nuit, au milieu d'une allée, et songea : Donc elle était là, Raymonde ; près de lui, arrivée du matin ?

Le cercle de ses affections se resserrait étroitement ; il les avait toutes logées dans ce même coin ; elles s'abritaient sous ces mêmes arbres. A cent mètres l'une de l'autre, cette nuit, allaient dormir sa femme et sa maîtresse ; et cela lui parut infiniment doux. Il n'éprouvait aucun regret ; il n'avait qu'un souci : celui de ne pouvoir franchir ce petit mur, si cela lui plaisait ; et, en quittant Lucienne, d'entrer librement chez Raymonde. Toute proche, elle restait lointaine. Se parler, le jour, il n'y fallait pas penser. Or, viendrait-elle jamais aux rendez-vous des nuits ?

L'existence frauduleuse commençait.

Cependant, les premiers jours, la nouvelle venue demeurait invisible ; aux fenêtres, dans la journée, personne ; dans le jardin, personne ; le soir, les rideaux, tirés aux deux étages, laissaient à peine filtrer un filet de lumière ; pas un bruit, pas une manifestation d'existence ; seule, parfois, la servante, lourde, massive, sortait de la maison, traversait une allée, tirant un seau d'eau, traînant un panier.

Tous les matins, Gabriel, un journal dans les mains, errait aux alentours, allait et venait le long de la muraille qui démarquait les deux côtés de son cœur.

Personne ne se montrait ; on ne lui faisait même pas l'aumône d'un regard, d'une fugitive apparition à travers les feuilles ou derrière une draperie.

Il s'étonnait du peu de curiosité que témoignait Raymonde ; il s'était figuré sa jalousie aux aguets, épiant les gens, les faits ; il comptait l'exaspérer ainsi, la décider à la lutte ; et alors elle se serait livrée. Mais non, elle ne voulait pas voir ni être vue.

En cela, il se trompait peut-être ; un léger incident bientôt l'en avertit.

Jacques jouait autour de lui, toujours à grand fracas d'éclats de rire, d'appels joyeux, d'exclamations triomphantes... Tout d'un coup, son ballon lancé trop fort passa par-dessus le mur, tomba dans le jardin voisin ; l'enfant restait interdit, se grattant l'oreille ; il n'osait plus l'aller chercher, *maintenant que c'était habité*.

Brusquement, par le même chemin, le ballon reparut, aussitôt renvoyé. Gabriel avait suivi la scène ; il se sentit légèrement

pâlir. Raymonde était *là*... invisible, mais présente... et, sans doute, elle était *là* toujours.

Le lendemain, Lucienne, qui avait la vue un peu vague, disait à son mari :

— J'ai aperçu tantôt *la vieille dame* d'à côté... c'est la première fois ; elle n'est pas gênante...

Elle n'avait distingué que les cheveux blancs et, par eux, décidait l'âge. Gabriel sourit, attristé cependant. Puis il songeait : si Lucienne a entrevu Raymonde, Raymonde a dû observer Lucienne... la rencontre a eu lieu. Que pense-t-elle, la pauvre solitaire ?

Elle pensait des choses plutôt tristes, mais nouvelles. Toujours cachée, elle avait, en effet, de loin vu venir la jeune femme, sous les marronniers. Aussitôt elle n'avait plus vu qu'elle. Lucienne s'avançait, tête nue, blonde, discrète dans l'ombre ; rose, jolie, heureuse ; son corps jeune et souple se révélait sous la molle étoffe d'une robe presque blanche ; le pied était parfait, la main charmante, un peu grasse comme une main d'enfant...

Raymonde, les yeux ardents, penchée à travers les branches d'un fusain, la dévisageait... Avec désespoir, elle reconnut que sa rivale était simplement adorable...

A ce moment, Lucienne sortit de l'allée, entra sur la pelouse, au grand soleil : d'un coup ses cheveux s'embrasèrent ; sa face rose s'entourait d'or, de cuivre en fusion ; cela ruisselait, se tordait, vibrait, chantait en pleine gloire. L'effet était triomphal ; il se produisait comme une réponse, un défi, une affirmation. Raymonde, le cœur serré, se déclara vaincue... Hypnotisée, elle prolongeait sa contemplation.

C'est alors que Lucienne avait levé les yeux et l'avait aperçue à son tour.

Sur-le-champ, rejetée en arrière, la femme brune s'inclinait mentalement devant la femme blonde ; elle l'avouait, si Gabriel n'aimait pas Lucienne, il n'aimait personne ! Lucienne, c'était le rêve idéal d'amour incarné, la vision consolatrice ; Lucienne était le jour ; elle, elle était la nuit...

Et, peu à peu, dans son cœur meurtri, une paix tombait, un désir naissait, comme dans le cœur d'un enfant charmé : le désir d'approcher cette grâce vivante, cette vision radieuse, d'oublier tout, de n'être plus rien de l'ancienne Raymonde ; mais de vivre très près de Lucienne et d'être son amie.

Déjà, n'adorait-elle pas l'enfant, ce petit Jacques qu'elle savait par cœur? Chose étrange, dans cette conception de l'avenir, un seul personnage la gênait encore ; et ce personnage, c'était Gabriel.

Mais bientôt la tristesse revint de se sentir ici-bas enseulée, inutile, et de songer qu'à disparaître, elle ne laisserait aucun regret, qu'au contraire, sa mort pourrait être saluée comme une délivrance. Depuis les premiers temps de sa triste enfance, elle était maudite ; elle souffrait sans relâche des fautes par les autres commises.

Pour la millième fois, elle récapitulait : son père indigne dans la vie et la mort, lui barrant, de son cadavre déshonoré, la voie ouverte à tous; elle avait une marque au front; son nom était flétri... sans cela Gabriel l'eût épousée, elle aurait vécu au grand jour... et si la destinée avait, à certains points, repris semblable, si elle avait été, de même, frappée de folie, Gabriel n'aurait pas réclamé le divorce pour se débarrasser d'elle... Et, le jour du miracle, elle l'aurait retrouvé.

Mais non; elle était, pour le monde, infâme et méprisable; son passé sans reproche, sauf son unique amour, qui donc le connaissait, à part trois amis qui ne pouvaient parler? Elle continuait à être hors la loi, et même hors de la vie... sans rôle, sans droits, sans devoirs, pouvant beaucoup de mal, ne pouvant pas de bien.

...Assombrie, farouche, elle réfugia sa détresse dans un coin morne de son jardin, où se penchaient vers la terre des arbustes moroses; pendant des heures, elle n'en bougeait pas, assise sur un banc, la tête basse et les bras tombés. Elle vécut là trois jours. C'était le plein été; dans la chaleur lourde, elle se complaisait à la torpeur, s'efforçait de ne penser à rien, d'exister sans savoir comme une bête au gîte.

Mais les éclats de rire de Jacques, envolés de là-bas, arrivaient jusqu'à elle. Alors elle ne savait plus si elle aimait Gabriel et détestait Lucienne; ou si elle n'eût pas vite donné l'amour de Gabriel pour vivre honnêtement, entre Lucienne et Jacques, acceptée, reconnue, seulement même tolérée, comme une vieille parente, à l'abri du soupçon, partie vers une fin tranquille, après tous les renoncements.

Morsalines, lui, comptait les jours. Voisine, à dix pas de lui, son ancienne maîtresse, de nouveau désirée, se faisait aussi absente, aussi lointaine, que s'ils eussent été séparés par les

mers. Il avait peur des pensées qu'elle devait remuer dans son isolement. N'était-il pas convenu qu'ils se verraient vivre, au moins ? Il n'arrivait pas seulement à distinguer la tache de sa robe à travers les feuillages. Il y perdait des heures, sans résultat. Il considérait avec rage ce petit mur, à peine haut d'un mètre et demi, sur lequel il pouvait s'appuyer des deux coudes, qui suffisait pourtant à barrer l'horizon, à clôturer son rêve. Il perdit patience. De Paris, en déguisant son écriture, bien connue à la poste de Croissy, il se décidait à adresser cette lettre, moitié menaçante et moitié suppliante :

« Raymonde,

« Que penses-tu ? que fais-tu ? Voici huit jours que je te sais là... tout près, que je te guette, que je t'attends. Rien ! Jamais tu ne fus plus éloignée de moi ; où tu étais, j'avais le droit de t'aller voir... mais, à présent, tu vis recluse, certaine que je n'oserai pas... Est-ce cela que tu voulais, en acceptant de vivre à Croissy ? Prends garde... Je n'ai pas peur des décisions extrêmes... prends garde que quelque jour, quelque nuit, je ne franchisse le misérable obstacle ; et, qu'au risque d'un scandale que tu auras cherché, je ne tombe devant toi, pour te demander des comptes. Laisse-toi voir au moins. Tous les matins, je descends au jardin. Tu es prévenue. A bientôt, je le veux.

« Gabriel. »

Sans s'en douter, Raymonde jouait le jeu qu'une pire coquette eût inventé pour la circonstance. Elle se fût donnée ou redonnée plutôt, dès les premières rencontres, que, peut-être, rapidement, par satiété, par surprise de ne trouver qu'une petite joie là où il en rêvait une grande, par comparaison encore, — car Lucienne était forte de sa beauté, de sa jeunesse, de son droit d'épouse et de mère — Gabriel se fût ressaisi, et l'eût délaissée à tout jamais. Mais, absente refusée, elle grandissait en idéal, ravivait la passion par le continuel désir, toujours déçu — occupait sans cesse l'esprit de son amant, par l'indicible charme de ce qui n'est pas et pourrait être.

Quand il compta que sa lettre était arrivée à destination, Gabriel descendit un matin dans l'allée des platanes, s'installa sur le banc de pierre où, un mois plus tôt, avec Dombasles, par une soirée inoubliable, il avait évoqué les fantômes et revécu le

passé. Les yeux fixés sur le pavillon, il attendit. Personne ne parut encore. Il s'enfiévrait, mais le même jour, Lucienne lui disait :

— J'ai vu de plus près notre voisine... elle n'est pas vieille du tout, malgré qu'elle ait des cheveux blancs... elle est même jolie. *Tu verras... Regarde-la mieux.*

Morsalines répondit par des mots évasifs... tout cela, semblait-il, lui importait peu. Mais en lui-même, il répétait : Elle est venue ! elle est venue ! Le hasard a voulu que je ne fusse pas présent à l'instant précis... ou trop tôt ou trop tard, mais elle est venue ! Elle reviendra !

Et, toujours vaniteux, certain encore de sa beauté physique qui n'avait pas faibli, il comptait bien la reprendre, comme il l'avait prise jadis, par des apparitions journalières, théâtrales, des successions magnétiques d'entrevue et de contemplation. Elle ne résisterait pas à l'appel de ses yeux, à l'aimant de son cœur. Il fut joyeux ce jour-là.

Le lendemain, il reprenait son poste, allait et venait, s'affirmait, se faisait visible, tentait d'attirer l'attention ; rien ne bougeait de l'autre côté du mur. Mais soudain Jacques accourait retrouver son père, se jetait dans ses jambes, l'accaparait tout entier.

Alors, dans le jardin voisin, des pas légers firent crier le sable de l'allée et Raymonde se manifesta. Les deux amants croisèrent leurs regards. Elle était pâle et triste, d'un grand air résigné : devant son fils, lui n'osait même plus la regarder en face; c'était sur cette sauvegarde qu'elle s'était fiée sans doute.

Elle obéissait, s'approchait, s'attestait vivante, — parce qu'elle se sentait protégée, défendue par la présence de l'enfant... Et ainsi, toujours, pendant une semaine, Gabriel n'entrevit Raymonde que lorsque Lucienne ou Jacques marchait à son côté, — lorsqu'il n'était pas seul et livré à lui-même.

Il comprit la tactique, s'enragea dans sa défaite, commençant à douter réellement de parvenir jamais à vaincre cette résistance, cette obstination.

Dans ses variations d'âme, ses évolutions sentimentales, Gabriel, désormais, n'exista que pour Raymonde. En elle, il s'absorbait... Le reste devenait négligeable.

Le reste ? c'était Lucienne évidemment. Mais ne l'avait-il pas à lui, à toute heure du jour ? Ne la possédait-il pas tout entière ?

N'avait-il pas le droit et le pouvoir d'entrer tous les soirs dans sa chambre, si cela lui plaisait ?

Il avait soif de l'autre, de cette transfuge d'amour, de cette esclave révoltée qui ne voulait plus, et dont, après huit ans, la possession lui eût paru nouvelle, avec, en plus, le piment du souvenir et cette vanité d'être vainqueur deux fois. — Raymonde ! — Il en rêvait ; et, comme dit le peuple, il se languissait d'elle.

Enfin, dans sa déception, reconnaissant, hélas ! qu'il ne lui suffisait plus de se montrer pour conquérir, puisque, physiquement, il échouait encore, il résolut de tenter la séduction morale.

C'était après avoir lu un de ses livres que, jadis, Raymonde était *descendue*, comme elle disait, et s'était offerte ; il imagina de lui envoyer ses derniers ouvrages, composés dans l'entre-temps de sa folie, ceux qu'elle ne connaissait pas.

Peut-être, alors, se laisserait-elle reprendre par l'admiration ; puis, pour qui savait lire, ces livres bien souvent parlaient d'elle, détenaient des allusions, des doubles souvenirs qui la pourraient toucher.

Mais, en ces mêmes jours, de menus événements s'accomplissaient, qui amenaient déjà des résultats.

Où son père avait échoué, Jacques abordait sans encombre en plein jour, et sans plus de gêne, lui. Ce fut encore l'invisible parabole de sa balle aventureuse qui fut le trait d'union entre les deux jardins. Invariablement elle passait le mur et allait se loger dans les plates-bandes voisines. A sa suite l'enfant grimpait comme un chat en maraude, profitait d'un éboulement de pierres qui faisait brèche, et pénétrait chez autrui...

Or, une fois, au milieu de cet exercice Jacques perdit l'équilibre et s'en fut rouler de l'autre côté, la tête la première ; deux mains nerveuses l'arrêtèrent dans sa chute et le replantèrent sur ses pieds. Nullement effarouché, il considéra qui le sauvait ainsi, vit une figure qui ne lui déplut pas, et, comme il savait son monde, remercia dans un éclat de rire. Raymonde, elle aussi le contemplait ; il était déjà hardi et volontaire, avec des yeux très droits. Elle lui demanda la permission de l'embrasser. Il l'octroya en bon prince, et même tendit les bras et rendit les baisers.

En sentant sur sa poitrine cette chair vivante, cet enfant de son amant, la pauvre veuve illégitime entrevit dans une seconde les joies furieuses de la maternité.

L'enfant, malgré son âge, s'étonna lui-même de la violence, de

la passion avec laquelle *la Dame* le serrait contre elle. Elle lui dit enfin :

— Vous savez, ne vous gênez pas... Venez chercher votre balle autant de fois qu'elle tombera chez moi... mais prenez garde... C'est haut pour vous !

Il répondit, un peu humilié, que ce n'était pas haut du tout, que le pied lui avait manqué par hasard, et qu'il dirait à son père de retirer encore deux pierres.

Puis sa balle dans sa poche, il cria : « Adieu, *la Dame !* » et retourna chez lui par le même chemin, sans accident cette fois. Aussi, très fier de la revanche, tourné vers Raymonde, de chez lui, il lançait encore :

— Tu vois !

Dès lors, il n'hésita pas plus. Pour un oui, pour un non, il escaladait le mur, s'en allait en visite, avec ou sans prétexte.

Toujours bien reçu, il en arrivait à l'accoutumance, à une grande affection pour *la Dame*... « Pourtant, déclarait-il, elle n'a pas l'air gai. » Son père, averti par la servante anglaise épouvantée, bien loin de réprimander son fils, l'interrogeait avec un étrange sourire :

— Comment, tu passes le mur ?...

— Eh oui... pfuitt ! et ça y est...

— Et tu entres, comme cela, chez les étrangers ?

— Ce n'est pas chez les étrangers... c'est chez *la Dame*... Elle m'aime beaucoup, m'embrasse tout le temps — et moi je l'aime de tout mon cœur.

A cette déclaration, Gabriel enlevait Jacques dans ses bras, et, lui aussi, l'embrassait follement.

Et Lucienne s'imagina que son mari était fier de cet exploit d'un enfant de quatre ans qui escaladait des pierres sans peur, pénétrait dans l'inconnu pour y chercher son jouet. Orgueilleuse, à son tour, elle prononçait :

— C'est un homme !

Elle ne se doutait guère que, sur la peau de Jacques, Gabriel cherchait la trace des baisers d'une autre; que cet enfant était, pour lui, avant tout, un messager revenu d'une terre promise, dont il apportait, dans ses cheveux, les parfums, les caresses, la synthèse du désir.

Ce fut alors que Morsalines, sentant l'heure propice, dans un

ballot fermé, envoya ses derniers ouvrages. L'effet ne se fit pas attendre.

Par un crépuscule bleuâtre, alors qu'il était seul à l'endroit coutumier, Raymonde, lentement, sortit de sa maison. Sur le perron, elle s'attardait, très visible, et lentement encore, elle descendit dans l'allée et s'approcha du mur. Dans ses mains, elle tenait un livre qu'il reconnut.

Il tressaillit de joie, et lui tendit les bras... Alors l'abandonnée porta le livre à ses lèvres, l'y maintint une seconde. Gabriel, éperdu, oubliant tout, ne voyant qu'elle, la comprenant prête pour la défaillance, s'élança. Comme son fils, il allait courir après son jouet. Mais aussitôt, Raymonde s'enfuyait, disparaissait derrière le taillis, et ne reparaissait plus.

Ce n'était qu'une demi-victoire; et, dans cette ombre, qui, par degrés, se faisait plus profonde, l'homme heureux pleura des larmes chaudes et brama de passion vers l'éternelle dérobée. « Raymonde ! »

Ce fut son dernier cri, la nuit était tombée; il revint à pas lourds à sa maison à lui; mais, maintenant, les murs lui pesaient aux épaules du poids continuel d'un insupportable ennui.

Il allégua ses travaux, s'enferma le jour, veilla des nuits solitaires, dans son cabinet d'études. La tête entre les mains, il ressassait à plaisir l'amertume des souvenirs, parfois voulait lutter, vaincre et chasser le fantôme; il n'y parvenait pas, retombait à ses faiblesses, pour s'étonner après qu'un homme comme lui fût de la sorte à la merci d'un caprice de femme. L'orgueil ne désarmait pas.

— Moi ! moi ! j'en suis là...

Devant ses yeux hallucinés passait d'énervantes, d'irritantes remembrances; toute la gamme des anciennes Raymondes : l'enfant sauvage qui semblait l'éviter; la jeune fille grave au cœur une seule fois donné; la jeune femme à la passion fervente, maîtresse et sœur, ne voulant que son bonheur et sa gloire, ne vivant que pour lui. Même la folle !... Quand elle le repoussait avec son cri, son geste, elle était moins cruelle... oui, moins cruelle qu'à présent, où, consciente, sans dire non, elle ne disait pas oui, se montrait juste assez pour être désirée, puis rentrait dans son ombre, et s'en allait pleurer.

Car elle souffrait, elle aussi; c'était incontestable; qu'étaient ses jours ? Qu'étaient ses nuits ?

Hélas ! qui maudire ? Personne n'était coupable, tous étaient malheureux !... Et ce malheur pouvait s'étendre encore, aller frapper plus loin d'autres irresponsables.

C'était une hantise ; et il fallait sourire, dissimuler, être semblable à soi quand la vie était calme !... Raymonde !

Seule, la plainte du vent courbant les peupliers, les tressaillements de la nuit trompeuse répondaient à l'appel désespéré. Lâche, il s'abandonnait, noyait son cœur dans les regrets, souhaitant de troquer son nom, sa gloire, ses autres affections, pour une heure d'errance libre, au soleil, avec l'amour de sa jeunesse et la gaieté des vingt-cinq ans. Rêves creux qui le laissaient plus mou, plus prostré, remuant la bouche amère des lendemains d'insomnie. Chaque nouveau soir, l'obsession recommençait avec le perpétuel défilé des ivresses mortes sous son œil visionnaire, puis l'atonie de tout son être, la veulerie morne de son esprit détraqué.

Dans sa maison nouvelle, entourée de meubles nouveaux qui n'avaient pas d'histoire, Raymonde, réveillée après huit ans, vivait une vie immédiate, toute de l'heure, sans raccord de passé, sans certitude d'avenir.

Il lui semblait qu'elle était en voyage, habitait une hôtellerie, où elle séjournait un temps quelconque, plus ou moins limité. Au milieu de ces choses étrangères, un seul fil la rattachait aux époques lointaines : les livres de Morsalines.

Quand elle se tournait vers les possibilités futures, rien ne la rassurait ; mais elle se reprenait d'intérêt à la vie en entendant Jacques rire dans le jardin près d'elle, en regardant cet enfant qu'elle considérait un peu comme le sien, puisqu'il était le fils de Gabriel. C'était presque une consolation, que la présence continuelle de ce bébé jaseur qui lui tendait les bras par-dessus les obstacles.

Or, un jour, cette consolation même lui fit défaut ; un matin, un après-midi, un soir passèrent, et le jardin resta muet, soudainement attristé par l'absence de l'enfant. Ce jour-là, elle s'ennuyait encore plus que de coutume, mais elle se disait : « Demain, il reviendra. »

Le lendemain, il ne parut pas. Alors, elle s'inquiéta. D'un air indifférent, elle interrogeait sa servante, qui, par les commérages, se tenait au courant des affaires du pays. Et celle-ci répondit :

— Oui, paraît que le petit n'est pas bien... Il est couché.

A cette nouvelle, la pauvre femme restait endolorie. Elle s'était trop hâtée de chérir cet enfant, elle portait malheur; son influence néfaste se faisait déjà sentir; puis elle réfléchissait qu'elle n'avait pas seulement le droit de s'enquérir directement, de paraître intéressée ; cette démonstration eût pu sembler étrange. De quel droit aimait-elle cet enfant ? Et pourtant, à présent, elle pouvait juger combien son affection était profonde. Elle se désolait.

En effet, Jacques était malade... malaise vague, inaccentué ; il restait abattu, repoussait toute nourriture, ne parlait plus, promenant autour de lui les regards expressifs de ses grands yeux attristés ; sa chevelure indomptable retombait alanguie, accablée.

Morsalines, lui aussi, frémissait dans sa chair. Etait-ce déjà le châtiment ? Il avait laissé son esprit s'égarer au delà de sa maison, et voici qu'aussitôt la maladie et l'angoisse s'y abattaient.

Il regardait son fils, si pâle, rapidement maigri, avec quelle épouvante, offrant sa vie, à lui, pour racheter cette autre. Confusément, il rappelait ses connaissances médicales, cherchait le diagnostic, s'égarait aux suppositions et ne concluait pas.

Lucienne ne quittait plus l'enfant, uniquement mère, prise de peur, mais défiant le mal avec sa volonté.

Deschellerin, appelé, était attendu, lorsque Chauvelin, venu par hasard en visite, se présenta. Le médecin des jolies filles fut immédiatement consulté ; toujours optimiste et souriant quand même il déclarait :

— Ce n'est rien, rien du tout, fièvre de croissance, et puis un peu de la maladie à la mode, de l'influenzette... Dans deux jours, il sera d'aplomb. Ne l'enfermez pas ; portez-le dans le jardin, au grand air... il fait si chaud... Nous allons le soutenir par des reconstituants.

Il griffonnait une ordonnance. Et Morsalines qui, en d'autres circonstances, eût peut-être mis en doute la science de ce docteur mondain, l'écoutait, l'accueillait comme un oracle, du moment qu'il disait que *cela n'était rien.*

Selon la prescription, Jacques fut installé sur un lit improvisé, au milieu de la pelouse, sous l'ombre légère d'un tilleul. Tout de suite, il se ranimait au plein air, apparaissait plus vivant.

— N'importe ! fit Gabriel, je vais moi-même chercher Des-

chellerin ; je le ramènerai ; il dînera avec nous ; en quelques heures d'observation, il jugera l'état de Jacques et nous serons tranquillisés.

Il partit. Lucienne demeurait seule auprès de son fils, retombé dans une somnolence...

Des heures passèrent. Lucienne, absorbée dans une rêverie pour la première fois sombre, ne voyait rien autour d'elle. Elle ne voyait pas, de l'autre côté du mur, à vingt pas, une tête de femme, mal cachée par les feuilles, qui se penchait anxieuse, s'immobilisait, ouvrant démesurément des yeux déjà rougis qui ne quittaient pas Jacques.

Raymonde ne savait plus quand elle était venue là, mais n'était pas repartie. Elle contemplait l'enfant...

Soudain, il sursauta, s'éveilla de sa torpeur, promena ses regards changés sur l'alentour familier, et, tout de suite, lui, il aperçut, là-bas, l'ardente contemplatrice ; alors, de son doigt à peine dressé, il la désignait à sa mère :

— La dame !... Je la veux !

Lucienne suivait l'indication ; à son tour reconnaissait « la dame » ; elle hésitait, tristement souriante. Mais Jacques, volontaire, soulevé dans ses coussins, d'une voix impérative, appelait l'étrangère qui était son amie :

— Viens !

A cet appel, à ce cri, la malheureuse femme sentit une fois de plus, sur son cœur arrêté, tomber la honte, la peur, la malédiction des existences profanées... Qu'allait-elle répondre ?... Tout chavirait en elle... Elle ne savait plus. Mais déjà Lucienne s'était levée, marchait vers elle...

— Pardon, madame, il est souffrant... il faut l'excuser, lui passer ses caprices ; je sais que vous l'aimez bien... Voulez-vous venir le voir... puisqu'il vous demande... cela le distraira.

— Oui ! répliqua Raymonde, dans une aspiration de toute l'âme vers la vie au grand jour. Et elle sortit par sa grille, franchit l'entrée voisine, l'entrée interdite, courut à l'enfant.

C'est ainsi que, pour la première fois, les deux femmes se trouvèrent face à face. Raymonde comptait ne rester qu'un moment, mais Jacques s'endormit en lui tenant la main ; chaque fois qu'elle essayait, doucement, de retirer cette main, le petit malade ouvrait les yeux, accentuait la pression de ses doigts,

affirmait l'étreinte, retenait la main... *la petite main pâle, veinée de bleu.*

Elle dut se résigner, malgré son émoi d'être là, sa peur de tout et de tous, à demeurer longtemps et longtemps près du lit où dormait le fils de Gabriel. Elle et Lucienne ne parlaient pas, évitaient le moindre bruit : mais de chaque côté du lit, elles se considéraient du fond de leurs songes. Pourtant, Lucienne dit à voix basse :

— Vous aimez bien les enfants, madame?

Alors Raymonde fut vaincue : elle pleura. Lucienne, navrée de sa question, conclut que cette dame, qui était certainement veuve, avait dû perdre naguère quelque enfant adoré : et tout son cœur alla vers elle, subitement donné.

Lorsque Morsalines revint, il recula de stupeur au spectacle qui s'offrait : sa femme et sa maîtresse penchées sur son fils endormi. Lucienne, douce et tranquille au milieu du drame insoupçonné, présentait :

— Mon mari ; — Mme Chantrier, notre voisine, que Jacques a réclamée et qui a eu la bonté de se déranger pour nous.

Gabriel, raidissant ses nerfs, s'inclina devant Raymonde tremblante et prononça cette phrase qui pouvait être complexe :

— Madame, je vous remercie d'être là...

Mais déjà Lucienne reprenait vivement :

— Et Deschellerin?... Tu ne le ramènes pas?

— Non, dit Gabriel, mais il me suit... Dans un instant, il sera ici.

Puis, autour de Jacques, trait d'union des êtres et raison même des faits, les trois personnages, si singulièrement groupés, traitaient, à voix blanches et froides, des sujets bien quelconques, s'étendaient principalement sur les maladies du jeune âge ; tandis qu'obliqué dans le ciel, le soleil découpait des ombres dansantes de feuillages sur le petit lit clair où l'enfant sommeillait.

Enfin, Mme Chantrier se levait, saluait et s'éloignait. Morsalines la reconduisait le long de l'allée, jusqu'à la grille. Pas un mot ne fut prononcé.

Au dernier moment, il allait parler, quand la voiture de Deschellerin, arrivant au grand trot, s'arrêta devant eux : la jeune femme en profitait aussitôt pour se réfugier chez elle, tandis que

Deschellerin, déjà descendu, la regardait disparaître, n'en pouvant croire ses yeux :

— Voyons, je ne rêve pas... c'est Raymonde qui sort d'ici?

— Oui, dit Morsalines, Jacques l'a voulu... Je te dirai plus tard, mais viens vite, c'est de lui qu'il s'agit.

Deschellerin examina l'enfant, ordonna de le porter immédiatement dans sa chambre, l'ausculta, déclara que Chauvelin était un âne : — On se trouvait en présence d'une petite congestion pulmonaire... la fièvre était très forte ; toutes les précautions étaient à prendre... diète absolue dans l'expectative... il reviendrait le lendemain matin. Ne pas s'étonner, si, la nuit, un peu de délire se manifestait.

Alors le père et la mère, exagérant les transes, s'entre-regardèrent, désespérés. Jamais encore Jacques n'avait été malade, ils se sentaient sans force devant la conjoncture. Ils décidèrent de veiller toute la nuit.

En effet, la nuit fut mauvaise ; l'enfant se débattait, en proie aux cauchemars, se dressait en sursaut, appelait son père, sa mère, mais ne les reconnaissait plus. Deux ou trois fois aussi, il demandait « la dame ».

Tombé dans un fauteuil, Gabriel courbait la tête. Son fils allait mourir, c'était la punition. En face de lui, Lucienne également écroulée, engourdie de chagrin, regardait stupidement, sans rien voir.

L'aube les trouva tous deux livides, les traits creusés, la face changée et grave, marbrée de rouge, avec de la terreur plein les yeux.

Lorsque Deschellerin revint, il hocha la tête, peu satisfait, tout en s'efforçant de sourire, il disait :

— Le bonhomme est pris... en voilà pour quinze jours ! Voyons, du courage, que diable ! ne faites pas de ces figures de l'autre monde... ce n'est pas la première fois qu'un enfant s'enrhume ; il n'y pensera plus le soir de ses noces... Je vous réponds de le guérir, moi.

Cette matinée fut lugubre. De chaque côté du petit lit, Gabriel et Lucienne se tenaient immobiles, annihilés ; on avait apporté, tout autour du berceau, les jouets préférés de Jacques : des soldats, des pantins, des chiens, des chevaux en bois, encombraient la table ; il ne les regardait même pas.

Vers midi, un mieux se fit sentir. Il s'agita, repoussa sa cou-

verture, sourit à son père, à sa mère transportés, et de nouveau réclama « la dame ». Gabriel fut ému jusqu'aux moelles... Était-ce donc par atavisme ou par une pente naturelle, que le cœur de son fils allait de la sorte à Raymonde! ou bien, comme les animaux, les enfants vont-ils d'instinct à ceux qui les aiment!

— La dame!

Sur une carte, Lucienne traça cette courte phrase :

« Il vous demande encore... Voulez-vous? » Et elle signa : « Sa mère. »

Dix minutes plus tard, Raymonde entrait; depuis son lever, elle attendait, comptait presque que Jacques exigerait de nouveau sa présence. Elle fut installée... Et tous les trois ils étudiaient le petit malade, du même regard attentif, indistrait, anxieux.

En Raymonde, il ne subsistait rien des anciennes pensées; elle n'était plus qu'une seconde mère; sa nature grave la prédisposait à ce rôle de garde-malade, de sœur de charité.

Elle ne se laissait pas abattre, veillait utilement; et, de ses mains, l'enfant acceptait les potions amères; tel était son caprice; sa vue le calmait.

Dans cette maison bouleversée, on ne vivait que pour Jacques; Lucienne refusait de se rendre à table; Gabriel disait, en haussant les épaules : « Est-ce que j'ai faim! » L'attention était uniquement concentrée sur le bébé pâli qui respirait très mal.

Le soir, tous les deux, excédés de fatigue et d'angoisse, se traînaient aux meubles, paraissaient accablés. Raymonde n'osa pas proposer de veiller la nuit à leur place; elle était bien nouvelle venue dans la maison pour s'offrir aussi vite... Elle se retira donc vers dix heures. Mais, d'un élan spontané, Lucienne lui tendit les deux mains, en disant, sur un ton de prière :

— A demain, n'est-ce pas?

Cette seconde nuit pour tous fut affreuse : pour le père et la mère, épiant le sommeil pénible et les rêves agités de l'enfant; pour Raymonde, qui ne dormit pas. La fenêtre laissée ouverte à dessein, elle écoutait les bruits, tremblant à chaque instant d'entendre monter par la nuit calme quelque horrible clameur de mère désespérée, à l'heure suprême, devant une agonie.

Aussitôt qu'il fit jour, elle entrait d'elle-même dans cette maison

où sa conscience lui disait « va ! » sans arrière-pensée, uniquement poussée par la charité tendre.

Elle fut accueillie comme une sœur par Lucienne reconnaissante ; Mme Chantrier présente, elle consentait à prendre un peu de repos dans la chambre à côté. Jacques était plus calme ; le délire tombé, il avait reconnu son amie, avec un pâle sourire et des yeux moins éteints.

— Il va déjà mieux, fit observer Raymonde.

— N'est-ce pas ? criaient à la fois le père et la mère, élancés tous les deux vers la consolatrice, n'est-ce pas ?

Raymonde s'assit au chevet de l'enfant ; une grande paix se faisait dans son âme, son rêve était réalisé. Elle était acceptée, reconnue comme une vieille parente et elle renonçait à tout.

Dans la journée, M. et Mme Dombasles arrivaient à grand fracas, avec des protestations de dévouement. Ils avaient appris la maladie de Jacques ; ils accouraient ; la place de Frédéric était près de Gabriel, la place de Camille près de Lucienne, sa meilleure, son unique amie.

Mais, si Frédéric fut bizarrement décontenancé à la vue de Raymonde, de la sorte installée ; s'il balbutia des mots bêtes à la présentation, l'impression de Camille, pour être différente, ne fut pas plus heureuse. Tout de suite, elle fut jalouse de cette étrangère, qui, d'après elle, lui volait l'affection de Lucienne. Elle l'inspecta du haut en bas, fut presque impertinente et montra du dédain.

Raymonde rougissait devant elle, dans une transe que Frédéric eût parlé et que cette femme, d'aspect méchant, fût renseignée... Alors, on la chasserait ; elle ne verrait plus Jacques.

Dombasles comprit sans doute ; car, profitant d'un moment où Camille tournait la tête, il glissait :

— Raymonde, ma chère Raymonde... soyez tranquille, ma femme ne sait rien !

Elle le remercia d'un immense soupir et se réfugia délicieusement dans son rôle de garde-malade attentive.

Du moment qu'elle n'était pas la seule à offrir ses bons offices, Mme Dombasles se désintéressait. Elle ne demeura pas plus d'une heure et s'en alla d'autant plus vite que Jacques, quand elle s'était penchée vers lui, l'avait vivement repoussée avec un « Va-t'en ! » compréhensif. Elle partit, blessée au vif, bien décidée à connaître quelle était cette intruse... d'où *cela* sortait, qui

cela était... Et l'idée de cette petite enquête la déridait un peu.

Cette nuit-là, Raymonde insista pour garder l'enfant. Lucienne, brisée, consentit ; d'ailleurs sa chambre était voisine, elle laisserait la porte ouverte, Gabriel et Mme Chantrier devaient veiller à tour de rôle ; mais ni l'un ni l'autre ne songeaient à dormir.

Lentes, silencieuses, les heures, annoncées par la voix grave d'un carillon d'église ; au dehors, la nuit chaude de juillet, sereine et profondément calme ; dans la chambre du petit malade, endormi d'un meilleur sommeil, un homme et une femme, unis par la même vigilance et la même anxiété.

Dans leurs fauteuils, tous les deux enfoncés, muets, presque fondus dans la pénombre, tant l'abat-jour est bas sur la lampe — dissimulée encore derrière un paravent, — ils n'ont de regard que pour l'oreiller blanc, supportant la tête blonde.

La scène est suggestive dans sa simplicité familiale : le père et la mère sans doute ; le père et la mère, n'est-ce pas ?

Hélas ! cette évidence est fausse et trompeuse. Et c'est à cela surtout que, douloureusement, songe Raymonde au cœur meurtri.

Elle, Gabriel ; et, entre eux, un enfant ; puis, tout autour, l'intimité, la solitude, les murs clos du jardin, la tiédeur du logis... Ah ! si, dix ans plus tôt, par une projection psychique sur l'avenir, il lui avait été donné de contempler ce si bourgeois spectacle, de quelle joie plénière n'eût-elle pas tressailli ; car, fatalement, elle aurait, elle aussi, jugé sur l'apparence, se serait crue épouse et mère, tous rêves accomplis, en pleine possession des félicités saintes.

Hélas ! encore, elle n'est qu'une comparse, qu'une étrangère ; l'enfant n'est pas le sien ; elle n'est présente qu'en dépit de sa conscience. Cette place, même secondaire, son réel personnage ne l'occupe que par une sorte de fourberie, aggravée de complicités blâmables ; tout entière, elle n'est que mensonge ; sous son vrai jour, son véritable aspect, elle n'aurait jamais été accueillie.

Ainsi donc, cette tendresse, cette sollicitude et pourtant si sincères, pour Jacques endolori, ce dévouement sans bornes, fraude encore ! Elle a la sensation de voler quelqu'un et quelque chose, en étant là. Elle est illicite, se sait ennemie irréconciliable, malgré sa charité, son grand besoin d'affection pure, de réhabilitation, sa volonté d'oubli. Même sacrifiée, renonçante, prête aux abjurations, elle demeure inacceptable. L'ineffaçable passé la rend odieuse, et, sous la réprobation ambiante, elle plie les

épaules, se tasse dans son ombre, se fait petite avec humilité.

Le père, la mère... Oui, cela eût dû être... elle avait mérité ce double rôle, en eût été digne aussi bien que tout autre, et l'eût fièrement porté. Mais la destinée, railleuse, implacable et mauvaise, en a autrement décidé. Malgré la netteté, la probité de sa vie, elle représente le mal, et le mal avec toutes ses conséquences de désastre : le mal actif, entasseur de ruines.

Tristes, les heures, occupées de la sorte, à écouter des voix de regrets, de remords, des voix qui prédisent l'approche de nouvelles alarmes...

De son côté, Gabriel se livre à des réflexions équivoques; son désir est réalisé; mais à quel prix! Oui, sa maîtresse, de voisine s'est faite présente, respire près de lui, sa robe l'effleure... mais parce que son fils, son Jacques, lutte avec la mort dans un lit de souffrance! Le moindre mot d'amour serait criminel par cette heure d'angoisse, et ce n'est pas ainsi qu'il avait imaginé, dans sa folie dernière, un nocturne tête-à-tête avec cette fille brune, sans trêve convoitée. Comme tout tournait ironiquement à l'encontre de ses souhaits d'hier! « Une nuit seul avec elle, dans une chambre close! » Eh bien, cette nuit est venue, la chambre est close; il est seul avec elle; mais dans quelles circonstances!...

Jacques s'éveilla.

Aussitôt Raymonde se levait, le faisait boire; il acceptait tout d'elle, prononçait quelques mots vagues, et, dans un mièvre sourire, retombait à sa léthargie... Mais tous deux encore l'observèrent longtemps.

Ainsi, ils se trouvaient rapprochés, leurs deux têtes ensemble penchées vers l'enfant, et, quand sa respiration de nouveau s'apaisa, régulière, ils se redressèrent, s'entre-regardèrent, les yeux dans les yeux, les lèvres voisines, les souffles mêlés!

Le silence s'accentua, plus pesant, presque tragique; leurs nerfs exténués vibraient à fleur de peau, leur fièvre était la même, faite de toutes les fièvres. Brusquement, oubliant tout, Gabriel saisissait à pleines mains la tête de Raymonde, l'attirait à lui. Sa bouche chercha, trouva, surprit sa bouche, s'y arrêta. D'abord, elle fermait les yeux, chancelée, presque vaincue; mais, soudainement reprise, elle se dégageait, le repoussait, violente, murmurant :

— Vous êtes fou! Votre femme, votre enfant!...

Dans la chambre à côté, Lucienne, épuisée, dormait d'un som-

meil lourd. N'importe! à son tour, Gabriel recula, épouvanté de son acte, ayant peur d'être puni le lendemain par quelque catastrophe. Si Jacques était plus mal?

Raymonde avait repris sa place. Le front bas, désolée, elle se reprochait sa brève défaillance. Ce baiser, dans cette chambre, lui semblait un sacrilège; et sa honte d'elle-même en était alourdie. Elle se méprisait. Mais elle s'avouait qu'elle resterait quand même, continuerait sa fonction de garde, de servante, car elle n'avait plus la force, pour cent raisons complexes, de s'en aller d'ici.

Lentes, les heures...

Enfin, l'aube pointa, grise, violette, lilas; puis le soleil parut, tout flamba, se dora par les plaines, dans un réveil de gloire, et les oiseaux chantèrent.

Pâles, dans la clarté, les amants se redressèrent, corrigeant encore leur attitude, devant le jour accusateur.

Lucienne s'éveillait, accourait, presque nue, et contemplait son fils : « Allons, il semblait mieux, plus de fièvre! »

Dans la journée, des alternatives se présentèrent; la nuit revint, avec ses veilles partagées : tantôt les deux femmes, tantôt Lucienne et Gabriel, tantôt Gabriel et Raymonde; stoïque, infatigable, celle-ci s'offrait toujours. Lucienne disait :

— A présent, Jacques a deux mères...

C'était un incessant relai d'affections vigilantes, le long de ces nuits troublées; et durant une semaine il en fut ainsi. Un matin, Deschellerin, triomphant, s'écria :

— N-i-ni! C'est fini, levez-moi ce bonhomme! Qu'il mange à sa faim... Il ne reste qu'à le remplumer!

Ce fut une explosion de joie, de rires, de pleurs; Lucienne, quittant son fils, tomba dans les bras de Raymonde. A cette vue, Gabriel chancelant s'accrochait à l'épaule de Deschellerin. Celui-ci, sur la route de Paris, une heure plus tard, se remémorant cette scène, soufflait bruyamment, répétait dix fois :

— C'est tout de même drôle, la vie!

Fut-ce un effet de reconnaissance instinctive, un caprice de cœur irraisonné, fut-ce réellement un héritage paternel, une manifestation atavique, nul ne le dira, mais, sitôt sur ses jambes, Jacques ne voulut plus quitter Raymonde. Il l'aimait obstinément, sans distraction, avec persévérance. Dès le matin, il courait au mur, le franchissait tant bien que mal, et *tombait* chez son

amie. Mais ce mur l'ennuyait ; cette démarcation portait ombrage à ses sentiments... Le terrain devait être plan, l'accès libre entre lui et elle... la dame. Un jour, Gabriel surprit son fils, armé de la bêche du jardinier, aussi haute que lui : il s'absorbait dans une vaste entreprise, dont la difficulté ne le rebutait pas.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

L'enfant sourit et, sans explication, invita son père :

— Viens m'aider !

Jacques démolissait le mur.

A cette même époque, Mme Camille Dombasles donnait libre carrière à ses méchants instincts. Frédéric traversa de vilaines heures, subit mille âpretés ; elle avait flairé quelque chose de *pas naturel*, comme elle le disait. Comment ces Morsalines, qui se livraient si peu d'ordinaire, s'étaient-ils entichés tout d'un coup de leur nouvelle voisine, une Mme Chantrier, Raymonde Chantrier... que personne ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam, qui se donnait des airs respectables avec ses cheveux blancs ? Certes, elle n'avait pas de preuves, parlait en l'air, mais ses pressentiments l'avaient rarement trompée. Eh bien ! elle ne serait pas surprise que cette intruse fût très peu catholique... est-ce qu'on sait ? Peut-être une espèce, une créature... *une de ces femmes-là ?*

Le grand mot était lâché ; Frédéric frémit en lui-même. Partie sur cette pente, furieuse d'être remplacée auprès de Lucienne, Camille était capable, à force d'ingéniosité hargneuse, de découvrir la vérité.

Un autre jour, elle disait :

— Et puis, pourquoi cette femme-là est-elle venue habiter plutôt ici qu'ailleurs ? Il y avait dix ans que le pavillon restait à louer... Elle arrive... une femme seule, sans répondant... Après cela, elle en a peut-être un répondant, et pas bien loin de chez elle... ça sent la connivence... J'avertirai Lucienne...

Et encore :

— Moi, je la trouve laide ; mais les hommes sont si bêtes, ont des goûts si pervers, que je parie qu'il y en a pour la trouver bien... Au fond, ton Gabriel la regarde avec des yeux bizarres... Et cette sotte de Lucienne qui lui fait des grâces ! Et ce morveux de Jacques qui l'embrasse partout, comme s'il était grand... Tous ensorcelés... c'est de l'aberration... et d'un ridicule !

Sa femme et sa maîtresse près de son fils endormi. (Page 417.)

Frédéric s'alarmait de plus en plus. Camille aussi l'attaquait directement :

— Toi, tu sais, ne t'y fie pas, je te surveille... Tu m'as l'air d'en connaître plus long que tu n'en veux bien dire... Prends garde ! L'autre jour, quand j'avais le dos tourné, il m'a bien semblé t'entendre marmotter quelque chose à la Belle Inconnue... Ah ! si j'en étais sûre... mon petit !...

Puis, se faisant aimable, câlme presque, elle ajoutait :

— Voyons, Frédéric, dis-moi ce que tu sais !... Cela ne sortira pas d'entre nous.

Et lui s'en tirait, s'esquivait, en opposant l'apophtegme connu :

— Je sais... que je ne sais rien.

Alors, elle s'emportait, lui reprochait le passé, le présent, l'avenir ; lui rappelait la misère d'où elle l'avait sorti. Il était bien heureux de l'avoir rencontrée !... Mais il oubliait tout, prenait des airs de maître. Autrefois, avant le mariage, il n'aurait pas hésité à lui tout raconter, ses secrets ou ceux des autres...

Dombasles, courbant le dos, laissait passer l'orage et balbutiait :

— Voyons, veux-tu que j'invente ?

Furieuse, elle jetait en dernier argument :

— Ah ! ça donne confiance !... Tu sais bien mentir, toi !

Et, à chaque instant, l'inquisition, la torture, dans une querelle, reprenaient. L'antipathie de Camille pour Raymonde, grandie par le mystère, les obstacles, se haussait jusqu'à la haine. Elle retournait à Croissy, exprès pour observer.

Elle revit cette Mme Chantrier, installée *comme chez elle* ; se força jusqu'à lui parler, lui sourire ; hésita quelque temps, obligée de reconnaître que son ennemie possédait et de l'instruction et de l'éducation ; qu'elle était plutôt timide, humble ; mais en dessous, Camille s'attachait principalement à étudier Gabriel ; celui-ci, sans défiance, ne dissimulait plus assez. Camille surprit de profonds regards, longuement attachés, des phrases chuchotées dans une grande douceur... Elle conclut enfin :

— Si ça n'est pas fait, ça se fera ! La trahison est dans la place.

Désormais, elle redoubla d'activité dans la poursuite de son enquête. Elle se souvint à propos que, jadis, Gabriel avait tragiquement souffert d'une passion de jeunesse ; pourtant, elle

croyait à la mort de l'héroïne ; mais, à réfléchir, elle s'objectait que ce dénouement n'avait jamais été prouvé. Hé, hé ! voilà qui pourrait bien expliquer toutes choses. Elle aussi prononça le mot de revenante... Elle était sur la voie, il n'y avait qu'à suivre.

Elle documenta : du passé de Morsalines, quels étaient les témoins qu'elle pourrait interroger ? Et, tout de suite, elle nommait après son mari (ce traître qui lui paierait ça plus cher qu'au marché), elle nommait Deschellerin, Lajolais, Vermenton, Chauvelin, Trémorel...

Deschellerin ? celui-là lui faisait un peu peur : il ne se gênait pas pour être franc avec tout le monde, et, vis-à-vis d'elle, il allait jusqu'à la brutalité. Elle le sentait antipathique ; il ne parlerait pas. Lajolais, bavard par excellence, perfide volontiers, quel espoir ! Mais Vermenton, orateur par profession, député grandiloquent, quelle ressource ! Mais Chauvelin, toujours galant, ne sachant rien refuser à l'oreille d'une jolie femme, quelle aubaine !... Trémorel, étant bête, serait facile à confesser, quatrième appoint !

Elle les réunit tous, un beau soir, à sa table, y compris Deschellerin ; car, en fin de cause, elle le vénérait particulièrement, pour cette raison qu'il gagnait deux cent mille francs chaque année.

Vers la fin du dîner, elle parla naturellement de Morsalines, de Lucienne, de Jacques, ce pauvre enfant qui avait été si malade... que Deschellerin avait sauvé !

Le docteur salua d'un signe de tête et répliqua :

— Je ne suis pas seul à l'avoir tiré d'affaire... Il a été merveilleusement soigné, sans relâche, avec passion, par sa mère, par son père et par... — il allait dire : Raymonde ; il se reprit à temps, sembla chercher un nom et termina — et par... cette dame...

Camille avait dressé les deux oreilles. Un peu plus, elle était renseignée au premier mot.

Elle l'avait d'autant plus espéré qu'elle avait vu Frédéric plisser le front et lancer à son ami un regard inquiet ; décidément, ils possédaient l'un et l'autre la clé du mystère... Mais les hommes se soutiennent entre eux, les lâches ! On verrait, on verrait.

Pour l'instant, Deschellerin avait retrouvé pied ; averti par son

faux pas, il surveillerait la route, désormais ; il ne fallait plus compter sur lui, mais les autres ?

Mme Dombasles se fit mélancolique, mouilla ses yeux et parla du passé ; plaignit les pauvres femmes, les pauvres épouses, qui ne venaient — et après combien d'autres ! — que les dernières dans le cœur de leurs maris... Car, on ne la contredirait pas, tous, autant qu'ils étaient là, avaient mené une jeunesse tumultueuse, des années de désordre et d'orgie... Le plus sage d'eux tous avait eu dix maîtresses.

A ce chiffre, Lajolais, Chauvelin, Vermenton se renversaient sur leur chaise, affectant le fou rire... Dix...? Ah ! ah ! on pouvait multiplier longtemps, sans arriver encore à la réalité. Parbleu, oui, l'on avait été jeune... C'est le bon temps, bien sot qui n'en profite pas... Ça passe vite !

Camille ouvrait de grands yeux, jouait les ingénues. Quelle horreur ! Était-ce possible ?... Comment, vraiment ? Même les plus graves d'entre eux... qui avaient cependant un objectif, un idéal... qui rêvaient d'avenir ?

— Eh oui, parbleu, tous !

— Alors, vous aussi, par exemple, monsieur Deschellerin ?

— Pourquoi pas ? répliquait le médecin, j'étais bâti comme tout le monde...

Camille continuait, arrivant à son but :

— Et M. Morsalines !... Oh ! non, n'est-ce pas ? Je ne croirai jamais cela de lui ; un écrivain si pur, un si subtil philosophe...

Lajolais l'interrompait :

— Le jour, le jour, tout cela le jour, chère madame ; mais il reste les nuits... On ne dort pas aussitôt qu'on est couché... Morsalines... c'était le plus enragé... D'ailleurs, il avait tout pour plaire... A vingt ans, il était riche ; très beau, déjà talentueux ; mais il donnait dans les femmes du monde, lui ! On n'a jamais bien su...

Chauvelin parlait à son tour :

— Morsalines !... Comme l'éléphant blanc, pudique en ses amours... et cachotier comme un castor, pas un demi, un vrai ! Il n'exhibait pas ses bonnes fortunes, loin de là... son intimité était close. Je sais qu'il a vécu longtemps avec une jeune personne qu'il adorait... mais je crois que Deschellerin et Frédéric seuls ont eu ce privilège d'approcher le sujet... la huitième merveille !

Mme Dombasles lança vers son mari une œillade agressive, et, nettement, elle demanda :

— Ah! et comment s'appelait cette... demoiselle ?

Ensemble Deschellerin et Frédéric répondirent :

— Ursule ! — Gertrude !

Il y avait contradiction : la maîtresse de la maison le fit remarquer sur-le-champ.

— C'est que, dit Dombasles, nous ne parlons pas de la même...

Alors, la douce épouse, frissonnante de colère, se tourna vers son mari.

— Mon cher ami, je ne vous ai pas demandé ce que vous faisiez, vous, à ces époques préhistoriques qui ne me regardent guère... mais vous poussez un peu loin la défense des secrets d'autrui. On ne s'appelle pas Gertrude, ni Ursule, docteur ; mais à vous il ne m'appartient pas de faire aucun reproche ; il n'en est pas de même pour vous, mon cher Frédéric... je ne vous permets pas de vous moquer de moi... Vous semblez oublier que vous me devez tout, que sans moi vous mangeriez des pommes de terre, et encore chez les autres... il est vrai qu'ici non plus vous n'êtes pas chez vous... mais chez moi !

Frédéric pliait les épaules ; il essaya de conjurer la tempête :

— Ma chère enfant, je vous dois beaucoup, c'est vrai, et je le dis volontiers devant mes amis, qui le savent déjà ; mais ce n'est pas une raison pour que vous me le reprochiez sans cesse... En quoi vous ai-je déplu ?

Elle riposta :

— En tout !

Il y eut un lourd silence. Deschellerin considérait Dombasles avec une tristesse grave. Comme l'argent avilissait les hommes ! Ce garçon, jadis si prompt aux dures ripostes, si armé par les mots, si amer, si violent dans la phrase, se taisait, muselé par la peur, devant cette femme qui l'avait enrichi. Triste, triste !

Trémorel, resté jusque-là muet, s'efforça de rompre la gêne, de dissiper l'oppression générale :

— Madame, puisqu'on vous l'a dit, Morsalines a eu plusieurs amies autrefois ; nul de nous ne peut savoir de laquelle il s'agit ; de laquelle entre vingt ? Et puis, ne trouvez-vous pas que ce sujet n'est guère opportun en la circonstance ? c'est-à-dire de-

vant vous, qui ne connaissez du monde que la vertu, que le devoir, que la pure franchise et la grande honnêteté ?

Camille accepta la leçon en se mordant les lèvres. Elle songeait : « Cet imbécile se moque de moi ? » Mais encore pour celui-là elle professait quelque estime ; sa fortune était considérable. D'un ton cassant, elle renonça :

— Merci, monsieur Trémorel ! Vous avez raison... parlons d'autre chose !

Elle restait furibonde, n'ayant rien obtenu, n'ayant rien appris.

Ursule ! Gertrude ! pourquoi pas Pétronille ? Tous ces gens qui mangeaient ses petits plats étaient d'accord pour se soutenir ?... esprit de corps, secret professionnel, sans doute ! d'accord aussi pour abuser les honnêtes femmes, les bafouer... Ah ! les hommes !

Après le dîner, assez lugubrement fini, Deschellerin, dans un coin, arrêtait Dombasles :

— Mon garçon, prends garde... ta femme s'occupe trop de Gabriel, et, je crois, de Raymonde... N'as-tu jamais rien dit ?

Frédéric secoua la tête :

— Jamais rien... Mais avec sa méchanceté instinctive, Camille cherche le mal partout ; elle a flairé l'intrigue, soupçonné l'aventure dans la maison de Croissy. J'ai très peur...

Le médecin répondit :

— Surveille-toi. Si elle savait, elle avertirait Lucienne ; l'irréparable serait consommé, deuil général ; et Gabriel ne te pardonnerait pas. Sa conduite n'est qu'une continuelle erreur, c'est entendu... Mais ce n'est pas de ses amis que doit venir la catastrophe... Hélas ! je crains bien qu'elle arrive toute seule... Mais ta femme est vraiment... désagréable... Et comme tu es traité, mon pauvre vieux !

Dombasles leva les yeux au plafond, et d'une voix basse :

— Oui, ma vie est un long calvaire... Mais, vois-tu, je suis trop lâche pour rompre, pour retourner à l'ancienne misère. J'ai pris l'habitude de bien vivre... Elle me fait durement payer le luxe qui m'entoure... Ah ! si le divorce n'existait pas, comme je la rouerais de coups.

Au même instant, Camille, penchée entre Vermenton et Chauvelin, souriante, montrant ses dents qui étaient belles, offrant son corsage ouvert, allumant les regards de ses yeux trop noirs, questionnait encore :

— Où donc habitait M. Morsalines, autrefois... avant son mariage ?

Les deux hommes, sensibles par nature à la coquetterie... séduits par le corsage, les dents, les yeux, répondirent sans réfléchir, et simultanément aussi, tous les deux :

— Rue de Tournon !...

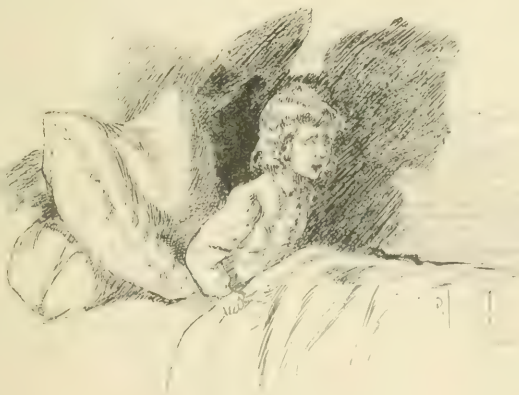
L'unanimité faisait foi ; ceux-là ne mentaient pas. Camille se leva, radieuse ; elle n'avait pas tout à fait perdu sa soirée. La rue de Tournon n'est pas longue. De loin, Frédéric, alarmé, put apercevoir ce changement de physionomie. Il comprit que sa femme avait enfin conquis un résultat. Il dit à Deschellerin :

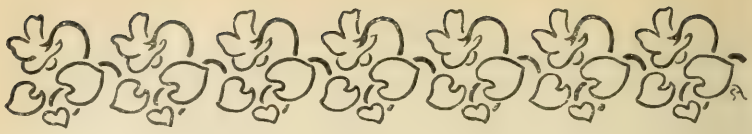
— Tiens, regarde-la !... elle s'éclaire toute.. ces idiots de Chauvelin et de Vermenton ont dû lâcher quelque bêtise dangereuse.

— Non, fit Deschellerin, non — parce qu'ils ne savent rien... N'importe, je prévois de bien vilaines choses. Pauvre Lucienne !... Pauvre Raymonde !...

Maurice Montégut.

(*A suivre.*)





LA MORT DU SOLEIL

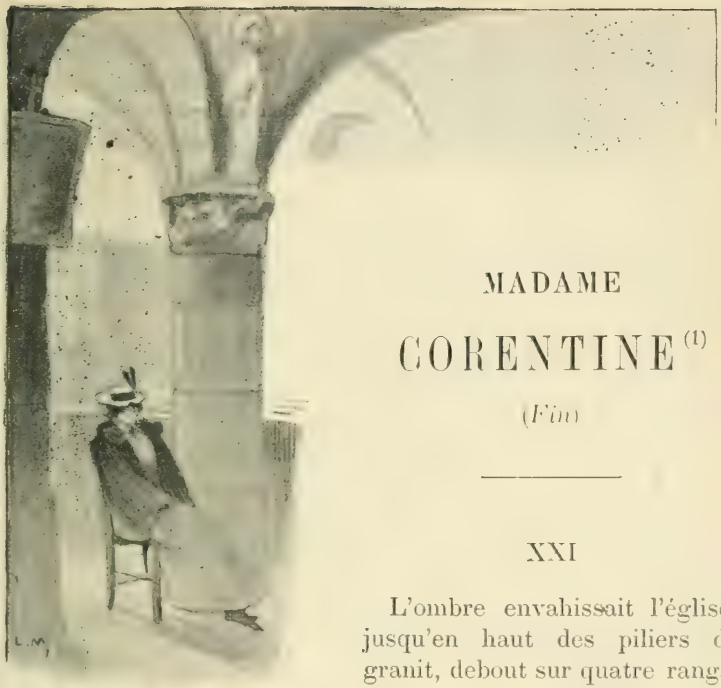
Le vent d'automne, aux bruits lointains des mers pareil,
Plein d'adieux solennels, de plaintes inconnues,
Balance tristement le long des avenues
Les lourds massifs rougis de ton sang, ô soleil !

La feuille en tourbillons s'envole par les nues ;
Et l'on voit osciller, dans un fleuve vermeil,
Aux approches du soir inclinés au sommeil,
De grands nids teints de pourpre au bout des branches nues.

Tombe, astre glorieux, source et flambeau du jour,
Ta gloire en nappes d'or coule de ta blessure,
Comme d'un sein puissant tombe un suprême amour.

Meurs donc, tu renaîtras ! L'espérance en est sûre.
Mais qui rendra la vie et la flamme et la voix
Au cœur qui s'est brisé pour la dernière fois ?

LECONTE DE LISLE.



MADAME CORENTINE[1]

(Fin)

XXI

L'ombre envahissait l'église, jusqu'en haut des piliers de granit, debout sur quatre rangs, lorsque Simone s'éveilla. Plus un reflet de vitrail sur les murs bas : seule une grande flèche d'or, venue du couchant, traversait le vide de la nef, et traçait sur la voûte comme une entaille de feu. L'enfant se leva précipitamment. Elle avait peur d'être en retard et d'avoir inquiété les siens. Mais pour son âge, il y a une clémence des choses. Quand elle rentra, inaperçue, par le portail de la cour demeuré entr'ouvert, Mme Jeanne et son fils achevaient de causer dans la chambre brune. Tous deux ils parlaient d'elle, assis en face l'un de l'autre, près de la table de noyer à filets noirs dont une pile de livres chargeait le milieu. Ils avaient dépassé la période aiguë de l'épreuve, celle où les âmes, frappées à part, se rencontrent, et irritent leur douleur en se montrant leur blessure. Pour des raisons différentes, elle, par une réaction prompte de sa nature, lui, par dégoût et insouciance de tout, ils en étaient arrivés à discuter, presque sans émotion, les conséquences de leur ruine.

(1) Voir les numéros des 25 août, 10 et 25 septembre, 10 et 25 octobre et 10 novembre 1896.

— Vous voyez, disait Mme Jeanne, les calculs que j'avais faits, en votre absence, autant que ma pauvre tête pouvait me le permettre, concordent avec les vôtres. Il nous restera de quoi vivre très modestement... l'absolu nécessaire... surtout si nous conservons cette maison.

— Si cela se pouvait!

— Je sacrifierai tout à cela. Vous y tenez. Et puis, même très pauvres, avec cette grande maison hypothéquée, nous tiendrons un rang. Vous ne me quitterez pas, Guillaume?

Il répondit avec un geste vague :

— Que voulez-vous que je sache encore? J'étudierai, je verrai. Ce sont des questions de demain. Aujourd'hui, je vous demande de ne pas trop laisser voir à Simone où nous en sommes réduits. Elle va nous guetter. Il faut qu'elle parte sans se douter...

— Oui. Tenez, Guillaume, je la regretterai de tout mon cœur, cette enfant-là.

— Ah! mon Dieu, fit-il douloureusement. Et moi!

Ils descendirent, occupés de Simone avant même de l'avoir revue, fortifiés tous deux par cet engagement qu'ils venaient de prendre d'être braves devant elle.

Et la promesse fut tenue. Quelque chose d'héroïque vivait au fond de ces L'Hérée, gens de la terre de granit. On les vit, pendant le dîner, chercher, parmi leurs vieilles histoires en fuite, celles qu'ils n'avaient pas dites; s'efforcer de raconter des traits amusants de l'ancienne Bretagne; trouver, dans leur cœur saignant, des sourires, des expressions tranquilles, des projets d'avenir, si bien que Simone, hésitante, se demandait : « Je me suis peut-être trompée. Ce n'est qu'une affaire mauvaise, dont mon père va tâcher de tirer le meilleur parti à Paimpol. »

Justement, M. L'Hérée parlait avec une sorte d'insistance de ce voyage à Paimpol. Il devait monter en voiture à trois heures, arriver à telle autre heure, voir telles personnes.

Cependant, le repas achevé, il se plaignit d'avoir la tête lourde, et, au lieu de fumer dans le jardin, ce qu'il faisait volontiers dès que le temps était doux, proposa d'emmener Simone se promener en ville.

— Pourquoi en ville? dit Mme Jeanne. Si vous avez une commission, Fantic est là.

— Non, j'ai besoin de marcher un peu. Nous ne serons pas longtemps, et cela me fera du bien.

Sa mère ne le crut pas. Elle pensa qu'il voulait causer avec Simone seul à seul, jouir égoïstement de la présence de l'enfant, et elle renferma en elle-même le sentiment douloureux qu'elle éprouvait à les voir s'éloigner.

C'était cela, en effet, et plus encore : c'était l'adieu qu'il allait faire, la dernière entrevue qu'il allait avoir avec sa fille. Il était, depuis le matin, résolu à partir. Quelle vie aurait-il à Lannion, le moulin vendu, sans le travail qui seul endormait ses souvenirs ? Accepterait-il de partager avec sa mère, sans y rien ajouter, le pauvre reste d'une fortune qu'en somme il avait laissé dépérir par sa faute ? Pourrait-il supporter le reproche perpétuel de ces murs de brique à l'horizon, de cette fumée blanche dont les spirales se tordraient encore au-dessus des peupliers, le visage des gens de Lannion qui l'avaient suivi dans cette longue chute commerciale ?... Non, il s'en irait, il demanderait un emploi, si minime fût-il, à travers la Bretagne, chez ses correspondants d'autrefois. Il trouverait du pain, un abri, une ville sans passé pour ses regards. Ce serait affreux, moins pourtant que de demeurer, moins que d'être inutile : sa mère à Lannion, sa femme et sa fille à Jersey, lui errant, réduit à envier ceux qu'il avait autrefois rétribués...

Et cependant, comme il n'y a pas de si absolu désert où une petite vie ne rampe et ne s'agite, dans ce grand abandon, dans le désespoir où il était plongé, une espérance restait. Bien lointaine, bien faible, elle suffisait à lui garder un peu de force, ce qu'il en fallait pour aller vers l'avenir. Il se disait qu'un jour, après d'autres épreuves, après des années, il pourrait peut-être, d'un coin impossible à fixer sur la carte bretonne, faire signe aux exilées de là-bas, et, si elles le voulaient bien, achever près d'elles une vie si misérable en son milieu.

Souffrir tout cela et tout garder pour soi ! Passer une dernière heure avec Simone, et ne pas pouvoir lui dire le mal qui le brisait, lui laisser croire qu'ils se reverraient, sinon tout de suite, du moins dans un temps prochain !... Il sentait bien qu'il le fallait. Personne ne serait averti. Personne ne pourrait s'opposer...

Dans ces heures graves de la vie, la partie la meilleure et la plus ignorée de nous-mêmes agit seule. Nous redevenons simples comme des enfants, tendres comme eux. Guillaume L'Hérée l'éprouva.

Dès qu'il fut seul avec sa fille, dans les rues de la ville, où des

passants rares promenaient leur ombre, ne pouvant causer avec elle des sujets qui remplissaient son esprit, il sentit qu'il devait donner, en compensation, tout ce que son cœur enfermait d'amour pour elle, livrer, plus qu'il ne l'avait fait, le secret de sa vie à l'enfant qui était venue avec une espérance, hélas! et qui partait aussi avec un grand chagrin. Sans préparation, sentant bien qu'au premier mot ils seraient à l'unisson, il se mit à parler à Simone du temps qu'elle n'avait pas connu, ou dont elle se souvenait à peine. Il lui cita, sans dire où il les avait retrouvées, des phrases de l'album, des choses de la petite enfance, calme, réjouie, heureuse, des traits où le nom de la mère était sans cesse mêlé. Il les racontait à voix basse, penché vers elle, isolé avec elle dans cette ville qu'ils traversaient au hasard, enveloppés tous deux dans le passé rajeuni. L'émotion l'emportait. Une consolation ineffable les pénétrait ensemble, les secouait du même frisson. Joie pour lui d'ouvrir à quelqu'un son âme, son long rêve de Breton songeur et malade, éclatant tout à coup comme une gousse de genêt qui jette au vent sa double graine. Joie pour elle d'apercevoir, à travers cet amour paternel de toutes parts débordant, ce qu'il ne pouvait plus cacher : le regret de celle qui vivait au loin, dans l'île anglaise. Ils allaient se quitter, et ils se rendaient compte que cette minute leur serait plus chère que tout le reste de leurs souvenirs. Ils allaient se quitter, et ils commençaient seulement à se connaître. Les choses familières, que le regard interroge mieux quand elles vont disparaître, leur rappelaient à la fois les mêmes heures oubliées, leur rendaient, mon Dieu, ce qui reste de nos joies aux deux bords de la route. C'était le Guer avec ses ormes, le pont où l'on passait pour s'enfoncer dans la vallée de Tonquédec, les maisons à vieilles enseignes épelées par l'enfant, les rues, des cris, le bruit des coqs chantant à la lune dans les poulaillers des jardins énormes. Oui, ce soir-là, toute la ville parlait pour eux. L'air était plus doux que le matin. L'automne endormait dans une haleine chaude les feuilles frappées à mort.

Simone écoutait son père, ne répondant que par des phrases courtes, des mots souvent, pour montrer qu'elle était toujours là, prise aux mêmes pensées, et reconnaissante, et émue de ce qu'il voulait bien la traiter comme une grande enfant.

Peu à peu, sans voir autrement que pour se souvenir du chemin qu'ils suivaient, ils avaient fait presque entièrement le tour

de la ville. Une rue, au hasard, les amena vers le centre. Et, si petite que fut la différence entre les rues de Lannion, les passants un peu moins rares, la lumière des boutiques plus riches s'allongeant sur la chaussée, suffirent pour troubler la liberté de ces confidences dernières. M. L'Hérée, reconnu par un ami, salua : et le charme fut rompu. Ils retrouvèrent plus poignante l'idée de la séparation, voilée tout à l'heure par tant d'images du passé commun, du passé intime où l'on ne se quittait point. Ils se séparèrent, d'instinct, et marchèrent à un pas l'un de l'autre.

Et tout à coup, comme si elle se réveillait, comme si elle sortait brusquement d'un songe avec un battement de cœur, Simone comprit tout. Elle devina. Elle vit clairement. Les mots n'étaient plus là pour la tromper. C'étaient les événements multipliés de cette journée, l'effarement de Mme Jeanne, l'air contraint du banquier, l'émotion trop profonde qui venait de saisir son père ; c'était un ensemble de preuves évidentes pour elle, qui lui criaient : « Ton père est ruiné. Il part, et il ne reviendra pas. L'adieu qu'il vient de te faire est le suprême adieu. Et ta mère n'est pas rappelée de l'exil, parce qu'on n'a plus de pain pour elle ! »

Alors, elle se rapprocha, et s'appuya sur le bras de son père, comme si elle allait tomber. Ah ! l'affreuse vision, impossible à chasser maintenant ! Le père allait partir ! Demain, avant la nuit, il aurait quitté Lannion. L'irréparable malheur serait consommé. Que faire ? A qui recourir ? Le père n'écouterait pas, il nierait. Il la traiterait comme une petite fille à qui l'on ne veut rien dire.

Cependant elle était sûre qu'il partait pour toujours. Elle le voyait. Elle le lisait dans les yeux de son père, devenus si sombres, à présent que les lumières des boutiques, brisant l'ombre, avaient chassé le rêve.

Il se taisait. Il ne lui demanda pas si elle souffrait. Lui-même se sentait épuisé, et il sentait aussi que son âme s'était fermée tout à fait, que jamais plus elle ne se rouvrirait.

D'un accord tacite ils pressèrent le pas, tournant au plus court. L'intimité de la causerie avait fait place à des mots rapides, qui tombaient dans de longs silences. La masse de l'hôtel apparut, noire entre les deux jardins qu'argentait la lune. M. L'Hérée ouvrit la petite porte.

— Neuf heures, dit-il. Ma pauvre mère aura trouvé la soirée bien lente.

Il monta l'escalier en courant, ressaisi par la pensée de sa mère et s'accusant d'ingratitude.

Simone le laissa disparaître. Puis, traversant le vestibule, elle entra dans la cuisine où Fantic veillait, pour fermer la maison après le retour de M. Guillaume. La servante, assoupie sur une chaise basse, la tête touchant la poitrine, se leva au bruit des pas, et remonta la mèche de la lampe minuscule posée sur la table. Ses paupières battant de sommeil, ses gros yeux ronds, tout noirs, s'emplirent d'une tendresse inquiète en apercevant Simone. A défaut d'esprit, son cœur devinait qu'un malheur avait fondu sur cette maison. Et à voir s'avancer la jeune fille, toute pâle et faisant signe de se taire, elle fut troublée comme si la mort était là-haut, dans la chambre d'un de ses maîtres.

— Écoute, Fantic, dit Simone, rends-moi un service, va tout de suite...

— Où vous voudrez, mademoiselle. Comme vous êtes blanche!

— Fantic, c'est un service que tu rendras à moi, et à ma mère, que tu aimais bien.

— Pauvre dame! Oui, mademoiselle : où vous voudrez.

Sans comprendre, Fantic regardait Simone, qui prenait sans bruit dans l'armoire deux feuilles de gros papier, et, sur la table, à la hâte, écrivait deux dépêches. La première était adressée à M. Guen, capitaine au bourg de Perros. La seconde... Les doigts de l'enfant tremblaient et embrouillaient les lettres, quand Simone écrivit : « Madame Corentine L'Hérée, *la Lande fleurie*, Saint-Hélier. »

— Va vite, Fantic. Qu'on ne te voie pas! qu'on ne t'entende pas! Porte au télégraphe. Il n'y a plus qu'une heure.

La servante plia les deux feuilles, les mit dans son corsage, et, quittant ses sabots qu'elle ramassa d'une main, sortit par la cour. Simone demeura debout, appuyée à la table, épouvantée déjà de ce qu'elle venait de faire. Son cœur battait si fort qu'elle ouvrit sa jaquette de drap clair. Elle étouffait. La tentation lui vint de rappeler Fantic. Elle pouvait le faire encore. La servante devait être au haut de la rue... Elle devait tourner maintenant... Elle approchait du bureau... Elle entrait... L'employé prenait les dépêches...

Et tel était le trouble qui lui vint de cette pensée, que la pauvre

Simone fit plusieurs pas vers la porte, comme si elle allait courir...

Elle s'arrêta, la tête dans ses deux mains, au milieu de la salle, comprenant que tout était fini à présent. Fantic devait revenir, rasant les murs, ses sabots claquant sur les pierres. Les mots volaient l'un après l'autre, à Perros, à Jersey. Le grand-père, la mère allaient tout à l'heure être troublés comme elle. Et demain, demain !

Le bruit d'une porte qui se refermait là-haut, fit revenir Simone de cet effarement qui l'avait saisie et la calma. Puisque le sort en était jeté, à quoi bon regretter maintenant ? Mieux valait se montrer brave... Le père quittait la chambre de Mme Jeanne... La grand'mère était seule... Simone hésita cependant et s'arrêta deux fois en montant l escalier.

Mme Jeanne tricotait un châle de grosse laine noire pour l'hiver. Elle était assise près de la cheminée sans feu, sur laquelle brûlait la lampe de porcelaine blanche de toutes ses veillées. Elle continua de travailler et de songer surtout à bien des choses, qui agitaient son esprit, mais nullement son visage, calme comme de coutume, pendant que Simone entrait et arrivait jusque auprès du tabouret en tapisserie où la grand'mère posait ses pieds.

— Ma grand'mère, dit Simone, je viens vous dire une nouvelle grave...

Mme Jeanne leva lentement la tête, en laissant retomber le tricot sur ses genoux.

— Encore ? fit-elle. Qu'est-ce que c'est ?

— Grand'mère, vous croyez que mon père va seulement passer deux ou trois jours à Paimpol ?

— Il le dit.

— Eh bien, non ! Je l'ai deviné à son air, à des mots, à je ne sais quoi de très sûr que je ne puis pas vous exprimer : grand'-mère, il ne reviendra pas ! Je lui ai proposé d'attendre son retour ; il n'a pas voulu. Vous voyez bien que ce n'est pas un voyage. Mon père s'en va !

Mme Jeanne étendit les mains sur les bras du fauteuil, détourna sa vieille tête, lourde de chagrin, vers la plaque noire de la cheminée.

— Tout est possible, dit-elle.

— Alors, reprit Simone, j'ai eu une pensée... Je ne sais pas si vous me pardonnerez. Mais je l'ai fait pour nous sauver tous...

Grand'mère, j'ai télégraphié à Jersey... Ma mère sera ici demain...

Les doigts ridés de Mme Jeanne serraient les bras du fauteuil.

— Dites-moi que j'ai bien fait, grand'mère, dites, oh ! je vous en prie.

Elle ne répondait rien.

— C'est que, vous ne savez pas, continua l'enfant, ma mère est riche ! Elle a beaucoup travaillé. S'il y avait besoin d'argent, pour le moulin, — j'ai cru comprendre cela tantôt, — elle donnerait tout, j'en suis sûre !... Mon père ne partirait pas. Nous serions si heureux, tous ici, ensemble !

Elle avait parlé, ouvrant toute son âme. Elle avait avoué cette chose, la fortune de sa mère, qu'un sentiment de pudeur délicat l'avait empêchée de dire à M. L'Hérée, tout à l'heure quand elle avait compris que la ruine était complète, et que c'était là le grand obstacle. Et elle attendait, toute frémissante d'émotion, l'arrêt de cette vieille femme qu'elle savait si hostile à Mme Corentine, si rude et si entêtée dans ses rancunes.

Mme Jeanne se redressa et la regarda. Il n'y avait aucune colère dans ses yeux, aucun reproche. Elle avait même l'air de plaindre et d'admirer un peu cette petite que les circonstances avaient mêlée au drame triste de la famille. Mais elle ne répondit pas à l'interrogatoire anxieux de Simone. Elle dit seulement :

— Allez vous reposer, Simone. Je veillerai, de peur qu'il ne parte cette nuit. Je crois, comme vous, qu'il va nous quitter à jamais.

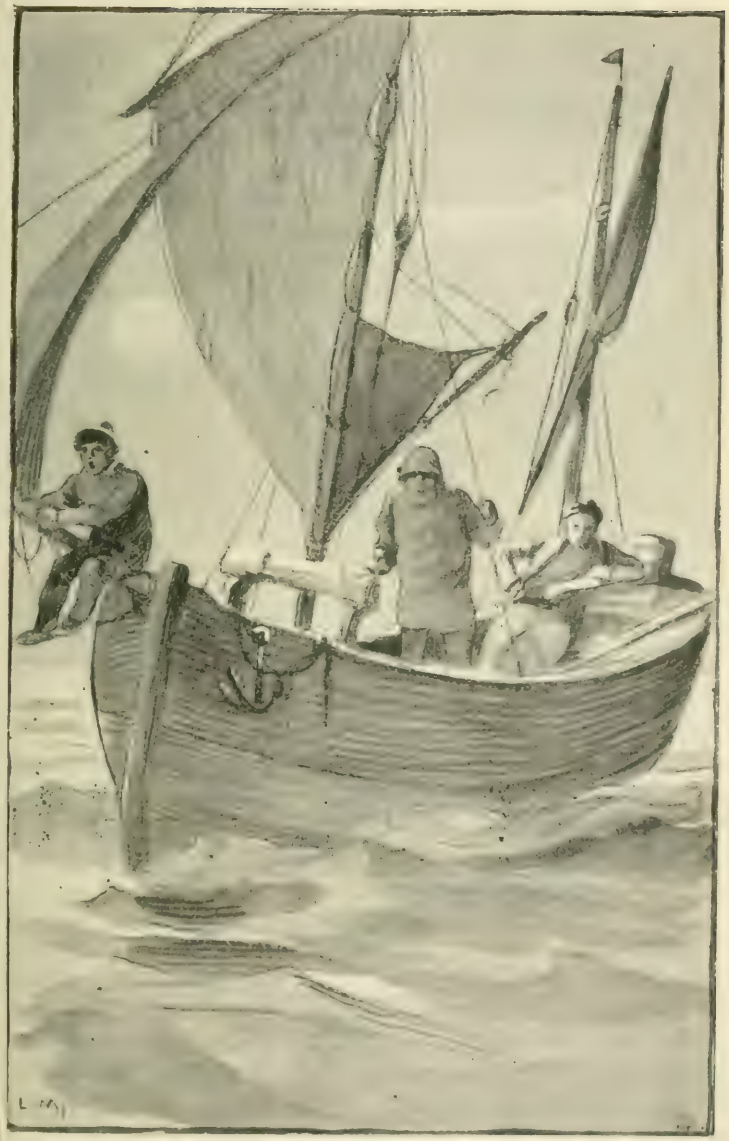
La jeune fille se baissa.

— Grand'mère Jeanne, vous me pardonnez ?

Mme Jeanne l'embrassa au front, longuement :

— Bonsoir, mon enfant, dit-elle d'une voix brisée par l'effort. Bonsoir... La vie est bien dure... Laissez-moi.

Simone sortit de la chambre, très troublée mais contente d'avoir tout dit. En longeant la galerie vitrée, elle s'aperçut que la nuit était limpide, et sa pensée s'envola, pleine d'amour, vers le grand-père Guen, vers la mère qui, maintenant, avaient entendu son appel.



Un enfant chante, à cheval sur le beaupré. (Page 112.)

XXII

Où vont-ils par la lune sur la mer grande ? La barque est de Ploumanac'h, bien sûr. On le reconnaît à son bordage épais, à ses deux mâts courts, à ses voiles brunes trempées dans le tan de chêne. Son large avant se lève à la lame, comme une poitrine de cygne noir. Point de chalut qui traîne, point de ligne à la remorque. Un enfant chante, à cheval sur le beaupré. C'est le mousse Yvon Le Dû, que sa mère a prêté. Le vieux Guen est assis au milieu, sur le banc que traverse le mât, Il a mis son casque de toile, la visière baissée, pour mieux voir dans la nuit. Et Sullian gouverne, habillé comme pour une promenade, à demi couché à l'arrière et songeant.

Il y a déjà un peu de temps qu'ils sont partis, car aucune terre n'est en vue. Les houles, à l'infini, ont des lueurs d'argent sur leurs cimes. Les creux sont pleins d'ombre bleue. La lune est claire, là-haut, mais elle penche déjà.

Guen a le cœur en joie. Il a besoin de parler à quelqu'un, comme le petit, là-bas, de chanter aux étoiles. Et, sans bouger, l'œil perdu au large, il dit tranquillement :

— Hein, Sullian ! jolie brise : nous l'aurions commandée, qu'elle ne serait pas meilleure.

Le gendre ne répond rien. Il rêve. Il a, dans la pensée, toute l'ivresse du retour, sa jolie Marie-Anne qui l'attendait sur le port, l'air de ravissement qu'elle avait quand elle l'a reconnu : « C'est toi, mon Sullian, c'est toi ! » et ses baisers, et la peur d'un moment fondue en longues tendresses.

Ils vont toujours.

Après longtemps, Guen a repris :

— J'ai idée que nous sommes sur un banc. Je vois du sable dans la mer. Ça serait bon pour tendre un trémail, qu'en dis-tu ? Les rougets mouvent par la lune.

Sullian revoit son fils, tout petit dans le berceau blanc, le premier-né tant désiré, et que Marie-Anne nourrit, et qu'elle est fière de montrer en traversant Perros. Un sourire léger monte aux lèvres de l'homme.

La barque file droit, les voiles pleines de vent.

Plus loin, bien loin de la terre de France, Guen a dit encore :

— Sullian, nous serons chez les Anglais avant trois heures d'ici, ou je ne m'y connais pas. Corentine est prévenue. Tout de suite nous virons de bord. J'ai pris deux châles pour elle, que m'a donnés ta femme. Et en route! Je crois qu'avant midi demain, mon ami, si la brise ne mollit pas, nous entrerons dans le Guer, et deux heures après dans Lannion.

— Oui, vieux père, a dit Sullian.

Guen a repris :

— Nous n'aurons pas perdu de temps, mon ami. Penses-tu que Simone sera contente de nous?

Et, cette fois, ils ont souri tous les deux, sans se voir, de la même espérance très douce. Ils ont continué d'en parler, de loin en loin. Puis la lune a grossi démesurément. Elle a descendu, toute rouge, dans les brumes d'horizon. La mer est devenue sombre. Les hommes se sont tus.

Mais le petit mousse n'a pas cessé de chanter, à cheval sur le mât d'avant.

XXIII

Dès l'aube, Simone fut éveillée par l'inquiétude. Son père était-il parti? Elle se leva, peureuse, et écouta, l'oreille appliquée sur la cloison que tapissaient des losanges enguirlandés de roses autrefois bleues, maintenant toutes blanches.

Non, M. L'Hérée était encore là. Elle entendait le bruit de ses pas dans la chambre voisine. Il ne quitterait pas la maison avant l'heure dite, dans l'après-midi. Et l'enfant, saisie d'une autre crainte, se mit à penser : « Pourvu qu'ils viennent! pourvu qu'ils n'arrivent pas trop tard! » Elle compta les heures qui restaient, et trouva qu'il y en avait bien peu.

A peine habillée, elle descendit pour voir si aucune dépêche n'avait été apportée.

— Rien, mademoiselle, dit Fantic. Depuis l'*Angelus*, nous sommes là, Gote et moi, et le cœur nous saute à tous les coups de sonnette... A moi surtout, vous comprenez! ajouta-t-elle plus bas, avec un regard où son très ancien amour, longtemps comprimé, mettait une lueur de passion.

Mme Jeanne avait déjà précédé Simone et fait la même demande. Puis elle était sortie. M. L'Hérée sortit à son tour et se

rendit à l'usine, comme si ce jour-là eût été un jour ordinaire.

Simone resta seule, fiévreuse, parcourant les appartements, les jardins, frémissant toutes les fois qu'une porte se refermait. Et le moindre bruit sonnait longtemps, dans ce coin désert de la petite ville. Mais ce n'était que des marchands de fruits qui entraient, ou des pauvres quêtant le demi-pain que Mme Jeanne faisait distribuer le samedi.

Rien ne disait des nouvelles de Guen, ni de Sullian, ni de Mme Corentine. Et les heures passaient.

Plusieurs fois, Simone monta dans les combles, d'où l'on apercevait, par une lucarne située au-dessus de la chambre de son père, les moires de la rivière entre les lignes égales des arbres jaunissants. Elle était basse à présent. Mais le reflux de l'Océan commençait à se faire sentir. L'invisible poussée du large couvrait, d'un mouvement continu et sûr, les bancs de vase attaqués par tous leurs côtés à la fois. Des paquets d'algues brunes, entraînés par les remous, tournaient encore sur place, et ne descendaient plus. Un souffle passait dans les hautes branches, inégal, avant-coureur de la brise régulière qui porte avec le courant, jusqu'au fond des criques boisées, jusqu'aux ports minuscules de la terre bretonne, les goélettes dont la voilure est blanche parmi les feuilles. Oh ! s'ils allaient venir par là, eux, les attendus, les sauveurs ! Si le vent, qui secoue les cheveux frisés de Simone, avait passé sur la barque où Mme Corentine est montée ! C'est l'heure où tous les petits bateaux de pêche ou de cabotage, ancrés dans le chenal, à l'embouchure lointaine, tirent l'ancre et suivent le flot, parmi les bandes de mulets affamés que la marée chasse devant elle.

Hélas ! le vieux Penhoat, le pêcheur au trident, est déjà embusqué à son poste, derrière une roche, là-bas, et aucune voile ne se montre, entre les arbres du Guer.

A midi, quand M. L'Hérée et Mme Jeanne rentrèrent, Mme Jeanne n'eut qu'à regarder Simone pour voir qu'aucune nouvelle n'était venue de Perros ou de Jersey. Il n'était pas facile de lire dans le cœur de la vieille femme. Elle était accablée, silencieuse, comme indifférente à tout. Pourtant Simone crut deviner, à une expression fugitive de détente qui passa sur le visage de la grand'mère, et à l'air de commisération de Fantic apportant la soupière fumante, que personne, dans la maison,

n'attendait plus M. Guen, ni Sullian, ni la pauvre femme dont le mari allait s'exiler à son tour.

M. L'Hérée ne se doutait pas que son secret fût connu. Mme Jeanne ne lui avait pas parlé. Il affectait encore, avec un calme apparent, douloureux pour lui, douloureux pour celles qui l'écoutaient et qui savaient tout, de parler de son retour prochain et de s'intéresser à des détails puérils, comme ceux dont la vie de chaque jour est pleine.

— Vous n'oublierez pas, disait-il, de faire tailler la charmille du grand jardin. Simone l'a trouvée toute délaissée. Quand elle reviendra, une autre fois, vous comprenez...

Des larmes seules lui répondaient. Mais tout le monde était de forte race, dans ce petit groupe des L'Hérée, et personne ne trahissait autrement la peine qu'on devait taire.

Aussitôt après le déjeuner, M. L'Hérée monta dans sa chambre, pour préparer ses bagages. Les deux femmes demeurèrent dans la salle à manger.

— Vous voyez, Simone, dit Mme Jeanne, votre mère n'est pas venue.

— Non, grand'mère.

— Elle ne viendra pas.

— Je crois qu'elle viendra, dit Simone.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis sûre que mon grand-père Guen est parti.

Mme Jeanne secoua la tête, lentement, tout le passé triste évoqué devant ses yeux.

— Vous vous trompez, reprit-elle. Cela est naturel à votre âge. Mais les brisures de cœur ne se réparent guère, mon enfant.

A ce moment, Fantic entra, tenant une dépêche.

Bien que le télégramme fût adressé à Simone, ce fut Mme Jeanne qui l'ouvrit, du consentement muet de sa petite-fille. Elle lut : son visage tout blanc et flétri s'empourpra. Elle tendit le papier à Simone, sans rien dire.

C'était la dépêche du grand-père. Elle était datée du sémaphore, à l'embouchure du Guer. Elle portait ces simples mots :

« Arrivons tous.

« Capitaine Guen. »

Simone rougit, aussi de l'excès de sa joie. Et elle en fut aussitôt

gênée, craignant que sa grand'mère ne prît mal ce cri involontaire de son sang. Une minute elle resta penchée sur le télégramme, n'osant lever les yeux. Puis elle regarda Mme Jeanne. Et elle vit qu'elle n'aurait point d'excuse à faire, ni de demande à former.

Mme Jeanne était debout déjà, les mains appuyées au dossier de sa chaise, attendant que Simone eût repris un peu de calme. Au premier mouvement de l'enfant :

— Venez, dit-elle, Simone. Puisqu'ils arrivent, c'est à moi d'avertir votre père, et je le ferai.

Elle ne l'avait pas fait jusqu'alors, la vieille et rude femme, parce qu'elle espérait que cette mission-là lui serait épargnée, parce qu'elle voulait douter du retour de Corentine et ne pas le hâter, surtout, par une indiscrétion. A présent sa bru allait rentrer. Les choses s'étaient précipitées. Une main plus puissante que toutes les résistances et toutes les rancunes accumulées semblait forcer la porte du vieil hôtel. Mme Jeanne n'aurait eu aucune responsabilité dans l'événement, bon ou mauvais, qui se préparait. Mais elle devait l'annoncer, en chef de famille qu'elle était.

Et elle montait. Simone la suivait, anxieuse et joyeuse tout ensemble. Elles entrèrent dans la chambre de M. L'Hérée, pleine d'objets et de vêtements jetés sur tous les meubles. A la vue de sa mère et de sa fille, M. L'Hérée, courbé au-dessus de la malle qu'il emplissait, se releva et se recula un peu. Il comprenait qu'elles ne venaient pas pour lui dire adieu. Devenu très sombre de visage, appuyé au marbre de la cheminée qui touchait la fenêtre, irrité comme un homme dont le secret est mis à jour et qui veut le défendre quand même, il demanda :

— Qu'y a-t-il donc ?

Debout, en face de lui, près de la porte, sa mère répondit :

— Il y a, Guillaume, que votre femme revient.

Il s'avança, comme furieux, vers elle :

— Que dites-vous ? Pourquoi vous moquez-vous ? Vous voulez m'empêcher de partir, n'est-ce pas ? Vous croyez...

— Oui, je crois, interrompit froidement Mme Jeanne, je crois, Guillaume, que vous allez plus loin que vous ne voudriez... Je ne me moque pas, je dis la vérité : votre femme revient.

— Et c'est vous qui l'avez appelée ?

— Vous savez bien que non, Guillaume.

— Alors, vous l'avez permis ! Car tout dépend de vous ici, et je ne comprends plus... après ce que nous avons dit... en ce moment où nous sommes...

Il se tournait vers Simone, pour faire entendre qu'il ne s'expliquait pas davantage à cause d'elle.

— Eh bien, oui, dit Mme Jeanne, j'ai laissé faire parce que vous nous quittiez !...

— Qui l'a dit ?

— Je le sais. Ne me le cachez pas. J'ai laissé faire parce qu'au fond vous l'avez voulu... Eh bien, elle arrive... Et je vous conseille de la voir, à présent... Moi, je ne compte plus... Vous ferez ensuite ce que vous voudrez.

— Père, recevez-la ! C'est moi qui l'ai appelée !

Simone allait vers son père, les mains jointes, les yeux pleins de larmes, si belle de douleur suppliante et d'espérance mêlées, que M. L'Héréec, avec la soudaineté d'impression de sa nature passionnée, oublia tout, sa mère, les reproches encore vibrants entre eux, la ruine, le départ imminent, pour ne plus voir que cette petite et son air d'irrésistible prière. Troublé au fond de l'âme, sans volonté encore, il lui sourit.

— Elle arrive, mon père... Oui, elle arrive par le Guer... Mon grand-père Guen est allé la chercher... Peut-être sont-ils en vue...

D'un même mouvement, tous deux ensemble, ils avaient marché vers la fenêtre. Ils s'étaient penchés, Simone dans le coin à droite, son père serré contre elle, tous deux fixant les yeux sur les rares clairières de l'eau, qu'on apercevait entre les touffes d'arbres.

Le Guer coulait à pleins bords, les herbes ployaient au courant, le vent courbait les pointes des peupliers. Quatre grands goélands, suiveurs de marée, remontaient vers les terres, les ailes immobiles dans la lumière.

Simone étendit la main. Elle avait pris une voix de rêve, une douce voix chantante, comme celle de Marie-Anne.

— Non, disait-elle, rien encore... Mais ils vont venir... Ils sont partis de Perros à la nuit... Père, voyez-vous, là-bas, à l'entrée de la crique... Est-ce un avant de bateau ?... Oui, une coque noire... Une flamme bleue en haut !... Un petit mousse debout !... Un homme aussi, debout le long du mât ! Celui-là, mon père, c'est Sullian ! Je le reconnais ! Les voilà ! les voilà !

Lui, restait silencieux, perdu dans le rêve subitement ouvert

devant lui, fixant la barque dont l'ombre brune apparaissait un instant, dans les déchirures du feuillage, et disparaissait aussitôt, emportée par le vent et poussée par le flot.

Était-ce le bonheur qui rentrait ? Était-ce la paix à jamais de cette maison si longtemps troublée ? Qui eût pu le dire ?

M. L'Hérée se sentait envahi pourtant par une joie grandissante, incapable de paroles. Il restait penché sur l'appui de la fenêtre, cherchant à voir, bénissant dans son cœur le vieux Guen qui lui ramenait Corentine.

Simone, plus maîtresse d'elle-même, se souvint de la grand'-mère Jeanne. Elle s'éloigna de la fenêtre, doucement, pour que son père ne s'en aperçût pas, et, venant à la vieille femme demeurée près de la porte et qui n'avait pas changé de visage :

— Grand'mère, dit-elle, recevez-la bien aussi... Nous nous aimerons tous... Nous ne nous quitterons plus... Il n'y a plus de ruine, plus d'inquiétude : ma mère a tout regagné...

Mme Jeanne, qui la regardait, détourna un peu la tête, et dit :

— Tant mieux, mon enfant. Je n'en serai que plus libre pour retourner à Tréguier.

René Bazin.

FIN

Le Gérant : F. Juven.

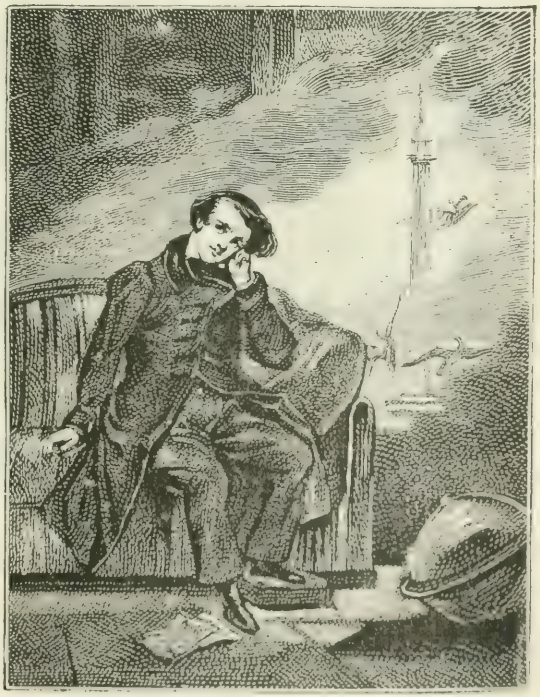
Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.) 77.11.96.

VICTOR HUGO ET RENDUEL[1]

« J'apprends tout à la fois, mon cher éditeur, que vous vous êtes battu, que vous avez été blessé, et que votre blessure est guérie. Si elle l'est, en effet, comme je l'espère, venez me voir un de ces soirs, dîner avec moi, par exemple. Si vous ne pouvez sortir, écrivez-moi comment vous allez. J'irais vous voir et m'informer de vos nouvelles, si je n'étais en plein travail, c'est-à-dire en prison dans une idée.

« Votre ami,

« VICTOR H. »



Victor Hugo, par Louis Boulanger.

Tel ce petit billet sans façon, les cent autres ou deux cents qui n'ont d'autre prix que celui de la signature et qui pleuvaient tous les jours chez Renduel. Quand celui-ci mourut, un journal, le propre

(1) Extrait de : *Le Romantisme et l'éditeur Renduel*, Fasquelle, édit., Paris.

journal de Victor Hugo, *le Rappel*, parla de lui sur ce ton dégagé : « Les familiers de Victor Hugo prétendent qu'Eugène Renduel avait gagné 200 000 francs rien qu'avec *Notre-Dame de Paris*. Deux cent mille francs, c'était une grosse somme pour l'époque en question. Il a publié de bonnes, mais aussi de mauvaises choses. Dieu fasse paix à son âme ! »

Cela demande explication. Victor Hugo étant de beaucoup le plus illustre entre tant d'écrivains célèbres édités à la librairie romantique par excellence, on croit généralement que c'est lui qui fit la fortune de Renduel : il n'en est rien. D'abord Hugo vendait ses ouvrages extrêmement cher en s'appuyant sur le grand succès remporté par ses premiers recueils de vers, bien avant que Renduel n'eût monté sa maison d'édition. Celui-ci, en effet, ne put avoir dès l'origine que trois des volumes de poésies : *les Feuilles d'automne*, *les Chants du Crépuscule* et *les Voies intérieures*, tandis qu'il mit en vente les premières éditions de cinq drames : *Marion Delorme*, *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor* et *Angelo*. J'ajouterai, pour être complet, les deux volumes de *Littérature et Philosophie mêlées*.

Renduel avait un intérêt évident à réunir en faisceau dans son magasin toutes les œuvres du poète, afin de devenir son éditeur exclusif, et il y arriva au prix de sacrifices pécuniaires qui n'étaient pas toujours suivis de bénéfices. Hugo se faisait payer également cher ses poésies et ses drames, mais autant les unes avaient de succès, autant les autres se vendaient mal, même *Marion*, même *le Roi s'amuse*, en sorte que le libraire perdait forcément d'un côté ce qu'il gagnait de l'autre. J'ai sous les yeux l'état des sommes comptées à Victor Hugo par Renduel du mois d'octobre 1835 à la fin de 1838, et le total de cette seule liste s'élève à 43 000 francs. Ce chiffre semblera peu considérable aujourd'hui, rapproché du prix exorbitant que le maître exigea pour les *Misérables* et *les Travailleurs de la mer*; c'était, au contraire, une somme extrêmement élevée, même répartie sur trois années, au temps où Gautier s'estimait trop heureux de céder *Mademoiselle de Maupin* pour quinze cents francs.

Il faut lire ces traités rédigés avec une minutie extrême et surchargés de ratures restreignant encore les droits du libraire pour avoir une idée des conditions léonines que le poète imposait dès lors à ses éditeurs et dont il exigeait l'exécution à une minute à un centime près. Le premier traité conclu avec Renduel, —

celui pour *Marion Delorme*, signé le 20 août 1831, soit neuf jours après la première représentation au théâtre de la Porte-Saint-Martin, — est un des plus simples : l'éditeur avait le droit de tirer autant d'exemplaires qu'il voudrait par série de 500, en

Balzac, A. Dumas, Soulié, Mme de Girardin, Liszt, J. Janin, V. Hugo.

Thé artistique assaisonné de grands hommes.

Dessin satirique de Granville (1845).

payant 2 francs par exemplaire à l'auteur qui paraphait tous les titres, les gardait chez lui, ne les livrait que contre argent donné d'avance, par série de 500, et devait rentrer dans sa propriété au bout d'un an. Les conditions sont sensiblement plus dures pour les quatre autres drames que Renduel acheta dès l'origine, mais, à quelques chiffres près, elles sont identiques pour *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor* et *Angelo* : je me réserve d'en reparler un peu plus loin.

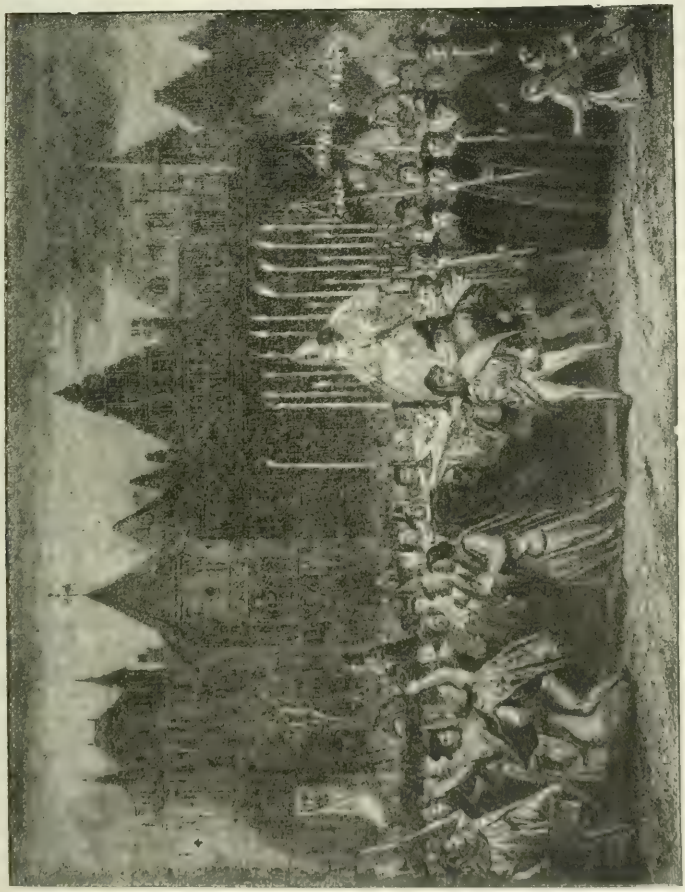
Les quatre mille premiers exemplaires des *Feuilles d'automne* furent payés 6000 francs, toujours pour une seule année. Le poète ne traitant jamais que pour un délai très court, dès que cette période finissait, le libraire se voyait forcé de signer de nouvelles conventions, ne fût-ce que pour empêcher l'auteur de porter telle ou telle œuvre à un autre éditeur qui, en donnant le livre à meilleur compte, aurait arrêté net le débit des exemplaires restant en magasin. Tous ces traités et renouvellements, accumulés à la file, atteignirent bien vite à un chiffre énorme qui montait toujours d'année en année. En 1835, le libraire paya 9 000 francs le droit de réimprimer les *Odes et Ballades*, *les Orientales* et *les Feuilles d'automne*, pour dix-huit mois, et de vendre pendant un an les premiers exemplaires d'un nouveau recueil : *les Chants du Crépuscule*. Et dès que ce traité approche de sa fin, Renduel en signe un autre où il payait 11 000 francs le droit de republier les quatre recueils durant dix-huit nouveaux mois, ainsi que le volume à venir des *Voix intérieures* pendant une seule année.

Il n'est question ici que des poésies, mais les drames et les romans n'étaient pas oubliés. En février 1832, Renduel traitait avec Hugo pour réimprimer ses romans, publiés originairement par divers éditeurs : *Bug-Jargal*, *Han d'Islande*, *le Dernier Jour d'un Condamné* et *Notre-Dame de Paris* avec deux chapitres nouveaux (1). Les conditions étaient les mêmes pour tous ces ouvrages : quinze mois de délai, un franc par exemplaire, tirage de 1000 exemplaires, sauf pour *Bug-Jargal* réduit à 750. Si ces conventions n'étaient pas trop dures, c'est que Renduel, à ce qu'il m'a dit lui-même, avait regimbé contre les propositions d'Hugo qui ne demandait pas moins de 6 000 à 8 000 francs en raison du grand succès de *Notre-Dame*, publiée auparavant chez Gosselin. Au mois de mai de la même année 1832, l'éditeur s'engageait, par traité écrit en entier de la main d'Hugo, à publier *Littérature et Philosophie mêlées* à 2000 exemplaires et avec dix-

(1) C'est alors que Renduel fit sa magnifique édition de *Notre-Dame* avec douze belles gravures de Boulanger, de Raffet, de Camille Rogier, de Tony et d'Alfred Johannot. Cette édition était en trois volumes in-8°, mais l'éditeur s'était expressément réservé le droit de publier deux mille exemplaires (sur les onze mille) en un seul volume, genre keepsake anglais, pour le jour de l'an. Renduel avait fait tirer pour lui, sur grand papier de Chine, chacune de ces deux éditions; elles sont aujourd'hui en ma possession, ainsi que la collection complète des douze gravures avant la lettre et sur papier fort à très grandes marges.

huit mois de délai, en payant 6 000 francs s'il y avait deux volumes et 3000 s'il n'y en avait qu'un : il y en eut deux.

Enfin en juillet 1835, Renduel, qui avait déjà tant à payer à Hugo pour ses poésies, œuvres critiques ou romans, concluait



La procession du Pape des Fous.
D'après l'aquarelle de Louis Boulanger pour *Notre-Dame de Paris*.

avec lui un nouveau traité en vue de rééditer *Notre-Dame de Paris*, toujours en trois volumes et à 11 000 exemplaires, puis la collection de ses sept drames depuis *Cromwell* et *Hernani* (1)

(1) La première édition de *Hernani* avait paru chez Mame en 1830. Etourdi par le bruit qu'on faisait autour de ce drame, le libraire, à ce que m'a dit Renduel, avait fait la folie de le payer 6,000 francs. Ce fut autant de perdu, la vente ayant couvert tout juste les frais de publication.

jusqu'à *Angelo*, en six volumes (*Marie Tudor* et *Angelo* n'en formant qu'un) et à 3300 exemplaires. Pour écouler cette énorme quantité de livres, il avait trois ans et demi pour le roman et seulement dix-huit mois pour les drames ; enfin il payait à l'auteur la bagatelle de 60 000 francs, dont 10 000 comptant et le reste échelonné jusqu'à la fin de décembre 1838. Arrivé à ce point, Renduel s'aperçut qu'en suivant plus longtemps cette progression incessante, il irait droit à la ruine : il jugea donc prudent de s'arrêter, et quand parurent *Ruy Blas* et *les Rayons et les Ombres*, il passa la main à Delloye.

Victor Hugo faisait volontiers largesse de ses ouvrages, parfois même en les revêtant d'une reliure assortie, et l'on tenait soigneusement compte à la librairie des exemplaires et des frais de reliure à porter au débit de l'auteur; mais il ne paraît pas que Renduel les réclamât très vivement, le moment venu, car je possède une facture dressée pour tous les exemplaires que le poète avait pris ou fait relier de novembre 1835 à janvier 1837, et elle est restée telle quelle entre les mains du libraire : elle s'élève à 239 volumes et à 179 francs de reliure. Quelques détails curieux : le 20 août 1836, Victor Hugo faisait envoyer au curé de Fourqueux ses œuvres complètes en vingt volumes, reliés pour 40 francs : c'est à Fourqueux, près Saint-Germain-en-Laye, que la famille Hugo allait en villégiature et que la jeune Léopoldine Hugo fit sa première communion. Le 22 mars 1837, il adressait ses *Feuilles d'automne*, brochées, à Henri Journet, et le 2 avril ses deux volumes d'*Odes et Ballades* brochés, à Auguste Vacquerie. Le 17 du même mois, Auguste de Châtillon était gratifié des six volumes de drames, brochés, et le 23, Mlle Taglioni recevait en hommage *Notre-Dame de Paris* en trois volumes, reliés pour 8 francs; enfin, le 18 mai Bernard de Rennes recevait à la fois *Han d'Islande* et les *Odes*, *Cromwell* et *Hernani*, brochés. Le 18 juillet 1837, Hugo adressait à M. de Féletz *les Voix intérieures*, brochées, et le 31 du mois de juin, il avait fait le même cadeau à Chateaubriand. Voilà pour les envois les plus significatifs.

Une révélation toute littéraire pour clore ces questions d'intérêt qui ont bien leur importance quand il s'agit d'ouvrages de cette valeur. J'ai vu, de mes yeux vu, le traité en date du 25 août 1832, par lequel Victor Hugo s'engageait à réserver à Renduel les trois mille premiers exemplaires d'un grand roman intitulé *le Fils de la Bossue* aux conditions antérieurement stipulées pour d'au-

tres ouvrages avec Renduel ou Gosselin. Rien que deux articles, le second atténuant le premier en établissant qu'aucun délai n'était fixé à l'auteur pour la remise du manuscrit. Renduel, on le sait, n'eut jamais à publier *le Fils de la Bossue*, non plus que *la Quiquengrogne* ou que *le Manuscrit de l'Évêque*, pour lequel il avait pareil engagement de l'auteur et qui devint l'épisode de l'évêque Myriel dans *Fantine*, des *Misérables*. Lorsque l'éditeur Lacroix traita avec Hugo pour *les Misérables*, il fut averti par l'auteur qu'il devait s'entendre avec Renduel pour racheter le droit de publication des deux premiers volumes ; mais il n'en coûta pas à Lacroix la grosse somme de trente mille francs, comme on l'a dit un jour, en plus des droits payés à Victor Hugo. La négociation fut des plus faciles ; Lacroix alla trouver Renduel dans sa retraite de la Nièvre et l'entente se fit rapidement entre eux, sans débat d'aucune sorte : Renduel reçut en tout et pour tout 8000 francs (1).

J'arrive au *Roi s'amuse*, sur lequel il convient d'insister.

J'ai dit plus haut que les traités conclus par Hugo avec Renduel pour *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor* et *Angelo* étaient comme identiques. En voici les conditions principales : tirage à 2000, plus 200 de mains de passe et 50 réservés pour l'auteur ; — tous les exemplaires devant être revêtus de la griffe de Victor Hugo ; — mise en vente dix jours seulement après la

(1) A propos de *la Quiquengrogne*, on lit ce qui suit dans la *Revue de Paris* (n° de septembre 1832) : « M. Victor Hugo, dont le dernier drame, *le Roi s'amuse*, est en répétition, doit publier cet automne un nouveau volume de poésies et deux romans. Le premier, qui a pour titre *la Quiquengrogne*, a été acheté 15000 francs par les libraires Charles Gosselin et Eugène Renduel. Ce titre a quelque chose de bizarre. Qu'est-ce que *la Quiquengrogne?* Nous avons entendu faire déjà si souvent cette question que nous sommes heureux de pouvoir répondre par un document à peu près officiel. Voici l'extrait d'une lettre de M. Victor Hugo lui-même à ses éditeurs : « *La Quiquengrogne* est le nom populaire de l'une des tours de « Bourbon-l'Archambault. Le roman est destiné à compléter mes vues sur « l'art du moyen âge, dont *Notre-Dame de Paris* a donné la première « partie. *Notre-Dame de Paris*, c'est la cathédrale ; *la Quiquengrogne*, ce « sera le donjon. L'architecture militaire, après l'architecture religieuse. « Dans *Notre-Dame* j'ai peint plus particulièrement le moyen âge sacer- « dotal ; dans *la Quiquengrogne*, je peindrai plus spécialement le moyen « âge féodal, le tout selon mes idées, bien entendu, qui, bonnes ou mau- « vaises, sont à moi. *Le Fils de la Bossue* paraîtra après *la Quiquengro-* « *gne* et n'aura qu'un volume. » — *La Quiquengrogne* et *le Fils de la Bossue*, autant en emporta le vent.

première représentation, sauf consentement de l'auteur pour abréger ce délai ; — l'auteur rentrant de droit dans sa propriété au bout d'une année à dater de la mise en vente, ou même auparavant, si les deux mille exemplaires étaient épuisés avant ce délai ; — comme prix, enfin, 4000 francs, toujours échelonnés en quatre termes, variables, selon les traités, mais ainsi fixés pour *le Roi s'amuse :* 1000 francs comptant, 1000 le lendemain de la mise en vente, et 2000 en deux billets, l'un à six, l'autre à douze mois de l'acte signé.

Dans le traité visant *le Roi s'amuse*, — et seulement dans celui-là, — un article additionnel, prévoyant le cas où la censure interdirait la représentation du drame, annulait le traité dans cette hypothèse et portait que l'auteur serait tenu de restituer à l'éditeur l'argent et les billets reçus. Cela prouve absolument que Victor Hugo, qui joua si bien la surprise et la colère indignée après l'interdiction, pressentait ce coup dès le 30 août 1832, jour où fut signé le traité avec Renduel, c'est-à-dire à une époque où les pourparlers avec la Comédie-Française étaient à peine entamés : en effet, c'est seulement dans sa lettre du 7 septembre au baron Taylor que Victor Hugo prend jour pour aller lire sa pièce à la Comédie, et qu'il ébauche une distribution des rôles.

L'ouvrage fut interdit comme Hugo le prévoyait, comme il l'espérait peut-être. Et cependant Renduel, loin d'user du droit qu'il avait de répéter l'argent ou les billets déjà remis au poète, le paya intégralement. Le 5 septembre, soit six jours après le traité signé, Hugo lui donnait quittance « de la somme de trois mille francs, en mille francs comptant et deux billets de mille francs chacun, payables l'un en février, l'autre fin août prochain », ce qui était strictement conforme au traité. Puis le 5 décembre, — soit le lendemain de la mise en vente et malgré l'interdiction, — Renduel lui payait les mille francs encore dus et recevait en en échange un reçu définitif des quatre mille francs stipulés pour prix du *Roi s'amuse*... Est-il beaucoup d'éditeurs qui en eussent fait autant ? »

(1) Ces chiffres, tirés de papiers indiscutables, font bonne justice de la fable inventée par Hugo, sans mauvaise intention, je m'imagine, et transcrite par son secrétaire, M. Richard Lesclide, dans les *Propos de Table de Victor Hugo*. D'après lui, Renduel devait tirer *le Roi s'amuse* à deux mille exemplaires (ce qui est exact) et payer un franc l'exemplaire (ce qui est faux) ; seulement Renduel aurait déclaré un tirage de vingt mille au minis-

Voici maintenant trois lettres se rapportant au procès du *Roi s'amuse*. Une seule est datée, mais il n'est pas malaisé de placer les deux autres à leur rang exact. Elles furent, toutes les trois, écrites entre l'interdiction du drame au Théâtre-Français (23 no-

Victor Hugo, d'après une lithographie de Léon Noël (1832).

vembre 1832) et l'audience du Tribunal de Commerce (19 décembre) où l'auteur, ayant Odilon Barrot comme conseil, présenta lui-même la défense de sa pièce et de ses intérêts. Le poète était

tère de l'intérieur, et Victor Hugo, instruit par hasard du fait se serait fait délivrer par Renduel confus un bon de 20000 francs, représentant juste un franc par exemplaire. Ce n'est pas 20000 francs qu'il toucha, mais 1000 francs, soit exactement le prix convenu pour les deux mille exemplaires, et cela par pure générosité de son éditeur.

déjà passé maître en l'art si délicat de la réclame ; il en maniait les ressorts avec un art infini, mettant son éditeur en avant pour se couvrir lui-même et lui recommandant bien de faire recopier les notes qu'il adressait aux journaux, de peur que son écriture ne fût reconnue.

Première lettre :

« J'ai vu hier au soir Carrel, tout est convenu. Il a été excellent. Je vous conterai la chose en détail. Sainte-Beuve peut faire l'article comme il le voudra et le porter aujourd'hui avec le fragment de préface. Carrel mettra tout. Carrel veut en outre un grand article politique pour un de ces jours sur l'affaire. Vous savez que c'est Odilon Barrot qui plaidera pour moi. Venez me voir.

« Voici quelques lignes pour le *Journal des Débats*, qu'un de nos amis m'a fait *(sic)* hier au soir. Elles sont en trop grosses lettres, ce qui serait ridicule. Vous ferez bien de les recopier et de les porter tout de suite.

« Tout à vous,
« Victor H. »

Aux *Débats*, au *National* — et ailleurs. Car, durant les trois semaines qui s'écoulèrent entre l'arrêté ministériel et le jugement commercial, de petites notes bien senties plurent dans les bureaux de rédaction, et les feuilles de l'opposition négligeaient la guerre et le siège d'Anvers pour publier des réclames dans le goût de celle-ci : « *Le Roi s'amuse*, drame de M. Victor Hugo, dont les représentations ont été défendues par ordre du ministre, paraîtra lundi sans remise à la librairie d'Eugène Renduel. *On assure que plus de mille exemplaires sont retenus d'avance.* »

Deuxième lettre, du lundi 3 décembre :

« Voyez Sainte-Beuve et les journaux.

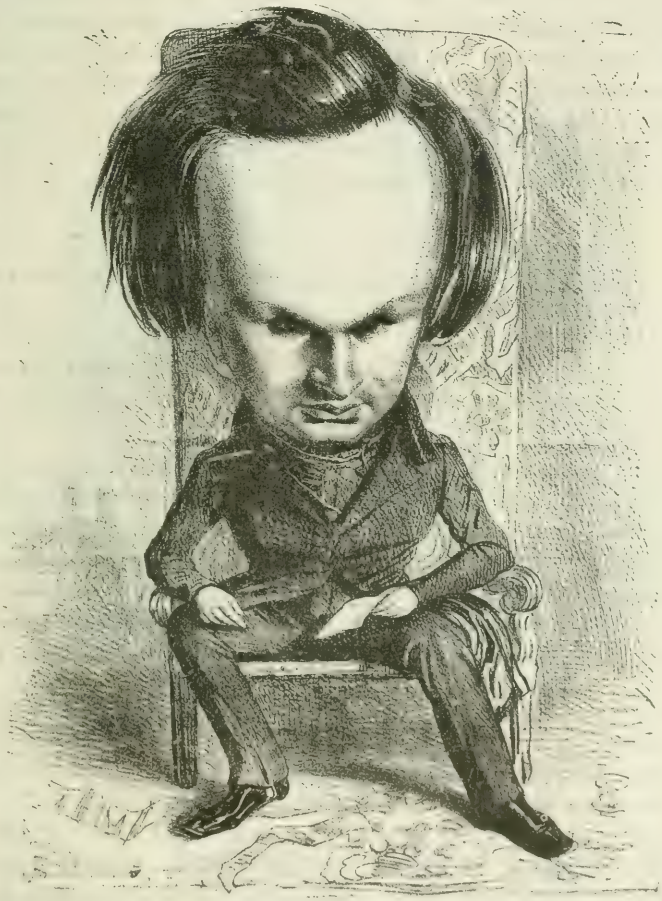
« Tâchez, mon cher éditeur, de venir demain à dix heures, déjeuner avec moi. J'ai mille choses importantes à vous dire. Il faudrait que nous allassions ensemble chez votre agréé pour que l'assignation au Théâtre soit donnée dès demain. Tout cela est convenu avec Odilon Barrot, que j'ai vu ce matin :

« Apportez-moi en même temps :

« Un exemplaire du *Roi s'amuse*, un exemplaire de *Notre-Dame de Paris*, pour Bernard de Rennes qui s'est si puissament entremis dans l'affaire ;

« Un exemplaire du *Roi s'amuse*, un exemplaire de *Marion de Lorme*, pour Odilon Barrot.

« Je crois que nous allons faire un bruit du diable. »



M. V. H., la plus forte tête romantique.

Caricature de Benjamin Roubaud (1836).

La troisième et dernière lettre est du lundi 17 décembre, avant-veille de l'audience.

« C'est mercredi que je plaide.

« Je crois, mon cher éditeur, qu'il est important pour vous,

pour moi, pour le retentissement du livre et de l'affaire, que la chose soit énergiquement annoncée la veille par les journaux. Voici sept petites notes que je vous envoie, en vous priant d'user de toute votre influence pour qu'elles paraissent demain dans les sept principaux journaux de l'opposition. Vous ferez bien de les porter vous-même et d'en surveiller un peu l'insertion. Faites-en d'autres copies et ajoutez-y une ligne pour votre livre, si vous voulez. Je me repose de ceci sur vous, n'est-ce pas ? Vous comprenez combien c'est important. Répondez-moi un mot et venez donc dîner avec moi un de ces jours.

« Votre ami,

« VICTOR HUGO. »

« Voudrez-vous aussi remettre à la bonne *six* exemplaires du *Roi s'amuse* sur mon reste ?

Les notes sus-indiquées furent immédiatement données aux journaux d'opposition, qui les publièrent tous le 18 décembre, au matin. Voici celle insérée au *Courrier français* :

« C'est décidément mercredi 19, à midi, que sera appelé, devant le Tribunal de Commerce, le procès de M. Victor Hugo contre la Comédie-Française pour *le Roi s'amuse*. M. Odilon Barrot plaidera l'ouvrage si illégalement arrêté par le ministère. *M. Victor Hugo compte prendre aussi la parole.* Le succès de lecture que le drame obtient et la mesure arbitraire du gouvernement donnent à cette audience un grand intérêt de curiosité. »

Ce devait être là la rédaction-type, ce journal étant le plus serviable de tous envers Hugo et son éditeur ; mais il suffisait d'y changer quelques mots pour dissimuler l'origine commune : on ne fera pas mieux soixante ans plus tard.

Une des dernières fois que Renduel passa par Paris, il dînait avec sa femme au restaurant Magny lorsque Gautier vint à entrer. Les deux amis, ravis de se revoir, entamèrent alors une longue causerie à bâtons rompus, parlant de leur jeune temps avec une volubilité extrême, évoquant à la file le souvenir de tant d'amis morts ou perdus dans la foule. « Vous souvient-il, dit tout à coup Gautier, qu'autrefois, chez Victor, le rôti était toujours brûlé ? — Certes oui, on l'attendait tandis qu'il s'oubliait chez Juliette. » Hugo demeurait alors au n° 6 de la place Royale (aujourd'hui place des Vosges), et la belle actrice de la Porte-

Saint-Martin, tout auprès, rue du Pas-de-la-Mule (aujourd'hui rue des Vosges, entre la place des Vosges et le boulevard Beaumarchais). Ces dîners d'Hugo n'avaient rien de cérémonieux ; ils étaient le plus souvent improvisés pour prolonger la causerie commencée. Les convives étaient d'habitude quelques visiteurs

Mlle Juliette Drouet.

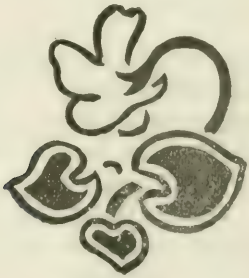
D'après une lithographie de Léon Noel (1832).

retenus par la maîtresse de la maison et qui se faisaient un devoir de rester par égard pour Mme Hugo, ainsi délaissée par son mari : celui-ci s'attardait souvent de deux heures, et le dîner reculait d'autant. Un jour que Renduel hésitait à rester, prévoyant le retard habituel et le jugeant trop long pour son estomac : « N'ayez pas peur, lui dit Mme Hugo pour le garder auprès d'elle ; le dîner sera exact ; Victor reviendra sûrement de bonne heure, il me l'a promis. » Renduel demeura : ce soir-là, on ne dîna qu'à neuf heures.

La liaison d'Hugo avec Juliette Drouet (de ses vrais noms Julienne-Joséphine Gauvain) ne faisait alors que de commencer ; elle a duré, comme on sait, jusqu'au dernier jour, la maîtresse ayant complètement supplanté l'épouse auprès du poète et n'ayant cessé de demeurer avec lui, même en exil. Mais dès l'origine de ces relations, Mme Hugo n'en était plus à faire son apprentissage des caprices galants de son mari ; elle les connaissait mieux que personne et s'y résignait, tant était grande son admiration, sa dévotion pour le maître et l'époux. Hugo était dans le plus fort de sa passion pour Juliette, lorsque sa fille Léopoldine, qui fut plus tard Mme Charles Vacquerie, atteignit l'âge de la première communion. Les Hugo passaient l'été à Fourqueux et voulurent faire de cette cérémonie, fixée au 8 septembre 1837, une véritable fête de famille, où tous les amis seraient conviés, Renduel et Gautier en première ligne. Aussitôt après le dîner, le maître de la maison s'éclipse, et l'on apprend bientôt qu'il a couru prendre la voiture de Paris. Les convives se récrient sur cette fuite inattendue : Hugo, disent-ils, aurait bien pu les attendre et revenir avec eux ; mais ils se rappellent bientôt que toutes les places de la diligence étaient retenues dès le matin et qu'eux-mêmes n'en avaient pu louer que pour le dernier départ. « Ne faites pas attention, leur dit tristement Mme Hugo, Victor saura bien se tirer d'embarras ; vous n'avez pas pu avoir de places pour vous, il saura en trouver une à tout prix pour aller où il va. »

Adolphe Jullien.

(A suivre.)



LA ROBE[1]

(Suite.)

V

M. de Cibiel, le lendemain, dans sa maison du désert, était à table ; la vieille mère Fanchon servait le déjeuner fort bien composé : des œufs frais, une langouste, des asperges exquises croissant dans le sable, à l'air salin ; du vin de Vendée dont la saveur est acide, mais qui a du corps avec la couleur de l'or pâle. La servante improvisée avait le pittoresque ajustement du pays ;

(1) Voir le numéro du 25 novembre 1896.

seulement sa jupe courte était noire et, grâce aux formes amples de la vieille, présentait l'aspect d'un ballon habillé.

Elle portait la coiffe blanche dont les ailes volaient de conserve avec de longues mèches grises. Par la chambre, elle allait et venait, sabotant. Cette cadence martelée parut irriter le doux maître, — qui, d'ordinaire, avait une si belle réserve de patience.

Dans la maisonnette voisine, accolée à la sienne, lorsque le bruit des sabots cessait un moment, il entendait une voix d'homme. Point du tout sympathique ; une voix sèche, impérieuse.

Maria Dégary avait un visiteur. C'était le baron de Maixent. M. de Cibiel le savait.

La fille ne paraissait pas en timidité devant son protecteur. Il se fâchait, elle riait aux éclats ou répondait sur le ton aigu. Les paroles n'arrivaient pas distinctes, mais on ne pouvait douter que la querelle ne devînt chaude. Le baron se mit à frapper les meubles, sans doute avec le pommeau de sa cravache ; il était venu à cheval.

La mère Fanchon rentrait, se parlant à elle-même : « Ben sûr qu'il la battrait, s'il osait ! grommelait-elle. — Mais voilà ! il osera jamais. »

— Peut-être, dit M. de Cibiel qui devenait curieux, le maître de cette maison est-il mécontent qu'on l'ait louée.

— Ouais ! pas content du locataire ? Ça, c'est possible. Vous l'avez pas vu ; il a ben dû vous voir, lui, tout à l'heure, par une brèche dans le mur du verger. Et puis, y a les mauvais rapports ; ils sont dix, dans le hameau, méchants comme s'ils étaient cent. On lui aura dit... Suffit ! Il la dispute ! Eh ben ! quoi, c'est sa vie. Fallait pas choisir celle-là. Chienne de vie ! Quand j'étions jeune, j'aurions mieux aimé labourer la terre avec mes ongles que de dépendre d'un noble. C'est coléreux, ça vous traite comme des bêtes... Sans compter que le bon Dieu ne veut pas de ça. C'est exister dans le péché.

— Songez à ce que vous dites. Cette jeune femme serait...

— Je dis ce qu'un chacun sait. Ils se cachent pas. Pardine, elle a les profits. Mise en princesse. Et des écus. Faut croire que vos cent francs tous les mois ne tomberont pas dans la poche du monsieur... Et puis après ? C'est-y de quoi lui chercher des raisons ? Quand elle lui aurait promis fidélité, c'est toujours pas le mariage. Promesses pour de rire.

— Mais M. le baron de Maixent est marié, ma bonne.

— Ben sûr; même que vous allez voir sa madame. C'est son plaisir de faire des parties ici pour les molester toutes les deux. Elle va venir avec une compagnie. Lui, il a galopé devant pour recommander à la Maria de se tenir tranquille. Elle se soucie ben de tout ce beau monde-là!... Tenez! voilà les premières fraises du verger qui leur passeront sous le nez. Elle les a cueillies pour vous ce matin. »

Celui qui avait été l'abbé de Cibiel, qui, peu de jours auparavant, ayant cessé d'être abbé, se trouvait encore le cœur si pur, resta seul regardant ces fraises qui le tentaient.

Il songeait à tout ce que la commère venait de lui apprendre. Ce baron qui devait être un brutal, qui, sûrement, était un grand orgueilleux et un effréné, entretenait publiquement une « concubine »; l'abbé se parlait encore à lui-même le langage de l'église. Cette Maria Dégary, la malheureuse!...

Et peut-être la baronne à son tour!... Il se pouvait bien qu'elle considérât son propre péché comme une juste revanche. Quand on a déserté les voies de Dieu, on se porte à ces faux jugements qui favorisent la liberté du vice. Elle allait venir, cette baronne...

Et ce qui se passait au château de Maixent, on le retrouverait sans doute dans d'autres maisons nobles ou bourgeoises. Quelle désolation! L'abbé pensa qu'il n'en allait pas différemment dans sa propre famille... Et pourtant, elle l'avait renié!

De toutes les injustices qu'il avait subies, celle-là lui était devenue la plus indifférente. Ces nobles gens se déguisaient mal, il connaissait le fond de leurs cœurs. S'il était demeuré prêtre, ils auraient eu son bien après lui... Les fils du marquis de Maffras n'étaient-ils pas les héritiers désignés de ce bon abbé de Cibiel? Maintenant savaient-ils, ce marquis et sa marquise, si le défroqué n'userait pas jusqu'au bout de sa liberté?

Alors, ils lui jetaient l'anathème... Les vilains!

Méchantes pensées dont un rien vint détourner le cours. Ce rien, c'était l'odeur des fraises. Qu'elles sentaient bon! Pourtant il se faisait un scrupule d'y toucher; — un scrupule, comme au temps de la foi inquiète. Par la main qui les offrait, c'était encore du fruit défendu.

Ah oui! elles étaient appétissantes! La chambre en était embaumée. Il en prit quelques-unes; tout en les savourant, il s'interrogeait. Des mouvements inconnus que Maria Dégary lui

avait causés la veille, était-il responsable? N'avait-il pas su bien s'en défendre? Il s'était, le matin, privé de promenade de peur que la fille hardie ne se mît encore à le suivre. Celui au regard duquel rien n'échappe connaissait le fond de son cœur : Louis de Cibiel avait bien pu rompre son vœu d'obéissance ; pas un jour, il n'avait songé à violer son vœu de chasteté.

De toutes les vertus, ne serait-ce pas la plus belle, s'il n'y avait l'innocence? Les cœurs qui la possèdent demeurent élevés au-dessus de la condition humaine; la perdre, c'est se ravaler à la misère commune. Quant à lui, il avait repris à Dieu la liberté qu'il lui avait consacrée; ce n'était pas pour tomber le lendemain dans la servitude du vice !

La dispute, dans la maison contiguë, se rallumait. Il se souvint que, si la mère Fauchon disait la vérité, c'est lui qui en était l'objet, et sourit de pitié, souhaitant de bon cœur à ce baron de mauvaise vie de ne pas rencontrer de pires occasions de jalousie dans sa vilaine amourette...

Au même instant, il entendit un bruit de roues au dehors : subitement, à côté de lui, les éclats de voix cessèrent.

Il s'approcha de la croisée de son petit salon, et justement devant la grille de son jardin vit une calèche qui s'arrêtait.

Dans la voiture, une femme et trois hommes; un vieillard, deux jeunes gens. La baronne avait un voile sur le visage. Elle parut à Louis de Cibiel très grande, très élégante; elle devait pourtant être maigre. Très parée, quoique tout en noir, elle avait un large chapeau empanaché dont le bord antérieur se relevait en bataille et qui ne lui parut pas moins provocant en son genre que la coiffe de Maria Dégary avec ses ailes de moulin.

Il n'eut pas le loisir de pousser plus loin ses observations. Le valet de pied — en grande livrée, bleue à passepoils blancs, cocarde bleue et argent au chapeau — qui venait d'avoir avec sa maîtresse un rapide colloque à la portière de la calèche, ouvrit la grille, traversa le jardinet, gravit le petit perron.

M. de Cibiel avait eu le temps de se rasseoir. Le valet, poli, bien stylé, — il servait dans une bonne maison, — s'excusa d'avoir dérangé « Monsieur ». Mme la baronne, quand elle venait à Saint-Hilaire-des-Flots, avait l'habitude de faire la collation dans cette maison, si elle n'était pas louée, — mais puisqu'elle l'était...

M. de Cibiel l'interrompit, le priant d'assurer Mme la baronne de Maixent que le locataire serait désespéré de gâter son plaisir et se ferait un devoir de se retirer devant elle pour l'après-midi.

Le valet reporta le message. Louis regretta presque la formule trop obligeante qu'il y avait donnée. Vivement, il appela la mère Fauchon pour desservir la table. La baronne, descendue de voiture, se dirigeait vers le jardinet, accompagnée seulement du vieillard.

Les deux jeunes gens s'étaient mis sans doute à la recherche du baron qu'on n'entendait plus, qu'on ne voyait pas, qui semblait s'être évanoui. — M. de Cibiel marcha au-devant de sa visiteuse.

Mme de Maixent — il sut bientôt qu'elle s'appelait Thérèse — était une personne de vraiment grand air. Il n'avait pas vu le baron, n'ayant fait que l'entendre, et ne pouvait comparer ensemble les deux pièces vivantes de cette noble paire ; mais tout lui disait que la baronne devait être de plus fine espèce. Vingt-huit à trente ans ; la démarche aisée avec une affectation marquée de liberté cavalière.

Elle souleva son voile ; il vit un visage très blanc, éclairé par deux yeux bruns veloutés ; une chevelure assez riche, d'une nuance chaude d'acajou, relevée en demi-bandeaux qui encadraient heureusement la maigreur du profil ; un nez bien fait, aux ailes courtes et vives, une bouche assez charnue, la lèvre très sombre, se contournant en un sourire voulu, d'une expression longtemps cherchée de moquerie dédaigneuse.

Il s'avançait, elle répondit à son salut par une brève inclination de tête, accompagnée d'un petit balancement des hanches. Longue et menue, comme elle était, elle donna en ce moment à Louis de Cibiel l'idée d'un roseau qui craint de se ployer, ne voulant point risquer la cassure. Plus tard il devait penser à cette comparaison singulière qui lui était venue à l'esprit la première fois qu'il l'avait vue ; il avait alors appris que les hobereaux, entre eux, appelaient la baronne de Maixent « le roseau mélancolique » à cause de cette maigreur qui faisait l'amusement des libertins de la province, et aussi des grands panaches qu'elle aimait à mettre à ses chapeaux.

Quant à lui, ce cruel défaut dans une belle personne ne le choquait point en ce premier instant de leur rencontre. Du moins, cette baronne ne ressemblait pas à Maria Dégary, l'endiablée ; elle ne sentait pas la chair.

D'ailleurs, elle ne lui marchanda pas le meilleur accueil : « Ma foi, monsieur, dit-elle, je vous suis reconnaissante ». Sa voix était harmonieuse, assez profonde et comme perlée pourtant de notes claires.

— Je n'aime guère à luncher sur l'herbe sèche, reprit-elle. Ah! monsieur, vous n'avez pas choisi pour vous reposer un pays aimable ; la beauté de la mer vous excuse... Vraiment, j'en use avec vous sans façon ; je ne sais trop ce que le baron en va dire... Mais j'y songe. Il nous précédait à cheval. Vous l'avez rencontré peut-être ?

— Je n'ai jamais eu l'honneur de voir M. le baron de Maixent.

— Il vous a loué cette maison sauvage par procuration ; il a, je crois, une chargée d'affaires.

Le vieillard qui marchait près d'elle lui jeta un mot d'avertissement à demi-voix ; elle allait en trop dire.

— Mon oncle, qui me grondez, répondit-elle tout haut, vous n'avez pas encore remercié monsieur.

Et le désignant à cet étranger qui devenait un hôte :

— Le marquis de Songère.

— Monsieur ?...

— Monsieur de Cibiel, répondit l'ancien abbé Louis, en saluant de nouveau.

— C'est un nom connu, dit le vieillard. Il y a deux maisons de Cibiel, l'une d'Anjou, l'autre de Normandie. Monsieur est sans doute des Cibiels normands.

Le « déprêtrisé » sentit en lui quelque chose qui mourait ; le grand, l'abominable mensonge devenait nécessaire et allait tuer sa conscience. Il s'était flatté que l'heure de cette dernière apostasie ne viendrait jamais.

Elle était venue.

— Oui, balbutia-t-il, des Cibiels normands.

— A la bonne heure ! Je crois que de ceux d'Anjou, il ne reste plus qu'une tête. Un jeune homme très distingué, dit-on, qui est entré dans les ordres.

— A moins qu'il n'en sorte, dit Louis qui prenait un atroce plaisir à élargir sa blessure, voilà donc une famille éteinte.

— Que dites-vous là ? On ne se défroque pas ?

— Le monde ne souffre pas que, ayant porté la robe, on la rejette, dit la baronne. Cela m'a toujours paru très injuste, on permet bien aux femmes de quitter le couvent...

— Avant qu'elles n'aient prononcé leurs vœux, s'il vous plaît, ma nièce.

— Enfin, monsieur, reprit Mme de Maixent s'adressant à Louis de Cibiel, vous voyez que mon oncle connaît tous ceux qui sont des nôtres. Je suis ravie que vous en soyez.

— Les Cibiels des deux provinces, dit le vieillard, sont de bons gentilshommes.

— Puisqu'il y a encore des gentilshommes. D'ailleurs on ne leur permet plus de devenir seulement maires de leurs villages. Monsieur, vous avez l'honneur d'en être. Cette petite circonstance va rendre le baron plus accommodant ; ce n'est pas son humeur ordinaire. Il est heureux, savez-vous bien, d'avoir mis la main pour une fois sur un locataire fait comme vous... Mais j'y pense, il n'y a peut-être pas que lui à Saint-Hilaire-des-Flots qui doive y trouver son compte.

— Thérèse, grommela le marquis, vous avez décidément envie de dire des sottises.

— Je sais fort bien ce que je dis. Un hôte tel que monsieur n'est pas fréquent dans ce désert. Et le baron n'a pas seulement la satisfaction de l'avoir trouvé, il a encore celle de pouvoir lui fournir une servante accorte ; il goûte tous les plaisirs de l'hospitalité. N'est-il pas vrai, monsieur de Cibiel ? J'espère que, pour nous servir le lunch, vous voudrez bien nous la prêter, cette nymphe potagère.

— Thérèse, dit le marquis, je vous assure que vous perdez la tête.

Sans répondre, elle se tourna vers le valet de pied qui avait suivi et lui donna l'ordre de porter dans la maison le panier chargé derrière la calèche. En ce moment, le baron et les deux gentilshommes qui s'étaient mis à sa recherche parurent, sortant du verger. On entendit la voix dure que Louis de Cibiel connaissait déjà :

« Vous porterez le panier dans le pavillon du garde. Le trajet est long ; vous demanderez de l'aide à la ferme. »

La baronne Thérèse eut un petit rire. Les ailes de son nez si oliment délicat se gonflèrent ; une lueur méchante passa dans le velours de ses yeux bruns ; et comme M. de Songère allait au-levant du baron, elle lui dit :

— C'est cela, mon oncle ; allez caresser le maître.

Vivement Louis se rapprocha d'elle :

— Madame, dit-il, que croyez-vous de moi ? Vos pensées vous trompent.

— Quoi ? dit-elle... Quelles pensées, monsieur ? Que voulez-vous dire ?

— Faut-il vous rappeler vos paroles de tout à l'heure, madame ?... Cette servante accorte qu'on m'aurait fournie ! Cette nymphe !...

— Voilà donc de quoi il s'agit !... Votre... propriétaire ? Accorte, oui... je le crois, du moins. Je l'ai vue à peine... Une seule fois... à l'église de Maixent... Elle osa bien y venir, la créature ! Toutes les filles de la ville d'en bas sont des effrontées, leur singulier costume les y aide... Si peu de jupe ! Ce costume-là doit dater d'un temps où l'on avait de la candeur et où l'on ne voyait de mal à rien. En celui-ci, il est inconvenable qu'on leur permette encore de le porter. Il m'a paru que celle-là était la plus provocante, peut-être la plus belle en son genre. Cela saute aux yeux, vous l'avez vu, qu'y a-t-il d'étonnant ? A votre âge et quand on est libre, ces choses-là ne sont pas des crimes.

— Madame, dit Louis de Cibiel, je vous assure que la personne dont vous parlez me choque aussi fort qu'elle peut vous choquer vous-même.

Elle éclata de rire : — Oh ! oh ! dit-elle, vous vous avancez beaucoup... Autant que moi-même !... J'ai pourtant des raisons d'être choquée que vous ne pouvez avoir... Mais je vois à votre figure que vous êtes admirablement sincère... Je vous demande pardon d'avoir plaisanté sur ce sujet-là... Je ne crois rien de vous, rien de mauvais.

Et baissant un peu la voix, elle ajouta : « Je crois tout simplement que le baron enrage de vous voir ici... Rien de plus, je vous l'assure encore une fois... Oh ! rien ! »

Elle ne se moquait pas. Son regard avait percé la candeur de cette âme. Si on lui avait dit désormais que ce jeune homme gardait la pureté d'un enfant, elle n'en eût pas été surprise.

Mais elle aurait aussi continué de penser que Maria Dégary était bien placée pour ternir un si beau miroir. Dans tous les cas, le baron était inquiet, il « enrageait ». Cela, elle s'en croyait sûre.

— Monsieur, reprit-elle, beaucoup des choses que j'ai dites depuis un moment ont pu vous sembler étranges. Vous les comprendrez plus tard. Je désire infiniment que vous appreniez à me connaître.

— Comment le pourrais-je ? balbutia Louis de Cibiel. J'aurai sans doute quitté ce pays demain.

— Quand vous y arrivez à peine ?... Allons ! j'ai eu décidément tort. Je vous ai fait peur de votre drôle d'hôtesse. Ce n'était qu'un jeu. Il faut que vous restiez. Je le veux.

— Madame, si c'est un ordre...

— Ce n'est pas un ordre. Je n'ai pas le droit de commander. Ce n'est qu'un souhait, monsieur. Je le voudrais...

Le baron allait les joindre. Aussi ces derniers mots prononcés très vite avaient-ils été dits autant avec les yeux qu'avec les lèvres. Louis de Cibiel en demeurait très rouge.

M. de Maixent allait enfin le voir de près, cet étranger qui l'avait mis en souci furieux depuis le matin.

Il venait en compagnie du vieux Songère qui lui avait pris le bras et qui le chapitrait. On devinait aisément l'objet de la semonce : « De quoi un homme fait comme vous se met-il en peine ? Et de qui ? D'un pauvre garçon qui ne songe guère à mal. L'air d'un benêt, — la chanson aussi. D'ailleurs gentilhomme, ce qui rachète un peu le reste. Que diable pouvez-vous craindre de lui ? »

M. de Maixent écoutait cette leçon flatteuse ; un demi-sourire éclairait son rude visage. Une face carrée aux traits réguliers mais massifs qu'encadrait l'éventail d'une barbe rousse très soignée. Ses yeux d'un bleu cru se plantèrent sur Louis de Cibiel. Et d'abord il le salua courtement.

Mais à l'instant, il s'amenda. Le regard du libertin est toujours habile à démêler ses pareils ; sûrement, celui-là n'en était point.

Maria Dégary lui avait bien dit qu'elle avait loué la maison à un bon jeune homme. S'ils s'étaient querellés, c'est qu'il ne voulait pas la croire ; ses propres yeux à présent lui rendaient témoignage et il se comparait intérieurement à ce qu'il voyait.

La baronne Thérèse lisait dans la pensée de son mari comme en un livre ouvert ; sa lèvre sombre s'en contourna plus méprisante : — « Monsieur est votre locataire, dit-elle, et le plus aimable que vous puissiez rencontrer. Mais vraiment, il est singulier que ce soit moi qui vous présente M. de Cibiel.

— Je sais qui est monsieur, répondit-il avec assez de bonne grâce, et je le remercie de la complaisance qu'il a mise à vous être agréable. Mais nous n'envahirons pas son logis. La maison du garde vaut mieux pour le lunch, ma chère, parce qu'elle es

située dans le bois. Vous souffrirez qu'après avoir repris des forces, nous tirions quelque coups de fusil. J'espère que M. de Cibiel sera de cette fusillade.

— Moi ! s'écria Louis, tuer des créatures vivantes !

Derrière le groupe que formaient M. et Mme de Maixent avec le vieux marquis, on entendit deux gros rires qui se faisaient mutuellement écho. Les deux gentilshommes de la garde du baron s'égayaient.

— Je vous demande pardon, monsieur, reprit Louis. Je ne suis pas chasseur. Il paraît que ce n'est pas ordinaire en ce pays, puisque ces messieurs veulent bien s'en étonner.

— C'est que mes amis ont la passion qui vous manque, dit le baron moqueur. Au reste, comme il vous plaira. J'espère que nous aurons le plaisir de vous voir à Maixent. Une lieue de chemin. Vous pourrez aisément gagner le château à pied, si, comme je le pense, vous n'aimez pas non plus l'exercice du cheval.

Le sens de cette invitation insolente était trop clair. La baronne Thérèse regarda son mari ; leurs yeux se choquèrent. Par ce langage muet, Mme de Maixent disait : « On vous connait, bonne âme en peine. Vous n'êtes donc pas encore rassuré ? »

Le baron n'était pas fâché d'attirer au château ce joli garçon qui lui semblait ridicule. Ce serait autant d'heures de moins que le locataire de Saint-Hilaire-des-Flots passerait dans le voisinage de Maria Dégary.

Louis s'inclinait ; la jeune femme lui tendit la main : « A bientôt donc, monsieur de Cibiel. »

Et la longue main, dégantée, moite et douce, ne se retira que lentement.

VI

De cette moiteur des doigts parfumés, les siens demeuraient imprégnés ; il les respirait, il les mettait sur ses lèvres. Presque toute la nuit, il veilla, reculant le moment du sommeil qui effacerait les dernières traces de ce contact délicieux ; la sensation prolongée en valait mieux que tous les rêves.

Pourtant il s'assoupit dans un fauteuil ; au réveil, l'effluve s'était envolé. Il s'en alla lentement le long de la mer, ne craignant plus d'être suivi par Maria Dégary ; désormais, il pouvait braver la présence hardie de la belle fille. Ce charme grossier qui

l'avait enveloppé un instant était rompu par un autre charme subtil et bien plus fort.

Comme il rentrait au milieu du jour, il vit Maria sur sa route. Elle était plantée devant l'église et, brusquement, se détourna, rentrant dans le verger ; sa jupe rouge glissait à travers les pommiers fleuris. Elle le boudait.

Elle sentait donc bien, cette rustique perverse, qu'elle n'aurait plus de prise sur sa faiblesse. Une figure délicate était venue, qui avait écarté de lui la tentation.

La baronne Thérèse n'avait point cette richesse du corps : mais une âme parlait dans ses beaux yeux veloutés. Une âme qui avait bien voulu s'entr'ouvrir devant Louis de Cibiel, un nouvel ami, — et qui souffrait comme la sienne.

Il brûlait de la revoir. Ah ! qu'elle était loin, sa résolution de quitter le pays qu'il lui avait annnoncée, en balbutiant la veille ! La charmeuse alors de répondre : « Il faut rester ! Je le veux ! » Eh bien, il resterait.

On le verrait au château de Maixent, il acceptait l'insolente invitation du maître. Le danger qui l'avait épouvanté, un moment, n'était-il pas conjuré ? Le vieux marquis de Songère ne rouvrirait pas son enquête. Le locataire de M. de Maixent venait des Cibiels de Normandie, cela était bien établi par le mensonge, l'affreux mensonge, qui, en sortant des lèvres du renégat, avait failli les déchirer et que, maintenant, il ne regrettait plus.

Pourtant, il avait encore des retours... Était-ce bien lui ?... Quel chemin avait-il donc fait en un jour ?

La visite de la baronne Thérèse à Saint-Hilaire-des-Flots était du jeudi ; il se recueillit jusqu'au dimanche. Il se prenait en pitié quand il se rappelait que le premier jour il avait dédaigné le rêve. C'est qu'il avait alors le souvenir presque matériel d'un attouchement délicieux. A présent, l'évocation de l'image était toute sa vie.

Elle venait s'asseoir près de lui dans sa maison pendant les longs crépuscules ; l'ombre grisonnait montant de la terre ; de la mer s'élevaient des vapeurs blanches. Tous deux, assis devant la croisée regardaient, au-dessus des plis légers de ce double voile, le ciel se piquant de feux. Les mains unies, — celle de l'aimée était si douce ! — ils ne se disaient rien et l'*amant* se plaisait à ce silence parce qu'il avait le cœur plein de trop de choses qu'il ressentait délicieusement et n'exprimerait pas bien. La lune se

levait, chassant ces brumes chaudes et apparaissait au-dessus de l'église ; la lumière argentée inondant la grand'nef, franchissait le portail, glissait sur le chemin. La clarté allait envahir le jardin clos. Alors elle se levait : « Je dois partir, on me verrait ! » Sans tristesse, il répondait : « A demain, chère âme ! » Car l'heureuse soirée devait avoir un lendemain.

Le rêve ne s'interrompait que pour recommencer plus exquis ; il n'aurait pas de fin.

L'image était encore auprès de lui quand il marchait dans la forêt. La sente étroite dessinée sous la feuillée à peine plus haute, entre les buis et les houx, ne leur permettait pas de marcher côte à côte, et cela peut-être était meilleur, car un désir lui serait venu d'enlacer de son bras cette taille souple et menue, et il n'aurait osé ! Il allait derrière elle dans le sillage de parfum que laissait sa chevelure, il ne craignait plus de s'égarer comme Maria Dégary le lui avait fait craindre le premier jour. La baronne Thérèse était l'étoile qui lui éclairait le chemin.

D'autres fois, côtoyant la mer apaisée par la longue durée des calmes, il croyait reconnaître dans ses cadences sourdes les plaintes d'une chère affligée. Elle les avait étouffées longtemps ; enfin elles éclataient. Victime de l'injustice d'un homme, elle invoquait la justice du maître des hommes. Louis de Cibiel souffrait, car il se sentait indigne de s'associer à ce cri douloureux qui était une prière. Peut-être mériterait-il encore d'être admis à s'offrir pour elle en sacrifice. Combien ardemment il s'offrait !

Quelquefois, lorsqu'ils prenaient du repos sous cette voûte sombre et muette, qui n'avait point d'échos et jamais ne révélerait rien des confidences entendues, elle tenait penché vers lui son visage tout en larmes ; il aurait voulu, les boire, il aurait voulu la presser sur son cœur aussi déchiré que le sien, il n'osait encore. Mais il pleurait avec elle.

Et tout cela, ce n'était que songe et folie, mais si puissante, — si cruelle et si douce à la fois ! Elle charmait l'abbé romanesque.

Il ne se souvenait pas d'avoir auparavant jamais connu la colère ; maintenant, il la sentait naître en lui à la pensée de l'outrage qu'essuyait son « amie ». Un brutal, un rustre, quoique gentilhomme, depuis des mois, depuis des ans, la blessait dans sa dignité de femme et dans son honneur d'épouse. Sans pitié, ni sans honte, il menait à ses côtés une maîtresse, la plus belle fille du pays, et aussi la plus impudente. La baronne Thérèse ne ren-

contrait pas d'appui même en sa famille ; son oncle, le marquis s'était fait le courtisan du butor.

Heureusement le peuple était plus honnête et plus juste : les petits, les braves gens, le pays tout entier étaient pour elle. Louis de Cibiel se rappelait avec délice les propos du voiturier qui, naguère, le conduisait à Saint-Hilaire-des-Flots et ceux de la vieille femme qui le servait. Sur le compte du baron de Maixent, il n'y avait qu'une voix : « Ah ! le méchant seigneur ! »

Cela, du moins, c'était un commencement de revanche.

Maria Dégary décidément l'évitait ; elle ne sortait plus du logis de l'amour et du péché, adossé au sien, que par le chemin conduisant au verger à travers le hameau, tandis que lui-même, pour se rendre à la forêt ou à la mer, ne suivait jamais que la route contournant l'église. Ils auraient pu vivre ainsi des semaines sans se rencontrer.

La fille, sans doute, lui en voulait de n'avoir pas eu envers elle toute la reconnaissance qu'elle souhaitait. Non contente de lui avoir loué le beau logis, l'endiablée se serait bien donnée à bail elle-même ; il n'avait pas su s'accommoder du bien qu'elle lui offrait. Ce mauvais vouloir pouvait en effet la surprendre, elle ne devait pas y être accoutumée.

Et vraiment, il sut par la mère Fauchon, que la Maria était grandement fâchée contre lui. Dans sa colère elle disait...

La vieille femme bien sûr, se serait coupé la langue plutôt que de répéter ça. C'était pas sa manière de rapporter les mauvaises choses... Mais, enfin, puisqu'il commandait.

M. de Cibiel n'avait pas dit un mot.

— Eh ben quoi ! dit la mère, la Maria en dégoise des sottises. C'est-il pas sa coutume ? Une langue débridée. Elle dit comme ça que la dame du château n'a pas mis de retard à prendre le joli locataire dans sa nasse ; le joli locataire, c'est vous. Elle a ben vu la dame vous dire des paroles de miel et ses yeux vous faire des caresses... Oh ! paraît qu'avec vous c'est pas difficile, parce que vous serez jamais un malin. Je vous demande ben pardon tout de même ; c'est pas moi qui parle.

— J'entends bien ; c'est cette fille. Que dit-elle encore ?

— Elle dit qu'au vrai, Mme la baronne se donnait le plaisir de faire monter son baron à l'échelle... Et ça, c'était pas dommage. N'empêche que si la dame voulait se revancher de ses mauvais tours, un beau garçon tranquille comme vous serait ben son af-

faire. Paraît aussi que la dame a ben envie de lui en faire voir des couleurs au mauvais baron, et que si les nobles du pays la courtisaient, elle ferait pas tant la sévère. Mais voilà, ils lui content pas fleurette. Ça ne mord pas, ces messieurs-là aiment pas le manger de carême. Faut entendre le baron à table, quand on a bu, dire à ses amis : « La baronne est maigre. » Et eux de rire... Vous savez, c'est toujours la Maria qui cause. Moi, j'ai mon idée. Ces nobles-là qui font la ripaille tout l'an et qui mènent les filles à mal, c'est des païens.

— Oui, dit M. de Cibiel avec force, des païens ! Ni cœur, ni honneur ! Vous avez raison de le croire, ma bonne. Mais continuez... Ce ne doit pas être tout.

— Ma fine, non ! La Maria a ben le courage de dire encore que c'est pas vous qui sauriez faire la différence entre une grasse et une décharnée, que vous êtes un novice. Quant à elle, ça l'amuserait joliment de savoir que le baron serait... Suffit. Adonc que la Madame se rende heureuse avec vous si ça lui dit. Pardine ! Ce ne serait pas elle, la Maria, qui en aurait de la déplaisance ! Elle lui cède bien ce morceau-là de tout son cœur...

Cette fois, était-ce tout ? Pas encore. La mère Fauchon ajouta : « Elle céderait le morceau ?... Oui-da ! pas de si bon cœur ! Ça, c'est de la menterie. Faudrait voir. »

M. de Cibiel s'était levé : « Maria Dégary est une sotte et méchante personne, dit-il. Je devrais quitter la maison après ce que vous venez de m'apprendre. J'y suis à mon gré, j'y reste. Ne me parlez plus jamais de cette fille, je vous prie. »

Au même instant la voix de la Maria se fit entendre dans la cour intérieure sur laquelle la maison principale n'avait pas de croisées : « Mère Fauchon, criait la belle à tue-tête, dites à ce Monsieur qu'on amènera ce soir deux chevaux de Maixent pour les mettre à la pâture. Il y a de quoi les seller. M. le baron veut bien qu'il s'en serve pour ses promenades. »

Elle n'attendit pas la réponse, la porte de son logis où elle rentrait claqua derrière elle. La mère Fauchon marmottait : « Pardine ! son baron aurait ben pu faire la commission lui-même. Il est là le méchant galant. »

Louis de Cibiel qui était encore devenu très rouge, retint d'un geste la vieille femme qui allait sortir : — Vous avez nourri M. de Maixent, dit-il, vous avez reçu ses bienfaits, et vous ne l'aimez guère.

— Ouais ! fit-elle, pour un morceau de pain qu'il m'a jeté.

— Il vous le devait, et avec cela...

— Avec ça, c'eût pas été trop d'une bonne parole. Ah ! ben oui ! Faut pas en demander aux mauvais cœurs.

— On sait que votre baron est très dur. Il ne craint pas non plus d'être insolent.

— Ah ! oui, dur ! Vous allez pas monter sur ses chevaux au moins... Méfiez-vous ! De mauvaises bêtes... C'est p't'être pour vous casser le cou qu'il vous les offre... Est-ce qu'on sait ?... Ben sûr qu'il aimerait vous voir loin d'ici.

Insolent, oui, M. de Maixent venait de l'être et l'était toujours. Louis de Cibiel n'avait pas oublié la première preuve qu'il lui en avait donnée dans leur unique entrevue. Le seigneur de tant de castels, debout ou ruinés, et de bois et de métairies, continuait le badinage. Eh bien, il se trompait, le baron sournois, les chevaux ne faisaient pas peur à celui qu'il croyait pouvoir railler impunément. L'abbé avait reçu l'éducation de tous les jeunes hobereaux, avant de prendre la soutane. Il montait un poney à dix ans; à quinze ans, il était bon cavalier : « Je le lui ferai voir ! » murmura-t-il.

Le rire de Maria Dégary sonna à grande volée dans la chambre voisine. C'était comme un coup de cloche l'avertissant de quelque chose de nouveau qui se préparait contre lui; il n'y avait pas à s'y méprendre. Le mur était assez épais, mais percé d'une porte qui, pour être condamnée, n'en laissait pas moins arriver les bruits. Un jour, n'avait-il pas surpris la querelle des deux amants ?

Cette fois la révélation allait être différente. Il saisissait trop bien les preuves de leur bon accord et ce qu'ils se proposaient c'était justement de l'en rendre témoin.

Il s'instruisait l'abbé, plus qu'il n'aurait voulu. Ces soupirs rauques et ces cris lui mettaient une sueur aux tempes; il se couvrit le visage de ses mains comme pour se défendre de voir ce qu'on lui faisait entendre. N'y pouvant plus tenir, il sortit précipitamment. Le témoin se dérobait.

Il courut, longeant l'ancien mur du monastère, jusqu'à la route qui conduisait à la ville. Alors redevenu maître de sa raison qui, un moment, lui avait échappé, il suivit ce long ruban poudreux d'un pas enfin plus tranquille.

VII

Au trot de deux superbes gris pommelé, M. le baron descendait cette même route en phaéton, et l'on pouvait bien dire qu'il s'avançait dans sa gloire, car cet attelage était le plus renommé de toute la province. Il se rendait à la ville ; un gala l'y attendait ; il aurait la première place à table, il la tenait partout, et, comme on savait qu'il ne la céderait point, on ne la lui disputait jamais nulle part.

Il s'agissait d'une de ces parties qu'on appelle « fines » ; la chère l'est assez, mais rien que la chère. Un pique-nique de hobereaux tous « portant bien la toile », suivant l'expression du pays. C'est une image et cela veut dire que, si plein et chargé que soit le navire, il va roulant et ne chavire point. Tous ces buveurs de qualité battaient les murs mais rentraient chez eux, au port, et ne se laissaient choir que dans leurs lits.

Cependant, au château de Maixent, la baronne Thérèse dînerait seule.

M. le baron arrivait au faîte de la grande côte, tenant vigoureusement en main ses chevaux qui allaient glisser sur la pente et qu'il ne se souciait pas de couronner; il se crut le jouet d'un rêve... Ce cavalier qui venait en sens inverse, remontant la route ?

Était-ce bien son hôte de Saint-Hilaire-des-Flots qu'il voyait, le locataire de la Maria ?...

C'était lui... Eh ! mais, bien que ramassé, trapu, l'encolure lourde, quand il était à pied, le bon jeune homme aux cheveux bouclés n'avait pas si mauvais air en selle... Il montait, ma foi, une belle bête. Où s'était-il procuré ça ? Parbleu, le baron reconnaissait le cheval... C'était Roland au pauvre René de Cheffeuilles qui avait dû le vendre avec ses dernières loques et s'en aller à Paris, refuge des décavés, après un dernier baccara. Grosse partie, et pour Cheffeuilles, la déveine noire !

Il n'avait pas laissé échapper une plainte ; on l'avait vu seulement plus pâle et vraiment ce grand garçon-là avait été très bien. Le baron le voyait encore ; il lui avait offert dix louis, d'ailleurs refusés. Quant à lui, un moment après, il reprenait la banque. Toujours chanceux, parce que l'argent vient à la rivière ; cette nuit-là il avait gagné dix mille écus.

Pauvre Cheffeuilles ! Ce petit Cibiel avait acheté ce bel anglais tout sellé et tout harnaché au vautour qui venait d'arracher les dernières épaves du naufragé ; il n'en paraissait pas fier qu'un peu, le gros joli homme !

Cependant le baron se prit à réfléchir. N'ayant pas voulu de ses chevaux qu'il lui faisait offrir par la Maria et un instant après ce refus malhonnête, étant allé acheter Roland, ce M. de Cibiel lui donnait une leçon.

Sans doute, il croyait ainsi répondre aux railleries essuyées devant la baronne, à Saint-Hilaire, quelques jours auparavant ; mais M. le baron n'aimait pas les revanches prises contre lui.

Aussi quand le cavalier, passant près du phaéton, se découvrit correctement, M. de Maixent rendit le salut à peine, portant seulement la main à son chapeau ; et encore ce geste, un peu plus que court, sentait-il la colère. Louis de Cibiel, ravi, prit un temps de galop.

Il se contentait de cette marque légère, très légère, de politesse ; mais il se demandait ce qu'il aurait dû faire si elle lui avait été refusée... Aurait-il fallu souffrir ce refus ?... D'étranges échauffements lui montaient au cerveau. Ce baron arrogant qui ne le croyait pas bon à monter à cheval, ne savait décidément pas que, jusqu'à seize ans, le « gros garçon » avait reçu les leçons que reçoit un fils de famille — toutes les leçons.

On lui avait mis une épée dans la main ; déjà, sauf une certaine lenteur de la jambe, que lui reprochait le maître, il était d'une jolie force à l'escrime. Le grand-vicaire Marigot avait connu cette particularité ; le vilain abbé jaloux ne pouvait manquer d'en tirer profit pour lui faire de la peine. Un jour, devant Monseigneur, il avait posé la question : « Si l'abbé de Cibiel était demeuré dans le monde, il n'aurait donc pas craint de pratiquer le duel ? »

Et le jeune abbé, embarrassé, de balbutier d'abord, puis de distinguer. Un homme est gravement offensé, il sera déshonoré s'il n'appelle point l'offenseur. Pourtant il est bon chrétien. N'y a-t-il pas moyen de concilier l'intérêt de sa bonne renommée et le respect qu'il doit aux défenses de l'Église ? Il peut aller sur le terrain, tout en sachant bien qu'il n'est jamais permis de répandre le sang d'autrui : il se laissera blesser lui-même. Du moins son injure sera lavée.

L'abbé Marigot était toujours prompt à la riposte :

— Mais s'il répand votre sang à vous, c'est lui qui aura contrevenu aux lois de l'Église et vous lui en aurez complaisamment fourni l'occasion. Et si, au lieu de vous blesser, il vous tue?... Monseigneur, tout cela veut dire que l'abbé de Cibiel qui est un ange, plutôt que de mourir sans honneur, aurait préféré finir en péché mortel.

Monseigneur, qui avait écouté d'abord en souriant et tout près d'approuver l'argumentation de son favori, le morigénait un instant après, n'osant se montrer moins rigide que ce terrible abbé Marigot qui lui faisait peur.

Ces ressouvenirs du temps passé, — le temps d'innocence douloureuse — se réveillaient encore en Louis de Cibiel. C'était cette tyrannie de tous les instants, c'étaient ces traits méchants, ces piqûres sournoises, le voisinage de ce prêtre taquin et brutal; c'était cette lourde vie, sans air et sans clartés libres, qui l'avaient conduit à la résolution funeste. Maintenant...

Où étaient-ils, ces jours pourtant paisibles où le jeune abbé pouvait encore choisir entre l'honneur et le *péché mortel?...* Ce dernier mot, écho des anciennes malices du grand vicaire, venait de sonner à son oreille comme le tintement des cloches annonçant la mort d'un chrétien et l'envolée d'une âme... Il en demeurait glacé... Ah! oui, le rénégat avait fait son choix!

Doublement rénégat désormais, puisqu'il avait ouvert cette âme rebelle à des pensées qui la brûlaient, à des désirs dont il n'osait envisager la vraie nature et la fin...

Il avait mis son cheval au pas... Seigneur! l'abbé de Cibiel a perdu ta grâce à jamais; en cachant son parjure que le monde condamne avec de si lourds mépris, il peut encore espérer la faveur de ceux qui ne le connaîtront pas... Et cette faveur dangereuse et vaine — le piège peut-être que le mauvais esprit met sur son chemin — c'est là-bas, en ce château de la convoitise, qu'elle réside, — en ces mains de femme si douces...

Louis de Cibiel eut un geste de résolution. Il n'irait pas à Maixent.

En ce moment, le cheval longeait un champ dont le haut talus portait une bordure d'ajoncs fleuris, et à l'extrémité duquel s'ouvrait le chemin de Saint-Hilaire-des-Flots. Ce point de la route n'était-il pas bien connu du cavalier? Ces couleurs violentes qui devaient le lui signaler, s'il avait été distrait, n'avaient-elles pas frappé ses yeux? Oubliait-il la résolution qu'il venait à peine de

Le rêve ne s'interrompait que pour recommencer plus exquis. (Page 474.)

prendre? Il ne fit point tourner Roland qui piaffait et qui, reprenant le trot, le porta de lui-même à l'entrée de l'avenue de Maixent, comme si la vaillante bête connaissait le chemin. Louis alors parut s'éveiller de sa rêverie.

Elle avait grand aspect seigneurial, cette avenue, avec sa double rangée de hêtres sur chacun des deux côtés : la chaussée courait au milieu, soigneusement ensablée, l'espace environ de mille pas. Les rayons du couchant glissaient entre les feuillages noirs sur le tronc blanc de ces beaux arbres, et cette lumière tamisée avait des airs de caresse.

Louis de Cibiel arrêta sa monture. Le châtelain n'était pas au logis ; qui le savait mieux que le visiteur ? La châtelaine ? Seule, il allait la voir seule !... Le dernier combat se livra dans l'âme de l'abbé... l'angoisse le déchirait... Allait-il une deuxième fois courir vers l'irréparable ?... Une force le retenait ! — O Dieu, serait-il vrai ? Me rappelez-vous ?...

Il était encore temps de revenir en arrière et, galopant vers Saint-Hilaire, d'aller chercher le refuge dans l'ombre de l'église... Louis de Cibiel éperonna Roland qui dévora l'avenue.

Le baron de Maixent possédait beaucoup de ruines qualifiées dont il tirait une vanité noble ; mais il habitait le château moderne.

Le cavalier distingua bientôt une vaste pelouse enveloppée de bois ; plus loin, des bosquets, un étang, puis des parterres ; en arrière, la masse du château que flanquaient deux pavillons à deux étages coiffés de hauts toits arrondis. Le logis principal était élevé d'un étage seulement qu'embellissait une large terrasse à balustre portée par un avant-corps. Là devait être l'entrée de la riche maison.

Louis de Cibiel ralentit l'allure de Roland et, arrivé au bord de l'étang, l'arrêta court. C'en était fait de l'audace impie qui l'avait conduit si près du but : il avait tué sa conscience et il sentait bien que son cœur était plus que jamais son complice, mais un complice troublant, éperdu... Comment trouverait-il la force d'aller jusqu'au pied de ce perron seigneurial, d'y descendre, de la demander ? Et, si elle consentait à recevoir le hardi visiteur, comment l'aborder ? Que lui dirait-il ?

Il aurait voulu, puisque désormais il osait tout vouloir, qu'elle vînt au-devant de lui, librement, d'elle-même, celle qui, contre les autels sacrés, avait su élever dans le cœur du misérable « défroqué » un autre autel, celle qui, peut-être, allait achever avec

ant de délices le crime de sa vie. Il se prenait à rêver de la voir out à coup derrière ces balustres — et il étouffa un grand cri.

Rien ne devait manquer au roman tentateur ; il venait de voir paraître, en effet, sur la terrasse, une forme blanche, la tête nue.

Il rendit la main à Roland qui rongeait son mors. Le cavalier recommença de s'avancer, baigné des clartés rouges du couchant, car le soleil glissait au bord de l'horizon.

La baronne Thérèse croyait le reconnaître, mais, ne pouvant distinguer la forme de son visage dans ce poudroiement de lumière, avait mis sa main en écran au-dessus de ses yeux.

Il parut bien que cette visite ne la fâchait point, car, se penchant du haut de la terrasse, apercevant heureusement un domestique qui passait au-dessous, dans les parterres, elle l'appela, lui commanda de se tenir prêt à recevoir le cavalier, et vivement descendit.

Dans cet extraordinaire empressement, elle n'avait pas même pris le temps de jeter sur ses beaux cheveux bruns une dentelle ou un chapeau; elle venait, elle accourait presque, en déshabillé. Un peignoir blanc, très ajusté au corps, dessinait la sécheresse de la gorge et des épaules, mais aussi la rondeur de la taille et le relief vigoureux des hanches; la baronne Thérèse n'était pas maigre de toutes pièces.

Des manches ouvertes laissaient voir l'extrême blancheur de ses bras, elle avait des bas de soie gris perle dans de légers souliers de cuir verni. En tout, des signes de race, le pied petit, la cheville fine. Et surtout ces mains longues et molles, dont la douce moiteur était si pénétrante, ces mains qui avaient commencé de changer le cœur de l'abbé et de le conduire au second parjure. Comme il saluait gauchement, très rouge, elle les lui présenta toutes deux.

— Je vous attendais, dit-elle. Sans reproche, vous vous êtes fait attendre.

— Madame, pouvais-je penser ?...

— Vous le pouviez, vous le deviez... je vous attendais... Oh! pas plus aujourd'hui qu'hier ou que demain, mais j'étais sûre que vous ne manqueriez pas de venir. D'abord, je vous en avais prié. Un nouvel ami, c'est toujours docile.

Ce dernier mot le terrassa. Il avait espéré d'être bien accueilli, l'effet dépassait son espérance ; d'ailleurs il avait raison, un mo-

ment auparavant, de penser qu'il ne trouverait rien à dire. Accablé de son bonheur, il parlait pourtant du regard. Ce langage était vif; aussi comme elle lui souriait!

— Oui, un ami! Nous ne nous sommes vus qu'une fois, pendant quelques minutes à peine... elles ont suffi. Le hasard a voulu qu'elles vous rendissent témoin de ma triste vie... Ce que vous en verrez plus tard ne changera pas votre première impression. Vous me trouverez seule, éternellement seule... Mais reconnaissante et charmée parce que vous vous êtes souvenu... Il faudra toujours vous souvenir... De Saint-Hilaire à Maixent, le trajet est court à cheval... Je savais bien, moi, que vous deviez être bon cavalier.

Il se remettait un peu, grâce à ce flot de paroles qui lui en donnait le temps. Enfin, il trouva deux mots; encore eurent-ils bien de la peine à se faire jour sur ses lèvres qui tremblaient :

— M. le baron de Maixent ne le croyait pas.

Elle leva les épaules :

— Le baron n'est pas d'humeur bien obligeante. Il a toujours derrière lui des amis complaisants que ses coups de boutoir font rire.

— Je m'en suis aperçu.

— C'est le genre du pays, il y excelle. Les rieurs ne sont pas difficiles. Province de butors, mon cher monsieur de Cibiel. Mais vous n'aurez pas le plaisir de voir aujourd'hui M. de Maixent... si c'est un plaisir. Il dîne à la ville en bande joyeuse.

Louis ne lui fit point part de sa rencontre sur la route. Elle aurait peut-être conclu qu'il était venu parce qu'il savait la devoir trouver seule... Si elle s'en offensait?... Et puis il ressentait tant de joie profonde à demeurer là, sans parler, buvant cette chère présence, s'enivrant d'un parfum céleste qui se dégageait d'elle, des plis blancs de sa robe et des ondes brunes de ses cheveux.

Elle voyait bien en quelle candide extase elle le ravissait; elle en eut de nouveaux sourires d'abord, puis le feu au visage; ses yeux répondaient à ceux du joli homme, si peu semblable à tout ce qui l'entourait. Ces yeux de velours trouvaient les caresses que Maria Dégary, embusquée dans son nid galant, avait si bien observées, pendant la visite à Saint-Hilaire-des-Flots. La fille avait dit : « Tout de même, celui-là, c'est bien son fait. Comme elle s'en accommoderait! »

Dans le regard de la châtelaine, tout autre que Louis de Cibiel

aurait su démêler un choc étrange de pensées. Les colères s'y rallumaient. Ceux-là seulement qui la connaissaient mal avaient pu jamais penser qu'elles étaient assoupies ; le baron tout le premier croyait sa femme « façonnée » ; il avait tort. Le temps passe, l'injure reste.

Le feu s'en ravive quand l'occasion vient de la rendre. Et Maria Dégary avait peut-être bien raison de dire que Mme de Maixent attendait. Elle avait deviné cela ; cette rustique était femme.

Devant l'église ruinée des moines, l'*idée* était née dans la baronne, et la Maria l'avait surprise et suivie grandissante en un moment. Il semblait que ce ne fût point le hasard seulement qui eût fait cette rencontre ; ou bien le hasard est proche cousin de la justice... Depuis des mois, depuis des ans, la baronne Thérèse rêvait de la vengeance.

Et tout de suite elle avait cru, — maintenant elle en était sûre — qu'enfin la revanche s'offrait, aisée cette fois, presque sans péril.

— En vérité, dit-elle, rassurez-vous donc. Est-ce que je suis à faire peur ?

Il protesta, elle riait :

— Vous êtes timide, monsieur de Cibiel.

Il balbutia, ce n'était pas pour s'en défendre. Elle l'en félicita : « C'est un beau défaut. Je l'aime, car il n'est pas ordinaire autour de moi... Et d'abord c'est le signe d'une âme délicate... Mais il ne faut pas être timide sans raison... Voyons ! je suis une bonne personne... pas heureuse...

— C'est quelquefois ce qui rend meilleur...

— Ah ! voilà qui est bien pensé ! Mais nous sommes amis, n'est-ce pas ? C'est une fois dit. Vous viendrez souvent à Maixent... j'aurai soin que tout le monde vous y fasse bon visage. Aujourd'hui, je n'ai à vous offrir que ma seule compagnie...

Pour la première fois, il osa s'égayer. Il riait parce qu'elle pouvait bien croire que cette compagnie-là n'était pas suffisante.

— Nous en ferons plus entière connaissance, reprit-elle. Je vous propose d'aller causer là-bas, dans ce salon de verdure. Il fait encore bien chaud dans la maison, après cette journée de grand soleil. Votre bras.

Il obéit, elle s'amusa de sa gaucherie. Il ne pouvait pourtant lui dire, pour s'excuser, que deux personnes seulement s'étaient

jusqu'alors appuyées sur son bras : sa mère malade, et Monseigneur, quand, par les beaux jours de printemps, il allait avec son secrétaire favori, regarder ses roses fleurir dans le jardin de l'évêché.

La main de la baronne Thérèse ne pesait guère ; mais voilà que les accidents du chemin la conduisirent à presser un peu plus fort. L'allée glissait sur une pente qui n'était pas toujours unie, le sable s'y mêlait de graviers qui blessaient les pieds délicats de la marcheuse dans leurs chaussures légères. Alors elle se rejetait sur son compagnon, et parfois se suspendait presque à ce bras fidèle pour ne point toucher la terre. Il en avait une petite sueur aux tempes ; il allait le cœur battant, noyé de délices et balbutiant :

— Ah ! oui, vous êtes bonne !

Le salon de verdure, formé par un cercle de grands tilleuls en fleurs, s'ouvrait à la lisière du bois ; il regardait le côté opposé au soleil couchant, l'obscurité se glissait déjà sous le couvert du feuillages. Au delà, dans l'épaisseur du bois, c'était la nuit noire. Un large banc rustique occupait tout le fond du berceau ; la baronne s'y laissa tomber avec un soupir d'aise :

— Je ne croyais pas que ce fût si loin, dit-elle. Je marche si peu, j'y deviens paresseuse ; je voudrais vivre en un pays d'esclaves qui me porteraient sur leurs bras. C'est un de mes rêves... j'en ai bien d'autres !

L'esclave était là. Lui aussi eût aimé à la porter sur ses bras à travers le paradis nouveau qu'elle lui ouvrait.

Il demeurait debout, ne prenant pas sa place auprès d'elle. Cela lui semblait déjà trop peu...

Si mal exercé qu'il fût à ces jeux ravissants, comment n'aurait-il pas senti tout le bien que lui voulait cette femme ? Elle se faisait la maîtresse absolue de son âme et de sa vie. La confiance lui venait ; s'il avait eu l'audace comme au moment où il était entré dans le parc au galop de son cheval, c'est à ses pieds qu'il aurait voulu se mettre.

— Mais, dit-elle, asseyez-vous donc près de moi.

Elle accompagnait cette invitation d'un geste de sa main qu'il saisit au passage. La main complaisante l'attira vers le banc ; l'invitation en était claire, l'étreinte presque insensible. Assis, il osa la garder entre les siennes. Les audaces lui revenaient donc,

pas trop tardives, brûlantes, insensées ; du moins, il les croyait telles.

Tous deux ne se parlèrent point ; ce fut comme d'un mutuel accord ; la bouche de l'amant effleurait les bandeaux parfumés de l'amie engageante. Cette pénétrante senteur d'iris, mêlée aux effluves qui se dégageaient des arbres fleuris, achevait l'ivresse de Louis de Cibiel. Il voulut encore être plus près, elle ne recula point, elle ne savait plus se défendre et, toujours muette, ne faisait pas un mouvement. Il entendait le bruit léger de son haleine, et il lui semblait qu'elle était oppressée comme lui. Elle pouvait bien l'être, car elle jouait une partie dangereuse et délicate et commençait d'y être plus vivement intéressée qu'elle n'aurait voulu. Il tenait toujours serrée cette main fine et molle, et violemment, la couvrit de baisers qui montèrent au bras nu sous la manche bouffante. Faiblement, elle murmura :

— Que faites-vous ? Est-ce donc pour tout de bon que vous m'aimez ? Je ne veux pas qu'on m'aime.

Il était à ses pieds. Enfin, il l'avait trouvé le terrible courage de suivre son désir. Il tenait la taille de la jeune femme enveloppée dans ses bras.

— Laissez ! disait-elle. Ne me tourmentez pas ainsi ! Croyez-vous que je sois insensible ? Songez aux suites de cette folie de votre cœur qui vient au mien parce que je suis malheureuse, parce que je suis outragée ! Si je m'abandonnais à votre imprudence... si moi aussi je perdais la tête, qu'en arriverait-il ? Soyons raisonnables, monsieur Louis, quittons-nous ; cette soirée aura été belle, nous en garderons le souvenir.

Son visage s'inclinait vers celui du jeune homme, dont la bouche appelait la sienne :

— Vous le voulez ? dit-elle. Eh bien soit ! Ce baiser sera l'unique et le dernier, ce sera le gage en deux mémoires fidèles.

Et la baronne Thérèse donna le gage, comme son propre désir lui conseillait de le donner, de tous ses sens échauffés, de toute son âme qui se laissait prendre :

— Ah ! dit il, comment donc sont-ils faits ceux qui vous méconnaissent ? Comment se peut-il qu'on vous voie sans qu'on vous aime ?

Et ce fut tout. Aucun autre son n'aurait voulu sortir de sa gorge où montaient les sanglots. Son bonheur l'écrasait, il appuya sur les genoux de la chère méconnue son front qui le brûlait. La

main de la jeune femme se jouait dans ses cheveux. Tout à coup la baronne Thérèse tressaillit ; ses doigts venaient de rencontrer au sommet de la tête de l'apostat, cette place plus claire qui, naguère, avait arraché un cri de surprise à la servante de la *Nef d'Or* : les cheveux avaient poussé, mais demeuraient encore rares...

D'abord elle eut peur et le repoussa ; ce ne fut qu'un moment. Sa main s'appuya de nouveau sur cette tête innocente alourdie par le désir ; dans son trouble, il ne sentait point ces doigts alertes qui cherchaient la preuve du déguisement et du mensonge.

La baronne Thérèse savait désormais qui était cet amant naïf ; dans cette aventure si audacieusement conduite, il y avait pour elle plus que le plaisir de la revanche ; elle trouvait la curiosité.

Paul PERRET.

(*A suivre.*)

LE FÉMINISME[1]

On sait le mot de Victor Hugo : « Le dix-huitième siècle a proclamé le droit de l'homme ; le dix-neuvième proclamera le droit de la femme ».

Le prophète faisait trop d'honneur à ce dix-neuvième siècle qui va disparaître sans avoir rempli la prophétie.

Mais il ne se sera trompé que de peu.

La *Déclaration des droits de la femme*, trop de femmes la préparent, soutenues par des hommes de trop de foi pour qu'il n'y ait pas bientôt un coup de tonnerre dans lequel le Droit de l'humanité entière, le Droit humain, foudroyant les vieux codes, les vieilles religions, toutes les tyrannies sociales, érigera lumineuse et bonne la Cité définitive.

Le Droit humain ne peut pas être seulement, en effet, l'égalité des sexes dans la cité présente.

Le premier résultat de cette égalité proclamée, son résultat presque immédiat, serait de faire craquer de toutes parts l'actuelle Jérusalem. Toutes les formes du servage économique, le féminin génie libéré ne s'y pouvant mouvoir les briserait de ses premiers gestes...

. . . . . .

Quand naquit l'idée féministe ? — Voilà bien des siècles, si l'on veut remonter jusqu'à Platon, puis s'arrêter aux stoïciens de l'époque des Césars.

(1) M. Léopold Lacour, un des partisans les plus ardents de l'émancipation féminine, vient d'apporter une fois de plus à *la cause*, l'autorité de son beau talent, en lui consacrant un volume d'un puissant intérêt. *Humanisme Intégral*. C'est à la seconde partie de ce volume : *La Cité Future* que nous avons emprunté le passage suivant

Le Christianisme, qu'on peut considérer, avec l'Invasion des Barbares, comme la plus grande catastrophe historique, fit avorter ce beau mouvement romain.

Il faut d'un bond énorme passer par-dessus tout le moyen âge, ce moyen âge que des littérateurs se sont mis récemment à exalter.

J'ai eu occasion de dire l'éclosion large, en la Renaissance, d'un *Féminisme* féminin et masculin — dont le souffle précurseur anime déjà, au quatorzième siècle, les *Femmes illustres* de Boccace et son joyeux *Décaméron*. J'ai nommé Cornélius Agrippa qui, lui, proclame même et croit démontrer, dans un ouvrage latin, la *précellence* de la femme au moral et pour l'intelligence.

C'est la thèse également d'une poétesse, Marie de Romieu. — Au dix-septième siècle, « la fille d'alliance » de Montaigne écrit l'*Égalité des hommes et des femmes*.

Mais c'est réellement la Révolution française qui créa le *Féminisme* au sens actuel du mot ; l'Intégral *Féminisme* (ou *Humanisme*).

Une des femmes les plus intéressantes, les plus courageuses, les plus à plaindre — et les moins bien connues — de la Révolution, l'ardente Languedocienne Olympe de Gouges, en 1791, publie dans une brochure dédiée à Marie-Antoinette sa « Déclaration des Droits de la Femme et de la Citoyenne » — « droits naturels, inaliénables et sacrés », dit-elle.

Je cite (la saveur révolutionnaire du style ayant son prix d'archaïsme, et les derniers mots atteignant au sublime) :

« Le sexe supérieur en beauté, comme en courage dans les souffrances maternelles, reconnaît et déclare, en présence et sous les auspices de l'Être suprême, les Droits suivants de la Femme et de la Citoyenne :

« Article premier. — La Femme naît libre et demeure égale à l'homme en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune. ». . . . . .

« Article VI. — La Loi doit être l'expression de la Volonté générale ; toutes les Citoyennes et tous les Citoyens doivent concourir, personnellement ou par leurs représentants, à sa formation ; elle doit être la même pour tous : toutes les Citoyennes et tous les Citoyens, étant égaux à ses yeux, doivent être également admissibles à toutes les dignités, places et emplois publics, selon

leurs capacités et sans autres distinctions que celles de leurs vertus et de leurs talents. ». . . . . .

« Article X. — La femme a le droit de monter à l'échafaud ; elle doit avoir également celui de monter à la Tribune. »

(Olympe de Gouges, deux ans plus tard, allait d'ailleurs illustrer cette formule admirable de son sang répandu. La Convention lui refusa la tribune où elle s'offrit pour défendre Louis XVI — quoique sincèrement républicaine ; mais Robespierre lui fit accorder l'échafaud par Fouquier-Tinville. MM. de Goncourt n'ont pu se retenir de l'égaler à Malesherbes, qui ne fut guillotiné qu'après elle.)

D'autres femmes à la même heure sonnèrent le même combat : notamment une Anglaise, Mary Wollstonecraft, venue à Paris — comme plusieurs de ses compatriotes également fascinées.

La Révolution s'obstina, pour son malheur, à n'accorder aux femmes que l'égalité du « panier à Sanson ».

Pour son malheur, car la réaction thermidorienne eût été impossible (la Terreur n'eut pas duré d'abord), et le 18 Brumaire eut ressemblé au plus banal des jours sans histoire, si la Révolution avait lié le Féminin à sa cause par les chaînes de l'intérêt tout ensemble et de la dignité.

Sous l'Empire, silence. Pour le nouveau César tout le rôle de la Femme est de fabriquer de la « chair à canon ». Gloire aux mères ! On leur tuera leurs fils.

Mais, sous Louis XVIII, l'idée endormie trouve son Prince Charmant dans un des penseurs les plus originaux, les plus puissants du siècle : Saint-Simon.

Fou peut-être, mais de ceux qui surgissent le front si plein, ou l'âme si forte, qu'ils entraînent leur génération, et que leur exemple ou leur verbe, d'énergie après eux durable, agit encore, plus ou moins, sur les fils et petits-fils de leurs contemporains.

Fous de génie, rois spirituels par leur action directe, et prophètes — en témoigne leur action de survie.

Saint-Simon disparaît en 1825, mais le saint-simonisme existe. — Enfantin succède au Maître, sera promu Pape de la religion nouvelle...

Des *Conférences* paraissent, avidement lues. Dans l'*Introduction* (1829), il y a sur les femmes ceci, très vrai, beau :

« Il nous fallait faire sentir le sort que leur réserve un avenir qui, après les avoir complètement affranchies du joug barbare...,

reconnaîtra en elles le type de cette puissance sympathique qui excita d'abord l'horreur pour les sacrifices humains, brisa plus

Miss Cady Stanton.

tard les chaînes de l'esclave et prononça enfin ce mot sublime de philanthropie. »

L'idéal d'humanisme intégral est pleinement dans cette phrase d'une *Conférence :* — L'éducation doit être le moyen de rendre les hommes dignes « d'une société *aimante*... ; de préparer chacun, selon sa vocation, à lui apporter son tribut *d'amour, d'intelligence* et de force ».

De ces théories annonciatrices, — qu'il eût fallu seulement dégager de leur gangue mystique, pour en faire luire, toute pure, l'humaniste beauté ; puis des idées parentes, quoique personnelles, de Pierre Leroux, puis (ou en même temps de celles de Fourier), il sortit un nouveau Féminisme féminin qui eut bientôt, dans ses héroïnes d'apostolat, ses martyres.

Le 14 novembre 1844, une femme mourait à Bordeaux, épuisée par un admirable combat, non seulement féministe, mais républicain, mais humanitaire. Elle s'appelait Flora Tristan, et c'était une mystique à sa manière, aînée française des futures nihilistes russes (et des mazziniennes), — ayant au cœur « la religion de la souffrance humaine ». Car alors, être républicain, c'était rêver l'avènement de la Justice, de tout une âme brûlée de charité ; c'était pieusement chérir les misérables, en travaillant, de toutes ses énergies ramassées et tendues, à préparer la Cité de lumière, de paix et de bon travail où l'Humanité serait un immense concert de volontés heureuses. C'est l'honneur des femmes féministes d'il y a un demi-siècle d'avoir élargi leurs revendications jusqu'à les confondre avec la cause du Droit universel. Et soit qu'elles tombent, brisées d'un effort trop violent et trop prolongé, comme Flora Tristan ; soit qu'elles bravent la prison et y meurent comme Laure Grouvelle, elles défient la Pitié, qui serait offense à leur mémoire.

Honorons encore d'un souvenir bien dû, d'admiration, de gratitude, ces deux militantes de 1848 : Pauline Roland et Jeanne Deroin.

Pauline Roland qui courba l'insolence d'un procureur général à cet éloge : « Cette femme, je l'avoue, est un honnête homme » ; Pauline Roland qui n'en connut pas moins la prison, et l'on devine laquelle, Saint-Lazare — en attendant la gloire de la déportation dont le Coup d'État sut bien ne pas la frustrer. Gloire mortelle, car si l'intrépide et malheureuse femme, dès l'année suivante fut graciée, elle ne retrouva la patrie que pour y exhaler son âme d'héroïque charité républicaine, son âme de martyre des temps nouveaux.

Jeanne Deroin lui survécut longtemps. Elle est morte il y a peu d'années, mais son histoire sous la seconde République est celle de Pauline Roland. Impliquée dans le même procès, elle fut également condamnée à six mois de Saint-Lazare. Et après le Coup d'État, la voilà de ces proscrites, volontaires ou non, qui se groupent autour de Victor Hugo, Dieu de l'exil et des *Châtiments*.

Rappelons-nous à ce propos que la phrase du grand poète : « Le dix-huitième siècle a proclamé le droit de l'homme ; le dix-neuvième siècle proclamera le droit de la femme », fut prononcée sur la tombe d'une autre proscrite, Louise Julien.

Enfin n'oublier ni Adèle Esquiros, ni Andrée Léo, survivante de l'époque héroïque, et précurseur, comme écrivain d'imagination, des romancières féministes anglaises.

Cependant, vers cette même date, si considérable, de 1848, s'inaugurait aux États-Unis la campagne qui devait rapidement aboutir aux merveilleux résultats dont le public français commence à n'être plus tout à fait ignorant.

La promotrice, Cady Stanton, était munie ou plutôt dévorée d'une de ces fois d'évangélistes qui minent au moins les montagnes du Préjugé, si elles ne les abattent ; qui, plutôt, les pourrissent pour la chute.

Vinrent ensuite, furent ses auxilliaires principales, Suzanne Anthony, Lucy Stone : cette dernière, morte tout récemment, après une de ces existences de courage intellectuel et même physique devant lesquelles on s'agenouillerait.

Suzanne Anthony alla si loin qu'en la République, pourtant vite sympathique au mouvement d'émancipation, elle se fit condamner à force d'audace (condamnation bénigne, du reste, une amende — en 1872.)

Lisez madame Bentzon, déjà citée dans la première partie de ce volume. Lisez Bourget. Lisez un livre tout frais (1896) d'une jeune Française, mademoiselle Dugard, ancienne élève de l'École normale supérieure de Sèvres, professeur au lycée Molière. Lisez... bien d'autres ouvrages antérieurs, signalés par M. Gaston Deschamps dans le *Temps* du 6 septembre de cette année. Cherchez, en outre, si votre curiosité grandit à ces lectures, comme il est certain, si elle devient insatiable, dans des Revues vraiment vivantes, fondées il y a peu, la *Revue encyclopédique*, la *Revue des Revues*, la *Société nouvelle*, où j'ai déjà tant puisé,

où je puiserai encore, la *Revue Socialiste*, le *Magazine international*, etc. Je ne peux vous garantir récolte abondante partout, mais partout vous trouverez quelque chose.

Et l'on peut dire, en abrégé, qu'il n'est plus outre-océan, de l'Atlantique au Pacifique, de la frontière Canadienne au golfe Mexicain, une seule carrière réellement fermée pour la femme.

Dans vingt-trois États, elle peut plaider. — Une loi fédéral de 1879 lui en donne même le droit devant la Cour suprême de la grande fédération ; il suffit pour cela qu'elle ait appartenu trois ans au barreau de la Cour suprême d'un État ou territoire. — Il y a des femmes juges de paix dans le Kansas, le Wyoming, le Missouri, la Colombie. Bien mieux, dans l'État de Montana, en 1892, une femme, miss Ella Knowles, a été nommée procureur général, m'apprend mon confrère G. Lejeal ; et encore mieux (dans un autre ordre), voici des femmes au ministère des Affaires étrangères, au ministère de l'Amirauté, au ministère de la Guerre ! Admirez, gens d'Europe ! C'est ainsi. Vous trouveriez deux femmes, miss Betsie Lawton et miss Élisabeth Long, aux bureaux de l'État-Major général. Et si vous parcouriez l'étonnante République, on pourrait vous présenter à des femmes notaires, vous pourriez entendre des femmes pasteurs, et, dans le Wyoming, dans le Kansas, vous rencontreriez des *mairesses*, et des adjointes aux *mairesses*, et des secrétairesses de mairesses, car en ces deux pays la femme est électeur et éligible pour les fonctions municipales. Sans doute, au Wyoming seul, elle a l'électorat politique ; mais on travaille à le lui obtenir dans l'État empire de New-York ! Enfin, pour ce qui concerne les écoles, l'instruction publique, elle vote dans la moitié des États. Par-dessus tout, ce qu'elle possède, ce qui fait sa force, et nous explique ses conquêtes sociales (en partie tout au moins), c'est le respect de l'autre sexe... « Vous visitez, a dit Bourget dans *Outre-Mer*, une école publique ; vous voyez les filles travaillant avec les garçons, et la leçon faite indifféremment par un homme ou par une femme. Vous entrez dans un laboratoire d'université ; des jeunes filles sont penchées sur le microscope qui regardent une préparation anatomique côte à côte avec des étudiants. Vous recevez un reporter qui vient sans se nommer, de la part d'un grand journal, c'est une femme qui demande à vous interviewer. Vous cherchez l'adresse d'un médecin : vous constatez que le nombre des femmes docteurs est égal à celui des hommes, ou

sinon égal, assez élevé pour que l'exercice de ce métier ne soit plus parmi elles une exception... »

D'ailleurs, — soit noté par parenthèse, — la femme, la jeune fille n'y perdent rien de leur grâce naturelle. Cette grâce s'y raffine, s'y pare d'un charme nouveau : celui de l'esprit — dans la fierté visible et souriante du « moi » libre. Un seul exemple, pris au livre de mademoiselle Dugard, qui sait écrire et même d'une jolie plume quand s'y prête le sujet. — Elle raconte sa visite à l'université de Wellesley où toutes sortes de sciences, avec le grec et le latin, sont enseignées à un millier de jeunes filles. Je découpe cette page :

« Au dîner, dans le large réfectoire aux tables étincelantes où elles prennent leurs repas avec les professeurs, toutes descendirent en toilettes légères, de crêpe rose ou bleu pâle, quelques-unes décolletées, avec, au corsage et dans les cheveux, des guirlandes de feuilles cueillies dans le parc, ces feuilles de l'automne américain, rouges et semées d'or, pareilles à des fleurs. En ces robes de soirée, elles-mêmes servirent le repas très simple — des viandes et des légumes bouillis, des pâtes sèches, des fruits, de l'eau — mais animé de causeries ; au dessert, une d'entre elles, enfant de dix-sept ans qui avait voulu ménager une « surprise », arriva de l'office déguisée en négresse, la tête coiffée d'un madras jaune, aux oreilles de larges anneaux d'or, les dents blanches brillant dans sa figure noircie : ce fut une gaieté, et le repas finit en de frais éclats de rire...

« Le lendemain on travaillait. Dès sept heures et demie, les étudiantes circulaient dans le collège ; les unes, simplement vêtues d'une jupe de lainage foncé et d'un corsage de toile serré d'une ceinture de cuir, transportaient des seaux, époussetaient, balayaient les galeries, droites, avec des allures de reine ; les autres, en toge noire et bonnet carré, costume dont leur grâce atténue le pédantisme, la toge se drapant en plis souples et le bonnet mêlant sur leur front son gland de soie légère aux boucles de cheveux, traversaient le hall, tout affairées, ne s'arrêtant que quelques secondes pour lire les nouvelles d'Amérique et d'Europe que l'administration du collège fait chaque jour inscrire sur un tableau à l'entrée des galeries, ou pour choisir, dans les corbeilles de fleurs des marchands ambulants groupés sous les palmiers, des touffes de violettes, d'anémones et de roses. »

Enfin, on l'a pu certifier sans être démenti : l'élection d'une

présidente de la République ne soulèverait point « une émotion de scandale ». Par deux fois s'est présentée mistress Belva Lockwood.

Nous ne saurions, sans nous dissiper en un trop long voyage, — revenus en Europe, — suivre partout le mouvement. Pas une nation qui ne méritât son chapitre dans ce chapitre; seule, l'Allemagne, en dépit des efforts d'une remarquable élite de revendicatrices, malgré Bebel et d'autres socialistes non moins dévoués à la cause féministe, se défend inébranlée jusqu'à présent, parmi les grands ou petits pays, ses voisins.

Sur l'Angleterre, à ranger immédiatement au-dessous des États-Unis (je l'ai dit plus d'une fois), une dernière note : la femme est à la veille d'y obtenir le droit de vote politique. — En 1867, s'était fondée la première société féministe : *The national Society for Women's suffrage*. En 1869 Stuart Mill arrachait au Parlement le *Municipal franchise amendment Act*, accordant au féminin l'électorat municipal. Il y avait en cet *Act* des restrictions graves, qui disparurent en 1894, à l'exception de l'incapacité frappant les femmes qui n'ont aucun bien personnel. Générosité bourgeoise, par conséquent, cette loi de mars 1894; mais il faut ajouter qu'elle accouplait à l'électorat l'éligibilité. Actuellement, trois cent cinquante membres du Parlement (au moins) sont acquis à l'agitation pour l'obtention du droit de vote politique.

En Russie, les débuts furent brillants, me disait il y a quelque temps Mme Marya Chéliga, que j'interrogeais :

« Voilà une quarantaine d'années, la jeunesse des deux sexes « manifesta fortement le dessein de s'instruire et de *combattre* « *les préjugés*. La moindre inégalité entre l'homme et la femme « fut considérée comme un de ces *préjugés*. *Pas un écrivain de* « *marque à cette époque qui ne propage cette opinion...* » — Il est vrai qu'après un remarquable libéralisme, le gouvernement prit peur : la plupart des émancipées devenant nihilistes, — âmes, et bras souvent, des complots les plus tragiques.

La très bien née, très cultivée et belle Sonia Petrowshaïa mourut à vingt-six ans, — pendue à côté de l'homme qu'elle aimait. Et des deux sœurs Bordine, belles aussi, et savantes, qui, pieds nus, en haillons, allaient instruisant la prolétaire des villes, l'une se tua parce que, malade, elle se jugea désormais inutile. On avait enfermé l'autre dans une forteresse...

Chez nous, la campagne, interrompue par le Deux-Décembre

recommence au déclin de l'Empire. — J'ai rendu justice à Léon Richer; je la veux rendre à l'éloquente Maria Deraisme, qu'un mal affreux a récemment enlevée.

Grande, portant haut une tête large de femme-tribun; la physionomie la plus mobile, le geste impérieux, puis familier, puis à nouveau dominateur, c'était, si je puis dire, — quand elle parlait, debout, devant une foule — une vivante cariatide soit de l'invective, soit de l'ironie.

Car elle avait, cette très Française, cette Gauloise de forte race, le don du rire vengeur, cinglant l'orgueil viril — à coups de lanières.

Retentissant fut le succès, en 1869, à la salle des Capucines, lorsqu'elle s'y révéla dans la jeunesse de ses convictions — qui ne vieillirent pas.

D'ailleurs, sous la fougue de sa rare puissance oratoire, logicienne tendre et modérée ; ne demandant comme féministe, *pour le moment présent*, qu'un certain nombre de réformes, celles qui lui paraissaient d'une immédiate possibilité. Je l'ai connue personnellement sur le tard de son existence, et je verrai toujours son bon sourire de stoïcienne française, aux heures où le vautour lui déchirait le sein; car elle mourut d'un cancer à la poitrine, sans jamais se plaindre en sa longue agonie.

Le groupe qu'elle avait fondé (*pour l'amélioration du sort de la femme*) a pour chef aujourd'hui Mme Féresse-Deraisme, sa sœur, pieuse héritière de sa pensée.

Son titre durable, c'est d'avoir, pour ainsi dire, ressuscité chez nous l'idée féministe et de l'avoir dirigée infatigablement vers une victoire qui s'annonce très proche.

Léopold Lacour.

O MON PASSÉ[1]

(Suite.)

XXVIII

JE « COMMUNIE »

Il y a, de nos enfances de petits catholiques, une halte blanche, plus blanche que l'oreiller sur lequel, chaque soir, on se remet entre les mains de Dieu pour s'endormir, — plus blanche que les robes de mariées conservées par les mères, dans les armoires aux souvenirs, — une halte, comme les anges gardiens qui circulent familièrement dans les maisons, dès que sont clos les yeux des enfants purs : c'est l'année de la première communion, avec son cortège de grand'messes, de vêpres, de complies, de reposoirs, de bénédictions, de chapelets murmurés, — l'année unique où, chaque jour, on passe quelques heures assis sur les marches du paradis, l'année où l'on sent que l'on fait partie du troupeau de prédilection que le Pasteur mène paître dans le champ des nuées... Je crois bien que j'ai

(1) Voir les numéros des 10 et 25 octobre, et 10 et 25 novembre 1896.

vécu tout ce temps-là au-dessus de la terre, dans la compagnie des Saints, des Vierges, des Archanges, de Notre-Dame et de l'Agneau.

Ce souvenir est lié à l'une de mes premières fiertés :

On jugea qu'un enfant, qui avait son catéchisme dans sa poche, pouvait affronter sans guide le péril des rues. On décida que je descendrais seul à l'église pour suivre les exercices du matin.

J'étais libre de m'arrêter à la devanture du libraire, afin de contempler les images, la dorure des livres, les bâtons de cire à cacheter. Je pouvais échanger quelques mots avec le savetier Sénéchal, qui, à quatre-vingts ans sonnés, continuait de travailler comme un jeune homme, sa croix de Sainte-Hélène ballottant sur la poitrine. Mais jamais je n'abusai de ces licences. Je savais à quoi m'engageait au juste la rare confiance dont j'étais l'objet. J'en avais le cœur rempli et fier.

Le catéchisme était installé dans un des bas-côtés de l'église ; il était dominé par une mauvaise copie de Murillo. Juste au-dessus du serpent broyé par les pieds de la Vierge, M. l'abbé Saloup avait sa petite chaire de bois. Je songeai plus d'une fois que les cheveux du vicaire (il les portait longs, un peu gras, bouclés en dedans vers la nuque) ressemblaient tout justement au serpent que Marie écrase du talon. Mais c'était là une fantaisie coupable dont je m'accusai à mon catéchiste lui-même. Je l'assurai que la seule vue de son surplis chassait ces mauvaises pensées. Elle me ramenait aux comparaisons archangéliques qui toutes seules étaient de circonstance.

Mes camarades d'exercice appartenaient, pour la plupart, à cette catégorie sociale que, dans mon intolérance de petit bourgeois, j'appelais alors « des enfant des rues ». Je trouvai tout naturel que l'abbé Saloup me fit asseoir en face de lui, sur le premier banc, qu'il m'isolât un peu de cette jeunesse, laquelle apportait dans cette assemblée des cheveux inquiétants, des mains mal lavées.

Quand la pluie avait mouillé leurs vêtements, le fumet qu'ils répandaient d'habitude s'exaspérait de façon pénible. Je trouvais qu'ils sentaient « le pauvre ». C'était une odeur toute nouvelle pour mes narines. Elle me soulevait le cœur. Je ne me doutais pas qu'un jour elle m'attirerait comme l'encens, qu'elle me ferait monter aux lèvres la seule prière que je prononce sans doutes.

Le catéchisme du diocèse aurait suffi à l'éducation d'un clerc. On nous le faisait apprendre tout entier, par cœur, les demandes avec les réponses. Au signal de l'abbé, un banc se levait, puis le chef de file commençait d'un ton nasillard :

— Qu'est-ce que l'extrême-onction ?

— L'extrême-onction est un sacrement, etc.

Jusqu'au bout de la leçon, sans souffler, sans poser, rompant le débit, net, au milieu d'un mot pour passer la dernière syllabe au voisin.

Sur le banc d'honneur, nous siégions une douzaine de perroquets, qui aurions pu réciter le livre comme un robinet répand de l'eau. Un jour, un intrigant, qui voulait conquérir nos places, eut une idée hardie. Il s'écria :

— Commençons par la fin !

M. l'abbé Saloup s'opposa à cette profanation. Mais son zèle parut suspect à la majorité. Elle imagina que l'abbé craignait de me voir en échec et qu'il voulait me conserver la première place. Un jeune homme — il s'appelait La Chèvre, et bien que son père fût boulanger, il avait des mains de fumiste, — un jeune homme roula délicatement une page de son catéchisme entre ses doigts, il la mâcha un peu, puis me l'envoya dans la figure.

Que j'étais peu avancé dans la pratique des vertus chrétiennes, malgré ma science dogmatique ! J'eus la faiblesse de me plaindre. La Chèvre fut mis à genoux. Alors seulement je m'aperçus que son pantalon était troué par derrière et qu'un de ses souliers bâillait. Ce fut par cette double fente que la grâce — elle prend le chemin qui lui plaît — m'entra dans le cœur. Je demandai pardon à la Chèvre à la sortie du catéchisme. Je lui offris deux billes et une plume qui avait la forme d'une petite main. Il les accepta sans rancune ; et nous devînmes amis.

Je ne doute point qu'il n'ait prié pour moi de tout son cœur, lorsque, une semaine avant la première communion, je tombai si malade qu'on eut de l'inquiétude pour ma vie. Je me vois d'ici dans le délire avec le désespoir de songer que tant d'efforts seraient perdus, que la dispense accordée par Monseigneur à ma précoce sagesse ne me servirait pas, que ma chère sœur Hélène ferait sa communion sans moi, enfin que je ne prononcerais pas les « vœux ».

M. le curé Belonele, qui m'avait reçu à mes examens, voulut me donner, dans cette occasion, des marques de sa particulière

estime. A la fin de son prône, le dimanche, il demanda aux personnes pieuses « une prière pour un enfant dans la maladie ».

La nouvelle qu'on m'en apporta contribua sans doute à me guérir. La veille du grand jour, je me relevai, très pâle. J'eus pourtant la force de suivre le dernier exercice. La certitude qu'il y avait du miracle dans mon cas me rendait pour mes camarades un objet presque auguste. L'abbé Saloup me traitait avec une nuance de respect. M. le curé Beloncle me tint longtemps sa main appuyée sur la tête. La Chèvre pleurait d'attendrissement.

Ah ! que le Père des Mauvaises Œuvres est habile à se glisser dans les âmes ! Je ne suis pas sûr que ma situation de miraculé ne m'ait pas été pernicieuse pendant ce dernier jour de retraite. Je me sentais une supériorité sur tous ceux qui n'avaient pas été comme moi l'objet d'une faveur divine. Il y avait, je le sens, beaucoup d'orgueil mêlé à ma reconnaissance.

Le châtiment de cette défaillance ne se fit pas attendre.

Le lendemain, toute la matinée, jusqu'au seuil de l'église, je fus la proie de lamentables distractions.

Comme nous descendions la côte dans une voiture de gala, ma sœur Hélène, si charmante dans sa mousseline blanche, moi, en petite jaquette noire, le brassard au coude, j'aperçus pour mon malheur une enseigne que j'avais lue deux cents fois dans ma vie. Elle portait le nom d'un honnête industriel, avec son prénom ainsi tassé en abrégé :

G^N LAMBERT

Que pouvait bien signifier ce G^n ?

Je demandai à mon cher père de m'aider. Il me répondit avec douceur que je devais à un tel moment écarter de pareilles préoccupations. Certainement il avait raison et je fis de grands efforts pour me réfugier en Dieu. Mais le diable me tenait par le bon bout, et jusqu'au *Kyrie*, il me murmura dans l'oreille :

— G^n ?... Qu'est-ce que cela signifie G^n ?

Je répondais docilement :

— G^n Lambert... G^n...

Au *Credo*, je m'avisai, enfin, que sans doute ce Lambert s'appelait « Gédéon », mais, en sourdine de mes prières, j'avais égrené une multitude de noms propres. Pourquoi ne découvris-je point tout d'abord que G^n Lambert s'appelait tout simple-

ment « Gaston Lambert », ainsi que je l'appris un peu plus tard? J'aurais dû y songer tout de suite. Mais il y avait du maléfice dans mon obsession.

Un autre événement vint troubler mon recueillement à la minute où je commençais à me reconquérir.

J'ai déjà dit que mon camarade La Chèvre avait les mains d'une saleté horrifique. Ce jeune homme était la proie d'un autre vice qui, chez lui, me semblait particulièrement répugnant. Tout le long du jour, il suçait ses doigts à la façon des ours qui, dit-on, se sustentent en absorbant la graisse de leurs pattes. Or, il advint qu'au moment où M. l'abbé Saloup, agitant une dernière fois son surplis par-dessus le velours de la chaire, criait à travers les voûtes :

— Si quelqu'un, parmi vous, a la conscience chargée d'un péché... qu'il se confesse ! Il en est temps encore !

La Chèvre s'écroula sur sa dalle dans un tumulte de sanglots.

On crut qu'il était pris d'une crampe d'estomac, on s'empressa pour le soulager; mais il gémissait :

— Je l'ai ratée... je l'ai ratée...

— Et quoi donc, mon pauvre enfant ?

— Ma communion !... J' peux pas communier !...

Succombant à l'habitude, il venait de curer avec ses dents le demi-deuil de ses ongles. Il ne se croyait plus à jeun...

... Le cas était délicat, on le soumit à M. le curé Beloncle. Il était bon théologien, il montra beaucoup de sens dans son jugement :

— A supposer, dit-il, que cet enfant ait péché, il a la contrition parfaite.

Les convulsions de La Chèvre, la bruyante respiration de son nez donnaient raison à M. le doyen. Le cureur d'ongles nous suivit à la Sainte-Table dans un exact état de grâce.

Je ne doute point, en effet, que son péché ne lui ait été remis pour la sincérité de son repentir. Pourtant, si Dieu est juste, il lui attribuera au jugement dernier les péchés de distraction, que nous commîmes par sa faute, nous autres qui avions les mains propres et qui ne sucions pas nos doigts.

XIX

LA GUERRE

Vous souvenez-vous qu'elle éclata en pleine lumière d'été, au moment où les écoliers entraient en vacances, au moment où les paysans versaient leurs moissons.

Jusqu'à ce jour, j'avais vécu dans une espèce de « Paradou », dans un jardin clos par quelque muraille qui me cachait le spectacle douloureux du monde. Le premier coup de canon qu'ils tirèrent là-bas sur les frontières du Rhin, fit crouler un pan de ce rempart. Et, par la brèche, j'aperçus le monde tel qu'il est.

Comme on a raison de cacher aux enfants la vue des laideurs humaines. Le triomphe de la force, la victoire de l'injustice, sont des secousses trop violentes pour eux. Ils doivent croire longtemps que Dieu intervient en faveur des belles causes, que le Mal ne peut prévaloir contre l'amour et le sacrifice. Quand l'âme a pris ce pli de foi dans l'enfance, rien après ne l'efface plus. Nous autres, nous avons été dépouillés trop jeunes de notre tunique d'illusions. Nous avons vu que nos prières d'enfants purs ne touchaient pas le Ciel, que la tendresse de nos parents ne pouvait pas nous protéger contre les abus de la force, qu'un obus bien pointé vaut plus que cent cœurs vaillants... Et nous sommes restés tristes de cette certitude.

Aussi, nous tombions de trop haut. Les enfants de mon temps avaient grandi dans une légende de victoire. Je vois d'ici, sous les toits de la Maison de Glycines, un grenier où bâillaient trois caisses toutes pleines de journaux illustrés. Les jours de maladie, où le médecin défendait que l'on allât tremper ses pieds dans les vagues, que l'on grimpât dans les lauriers, que l'on courût dans le jardin, ma mère me confiait comme une rare faveur la clef de cette pièce reculée. La lumière y tombait mystérieuse; des trottinements de souris y promenaient un bruit inquiétant. Une foule d'objets hors d'usage y sommeillaient dans un manteau de poussière, sous la protection de rideaux fanés. Ma fantaisie d'enfant leur assignait des emplois merveilleux, dans des ensembles qu'elle édifiait sans contrôle. Pourtant, je passais vite à travers

ces trésors ; j'allais droit aux casiers pleins de belles images où l'on me permettait de plonger les mains.

La terrifiante vision du champ de bataille à la lune. (Page 506.)

C'était le panorama des victoires impériales, les batailles d'Italie, des fantasias algériennes, la campagne du Mexique, des

caracolements sous des balcons pavoisés, des entrées à cheval, en daumont, dans des villes en délire.

J'emportais ces trophées dans la « grande chambre ». J'ai passé des semaines de convalescence, des mois d'hiver pluvieux, en tête à tête avec un verre dont l'eau était tour à tour rouge ou bleue. Je mettais du garance aux pantalons de nos troupiers, de l'indigo à leurs capotes. Et sur ces mêlées flottait le drapeau tricolore avec une petite tache jaune (un peu verte, à cause des éclaboussures du bleu) à la place où l'aigle posait sur la pointe des hampes. Je lui croyais, pour mettre l'ennemi en fuite, un pouvoir aussi certain que l'ascendant de l'eau bénite sur les esprits malins qui grouillent dans le fonds de la Légende Dorée.

La défaite me surprit le pinceau à la main. A la première victoire des envahisseurs, je crus que les journaux en avaient menti. Ou bien c'était une ruse de guerre. On voulait affoler l'Allemand, l'attirer dans un piège... Mais les affreuses nouvelles allaient se succéder sans relâche. Nous devions voir la nature s'allier aux ennemis, pour couper les routes, écraser nos campagnes sous la neige, incendier les nuits d'aurores boréales, éclairer plus longtemps la poursuite des vaincus. Dieu lui-même, ce Dieu que dans tant d'églises on suppliait à mains jointes, Dieu trahissait. Après avoir béni notre race, il se détournait de son affliction.

Un jour, notre père nous envoya de la ville une lettre qui nous rendit la vie :

« Les Parisiens ont opéré une sortie... Le siège est levé... Frédéric-Charles est mort... Le Kronprinz blessé grièvement... »

Ma mère nous fit mettre à genoux. Et, tous, autour d'elle, dans la salle d'étude, devant nos livres ouverts, nous rendîmes grâces au Dieu des Armées. Nous le priâmes avec cette foi qui soulève la terre... Hélas! que sera-t-il advenu de ces oraisons inutiles?... Auront-elles été grossir le tas des prières perdues, sur qui les désespérés se haussent, plus haut chaque jour, pour escalader le Paradis?

Deux heures plus tard, nous savions que cette nouvelle était fausse, comme tous les heureux messages qui traversèrent notre désespoir cette année-là. Presque chaque jour, ils éclataient comme des comètes, et, en s'évanouissant, ils laissaient la nuit plus épaisse.

Que de fois, pendant ces jours, j'ai eu la terrifiante vision du

champ de bataille à la lune. Des deux côtés, vainqueurs et vaincus sont rentrés dans leurs lignes ; les morts restent tout seuls étendus sur la terre. Presque tous, ils ont perdu leurs shakos. Le poids des têtes renversées tend les cous, fait saillir les mentons au-dessus de la cravate bleue. Les bras sont ouverts dans ce geste qui a voulu saisir la mort, lutter avec elle, et qui n'a pas eu le temps de se refermer. Au bord des routes, sur les buttes, le tas des tués est plus incohérent et plus dense. Des corps sont restés debout dans des poses de vie, écroulés à peine sur un affût de canon. Et la neige tombe, tombe, sans trêve, sur ces gisants ; elle les enlinceule, elle les borde dans des draps blancs, comme ce lit d'enfant où je m'agite, entre la veille et le rêve, si halluciné, que je vois tous ces yeux vides de regards, et, là-bas, un cheval blessé qui se soulève, qui s'affaisse, qui se débat, aggravant cette immobilité d'une lutte d'agonie...

L'ennemi lui-même, je ne devais pas le connaître : il s'arrêta devant nos portes, persuadé qu'il lui faudrait distraire trop d'hommes pour enlever de vive force une ville bien fortifiée, et qui se pouvait ravitailler du côté de la mer.

Apporterai-je ici ma confession tout entière ?

Je regrettai — j'avais dix ans — que les marins qui veillaient, mèche allumée, sur les canons de *Frileuse*, vissent les Allemands passer au large de leur tir. J'aurais voulu, comme les autres, entendre cette voix formidable qui brise les vitres, ce grand duel, au lointain, dans un recul, où les cris des mourants se perdent, où les répétitions des bruits sourds, leur rapprochement, leur éloignement, leur fréquence, sont comme des paroles d'ivresse ou de désespoir par où s'exprime le Destin.

... Je chargeais les tilleuls avec ma latte au clair. (Page 508.)

J'avais soigneusement fourbi le petit

sabre qui, depuis des mois, ne quittait plus mon côté et que j'accrochais le soir au pied de mon lit. Monté sur les bâtons qui me servaient de chevaux, je chargeais les Tilleuls avec ma latte au clair. J'en sais qui doivent porter encore les cicatrices de ces attaques. L'un d'eux s'appelait Guillaume et l'autre Moltke. Je vivais alors dans une exaltation soutenue qui confondait le rêve et la vie, l'heure et les temps. Mon petit sabre à la main, je me faisais l'effet d'une autre Jeanne d'Arc. J'imaginais que le miracle allait se renouveler pour moi.

Les Prussiens n'avaient qu'à bien se tenir ! On verrait un enfant, armé d'un sabre de bazar, charger si furieusement l'ennemi, que tous les gens de cœur se jetteraient à sa suite, que l'armée grossirait, à chaque pas, impétueuse comme une marée.

Et voici qu'elle emportait ces Germains, montante, irrésistible; elle balayait à rebours tous les champs de leurs victoires; elle les dominait de sa vague de mascaret; au moment de toucher la frontière, elle déferlait sur eux, elle les submergeait, elle lavait en s'écroulant le sol souillé de la Patrie.

Ivre de cette victoire, je me demandais si j'allais mourir dans mon triomphe, ou si je reviendrais dans ma ville natale couronné de lauriers. La fin prématurée des héros me séduisait par sa mélancolie ; d'autre part, dans la félicité publique, je ne voulais point imposer à mes parents la douleur d'un deuil. Je consentais à vivre, pour l'amour d'eux... Aussi, quand par la fenêtre de la salle d'étude, ma mère m'appelait pour la leçon de piano, j'étais surpris, presque choqué, en l'abordant, de ne pas lire sur son front cette émotion, cette reconnaissance, cette joie éperdue qui, seules, pouvaient payer à son prix la beauté de mon sacrifice.

... Tout cela est loin. Aujourd'hui, une plume a remplacé mon sabre de fer-blanc. Je sais ce qu'elle vaut tout au juste pour la défense des chères idées qui me gouvernent. Pourtant, comme aux jours où j'étais petit, je rêve de belles batailles, des revanches, où cette petite plume fait une trouée ; je lui prête les forces miraculeuses de la foi, la puissance perdue du miracle, et alors aussi, comme jadis, j'entends, dans un murmure de gratitude, errer mon nom obscur sur les lèvres des hommes...

XX

VIRGINIE

... Oui, ceci fut la morale que, nous autres enfants, nous tirâmes de cette guerre horrible :

« L'amour est moins fort que la haine. »

Je crois bien que nous nous trompions. Si les hommes pouvaient lire la prophétie que Dieu a écrite sur le fond de la nuit avec la poussière des étoiles, ils comprendraient que la destinée des mondes est la finale harmonie. Mais nous en sommes encore à la phase où il faut que l' « attraction » et la « répulsion » se fassent équilibre pour que nos planètes éphémères aient leur évolution dans l'espace et dans la durée. Après cela, seulement, nous rentrerons dans le sein de Dieu, et ce sera le repos.

Je me souviens de l'unique éclat dont les astres brillèrent pendant cet hiver de gelée. Ils semblaient dire :

— Mais levez donc les yeux... Épelez-nous...

Ceux qui prétendaient déchiffrer ces hiéroglyphes affirmèrent qu'ils signifiaient :

— L'univers est un champ de fatalité, où les forces bonnes ou mauvaises triomphent. Et toi, France, tu es comme une étoile, dont le foyer est depuis longtemps éteint. Ce qui subsiste encore à la place où tu éclairais n'est plus qu'un reflet dont nous pouvons calculer la survivance.

De tout mon cœur, je me soulevais contre ces mensonges. J'étais sûr que ces prophètes de malheur se trompaient. Ils en savaient moins qu'un enfant qui joignait les mains avec simplicité. Pourtant, le doute entra dans mon cœur : — et voici comme.,.

Quand ma mère ouvrait son armoire à glace, j'aimais à fouiller un peu sur les rayons. Tout en haut, il y avait les premiers souliers de bébé Emmanuel à côté d'autres trésors admirables et secrets. C'était un châle des Indes d'une beauté unique qu'un de nos navires avait apporté pour ma mère, à l'époque des fiançailles. Une mantille en dentelles qui venait de l'impératrice Joséphine. Chaque fois, je me faisais conter la légende de ces

merveilles. Or, un matin, comme je passais la revue de ces richesses, ma main se heurta à deux objets lourds.

Je poussai un cri de surprise : c'était un revolver chargé et un casse-tête ; ma mère les avait enfouis dans ses dentelles :

— Qu'est-ce que cela? lui demandai-je.

Elle répondit avec un calme qui m'effraya :

— Tu sais que les Allemands sont près d'ici... Peut-être, avant la fin de la semaine, ils entreront dans la ville... Ils viendront loger dans les maisons...

— Et alors?...

— Ton père et moi, nous ne pouvons pas permettre qu'ils se comportent mal...

J'avais envie de dire :

— Mais Dieu?

Pourquoi est-ce que je ne l'ai pas posée, cette question qui m'étranglait, cette question qui a pesé sur ma vie, suicidé ma confiance heureuse? Ma mère m'aurait dit pourquoi, ayant épuisé les prières, sa foi s'armait d'un casse-tête, afin de défendre notre honneur. Sans doute, j'aurais accepté ses explications. Aujourd'hui, j'écoute, avec une grande bonne volonté, ceux qui m'affirment que Dieu prend sous sa protection les faibles, les causes justes. Mais, à la fin, je demande, comme les enfants à qui l'on vient de conter une histoire de fées :

— Est-ce vrai?

... Presque chaque jour, des soldats venaient demander assistance, un gilet de laine, un petit air de feu, un verre de vin. On les installait dans l'antichambre, sous le vitrage chargé de neige, et notre fidèle Virginie les servait avec plaisir.

Quelques années auparavant, elle avait eu un de ses frères tué dans un assaut, à Sébastopol. Bien des fois, je lui avais montré la place sur la carte. Comme on n'instruisait pas beaucoup les enfants dans le village breton où elle était née, elle n'arrivait pas à comprendre que cette tache blanche, entourée d'un filet de peinture verte, représentât la presqu'île de Crimée, ni que ce petit cercle, avec un point noir au milieu, fût la ville au pied de laquelle son pauvre frère était tombé.

Elle me disait avec un visage d'étonnement :

— C'est Sébastopol? Je ne me le figurais pas comme ça...

Depuis le début de la guerre, elle vivait dans les transes. Elle priait intarissablement, le soir, au pied de son lit, car ses deux

derniers frères servaient sous les ordres de Trochu, et on lui avait lu la proclamation apportée par les ballons :

« Nous ne rentrerons dans Paris que victorieux. »

Ce fut vrai pour ces deux Bretons qui, de tout leur cœur, combattaient pour les foyers et pour les autels.

Virginie avait au pays une dernière sœur qui s'appelait Olive. Je ne savais d'elle qu'un détail; il suffisait à la faire vivante : tous les deux ans, la jeune fille vendait ses cheveux. Olive avait fréquenté les écoles; elle écrivait.

Nous reçûmes d'elle une lettre que ma mère lut à Virginie. Elle disait :

« Ma chère sœur, nous sommes bien chagrins de t'apprendre que notre cher frère Paul est décédé dans la dernière sortie. Notre frère Jean-Marie a été blessé, comme il enlevait un drapeau. On va lui donner la croix... »

Virginie tomba par terre, dans la cuisine, ses coudes sur le buffet, la figure contre le bois, et elle resta là, tout un jour, à hurler, comme une blessée. Dieu! que je l'ai aimée dans ce temps-là! Je crois bien que je me serais sorti le cœur de la poitrine pour la soulager, seulement pour l'obliger à relever sa tête. Je lui disais tout ce qui me venait dans l'âme, que ses frères étaient des grands Français, qu'elle devait être très fière. Mais je crois bien que ces mots la faisaient pleurer encore davantage. Et j'étais stupéfait de voir que l'honneur ne la consolait pas.

Elle murmurait entre ses sanglots :

— La croix... Qu'est-ce que ça me fait, leur croix?... C'est pour l'avoir que tous les deux sont morts, et que Jean-Marie... est blessé. Aussi, c'est la faute de notre père... Quand ils sont partis, il leur a dit à tous les trois, l'un après l'autre : « Tâchez de revenir avec le ruban... »

Je regardais pleurer Virginie, j'étais bouleversé par ses plaintes. Je songeais :

— Ce n'est qu'une femme...

Et comme une apparition près d'elle, il me semblait que je le voyais debout, ce Breton qui avait donné trois fils au pays, qui, après la mort de l'aîné, avait répété aux deux cadets la même parole : « Tâchez de revenir avec le ruban. » Je l'aperçois encore ce vieux, aux heures confuses où l'on se demande si l'estime des hommes vaut les sacrifices dont on la paye. Il se dresse devant moi. Autour de lui, ses trois fils sont tombés, l'un à demi

effacé dans l'ombre, l'autre déjà rigide, le troisième respirant encore sous un drapeau. De ses yeux clairs, sans larmes, le père regarde au loin. Que voit-il, sinon l'ennemi en fuite, la patrie refaite?...

De ce jour, Virginie me fut un être sacré. Je cessai de me plaindre quand, le matin, elle trempait sa serviette dans mon pot à l'eau, afin de se mouiller le visage avec une hâte de toilette qui sentait sa Bretagne d'une lieue. Je ne lui volai plus ses ciseaux à mèches pour retarder l'entrée de la lampe dans la salle d'étude. Mon cœur se serrait, la nuit, quand je l'entendais pleurer.

Une fois, elle me réveilla en sursaut :

— Écoutez! dit-elle.

Malgré les épaisseurs de neige qui feutraient les routes, nous entendions distinctement le bruit d'une foule qui passe, des pas lourds de chevaux, des roulements de canons. Virginie sauta du lit, ouvrit la fenêtre, et s'écria :

— Ce sont eux!

Qui eux? Les ennemis? Nos soldats? Des revenants?... Ses frères?...

Je repoussai mon oreiller, je vins m'accouder à côté d'elle.

Quelle nuit!

La lumière semblait venir de la terre, ouatée de neige. Sur cette blancheur des ombres, des formes imprécises glissaient. Nos yeux écarquillés finirent par les distinguer dans les demi-ténèbres. C'étaient des hommes de toutes armes. Ils se traînaient sur le chemin. Des épuisés s'écroulaient par terre. Leurs camarades s'arrêtaient un instant, et s'efforçaient de les relever; s'ils retombaient, on les laissait là, on continuait la route. Et pas une plainte, pas une parole. Ils défilaient, muets, comme des ombres sur un écran, sourds comme des fantômes dans un rêve.

J'avais peur, je saisis ma Bretonne par le coude. Je l'attirai dans la chambre.

— Ne reste pas à la fenêtre, Virginie...

Elle me reborda dans ma couchette, et je fermai les yeux avec la volonté de m'endormir. Mais les chevaux, les soldats, les blessés, les canons continuaient de sortir de mes prunelles. Au lieu de la neige du chemin, ils foulaient les draps de mon lit...

...Comme il a pesé lourd sur ma poitrine d'enfant, ce défilé de route!

XXI

J'ENTRE AU COLLÈGE

Il y avait dans la vie des jeunes Romains une cérémonie solennelle. Elle marquait leur entrée dans la République : c'était la présentation au Forum. Ils arrivaient, en robe prétexte avec de la pourpre sur leurs talons, de l'huile parfumée sur leurs chevelures. De ce jour, ils sortaient de la vie familiale pour devenir des citoyens, — tout au moins des apprentis citoyens.

J'ai éprouvé quelque chose des émotions qui gonflèrent le cœur de ces enfants antiques quand, dans l'année qui suivit la guerre, on décida que je fréquenterais comme « externe » les cours du lycée. Ce fut une émotion, car j'entrais dans l'inconnu ; ce fut aussi une joie, car je m'élevais de plusieurs degrés dans la hiérarchie des dignités sociales.

Ce souci (peut-être, au fond, est-il ce fol amour de la liberté où l'humanité croit apercevoir le bonheur), ce souci est, dans les enfants, bien plus éveillé que ne l'imaginent les hommes. Chez moi, il s'était avivé au contact des écoliers que je rencontrais, le jeudi, dans des parties de jardin.

Ces jeunes messieurs étaient entrés au collège au sortir du sevrage. Ils s'exprimaient dans un argot banal auquel ils tenaient comme à un emblème d'initiation et d'affranchissement. L'humanité leur apparaissait divisée en deux classes : les « chics types » (c'étaient eux et leurs amis) et les « sales types » (c'étaient les autres). D'ailleurs, ils ne parlaient que de « ficher », de « blaguer », de « chiper. » Ils faisaient tinter leurs billes dans leurs poches, où ils enfonçaient leurs bras, jusqu'aux coudes. Au goûter, ils se léchaient les doigts ; ils s'accoudaient sur la table. En toute occasion ils se séparaient du reste de la bande ; ils se promenaient les bras autour du cou, par couples. Ils se murmuraient à l'oreille des secrets qui devaient être très divertissants, à en juger par leurs contorsions et leurs éclats de rire.

Je sentais que ma parfaite éducation de petit garçon bien sage, qui ne disait point de gros mots, qui ne s'appuyait pas à sa chaise, qui, au passage des plats, choisissait la plus petite tarte,

m'assurait une supériorité morale sur ces affranchis. Mais, loin d'apprécier le bon goût de ma réserve, ces compagnons la méprisaient comme une faiblesse. Ils me traitaient de « gosse » ; ils refusaient de m'admettre dans le camp des « voleurs ». D'autorité, ils me casaient dans la caserne des « gendarmes ». Là, je me trouvais en compagnie d'un rebut : les marmots, les filles les éclopés, les faibles, tous ceux que la fatalité destinait à la défaite. Certes, nous étions bien gentils dans ce camp-là ; nous songions qu'on nous avait défendu de nous « échauffer », de nous rouler avec nos blouses neuves, par terre. Nous ne trichions pas nous ne donnions pas de crocs en jambes : nous étions toujours battus.

C'est une posture dont, à la longue, on se lasse. J'attendais donc avec impatience le jour où je franchirais le seuil d'une école publique.

Je me disais, dans mon cœur :

— Je prendrai à ces garnements leur audace et leur vigueur Mais je m'abstiendrai de parler comme eux, de me tenir comme eux. Ainsi je les obligerai au respect, je les dominerai...

Rêve d'enfant, rêve de naïf que les braves gens portent jusqu'au bout de leur vie. Ils s'arrêtent, ceux-là, devant la souffrance humaine, devant l'intérêt sacré du prochain ; ils ont le souci des règles ; ils vénèrent les lois ; et puis, quand ils ont tout respecté ils s'étonnent de ne point « réussir », comme ceux qui, d'un coup d'épaule, bousculent ces contraintes. La paix du cœur, la joie de s'estimer soi-même, sont les seuls biens auxquels ces excellents peuvent prétendre. Paparel affirmait que le bonheur est là ; ses fils pensaient comme lui ; je crois bien qu'ils avaient raison. Mais comme il faut avoir souffert des hommes pour que cette raison suffise !...

...Ce souvenir m'est resté de la mémorable journée qui me vit sortir de la maison pour entrer dans la vie du monde.

C'était un matin d'octobre, encore tiède, très ensoleillé. Les premières feuilles tombées permettaient d'apercevoir dans le laurier ma maison suspendue ; le Vernis du Japon décochait l'une après l'autre, les belles flèches que tant de fois j'avais ramassées à son ombre ; les baguettes de l'allée de tilleuls étaient pourpres comme une vigne.

La veille, j'avais acheté pour mes livres un sac de soldat J'étais impatient de sentir ses bretelles à mon épaule. J'aurais

voulu descendre au lycée en courant ; mais mon père avait décidé qu'il m'accompagnerait jusqu'à la grille. Il fallut ralentir mon pas et le régler sur le sien, car le mal qui devait tant le torturer gênait déjà sa marche.

Tandis que nous descendions la côte, je me souviens qu'il causa doucement. Il me dit qu'autrefois Paparel l'avait conduit — comme il faisait pour moi — jusqu'au seuil du collège. Souffrait-il, ou bien était-il ému ? Sa voix s'étranglait un peu, tandis qu'il parlait. Alors, moi, je lui serrais la main. Je disais :

— Cher... cher papa...

En lui je sentais quelque chose de brisé, et, pour cela, je l'aimais jusqu'aux larmes.

Devant la grille il m'embrassa ; mais il ne me laissait pas partir. Moi je lui disais :

— J'ai peur d'être en retard...

Au fond, j'étais pressé de rejoindre « les autres. »

Enfin, comme un roulement de tambour ébranlait les voûtes, il ouvrit sa main. Je retirai la mienne avec la joie d'un oiseau qui redevient libre. Il fallut toute ma tendresse et la vue d'une petite buée qui obscurcissait ses lunettes pour m'empêcher de pourir. Au moment de franchir le seuil, je me retournai : il était encore là, debout, près de la grille. Il me regardait m'engouffrer.

...Nous voici en classe.

Je me suis assis tout en haut sur le dernier gradin. Je regarde entrer les internes. Au dortoir, ils ont retrouvé leurs tuniques de l'année dernière. Les manches remontent aux coudes, les pantalons s'arrêtent au-dessus de la saillie des chevilles. Parmi eux, il y a un grand Anglais qui s'appelle Smith ; il y a aussi un nègre fraîchement débarqué d'Haïti. Je voudrais bien quitter ma place pour m'asseoir à côté du nègre ; mais je n'ose pas. Justement, le professeur trempe sa plume dans l'encre, il annonce qu'il va « faire l'appel. »

Je suis le premier du dernier banc et c'est par moi qu'on commence.

— Comment vous appelez-vous ?

— Guillaume...

— C'est votre nom de famille ?...

— Non, monsieur, je me nomme Guillaume Sorel.

Une formidable gaieté se déchaîne sur les bancs. De qui donc

rient-ils ? C'est bien de moi, car tout le monde se retourne. Il veulent voir ce nigaud qui croit qu'on va continuer de l'appeler par « son petit nom », comme au temps où il vivait dans les jupes de sa mère. Le ridicule de ce début a longtemps plané sur moi : ces messieurs m'appelaient « Guillaume » dans les couloirs, dans les salles d'attente.

Ils disaient :

— Bonjour, Guillaume...

Du ton dont ils auraient demandé :

— As-tu bien déjeuné, Jacquot ?

Et ce nom que mon père et ma mère avaient tendremen choisi, ce nom que je trouvais très beau, ricochait de bouche en bouche comme une bouffonnerie cocasse :

— Guillaume ! Ohé ! Guillaume !

La plaisanterie ne s'usait pas : elle souleva longtemps des rire inextinguibles.

Le même jour, je passai par une autre épreuve qui acheva d me déniaiser.

Après la classe, un « pion » — j'étais bien seul de mon espèc à dire un « maître d'études », — un pion nous rangeait sous l galerie, puis nous devions sortir en marquant le pas. Comm nous défilions, un polisson siffla :

« Au clair de la lune... »

Le pion tenait la tête de la colonne ; il se retourna, tou congestionné :

— Qui a sifflé ?

Personne ne broncha. Il vit ma mine terrifiée ; et, comme n'était pas psychologue, il s'écria :

— Vous me ferez cent lignes !...

— Mais, monsieur.

— Taisez-vous ! ou je vous mets en retenue !...

— Mais, monsieur, c'est ce garçon-là qui a sifflé...

Les cent lignes lui furent adjugées sans profit pour moi, c des jeunes gens me guettèrent à la grille.

Ils vociféraient :

— Sale type !... Cafard !

Je voulus leur expliquer que je n'avais pas peur de la punitio mais que, par tendresse pour mes parents, j'en refusais la hon

C'étaient là des distinctions que j'étais seul à percevoir. Toutes les sympathies de mes camarades allaient au « chic type » qui avait sifflé : « Au clair de la lune », qui ne s'était pas « déclaré » et qui acceptait qu'on me punît à sa place.

Cela bouleversait toutes mes notions du juste et de l'injuste. Dans un éclair, je vis que mes jours de confiance et de calme bonheur étaient finis. Alors, je compris pourquoi mon père avait eu tant de peine à ouvrir sa main ; — pourquoi les verres de ses lunettes s'étaient ternis, tandis que je franchissais le seuil du collège...

Hugues Le Roux.

(A suivre.)

LA REVANCHE DU HASARD

I

Le jour même où il quitta le collège pour n'y jamais plus ren trer, Pascal du Pontet voulut partir pour l'Italie, et comme o voyage sans agrément lorsqu'on voyage seul, il emmena avec lu son ami le plus intime, ce confident si aimable et si parfait qu'o aime par-dessus toutes choses de quinze à vingt ans, et dont on totalement oublié le nom à l'heure où sonne la trentième année

C'était un long garçon blond, svelte et toujours souriant, fil d'un petit greffier sans fortune et qui se destinait à la magistra ture, pour obéir au vœu d'une respectable tante, riche, vieille e dévote.

Il se nommait Édouard Maréguin, et quoique fort en thème, était spirituel, assez instruit, point méchant et timide jusqu'à l folie.

Quant à Pascal, on le connaît de reste.

C'était le « fils de famille » opulent, haut en couleur, gai, d'un franchise à mettre le feu aux quatre coins du monde, robust comme un chêne, plus brave qu'un zouave, brun de poil et d peau, riant à gorge déployée, baryton distingué, sensible, affec tueux, ce type enfin du « Bon Garçon », qui fait les délices de l province.

Il obtint sans peine la permission du greffier, charmé de voi son fils en l'utile compagnie d'un seigneur de trente mille livre de rente.

Il pleura pour de bon, en parlant à la maman Maréguin de son pèr et de sa mère qui dormaient au cimetière sous la croix armorié

d'un *pont d'or maçonné de sable, en champ de sinople;* il fit un doigt de cour à la petite Fanny Maréguin, longue, blonde et svelte, à l'instar de son frère; il caressa le chien Bock, la chienne Flora, les trois chats et leur progéniture, et par ces procédés de bon goût, ayant conquis l'estime et l'amitié de la famille, il put enlever son ami aux *minutes* paternelles.

Il s'agissait de quitter Châteauroux à la fête de l'Empereur, de gagner la frontière en chemin de fer, de traverser la Savoie à pied, sac au dos, jumelle en bandouillère, alpen-stock à la main, de reprendre le wagon, véhicule du vulgaire, de l'autre côté du mont Cenis, et de passer toute l'année suivante en Italie; l'automne à Naples, le carnaval à Venise, la Semaine-Sainte à Rome, le printemps à Florence, l'été sur l'Adriatique.

Ce programme eut sur tous les autres programmes l'avantage d'être ponctuellement exécuté. Mais ce ne fut pas sans aventures, et voici la première.

Après avoir visité dans leurs plus petits recoins les belles vallées du Faucigny, escaladé plusieurs montagnes, bu à tous les torrents et constaté que les Anglais ont mis le pied partout où il y a assez de terre ou de roc pour soutenir un *esquire* du poids de deux cents livres, les deux amis s'engagèrent dans une contrée moins explorée, plus sauvage, où les Anglais ne se hasardent guère.

Dans une bourgade ignorée, au fond d'une magnifique vallée alpestre, ils firent la surprise de lui rendre visite à un de leurs camarades, gentilhomme-paysan, dont la baronnie, qui datait des croisades, rapportait mille écus desquels il vivait fastueusement.

Barle de Valmény accueillit à bras ouvert ses cadets, ravi de retrouver en eux le souvenir des belles heures d'antan.

Il leur fit les honneurs de son manoir tendu de lierre, et les logea dans la chambre ronde au sommet de la tour.

Puis après deux ou trois jours de festins homériques, où tous les châtelains, bourgeois et manants d'alentour étaient conviés, Valmény eut la fantaisie d'emmener Édouard et Pascal dans la campagne, — à seule fin d'assister aux noces d'une sienne vassale, fille du syndic de Valmény, le plus joli village des Alpes.

Ils se mirent donc en route, un matin avant l'aube, tous les trois chamarrés de rubans rose et bleu tendre.

Quelques étoiles brillaient encore au ciel, mais peu à peu s'effaçaient dans l'azur sombre qui pâlissait à l'horizon.

La petite rivière coulait, entre ses digues de rochers, semblable

à une lame de métal luisant; les maisons noires, aux grands toits d'ardoises, émergeaient des gros châtaigniers et des noyers touffus; le clocher dessinait la silhouette grêle de sa flèche aiguë, argentée, sur la verdure des hauts sapins. Des chiens aboyaient, pour répondre à l'hymne matinale des coqs.

Puis des vapeurs violettes s'élevèrent, de légers nuages flottèrent, qui bientôt se teignirent de pourpre et d'écarlate; enfin le soleil monta dans l'espace, radieux, et le ciel devint d'un bleu transparent et pur, où les astres de la nuit n'avaient laissé aucune trace.

Alors la bourgade fut jolie, avec ses logis blancs et ses toits neufs, sa coquette église aux vitraux étincelants, et son clocher qui semblait coiffé d'une gigantesque pomme de pin, aux tuiles jaunes, papelonnées.

La rivière chantait en roulant ses eaux vertes moirées d'écume; aux flancs des monts, sur les roches moussues serpentaient des cascades; les sapinières embaumaient; les prés, semés de colchiques et de pâquerettes effeuillées, s'étendaient comme d'immenses tapis de velours; les oiseaux chantaient dans les vignes aux pampres roussis, et tout s'éveillait enfin des torpeurs langoureuses et des songes.

Pascal du Pontet poussait des cris d'enthousiasme et de joie saisi par les beautés fertiles de la riche nature.

Sa voix éclatante faisait retentir les échos, et d'un pas agile il arpentait le petit sentier grimpant en lacets sur les rampes escarpées de la montagne.

Édouard Maréguin, plus calme, cheminait sans se presser comparait le sauvage paysage alpestre aux brandes désertes de son Berry, aux champs cerclés de haies, entrecoupés de marais aux collines chétives, d'où jaillissent des arbres rabougris.

Barle de Valmény vantait à outrance les splendeurs de sa petite patrie, et se montrait humilié des moqueries dédaigneuses d'Édouard, qui plaisantait avec un flegme lourd d'Allemand en goguette, et payait assez mal l'accueil hospitalier de son camarade.

Vers midi, nos jeunes touristes arrivaient au col Saint-Offenge d'où le plus splendide panorama se déroulait à leurs regards.

Ce n'étaient que pics aigus, cimes déchiquetées, arêtes vives aiguilles élancées, se découpant en lignes étranges sur l'opale des cieux, teintes de couleurs vermeilles, grises, bleuâtres, avec

des effets d'ombre et de lumière à ravir un peintre ; d'énormes dômes de neige d'une blancheur immaculée, des glaciers transparents où s'entassaient des gemmes colossales.

A des profondeurs vertigineuses, de vastes cirques s'ouvraient, ayant pour assises les contre-forts alpestres, et l'œil ébloui comptait, éparpillés dans la verdure, des centaines de hameaux, de villages, de clochers et de chapelles.

Du fond de ces entonnoirs énormes, la voix sonore des cloches montait, sonnant l'Angelus.

Édouard, fasciné par cet admirable spectacle, eut enfin l'esprit de se taire, et daigna convenir que les plaines du Centre n'offraient rien de comparable à ce magique tableau.

Ils redescendirent l'autre versant, et comme ils atteignaient, au sortir d'un massif de châtaigniers, les limites de la commune Valémy, ils furent aussitôt assourdis par de violentes détonations que dominait le cri, poussé par des poitrines vigoureuses, de :

— Vive monsieur le baron !

Les ex-vassaux de messire Barle, déclarés libres par les immortels principes de 1789 septante ans auparavant, accouraient tout de même à sa rencontre, et le fêtaient ainsi que s'il eût encore exercé les nombreux droits du seigneur dont l'énumération emplissait quatre gros registres sur parchemin reliés avec des ais de bois ferré, et enfouis dans son chartrier avec les monceaux de terriers, cens, lods et autres archives.

Il y avait là bon nombre de paysans, vêtus de la culotte et de la veste en gros drap blanc, brodé de laine ; les uns, coiffés de bonnets phrygiens, les autres de feutres gris ; tous ayant des flots de rubans à l'épaule.

Mais les jeunes portaient l'affreuse blouse moderne et la casquette plate, et ceux-là fumaient de grosses pipes ou de petits cigares. A gauche du chemin se tenaient des femmes et des filles, parées, comme il se doit, de leurs plus beaux atours.

On comptait jusqu'à trois cornettes garnies de dentelles-torchon, deux tabliers de soie gorge de pigeon, et tous les fichus, de laine brune, rouge ou verte, étaient brodés à profusion de fleurs multicolores.

Les fillettes avaient arboré la jupe de futaine à bandes bleues, la ceinture striée de fils d'or, le mouchoir à carreaux, et leurs boucles blondes s'échappaient, frisées de leur petite calotte ronde garnie de drap rouge et d'une dentelle noire tuyautée.

Matrones et pastourelles, vieux chenus et jeunes gars à l'œil gris, tous entourèrent le baron Barle, — c'est un prénom de là-bas, et historique ! — pour lui souhaiter la bienvenue.

Quand leurs rangs s'écartèrent, on vit s'avancer le curé de la paroisse, un hercule en soutane, que le baron embrassa, ma foi, sur les deux joues.

Puis les présentations commencèrent cérémonieusement.

La fiancée était là, yeux baissés, mains croisées sur le tablier de soie. Derrière elle, sa mère et ses sœurs, et sur le flanc du bataillon, le père et ses fils, très fiers de l'honneur que M. le baron leur octroyait de venir à la noce et d'y mener deux messieurs de « par là-bas »...

(Quand on ignore, en Savoie, le nom des régions lointaines d'où vient un étranger, on dit tout simplement : « Il est de par là-bas ! » Et tout le monde comprend.)

— Édouard, dit Valmény, Pascal, je vous présente mon vieil ami, Jovit Jarrier, mon *granger*, syndic de cette commune.

— Je vous salue, monsieur le baron et la compagnie, répondit le syndic, grand et solide vieillard, qui ôta son bonnet rouge et le remit après avoir salué à la ronde. Nous avons beau temps pour la noce, Dieu merci !... On est venu vous attendre pour vous saluer, et vous offrir le vin blanc, avant la messe.

— La famille va bien, Jovit?

— Pas l'embarras! Tout ça a bonne conscience et bon appétit. Voici mon fils aîné Landry, — et mon Fidèle, qui revient caporal, — et mon Dodon, qui sera maître d'école.

— Vous n'avez que trois enfants? demanda Édouard, pour dire quelque chose.

— Oui, monsieur, je n'ai que trois enfants... et six filles : la Reine, qui est veuve, revenue chez nous; la Suzon que nous marions aujourd'hui, la Marie-Jeanne, la Modeste; puis voici ma petite Huguette, la dernière venue, qui marche sur les seize ans.

— Oh! oh! cela ne fait que cinq, s'écria le bon Pascal. Et l'autre, où est-elle, bonhomme Jovit, père aux filles?

— Ah! l'autre, c'est une calamité, répartit le vieillard en secouant la tête. Elle est simple, la pauvre idiote, comme on dit à la ville : on l'appelle la *Sa-pa-lire*, et cela nous fait tant de peine que nous la gardons à la maison.

Pascal prit la main du bonhomme et la serra amicalement :

— Allons ! patience, mon brave syndic, dit-il d'une voix attendrie.

Édouard, silencieux, regardait la petite Huguette. Sous ses vêtements rustiques, l'enfant ressemblait à la fée Mignonne des féeries, déguisée en villageoise.

Avec ses joues roses et son petit front blanc, encadré de bandeaux lisses, couleur d'or pâle, avec sa bouche aux lèvres fines, et ses yeux d'un violet sombre ; calme et candide, insoucieuse de tout, on l'eût prise pour une madone descendue de la niche ogivale encombrée de bouquets.

Certes, elle n'avait point la beauté superbe des altières patriciennes, et non plus l'élégance des vierges grecques, voilées d'un nuage blanc, errant sous les lentisques et les lauriers.

Elle n'était que gracieuse et jolie, heureuse de vivre et souriant à tout venant.

Elle enviait la brune Suzon, sa sœur aînée, et pensait au jour où quelque gentil garçon la viendrait quérir comme épousée.

Elle le voulait mince et fluet, pâle, imberbe, tout semblable à ce charmant jeune Monsieur, « de par là-bas », qui la dévisageait bellement tout de même, et ne la méprisait point, quoiqu'elle n'eût qu'une jupe de serge et le modeste berretin coupé dans un lambeau de satin fané.

Les compliments ayant pris fin, non sans beaucoup de cérémonies, le baron Barle offrit le bras à la fiancée, le joyeux Pascal conduisit la corpulente Bibiane, mère de toute la nichée, Édouard, sournoisement, évita la Modeste, Marie-Jeanne et Reine, et vint dire à Huguette interdite :

— Me voulez-vous pour cavalier, ma gentille fillette ?

Huguette rougit, fit la moue, et prenant tout à coup son parti :

— Oui bien, mon gentil monsieur ! répartit-elle d'un ton délibéré.

Elle mit sa main fluette sur le bras du jeune homme, en riant aux éclats.

Toutes les filles du village de Valmény se rassemblèrent dans la maison du syndic, et on ferma les portes, laissant dehors, selon l'usage, les garçons qui devaient empêcher, par tous les moyens possibles, le fiancé de venir chercher sa prétendue.

Cependant, par égard pour M. le baron de Valmény, on recommanda bien à ces jeunes fous de ne pas provoquer de risée, et de se départir un peu de la rigueur coutumière.

De fait ils se contentèrent de tendre, au travers de la rue, de larges rubans qu'il fut facile à Zidor Hébin de *camber*, — c'est-à-dire d'enjamber, — et au bout de quelques minutes le cortège se dirigeait vers l'église, précédé du ménétrier.

Devant la porte du bonhomme Jovit, on avait planté deux magnifiques sapins, unis l'un et l'autre par des guirlandes de fleurs, d'où partait, suspendu au milieu d'une couronne, un pigeon empaillé destiné à représenter le Saint-Esprit sous sa forme visible.

Tout le long du chemin, Édouard Maréguin conta fleurette à sa commère de noces, qui l'écoutait, mais qui n'avait garde de comprendre un traître mot aux billevesées qu'il lui débita.

L'église rustique avait sa parure des jours fériés ; des draperies en cotonnade, des feuillages aux côtés de l'autel, une douzaine de cierges brûlant dans les chandeliers de bois jadis doré.

Le curé mit son étole sur son surplis et bénit les anneaux ; puis il passa la chasuble, faite d'une robe de brocart zinzolin qu'une baronne de Valmény avait jadis étrennée à la cour du roi sarde, et commença la messe.

Ce fut un chœur de mésanges, de fauvettes et de pierrots qui psalmodia les chants sacrés, et ce concert mélodieux remplaça l'orgue de façon à ravir nos touristes qui, décidément, s'amusaient.

Lorsque tout fut parachevé, et qu'on eut quitté la sacristie, emmenant le curé, on se rendit au verger de Jovit, où des tables étaient dressées sous les poiriers et sous les pommiers encore chargés de leurs fruits.

Édouard ne quittait pas Huguette ; il se plaça auprès d'elle, assez loin du baron et de Pascal, et continua ses doux propos, qui troublaient la gente fillette.

Le repas fut aussitôt servi, et quel repas !

Il faudrait la plume de feu maistre Rabelais, abstracteur de quintessence, pour énumérer les victuailles qui se succédèrent sans interruption six heures d'horloge durant.

On avait tué deux bœufs, une génisse, plusieurs moutons et des troupeaux entiers de volailles ; cinq tonneaux de vin furent mis en perce, sans compter les bouteilles, la bière, l'eau-de-vie, et toutes sortes de breuvage, à noyer un Cyclope.

Ce fut une lippée sans pareille.

Quand on n'avait plus faim, on mangeait encore, on mangeait

pour la gloire. Quatre hommes ne suffisaient pas à remplir les brocs. On se fatiguait à vider les verres.

Gamache lui-même eût été jaloux!

Tout se passa néanmoins sans incident, à ceci près qu'il y eut beaucoup de vaisselle cassée, quelques yeux pochés, et maint bonnet jeté par-dessus les moulins.

Ce banquet, digne de Pantagruel, devait durer plusieurs jours encore : jusqu'à ce qu'il ne restât pas miette des provisions amassées, et pas une larme de vin dans les caves.

Le baron voulut donc donner le signal du départ, mais Édouard le supplia de rester jusqu'au lendemain, alléguant la fatigue de cette journée; ce vœu fut exaucé.

Huguette, un peu pâle, souriait.

La nuit vint. Chacun s'en fut coucher, comme dit la chanson de Malborough.

Pascal et Barle virent qu'Édouard avait disparu, et ne s'inquiétèrent point de lui, non plus que d'Huguette, à laquelle ils ne faisaient point attention, et qui avait aussi quitté le verger.

Le lendemain, les trois amis partirent, après des adieux prolongés.

Mais la petite Huguette dormait encore, sans doute, car elle ne parut pas.

Édouard était soucieux et mélancolique. Il allait en avant, frappant le sol d'un pas nerveux; il hésita quand il fallut donner la main au bonhomme Jovit, et ce ne fut qu'au col Saint-Offenge qu'il se retourna, fort troublé et des larmes dans les yeux, pour voir une fois encore le village de Valmény.

— Qu'as-tu? lui demanda Pascal, à qui tous ces manèges avaient fait froncer les sourcils.

Le jeune homme répliqua sèchement :

— Je n'ai rien. Laisse-moi!

II

Tout passe, tout casse, tout lasse!

A son retour de ce beau voyage d'Italie, accompli aux dépens de l'ami Pascal du Pontet, lequel ne marchandait pas ses écus, Édouard Maréguin ne se souvenait plus du joyeux baron de Valmény, non plus que de son excursion dans les Alpes, et l'on

aurait psalmodié, une heure durant à son oreille, le doux nom d'Huguette, qu'il ne se le fût point rappelé.

Qui donc pense au bouton d'églantine cueilli, dans un sentier, en passant, dont on respire le parfum, et qu'on jette ensuite dans l'ornière, où la poussière s'ouvre pour lui creuser une tombe ?

Qui pense au tendre visage, entrevu sous un rayon de soleil, et sur lequel peut-être s'est déjà rabattu le drap mortuaire, à la clarté jaunâtre des cierges?

De bonne foi, eût-il pu songer au sourire espiègle, aux yeux d'azur, aux torsades fauves de la pauvre Huguette, en parcourant les galeries de Venise, de Florence et de Rome, en admirant les Madones de Carlo Dolci, du Pérugin et de Raphaël ?

Eût-il pu garder souvenance de la bergère savoyarde, lui que ravissaient les brunes Transtevérines, les *fioraje* de la ville des fleurs, les *bigolantes* de la cité de Saint-Marc, les Siciliennes de Palerme, les Génoises moqueuses, les Napolitaines, filles de feu d'un volcan ?

Il revint de cette longue excursion à travers la Péninsule, charmé, oublieux, ébloui.

Puis on le vit au quartier latin, où s'élaborent les gloires futures. Il fit, comme il est d'usage, sa première année de droit dans les brasseries dédiées au dieu Gambrinus ; il apprit à danser dans toutes les « closeries » et dans toutes les « chaumières », où la danse n'est que le prélude de l'amour.

Il connut les bienfaits de l'usure, les joies de la « dèche », les ivresses de la vie de bohème, fort poétiques assurément, mais peu substantielles, et d'ailleurs démodées.

Quelques années de ce régime bizarre firent de lui un avocat, et les économies du greffier, son père, le transmuèrent après un court stage, en magistrat chargé de rendre justice.

Ce n'était, à coup sûr, ni Lamoignon ni Malesherbes.

Il ne prétendait nullement à l'inamovibilité, et voulait avancer, dût-il en coûter quelques têtes, de ces têtes qui tombent, un matin blafard, sous le couperet du docteur Guillotin.

Il entra donc au parquet, dès qu'il eût obtenu licence, et bien avant que son menton devînt bleu sous le rasoir.

On le vit substitut, fraîchement émancipé, censurer les juges blanchis sous les harnais, et promener son importance de ville en ville, cherchant le siège un peu haut, où la fortune des siens et les protecteurs de cette fortune pourrait enfin le jucher.

Il écrivait souvent à Pascal pour lui demander des services, et Pascal ne refusait jamais, heureux de solliciter pour un ami ce qu'il eût dédaigné pour lui-même.

Si bien que le petit Maréguin, audacieux nautonnier qui lançait sa barque à travers tous les orages, se vit un beau jour avocat général près la cour de Villeblanche.

Or, avant d'être installé au banc du ministère public de cette cour, — une des plus célèbres de nos provinces du Sud-Est, — Édouard Maréguin remplit une formalité qui assurait sa position.

Il se maria.

Il n'épousa point une orpheline, riche seulement de vertus et de grâces, mais bien l'unique héritière d'un négociant en denrées coloniales, nantie d'une dot de cent mille écus, point sotte, assez vaniteuse, laide suffisamment pour être distinguée, et qui voyait dans le mariage une association utile et nécessaire, où l'un des deux conjoints apportait sa position, et l'autre, son argent.

D'amour, il n'en fut pas plus question que de philosophie chez les Peaux-Rouges : il sied de laisser aux romances, aux romans et aux comédies ce vocable suranné, seulement nécessaire pour donner une rime à *séjour*, *tambour* ou Véfour.

Les noces eurent lieu avec une pompe qui faillit tuer de dépit la fille du président, la nièce d'un conseiller, les sœurs du juge suppléant et les demoiselles du préfet.

La corbeille était d'une extravagance à rendre folles un demi-cent de camérières de sainte Catherine. On y voyait le classique cachemire, à fond orange, mais avec des palmes brodées d'or, un éventail pompadour fabriqué au Marais, des diamants et des dentelles d'Auvergne, bref tout ce qui peut servir à acheter l'affection d'une péronnelle qui se fait acheter un mari.

Pascal fut le témoin du bonheur de son ami.

Le baron de Valmény vint avec sa femme, qui n'avait ni diamants, ni cachemire, mais dont le blason s'étalait à la salle des Croisades, entre les alérions des Montmorency et les neuf macles des Rohan.

Ni l'un ni l'autre n'eurent la méchante idée de conter les épousailles de Suzon Jarrier, fille du bonhomme Jovit, et tout se passa pour le mieux, les notaires aidant.

Édouard Maréguin arrivait à Villeblanche à point nommé pour que son coup d'essai fût un coup de maître.

La cour d'assises allait juger un de ces procès scandaleux qui

sont les bonnes aubaines du jury, et ne manquent pas d'aider à l'avancement des juges.

Avancer est le désir et le but d'un avocat général jeune, marié, ambitieux : les d'Aguesseau de l'ancien régime se contentaient toute leur vie d'un mortier orné d'un seul galon d'or. Mais ils portaient la robe rouge, comme les prêtres la soutane, et ne la promenaient dans les antichambres d'aucun ministère.

Voici de quoi il s'agissait.

Une misérable femme était mariée à un ouvrier menuisier beaucoup plus âgé qu'elle, et se trouvait mère de cinq ou six enfants.

Mais la malheureuse avait introduit au foyer conjugal un garçonnet, robuste, vigoureux, qui ne demandait qu'à vivre, et que le menuisier détestait d'autant plus qu'il aimait éperdûment la mère.

Ce petit, — nommé Luc, — recevait plus de coups que de caresses : on le voyait pâle, souffreteux, errer dans les ruelles, chercher au coin des bornes les croûtes de pain jetées au rebut, et les dévorer avidement ; il ne mangeait pas à sa faim, au logis, où retentissait trop souvent la voix avinée du menuisier.

Les trous de sa culotte effrangée et de la chemise qu'il portait, été comme hiver, laissait voir sa peau blanche, et ses petits pieds nus, gris de poussière ou noirs de boue, n'avaient jamais été chaussés de souliers.

Le dimanche il grelottait à la porte des églises ; il ne demandait pas l'aumône, mais ses doux yeux bleus disaient bien qu'il souffrait, et le pâle sourire navré de sa bouche faisait pleurer ceux qui savent comprendre le silence d'un petit enfant.

Les autres, qui sont hélas ! sans pitié, l'accablaient de moqueries, et les plus grands criaient, quand il passait :

— Ohé ! le petit bâtard !

Peu à peu Luc ne se montra plus dans les rues ; on ne le vit plus trembler de froid sous le porche de la cathédrale.

Au coin des bornes, les croûtes de pain séchaient sur les trognons de chou.

A l'atelier, la voix grondeuse et criarde ne répondait plus à la voix glapissante...

Nul n'y prit garde. Est-il quelqu'un qui se soucie du sort d'un petit bâtard ?

Mais le menuisier allait plus souvent boire chopine, et se

emme conduisait avec orgueil, sur le Cours, sa nichée de arçons et de fillettes, choyés, bien nourris et bien vêtus, gra-ieux comme des anges.

— Voyez, disait-on, comme cette femme est une bonne mère! t son mari est un ivrogne...

Cela durait depuis déjà longtemps, lorsque les propos d'une oisine mirent toute la ville en émoi.

Une odeur effroyable s'échappait d'un hangar abandonné, au ond de la cour où le menuisier entassait ses planches.

Il y eut une descente de police.

Alors on découvrit, sur un monceau d'ordures, dans un trou nfect, un pauvre cadavre nu, tuméfié, déjà verdâtre; et, chose orrible! dans le visage amaigri, où des vers glissaient visqueu-ement sur la peau, les yeux vivaient encore, et racontaient tout n poème d'atroces tortures.

Mais les pauvres yeux ne vécurent pas longtemps. Ils s'étei-nirent tout à coup, n'accusant personne.

L'innocent mourut dès qu'il revit le soleil.

C'est là une triste histoire, trop commune.

Il y a tant de ces martyrs! Le crime invoque le crime, comme abîme, l'abîme! La faute déshonore, le sang répandu ne crie as vengeance, et il y a toujours des jurés pour acquitter les ères coupables.

Tel était le procès dans lequel Édouard Maréguin devait porter parole, au nom de la justice et de la société.

Mais il s'installait, il faisait ses visites de noces, il présentait femme aux autorités du département.

Le juge d'instruction conduisait l'affaire; l'éloquent avocat énéral aurait son dossier tout prêt au début de la session.

D'ailleurs une telle cause était vulgaire, et la magistrature allait pas se mettre pour si peu en frais de rhétorique.

Donc, la veille de l'audience où devaient comparaître les assas-ns du pauvre petit Luc, sa mère, et celui qui aurait dû lui ser-r de père, M. l'avocat général Édouard Maréguin recevait à ner quelques-uns de ses amis; et son cordon bleu, choisi parmi s plus célèbres au Palais de Paris, avait préparé une chère xquise, délicate, que faisait valoir une série de vins combinés vec soin.

La fête se prolongea fort avant dans la soirée. On fit de la mu-que, de la musique classique où Mozart, Weber et Rossini

alternaient avec les grands maîtres inconnus de la foule, Haydn, Marcello et Pergolèse.

Mme Maréguin fut victorieuse de toutes ses rivales, qu'elle recevait avec une aménité un peu hautaine.

Sa robe de satin bleu paon fit le désespoir de la directrice des contributions, et la présidente du tribunal soupesa, en soupirant, le bracelet pavé de turquoises qui circula à la ronde, au dessert.

— Eh bien, dit un conseiller, nous aurons le plaisir de vous entendre demain, monsieur l'avocat général !

— Ah! oui, l'affaire de la femme Delprat, répartit négligemment le magistrat.

— Vous avez sans doute préparé votre réquisitoire ?

— Peuh !... Non. Le juge d'instruction m'a remis le dossier ; j'étudierai l'affaire avant l'audience. Nous connaissons, hélas ! tant de faits de ce genre ! Ah ! messieurs, notre pays marche à la décadence. La société se perd... On oublie trop les lois de la morale, et le relâchement des mœurs...

Ainsi parla, et longuement, M. Édouard Maréguin, auquel on eut été malvenu de rappeler, ce soir-là, les folles équipées que se permettent les échappés de collège.

Il fut disert, persuasif, intéressant ; il arracha des larmes à ses auditeurs, et tous les convives se retirèrent persuadés qu'un nouveau Démosthènes allait se révéler à Villeblanche.

On comprendra donc que la salle des assises fut, dès avant l'audience, envahie par le public. Un double rang de spectateurs de distinction se pressait derrière les sièges de la cour ; tout le barreau, en robe, garnissait le banc des avocats ; le préfet, le général, plusieurs dames, saluaient les fonctionnaires placés dans le prétoire.

On introduisit les accusés.

La femme, toute jeune encore, avait une belle chevelure blonde, des yeux d'un bleu foncé, qu'avivait un large cercle de bistre.

Elle devint très pâle, en regardant l'avocat général, assis en face d'elle, et qui, certes, ne la regardait point.

Elle se pencha vers son avocat et lui parla à voix basse. Une question, sans doute ?

L'avocat, surpris, lui répondit brièvement, puis fixa un regard curieux sur M. Édouard Méraguin, qui remuait les pièces de son dossier, étalé devant lui.

Le mari, un gros homme à mine assez rébarbative, se cachait le visage de ses deux grosses mains.

Les formalités furent promptement expédiées. Quand on demanda son nom à la femme, elle répondit vivement, en regardant M. Édouard Maréguin :

— Huguette Jarrier, femme Delprat.

Huguette !

Huguette ! M. l'avocat général n'entendit pas ce nom, ou, s'il l'entendit, ce nom ne lui rappela rien, n'éveilla en lui aucun souvenir, ne frappa même pas son oreille comme un mot déjà entendu, une autre fois, en d'autres temps, en d'autres lieux.

L'interrogatoire fut continué, suivant les formes, et tout se passa, comme ces choses se passent toujours, sans incident.

Puis la défense eut la parole, chercha des excuses dans l'ignorance, dans le remords de la première faute. La mère n'aimait pas cet enfant qui rappelait l'irrémédiable chute. Le mari le détestait, parce qu'il prenait une place, parmi les siens, et qu'il devait le nourrir, ce fils d'un étranger, qui avait eu le tort de naître, et qui mettait trop de temps à mourir.

Cet avocat dit beaucoup de choses, et de bonnes choses. Il sut attendrir les jurés ; il faillit être applaudi par le public ; la cour l'écouta avec indulgence. Peut-être aurait-on acquitté ces malheureux ou du moins admis en leur faveur ces circonstances atténuantes, qui tempèrent la rigueur des lois.

Mais l'avocat général se leva : il avait la grande mission de réclamer, au nom de la société, la répression du crime.

Il débuta par un exorde majestueux, plein de nobles idées et de vues profondes.

Il fut correct, modéré, mesuré dans ses paroles, et ce ne fut qu'à la péroraison que, emporté par un élan d'indignation, il sut trouver ces accents chaleureux, ces mots vibrants, ces violences nécessaires de langage qui produisent la conviction et font disparaître, comme des plumes au vent, tous les arguments entassés en faveur des accusés, toujours présumés coupables.

Ayant fini, il se rassit d'un air satisfait, au milieu d'un murmure laudatif soulevé par son ardente éloquence.

Le défenseur allait prendre la parole pour sa réplique. Mais la jeune femme se leva, et timidement :

— Ai-je le droit, demanda-t-elle au président, de dire quelque chose ?

— Parlez, répondit le président, surpris. La loi protège l'accusé.

— Je vais donc vous dire pourquoi j'ai commis ce grand péché, reprit la femme... J'étais une fille de la montagne, bien ignorante, bien sage, pieuse, obéissante au père, qui m'aimait de tout son cœur. Le jour où ma sœur aînée se maria, il vint des gers chez nous... des gens de France. Oh! je ne les ai vus qu'une fois, mais je les reconnaîtrais dans bien des années encore, — et j'en ai déjà reconnu un... Celui-là, qui m'avait toute la journée leurrée de belles paroles, se mit à côté de moi à table... Il m'enivrait de ses louanges... Mais j'aurais peut-être résisté... Il me fit boire... et quand je n'eus plus connaissance de moi... il m'emmena! Le lendemain, il partit. Son fils, en naissant, n'avait pas de père... Je fus chassée de la maison... L'homme que voici m'épousa et me prit avec mon bâtard. Il l'aurait aimé, si je n'en avais pas eu d'autres ! Mais les autres ont porté malheur à l'innocent, et il a fallu s'en débarrasser...

— Maintenant, vous ne nierez pas cela, monsieur Édouard, cria l'infortunée à l'avocat général qui se tordait, blême de terreur, sur son siège... Vous m'aviez oubliée, n'est-ce pas?... tellement oubliée que vous n'avez même pas tressailli quand j'ai dit mon nom, tout à l'heure ! Mais vous me reconnaissez, n'est-ce pas? et vous ne dites pas que j'ai menti ! Oui, je suis coupable d'avoir tué mon enfant. Mais vous, qui l'avez engendré, êtes-vous donc sans tache devant Dieu et devant les hommes?

Il y eut un cri terrible.

Édouard Maréguin se leva, affolé d'épouvante.

Les juges, les jurés, le public, stupéfaits, muets d'horreur, attendaient...

L'avocat général franchit la barre, s'inclina devant le président, balbutia :

— Elle a dit vrai... Pardonnez-moi !

Il s'enfuit. Le soir même il avait quitté Villeblanche, où il ne reparut jamais.

A la session suivante, Huguette fut acquittée. Son mari était mort à l'hôpital quelques jours auparavant.

CHARLES BUET.

LE GESTE[1]

(Suite)

Dans les deux pavillons de Croissy l'existence continuait, calme en apparence, sur des dessous troublés. Après la secousse, on respirait. Jacques était traité comme un héros qu'on remerciait à genoux d'avoir daigné guérir. Dans la convalescence, il avait grandi, c'était encore une gloire ; il régnait despotiquement.

Plus que jamais, il continuait son va-et-vient entre les deux maisons ; partout chez lui, comme il convient aux rois indiscutés. Puis aussi, la reconnaissance, à présent, liait intimement Lucienne à Raymonde ; au chevet de l'enfant malade, celle-ci s'était acquis des droits inoubliables ; sans la fausseté coupable de sa situation, elle eut été heureuse ; mais elle avait peur de Gabriel dont la passion montante, exaspérée, la menaçait sans trêve, et peur d'elle-même, insuffisamment défendue.

Puis de menus faits, une incessante taquinerie du sort la venaient à chaque instant rejeter à ses doutes, ses angoisses, ses

(1) Voir les numéros des 10 et 25 octobre, et 10 et 25 novembre 1896.

variations d'âme; avec les jours, elle sentait se compliquer l'histoire secrète de son cœur. Elle en arrivait à un état passif, prise de fatalisme, et se laissait aller, sans vouloir seulement songer où les courants divers la pourraient emporter. Elle jouissait apatiquement de la douceur momentanée, de la trêve des heures. Après? On verrait bien... On a toujours le temps d'être plus malheureux.

Un après-midi, Raymonde trouva Mme Morsalines très affairée; elle était installée dans le cabinet de son mari, absent. Elle coupait de grandes feuilles de papier. A la vue de son amie, elle relevait la tête et tout de suite expliquait, avec une certaine fierté :

— Voyez-vous : la maladie de Jacques nous a mis en retard... Gabriel a promis une étude à la *Grande Revue* pour le mois prochain... C'est moi qui copie son manuscrit, comme toujours, et je n'ai que huit jours pour venir à bout de tout cela!

Elle montrait un gros paquet de pages noircies d'encre, sabrées de ratures... Oh! ces pages, cette écriture! Raymonde les connaissait trop. Elle éprouva une fois de plus un froid intérieur, une crispation douloureuse dans la poitrine; ce fut pourtant de sa voix ordinaire qu'elle interrogea :

— Ah! vous aidez M. Morsalines dans ses travaux... et il y a longtemps qu'il en est ainsi sans doute!

— Oui, deux ou trois ans; dans les premiers temps de notre mariage, je n'avais pas songé que je pouvais lui être bonne à quelque chose; puis quand je m'en suis avisée, d'abord il a refusé tout net, comme si ma proposition le fâchait. Pourtant, un jour où il était débordé, il m'a donné trois pages à écrire, mais comme à regret... ensuite, peu à peu, l'habitude est venue, et j'ai maintenant ma fonction établie. Cela m'amuse. Vous ne pouvez pas vous douter, vous, quel charme il y a à saisir ainsi, toute chaude, la pensée de l'écrivain qu'on admire, de l'homme qu'on aime!... J'écris d'un seul côté de la page, vous voyez... mais vous ne savez pas pourquoi?

Et Lucienne, en parlant de la sorte, étalait un grand orgueil enfantin; elle répéta :

— Vous ne savez pas pourquoi, j'en suis sûre!

Et l'autre, le cœur à bas, distraite, répliquait :

— Si... non... pourquoi?

Très grave, l'épouse blonde indiquait :

— C'est pour l'imprimerie, voyez-vous. Et je m'applique; il faut que ça soit clair, très lisible; autrefois Gabriel avait un secrétaire, très soigneux; il écrivait admirablement; une grande écriture hardie, très nette... mais pourtant délicate et nerveuse, comme une écriture de femme.

La maîtresse brune, raidie de tous les nerfs, écoutait impassible approuvait de la tête :

— Ah! et qu'est devenu ce secrétaire?

— Je ne sais pas... Je ne l'ai pas connu... Mais si, je sais... Attendez donc... Oui, il est mort, paraît-il, il y a très longtemps... moi, je suis le *secrétaire intime*.

A ce mot, cette appellation qui faisait de son ombre surgir le passé aboli, Raymonde revit distinctement, rue de Tournon, rue Notre-Dame-des-Champs, la table studieuse où se penchaient, l'une vers l'autre, sa tête à elle et la tête de son amant, qui n'aimait qu'elle alors. Elle eut la sensation d'être volée de nouveau; cette femme-là lui dérobait sa vie, sa vie entière... C'était stupide de s'obstiner à lui sourire, c'était odieux d'avoir voulu l'aimer... Entre elles d'eux, la guerre seule était possible; et, pour vaincre, tous les moyens étaient bons.

Mais la pauvre fille aux ressorts brisés réprimait sur-le-champ la révolte de son être; et ce tourbillon de pensées si contraires se traduisait uniquement par cette phrase humble et presque suppliante :

— Je pourrais vous aider, si cela vous plaisait?

Lucienne battait des mains comme un enfant qu'on dispense d'un devoir.

— C'est ça! Mettez-vous là... Décidément vous êtes une des armes de la Providence; c'est le bon Dieu qui vous a fait venir ici!

Un instant après, les deux femmes travaillaient l'une en face de l'autre. Et, seul, le monotone grincement des deux plumes actives troublait le grand silence de cette journée d'août.

Lucienne n'avait pas l'habitude de beaucoup réfléchir; sans quoi, elle se fût étonnée de la facilité avec laquelle cette étrangère déchiffrait les manuscrits de Gabriel, cependant compliqués et couverts de surcharges. Mais elle n'y prit point garde. Elle admirait seulement la netteté de l'écriture de son amie. Une minute, pourtant, elle resta pensive; il lui semblait qu'elle connaissait cette écriture-là; mais, tout souvenir précis lui faisant

défaut, elle ne poussa pas plus avant son effort de mémoire. Le soir, quand Gabriel revint, elle lui tendit vingt pages toutes fraîches.

— Comment, tu as fait tout cela?

Elle souriait en dessous. Gabriel parcourait les feuillets d'une main rapide; soudain, il pâlit, manqua crier, refoula son émoi, et dit simplement :

— Tout n'est pas de ta main? qui t'a aidée?

Et la jeune femme, riant de son beau rire :

— Qui veux-tu que ce soit? Mme Chantrier, parbleu! l'éternelle Mme Chantrier, notre amie à tout faire!

Mais Morsalines jugeait : C'est un rappel, un recommencement, Raymonde revendique son ancienne place... qu'elle la prenne tout entière!

Au tournant d'une allée, dans un moment de solitude, d'une voix sourde, irritée, il lui disait :

— Voyons, n'es-tu pas lasse du personnage que tu joues?.. Tu nous affoles tous... Comment veux-tu que je ne t'aime plus quand mon enfant, quand ma femme t'adorent? C'est ta fatalité d'être aimée aussitôt; je te veux... je...

— Jacques! cria Raymonde, en appelant l'enfant qui jouait à vingt pas.

Elle se débattait encore, mais le flot montait. Elle fléchissait jusqu'à se demander par instants si les pires compromis n'étaient pas acceptables, si tout ne pouvait se concilier? Redevenue la maîtresse de Gabriel, pourquoi vivrait-elle autrement? Qui saurait? qui se douterait? Si l'intrigue était découverte, elle serait chassée... Eh bien! à présent, malgré sa vertu dernière, n'en serait-il point de même, le jour où son passé pourrait être connu? Qu'avait-elle donc à perdre ou seulement à risquer? Rien! Et c'était vrai qu'elle l'aimait toujours éperdument, son Gabriel! Sa jalousie vivace le criait à sa conscience délabrée... cette voix là ne mentait pas. Elle se surprenait à murmurer, les yeux mi-clos, la bouche désireuse :

— Oui, vivre comme maintenant... avec, en plus, la fraude, mais aussi l'amour... vivre ainsi, deux, trois, quatre années... après... je serai vieille; et tout s'apaisera, glissera dans l'oubli des choses mortes... mais aimer, être aimée au moins — encore quelque temps!

Sous la lampe familiale aussi, elle venait s'asseoir dans le

soirées tranquilles ; comme Lucienne, elle maniait, de ses doigts pâles, quelque ouvrage de dentelle; ainsi elle se dispensait des regards périlleux ; elle sentait, sur elle, les yeux de Gabriel qui ne la quittaient pas.

Souvent, les phrases traînaient, alanguies, comme entre gens intimes qui n'ont plus rien à se dire ; alors, Gabriel, sollicité, prenait un livre et lisait tout haut ; à dessein, il choisissait des poèmes de l'amour ; il disait à merveille ; mais sa voix sonnait âpre dans les chants de passion. Un soir, il récitait ce fragment d'élégie :

. . . . . .

Nous nous sommes aimés comme l'on s'aime peu,
C'était surtout le soir, quand le ciel était bleu
Et quand tout s'endormait dans la ville lointaine,
Que l'amour débordait de notre âme trop pleine...
Le silence et la nuit sont de bons confidents !
Que de cris arrachés, que de baisers ardents
Montaient dans cette nuit et ce profond silence !...
... Pourquoi ne veux tu pas que ce temps recommence ?

Au dernier vers, la voix lui manqua. Il jeta le livre, disant :

— J'ai mal à la gorge... je ne puis pas continuer...

Les mains de Raymonde tremblaient sur son ouvrage ; Lucienne relevant la tête, observait son mari, étonnée de cette émotion subite, puis moqueuse :

— Allons, avoue donc que tu es nerveux comme une fille ; que ce que tu lis t'impressionne. Voilà la vérité... Tu ferais un mauvais comédien !

Mauvais comédien, lui? Hélas !...

Enfin un dernier soir... Sur les chaises du jardin, ils s'étaient attardés tant la nuit était lourde ; au ciel, il y avait comme une pluie d'étoiles ; et, tous les trois, recueillis, muets, suivaient cette chute sans limite des mondes ignorés à travers l'infini des vides inconnus.

Lucienne rompit le silence et murmura :

— Gabriel, il y a aujourd'hui cinq ans que nous nous sommes rencontrés pour la première fois...

Aussitôt elle s'attachait à ses jeunes, à ses joyeux souvenirs ; et c'était à Raymonde qu'elle s'adressait volontiers : — Oh ! ce soir-là, il n'avait pas l'air de s'amuser... C'était pourtant une belle fête, chez la baronne Hélène, une ancienne beauté... Un

parc illuminé, des fleurs, des fleurs, des fleurs, un orchestre étonnant... beaucoup de jolies femmes... mais lui, au milieu de tout cela, semblait porter le diable en terre... On me l'a désigné, comme un grand homme, un écrivain déjà connu, qui marchait vers la gloire... Il m'a fait presque peur... Je ne me doutais guère, alors...

La jeune femme s'arrêtait, tendait la main à son mari avec cette confiance tendre que donne la certitude d'être aimée. Et comme Gabriel et Raymonde demeuraient sans paroles, elle reprenait aussitôt, heureuse sans doute à s'écouter elle-même :

— ... La seconde fois, j'ai bien remarqué qu'il regardait souvent de mon côté... Et, le lendemain, mon père me disait : « Ce M. Morsalines est tout à fait charmant; il appartient à une vieille famille; son père est un grand savant... une célébrité, — lui-même a beaucoup de talent, dans un autre genre... avec cela, très beau... Hein? qu'en dis-tu? » — Hé! je n'en disais rien; mais déjà j'en pensais beaucoup plus... Pauvre père!... il affectait de parler en l'air, de dire tout cela comme autre chose, sans la moindre importance... mais je voyais bien qu'il m'étudiait en dessous. J'ai fait bonne contenance. J'ai répondu d'un ton dégagé : « Oui, ce monsieur est fort bien... de loin; mais je ne connais pas la couleur de sa voix... » La troisième fois, on nous a présentés l'un à l'autre... encore bien sombre, M. Morsalines... Mais moi, j'ai fait des frais; pourtant, ne sachant que dire, je me suis contentée de lui sourire agréablement en lui faisant ma plus belle révérence... Alors le marbre s'est animé... il a été délicieux d'esprit, de bonne grâce, un peu mélancolique toujours; mais nous aimons cela, nous autres femmes, n'est-ce pas? Un garçon trop joyeux a l'air d'un collégien en vacances... Et, mon Gabriel, c'est de ce soir-là que vous fûtes aimé...

De nouveau, elle se jetait à lui, dans une effusion d'âme. Près de lui, Morsalines sentait trembler Raymonde : chaque mot portait... Il eut pu rompre l'entretien, il n'en voulut rien faire; cruellement, il se disait : « Elle écoute, elle entend, elle souffre! Tant mieux! Sa jalousie s'exaspère; c'est comme un défi qu'on lui porte. A bout de résistance, meurtrie dans son amour, son orgueil — et mal récompensée de sa conduite austère — bientôt elle n'aura plus qu'un désir : reprendre son bien... je serai là, et, cette fois, je vaincrai! Va, va, Lucienne! »

Comme à plaisir, étrangement complice, Lucienne continuait :

— Jeune fille, dans la maison des miens, j'avais vécu heureuse; du moins, je le croyais... mais, brusquement, j'ai compris que j'ignorais la vie, et qu'il était des joies insoupçonnées encore...

A présent, renversée en arrière, les yeux au ciel, elle parlait comme extasiée, comme pour elle seule; tandis qu'à son côté Raymonde, la tête baissée, farouche, creusait du pied le sable et contemplait la terre; ainsi elle était complète, la double image antithétique de la joie et de la douleur.

La voix chantante s'exaltait, orgueilleuse :

— Nous nous sommes aimés... Souviens-toi, Gabriel, il y a déjà cinq ans! De pensées, je n'eus plus que les tiennes; je me sentais petite à marcher près de toi... j'avais des abandons d'enfant dans mes tendresses de femme. Alors, comme aujourd'hui, je ne souhaitais rien d'autre que de te voir toujours et d'entendre ta voix... Oh! oui, tu m'as prise tout entière; je suis restée fondue, comme absorbée en toi! Et c'est bon, et c'est doux de se dire qu'il en sera longtemps, longtemps ainsi; que plus tard, après la jeunesse passée, nous resterons unis, la main dans la main; refusant de vieillir en consultant nos cœurs, toujours donnés, jamais repris...

Un sanglot sourd interrompit ce « Cantique des Cantiques » de l'épouse amoureuse; au même instant, la lune, crevant un nuage, prodigua sa clarté blafarde sur le groupe attardé. Et Lucienne put voir que Raymonde pleurait, la tête dans ses mains. Aussitôt elle se levait, l'entourait de ses bras, désolée, suppliante :

— Pardon, pardon, madame! C'est vrai, je suis stupide et cruelle... J'oubliais, je parlais comme si j'étais seule... J'oubliais qu'une veuve était là, près de moi... Vous, si bonne, vous si tendre!... Je ne sais que dire... pardonnez-moi!

Mais, doucement, Raymonde se dégageait pourtant; et, détournant la tête, s'enfuyait par les allées sombres, vers sa maison solitaire.

— Gabriel, dit Lucienne, je suis navrée... que faire?

— Rien, répliqua-t-il, rien... La laisser pleurer. — A part lui, soulevé d'un égoïste espoir, il songeait : L'heure est venue!

Vers minuit, Morsalines, demeuré seul à dessein dans son cabinet de travail, sortit dans le jardin à pas de fantôme. Il prit un recul de vingt pas et considéra sa maison. Au premier étage, à la fenêtre de Lucienne tout était noir, pas un rai de lumière. Elle dormait...

Alors, il se tourna vers l'autre pavillon... Confusément, derrière les arbres, une lueur se percevait, lointaine. On veillait, là... On l'attendait, peut-être.

Il traversa la pelouse où la marche était sourde ; enveloppé de nuit, il tint conseil avec lui-même, discutant les moyens, mais résolu à l'action, vaguement prêt à la violence. Sa raison, une minute encore, livrait les derniers combats ; il paraphrasait les stances du *Cid*, diminuées à sa taille : honneur, devoir, amour ! Mais la passion l'emportait aussitôt. Il se défendait même de plus avant réfléchir. Il arrivait à se persuader que c'eût été une lâcheté de ne pas courir à sa maîtresse en larmes ; car elle pleurait certainement. Il monologuait :

— Allons, c'est ma jeunesse qui m'appelle, là-bas !... les jours s'en vont derrière le défilé des heures... Ah ! la fuite des jours lorsque l'on berce un rêve et qu'il n'est pas atteint ! Demain, nous serons vieux, et il sera trop tard pour recommencer la vie... A présent, c'est encore admissible... Raymonde est toujours belle et je suis resté jeune... Je retrouverai mes vingt ans sur les lèvres de celle qui fut toute ma jeunesse ! Raymonde ! Tu es là... me voici ! Mais Lucienne ? .. Lucienne, je l'aime aussi, certes... j'ai le cœur assez grand pour porter deux amours... toutes les tendresses y sont mêlées, et à tel point que je perdrais ma peine à les vouloir séparer. Où je vais ? à la faute, au mensonge ? Non, au droit, à la vérité, Celle-ci, comme l'autre, est à moi, vit pour moi ; de plus, celle-ci est misérable, abreuvée d'amertume, et c'est moi seul au monde qui puis la consoler. Ma place est auprès d'elle, il me semble l'entendre crier mon nom.

Lentement, avec des précautions de malfaiteur, il enjamba le mur, il était chez *Madame Chantrier*. Alors, il s'avança vers la maison ; il en connaissait les êtres, les dispositions ; la chambre où brillait la lumière, la chambre de Raymonde se trouvait à un premier étage peu élevé ; la servante couchait au second, sous le toit ; cette fille de la campagne, massive, obtuse, devait dormir des nuits pleines, sans réveil, ronfler dix heures, à poings fermés. Mais la porte d'entrée était certainement close... Brusquement il s'arrêta, se dissimula, dans un massif d'arbres...

A sa fenêtre, Raymonde avait paru, spectrale, drapée dans une robe de nuit blanche, aux manches larges ; elle s'accoudait, interrogeait l'espace. Gabriel eut la conviction définitive qu'elle le souhaitait, l'appelait tout bas.

Cependant, haletant, il demeurait caché; il la voyait, dessinée en relief noir, sur la clarté intérieure de la chambre; ses cheveux blancs, coiffés pour le lit, s'éclairaient, au sommet, d'un reflet d'argent rougi, pareil à un croissant de lame ensanglantée; son visage, noyé de ténèbres, n'était point perceptible; pourtant deux lueurs changeantes, mobiles, indiquaient les yeux, tantôt levés aux étoiles, tantôt errants sur terre, inquiets, attentifs et guetteurs.

Elle s'attardait; de longs instants, elle resta le front penché, lourd du poids de sa vie.

Ce soir-là, elle aussi regrettait, songeait à la jeunesse en déroute, aux heures perdues, aux joies possibles, refusées par orgueil; car peut-être bien n'était-ce que de l'orgueil. Elle ne voulait pas être la seconde là où elle avait été la première... C'était vanité misérable. Aimait-elle? Oui, et ardemment, autant qu'aux anciens jours des printemps abolis. Et puis, on s'était plu — inconsciemment sans doute, mais cruellement quand même — à rouvrir et faire saigner ses toujours fraîches blessures... Elle n'était qu'une femme, après tout, faite de chair fragile; et pour s'armer ainsi de vertu trop sévère, sur quel avenir de récompense pouvait-elle faire foi? Rien, ni maintenant, ni jamais; tel était son lot dans cette vie... à l'autre, elle ne croyait guère... Donc, toujours sacrifiée, toujours frappée, sans l'avoir mérité et sans savoir pourquoi? Il serait doux cependant de revivre, ne fût-ce qu'un moment avant de mourir, de revivre les jeunes joies et de galvaniser tant de voluptés mortes... Hélas!

Alors, se croyant bien seule, avec la sombre nuit pour toute confidente, elle tendit dans l'espace ses beaux bras nus envolés de leurs manches, vers les ultimes espoirs, les éternelles chimères, et, très distinctement, murmura :

— Gabriel! toute la vie au premier baiser... Gabriel!

Il l'entendit. Ce n'était pas une hallucination; elle l'avait appelé; il s'élançait; mais déjà Raymonde s'était retirée, repoussant la fenêtre, qui resta moitié close.

Morsalines, éperdu, marcha vers la maison; près d'un arbre, il heurta un obstacle et reconnut l'échelle du jardinier. Il faillit crier de joie. Il la saisit et l'appliqua à la muraille; c'était un pont jeté entre lui et elle, le chemin ouvert, l'accès des mondes convoités. Il ne songea pas une seconde qu'il était romantique et ridicule; il ne comprenait qu'une chose, c'est qu'il tenait sa proie; il était fou de désirs. Pourtant, il ne gravit les degrés que lente-

ment, d'un pied lourd. En haut du quinzième échelon, il plongea du regard dans la chambre. Devant lui, Raymonde laissait glisser sa longue robe, un moment, elle s'immobilisait ainsi, la tête renversée en arrière, les yeux clos, dans une pose d'inexprimable tristesse, d'abandon ressenti. Ses deux bras tombés soutenaient encore l'étoffe enroulée autour d'elle, en flots à ses genoux, ce qui exhaussait la martyre d'un nuage d'assomption.

Il ne se contint plus, poussa la fenêtre, sauta dans la chambre. D'abord, elle recula, épouvantée, surprise, ainsi qu'elle l'eut été par toute autre aussi soudaine apparition. Mais, au premier regard, devant *lui*, elle se reprenait, redevenait l'amante devant l'amant. Il marchait vers elle, pas un mot ne fut prononcé. Peut-être encore s'attendait-il à une résistance, à une révolte? Non. En silence elle lui ouvrit les bras.

III

Jadis, quand Henrik Falkenberg avait regagné son pays de Suède, ses parents, ses amis, étonnés de la fatigue de ses traits, du découragement de tout son être l'avaient interrogé :

— Tu as beaucoup étudié en France... qu'as-tu appris?

Il avait répondu simplement :

— A souffrir.

Alors, on avait deviné qu'il rapportait de là-bas un douloureux secret — et ces hommes du Nord, volontiers placides, sans curiosité, respectèrent désormais son mystère, épargnèrent les questions. Il vécut à l'écart, avec ses souvenirs, restés intacts, bien que transplantés dans un autre décor.

Il était de ces âmes d'élite qui n'aiment qu'une fois, même quand l'unique tendresse est déçue ou mauvaise.

Lassé de tout ce qui ressemblait au passé, il négligea les livres et se rapprocha de la nature. La science ne l'intéressait plus. L'histoire des époques mortes n'offrait qu'une longue répétition de la misère des peuples; la sienne lui suffisait. Les poètes chantaient faux des sempiternels mensonges, dont le plus monstrueux restait encore l'amour.

Alors il occupa ses jours, leurs heures traînantes, à tous les

exercices violents qui tuent l'âme dans le corps, fatiguent la matière jusqu'au sommeil.

Il allait, répétant : « Dormir! dormir! »

A cheval, à pied, il parcourut des paysages, allongea des étapes, poussa plus loin que l'horizon; en baleinière, il alla devant lui, par des mers farouches, sous des ciels bas, ne consentant à la terre que lorsqu'il n'avait plus ni pain ni vin à bord. De la sorte, isolé de ses pareils, seul, par la campagne, ou uniquement secondé d'un matelot silencieux dans ses courses au large, il arrivait à l'inconsistance, à l'anesthésie morale, au répit des hantises.

Il ne répéta pas les crises de désespoir, refoula ses larmes; vis-à-vis de lui-même, il gardait la pudeur de son mal, fermait son habit sur sa poitrine, sans vouloir avouer qu'une plaie suppurât en dessous.

Parfois, dans une taverne, il reparaissait un soir, devant ses anciens camarades, buvait copieusement, mêlait sa voix aux chansons; c'était aux périodes d'insomnie; son dernier remède était les durs alcools. Quand on lui parlait de ses voyages, il se levait et quittait la place. L'image de la France se synthétisait pour lui dans une femme brune, dont jamais, même à voix basse, même en rêve, il ne prononçait le nom. Il avait enseveli son amour sous la glace de son pays; et le soleil était trop pâle pour le remettre au jour.

Pendant des années, il vécut semblable à lui-même, ne prenant de la vie que ce qu'il faut pour ne pas mourir. Il exista végétativement, très froid, très doux, encore charitable; mais ses compassions n'étaient plus qu'à fleur d'âme. Il s'en rendait compte, jugeait son égoïsme; et, sans s'y complaire, y persistait par indifférence pour sa personnalité; elle ne valait pas la peine d'être modifiée.

En de rares occasions, cependant, son regard se faisait moins implacablement fixe : devant les nombreuses familles, où les petits-enfants entourent les aïeuls; où quatre générations se graduent, en descendances : têtes blanches, têtes grises, têtes brunes, têtes blondes. Alors, une émotion rendait sa paupière vacillante; car Henrik, en Raymonde perdue, regrettait non seulement l'amoureuse qu'elle eût pu être, mais aussi l'épouse, mais aussi la mère, qu'elle aurait représentée — initiale origine d'une famille nouvelle qui serait la sienne, point de départ de futures

existences, encore issues de lui. Il se l'imaginait telle qu'elle eût été, marchant progressivement vers un lointain avenir; la suivait et l'aimait tout le long de la vie, et d'un amour égal; jeune, vieille, il se la figurait *avec des cheveux blancs*... Mais non; il restait solitaire, dépareillé; son être tout entier finirait avec lui.

Lorsque les ans nombreux eurent passé sur ses souvenirs, peu à peu, Falkenberg se reprit à regarder autour de lui; il s'aperçut que le monde existait encore; il se rapprocha des hommes, réoccupa sa place en leur compagnie. Il guérissait, mais à la façon des blessés qui resteront infirmes. Il ne fuyait plus, éperdu, quand il rencontrait une jeune femme, une jeune fille, bien qu'il dût toujours et obstinément refuser de se marier. Enfin, il parut un bourgeois comme les autres; un peu plus grave, ce qui donnait du poids à ses avis. En pensant à la France, il souriait tristement, mais il souriait — comme à l'évocation d'un paysage où l'on a couru de grands dangers.

Pour prendre congé des fantômes, il les incarnait, les normalisait dans des vulgarités supposées; il s'était habitué à se dire que Gabriel avait épousé Raymonde, qu'ils vivaient l'un et l'autre très heureux, sans se soucier de lui; qu'ainsi donc, il n'avait qu'à se soigner lui-même, puisque lui seul restait meurtri.

Sa passion se décolorait chaque jour, s'en allait doucement, comme un parfum poivré qui s'évapore. La silhouette de Raymonde reculait, s'enfonçait dans la brume des hiers; s'y fondait par instant... n'était plus perceptible qu'aux heures de volonté. Henrik, pardonnant, pardonné, suivait son chemin d'homme; quand vint l'âge mûr, il avait, en partie, oublié ou tout au moins se souvenait sans amertume.

Cependant, un jour, il songea : « Elle a trente ans! »

Lui-même en comptait trente-sept; il se jugeait très vieux, demeurait plutôt mélancolique, par habitude. Alors certain d'être fini, mort pour les femmes, séché, durci comme bois au feu, s'estimant ridicule rien que pour avoir osé penser à l'amour, Henrik se sentit pris du vague, puis persistant désir de revoir Paris, la rue de Tournon, les anciens camarades si dispersés sans doute : Deschellerin, Dombasles — Gabriel, lui aussi, — et même Raymonde, dont il se résignait à chérir les enfants.

Sincèrement, il pouvait appuyer son doigt sur son cœur, rien n'y tressautait plus; pas un point douloureux... Et, à son âge,

En silence, elle lui ouvrit les bras. (Page 542.)

il n'allait pas recommencer l'aventure?... Il haussa les épaules à cette idée qu'il avait la vanité de se défier de lui-même.

Il en parlait à son voisin, le gros brasseur, Elias Féroë :

— Dis donc, Elias, crois-tu que nous ayons passé l'âge de l'amour?

Et l'autre, retirant sa pipe de sa bouche, ouvrait des yeux énormes, pleins de stupéfaction, à cette question exorbitante, puis, enfin, éclatait d'un grand rire ingénu :

— Hé, Falkenberg, à présent, nous avons le poil grison des maris trompés ; ferme ton cœur, ouvre ta cave ; tout n'en ira que mieux.

Henrik, convaincu, décida qu'il partirait la semaine suivante. Ce qu'il fit en effet.

En route, il conservait cette placidité dont il se faisait gloire. revoyait, impassible, ces mers, ces villes, que, douze années plu tôt, il avait contemplées, du fond de son rêve anéanti. Le voyag l'amusait.

Mais, quand, au sortir de la gare, il se trouva brusquement e plein Paris, dans cette atmosphère spéciale, chargée de fièvre il dut s'arrêter, étourdi, déjà changé; à cette minute il regrett presque d'être revenu. On n'était point sûr de son âme, par ic C'était une autre façon d'existence qu'il avait oubliée. Le paysages calmes font les hommes tranquilles ; Paris, multipl heurté, contradictoire, immense, suggère la folie.

Le Suédois, déjà, ne s'appartenait plus; saisi par le cyclone, était entraîné, partait en flèche vers l'imprévu; il respirait ma avec une oppression ; mais sa tête lui semblait légère ; des flo d'idées, hier endormies, montaient à l'assaut de son crâne ; était pris du vertige des foules, grisé par l'odeur des passions c marche. Là-bas, dans son pays, on vivait mieux ; ici, dans Paris diabolique, on vivait plus.

Il déambula par les rues, dont le bruit l'assourdissait, dont mouvement le troublait jusqu'à l'épouvante. Mais, dès le premi jour, il voulait accomplir son pèlerinage aux anciens jardins de jeunesse.

C'était l'automne ; il vit la Seine, jaune et profonde, entre s quais de pierre ; salua les dômes de la rive gauche comme vieux amis. Bientôt, pourtant, il ralentit le pas, déjà désorient Il ne reconnaissait plus le quartier des Écoles ; là où naguè

s'insinuaient des ruelles, s'ouvraient maintenant des voies larges ; une percée en tous sens avait abattu les antiques masures, pour faire place à des édifices blancs. Les noirs monuments des Universités, eux-mêmes, étaient variés d'aspect. L'École de médecine, la Sorbonne, l'École de droit, débordées de leurs murailles séculaires, de leurs enceintes consacrées, s'étalaient en façades grandioses sur des squares fraîchement tracés ; le présent s'affirmait à côté du passé, prodiguant la tache claire, le jour, l'espace, symboles du progrès. Aux coins obscurs où se tassaient, jadis, les bornes sans histoire, s'érigeaient désormais des statues orgueilleuses : bronze, marbre, figures de gloire reflétant le soleil. La vie avait marché, faisant un quartier neuf pour des hommes nouveaux. Henrik, attristé, murmura :

— C'est plus beau, mais ce n'est plus cela !

Cependant, ces bouleversements le rassuraient un peu ; les êtres avaient dû changer comme les choses, l'esprit comme la matière, il pouvait hardiment, en toute sécurité du cœur, revoir les chers endroits où il avait vécu : ce n'était plus que des tombeaux.

Et, d'un pas plus alerte, il se dirigea vers la rue de Tournon. L'Odéon morne demeurait immuable, temple des traditions, bloc lourd figé dans le temps.

Devant le Luxembourg, Falkenberg eut une défaillance ; là, les oiseaux chantaient les mêmes chansons, dans les mêmes quinconces... Il avait promené ses désirs, ses espoirs, par ces mêmes allées ; mais la rue, *sa rue*, s'ouvrait ; il voyait sa maison, il se précipita.

Devant la porte grande ouverte, il s'arrêta, prit un temps ; il considérait la façade... Depuis douze ans, rien n'avait bougé. En dilettante de la sensation, il graduait les impressions, et, les voulant entières, les cherchait à leur origine.

L'extérieur, d'abord : à droite et à gauche, les mêmes boutiques présentaient les mêmes devantures.

La marchande de parapluies était demeurée à sa place : il reconnaissait les cannes de bois multicolores, d'un genre antique et suranné, piquées dans les trous d'armature ; les ombrelles couchées. Les pommeaux détachés, surmoulage équivoque de modèles peut-être artistiques, reluisaient, argent ou or, vermeil aussi, faisaient toujours la gloire de la vitrine ; enfin les grands pliards, les antiques pépins de grosse étoffe, bon marché, inu-

sables, alignés en bataille, offraient encore leur imposant front de bandière, leur masse profonde, infanterie du commerce, article sérieux du vénérable magasin.

De l'autre côté, la librairie persistait, avec ses belles rangées de petits livres bleus et blancs, ornés d'une fleur symbolique, surtout des ouvrages de piété, de ferveur très chrétienne, annonçant déjà l'approche de Saint-Sulpice.

Le fronton de l'herboristerie s'enguirlandait aussi des mêmes feuillages poussiéreux, des mêmes simples fanés, un peu plus séchés, un peu plus flétris...

Soudain, derrière le contemplateur, passait à grands fracas, le gros omnibus jaune, allant vers l'Odéon; celui-ci, pourtant, avait suivi le progrès, s'était transformé à son tour; à présent, il avait trois chevaux, une plate-forme à son arrière. Mais à la caserne, en face, le planton comptait ses pas devant sa guérite, un groupe de sous-officiers causaient sur le seuil, comme jadis, dans les jours révolus.

Alors, le Suédois, envahi par l'ambiance, se figura bientôt que les douze ans passés n'étaient qu'un vaste rêve; il se revécut, tel qu'autrefois; et, sous ses yeux évocateurs, les anciens personnages surgirent, défilèrent, avec leurs physionomies, leurs attitudes coutumières.

Il crut voir sortir de la maison Raymonde toute jeune fille, si simple dans sa mise et pourtant si jolie; escortée d'une servante, comme tous les matins, elle s'arrêtait de porte en porte, chez les fournisseurs.

Puis ce fut le petit père Chantrier qui sautilla sur le trottoir, parti pour la pêche dans les boîtes de bouquinistes, le long des quais.

Il revit Morsalines, tout jeune, très beau, hanté de songes, l'œil plus loin... Deschellerin, le front soucieux coupé d'un pli profond, rapportant d'un chevet d'hôpital le désespoir de la science vaincue par la mort, l'ardent besoin de connaître, d'approfondir pour guérir et sauver.

Il entendit l'éclat de rire amer de Dombasles, déniant tout, raillant tout, hors l'argent et le succès. Enfin, il se revit lui-même; être indécis, falot, sans équilibre, étranger mal à l'aise, tourmenté de passions impossibles, de jalousie exaspérée...

Dans un retour sur son *lui* actuel, il s'étonnait maintenan

d'avoir autant souffert; de ses tristesses, de ses angoisses, il se souvenait, certes; il en était ému encore, mais à peu près comme il l'eût été à la lecture d'un roman bien écrit, exposant d'imaginaires désespoirs. Non, il n'était plus le même; épaissi de corps, épaissi d'âme, contemplatif et non plus combatif. Dans son pays de neige, le sang de son cœur était redescendu au degré normal de l'humaine température.

Et, cependant... ?

D'un pas lourd, il franchit la porte, entra dans la maison, pénétra jusqu'au milieu de la cour. Les yeux levés, il contemplait ses anciennes fenêtres, les siennes, et celles aussi de Gabriel, et celles aussi de Raymonde. C'était malsain; quelque chose mollissait en lui, faiblissait : un peu de souffrance recommençait. Une voix le tira de sa torpeur :

— Monsieur désire voir l'appartement à louer ?

Un portier s'inclinait devant lui; un portier inconnu, un autre que jadis. Alors, Falkenberg remarqua que son ancien logement, en effet, était vacant, attendait un locataire. Aussitôt il répondait :

— Oui, volontiers !

Et, derrière le vieil homme, il gravit *son* étage. Brusquement, le poids lourd des ans lui tombait aux épaules, avec l'immense tristesse de ce qui fut pour nous et ne saurait plus être... les fantômes l'assaillaient... Il songea :

— Ah çà, suis-je donc repris ?

Il l'était : repris déjà jusqu'à l'hallucination, jusqu'à l'affolement, au délire; il voyait Gabriel ouvrir sa porte, l'appeler : « Henrik ! » Il voyait Raymonde descendre l'escalier de son pas souple et silencieux : « Bonjour, monsieur Falkenberg ! » Il voyait surgir de partout, sous des formes diverses, ses heures de détresse, ses heures d'insomnie.

Cependant le portier cherchait dans son trousseau, attaquait la serrure; ce n'était pas cette clef-là, ni celle-là non plus. On eût dit que la porte refusait de s'ouvrir, que le hasard, clément, s'opposait à la rentrée de l'imprudent pèlerin dans ce domaine de malheur; l'occasion se refusait, une intervention providentielle lui criait : Va-t'en !

Enfin, une clef grinça, tourna. Sous un coup de genou, la porte céda, s'ouvrit grande, avec un bruit sonore, aussitôt répercuté

par l'écho des chambres vides, désertes comme un temple dévasté.

Sur le seuil, machinalement, le Suédois ôtait son chapeau. Misère des hommes, la complicité des choses subsistantes, de la matière froide l'étreignit à la gorge et lui poigna le cœur. Il n'était plus l'Henrik du présent, mais l'Henrik d'antan ; sa folie sortait des coins d'ombre et le ressaisissait. Il douta de l'heure, de lui-même ; et se rendit vaincu, emporté sous le flot irrésistible des souvenirs troublés dans leur sommeil, tirés de leur oubli par ses pas sacrilèges. Il payait son audace d'oser entrer ainsi dans un pays hanté.

Tout parlait, tout pleurait autour de lui. Il s'aperçut dans une glace, il avait retrouvé sa pâleur, ses yeux fous d'autrefois ; ou bien, peut-être était-ce le spectre de sa jeunesse qu'il apercevait là, figé dans un miroir, comme une image photographique sur la plaque impressionnée.

Il lui prenait des envies de hurler au passé, comme les chiens à la mort. Les mains crispées à la poitrine, il refoulait dans sa gorge un « holà ! » de souffrance. Il mesurait ce que la vie détient de folles anxiétés dans sa consistance ou son inconsistance et les neiges de Suède étaient déjà fondues.

Le portier poussa la fenêtre ; le soleil pénétrait à profusion, coupait de pans lumineux les parquets, les murailles. Henrik remarqua que la tenture des pièces était changée ; mais un vague cercle brumeux subsistait au plafond : c'était la fumée de sa lampe solitaire qui l'avait dessiné jadis par la suite des heures nocturnes, alors qu'il travaillait ou bâtissait des rêves, replié sur lui-même, torturé de passions...

— Eh bien, monsieur, l'appartement vous plaît-il ? C'est douze cents francs...

Falkenberg sursauta :

— Oui, oui... certainement... c'est très bien... très bien...

A ce moment, à l'étage supérieur, *dans l'appartement de Raymonde*, une grosse voix méridionale entonnait une chanson vulgaire, aussitôt saluée par des éclats de rire violents, des rires suraigus de filles après boire...

Le portier sourit :

— Des étudiants... les jeunes gens s'amusent... C'est de leur âge, quoi !

Mais le dormeur était réveillé... Ces voix étrangères, cyniques, obscènes, bafouaient la mélancolie des heures mortes, le chassaient de cette maison métamorphosée, profanée... Il mit une pièce d'or dans la main du bonhomme ahuri et s'enfuit en courant.

— C'est un fou ! conclut le concierge, mais un fou généreux.

Falkenberg, assombri, regagna l'hôtel où il était descendu.

Dès l'entrée la banalité de l'endroit le réjouissait ; au moins là, il ne risquait pas de se heurter à quelque objet commémoratif ; la rue même, voisine d'une gare, lui était à peu près inconnue ; pas un rappel n'était à craindre de ce maudit passé redevenu sensible.

Dans la chambre qu'il occupait, depuis cinquante ans, des milliers d'êtres s'étaient succédé, souffrant, criant, aimant, fonctionnant selon leur état d'homme, mais à la hâte, à la diable, sans marquer d'empreinte ; et tous ceux-là, pour lui, demeuraient étrangers : on est seul dans la foule ; il se sentait, chez lui, bien en face de lui-même.

Alors, il s'avoua qu'il avait préjugé de ses forces morales, condamna cet orgueil ; il le reconnaissait ; si la fantaisie lui prenait de louer son ancien domicile, vacant par la malice du sort, s'il revivait deux mois dans les vieilles atmosphères, il ne répondrait plus ni de son cerveau, ni de son cœur, — reprendrait l'ancien cauchemar au point où il l'avait laissé.

Paris, cette ville fauve qui tue les gens si vite, reste sans doute hantée par les millions d'âmes de ses millions de morts ; des millions de voix chuchotent aux oreilles des paroles déconcertantes ; on marche, au milieu des vivants, dans un cortège de spectres... On ne s'appartient plus. Les uns vous prennent le présent, vous poussent dans le dos vers l'avenir ; mais les autres, les plus acharnés, les invisibles, vous tirent en arrière par les manches, vous paralysent les pieds en soufflant : « Souviens-toi ! » Oui, trop de choses circulent dans cet air trop peuplé ; on y respire, à la fois, et la vie et la mort ; ainsi halluciné, disputé, arraché de soi-même, on ne sait plus où l'on va ; la personnalité s'évanouit dans l'ensemble ; la volonté fléchit sous les ordres du mystère, la responsabilité s'atténue, la liberté succombe, on n'est plus qu'un jouet de la fatalité...

Le Suédois conclut : « Demain, je m'en irai... les glaciers de

chez moi sont plus sains ; les microbes y crèvent... Demain, je m'en irai ; si je restais deux jours, Paris me dévorerait... Ah ! non ! »

Mais, le lendemain, il changeait d'avis, retardait tout au moins sa fuite salutaire. Comme excuse, il se disait : « Je ne suis pas venu de si loin pour ne pas serrer une main amie, revoir un visage autrefois cher... Un bonjour, un adieu — et je m'évade. »

Il commença sa recherche, son enquête au travers de la vie. Où retrouver, après douze ans, un ancien camarade ? Un journal acheté par ennui, le matin, lui indiquait la voie.

Il lisait :

« Selon sa promesse, M. Vermenton a interpellé aujourd'hui le ministre des colonies... Grand succès pour l'orateur... le député républicain progressiste, dans une lumineuse argumentation... La séance de demain sera chaude... les jours du ministère sont comptés ! »

Vermenton ?... Vermenton... qui parlait toujours de politique ? c'était le même, assurément.

Henrik résolut de se rendre à la Chambre : on le renseignerait, il verrait le Vermenton et, si c'était le sien, il connaîtrait par celui-là, la destinée des autres.

A cette idée, il oubliait ses peurs, ses angoisses intimes... Bientôt il reverrait Morsalines, Dombales, Deschellerin ; tous, tous, et Raymonde.

Bah ! elle devait être à présent une bonne mère de famille, très engraissée, peu poétique, pas à redouter...

Mais soudain, il se répondait : « Elle est peut-être morte ?... » Et un frisson lui secouait les moelles. C'est vrai, il y a la mort avec laquelle il faut compter... Peut-être, des huit étudiants de jadis, deux ou trois survivaient à cette heure ?... Les voix qu'il avait entendues étaient, peut-être aussi, la voix des disparus ?...

Hélas ! l'homme est ainsi, il écarte volontairement les perspectives finales, ou les recule à des limites sans raison. On se plaît par avance à entourer sa mort de circonstances extraordinaires, sans prévoir une minute qu'elle se présentera ironiquement au beau milieu des habitudes vulgaires. Lui fabriquer un décor inconnu, c'est l'éloigner, l'ajourner, la remettre à plus tard ; et, en vérité, elle est là, guetteuse, sous votre chaise, au fond de votre verre, dans la poche de votre habit...

Il coupa son monologue d'une imprécation énergique, se secoua corps et âme ; décidément, la réflexion ne lui valait rien.

Il sortit, arrêta un fiacre :

— Cocher, au Palais-Bourbon !

Dans le bruit, le mouvement, sous le soleil encore tiède de cet après-midi de novembre, il oubliait ses appréhensions, saluait de nouveau l'espérance. Il n'est pas bon que l'homme soit seul : tout n'est que contagion, ou tristesse ou gaieté... Or, de la joie courait dans l'air, sans aucune raison.

Devant la Chambre des députés, Falkenberg descendit de voiture, parlementa à la rotonde des huissiers, pria qu'on fît passer sa carte à M. Vermenton.

L'huissier ne cacha pas que la demande lui semblait excessive, incongrue ; M. Vermenton était l'homme du jour ; à cette heure, il interpellait sans doute.

Henrik murmura :

— Il interpelle donc toujours ?

L'huissier se cabra, offensé ; puis, sur un nouveau regard jeté au quémandeur, il se calma ; et, un peu dédaigneux, mais conciliant, il diagnostiquait :

— Monsieur est étranger, sans doute ?... Enfin, je vais m'enquérir.

Vingt minutes plus tard, cet homme en fonction reparut, salua et rapporta :

— Monsieur Vermenton aura l'honneur de voir M. Falkenberg après la séance.... Pour le moment, la séance continue.

— Combien de temps ? fit Henrik ennuyé, songeant que jadis Vermenton, l'étudiant sans le sou, avait des abords moins hérissés.

— Une heure... ou deux...

— C'est bon, je reviendrai.

Et Falkenberg s'en alla du côté des Invalides.

En marchant, il laissait déborder sa mauvaise humeur. Vraiment, tout était trop changé et, certes, pas en bien.

Eh quoi ! un Vermenton détenait l'attention de la France, dirigeait l'opinion publique, occupait la tribune, faisait peut-être en ce moment échec au ministère ? Ah çà ! qu'était-ce donc que les ministres d'à présent pour qu'un fantoche pareil les pût mettre en déroute ?

Il évoquait le Vermenton d'autrefois, mauvais étudiant en médecine, joueur de manille surtout, passant sa vie dans les cafés, dans les brasseries. De temps à autre, à propos d'un événement politique et après quatorze bocks, il s'essayait à sa gloire future, lançait, d'un coup de gueule sonore un tas d'inepties, un flot de banalités redondantes par-dessus les tables encombrées de soucoupes. Alors, le dernier venu ne se gênait pas pour rire, les filles de service, les verseuses de bière agitaient leurs sacoches où sonnaient les jetons de cuivre ; c'était un hourvari qui saluait ses boniments à ce grand homme prochain...

Bientôt, à bout de mots, la langue pâteuse, il retombait sur sa banquette, criant : « A boire! » et buvait — toujours au compte des autres.

Voici que celui-là devenait quelque chose?

De loin, dans son pays naïf, lui, Henrik, ingénu, se figurait les hommes d'État français sous la robe d'hermine, la toge de pourpre des anciens présidents, des archichanceliers, des grands maîtres, des L'Hospital, des Lamoignon ou des Cambacérès... Ah bien oui! des pantins en veston, offrant leur fond de culotte il en avait aperçu, tout à l'heure, quinze ou vingt vêtus d'habits graisseux d'instituteurs primaires... Ils devaient avoir faim depuis longtemps, tous ces élus du peuple... Hélas! ils étaient là pour engraisser, quand même!...

Ce fut sans respect qu'il revint au Palais-Bourbon. La séance était finie... Tumultueuse s'opérait la sortie en masse des honorables. Falkenberg, de toutes parts, entendit la nouvelle répétée : Le ministère est en bas!

Enfin, au milieu d'un flot de satellites, de clients empressés, Vermenton s'affirma, suant, essoufflé, la redingote ouverte, gesticulant du bras droit, soutenant du bras gauche une serviette bondée de documents, et qui singeait déjà l'aspect d'un portefeuille de secrétaire d'État.

— Le voici! fit l'huissier, pris d'un zèle soudain.

Henrik s'avança, perça la foule :

— Vermenton, me reconnais-tu?

L'homme politique s'arrêta, cligna de l'œil de haut en bas, vit un monsieur bien mis, d'allure riche; alors, il condescendit :

— Ah! oui, c'est toi, Falkenberg. Oui, oui, j'ai reçu ta carte... Enchanté... Il y a longtemps, hein? Tout bien changé. Mais,

mon ami, j'ai culbuté le ministère! Demain, peut-être, je le remplacerai... Lis les journaux, tiens-toi au courant, et viens me voir dans huit jours, place Beauvau... sans doute...

Cent voix hurlèrent : « Assurément! »

— C'est que je voulais...

— Tout ce que tu voudras... Très bien disposé pour les États scandinaves... le Danemark sympathique, la Suède, la Norvège... amies, alliées morales... je marche avec vous... D'ailleurs, Français, quoi! Moi et Bernadotte, nous nous serions compris... Allons, à bientôt!...

— Mais... les camarades, les amis? insistait Falkenberg... Morsalines?

Le futur ministre, à ce nom, voulut bien s'attarder encore; pour être entendu de ceux qui l'entouraient, il prononça clairement :

— Mon éminent ami Gabriel Morsalines, de l'Institut... parbleu! Ah! que n'est-il député, je lui offrirais l'Instruction publique!

— Il est marié? souffla le Suédois.

— Oui, oui, certainement, père de famille!

— Marié, avec qui?

— Avec sa femme, parbleu! Il habite Croissy l'été... l'automne... Il y est encore. Allons, au revoir... Je t'invite à déjeuner, dans huit jours, place Beauvau... Et tu viendras ici, écouter notre programme... Ta carte suffira...je donnerai des ordres... A bientôt, mon vieil ami! mon cher ami!!!...

Vermenton serra les deux mains du cher ami et passa sur-le-champ à d'autres exercices d'effusion aussi sincère. Resté seul, dans un coin du vestibule, le Suédois, de ce verbiage, ne retenait qu'une parole : Morsalines habitait Croissy; il était marié... depuis longtemps, père de famille...

Alors, Henrik ne douta plus que Gabriel eût épousé Raymonde. A cet instant, timidement, un vieillard misérablement vêtu lui toucha la manche, puis, chapeau bas, la voix humble, suppliante :

— Monsieur, pardon... mais vous tutoyez M. Vermenton... qui sera demain président du Conseil... je suis pauvre, victime des injustices, j'ai besoin d'appui; voudriez-vous un peu m'aider auprès de lui?...

... Quand Falkenberg s'échappa du Palais-Bourbon, se frayant à grand'peine un passage à travers les masses compactes acclamant Vermenton, il ne comprenait plus rien à la politique française. Il n'était pas le seul.

Il se calma pourtant dans l'air frais de novembre, à l'approche du soir. Il irait à Croissy. Mais où était-ce? Il s'informa.

Or, en ce temps-là, à Croissy, la vie continuait, la même en apparence, mais, en réalité, factice et si trompeuse! fragile comme l'imposture, inquiète comme la faute, avec la peur des lendemains; car, à présent, la fraude réelle et quotidienne, la trahison, étaient installées permanentes à la table, au foyer; et lorsqu'ILS étaient tous les trois, LUI et ELLES, sur ces trois, deux mentaient.

Après la rechute, Gabriel et Raymonde avaient considéré l'avenir tel qu'il devait être : ni l'un ni l'autre n'avait pu conclure à des sécurités heureuses. Tel jour, ou son lendemain, inopinée, à l'improviste, à l'heure la plus calme, comme une vague sourde, la catastrophe arriverait du large, haute sur l'horizon, emplissant tout, renversant tout, ne laissant après elle que ruine et lamentations. Des minutes brèves et des atermoiements il fallait profiter. A corps perdu, ils se jetaient l'un à l'autre, avec la voracité des tendresses périssables, fatalement limitées.

Pendant trois mois ces deux amants reconquis, accumulant les subterfuges, usant et abusant de la confiance d'autrui, menaient secrètement une double existence paisible en surface, mais tumultueuse en ses tréfonds. Plus un instant de repos, l'affreuse peur éternelle, la peur de tout : d'un soupçon de la femme légitime, réveillée en pleine nuit; des traces de pas sur la terre mouillée; des remarques d'une servante, ou de l'aboiement d'un chien; la peur surtout de l'imprévu, du tout-puissant hasard qui entre en scène, fait l'évidence, dénoue l'intrigue en tragédie.

Puis Gabriel, puis Raymonde, simplement par leurs attitudes, trop voulues, commandées, devaient donner prise aux commentaires, étonner l'œil le moins observateur; ils n'étaient plus les mêmes, dans aucune occasion. Devant Lucienne, ils n'osaient plus se parler directement, dans l'appréhension d'un mot échappé, trop familier, trop tendre.

Seul avec Lucienne, c'était, pour Gabriel, encore une autre contrainte.

Consciemment coupable, perpétuellement balancé entre se deux amours, il se reprenait vis-à-vis de sa femme à des coups de passion, des élans brusques, qui sentaient le remords.

De son côté, devant l'épouse trompée, la maîtresse trompeuse n'avait même plus ses demi-laisser aller de naguère, quand elle était relativement indemne. Elle se troublait maintenant au moindre mot, au moindre regard, évitait les réunions étroites, les intimités à trois qu'elle acceptait jadis. Naguère vaincue, sacrifiée, elle gardait certains orgueils, au moins celui de la souffrance imméritée, de la franchise au travers des situations fausses; elle eût pu répondre à l'accusation par un cri de fierté douloureuse; irresponsable du passé, seule lésée au contraire, noblement résignée...

Mais, désormais, elle était la voleuse louche, glissée dans la maison par l'intrigue tortueuse. Ce n'était que son bien, son droit qu'elle reprenait? Non... puisqu'elle ne pouvait agir hardiment, en plein jour et que tous ces bonheurs commençaient à la nuit. Fraude, fraude! Fourberie, duplicité, succession de mensonges que les minutes suprêmes, les spasmodiques contacts compensaient peut-être, mais ne faisaient point oublier.

L'automne demeurait doux encore, mais si triste, découronnant les arbres, jonchant les allées de feuilles bruissantes. Finies, les longues stations sur les bancs du jardin, sous les étoiles, dans les ténèbres propices, complices, où les pâleurs se fondent, où le regard s'éteint, utilement.

Les soirées se passaient sous la lampe, dans la lumière révélatrice, alourdissant la gêne, soulignant les gestes. Alors, les deux coupables, ensemble, considéraient la victime, qui leur souriait à tous deux, avec ses grands yeux purs, si loin de soupçonner, si peu faite pour mal croire, jugeant les autres à son image, les encadrant de loyauté.

Dans le cœur de Gabriel, une révolution s'affirmait de nouveau... les rôles se renversaient : la femme à plaindre, la délaissée, la spoliée, c'était à présent Lucienne. Il se reprenait pour elle d'une tendresse inquiète... il l'adorait... Et il se trouvait placé au même point passionnel, au même degré de désir, entre celle qu'il retrouvait à peine et celle qui, peut-être, commençait à s'éloigner... Car, au premier mot, au premier indice, il le savait trop, l'épouse légitime se lèverait toute droite, doublement indi-

gnée, deux fois meurtrie, puis s'en irait très loin, sans rien vouloir entendre.

Raymonde disait :

— J'ai honte devant elle et j'ai peur de ses yeux.

Cependant ses yeux étaient doux à tout le monde, surtout pour cette amie qu'elle traitait en sœur, depuis les veillées mornes au chevet de leur Jacques.

Bientôt, malgré sa confiance, Lucienne, elle aussi, subissait, sans la définir, l'impression d'un vague mystère; des choses l'étonnaient, la nouvelle tristesse des visages, la rareté des paroles, par les soirées lentes; on eût dit qu'un malheur était survenu, lequel? Puis, Gabriel devenait étrange. Maintenant, quand il entrait dans sa chambre, c'était comme un amant au retour d'un voyage ou à la veille d'un départ; comme s'il avait échappé, pour être là, à d'imminents périls, qu'il devrait encore affronter le lendemain. Sa tendresse était changée... Aux sérénités de jadis avaient succédé des fougues anxieuses ; parfois il la serrait contre lui, comme s'il défiait quelqu'un de venir la lui prendre... Il y avait des brûlures de fièvre dans la caresse de ses mains. Lucienne l'interrogeait d'un regard surpris ; un soir, elle disait :

— Es-tu malade ? Depuis quelque temps tu maigris; tes traits se creusent, et tu marches en proie à je ne sais quelle exaltation ?

Aussitôt, alarmé, voulant à tout prix détourner le soupçon naissant, il répondait vivement :

— Moi? Non, je n'ai rien... un peu de fatigue peut-être... je travaille.

Elle répliquait, gentiment grondeuse, joliment maternelle :

— C'est vrai, tu veilles trop tard... tu passes presque toutes les nuits... repose-toi. Sérieusement, tu as l'air souffrant...

Alors, dans la conscience de l'amant, une voix railleuse ricanait :

— C'est toi qui oses parler de tes travaux, de tes veilles, à elle, à ta femme! Repose-toi, repose-toi! c'est elle qui te le dit!

Et Gabriel, bizarre décidément, éludait l'entretien, s'en allait, frissonnant de fièvre, tête nue, par le jardin humide, hivernal déjà, chercher de l'air, de la fraîcheur pour ses poumons ardents ses tempes martelées.

Puis, c'était Raymonde, avec ses rougeurs, ses confusions subites, ses retraits de tout l'être, dans un mouvement rétif de bête ombrageuse, quand Lucienne l'attirait vers elle dans un bonjour de sœur... Qu'avait-elle encore celle-là, pour n'être plus semblable?

Pourtant, Lucienne n'allait pas encore jusqu'au soupçon précis; mais elle éprouvait la sensation, le malaise que l'on éprouve quand, sans que l'on s'en doute, quelqu'un vous regarde fixement par derrière... On s'agite, on s'émeut, avant de faire face et de rencontrer l'œil.

Or, son magnétiseur traître, celui qui fixait sa nuque à elle, c'était le malheur. Il la suivait. Le jour où il s'imposerait, il était certain qu'elle pourrait dire : « Je m'y attendais? » Elle aussi s'énerva.

A ce trouble, Mme Dombasles vint activement aider et ajouter, elle avait mis le temps à profit. Avec patience, ténacité et réussite enfin, elle utilisait les premières données, suivait la piste chaude. De son enquête, minutieusement déduite, elle en arrivait aux quasi-certitudes : elle détenait les preuves morales, attendait l'occasion propice pour démasquer et frapper. Dans cette expectative, elle venait en souriant guetter et contempler ses futures victimes, clignait des yeux, souriait, faisait patte de velours; puis, de sa langue aiguë, sur ses lèvres trop rouges, pourléchait ses espoirs certains de prochains esclandres.

— Allez, mes petits, je vous tiens tous, je vous réserve une surprise... On dansera bientôt... C'est moi qui fournis les violons.

« La rue de Tournon n'est pas longue, » avait songé Camille, naguère, un beau soir. Dès le lendemain, ce fut de ce côté qu'elle dirigea ses promenades. Lentement, elle inspectait une à une ces maisons où dormait, avec les ans défunts, le secret des autres qu'elle avait fait le sien; à petits pas, elle allait, cherchant des rapports entre le décor et les personnages.

Morsalines devait habiter jadis une maison tranquille, silencieuse, propice au travail, à la méditation... sans boutique à commerce bruyant, à métier sonore; donc ni celle-ci, où un cabaret occupait le rez-de-chaussée; ni celle-là, où tout le long du jour, à grand fracas de marteau, un layeter clouait ses caisses de bois blanc... Mais cette autre plutôt... un libraire; ça ne fait pas de bruit.

Machinalement, elle considérait à la vitrine les rangées symétriques des petits livres blancs et bleus; une idée lui vint qui la fit sourire : elle poussa la porte, entra ; un vieil homme la reçut ; le même occupant probablement que douze années plus tôt. Camille acheta d'abord les œuvres complètes du Père Gratry... puis elle interrogea, de sa voix la plus candide :

— Vous n'avez pas les livres de Gabriel Morsalines?

Maurice Montégut.

(*A suivre.*)

Le Gérant : F. Juven.

Paris.-Imp. PAUL DUPONT. 77.11.96.

FRONT DES ÉCRIVAINS ET DES SAVANTS

C'est un préjugé commun de croire qu'un très grand front est le signe d'un remarquable génie. On croit également qu'un front droit, uni, plat, est supérieur à un front incliné, bombé et légèrement bossu. Double erreur.

Lavater et tous les physionomistes qui l'ont précédé s'accordent avec les physionomistes plus récents pour observer qu'un front d'intelligent pondéré, lucide et profond ne saurait dépasser, en hauteur, le tiers de la hauteur totale du visage. D'autre part, il n'y a pas de vraie supériorité sans une petite inclinaison, sans arrondissement et sans ces sinuosités adoucies qui donnent un caractère de personnalité au front. Il peut y avoir de l'intelligence dans un front droit, mais dans cette intelligence on trouvera une froideur qui est tout le contraire d'un témoignage de sens humain de la vie ; ou bien, un front droit dénotera un entêtement avec lequel s'allient mal la sagesse et la clairvoyance.

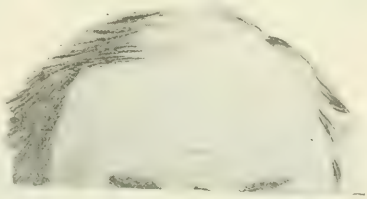
La peau d'un beau front doit être plus blanche que la peau des autres parties du visage, plus éclairée en quelque sorte. Des observations particulières ne sont pas à dédaigner dans une étude qui a des chances de plus intéresser le lecteur que les précédentes. J'emprunte ces observations et la figure qui les accompagne à Lavater, que l'analyse du front a plus passionné que celle de tout autre trait : « 1° Plus le front est long, plus l'esprit embrasse d'objets, mais plus aussi il est dépourvu d'énergie ; — 2° plus le front est serré, court, compact, plus le caractère est

concentré, solide et ferme ; — 3° plus les contours sont arqués et dénués d'angles, plus le caractère est doux et flexible ; plus ceux-là sont droits, plus celui-ci est ferme et dur ; — 4° la perpendicularité complète du front depuis les cheveux jusqu'aux sourcils est le signe du manque total d'intelligence ; — 5° une perpendicularité qui se voûte doucement par le haut comme celle du n° 6 marque les meilleures dispositions pour la réflexion froide, silencieuse et profonde ; — 6° les fronts proéminents, comme le 9, le 10, le 11 et le 12, sont imbéciles, peu mûrs, faibles et stupides ; — 7° ceux qui sont penchés en arrière, comme le 1, le 2, le 3 et le 4, annoncent en général de l'imagination, de l'esprit et de la délicatesse ; — 8° les fronts ronds et proéminents par le haut, mais droits par le bas et perpendiculaires dans l'ensemble, à peu près comme le 7, sont très intelligents, très vifs, très susceptibles, très violents et froids comme la glace ; — 9° les fronts à lignes droites et d'une position oblique marquent également de la violence et de la vivacité d'esprit ; — 10° les fronts arqués comme le 5 semblent particulièrement appartenir à des femmes. Le 5 est *clairvoyant*. (Je n'aime pas à me servir du mot *penseur*, en parlant du sexe féminin : les femmes les plus raisonnables pensent peu ou ne pensent guère ; elles *voient* les images, elles savent les ranger les unes à côté des autres, mais elles n'entendent rien aux abstractions.) Le 8 est ennuyeusement bête ; le 12 est le *nec plus ultra* de la stupidité et de la faiblesse ; — 11° une heureuse association de lignes droites et de lignes arquées, en même temps qu'une heureuse position du front, annonce la vraie sagesse. Par « heureuse association des lignes », je comprends celle qui leur permet de se confondre insensiblement ; par « heureuse position », celle qui n'est ni trop perpendiculaire ni trop en arrière, à peu près comme dans le 2 ; — 12° je serais presque porté à établir comme axiome physiognomonique que toute forme droite des lignes est à toute forme courbe comme la force à la faiblesse, la raideur à la flexibilité, l'intelligence aux sens. La veine frontale ou l'Y bleuâtre au milieu d'un front ouvert, sans rides et bien voûté, est toujours l'indice de talents extraordinaires et d'un caractère noble et enthousiaste. Les rides perpendiculaires du front, quand elles lui sont analogues, marquent une forte application et beaucoup d'énergie ; les rides horizontales, au contraire, qui sont coupées au milieu, soit vers le haut, soit vers le bas, accompagnent, en général, la négligence et la faiblesse. De profondes incisions per-

pendiculaires entre les sourcils appartiennent toujours à des gens pleins d'aptitudes, dont l'esprit est sain, le caractère noble et indépendant, pourvu cependant que cette marque ne soit pas contre-balancée par des traits positivement contradictoires. » Nos lectrices pardonneront à Lavater de leur refuser d'être des « penseuses », mais, si elles se livrent à un petit examen de leurs facultés, elles reconnaîtront qu'il avait sans doute raison : il faut toujours pardonner à la vérité dite.

Maintenant, contemplons les fronts de nos savants et de nos écrivains contemporains les plus célèbres. Les sourcils faisant partie du front, j'en tiendrai nécessairement compte. Je commence par les savants.

Louis Pasteur. — Chaque fois que les hasards des documents m'ont permis d'étudier le front d'un homme illustre dans sa jeunesse, je l'ai fait. Je me défie toujours des fronts dégarnis des vieillards. Ce sont, trop arbitrairement, de beaux fronts. Voici celui de Pasteur à vingt ans, lorsqu'il était à l'École normale. Front large aux pariétaux développés, de forme carrée. Application et puissance d'attention. Front de studieux qui retient. Les sourcils sont fins et dénotent de la faiblesse dans l'ordre sentimental; c'est un jeune homme crédule et simple qui a de tels sourcils.

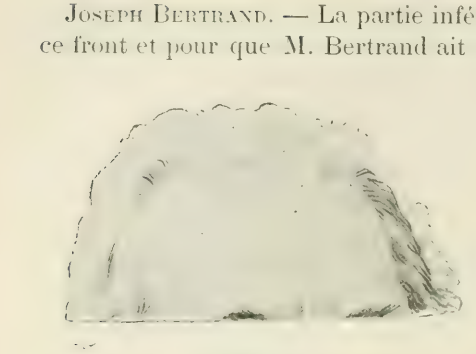


Louis Pasteur

Marcellin Berthelot. — Il me semble, dans ce front un peu froid, apercevoir une légère inclinaison, ce qui me fait croire à une part d'imagination. La partie supérieure est large et dit : logique. Les sourcils courts et médiocrement fournis témoignent d'un caractère faible. Une grande réceptivité intellectuelle et une appropriation par l'imagination, par la rêverie plutôt.

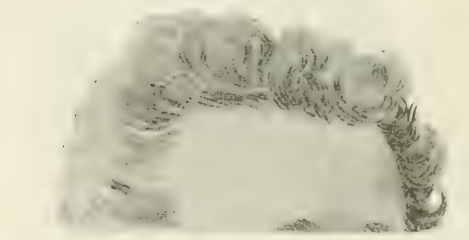
Marcellin Berthelot.

Joseph Bertrand. — La partie inférieure est la partie forte de ce front et pour que M. Bertrand ait un front comme celui-là, il faut qu'il y ait en lui un autre homme que le mathématicien, car je m'attendais à le voir plus ramassé et plus carré. Puissante mémoire. Front de méditatif qui travaille plus de pensée que dans le travail écrit. La pensée chez lui serait produite par l'activité. J'y vois même une activité ambitieuse. Ce savant songe à ses mathématiques — me semble-t-il — tout en s'occupant de ses petites affaires. Les sourcils indiquent un caractère d'homme qui s'affirme et qui a ses heures d'humeur difficile.



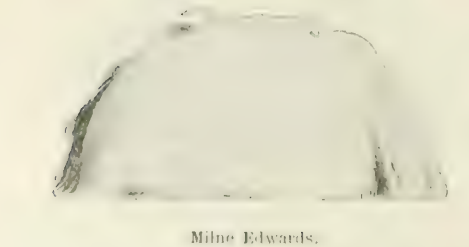
Joseph Bertrand.

Camille Flammarion. — Clarté, mais aucune tension d'esprit dans ce front. Imagination, poésie et facilité, tel est le lot de M. Camille Flammarion. Un front aussi uni ne saurait aller qu'avec un caractère aimable, charmant, ouvert.



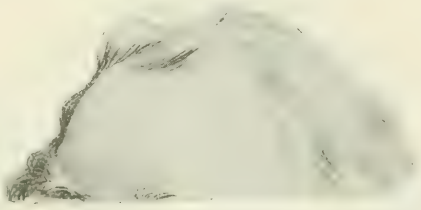
Camille Flammarion.

Milne-Edwards. — Vous ne vous en douteriez pas, mais c'est un front carré. Ah! c'est qu'il faut savoir rendre des cheveux à ceux qui n'en ont plus lorsqu'on est physionomiste. Le calme et la transparence de ce front de vieillard sont remarquables. Lucidité et travail sans souffrance. Sous ce front point d'orages.



Milne Edwards.

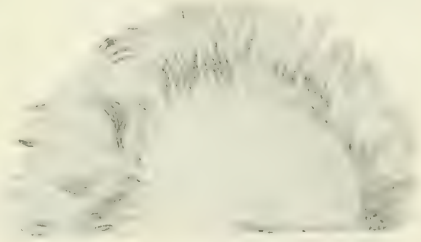
Ernest Renan. — Bien que je m'attache surtout à des personnalités vivantes, je ne puis négliger de montrer le front de morts illustres dont le rôle a été considérable. Le front d'Ernest Renan, que je ne décris pas, tant le dessin et la forme en sont frappants, est admirable. Poésie, imagination, impressionnabilité, puissance, clarté, grâce, sérénité, tout concourt, dans le front de cet écrivain, à protéger sa mémoire contre le reproche de scepticisme qu'on lui fait et qu'il laissa, en souriant, s'accréditer. Mais que de facultés! Dans les sourcils, un fond solide de caractère.



Ernest Renan.

Henrik Ibsen et Alexandre Dumas fils. — Deux auteurs dramatiques qui ont eu, chacun dans leur pays, à peu près la même destinée. Très combattus pour leurs thèses. Fronts et sourcils sont les mêmes. Le front est fuyant vers le haut. Celà dit évidemment humeur paradoxale ou fantasque. Chez Dumas, plus de sociabilité, plus de mondanité transigeante. Chez Ibsen, plus de véhémence, plus d'emportement, d'agressivité et d'indépendance.

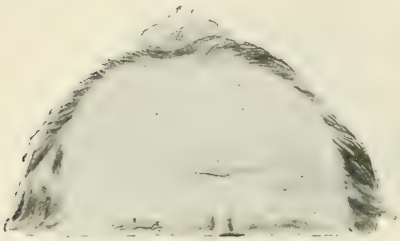
A. Dumas fils.



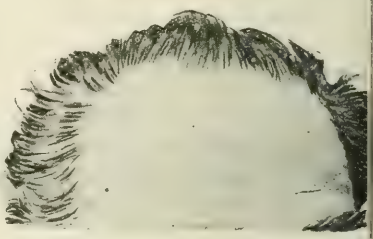
Ibsen.

Léon Tolstoï. — Dans le front de l'écrivain russe, il y a plus de force de caractère exprimée que de supériorité intellectuelle.

Les sourcils sont extraordinaires dans ce qu'ils signifient de persévérance et de volonté. Le front — assez ordinaire — témoigne d'un sens simple et pratique exalté par l'imagination.



Léon Tolstoï

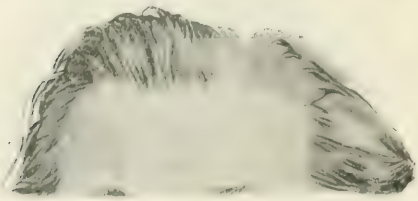


Émile Zola.

Emile Zola. — Puissance et imagination. Un front ainsi contracté, aux sourcils froncés, strié de rides inharmonieuses, ne laisse aucun doute sur la sensibilité irritable du célèbre... j'allais dire académicien, mais il ne l'est pas encore bien qu'il le mérite. La tension de l'esprit n'est pas naturelle, c'est la volonté qui agit. Il s'efforce, semble-t-il, de retenir l'impression qui est fugitive chez lui.

Paul Verlaine.

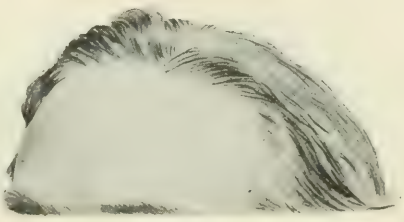
Paul Verlaine. — Il a vingt-six ans sur la photographie que je regarde. Front d'enthousiaste, front réceptif qui ne garde pas. Sourcils fins et faibles. Imagination, esprit et délicatesse. Tout passe sur ce front, rien ne le ride. Humeur capricieuse.



François Coppée.

François Coppée. — Aucun accident sur ce front. Grande douceur. Caractère faible, ce qui se voit aux sourcils. Simplicité, tact, esprit.

Sully-Prudhomme. — Front bien construit. Organisation pondérée. Intelligence calme avec ce qu'il faut de sensibilité. Beau front, mais sans caractère particulier. Plus de réflexion que d'activité.



Sully-Prudhomme.

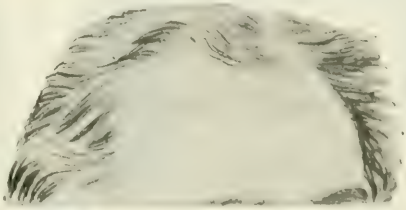
Edmond de Goncourt. — Haut, peu ridé, aux sourcils relevés aux coins. Ce front me ferait croire à une grande intelligence puérile chez l'auteur des *Frères Zemganno*. J'y sens de la naïveté, de l'inquiétude et de la curiosité d'enfant.

Edmond de Goncourt.

J. K. Huysmans.

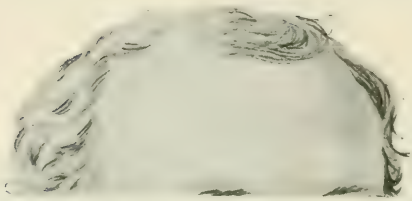
J.-K. Huysmans. — Très curieux front sillonné de rides sinueuses et rompues ; sourcils embroussaillés. Intelligence trouble, où les idées se dégagent malaisément et dans une forme tourmentée. Ame point sereine, nature difficile.

Victorien Sardou. — Front intelligent et spirituel, facilité dans l'émission des idées. Aucune tension d'esprit dans l'ordre élevé ou profond. Intelligence appliquée à des buts ordinaires, aisément atteints.



Victorien Sardou.

Jules Lemaitre. — Tête en boule, front bombé et large du haut. Ce front, très remarquable pour ce qu'il indique d'entêtement et de puissance de mémoire et d'assimilation, ne témoigne pas d'une supériorité conceptrice digne d'une admiration sans bornes.

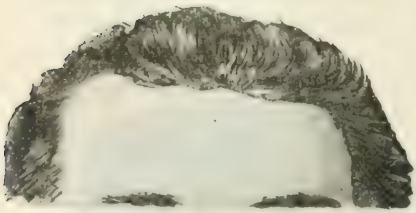


Jules Lemaître.

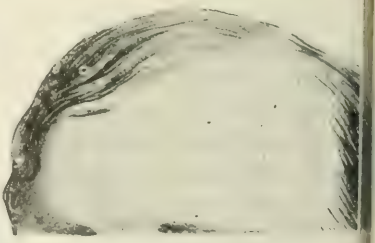
Francisque Sarcey. — Ce front uni ne reflète pas précisément les tortures d'un esprit qui se plonge dans les difficiles problèmes. Il est bien construit, mais ne révèle rien du penseur. Il dénote un sens de la forme et une horreur profonde de tout ce qui ne se pénètre pas aisément. Facultés relativement communes.

Francisque Sarcey.

Pierre Loti. — Front court et fuyant. Effort nul de pensée, point de tension d'esprit. De la vivacité dans l'intelligence, de l'imagination rêveuse, de la sensibilité, mais aucun indice de valeur rare. Indifférence à tout.



Pierre Loti.



Paul Déroulède.

Paul Déroulède. — Front haut et étroit. Enthousiasme poétique et intelligence ordinaire. Ambition et amour de la gloire

dans une nature sans habileté, crédule et plus inspirée que persévérante.

Après avoir passé en revue ces contemporains illustres, je ne pourrais mieux terminer qu'en donnant, toujours selon Lavater, le signalement du visage parfait que tout le monde, probablement, aspire à connaître. Averti, le lecteur n'aura plus, comme Diogène, qu'à chercher l'homme qui le porte, un homme parfait par conséquent. En voici les signes distinctifs :

« Égalité frappante entre les trois sections ordinaires du visage : le front, le nez et le menton. Le front terminé horizontalement ; en conséquence, les sourcils presque horizontalement disposés, serrés et hardis. Des yeux bleus ou brun clair, qui, à quelques pas de distance, semblent noirs et dont les paupières supérieures couvrent la pupille d'environ un cinquième ou un quart. Un nez dont le dos est large, presque parallèle, et cependant un peu exhaussé. Une bouche horizontale dans l'ensemble, dont la lèvre supérieure et la ligne centrale s'abaissent au milieu, doucement, et cependant à quelque profondeur, et dont la lèvre inférieure n'est pas plus grande que la lèvre supérieure. Un menton rond et saillant. Des cheveux courts, brun foncé, et crépus par grandes portions. »

Que celui qui rencontrera un tel homme ne le laisse pas échapper.

Julien Leclercq.

LE GESTE[1]

(Suite et fin)

Le vieillard sourit très sec, avec un petit geste choqué :

— Non, madame, nous ne tenons pas ce genre de littérature ou de philosophie... M. Morsalines n'a pas l'esprit religieux... C'est dommage, car il a du talent... et c'est un charmant homme.

— Vous le connaissez?

— Oh! oui! Il a vécu dans cette maison, cinq ou six ans, autrefois... Il entrait souvent acheter un livre. C'était un beau jeune homme... presque encore un enfant, avec une destinée écrite sur le front!

Camille Dombasles salua et sortit... La maison du libraire, des parapluies, de l'herboriste... bien. C'était assez pour un jour; il ne fallait pas se faire remarquer. Elle nota le numéro sur son carnet, appela une voiture et se fit reconduire... Elle était satisfaite, comme après une bonne action.

1) Voir les numéros des 10 et 25 octobre, 10 et 25 novembre et 10 décembre 1896.

Elle attendit huit jours; son plan était combiné. Elle achèterait une ombrelle, la plus belle, la plus chère, et ferait causer la marchande; elle l'avait vue; c'était une femme d'environ soixante ans qui, certainement, avait usé sa vie dans cette boutique; ce serait facile.

En effet, devant cette belle dame qui trouvait tout joli et bon marché, la vieille femme eût trahi des secrets d'État. Sur une question, tout de suite, elle parlait d'abondance :

— Si j'ai connu M. Morsalines? Bien sûr!... Paraît qu'il est célèbre, à présent; ça ne m'étonne pas, il portait ça sur lui. Oui, il demeurait ici, dans la cour, à l'entresol, à côté de M. Falkenberg, son ami... Un drôle de nom, hein? Que voulez-vous, un Suédois... Au-dessus, il y avait un vieux monsieur avec sa petite fille, des gens très bien... et jolie, la petite... je la revois... Comme elle pleurait quand son grand-père est mort! Ça fendait le cœur.

Mme Dombasles interrompit :

— Ah! vraiment, et comment s'appelait cette... pauvre enfant?...

La marchande réfléchit, puis ouvrit les deux bras, avouant son manque de mémoire :

— Je ne sais plus... J'ai retenu Morsalines, parce qu'on en a parlé depuis; Falkenberg, parce que c'est drôle... Mais les autres... Ah! dame, savez-vous qu'il y a une pièce de quinze ans que tout ce monde-là vivait ici; depuis, d'autres sont passés, d'autres et d'autres... et encore.,. Pourtant, attendez... ça finissait en *é*... il me semble bien, un nom de rien du tout.,. N'importe, elle était jolie, la petite, avec ses bandeaux bruns et ses yeux d'or... On se retournait quand elle passait... mais elle était sérieuse... Voilà votre ombrelle, madame; où faut-il l'envoyer?

— Je l'emporte, dit Camille.

Elle paya, s'en alla légère. C'était l'évidence : Raymonde Chantrier, l'ancienne jolie fille de la rue de Tournon, la voisine, la maîtresse de Gabriel... Eh bien! c'était réussi, complet... Ce monsieur installait l'éternelle voisine, sa maîtresse, chez lui... une créature, une espèce, *une de ces femmes-là*, à côté de Lucienne. Conclusion : Gabriel, un monstre; Raymonde, une gueuse; Lucienne, une dinde... Et allez donc! Quant à Frédéric, elle se réservait de lui régler son compte pas plus tard que tout de suite, en gros et en détail.

Elle s'y prit d'une façon perfide, par prédilection. Elle déposait son ombrelle, dans la boîte ouverte, sur un meuble. Frédéric l'aperçut...

— Tu as acheté cela?

— Oui, regarde...

Docile, il ouvrait l'ombrelle, jouait avec le manche d'ivoire, assez distraitement :

— Elle est jolie; très chère?

— Non... c'est étonnant .. Rue de la Paix, elle eût coûté le triple... mais là... tu as vu l'adresse? Non? Au fond du couvercle...

Dombasles prit la boîte, déchiffra les petites lettres d'or, pâlit soudain, déposa l'objet. Il avait compris.

Camille l'observait en face, l'œil hargneux, la lèvre mauvaise :

— Ça t'esbrouffe, mon petit? Oui, cela vient de la maison où habitaient Morsalines, Falkenberg et... Ursule ou Gertrude, n'est-ce pas? Tu vois bien, pauvre garçon, qu'on ne me cache rien, quand je veux savoir... Or, avec de l'argent, tu sais, *l'argent?*

Et elle partit dans sa rengaine, le traitant en laquais. Pliant le dos, il s'en alla, sans répondre un seul mot. Dehors, il se disait : « Il faut que je prévienne Gabriel; oui, elle va tout perdre, briser tous nos cœurs. Si je la tuais, pourtant, est-ce qu'il y aurait des juges pour me condamner? »

Puis, il espérait encore en elle, se disait qu'elle ne parlerait pas, se contenterait de savoir, de n'être pas trompée, elle, mais reculerait devant l'énormité du scandale. Et il ne prévint pas Gabriel, par faiblesse, par lâcheté peut-être, par fatalisme surtout, — par conviction aussi que c'était inutile.

Désormais renseignée, Mme Dombasles ne se fit plus prier pour retourner chez son amie. Au contraire, tous ces dimanches d'automne, les derniers du séjour à Croissy, elle arrivait régulièrement, passait la journée. Tous en étaient contents : Gabriel heureux de retrouver Frédéric; Lucienne qui croyait en Camille; Raymonde qui préférait encore la présence d'un étranger, voire d'un ennemi, aux tête-à-tête à trois, où sa conscience criait sous la torture. Du bruit, du mouvement, de la banalité, des conversations à six, à dix, voilà ce qu'elle souhaitait. Les personnalités s'y fondent, on oublie l'heure, on n'a plus besoin de surveiller son regard, sa voix; d'armer son front de mensonges.

Elle ne se doutait guère qu'au contraire, ces jours-là, elle était épiée, guettée, détaillée et jugée, à chaque pas, à chaque phrase; que quelqu'un était là qui, de ses pâleurs ou de ses rougeurs, de sa tristesse ou de sa joie, de sa lassitude ou de sa vibrance, tirait le diagnostic certain, accumulait les observations, faisait la preuve, inscrivait : forfaiture — et trouvait à cela des délices sans secondes.

C'était ainsi pourtant. Camille voyait tout, devinait tout, déduisait tout. Elle établissait entre les deux visages de Raymonde et de Gabriel le cousinage des passions ressenties; la même prunelle aride, éclatante; la même tache rose dans la blancheur des joues, indice des insomnies d'amour. Ils étaient à la fois, plus fatigués ou moins fatigués... Ils avaient la parenté des meurtrissures, des cernes sous les yeux, des mains fiévreuses, des pâleurs soudaines.

Puis, un jour, penchée au-dessus de Mme Chantrier, Camille s'aperçut qu'à présent celle-ci se servait, par prudence assurément, des mêmes parfums que Lucienne. Elle faillit éclater de rire... Allons, ça se voyait et *ça se sentait!*... A bientôt, la Scène!

En l'attendant, elle préparait doucement son amie, l'entraînait à la crise par des insinuations continuelles, de petites incidences, qui n'avaient l'air de rien et cependant laissaient la jeune femme nerveuse et rêveuse. Camille avait adopté un nouveau système... Elle ne tarissait plus d'éloges sur la prestigieuse beauté de Raymonde. Ces cheveux blancs, quelle coquetterie! Était-ce vraiment naturel? Elle n'aimerait pas, elle, avoir une voisine, une amie, si jolie, en vérité. Elle n'avait pas confiance dans son Frédéric, ah! pas du tout; mais Gabriel semblait autrement sérieux... Enfin! Était-il bien portant, à propos, Gabriel? Elle le trouvait bien pâle, bien creusé, bien ravagé; il avait des façons d'amoureux de tragédie, de traître aussi, un peu... Mais quelquefois ces deux rôles sont portés par les mêmes épaules... etc...

Lucienne, intérieurement troublée, froissée, considérait son mari de loin. Elle avouait :

— C'est vrai qu'en ce moment, il est très pâle, a l'air très fatigué.

Aussitôt Camille Doubasles objectait, comme à l'étourdie :

— Mme Chantrier non plus n'a pas bonne mine. Depuis deux mois, elle a bien changé... toujours belle... plus belle peut-être...

mais que de passion dans ses yeux de veuve! Elle regrette beaucoup son mari, n'est-ce pas? — Ça doit lui faire de la peine de vous voir vous aimer tous les deux?

Alors, Lucienne, saisissant enfin les réticences, commençait à regarder devant elle, autour d'elle, avec des yeux de soupçon. Son malaise grandissait de cette vague inquiétude de l'embûche cachée, des complicités sournoises, déguisées et masquées sous des apparences et des visages amis. Il y avait dans l'air des odeurs de traîtrise. Un premier doute effleura la jeune femme, jusqu'alors si confiante.

A son tour, elle se repliait, s'assombrissait, s'en voulant à elle-même de ses mauvaises pensées.

Mme Dombasles avait réussi; déjà la paix était troublée; on marchait au drame.

Or, un de ces dimanches, l'avant-dernier de la saison, lorsque tous étaient présents, rassemblés dans la serre, les trois femmes, les trois amis, Lucienne, Raymonde, Camille—Gabriel, Frédéric, Deschellerin; comme, en critiquant un peu, on commentait la récente intrusion de Vermenton au ministère, un domestique parut, annonça un visiteur :

— M. Henrik Falkenberg!...

Et aussitôt, Falkenberg entrait, les mains tendues. Sur le seuil de la serre, il hésita, enveloppa l'assistance d'un regard circulaire, puis se précipita :

— Gabriel, toi!

Et courant à Raymonde, éperdue :

— Vous, madame, permettez-moi...

Déjà Gabriel se jetait devant lui, tandis que Raymonde, affreusement pâle, dressée toute droite — mais restée calme dans un effort de volonté suprême — prononçait très haut, d'une voix claire, en désignant Lucienne :

— Vous vous trompez, monsieur, voici Mme Morsalines!...

Puis, à bout de forces, très vite, pour lui seul elle balbutiait convulsivement :

— Pour Dieu, pour tous, vous ne me connaissez pas!

Le Suédois s'arrêtait court, s'inclinait.

— Pardon, madame, j'avais cru...

Puis aussitôt il se tournait, se courbait vers Lucienne; pendant que Deschellerin, Dombasles se lançant à corps perdu dans cette

mêlée de sensations contraires, criaient d'un ton joyeux, monté, bruyant, dominant, étouffant tout :

— Falkenberg! toi!... embrasse-nous tous, Henrik!... Falkenberg!

A ce moment, Lucienne, péniblement impressionnée, plus que jamais ombrageuse, entendait par surcroît, Camille murmurer :

— Voici une méprise bizarre, en vérité... Et pourtant c'est du Nord que nous vient la lumière.

Morsalines, lui, imprudemment peut-être, éprouvait le besoin de donner du naturel à la situation; il s'empressait, s'agitait, recommençant, amplifiant les présentations, poussant en scène les personnages.

— Oui, mon vieil ami, voici ma femme, Lucienne! notre fils, Jacques... Mme Dombasles, la femme de Frédéric!...

Puis, enfin, d'une voix qu'il croyait assurée, il ajoutait :

— Et Mme Chantrier, une voisine, devenue une amie...

Henrik répétait ses saluts, comprenant fort bien qu'il tombait en plein mystère; un mot de plus, il eut été la cause d'un désastre; il remettait à plus tard de savoir le pourquoi de ces énigmes, s'étudiait à rester tout entier dans l'heure présente, à ne pas commettre quelque nouvelle erreur involontaire... mais la pauvre Raymonde, cette étrangère intime, quel était donc son rôle? Il y songeait en la contemplant, surpris et charmé par ses cheveux blancs qu'il comparait de suite aux neiges de son pays. Ainsi donc Morsalines ne l'avait point épousée? loin de là, en avait épousé une autre. Oh! jolie à coup sûr, mais pas elle, la leur! Pauvre Raymonde!... elle avait dû souffrir... et comment était-elle là? Elle eût mieux fait de l'aimer, lui; — rien ne l'aurait détourné d'elle... Ses pensées revenaient à leur pente naturelle.

Mais, autour de lui, ses anciens camarades l'interrogeaient, le pressaient de questions. Il fut distrait et dut répondre; et tous encore une fois revivaient le passé. Mais tant de réticences s'imposaient dans leur dire qu'ils s'en tinrent aux banalités, aux descriptions de surface. Ils racontaient ce que les femmes pouvaient entendre : Comment Gabriel, de livre en livre, s'était placé enfin dans le tout premier rang des écrivains modernes; ses croix, ses titres, les rubans, les rosettes, l'Institut; à peine ce dernier parlait-il de son mariage, car il fallait ménager Raymonde, elle aussi.

Lentement, elle inspectait une à une ces maisons. (Page 559.)

Et c'était Deschellerin dont la carrière calme et studieuse était évoquée, dépeinte. Si Morsalines avait fixé le beau, lui, Deschellerin, avait fait le bien; la science lui devait l'article additionnel de vérités sans nombre; il avait poussé plus loin, vu plus haut, compris mieux... Et l'éloge était bien mérité. Mais le vaillant docteur arrêtait ses amis, criant :

— Assez! assez! vous êtes bêtes! J'ai suivi mon chemin, voilà tout, tout droit avec volonté, avec persévérance, c'est vrai. J'ai tracé mon sillon comme un bœuf au labour, et je continuerai jusqu'au dernier soleil...

— Et toi, Dombasles! fit Henrik.

Frédéric grimaça, et, vivement: :

— Moi; rien!... Et toi, Falkenberg?

Camille avait précieusement recueilli ce « Moi? rien! » Ah! donc, ce n'était rien de l'avoir épousée? Décidément son mari devenait insupportable d'impertinence et de grossièreté; de cette réflexion, sa haine (pourquoi?) s'augmentait pour Raymonde. Tout cela venait d'elle, sans doute.

Cependant, le Suédois, à la question directe, baissait un temps la tête, puis, lentement, récitait ce couplet pathétique :

— Moi, moi! Oh! moi, j'ai quitté Paris, pris de spleen, de nostalgie, que sais-je? J'ai fui là-bas, là-haut, vers ma terre du Nord, pour y trouver du froid... du froid pour mon front, du froid pour mon cœur!

A ces mots, sa voix, déjà sourde, s'étranglait. Raymonde, renversée dans un fauteuil, tenait ses yeux obstinément fixés sur les feuilles hautes d'un palmier gigantesque; Gabriel, baissant la tête, remuait le sable du bout du pied; Deschellerin et Dombasles affectaient des airs intéressés, mais trop graves... Lucienne étudiait... Camille se délectait, de comprendre; elle reconstituait facilement les vieilles aventures et souriait supérieurement.

Henrik continua, monotone :

— Des mois, des ans, j'ai parcouru des terres, des mers; mais tous ces paysages ne tenaient pas dans mes yeux, car mes yeux étaient pleins déjà de visions persistantes, emportées de France. Donc, je n'ai rien à dire de ce que j'ai pu voir ou entendre, puisque, pas plus que mes yeux, mes oreilles ne gardaient de mémoire... Longtemps, j'ai passé dans la foule sans m'y mêler, sans participer en rien à la vie extérieure... Puis, après des ans, des ans, je me suis retrouvé, du moins j'ai retrouvé un autre, un troisième moi. Celui-là était calme, guéri d'un très long mal, mais restait engourdi des anciennes souffrances. Il ne désirait rien, vivait ses jours, comme on descend une pente, machinalement, entraîné que l'on est par le poids de son corps. J'ai réappris à parler, bien que tout d'abord le son de ma voix m'eût surpris jusqu'à la peur; j'ai réappris à penser, mais difficilement, confusé-

ment, car le mécanisme du cerveau s'était rouillé dans la torpeur. Enfin, les fonctions de mon être se sont peu à peu rétablies, et j'ai été un homme comme les autres, semblable aux autres, avec, en plus, pourtant, cet immense regret des jeunesses perdues. Après douze ans, vieilli, changé, suffisamment pénétré, imprégné de mes neiges, j'ai jugé que je pouvais revenir en France ; que l'homme déjà mûr n'avait plus à redouter les maladies de l'enfance. Et cette envie m'a pris et ne m'a plus quitté de vous voir tous, de vous embrasser tous, une dernière fois. Voilà toute mon histoire, simple, claire comme un miroir, terni un instant par une haleine et qui reprend bientôt sa surface tranquille où les nouvelles images passent sans s'y fixer. Je le répète : voilà toute mon histoire !

— Monsieur, remarqua Mme Dombasles, cette histoire, si simple, a tout l'air d'un roman. Vous aviez souffert en France, peut-on savoir comment ?

— Oh ! répliqua doucement Falkenberg, c'était banal, en vérité ; c'est arrivé à bien des hommes qui n'en sont pas morts non plus... J'ai aimé, sans être aimé. Mais je suis ridicule à parler de la sorte, à présent que mes cheveux sont gris.

Camille regarda Raymonde et siffla :

— L'amour a quelquefois des cheveux blancs.

Lucienne, à son tour, prononçait, de sa voix devenue tremblante :

— Aimer sans être aimé, c'est triste ; mais moins triste peut-être que d'avoir été aimée et de ne l'être plus.

Alors Gabriel eut le pressentiment que l'heure allait sonner des tragiques explications, des ardentes querelles ; son secret paraissait révélé. Depuis longtemps sans doute, en silence, le soupçon accumulait des preuves ; tout craquait, désastre et ruine ; or, il s'avouait lâche entre ses deux inconciliables amours, refusait sombrement d'en rien sacrifier ; il les voulait toutes deux, tout entières, comme il les possédait, pour ses joies furieuses.

De ce moment, l'inquiétude ne le quitta plus. Raymonde aussi avait compris la haine renseignée chez Camille, la défiance en éveil chez Lucienne. Cette journée du retour de Falkenberg innova la série des jours lugubres qui, désormais, se précipitèrent.

Le soir, après le dîner, où une gaieté de commande avait sauvé les apparences, quand les invités se retirèrent, Deschellerin dit au Suédois :

— J'ai ma voiture, je t'emmène.

Sur la route, blanche de lune, dans le coupé qui filait en silence, les deux vieux camarades purent enfin s'expliquer sans contrainte.

— Voyons... qui trompe-t-on? que se passe-t-il? criait aussitôt Henrik, dis-moi tout, bien vite, car, depuis tantôt, je marche à tâtons au milieu des ténèbres, à travers des mystères.

— Écoute, dit le docteur, n'interromps pas, j'en ai pour trois quarts d'heure.

Et, d'année en année, il expliqua la marche des événements, la conduite des hommes, et les surprises de la vie.

— Maintenant, terminait-il, tu dois comprendre quelle a été notre terreur à tous en te voyant paraître et courir à Raymonde... Un mot de plus, tout était perdu... Hélas! ce n'est que reculé; car, Frédéric me l'a dit tout à l'heure, Camille, cette peste, a fait sa petite enquête et conclu dans le vrai sens; elle avertira Lucienne, plus ou moins tôt, plus ou moins tard, et le scandale éclatera. Gabriel l'a voulu, il est autant à blâmer qu'à plaindre; mais ces deux pauvres femmes, toutes deux logiques envers elles-mêmes, toutes deux irresponsables, mais Lucienne, mais Raymonde, que de sanglots!

Falkenberg avait écouté gravement, sans un geste, sans une exclamation. Comme Deschellerin se taisait, il risqua une interrogation qu'il avait peine à formuler :

— Mais... enfin... comment dire! aide-moi... depuis sa guérison... a-t-elle...? voyons... Raymonde et Gabriel...? se... sont-ils...? ont-ils...?

— Ah! ça, mon fils, tu m'en demandes trop long... je ne fourre pas mon nez dans ces affaires-là! répliquait le médecin, subitement égayé. S'ils ont...? s'ils sont...? depuis la guérison, tontaine, tonton, je l'ignore, mon garçon! Estime à ta façon!

Mais le Suédois, lui, n'était pas en humeur de rire. Deschellerin, observateur par métier, s'en aperçut bientôt.

— Dis-donc, tu t'assombris... Ne serais-tu pas revenu trop tôt en France?

— Peut-être, dit Henrik. On connaît mal son âme.

Enfermé dans sa chambre d'hôtel, du récit de son ami il conservait en lui-même comme une vision d'épouvante : l'obsession de la folie de Raymonde, cette absence d'âme à travers huit années, coupée du cri rauque et du geste affreux, imités par Deschellerin; puis aussi cette inquiétude de savoir si, depuis quatre

mois, depuis le miracle, Raymonde et Gabriel avaient été l'un pour l'autre des amis retrouvés, simplement des amis; ou si la passion ressuscitée avait de nouveau uni leurs lèvres, mêlé leurs âmes, leurs chairs, dans la plénitude de la possession. A constater ces triples angoisses, il dut s'avouer qu'il est des souvenirs indéracinables et que nul homme au monde ne sait réellement où commence l'oubli.

Lorsque, après le départ de leurs invités, M. et Mme Morsalines s'étaient retrouvés seuls, l'un en face de l'autre, aussitôt cette dernière avait parlé :

— Ton ami s'est singulièrement trompé tantôt; je ne comprends pas pourquoi, de prime abord, c'est Mme Chantrier qu'il a prise pour ta femme?...

Gabriel s'attendait à cette observation; il avait préparé sa réplique :

— C'est pourtant assez explicable... tu es très jeune, et tu paraîs encore plus jeune que tu ne l'es : Henrik connaît mon âge, c'est le sien; il a été tout droit à la personne qu'il a jugée d'un âge conforme au nôtre.

— Il n'y a pas six ans entre Raymonde et moi.

— Six ans, c'est quelque chose... avec six ans de moins, je serais jeune encore... et puis ses cheveux sont blancs.

— N'importe, fit Lucienne, c'est étrange; à tort ou à raison, j'en ai eu du chagrin.

— Est-ce bien raisonnable.

— Les questions de sentiment ne se raisonnent pas. Pour la première fois de ma vie, j'ai compris qu'on puisse être jalouse... je le serais terriblement.

Chez elle, dans son isolement, Raymonde, elle aussi, concluait :

— Nous avons échappé au danger par miracle; mais sous toute autre forme il se renouvellera. Je suis lasse de mentir. Que faire? — Que je disparaisse après cette aventure, c'est donner corps au soupçon; l'aggraver, s'il existe; le suggérer peut-être, s'il n'est pas encore né. Alors, c'est encore quinze jours d'hypocrisie, de terreur et de honte... Mais, à Paris, je refuserai d'entrer, fût-ce en visiteuse d'une heure, dans la maison de Lucienne; et, l'an prochain, je ne reviendrai pas ici. Je suis à bout de mensonges.

Puis, rêveuse, elle ajoutait :

— L'an prochain... où serons-nous? Mon pauvre Gabriel...

j'aurais mieux fait de rester folle, de t'accueillir toujours comme jadis, comme cela !...

Inconsciemment, elle levait son bras replié, s'en couvrait les yeux, la face, répétant l'ancien geste d'horreur, de peur, de répulsion. Sous cette attitude, elle s'entrevit dans un miroir, fut étonnée douloureusement de l'aisance, de la promptitude avec lesquelles elle retrouvait sa pose tragique des années démentes, et murmura :

— Ce ne serait peut-être pas difficile de recommencer !

Le lendemain, elle reparaissait chez Lucienne qui l'accueillait comme de coutume, soit qu'elle fût rassurée, soit qu'elle dissimulât. Gabriel semblait calme. Mais, d'un commun accord entre les deux amants, les rendez-vous nocturnes furent suspendus. Ils convinrent en deux phrases rapides, échangées au passage, de ne plus se rencontrer qu'au grand jour devant des témoins, d'éviter même les hasards perfides, de dérouter enfin, à force de prudence et de renoncement, les mauvaises conjectures et les yeux attentifs ; car — l'un et l'autre en avaient la quasi-certitude — des méfiances étaient éveillées. Ce fut un nouveau genre de comédie. Mais bientôt Morsalines souffrit d'une angoisse qu'il ignorait encore et qui lui rendit odieuse cette nouvelle contrainte.

Un jour, comme il revenait de Paris, à la nuit tombante, sa voiture croisait une autre voiture ; dans l'éclair de la rencontre, il crut apercevoir la face blanche de Falkenberg par la pénombre de ce coupé ; entré chez lui, il attendait que Lucienne lui annonçât la visite de son ami, mais de celui-ci, elle ne parla pas. Ce fut lui, déjà nerveux, qui hasarda :

— Personne n'est venu aujourd'hui ?

Lucienne répondit, de sa voix tranquille.

— Personne... nous sommes au quinze novembre... c'est presque l'hiver ; tous nous abandonnent... même Mme Chantrier qui n'a point daigné paraître.

Morsalines tortillait sa moustache. C'était bien Henrik qu'il avait aperçu ; puisqu'il n'était pas venu chez lui, c'est qu'il avait été chez Raymonde ; l'absence de celle-ci durant cette journée poussait la preuve jusqu'à l'évidence. Or, cette visite-là ne le contentait guère. Henrik jadis avait trop aimé la jeune fille sérieuse, aux cheveux noirs, aux yeux bruns striés d'or pour que rien n'en subsistât, même après tant d'années, et surtout lorsque la femme était demeurée belle incomparablement, qu'elle paraissait libre,

maîtresse d'elle-même, qu'elle offrait enfin, et par surcroît, l'intérêt du malheur, de l'injustice, hautainement portés. Certes, Gabriel ne doutait point de sa fervente amie, mais le Suédois pouvait trouver des alliés redoutables dans l'horreur de la situation même ; dans la lassitude du mensonge, la honte du rôle joué, les troubles de conscience, éprouvés par Raymonde.

Qui sait si l'idée d'une fuite éperdue vers des pays nouveaux, vers de nouvelles estimes ne la tenterait pas.

Et alors!...

Encore d'autres pensées, et toutes aussi sombres, remuait Morsalines.

Il était jaloux ; il regrettait d'avoir rompu lui-même les coutumières rencontres, d'avoir ainsi rendu désormais impossibles toutes les explications. Il lui fallait rester là, inactif et muet, quand toutes les passions, qui toutes l'intéressaient dans sa chair, dans son âme, s'agitaient de l'autre côté du mur, à quatre pas de lui. Son éternel orgueil aussi était en cause. Il était à la fois inquiet, indigné et meurtri.

En effet, après quatre jours d'hésitation, Falkenberg s'était brusquement décidé. Il irait voir Raymonde, lui parlerait ; et de ce qu'elle voudrait répondre s'affirmeraient ses dernières résolutions. Il y alla.

A sa vue, la jeune femme ne fut point surprise : elle l'attendait presque. Dès l'entrée, il disait qu'il avait appris sa triste histoire ; il savait combien le sort pour elle s'était montré cruellement injuste ; il devinait ce qu'elle devait souffrir, livrée aux compromis exigés par Gabriel ; mais, lui, il venait simplement, comme un ami très vieux, pour parler du passé, lui dire qu'il lui gardait tout entier, tout entière, son dévouement, son admiration...

Oh! ce n'était plus l'étranger timide, farouche d'autrefois ; il ne balbutiait plus devant aucune femme, même devant celle-là et dans sa face moins blanche, l'éclat de ses yeux s'était éteint ou, du moins, atténué. Elle en fit la remarque, tout bas ; comprit-il ? Il reprenait :

— Je puis le dire, à présent — à présent que je ne suis plus ou si peu, semblable à mon ancien moi-même — je vous ai beaucoup aimée, madame, sans que jamais vous en ayez rien su à moins de m'avoir deviné. Je vous revois toute enfant, rue de Tournon, avec votre vieux grand-père, qui était, à coup sûr, un brave homme en ce monde... Je vous revois jeune fille, au grand

air réfléchi... J'ai conservé de vous, précis dans ma mémoire, mille petits faits, mille attitudes, un refrain de chanson, un mot dit en passant...

Elle lui tendit les mains et prononça :

— Merci... oui, je sais, j'ai su... vous avez souffert... mais vous êtes vengé... vengé trois fois... ceux qui vous voiaient soi-disant le bonheur n'ont pas été heureux... Vous m'aimiez... ce souvenir m'est doux, dans mon horizon triste... Je puis le dire, moi aussi, maintenant qu'avec les ans je ne suis pas, non plus, la même...

Il l'interrompit :

— Les femmes qui ne changent point sont des femmes qui savent mentir, ou qui n'ont pas de cœur et n'ont jamais aimé. Soyez ce que vous êtes avec orgueil, madame... Et si de vos cheveux blancs vous vient une mélancolie, écartez-la bien vite ; c'est une couronne de martyre, et vous y avez droit.

Puis il revenait aux anciens jours, sentant bien que la pauvre femme déchue goûtait une joie amère à revivre le temps où son âme était droite et son cœur sans reproche. Surtout avec les rappels du pauvre Chantrier, il la faisait s'émouvoir d'une émotion saine. Dans ce rôle, il s'attardait, certain d'être un personnage sympathique, certain que sa voix, religieusement écoutée, portait, en notes douces et tendres, jusqu'aux retraits obscurs de cet esprit troublé. Puis, en transitions lentes, du passé il arrivait au présent, avec la volonté de changer l'avenir. Quelle existence était la sienne et quelle sombre aventure ! Gabriel avait mal agi, il n'avait pensé qu'à lui, qu'à son égoïste et directe satisfaction... Mais, pour un noble caractère, quelle quotidienne angoisse que ces mensonges renouvelés, tout cet échafaudage de fourberies indignes !... Enfin, quelle issue ?

Elle avouait sa honte dans la duplicité ; mais, aussitôt, éclatait en récriminations amères contre la destinée. Elle était révoltée d'avoir toujours souffert sans l'avoir mérité. Eh ! mon Dieu, si, aujourd'hui, elle commettait une faute, elle l'avait par avance et cent fois expiée !

Obstiné, il revenait à sa péroraison ; « Quelle issue ? »

Elle se levait, tragique :

— Ce qui arrivera ? Je n'en sais rien !... Bah ! Gabriel, réduit à choisir entre sa femme et moi, me reniera sans doute, et je me

retrouverai seule au monde, comme toujours... Quelle issue? Vous oubliez la mort!

Très doux, il interrogeait : « Pourquoi mourir? »

Elle partait d'un rire nerveux :

— Eh! mon Dieu! parce qu'on ne peut pas vivre, voilà tout; mais cela suffit.

— Vous pouvez vivre.

— Comment.

— Voici. Inclinez-vous devant l'irréparable, renoncez à Gabriel marié. Et puis, pour oublier la vie qui vous fut dure, exilez-vous. La distance produit les mêmes effets que le temps... Allez très loin, je vous offre, moi, ma patrie, elle sera la vôtre. Partons, je ne demande rien... Je ne sais même plus si je vous aime encore... mais j'aime l'image d'autrefois... Vous trouverez là-bas mes parents, mes frères, mes sœurs, des gens graves et doux qui vous ouvriront les bras, sitôt que j'aurai dit que vous êtes bonne et malheureuse. Qui sait?... avec les ans, peut-être, vous aussi perdrez-vous l'acuité de la mémoire; j'attendrai. Si quelque jour vous me tendez la main, je la garderai dans les miennes... nous veillerons ensemble, calmés, en parlant du grand-père et de la petite-fille qu'il adorait... Oh! je ne prétends point que vous m'allez répondre... je vous laisse à vous même, à vos réflexions. Si le malheur vient, vous savez de quel côté fuir, qui appeler à votre aide; je serai toujours là... Au revoir, Raymonde!

Elle l'avait écouté en silence, dans une sorte de stupeur; d'abord, avec une sourde irritation, avec le sentiment qu'il lui faisait banalement la cour, comme à une fille facile qui s'est déjà donnée. Puis, quand, loyalement, il lui offrait son nom, le reste de sa vie, son appui, sa garantie plénière, — dans un brusque revirement, elle s'attendrissait; mais aussitôt, l'idée de quitter Gabriel, de changer de patrie, d'existence, d'aller encore une fois vers l'inconnu (elle qui en sortait à peine) la remplissait d'effroi. Pourtant, c'était une douceur de sentir autour de soi un dévouement tout prêt et de savoir que, quelque part, si loin que ce fût, il existait, pour elle, un suprême refuge. Enfin, elle laissa tomber :

— Merci encore!... Je suis un peu surprise, vous le comprendrez... Je retiens vos paroles, cependant... Elles ne sont pas de celles qui s'oublient. Au revoir... A bientôt?

« Je vous ai beaucoup aimée. » (Page 582.)

— Oui, dit Falkenberg; mais, cette fois, sans doute, ce sera chez Morsalmes, devant le monde... Et là — vous

voyez bien que c'est odieux! — là, je ne vous connais plus!

Il se retira.

Raymonde restait pensive; peut-être Gabriel n'avait-il pas tout à fait tort d'être inquiet, tourmenté, même d'être jaloux. Comme il le pressentait, l'exil était tentant pour la perpétuelle étrangère, la femme inclassée, meurtrie à tout propos, partout heurtée aux préjugés du monde, lasse d'être hors de la loi, rêvant, comme idéal, la régularité, après l'évasion la fraude vers la franchise.

Mais, dans l'âme de Raymonde, un nouveau trouble encore naissait après les autres. Dans ses offres loyales, Henrik aurait-il été aussi spontané, aussi affirmatif, s'il avait connu la vérité entière? Il ne pouvait être complètement renseigné. Peut-être croyait-il qu'entre elle et Gabriel, seuls subsistaient les anciens souvenirs, sans qu'aucun renouveau les eût rapprochés. De tous les mensonges ressortait un dernier mensonge, ou, du moins, un manque de sincérité, coupable aussi. Allait-elle tromper celui-là, comme les autres? Et cependant, elle n'avait rien à dire, rien à faire... Comme toujours, elle restait le jouet des événements et des vouloirs d'autrui.

Ce dernier dimanche de novembre, avec son doux soleil voilé, pareil à un sourire de malade, fut à la fois triste et charmant; les arbres sans verdure, à travers leurs branches rouillées, ouvraient des aperçus, reculaient l'horizon dans des clartés grisâtres; des jonchées de feuilles rousses encombraient les allées; et, quand passait une brise lente, soudainement émues, ces feuilles frileuses couraient vers on ne sait quel but, avec un bruit de soie froissée dans une fuite de femme. Tiède, la terre mouillée exhalait l'odeur âcre des sillons fraîchement creusés, et puis aussi des senteurs de tombeaux. Des gouttes d'eau, rythmées, tombaient, mates et lourdes, des toits sur les dalles de pierre, sur le perron, sur l'escalier.

C'était l'agonie de l'année qui commençait, tranquille, onze mois révolus. Cependant, l'hiver encore n'était que pressenti; et, si des feux clairs flambaient par les salons, les chambres — les fenêtres y demeuraient ouvertes; à travers un rai de pâle lumière, des myriades d'insectes attardés montaient et descendaient comme aux matins d'été. Dans les ouates de l'air, les voix s'assourdissaient; les claquements de fouet, les appels des rouliers sur la route voisine n'arrivaient qu'affaiblis, comme une

rumeur confuse. Un calme profond tombait d'en haut sur les êtres, les choses ; c'était la trêve, avant l'assaut des durs hivers.

Gabriel sortit de sa maison, fit vingt pas dans le jardin... Sous quelques jours, il devait quitter ce coin familier, ce décor trois fois aimé, pour regagner Paris, retrouver les grands murs, les rues étroites, les portes closes, les servitudes du monde, et les becs de gaz à la place de soleil. Puis aussi c'était la rupture des intimités douces, la séparation.

Rien n'était décidé de ce que ferait Raymonde. Depuis une semaine qu'il ne la voyait qu'en public, il ne savait plus rien de ses projets réels. Mais il se doutait bien que, d'accord avec la raison, elle jugerait l'éloignement nécessaire, ne voudrait plus reparaître que de loin en loin, redevenue une étrangère. Il irait à elle, parbleu ! N'importe ! les temps étaient finis des continuels voisinages, des deux maisons jumelles, des existences mêlées... Jacques accourait :

— Papa, v'là les amis !

En effet, ce jour-là, c'était la dernière réunion, les adieux à Croissy ; les Dombasles, Deschellerin, Falkenberg étaient attendus ; c'étaient eux que l'enfant signalait. En observation derrière la grille, il avait vu le break tourner l'avenue, au retour de la gare. Il ajoutait avec satisfaction :

— On va pouvoir déjeuner !

Comme elle traînait à ses débuts, cette journée marquée par le sort ! comme tous ces personnages, malgré les sourires de façade, les intérêts factices témoignés pour le plus petit incident, étaient, en secret, préoccupés ! Chacun distrait par une pensée fixe, une pensée de derrière la tête, chacun souhaitait ou craignait quelque chose. Ainsi que d'habitude, Mme Chantrier était présente, invitée par Lucienne avec ou sans plaisir, et, venue à regret, elle se rassurait, en disant : « C'est la dernière fois. »

Puis elle sentait peser sur elle le regard interrogateur de Falkenberg ; elle comprenait sa question muette : « Avez-vous réfléchi ? Êtes-vous décidée ? » Hélas ! que lui répondre ? Il lui était impossible d'avoir une volonté. Droit et devoir étaient pour elle deux mots vides de sens. Elle subissait la destinée.

Mme Dombasles, résolue aux suprêmes confidences, guettait l'instant où Lucienne serait seule pour lui parler enfin, l'avertir, en amie, des trahisons présentes, la faire bien souffrir et la faire crier.

Morsalines redoutait cette journée, justement parce qu'elle était la dernière ; jaloux d'Henrik, il l'avait accueilli avec une ombre au front ; il devinait aussi l'hostilité de Camille, ne doutait pas qu'elle fût renseignée ; nerveux, il l'observait, coupait ses entretiens avec Lucienne, se dressait, à tout propos, entre elles deux, fixant résolument de ses yeux courroucés, cette ennemie en arrêt, lui défendant de parler.

Devant ce manège, évident pour tous, les hommes s'inquiétaient. Mais Camille joyeuse, touchant au but, enfin en plein combat, se disait tout bas, en elle-même :

— Va, mon bonhomme, tu veux me faire peur, tu perds ton temps, l'instant viendra quand même !

L'instant vint, ou plutôt elle le fit venir. Elle se levait, vantait la douceur de cet après-midi, l'été de la Saint-Martin. « Le sab'e est sec... venez-vous un peu Lucienne ?...

Celle-ci acceptait ; toutes deux s'éloignèrent. De loin, Gabriel et Dombasles, épouvantés, les suivirent du regard. Bientôt, Lucienne s'arrêtait net au milieu de l'allée, dans un brusque arrêt, de surprise sans doute. Elle ébauchait un geste indigné, repoussait des fantômes de la main. Mais, droite devant elle, Camille secouait la tête du haut en bas, dans une mimique d'affirmation entêtée... puis, tapant du bout de ses doigts dans la paume de sa main gauche, elle devait alléguer, citer des faits, des preuves à l'appui, dire des noms, démasquer des visages...

Mais, toujours, Lucienne, reculée, accentuait son geste de dénégation, son refus de croire... Cependant, tout d'un coup, elle joignit les deux mains, dans une pose douloureuse... Un coup avait dû porter.

Et Dombasles et Morsalines, côte à côte, se comprenant sans échanger un mot, murmuraient l'un et l'autre, en parlant de Camille, en songeant à Lucienne :

— Qu'est-ce que cette vipère peut bien lui siffler à l'oreille ?

Ils eurent un soupir de soulagement : Mme Morsalines rompait l'entretien, refusait évidemment d'en entendre plus long et revenait à grands pas vers la maison ; derrière elle, Camille, déçue, dépitée, suivait plus lentement, en haussant les épaules.

— Quelle chance, c'est raté ! lâcha tout haut Frédéric.

— N'est-ce pas ?... dit Gabriel, sans avoir besoin d'explication ; mais elle recommencera... Tu ne peux donc rien obtenir d'elle ?

En entrant dans le salon, Lucienne chercha des yeux Raymonde ; celle-ci, très calme, très pâle, très triste, très veuve, causait avec Deschellerin et Falkenberg, à voix claire ; cette voix était franche ; près d'elle, à ses pieds, sur le tapis, Jacques, toujours fidèle, jouait, silencieux, avec un grand chien noir.

De nouveau, la jeune femme secouait de son front une dernière ombre ; puis elle s'assit, gracieuse, auprès de son amie ; acte de réparation d'elle seule, croyait-elle, compris.... Elle s'en voulait d'avoir douté une seconde.

En réalité, c'était l'énormité de la révélation qui l'avait rendue inacceptable. Si Camille avait dit à Lucienne : « Prenez garde, votre mari regarde Mme Chantrier d'une singulière façon, il s'occupe trop d'elle, et elle le lui rend bien », peut-être alors, la jeune femme, déjà soupçonneuse, eut avoué : « Je le sais trop », puis eut tout écouté des autres perfidies.

Mais Mme Dombasles avait été trop vite ; elle avait à peu près dit : Ma chère amie, tout le monde se moque de vous, excepté moi seule qui vous aime. Savez-vous bien ce que c'est que votre belle Mme Chantrier ? Oui et non ? Eh bien ! c'est une ancienne maîtresse de votre mari qui n'en est pas encore las, au contraire !... La preuve... »

Lucienne avait répliqué : « C'est absurde ! » et n'avait pas voulu écouter la preuve.

Camille, à part, la traita d' « idiote » et conclut : « Servez donc vos amis... c'est à dégoûter du dévouement, ma parole, mais j'aurai ma revanche ! »

Cependant, rentrée à son tour, elle s'avançait, souriante, reprenait sa place au milieu du salon, s'inclinant à droite, à gauche, prodiguant ses grâces, se plaisant à faire rayonner autour d'elle les effluves de son universelle sympathie. Mais, cette fois, sous le regard dur et railleur de Morsalines, elle ne put s'empêcher de rougir ; de dépit, assurément.

Vers quatre heures, une pluie lente commençait à tomber, tendant comme une immense toile métallique entre la maison et le jardin brouillé ; l'air, chargé d'eau, fraîchit ; le crépuscule devança son heure. Alors, les fenêtres closes, les lampes allumées, tout le monde se rassembla dans la bibliothèque, autour de l'immense cheminée où flambaient et rougeoyaient deux bûches de Noël.

La bibliothèque ou cabinet de travail de Morsalines était une

vaste pièce très haute aux plafonds écussonnés. Appliqués aux murailles, des rayons d'ébènes, vitrés par étages symétriques, supportaient dix mille volumes.

Désœuvrés, trouvant l'heure longue, les hommes s'approchaient instinctivement des livres ; au hasard, chacun tirait un volume, remarquait une date, parcourait une page, remettait l'exemplaire et passait à un autre ; les conversations s'isolaient.

Falkenberg, de sa voix rauque, disait à Deschellerin :

— Je n'ai jamais ouvert une bibliothèque sans un certain respect craintif ; il me semble chaque fois que les idées qui dorment là, réveillées brusquement, s'épandent alentour ; que des âmes pressées s'envolent...

Mais, à l'autre bout de la pièce, la voix grave de Raymonde répliquait à quelque phrase précédente par une parole de désillusion :

— Qu'importe la beauté éphémère ?

Et aussitôt Lucienne, de sa voix chantante :

— C'est amusant tout de même, pour aussi peu qu'il dure, d'avoir un bel habit.

Elle éclatait de rire, redevenue joyeuse, ranimée par la flamme, rassurée par la sécurité du foyer... Elle avait laissé au dehors, dans les brumes d'automne, ses vilains soucis, s s mauvaises suspicions...

D'ailleurs, on partait le lendemain pour Paris ; c'était fini quand même, les voisinages sincères ou suspects, les dernières aventures ; c'était fini ! Bientôt elle vivrait seule avec Gabriel, avec Jacques : le petit hôtel de la rue Fortuny, refuge, port tranquille, ne pouvait contenir que des hôtes intimes, le père, la mère, l'enfant.

Puis c'était Dombasles qui, tenant dans les mains les Mémoires de Casanova, interrogeait, demandait ce que doit souhaiter un artiste de race : ou une existence éclatante, avec une œuvre grise — ou une existence terre à terre avec une œuvre éclatante ?

Et, Morsalines, solide sur ce terrain, imbu d'idées précises, répliquait d'abondance, heureux d'échapper aux réalités par des phrases de rêve :

— La vérité, c'est être lord Byron et de se raconter ; d'être beau, riche, noble, privilégié, surhumain ; de porter le génie dans une enveloppe idéale ; de prodiguer sa grande âme à travers des yeux sublimes ; d'être orgueilleux deux fois, par l'inspiration,

par l'amour; d'avoir fait *Child Harold*, d'en être le héros; d'avoir tiré de ses visions personnelles *Manfred, le Corsaire;* et d'avoir eu réellement, attaché à sa suite, le page aux cheveux blonds, la femme uniquement femme pour lui seul, vivant, mourant pour lui, — puis de finir en soldat, pour la liberté d'un peuple, dans une apothéose, après avoir incendié le bûcher de Shelley !...

Deschellerin reprenait :

— Plus grand peut-être, si moins resplendissant, le rôle des chercheurs scientifiques qui tentent d'arracher leur secret aux mystères, préparent le progrès qu'ils ne verront pas, posent la première pierre de l'édifice, abri des générations futures. Il y a le beau, il y a le bien; quoi qu'en ait dit Platon, ils ne vont pas toujours ensemble. Je préfère le bien...

— Vous êtes orfèvre, monsieur Josse ! interrompait Morsalines d'un ton vibrant. Ne cherchons pas à donner de premiers prix aux grandes figures de l'humanité. Saluons les glorieux, les obscurs ; tous ceux qui ont marché en avant de leur temps ; tous ceux qui ont agrandi le cercle de la pensée, tous ceux qui ont entrepris l'escalade des cieux...

Puis encore, un instant plus tard, la conversation ayant sauté ailleurs, comme Jacques s'endormait sur un tapis, la tête appuyée sur le dos de son chien couché aussi et qui restait scrupuleusement immobile, on en vint à parler de l'âme obscure des animaux, des chiens surtout, de leur tendresse intelligente, de leur foi absolue, de leur confiance illimitée dans l'homme. De nouveau, Morsalines s'écriait :

— Certes, ils nous entendent. Ils vont droit à ceux qui les aiment, ils devinent cela. Et, dans leur maître, ils voient leur dieu, capable de tout, à qui tout est possible... Que de fois mon chien ne m'a-t-il pas prié, de ses bons yeux dévoués, compréhensifs, d'arrêter la pluie qui l'ennuyait ou les coups de tonnerre dont il avait peur !... Les imbéciles nient cela... leur esprit se révolte à l'idée que les bêtes pensent... Pauvres gens... Tout est beau qui souffre et qui aime, et nos frères d'en bas n'en sont pas moins nos frères.

A son tour, Falkenberg — debout devant la porte-fenêtre, soulevant le rideau et contemplant l'au-dehors irrité, balayé de tempête, le ciel roux, chargé de nuages noirs, échevelés au vent — traduisait son impression présente :

— Les ciels ne sont jamais les mêmes depuis la création.

— Malgré la multiplicité des jours, des heures, un ciel ne s'est jamais répété identique dans sa forme, ses couleurs, ses nuées — ou peut-être une fois. C'est ainsi que l'autre soir, à considérer un couchant de soleil auguste, je ne sais pourquoi, j'ai songé brusquement à César. D'où me poussait cette idée baroque, inexplicable ? J'ai conclu que, jadis, dans les Gaules soumises, César avait dû longuement contempler un ciel semblable, le même ciel, ce ciel-là, dont l'image renouvelée gardait le magnétique reflet des prunelles de l'Imperator.

— Poète ! cria Frédéric, et poète du Nord, aggravation !

Ainsi, ils dépensaient les heures, dans une atmosphère tranquille, à de philosophiques bavardages qui endormaient les passions, permettaient à chacun de montrer un peu de soi ; qui, partant, amusaient tout le monde.

— Qu'est cela ? fit encore le Suédois revenu à la bibliothèque et montrant un amas de papiers jaunis — des manuscrits ?

— Les miens, dit Gabriel... du moins les plus récents... les autres furent brûlés... dans un incendie...

A ces mots, fatalement, il regardait Raymonde qui, elle aussi, inconsciente, s'était tournée vers lui. Mme Dombasles se levait aussitôt, admirative et flagorneuse :

— Oh ! mon cher maître, montrez vos manuscrits... c'est si intéressant de voir votre pensée dans sa forme première !

Complaisant, oublieux déjà, Morsalines apportait les papiers sur la table, sous la lampe haute, en pleine lumière, au milieu de la pièce intime, devant ses amis. Tous se groupèrent. Il expliquait :

— Voici le manuscrit de l'*Abîme*, dernier en date ; celui-là, c'est l'étude parue, il y a deux mois, à la *Grande Revue*... du moins c'est la copie, exécutée par Lucienne et Mme Chantrier... qui a bien voulu nous aider... C'était pressé.

Camille se baissa, sans doute intéressée, et observa les écritures.

Allumé de gloriole, l'auteur continuait :

— Voici d'autres essais, toujours pour la *Revue*... Ce gros paquet, c'est *Force et Morale*.

— Et ce grand cahier blanc ?... interrogea Lucienne, je ne le connais pas.

Morsalines avait gardé le « grand cahier blanc » sous son poing fortement appuyé ; il répondit vivement :

— Si, tu le connais, c'est une copie de l'*Instinct*, c'est très vieux... il était resté chez l'éditeur, ce n'est pas écrit de ma main, ça n'a pas d'intérêt pour vous.

— Tout ce qui vous touche nous intéresse, cher maître, insinua Mme Dombasles... L'*Instinct* est un chef-d'œuvre... quel gros cahier !... que de travail !

Et, ce disant, elle avançait les doigts négligemment, attirait le manuscrit. Gabriel ne résista point. La relique lui semblait moins sacrée à présent, et il était si loin de prévoir...

Camille, d'un coup d'œil, consulta une page au hasard. Elle ne sourcilla pas, dompta ses nerfs, mais une joie féroce lui fit bondir le cœur. D'un geste lent, précis, au milieu de la table, elle étalait le cahier blanc; puis, dans la copie que Morsalines avait désignée comme le travail de Raymonde, prenant un feuillet détaché, elle le plaçait sur la page droite du cahier, en regard de la page gauche. Alors, elle recula sans mot dire, cligna des yeux pour mieux juger l'effet et fit un signe à Lucienne.

Alentour, tous saisirent la manœuvre, comprirent la révélation foudroyante, le péril inéluctable, le drame immédiat; tous frémirent. Dans une stupeur, un lourd silence pesait. La même pâleur endeuilla les visages; les souffles étaient courts. Raymonde, éperdue, déjà courbée, se réfugia dans l'ombre; elle songeait à fuir, ne l'osait pas.

Invitée par les yeux ironiques et triomphants de son amie, Lucienne, sans rien pressentir encore, considéra distraitement les deux pages. Soudain son regard devint fixe, elle tressauta... Et, tout de suite tragique, convaincue, désespérée, elle criait :

— Ah çà !... je ne rêve pas ?... non !... Je vois ! Je crois ! Je sais !... On me l'avait bien dit... mais regardez, vous tous, c'est la même écriture !

Tous baissaient la tête, excepté Camille, exultante; tous se taisaient, s'avouant complices. La pauvre femme reprit dans un sanglot :

— Gabriel ! parle donc !... Parle au moins... dis que ça n'est pas vrai !... Il y a si longtemps que je crois en toi, je te croirai encore...

Gabriel, atterré, ne répondit pas. Alors Lucienne chercha des yeux son ennemie : Raymonde; l'entrevit réfugiée dans son ombre, s'exaspéra de l'aveu de sa honte. D'un coup violent, elle décoiffait la lampe de son large abat-jour; et la clarté grandit,

envahit la pièce, accusant les attitudes, confessant les visages.

— Et vous ? vous ! que faites-vous ici entre mon mari et moi ? mon mari que vous me volez un peu à chaque heure !... Vous que j'aimais, hélas ! que je traitais en sœur, qui abusiez de ma confiance !... Infamie ! je suis donc deux fois trompée !

Le mari ne s'était pas défendu, l'amant fit tête. Gabriel prononça :

— Lucienne !... par pitié... tu ne peux pas savoir... Je te dirai tout... tu verras... Ne juge pas, ne condamne pas surtout, sans entendre, d'après les apparences...

Mais l'épouse, blessée à mort, éclatait d'un rire strident, funèbre :

— Les apparences ? La maîtresse de mon mari chez moi, à toute heure, à ma table, installée, apparence ?... Vous oserez peut-être vous réclamer de droits anciens... Gabriel Morsalines il ne fallait pas m'épouser... De toutes les façons, vous restez indigne... Je me donnais entière, moi, et je n'aimais que vous !

Sa voix avait faibli aux dernières paroles ; mais aussitôt, elle reprenait de nouveau, vibrante, ironique, fouettée de colère :

— Ah ! je comprends que M. Falkenberg se soit si bien trompé entre nous deux ; c'est clair ! Et tant d'autres choses encore que je comprends aussi ! Trahison ! j'étais seule...

(Elle se tournait vers Deschellerin sombre, Falkenberg morne et Frédéric navré.)

... J'étais seule, et vous tous qui veniez à moi, les mains tendues, avec des mots d'amis, vous saluiez cette autre... Pas un !... Messieurs, les hommes sont lâches ! Merci, Camille !

Puis, marchant lentement vers Raymonde qui reculait tremblante, elle l'attaquait en face. C'était le duel direct de l'épouse et de la maîtresse ; la femme blonde contre la femme brune ; les yeux bleus foudroyaient les yeux noirs :

— Vous, sans doute, c'est votre métier que vous avez fait, une fois de plus ? C'est bien simple et vite réglé avec vous... Sortez, je vous chasse !

Raymonde, droite, les bras tombés, les yeux clos, écoutait livide, immobile, sans un tressaillement sous l'outrage. Elle achevait son calvaire ; seulement, de ses yeux clos découlaient des larmes lentes qui ne s'arrêtaient plus. Lucienne, la main tendue, répéta : « Sortez ! »

Mais Gabriel bondit... Entre les deux femmes également

aimées, il prenait le parti de la plus malheureuse; de l'insultée, contre l'insulteuse.

— Lucienne! taisez-vous! Je ne souffrirai pas!...

Courbée vers lui, dans une attitude de bravade et de défi, elle ramassait la phrase :

— Vous ne souffrirez pas?... Je dois me taire?

Gabriel l'interrompit :

— Oui!... mais vous ne savez pas qui est Raymonde!

— Assez!

— Vous ne pouvez pas savoir... Vous êtes impitoyable... Elle a été folle, folle huit ans! C'est une revenante, un fantôme que j'accueillais...

— Mensonge! Le fantôme est bien vivant... Puisque madame reste, je suis de trop... Jacques!

A cet appel, Jacques, tiré de son sommeil, étonné, s'approchait de sa mère... Elle, si douce d'habitude, lui paraissait étrange. L'éclat des voix le surprenait aussi.

Lucienne s'empara de son fils, et le poussant vers son père :

— Nous, nous sommes deux, — choisis!

Mais l'enfant apercevait Raymonde, son amie, voyait sa pâleur, ses larmes, le tremblement de ses mains; il se dégageait, courait à elle, se jetait dans sa robe en criant :

— Je ne veux pas que tu pleures!

— Toi aussi! gémit Lucienne en tombant sur une chaise; et elle sanglotait.

Soudain un cri rauque déchira l'air. Tous frissonnèrent, tendirent la face vers cet autre drame. Raymonde, renversée contre un mur, hurlait comme autrefois au temps de sa folie; comme autrefois, spasmodique, elle rejetait le buste en arrière, le bras gauche levé et replié en angle droit, couvrant les yeux, protégeant le visage, dans cette pose naturelle à l'enfant qui a peur; et sa plainte rauque, lugubre, sauvage, continuait toujours. C'était le *geste*, l'affreux *geste*, le *geste* retrouvé.

— Le *geste!* folle! cria Gabriel qui s'élançait.

Aussitôt, Raymonde accentuait le *geste*, redoublait sa clameur, frénétique... Et l'amant, à bout de forces, s'abattait sur un meuble :

— Ah! c'est vrai!... elle ne me reconnaît plus... Tout recommence; elle me hait à présent, elle aussi... Tout le monde me hait!

Puis, à Deschellerin, à Falkenberg, oubliant sa jalousie, ses craintes, il jetait :

— Deschellerin, c'est ton heure! — et toi, Henrik, va donc à elle, toi qui l'aimes *aussi*.

— Encore! criait Lucienne, redressée dans les bras de Camille... C'est trop... Adieu!

Il se plaçait devant elle.

— Reste! je te dis : reste! ou prends garde de pleurer demain!

Et, tenant sa femme par le poignet, il se tournait encore vers sa maîtresse :

— Henrik... Deschellerin... dites-lui... Ah! grand Dieu! je suis fou à mon tour...

Mais déjà Deschellerin et Falkenberg soutenaient Raymonde; le médecin disait bas au Suédois :

— Ce retour de folie me paraît impossible... je suis plus que surpris... N'importe, emmenons-la d'ici...

— Oui, emmenez-moi, murmura rapidement Raymonde.

Par la porte, ouverte sur le jardin noir, dans l'ombre rayée de pluie, Morsalines, éperdu, effondré, le genou plié, les mains tendues, vit disparaître l'image de sa jeunesse, Raymonde, la fille pâle, sérieuse, aux yeux bruns striés d'or... Elle s'en allait, de nouveau démente, emportée par ses amis, inconsciente, sans regarder en arrière... son cri seul s'attardait, restait vibrant dans les oreilles : tel fut son adieu.

Quand elle se trouva chez elle, loin des *autres*, Raymonde se redressa soudain, cessa son cri, rompit son geste, se dégagea doucement des bras de Falkenberg, de Deschellerin, et, de sa voix naturelle, seulement brisée, elle expliquait :

— Oui, c'est encore un mensonge, mais c'est le dernier, car c'est aussi le dénouement... le seul possible... Qu'IL me croie folle, il m'oubliera. Il a sa femme — et son enfant.

Les deux hommes, en silence, s'inclinèrent devant l'éternelle sacrifiée. Après une longue pause, Deschellerin interrogea :

— Alors, que comptez-vous faire?

Elle répliqua d'une voix froide, décidée inexorablement :

— Mon docteur, quelques jours, vous me rendrez chez vous mon ancienne chambre. Je serai bien là... Pour tout le monde, je suis folle... Dans dix ans, vous pourrez, si vous voulez, LUI dire la vérité.

— Bien, répondit Deschellerin... En effet, de la sorte, tout pa-

raîtra vraisemblable ; d'ailleurs, je ferai mentir la science... Parfois, les mensonges sont utiles ; parfois aussi ils sont sublimes, vous venez de le prouver. Venez chez moi.

— Mais plus tard ? demanda Falkenberg... plus tard ?

— Plus tard, répliqua la pauvre femme comprenant l'arrière-pensée du Suédois... plus tard, je disparaîtrai, comme il est nécessaire... J'irai très loin... ici ou là, n'importe !

Henrik lui tendit les deux mains.

— Je vous répète ce que je vous ai dit déjà... je vous offre, sans rien rêver pour moi, une patrie, une famille, la vie régulière, l'estime de tous, la paix, après l'orage.

— La vie régulière, l'estime de tous, la paix, enfin !... murmura Raymonde... C'est tentant, savez-vous, mon ami ?... Eh bien... *peut-être !* Mais laissez-moi pleurer...

Deux mois ont passé. Vers le milieu de janvier, aux premiers jours de l'année nouvelle, un petit omnibus de chemin de fer cahotait, sur la route chargée de neige ancienne, en creusant un double sillon jaune. Il s'arrêta devant cette maison de Croissy où celle qu'on appelait Mme Chantrier avait vécu six mois, naguère, au temps des feuilles et des fleurs. Falkenberg en descendit le premier, puis Raymonde après lui. La servante massive, à l'air simple, accourait ouvrir la grille.

— Ah !... Madame !...

Falkenberg coupait aussitôt l'abondance prévue des phrases larmoyeuses.

— Tout est prêt ?... Les malles... les bagages ?...

— Oui, monsieur, tout est prêt. C'est donc vrai, alors, madame, vous nous quittez ?

— C'est bien vrai, répondit Raymonde... trop vrai !

— Vous reviendrez, au moins ?

Elle secoua la tête, puis avec une décision triste :

— Non ; jamais !... Entrons, Henrik... Finissons vite. Je souffre *plus*, ici !

— Vous avez eu tort de venir... Je vous l'avais dit : « A quoi bon ? »

— Non, il faut dire adieu aux choses comme aux êtres — aux choses, plutôt, à défaut des êtres — puisqu'il n'y a que les choses auxquelles je puisse dire adieu !

Derrière eux, la voiture tournait l'allée et venait stationner au

bas du perron. Ils pénétrèrent dans la maison. Sous leurs voix elle résonnait, démeublée et déserte, avec un bruit de cathédrale troublée dans son silence. Au rez-de-chaussée, dans l'ancien salon, des malles s'alignaient, étroites et longues, pareilles à des cercueils ; puis encore, des caisses de bois blanc, de grands paniers d'osier encombraient le vestibule. La tristesse des départs s'aggravait du jour noir et du grand froid lugubre. La servante, flanquée de deux femmes inconnues, expliquait avec véhémence :

— Nous avons tout rangé, selon les ordres de madame ; ici, le linge ; là, les robes... Cette malle... cette caisse...

— C'est bien ! Voyez, Henrik, dit Raymonde oppressée ; cette maison me glace et me pèse aux épaules. Faites tout charger, tel quel... Qu'importe ?

Elle sortait, s'échappait. Debout, sur le perron, elle considéra l'alentour.

A travers les branches effeuillées des arbres d'aspect mort, tout noirs d'humidité, se découvrait, entière, la maison voisine... *leur* maison.

Sous le vent âpre, un écriteau se balançait sur la façade :

« A VENDRE »

Tout le monde s'en allait. La terre était maudite.

Invisiblement attirée, par élans, coupés de reculs, Raymonde s'engagea dans la neige et s'approcha. En vingt pas elle se trouvait devant le petit mur — réel et symbolique. Comme une bande de loups les souvenirs hurlaient dans le bois mort. Elle frissonna. Par-dessus les pierres basses, démantelées, elle apercevait, dans toute son étendue, le jardin hanté. A chaque détour d'allée, une vision passante ; sur chaque banc, un fantôme assis racontait son histoire. Une désolation morne, irréparable, emplissait l'ambiance ; le désespoir avait chassé les hommes ; l'hiver avait chassé les oiseaux.

Raymonde s'attardait ; heureuse de souffrir encore, de faire partie intégrante de cet ensemble halluciné, une dernière fois...

Ces deux derniers mois, elle les avait vécus dans la *Maison Deschellerin* où elle avait retrouvée l'ancienne chambre des huit ans de stupeur ; ces huit ans qu'elle était, à présent, réduite à regretter, comme une halte d'insensibilité à travers un voyage éternel d'éternelles douleurs. Dans cette chambre, elle s'était re-

cueillie, constatant, avec un frémissement de vague effroi, combien facilement son corps s'y pliait aux vieilles habitudes, s'installait naturellement aux meubles familiers. Alors pourquoi pas l'âme ? Maintenant, consciente, ultra-consciente au point de souffrir physiquement dans chaque fibre, moralement dans chaque pensée, elle cherchait à percer la nuit de son mystère, à démêler par l'analyse, les éléments de ses jours de folie. Elle se disait :

— L'an dernier, à cette époque, j'étais là, appuyée à la barre de cette même fenêtre, les yeux évidemment fixés sur ce même décor, sur ce même ciel gris... Eh bien, que pensais-je alors ? N'était-ce vraiment rien, le néant, la nuit... ou bien, avais-je peut-être des visions très douces, des extases grandioses, des approches du vrai, dont, à présent, comme un chloroformé de la veille, je ne me souviens plus ? En ces temps-là, ma chair était tranquille... et pourtant mes cheveux ont blanchi, comme dans des épouvantes !

Ainsi, elle occupait son esprit à des rêveries dangereuses, avec cet indéfini mais renouvelé désir de retomber soudain à ses gouffres d'oubli.

Et donc, là, elle vécut recluse, folle pour tout le monde, excepté pour ses deux derniers amis, son docteur et Henrik. Mais elle leur avait défendu de jamais prononcer le nom de Gabriel. Elle ne voulait plus rien connaître de lui ni des siens. Les deux hommes obéissaient, la jugeant inflexible, et raisonnable dans cette inflexibilité. Du moment que la scission devait se faire, mieux valait qu'elle fût immédiate, sans recul, sans arrêt de sensibilité.

Elle qualifiait ainsi ce séjour passager à Neuilly : « Mon stage d'exil. » Car, peu à peu, elle transigeait avec cette solution d'un départ définitif, sans pensée de retour ; elle souhaitait de disparaître, sans bruit, à tout jamais, comme une pierre dans l'eau. Ce que les autres feraient derrière elle, après elle, ne l'intéressait plus. Pour tous elle avait été l'obstacle, le trouble-fête, le fantôme, l'ennemie ; elle se supprimait, si lasse d'être excédante ; elle aimait encore son amant, sans doute, mais d'un amour qui se faisait lointain, où une sorte de pitié dédaigneuse remplaçait, à l'épreuve, la ferveur dévouée, l'admiration tendre. Sur elle-même, elle avait assez pleuré ; elle détournait son âme des scènes d'autrefois ; son propre personnage l'obsédait... Elle s'en dégageait, à grand effort de volonté. Dans sa conscience, perturbée quelques heures, une certitude, de nouveau, s'établissait, souve-

raine. Elle était malheureuse et n'était point coupable. Mais le malheur, en certaines occurrences, vous rend à charge, vous rend odieux et vous laisse condamné.

Elle se consolait encore à l'idée que, dans dix ans, elle serait vieille. Elle espérait, de ce terme, un renouvellement de tout son être ; elle aspirait à cette époque où elle pourrait envisager l'existence avec des yeux changés et des appréciaiions neuves. Puis, enfin, elle se disait, en suprême argument, qu'il est stupide, après tout, de se faire tant de peine pour une seule pauvre petite âme, vacillante dans un peu de méprisable chair. Des millions d'êtres, avant elle, avaient gémi comme elle, autant qu'elle ou plus qu'elle, et l'événement n'en avait point été assez considérable pour que la mémoire en fût, après eux, demeurée. Petite aussi la terre et si brève l'heure présente, devant l'espace, devant l'éternité !

Durant de longues soirées, entre Falkenberg et Deschellerin, elle les étonnait par son calme, sa résignation ; car, ils le voyaient bien, ce n'était point un rôle, une attitude qu'elle s'imposait ; le renoncement était sincère ; ce qu'elle paraissait en surface, elle le restait aux tréfonds. Comme elle le répétait volontiers : Elle en avait assez d'elle-même et tentait tout pour s'oublier. Elle y réussissait. Elle ne risquait plus d'allusion au passé, parlait rarement du présent, parfois de l'avenir. Elle interrogeait le Suédois sur son pays, les caractères, les coutumes des habitants. Il en concluait, avec raison, que par degrés, un peu plus chaque jour, elle se décidait à le suivre *là-bas*. Il se réjouissait à cette perspective ; espérant qu'après trois ou quatre ans, Raymonde, au cœur cicatrisé, reconnaîtrait et récompenserait, enfin, sa patiente tendresse. Jacob, fils d'Isaac, avait attendu Rachel deux fois sept années ; il imiterait Jacob. Et il se bercait de cette imagination : un suave amour d'automne, avec des cheveux blancs, dans un décor de neige, de brume, au pays de silence et de mélancolie.

Un soir, enfin, Raymonde avait parlé.

— Mes amis, je suis résolue, et j'ai réfléchi. Mon pauvre Deschellerin, mon cœur s'alarme, une fois de plus, à l'idée de vous quitter pour toujours ; mais il est, n'est-ce pas ? des maux nécessaires... Falkenberg, je vous rappelle vos sérieuses paroles et vous prie de les répéter. Vous m'avez offert votre patrie, à moi qui serai sans patrie ; votre famille à moi qui n'ai jamais eu de famille ; votre protection, à moi qui suis sans appui. Dans votre

pays, je vivrai obscure, effacée, sûre de votre amitié *qui ne changera pas*. Je vieillirai, sans de nouvelles tortures, mille fois heureuse, par comparaison, si j'ai réellement obtenu le repos. Est-ce bien cela que vous m'avez offert, que vous m'avez promis ?

Henrick prononça, de sa voix grave :

— C'est cela ; rien d'autre. J'emmène une sœur malade, et je lui donne des frères qui la consoleront, s'ils ne la peuvent guérir.

Alors, devant Deschellerin pensif, Raymonde mit sa main dans celle du Suédois.

— Nous partirons avec l'année nouvelle... Il faut que tout soit nouveau.

Mais ce dernier jour, tandis que l'on chargeait les malles sur la voiture, par ce morne jardin, trempé des pluies d'hiver, droite dans son long manteau de voyage boutonné jusqu'au col, la dernière minute, déjà en fuite, en route pour l'exil, elle se livrait, victime involontaire, à une suprême fantasmagorie. Demain, elle serait si loin, si détachée, si étrangère... Elle pouvait, un instant et sans crainte, affronter le passé. Elle l'évoquait avec une terreur complaisante. Oui, tout parlait, chantait ou pleurait, récitait une page de l'histoire secrète de son cœur. Là, *ils* avaient vécu, tous — pendant quatre mois excessifs, exceptionnels ; pour elle, ces quatre mois, temps si bref dans le temps, prenaient par la multiplicité, l'intensité des passions provoquées ou ressenties, des proportions de cycle considérable, où se seraient débattues des existences sans nombre, en proie à mille tribulations.

Elle revoyait, endeuillé par l'hiver, le décor familier des récentes intrigues, chaque coin rappelant une scène de comédie, hélas ! d'abord, — de drame, hélas ! encore, après !

C'était par cette pelouse aujourd'hui dévastée, jaunie, brûlée de gel, que, sous le soleil de juillet où flambaient ses cheveux d'or, Lucienne, pour la première fois, lui était apparue, l'épouvantant déjà par la gloire aveuglante de son incomparable beauté.

Le mur, *le petit mur*, surtout, attachait, retenait ses yeux réminiscents ; une particulière angoisse crispait sa lèvre tremblante ; car le rire de Jacques et ses appels joyeux lui sonnaient aux oreilles ; c'était le seul côté frais, intégralement pur, de sa mauvaise aventure, le seul qu'elle pût regretter sans honte, noblement.

Jacques ! Sous ce tilleul, à présent spectral — alors empanaché dans un murmure de feuilles — on installait son lit, quand il

était malade... Il s'endormait en lui tenant la main... Pour lui, elle était *la Dame;* jusqu'au dernier moment, il l'avait défendue !... Oh ! ce souvenir-là, ce seul, elle l'emporterait intact, sacré; il vivrait autant que sa pensée ! S'il est un Dieu pour écouter les prières, Jacques serait heureux...

Ce banc, dans ce carrefour, encore une station mémorable de son calvaire. Là, un soir affreux dans sa douceur, tragique dans sa sérénité, il lui avait fallu entendre Lucienne proclamer la gloire des amours légitimes, et chanter, exultante, le Cantique des Cantiques de l'épouse comblée... Et c'était ce soir-là que, vaincue, elle avait failli.

Partout, dans chaque allée, par les nuances diverses des heures, Gabriel passait, soit triste, inquiet, amer, dans son désir déçu; soit brûlé jusqu'aux moelles des fièvres exténuantes qui la brûlaient aussi.

Et la maison, la maison pleine de faits, de mots, de gestes, si proches dans les hiers qu'ils semblaient se voir, s'entendre encore; les soirées lentes sous la lampe; l'intimité, cette participation à la vie régulière... quand elle était l'amie de Lucienne... la maison synthétique contenait tout cela. Elle était à vendre; dans la saison des fleurs, des étrangers viendraient et leur grosse gaieté chasserait les fantômes.

Elle songeait ainsi, les pieds dans la neige, insensible au froid; doucement, autour d'elle, une brise humide se leva; un long chuchotement, de commisération sans doute, emplissait le jardin, las arbres moribonds, le taillis sans mystère... Puis, accourues de partout, pour aller au hasard, les feuilles rouillées, les feuilles mortes, tourbillonnèrent en hâte, comme si, elles aussi, subissaient des destinées.

Et, véridiquement, ce mouvement des choses ne fut pas inutile, s'il ne fut pas, — qui sait? — intentionnel... Sous une bordure de buis, à trois pas, dans un coin, laissé vide par la déroute des feuilles, Raymonde aperçut, tout d'un coup, un très petit objet qui la fit tressaillir. Elle s'élança, s'en saisit avidement. C'était une balle d'un sou, crevée, rongée d'humidité, perdue depuis des mois; une balle de Jacques, un souvenir tangible, en même temps qu'un symbole. N'était-ce pas en courant après un jouet semblable qu'il était, un matin, tombé entre ses bras? Elle avait été le trait d'union entre les deux maisons, le premier prétexte et le premier appel, cette chétive pelote de laine entourée de peau

blanche; mais surtout, elle représentait Jacques lui-même, avait tenu dans sa main, l'avait amusé un jour.

Raymonde essuya la balle et la glissa dans la poche de son manteau. Malgré son orgueil, l'énergie de sa volonté, son sincère désir d'oubli, la pauvre femme emportait dans son exil un peu de son passé, matérialisé dans un jouet d'enfant.

A ce moment, sur le perron, la voix d'Henrik retentit :

— Tout est prêt... et c'est l'heure.

Raymonde ouvrit démesurément ses yeux bruns striés d'or, les emplit d'une vision suprême, y fit tenir l'horizon, les êtres, les choses, le passé, le présent; résuma ses douleurs en une douleur dernière, mit dans l'air un baiser qui s'adressait à tous... et s'enfuit en courant vers la voiture où s'étageaient ses malles, pareilles à des cercueils.

Sur un ordre jeté par Falkenberg, la voiture partit aussitôt, heurtée, cahotée, bruissante, brisant le rêve... Mais longtemps, l'Exilée put voir encore, sur le seuil de son ancienne maison, la grosse servante massive qui, par dévouement animal, bonté instinctive, candeur plébéienne, pleurait de grosses larmes en agitant les bras.

Maurice Montégut.

O MON PASSÉ [1]

(Suite et fin.)

XXII

MOSSIEU POTASSE

L'autre jour, en compagnie de mes deux garçons, j'ai visité ce collège où l'on m'a instruit. La grille est encore peinte dans le ton d'autrefois; seules, les briques roses sont un peu ternies et les platanes des quatre cours ont élargi leur ombrage.

Comme nous entrions d' « autorité » par la porte du petit collège, la concierge est sortie de sa loge assez brusquement. Elle nous a interpellés avec méfiance, car il y avait de l'embarras dans mon attitude.

Je ne pouvais lui répondre.

— Je viens voir Monsieur le Proviseur...

Elle m'aurait crié :

— C'est par l'autre grille...

Eh! comment lui avouer que j'étais un revenant, que je souhai-

(1) Voir les numéros des 10 et 25 octobre, 10 et 25 novembre, et 10 décembre 1896.

tais de retrouver mes traces dans ce monde des écoliers, dont je suis sorti pour toujours ?

Si vous avez des garçons, si la pioche, qui fait des décombres avec nos chers souvenirs, n'a pas encore effacé l'école où, sous la férule, vous avez lu les livres nourriciers, je vous recommande les émotions de ce pélerinage. C'est une joie si mélancolique de dire à ses fils :

— Voyez-vous, c'est sous cette cour vitrée que se dressait l'estrade; c'est à cette place que j'étais assis, quand, pour la première fois, on a jeté mon nom aux spectateurs de la distribution de prix. Quelque chose d'inouï m'a traversé à cette minute, un frisson que je n'ai retrouvé jamais... Ce n'était pas de l'orgueil, c'était l'ivresse de l'honneur, la joie de revenir vers mes parents avec mon laurier sur la tête. A eux, je leur laissais l'ambition, les rêves. Je ne débordais que du bonheur de leur avoir donné du plaisir.

Après, nous avons ouvert la porte des classes, que j'ai traversées dans un cycle de sept années roulant devant moi, — comme une boule de neige, — mon savoir tous les jours accru. J'ai reconnu, un peu jaunies, encore luisantes, les cartes qui pendent aux murailles; mais c'est vainement que, sur les tables, j'ai cherché les initiales, les hiéroglyphes que ma génération avait laborieusement sculptés avec la pointe de ses couteaux. Quelque proviseur iconoclaste a passé par le vieux lycée. Il a fait courir sur nos délicates sculptures l'outrage des rabots. Les encres renversées ne suivent plus un système de canaux ingénieux qui rappelaient les travaux de Sésostris dans le delta du Nil. Est-ce que les écoliers d'aujourd'hui sont plus disciplinés que ceux d'autrefois, ou bien seraient-ils tous devenus des petits « struggles », si pratiques que, dans l'art des inscriptions, où nous fûmes des maîtres, ils méprisent un souci naïf de l'éternel ?

J'ai interrogé là-dessus mes anciens « labadens ». Comme moi, ils ont gardé le culte de ces années défuntes. Nous conservons en commun le souvenir d'enfantines comédies, dont les personnages ont l'invariable masque des marionnettes italiennes. Il y a Machin qui disait leur fait aux « pions », et nourrissait, pour la retenue, le dédain que les deux Ajax professèrent pour les lances troyennes. Il y avait Chose, le gommeux, qui portait un monocle dans son œil, une chevalière à son petit doigt. Il y avait le « père » Bourdel qui nous frictionnait les reins avec sa canne ; le « père » Linotte

qui nous faisait recopier à tout propos le tableau des verbes en « mi ». Il y avait le « père » Doudain, qui caressait ses favoris comme des chats de lait, et qui, tous les ans, narrait la même histoire de brigands à l'époque des vacances de Pâques ; il y avait Julot, le normalien dernière manière, qui disait d'un air hypocrite : « Maintenant lisons un peu de Bossuet », et qui déballait de sa serviette la *Fille Élisa*. Il y avait le « père » Ducoutil, qui nous crachait son asthme à la figure sous couleur de nous enseigner l'histoire naturelle. Il y avait... il y avait... il y avait surtout le « père » Potasse qui domine toute cette théorie de maîtres, bons ou mauvais, chers ou honnis, par sa stature colossale et par l'ampleur de ses ridicules.

Six pieds de haut, un crâne à deux fronts, disposés comme dans les médailles de Janus, des joues bombées et luisantes ainsi que des pommes d'éclat, un abdomen en saillie qui refusait de s'approcher des tables, — tel le père Potasse régit pendant quarante ans des générations d'apprentis calculateurs.

Comme si ce géant avait eu conscience du comique dont la nature l'avait gratifié, il travaillait à le mettre dans tout son effet par les originalités de son costume. Un chapeau d'une forme inconnue le coiffa du berceau à la tombe. Une redingote cuisse de nymphe, qui semblait découpée dans une couverture de la *Revue des Deux Mondes*, l'enveloppait ainsi qu'un « douillon ». En toute saison, il emportait avec soi sa canne et son parapluie. La rapidité de sa marche déblayait devant lui les trottoirs ; les gens s'effaçaient avec inquiétude comme sur le passage d'un pachyderme.

Cet homme, ainsi bâti, avait réduit l'enseignement des nombres en une série de cantilènes et de gesticulations automatiques. Il psalmodiait les théorèmes sur le ton des « complies » avec le secret espoir de nous les mettre, au moins, dans l'oreille et de nous les faire réciter, les jours d'inspection générale, comme les dévotes en usent avec le latin des psaumes. Pour les ignares — hélas ! j'étais de ceux-là ! — il avait rimé des formules qui survivent encore dans ma mémoire à l'effondrement de la géométrie dans l'espace sur les surfaces planes.

C'étaient des distiques dans ce goût :

Carré de l'hypothénuse :

Que sur l'hypothénuse un carré soit construit,
Les deux autres côtés vaudront autant que lui.

Parfois, la verve poétique du père Potasse, s'élevait jusqu'au quatrain libre :

Le volume de la sphère
Est égal, quoi qu'on puisse faire,
Aux quatre tiers de Pi R trois (π R 3),
Qu'elle soit en fer ou en bois.

Pour les irréductibles qui résistaient à la psalmodie des théorèmes et au charme de cette poésie, le père Potasse tenait en réserve une dernière méthode de persuasion : l'extraction d'une racine carrée (175, si cela vous plaît), avec vingt zéros à la file.

— Et il faudra faire la preuve par la multiplication, monsieur Potasse ?

L'imprudent qui posait cette question-là s'exposait à voir ajouter dans son pensum l'extraction de 176 à l'extraction de 175. L'automate cuisse de nymphe voulait avoir le bénéfice de son système. Sous peine de vingt zéros, il interdisait les paroles oiseuses.

Comment résister au plaisir (à présent que je ne cours plus aucun risque) de vous conter par quel éclat je me vengeai, en un seul coup, du père Potasse, de sa musique et de sa poésie ?

Dans la classe de quatrième où nous prenions nos leçons de mathématiques, une carte de France, en relief, était suspendue derrière la chaire du professeur. Nous n'y jetions guère les yeux pendant les leçons de géographie ; mais, dès qu'il s'agissait de triangles, chacun commençait de dessiner la presqu'île de Bretagne sur la couverture de son cahier. Alors, le père Potasse prononçait de sa voix sacerdotale :

— Messieurs, voici une carte qui vous cause des distractions... Nous allons la relever, s'il vous plaît.

Il se tournait dans son boxe, tirait une ficelle, et la carte se roulait comme un store.

Or, ayant conçu un projet machiavélique, un beau matin, je me glissai dans la salle encore vide, quelques instants avant que la classe commençât. Vivement, je relevai la carte de France. A la craie, sur le mur, dans le style des précarandachistes, je représentai notre maître à compter en une posture gauloise. Ce quatrain — il valait bien les fantaisies rimées sur la sphère et sur son volume — achevait de préciser mes intentions :

Ah! qu'il est cocasse
Le père Potasse.
Ah! qu'il est cocô,
Quand il est su' l'pôt!

Mon travail achevé, j'abaissai la carte sur ma composition, je me glissai hors de la classe, je vins me mêler à mes compagnons dans la salle d'attente.

Faut-il vous dire que, ce jour-là, on commença de copier le profil de la France avec plus d'ensemble que jamais? L'homme à l'habit rose s'aperçut de notre irrévérence.

Il psalmodia :

— Messieurs, voici une carte qui vous cause des distractions... Nous allons la rouler, s'il vous plaît.

Il se leva, se tourna, tira la ficelle, et, — comme dans les musées où l'on découvre l'œuvre des maîtres, — il se trouva face à face avec ma fresque...

Je n'ai jamais exposé au Salon; j'ignore quelle émotion me secouerait si, je voyais un membre du jury s'arrêter bouche bée en face de ma toile. Mais, sûrement, j'éprouvai à cette minute une angoisse de qualité supérieure.

M. Potasse contempla longuement la muraille injurieuse, puis, se détournant vers nous :

— Toute la classe est consignée, dit-il, jusqu'à ce que je connaisse l'auteur de...

Il ne trouvait pas de mot pour qualifier cette insolence. Il hésita, se reprit, puis conclut simplement :

— ... Jusqu'à ce que je connaisse l'auteur.

Il ne me restait qu'à me « déclarer ».

M. Potasse me considéra avec une insoutenable froideur. Je sentais peser sur mes épaules le mépris de tous les Nombres.

— Monsieur, prononça enfin mon juge, vous m'extrairez la racine carrée de 177 avec quarante zéros. Vous êtes en retenue jusqu'au jour où vous m'apporterez cette opération juste.

Je n'eus pas la curiosité de demander s'il faudrait faire la preuve. Cet homme eut aussi bien pu m'ordonner de prendre la grande pyramide dans mes bras et de la placer en équilibre sur la pointe.

Quelle douleur, après les félicitations de la sortie et le bout de

conduite que mes condisciples me firent jusqu'au logis, quelle douleur de confesser mon péché et ma punition...

Mon père me dit simplement :

— Tu es trop délicat pour passer dans ces calculs deux ou trois nuits de suite. J'extrairai pour toi cette racine carrée, celles que tu te feras donner. Souviens-toi, quand tu mérites de pareils pensums, que c'est mon repos de la nuit que tu me voles.

Il s'y mit le soir même, à côté du lit où je m'assoupissais, gonflé de larmes. Sa bonté pesait sur ma faute comme un poids trop lourd ; mais tout de même je me disais :

— Voyons, si ça ne l'amusait pas un peu d'aligner des chiffres, il t'aurait laissé barboter dans tes quarante zéros ?...

O cœurs ingrats des enfants et des hommes !

XXIII

ET MON CŒUR ?

Tout ceci me mène à mes quinze ans et voilà que je ne vous ai pas encore parlé de mes amours. Dieu le sait, pourtant, mon cœur était depuis longtemps éveillé, quand on s'avisa que je rougissais au seul nom de Jenny. Il faut être ici un historien scrupuleux, car, comme on distingue un métal au son, le sage estime un homme sur ses tendresses.

Ceci est une chose admirable. Ce sentiment d'amour qui toute la vie soulève, à la briser, la poitrine de l'homme, tient complet dans le cœur d'un enfant. Quand je songe à la première émotion qui fit battre mes tempes, quand je la ressuscite, quand je l'analyse, je trouve que l'âme et les sens y eurent leur part ; du coup, elle eut la taille des idoles colossales dont les pieds s'enfoncent dans la terre, tandis que leurs fronts touchent le ciel.

Cette chère aurore de mon cœur s'appelait miss Jenny Simpson. Imaginez une Anglaise au front grec, dont les cheveux ondulaient sur les tempes en bandeaux d'or. Elle vocalisait avec une aisance naturelle qui soulevait, harmonieusement, sa gorge de lait. Elle chantait en français, avec une pointe d'accent qui me chatouillait l'âme.

Entre ses morceaux favoris, je préférais une romance que l'auteur avait dédiée à l'impératrice Eugénie. La belle souveraine

était peinte dans un médaillon qui décorait cette page de musique. Je trouvais que ses cheveux blonds et vagues lui donnaient avec ma miss Simpson un air de ressemblance. Vraiment, un enfant de sept ans ne mêle pas la vanité à la tendresse. Je n'aimais point Jenny parce qu'elle ressemblait à une reine ; mais, dans l'extase de la musique, je voyais au-dessus de ma chère chanteuse le ciel s'ouvrir, ce paradis où le divin Platon aperçut les formes idéales de tout ce qui se reflète ici-bas dans les demi-perfections.

Là, ma miss Simpson avait son prototype : elle devenait impératrice, souveraine de tous ceux qui, sur la terre, se courbent devant la beauté blanche et nimbée d'or.

Telles furent les ailes que la magie de l'amour déploya aux épaules de l'adorée ; mais, tout de même, je ne voulais pas qu'elle quittât la terre. Je me jetais vers elle, quand elle rentrait de la promenade ; j'entourais sa taille de mes bras, j'aurais voulu avoir la force de l'enchaîner.

Elle habitait, dans la Maison de la Colline, cette pièce haute un peu mansardée, que l'on appelait la « chambre d'amis ». Un trumeau, qui représentait des amoureux surpris dans la paille d'un grenier, décorait la cheminée. Les rideaux étaient, dans le style, vert d'eau, clairsemés de petites roses.

Les malles, les nécessaires de miss Simpson avaient répandu dans cette chambre l'extraordinaire parfum qui sort des bagages anglais. Mais les langueurs de l'iris, les violettes de Cantorberry corrigeaient l'âcreté que les brouillards de Londres et la fumée des paquebots mêlaient à ce relent. Dès le seuil, il me grisait. Je venais le respirer souvent, quand la chambre était vide. Le soir je guettais derrière la porte, quand miss Simpson s'asseyait à sa toilette et relevait ses cheveux pour le dîner.

Sans doute, ses vingt ans s'amusaient de ma passion muette car elle reconnaissait le bruit léger de mes doigts contre le battant.

Elle disait toujours :

— Entrez.

Personne au monde n'a jamais roulé les « r » comme elle le perlait. C'était l'éclat d'un petit caillou qui tombe dans un ruisseau, je le comparais à la fraîcheur de ses bras nus qui me donnaient le frisson quand j'y suspendais ses gourmettes d'or. Sagement, je m'asseyais sur le canapé et je ne parlais pas. De profil

je voyais le blanc visage me sourire dans la glace. J'épiais la minute où les bras sortiraient tout entiers du peignoir pour soulever vers la nuque la masse adorable des cheveux. Depuis, j'ai connu à la chasse, à l'affût du gibier fauve, ce silence d'attention qui étrangle, qui suspend la vie, et puis se détend tout d'un coup dans la joie de la vue. Si, auprès du piano, j'aimais miss Simpson, ainsi qu'un blanc génie, ici, je la guettais comme une ennemie. J'avais quelque chose d'inconnu à lui ravir. Je souffrais par elle; je me sentais mêlé à la natte qu'elle tordait à son chignon, qu'elle transperçait, — la cruelle! — avec des épingles d'or.

Des mots m'auraient soulagé peut-être; mais je ne les connaissais pas, je ne les dis jamais; je m'enfonçais dans cette volupté de souffrir par elle. Un jour, elle ferma sur mes doigts la porte du salon vert. Je ne pleurai point. Je lui offrais cette douleur avec les autres. Je l'en parais, comme d'un collier de féerie, visible pour moi seul. A table, je buvais bravement les bières couleur d'encre, où elle aimait à tremper la nacre de ses dents. Dès qu'elle sortait, je renonçais à mes jeux pour attendre son retour, une journée entière, sous les tilleuls.

Dites-moi, vous qui avez espéré celle que vous aimiez, connaissez-vous ces heures mornes, ces abattements, ces désespérances, ces sursauts de joie, ces déceptions, et puis cette victorieuse certitude :

« Elle vient... cette fois... c'est elle... »

Et qu'osez-vous, alors? Êtes-vous des entreprenants qui courez à la rencontre, ou des humbles d'amour qui fuyez comme je me sauvais dans la honte de mon audace.

La honte?

Et pourquoi rougissais-tu, pauvre enfant, de ce don de toi-même que tu avais octroyé sans reprise, sans arrière-pensée, sans espoir, sans attente, sans intelligence d'un but? Tu avais honte parce que l'humilité est le fond de l'amour même; parce que tu ne voulais pas faire tort à ton adorée de cette médiocrité que tu lui apportais; parce que tu ne te croyais pas le droit de reposer ta pensée sur elle; parce que tu en trouvais la défense en toi-même, dans l'excès de ta tendresse.

Voilà ce que bouclait sur ta poitrine ta petite ceinture de cuir, enfant que je vois renaître dans mes fils. Je te plains dans ce passé vivant, et tout de même je bénis ta chère souffrance. Car

au bout des jours, ceux-là seuls auront vécu qui auront connu ces affres du cœur. S'il est vrai que l'enfant est le père de l'homme, je remercie ceux qui, par des délicatesses accumulées, m'ont légué cette puissance à souffrir pour ceux que j'aime. A présent que je sais le prix des joies, je ne donnerais pas pour elles une de ces douleurs qui ont lié l'homme d'aujourd'hui à l'enfant d'autrefois. A présent que, dans de courtes minutes d'étourdissement, j'ai goûté les ivresses de l'orgueil, j'estime, à son prix divin, cette consolation, efficace comme la mort, ce délice paradisiaque : l'humilité dans l'amour.

Voici comment cela fini entre Jenny et moi.

Elle partit, et je ne la revis jamais.

Elle retournait en Angleterre pour se marier. Elle n'était venue en France que pour commander ses toilettes de noces et pour choisir ses bijoux. Tous les matins, dans son courrier, elle recevait une lettre que je reconnaissais à l'écriture. J'avais deviné « qui » écrivait à mon amie, et j'étais crucifié de sa hâte d'aller dans un coin pour lire à l'aise ces pages quadrillées.

Un jour, elle vint les déchiffrer dans ma maison de toile. Je rôdais autour. J'entendis qu'on l'appelait. Je la vis sortir en courant.

Sur le banc, elle avait oublié un petit portrait qu'elle portait suspendu à son cou par une invisible chaînette. Je savais bien « qui » j'allais voir ; mais tout de même je m'approchai.

« Il » devait être de grande taille. Ses yeux vous regardaient en face ; sa barbe, bien taillée, seyait à son caractère viril. Je souffris de le trouver si beau et si fort. Pourtant, pas une minute, la pensée ne me vint de faire tourner ce médaillon au bout de sa chaînette, et de l'écraser contre le tronc d'un tilleul. « Elle » l'aimait ; c'était assez : il était sacré pour moi.

Je ramassai le portrait sur le banc, et moi aussi je le glissai dans ma poitrine. Quelle joie de monter l'escalier jusqu'à sa chambre, quatre à quatre, de frapper fort à sa porte comme un messager qui a le droit d'entrer avec sa bonne nouvelle.

— Devinez, miss Simpson, ce que vous avez oublié dans le jardin ?

— Mon mouchoir ?

Ce fut son tour de rougir, quand elle vit ce que je lui présentais. Oui, je crois bien qu'à cette minute elle eut enfin la sensation de mon héroïsme et de sa coquetterie. Elle oublia

que sa gorge était nue, elle m'attira sous la pluie de ses cheveux d'or et elle se pencha sur mes yeux... Voyons, si cela n'avait pas été un baiser d'amour, est-ce que je me souviendrais encore de la place où me rafraîchirent les lèvres de Jenny ?

XXIV

« CES BONS MESSIEURS »

Entre l'amour et la mort le flot de vie oscille, ainsi qu'un océan entre deux rivages. On dirait que la jeunesse s'enfle des forces qui s'écoulent des corps refroidis, comme la vague qui monte en marée découvre ailleurs la désolation des dunes.

Tandis que mes seize ans bouillonnaient de tendresses et de vigueurs nouvelles, la force des nôtres se tarissait dans les veines de Paparel. Ses couvées d'oiseaux rataient ; les cidres qu'il avait fait brasser devant ses yeux sûrissaient sur leurs lies ; le mauvais temps était dans toutes ses prédictions ; le camélia géant de la serre commençait à dégénérer. Et Paparel, qui avait tant aimé à contempler les nuages, marchait, maintenant, la tête courbée, comme s'il eut suivi sur la terre la piste qui mène au dernier gîte.

Mon père et l'oncle Paul se parlaient bas, quand on se séparait après les dîners de famille. Et ma mère priait chaque jour pour que le grand-père rentrât dans le sein de l'Église avant que sa raison fût obscurcie.

On avait abordé ce sujet scabreux, un dimanche soir, sous les yeux de Louis-Philippe et des pastels de Merle. Le Roi maintenant moucheté de taches de rouille, les Quatre-Saisons, dont le velouté se déposait sur le verre ; la Polymnie de la cheminée, dont l'orteil se dérobait, tous, ils étaient d'avis que Paparel devait songer à la séparation prochaine.

Au milieu de ces témoins de sa vie, de ses enfants et de ses petits-enfants, le vieil homme avait l'air d'un sanglier que l'on cerne. Ses sourcils hérissés s'agitaient comme son toupet blanc. Pour rompre le cercle, il fonça successivement sur tous ses agresseurs. Il traita l'oncle Paul de « Jean-Jean » et mon père de « calotin ». Il rappela tous les hauts faits de sa vie : la voiture de meunier qu'il avait soulevée, rien qu'en arrondissant les reins sous l'essieu ; l'émeute qu'il avait matée en terrifiant les « calfats » par un coup de force ; l'histoire du Monsieur de

quatre-vingt-dix kilos qu'il avait mis d'un seul bras sur la table, en saisissant la chaise par le barreau. Il demanda quelle figure l'auteur de toutes ces prouesses ferait, à genoux devant un godelureau enjuponné.

Le point de vue de Paparel n'était point canonique. Il y avait sans doute beaucoup de respect humain dans son fait. Mais le Bon Dieu des Braves Gens, que le grand-père avait toute sa vie honoré par ses actes, prit ces erreurs en miséricorde. Au moment où nous désespérions du salut de Paparel, il l'achemina à la contrition par une voie décidément miraculeuse.

La gouvernante Doucette passait, tous les ans, ses vacances « de l'autre côté de l'eau ». Elle entretenait un commerce de politesses et de gloutonneries avec les gouvernantes de trois curés bas-normands. Ce n'étaient qu'échanges d'andouillettes, de poulets gras à lard, de pots de confitures, de tafias et de calvados « cachetés », que Doucette rapportait, en fraude de l'octroi, sous ses jupes.

Le ciel voulut que ces trois « messieurs prêtres » entreprissent, pendant la belle saison, un pèlerinage d'agrément à divers sanctuaires de Normandie. L'excellente renommée de Notre-Dame-les-Flots et l'estime des talents culinaires de Doucette les déterminèrent à traverser l'estuaire du fleuve. Sans consulter le maître, la servante avait préparé à ses amis bonne table et bon gîte. D'ailleurs, ces messieurs se recommandaient d'eux-mêmes : les se présentèrent avantageusement.

Le plus distingué des trois était certainement le doyen de Balleroy, M. l'abbé Houlbrec. Il avait l'encolure, les formes carrossières, la race d'un cheval normand, engraissé dès l'enfance, sûr de son rang et de sa force. M. le doyen avait amené avec soi son premier vicaire, l'abbé Hauguel.

Celui-là était sans origines, mais bien équilibré, l'œil vif, les joues luisantes comme la soutane où se carrait sa robuste jeunesse. L'abbé était respectueux, sans obséquiosité. Il marchait à grands pas; il faisait ronfler son bréviaire, il montait les marches deux à deux. D'ailleurs il avait « le mot pour rire », débitait comme des « *ave* » de chapelet ses historiettes de séminaire.

Le troisième compagnon était curé de Cormelin. Il avait failli être fusillé par les Allemands. Son allure était d'un aumônier militaire, son appétit d'un chapardeur. Il ressuscitait dans sa paroisse la pratique de la dîme.

Ces « messieurs » nourrissaient des idées personnelles sur l' « élève » des poules de Crèvecœur. Ce leur fut tout d'abord un lien avec Paparel. Quand le grand-père les vit à sa table, la fourchette en main, ses dernières préventions s'évanouirent.

La semaine que « ces messieurs » passèrent sous le toit de Paparel est restée dans la mémoire des gouvernantes de cures, de toutes les Doucettes de Normandie, comme une épopée de magnifique « briberie », une noce de Gamache, un Camp du Drap d'Or. La cuisine au bois y brilla d'un suprême éclat; les broches tournées à la main, devant des flammes claires, montrèrent, avant de rentrer dans les débarras, qu'elles emportaient dans leur retraite la gloire couchante des rôtisseries. Et toute cette fumée d'hospitalité monta vers le ciel avec une bonne odeur de sacrifice expiatoire.

Paparel avait-il senti qu'il tenait pour la dernière fois table ouverte? Jamais il n'avait ménagé sa cave, mais il la pilla. Des casiers de bordeaux, des hauts bourgognes, que défendaient des toiles d'araignée épaissies par le temps et par le respect des origines, se vidèrent comme des baquets. Et l'oncle Paul, qui, une chandelle à la main, se cognait dans les arcanes de ces catacombes, entendait la voix impérieuse de Paparel, criant dans l'escalier de la cave :

— Monte le cognac 1812 pour faire le trou !

Ce fut dans un « déjeuner dinatoire », dans une bombance dominicale qui venait clore en apothéose l'énormité de ces agapes, que la joie de vivre dont débordaient ces hommes robustes et tranquilles éclata, finalement, comme un obus.

Soudain, le vicaire s'avisa que l'heure de vêpres était sonnée.

— Qu'à cela ne tienne ! riposta M. le curé Houlbrec, nous pouvons bien dire « complies » à table, comme nous sommes là.

— Hauguel, vous êtes le lecteur, conclut M. le doyen.

Et aussitôt le vicaire entonna :

— *Jube, Domine, benedicere.*

Et puis, le *Pater*, le *Misereatur*, l'*Indulgentiam* et la « leçon brève ».

A chaque arrêt, les autres répondaient un *Amen* ou un *Deo gratias*. Alors, les trois prêtres se saluaient légèrement, et, à la fois, ils portaient leurs verres à leurs lèvres.

Après le *Cum invocarem* ils demandèrent du calvados. Ils entièrent ainsi le psaume 30, le psaume 90 et le psaume 133.

— Mes frères, soyez sobres et veillez, psalmodiait le vicaire, car votre ennemi rôde autour de vous, pareil à un lion rugissant...

— Et vous, Seigneur, ayez pitié de nous, soupiraient M. le doyen Houlbrec et M. le curé de Cormenin.

Ils avalaient des gorgées de plus en plus longues, ils faisaient claquer leurs langues en lançant les *Amen*.

Paparel s'était mis du jeu. La pensée qu'il criait *Amen* plus haut que ses trois convives donnait satisfaction à sa vanité d'homme fort. Il beugla littéralement le *Miserere mei* et, à partir de l'hymne *Lucis ante terminum*, il commença de scander la mesure à grands coups de poings sur la table. Le calvados et le cognac 1812 débordaient dans les soucoupes ; les « bons messieurs » lapaient ces parfaites éclaboussures aux repos de la psalmodie. Paparel avait fait apporter ses lunettes et un eucologe. Il chantait maintenant au milieu des assiettes en débandade, et tout à coup sa voix trembla.

Il venait d'entonner le cantique de Siméon, qui demande à fermer les yeux sur la vision de la lumière :

« C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir votre serviteur en paix, selon votre parole... »

... Ce soir là, quand nous vînmes nous asseoir à la table de Paparel, après le départ de « ces bons messieurs » et de leurs gouvernantes, nous sentîmes tout de suite que la grâce avait enfin opéré. Son rafraîchissement avait jailli des carafons que les abbés vidaient avec tant de courage. Simple et droit comme il était, Paparel avait admiré que dans l'heureuse gaieté du vin, le souci des devoirs d'église et le respect de la discipline eussent tout d'abord apparu chez les trois ecclésiastiques. Cette bonhomie l'avait rassuré définitivement sur leur sincérité. Il était tout rajeuni de sa découverte.

— A la bonne heure, disait-il, si tous les curés étaient comme ceux-là, il y aurait plus de monde dans les églises !

Et, s'adressant à ma mère :

— Treize litres de cognac, trente bouteilles de vieux bordeaux, vingt-cinq bouteilles de moulin-à-vent, sans compter les pots de cidre et le calvados pour les trous, voilà ce qu'ils m'ont bu, ma fille, à trois, en une semaine... Ah ! les gaillards !... Les pèlerins !... Ils vous réconcilient avec la religion...

Tout en parlant, Paparel promenait son œil rond autour de la table ; il espérait une contradiction pour s'exalter davantage.

. . Nous remontons chargés de notre moisson de corolles. (Page 621.)

Elle ne vint pas. Et ce lui fut certainement le seul point noir d'une journée heureuse.

XXV

PAPAREL MEURT...

Chaque année, la fête du jour de l'an était dans ses détails réglée par une tradition aussi vieille que mes souvenirs.

A huit heures du matin, les six enfants apparaissaient au thé en procession. Chacun apportait sous son bras quelque rouleau noué d'une faveur rose. C'était le résultat d'un personnel effort, une longue poésie apprise dans le secret, copiée d'une écriture admirable. Intarissablement, nous puisions ces morceaux classiques dans le recueil un peu démodé de *Noël*. Pour ma part, je mettais de la coquetterie à faire hommage à mes parents des pièces les plus longues. Pendant longtemps, ce fut l'unique critérium de mes choix. Ainsi, je me logeai dans la mémoire le *Songe d'Athalie*, la *Mort d'Hippolyte*, et une pièce, singulièrement émouvante, de l'abbé Delille : *le Peintre Robert égaré dans les Catacombes de Rome*.

Neuf heures. — Une belle voiture à deux chevaux vient nous conduire à l'église. Mes parents tiennent à commencer l'année par une prière en commun. Je suis toujours un peu distrait pendant cet office. Je songe surtout aux cadeaux que je viens de recevoir ; à ceux qui m'attendent ; mais le péché est véniel, car le 1er janvier ne tombe pas tous les ans un dimanche, et cette messe n'est pas d'obligation.

Dix heures. — Apparition chez l'oncle Gilles. Il ne nous donne jamais rien. Il a dépassé ses quatre-vingt-dix ans. Il se félicite à notre nez de sa santé admirable. Il vante un ratelier de trente-deux dents auquel il attribue l'excellence de son estomac. Il fait jaillir cet « outil » de sa bouche. Il nous l'exhibe, tout mouillé, dans sa main.

Dix heures et demie. — Nous voici chez la tante de Tourneville, où l'accueil est réconfortant. Il y a des assiettes de « fondants » sur toutes les étagères, des plateaux chargés de vins doux circulent de façon continue. Généralement, nous répétons nos fables anglaises. La tante de Tourneville n'entend pas ce jargon : sa bienveillance ne cherche qu'une occasion de louer la belle culture de nos mémoires.

Onze heures. — Par une terrible côte que le verglas fait presque inaccessible, nous montons au cimetière. Tous les ans, ma mère veut visiter l'enfant qu'elle a dans le Jardin des Chapelles, celui qu'elle ne peut plus gâter, celui que la neige borde. Nous joignons les mains; nous nous demandons si, dans le Paradis, il y a des jours d'étrennes; des surprises de jouets pour ceux qui sont morts tout petits et qui sans doute font les enfants le chœur dans la pompe des éternels offices...

Onze heures et demie. — On arrive enfin chez Paparel. On récite de nouveau le *Songe d'Athalie*, la *Mort d'Hippolyte*, le *Peintre Robert égaré*, etc., toutes les fables anglaises.

Depuis longtemps, le vieil homme met la main derrière son oreille et la dispose en conque, afin de mieux goûter nos récits. Mais cette année, il est distrait. Au dernier vers que je déclame, il frappe un furieux coup de poing sur le bras de son fauteuil.

— Je n'ai pas entendu un mot de ce que tu as dit!

Il se tourne vers ma mère avec une flamme dans les yeux :

— Cent mille canons! ma chère fille, cent mille canons roulant ensemble! voilà ce que j'entends, du matin au soir, dans ma misérable cervelle! Elle résonne comme une rue pavée!

Ce chiffre énorme de cent mille pièces calme un peu la colère de Paparel. Il nous embrasse. Il réédite les plaisanteries d'usage; il frotte contre nos joues sa barbe qui pique; il déclare que Doucette a mis quelque chose dans les enveloppes; il ignore ce que nous trouverons dedans. Mais, tout de suite après ce sourire, qui, un instant, l'illumine, il vient à parler des invisibles artilleurs qui ont pris sa cervelle pour champ de manœuvres. Il emplit tout le dîner de famille du récit de leurs « carnages ». Il fait « Boum! Boum! » pour imiter le bruit des décharges. Il fronce les sourcils et demande:

— Les entendez-vous?

Au bas de la table, les petits frères rient sous cape. Mon père et l'oncle Paul se regardent avec tristesse...

... Ce matin de janvier, comme je rentrais de mes leçons, ma mère m'a dit :

— Tu ne retourneras pas, cet après-midi, au collège... Ton grand-père n'est pas bien.

Je l'ai regardée : sa mélancolie disait la mauvaise nouvelle. Seigneur, mon Dieu! je suis bon, j'ai aimé Paparel de tout mon

cœur, mais il y a une petite contrainte dans la tristesse dont je couvre mon visage, par décence. Derrière cette faiblesse du grand-père, je sens la Mort qui vient, la Mort que je n'ai jamais vue ; mes seize ans n'ont pas peur d'elle : ils voudraient la regarder en face.

Je la cherche des yeux, en entrant dans la chambre où le grand-père est couché sur son lit de mariage. Je m'attends à voir au moins une ombre sur le mur. Mais elle n'est pas encore visible pour nous autres ; seul, Paparel semble l'apercevoir, et ses regards immobiles la fixent.

Après mon père, après ma mère, je m'asseois au chevet. Le souffle qui, dans la poitrine, se tend, gémit et sursaute, me rappelle le ronronnement des machines à battre. Elles emplissaient ainsi la cour de Rolleville au temps où Paparel me conduisait par la main vers les granges, à travers le clos des pommiers. Et vraiment, la tâche de celui-ci est finie : sa moisson est liée ; le grain de ses jours est moulu.

Dans la demi-nuit de l'alcôve, j'épie la direction de ses regards. Combien je voudrais apercevoir ce qu'ils voient, ces fantômes des jours écoulés qui, à cette heure dernière, repassent sur l'écran du souvenir. Il leur parle : il les nomme dans une langue que nous ne comprenons plus, avec des mots balbutiés, hachés comme son souffle. Puis, le Silence descend sur cette bouche ; il vient prendre l'empreinte des lèvres qu'il se dispose à sceller.

Un subtil nuage d'éther vole par la chambre ; il se mêle à l'odeur douce du feu de bois, à ce parfum de tabac d'Espagne que Paparel chérissait et qui lui a fait cortège comme une émanation de sa vie...

Il y a de courtes minutes où les prunelles errantes s'arrêtent sur nos yeux. Alors, il semble que la pensée du mourant nous distingue dans le flot des formes et des ombres qui maintenant l'environnent. Tout à l'heure, tandis que ma mère se penchait, elle a dit en élevant la voix :

— Mon cher père, ce sont vos petits-enfants... ils viennent pour vous voir...

Le flux des mots incompréhensibles s'est arrêté au bord des lèvres ; il a cessé de s'agiter sur l'oreiller. Sa bouche a souri faiblement ; il a prononcé, d'une voix distincte pour tous :

— Qu'on leur donne des fleurs...

Nous nous sommes emmitouflés à la hâte. A travers la neige

immaculée des terrasses, nous avons couru jusqu'à la grande serre afin de lui cueillir les derniers camélias, la couronne qui demain se fanera sur son cercueil. Qu'aurait-il dit, hier encore, s'il avait vu nos mains maladroites promener l'outrage du sécateur, au hasard, dans ces boules merveilleusement fleuries? Hélas! celui qui a aimé ces beautés naturelles ne les verra bientôt plus. La serre se dépouille de ses fleurs comme une veuve. A grands coups de ciseaux, elle fait tomber sa chevelure en hommage pour celui qui adora ses parfums.

Nous remontons chargés de notre moisson de corolles; mais sur le seuil notre père nous arrête :

— Plus tard, mes enfants, plus tard, restez dans le jardin, on vous fera prévenir...

Derrière la porte entre bâillée, une voix que nous ne reconnaissons point parle tout haut. C'est le bégaiement d'une vie qui se noie, qui appelle au secours, un dernier sursaut de la force du vieux, une colère qui se fond dans une lamentation enfantine :

— Man... man... maman...

Si loin qu'il me souvienne, je n'ai jamais entendu Paparel parler de sa mère, encore qu'elle eût fini, âgée, dans sa maison. Il mettait une coquetterie d'homme d'action à éviter les souvenirs attendrissants; son amour pour sa mère était enseveli dans son cœur avec ce qu'il avait goûté d'âpre et de doux, avec toutes ces convulsions de la vie, dont jamais il n'avait permis qu'un reflet troublât la sérénité de son visage.

Depuis, j'ai réfléchi à la filiale piété qui mit mon père sur la porte, au moment où la survivance de Paparel n'était que la petite plainte que le vent éparpille sur une plaine, alors que les herbes s'affolent et se couchent. Lui qui sentait son destin, lui qui déjà savait que Dieu le dépouillerait petit à petit de ce qui avait fait la fierté de son âme, il ne voulait pas qu'un effroi défigurât pour nous le dernier souvenir.

... En ce jour des Rois, sur la mer de janvier, sur la ville en neige, c'était le soleil d'hiver, le soleil d'argent, qui se couche avec les quatre heures. Il se voila de brume avant de toucher les flots. Mais nous sentions que sa clarté ne s'était pas éteinte. Elle glissait derrière ces ombres montantes; sans doute, elle naissait de l'autre côté de l'horizon sur des paysages plus larges, sur des journées sans nuits, sur ces îles de lumière où se réjouissent éternellement ceux qui ont aimé la Justice.

XXVI

REQUIESCANT...

Le matin de janvier, où je vis Paparel mort dans son grand lit, la terre avait revêtu un aspect nouveau. Pendant la nuit, toutes les réserves de neige étaient tombées sur nos jardins. Deux pieds de flocons nivelaient le vallonnement des pelouses, le dessin des allées. Des fourrures d'hermine habillaient l'avenue de tilleuls ; un soleil d'argent éclairait de ses reflets sans chaleur ce paysage de porcelaine. La sonorité même des bruits quotidiens était toute changée. Tant de neige les ouatait, les faisait mystérieux. La nature entière me parut comme une blanche église où l'on parle à voix basse, où l'on marche à pas étouffés.

Cet éblouissement du jour entrait dans la chambre de Paparel à travers les barrettes des persiennes closes. Il y répandait une demi-clarté, où les flammes des cierges mortuaires flottaient, isolées comme des petites âmes, comme de sanglantes larmes. Sur le fond de l'alcôve, elles faisaient se découper immobile et solennel le profil du défunt.

Était-ce toute cette neige que je venais de voir, pesant sur la terre, sur les rosiers ?

Sous le drap blanc, le corps me fit l'effet d'un arbre abattu, que des flocons effacent. Nulle horreur ; une crainte pourtant qui m'empêchait de m'approcher. Je crois bien que si personne n'eût été là pour me voir, je ne lui aurais pas mis sur le front ce baiser froid, ce premier baiser que la jeunesse donne à la Mort, et qui, au miel d'amour, mêle à jamais sur nos lèvres l'arrière-goût des adieux.

J'allai rejoindre Armand et les employés du bureau qui, dans la salle à manger, écrivaient les adresses des lettres de faire-part. Après le contact que j'avais eu là-haut, le toucher des enveloppes glacées me donna le frisson. Mais vite je m'échauffai dans une concurrence qui voulait étonner mes camarades d'écriture. Je regardais fondre avec une douceur d'orgueil la maigre pile de lettres qu'on avait mise devant moi. Dans la salle blanche, je prenais tant de plaisir à écrire sur les enveloppes immaculées, qu'un remords me saisit.

Je prononçai pour ma propre paix avec la voix intérieure :

— Cher Paparel, c'est pour l'amour de toi que je travaille, pour que tous tes amis viennent encore une fois te rendre hommage.

A ce moment-là, l'oncle Paul entra dans la chambre. Il tenait un journal à la main.

— C'est, dit-il, l'article nécrologique.

Il lut :

« Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Jean-Paul Sorel, qui s'est éteint hier au soir, dans sa Maison de la Colline. Si tous ceux que cet homme de bien a aidés, secourus, accueillis durant sa vie, se pressent derrière son cercueil, l'église sera trop étroite. M. Jean-Paul Sorel emporte l'affection, l'estime de tous ses concitoyens. Avec lui disparaît un des derniers représentants d'une génération qui n'a pas d'héritiers, un type de ces armateurs négociants dont la vaillance, les mœurs commerciales, la passion de probité fut un honneur pour le Tiers-Etat. »

La bouche de l'oncle Paul se tordit, tandis qu'il lisait, et ceux à qui Paparel avait servi de père fondirent en sanglots.

J'aurais voulu faire comme eux. Je sentais que tout cela était très grand. Mais il semblait qu'un ironique génie eût tari ce jour-là la source de mes larmes.

Ding... Ding...
Ding... Ding...
Ding-Dong.

On dirait des voix qui viennent du côté de la mer. Leurs sonorités montent jusqu'à la terrasse, elles arrivent à tire-d'aile comme un vol de mouettes ; elles ne se posent pas, elles repartent, elles décrivent au-dessus de la ville un cercle immense. Le jardin est tout fourmillant de messieurs en redingotes noires ; ils entrent par la petite serre, ils traversent la salle à manger, ils viennent nous saluer dans le salon où nous sommes adossés à la Polymnie. Nous serrons des gants noirs, des mitaines de paysans, des mains de matelots lourdes et calleuses. Il y a des gens que mon père, que l'oncle Paul lui-même ne connaissent pas et qui pleurent. Ils veulent conduire Paparel à l'église avec nous. Tout à l'heure, ils remonteront la côte, ils le suivront jusqu'au Jardin des Chapelles ; ils ne veulent pas le quitter tant que les dernières prières ne sont pas dites.

Je les admire, je les envie. Car c'est en vain que j'ai fatigué

mes yeux à fixer dans l'église la triple haie de cierges. Ils restent secs comme si cette gelée, qui au dehors fige les eaux, avait vitrifié mes larmes. Je donne mon aumône avec indifférence au quêteur des trépassés dont la seule vue m'a ému tant de fois. Je m'attache à des détails de vanité ou d'insignifiance. Je suis content que tous ces gens soient venus rendre témoignage au grand-père, et, aussi, que l'on ait attelé quatre chevaux au corbillard...

La pente est si glissante qu'il faut s'arrêter par intervalles afin de les laisser souffler. Alors, pour se réchauffer, des gens battent la semelle. Enfin, nous atteignons le haut de la côte. Le clergé recommence ses psalmodies. Paparel va passer entre notre allée de tilleuls et sa maison.

Voici la porte par où il est sorti tout à l'heure, la porte qu'il ne franchira plus. Voici les ifs qui encadrent les volières et dont les fuseaux, aujourd'hui chargés de neige, dominent la crête du mur. Est-ce qu'ils ne vont pas s'émouvoir, s'incliner pour un dernier salut ?

Le jardin est dépassé, la porte est derrière nous. Par les persiennes entre bâillées, sa maison l'a regardé sans le reconnaître. Alors, brusquement, pour la première fois, je sens qu'il est mort ; tout mon cœur se soulève dans un sanglot, dans un cri :

— Oh ! Paparel ! Paparel ! Oh ! mon cher Paparel, que j'aimais tant !

Nous cheminons maintenant le long du fort de briques, et Paparel est un peu loin devant nous, car mon père ne peut plus suivre. On dirait que chacune de ses jambes tire un pesant boulet. Ce n'est plus lui qui tient son enfant par la main, c'est moi qui lui donne le bras...

Il me dit :

— Avant qu'il soit peu, tu feras ce chemin pour moi avec tes frères. Alors, rappelle-toi qu'un jour j'ai monté cette côte, soutenu par ta tendresse, rappelle-toi que je t'ai recommandé l'héritage d'honneur que ton grand-père nous laissait.

Je ne parviens pas à lui répondre, tant mon chagrin m'étouffe. Je ne promets pas ; je murmure seulement :

— Ne me dis pas cela, si tu veux que j'aie le courage...

Je serre son bras sous le mien encore plus fort et vraiment je le porte presque, quand nous arrivons à cette place d'ombre où Paparel doit s'enfoncer.

C'est devant cette fosse ouverte, que mes jours heureux, toutes

mes insouciances ont fini. J'étais sorti enfant de la Maison de la Colline ; j'y rentrai avec mon cœur d'homme, avec ce cœur d'argile et d'amour qui, aujourd'hui, bat dans ma poitrine.

O vous qui avez marché sans faiblesse au chemin de l'épreuve, cher grand-père, cher père, cher oncle Paul, me voyez-vous à cette heure, d'où vous êtes, comme moi je vous vois ? Sentez-vous quelque joie, quand je viens avec mes enfants par la main, vous visiter dans le Jardin des Chapelles ? Je leur répète, à ces fils, les paroles que vous-mêmes vous m'avez dites. Je leur conte comme vous avez vécu, comment vous avez supporté l'affliction.

Leurs cœurs purs ne doutent point, que vous n'ayez touché le port après tant de vicissitudes.

Et moi qui n'ose plus interroger le ciel, je cherche le reflet de cette foi dans leurs yeux. J'appuie mon front contre votre grille, je redis avec eux la parole que Jean prononça pour ceux qui devaient connaître l'amour plus fort que la mort :

« Seigneur, c'est mon désir que là où je serai, ceux que tu m'as donnés y soient aussi avec moi. »

Hugues Le Roux.

VICTOR HUGO ET RENDUEL[1]

(Suite et fin.)

Tous les amis de la maison déploraient l'abandon où Hugo laissait sa femme, et tous auraient pu le lui reprocher, tous hormis celui qui avait profité de ses absences pour s'installer en son lieu et place (2). Et ce fut celui-là qui parla. Sainte-Beuve, un beau jour, — c'était en 1835, lorsque *les Chants du Crépuscule* parurent chez Renduel, — ne se tint plus de colère en voyant le poète confondre dans la même page l'éloge de sa famille et celui de sa maîtresse, chanter alternativement les joies du foyer domestique les et enivrements de l'amour en des pièces brûlantes du souvenir de Juliette. Il devait parler de ce nouvel ouvrage à la *Revue des Deux Mondes*, et la moindre convenance lui commandait de s'abstenir ; il n'en fit rien et résolut, au contraire, de

(1) Voir le numéro du 10 décembre 1896.

(2) On ne se permettrait pas de faire allusion à ces relations si Sainte-Beuve lui-même ne les avait contées par le menu dans un recueil de poésies imprimé plus tard pour quelques amis, on ne sait trop à combien d'exemplaires. Ce volume, sans nom d'auteur ni d'éditeur, porte simplement pour titre: *Livre d'amour*, Paris, 1843, avec cette épigraphe de Dante en regard : *Amor ch'à nullo amato amor perdona*. Sainte-Beuve, par la suite, détruisit ce livre et recommanda à ses amis de brûler les exemplaires qu'ils retrouveraient, mais il ne put pas se résigner à le sacrifier en entier et republia plus de la moitié des pièces — 25 sur 45 — dans les deux volumes de ses *Poésies complètes* (Michel Lévy, 1863). Livre rare s'il en fut que ce *Livre d'Amour* et dont quelques exemplaires ont passé en vente dans ces derniers temps à des prix très élevés. Si M. Pons en a tiré bon profit pour deux ou trois chapitres de son curieux livre : *Sainte-Beuve et ses inconnues* (chez Ollendorff, 1879) et M. E. Lemaître, un bibliophile avisé, a publié récemment à ce sujet une brochure intéressante, avec une lettre-préface d'Arsène Houssaye et un autographe de Sainte-Beuve (*Le Livre d'amour*, Reims, chez Michaud, 1895).

souligner combien il était scandaleux de mettre en quelque sorte sous la protection de la femme légitime, par la pièce finale à elle adressée, un livre tout imprégné de la passion la plus vive pour la maîtresse. Il écrivit alors et fit paraître un article, véritable modèle de louange circonspecte et de critique acerbe, où il multipliait les restrictions sur le développement du génie poétique d'Hugo, lui qui avait proclamé si haut ses étonnantes facultés créatrices dans un précédent compte rendu des *Feuilles d'Automne*. Il y avait déjà quatre ans de cela et l'admiration du critique avait diminué en même temps que l'estime de l'ami. Il s'agissait d'ailleurs pour lui d'aboutir à ce paragraphe, où l'allusion est à peine voilée et porte à chaque coup :

Victor Hugo et son fils François-Victor, par Auguste de Châtillon

«... Les douze ou treize pièces amoureuses, élégiaques, qui forment le milieu du recueil dans sa partie la plus vraie et la plus sincère sont suivies de deux ou trois autres, et surtout d'une dernière, intitulée *Date lilia*, qui a pour but, en quelque sorte, de

couronner le volume et de le protéger. Littérairement, ces pièces finales, prises en elles-mêmes, sont belles, harmonieuses, pleines de détails qui peuvent sembler touchants. En admirant dans le voile l'éclat du tissu, il nous a paru toutefois qu'il y a eu parti pris de le broder de cette façon pour l'étendre ensuite sur le tout. Cette mythologie d'*anges*, qui a succédé à celle des *nymphes*, les *fleurs de la terre* et les *parfums des cieux*, un excès même de charité aumônière et de petits orphelins évoqués, tout cela nous a paru, dans ces pièces, plus prodigué qu'un juste sentiment de poésie domestique n'eût songé à le faire. On dirait qu'en finissant l'auteur a voulu jeter un poignée de lis au yeux. Nous regrettons que l'auteur ait cru ce soin nécessaire. L'unité de son volume en souffre ; son titre de *Chant du Crépuscule* n'allait pas jusqu'à réclamer cette dualité. Le même manque de tact littéraire (au milieu de tant d'éclat et de puissance !) qui plus haut, nous l'avons vu, lui a fait comparer l'harmonie de l'orgue à *l'eau d'une éponge* et parler du sourire *fatal* de la résignation à propos de Pétrarque, lui a inspiré d'introduire dans la composition de son volume deux couleurs qui se heurtent, deux encens qui se repoussent. Il n'a pas vu que l'impression de tous serait qu'un objet respecté eût été mieux honoré et loué par une ommission entière. »

Cet article jeta Victor Hugo dans une violente colère, et un duel failli s'ensuivre entre le critique et le poète. Celui-ci ne tarissait pas sur la défection de Sainte-Beuve, et contait partout ses griefs contre celui qui osait bien dire que *les Chants du Crépuscule* manquaient « d'harmonie et de délicate convenance (1.) » Les propos de Sainte-Beuve, d'autre part, n'étaient pas faits pour apaiser la querelle, encore qu'il ne s'exprimât pas avec tout le monde aussi violemment qu'avec Renduel. « Cette immoralité est honteuse, clamait-il tout rouge, et bien que j'aie été autrefois l'ami d'Hugo, je lui flanquerais volontiers ma main par la figure. » Mme Hugo, de son côté, s'épanchait avec Renduel, son confident habituel dans la peine, et le suppliait de tout mettre en œuvre afin d'empêcher un duel probable et prochain. Renduel la calmait de son mieux ; mais les deux ennemis, surtout le critique, étaient toujours très montés l'un contre l'autre. Ils se rencon-

(1) Cet article, qui parut à la *Revue des Deux Mondes* en novembre 1835 se retrouve en entier dans le premier volume des *Portraits contemporains*.

trèrent un jour chez Villemain, alors ministre de l'Instruction publique, et Sainte-Beuve évita de se trouver près d'Hugo : « Je lui aurais lancé quelque chose à la tête ! » disait-il avec une emphase terrible. Il s'exagérait d'ailleurs et sa vaillance et le danger ; il s'en fut trouver Renduel et lui remit non sans émotion un paquet cacheté renfermant des manuscrits et son testament avec mission de l'ouvrir si le malheur voulait qu'il fût tué par Hugo. Renduel reçut gravement ce dépôt, mais chercha à rassurer le fougueux critique : « Est-ce qu'un duel est possible entre vous deux, entre *deux poètes* ? » Là-dessus, Sainte-Beuve s'en alla, tout ragaillardi.

Et ce duel entre « deux poètes » n'eut pas lieu, pas plus que celui dont Hugo, précédemment, avait été menacé par Vigny. Voici dans quelles circonstances : Buloz, en ce temps là, — car les choses changèrent un peu par la suite — traitait fort bien l'auteur d'*Eloa* et donnait volontiers des extraits de ses nouveaux ouvrages, mais il se gardait d'en faire autant pour Victor Hugo. Celui-ci se plaignait un jour en termes peu flatteurs pour Vigny, qu'il semblait rejeter au dernier rang ; alors Buloz lui expliqua avec sa rudesse habituelle les motifs de la réserve qu'il gardait à son égard : s'il ne publiait jamais de fragment de ses ouvrages, lui dit-il tout net, c'est qu'il était assuré de recevoir le lendemain une quittance à solder, et qu'il n'avait pas l'habitude de payer les services qu'il rendait. Cette conversation aurait dû rester secrète ; mais le monde littéraire est aussi bavard que curieux. Finalement, les propos désobligeants d'Hugo revinrent à Vigny, qui, en sa qualité d'ancien officier, voulut en tirer réparation par les armes ; mais cette ferraillade aurait été extravagante, et les témoins, dont Renduel, traînèrent si bien les choses en longueur que Vigny finit par se calmer, sans avoir seulement égratigné son détracteur (1).

(1) La rupture de Sainte-Beuve avec Hugo a inspiré à Henri Heine une de ses facéties les plus plaisantes : «... Presque tous ses anciens amis l'ont abandonné (Victor Hugo), écrit-il à Auguste Lewald en mars 1848, et, pour dire la vérité, l'ont abandonné par sa faute, blessés qu'ils étaient par cet égoïsme, très nuisible dans le commerce social. Sainte Beuve lui-même n'a pu y résister ; Sainte-Beuve le blâme aujourd'hui, lui qui fut jadis le héraut le plus fidèle de sa gloire. Comme en Afrique, quand le roi de Darfour sort en public, un panégyriste va criant devant lui de sa voix la plus éclatante : « Voici venir le buffle, véritable descendant du buffle, le taureau des tau-

Je reviens à Juliette. Elle était, paraît-il, d'une beauté accomplie, et Gautier a tracé d'elle, dans l'ancien *Figaro*, un brillant portrait qui finissait ainsi : « Le col, les épaules, les bras sont d'une perfection tout antique chez Mlle Juliette ; elle pourrait inspirer dignement les sculpteurs et être admise au concours de beauté avec les jeunes Athéniennes qui laissaient tomber leurs voiles devant Praxitèle méditant sa *Vénus*. » Sa principale création fut la princesse Negroni, de *Lucrèce Borgia*, et Théophile assure qu'elle y jeta « le plus vif rayonnement ». Hugo, de son côté, termine ainsi ses remerciements aux acteurs : « Certains personnages du second ordre sont représentés à la Porte-Saint-Martin par des acteurs qui sont du premier ordre et qui se tiennent avec une grâce, une loyauté et un goût parfaits dans le demi-jour de leurs rôles. L'auteur les en remercie ici. Parmi ceux-ci, le public a vivement distingué Mlle Juliette. On ne peut guère dire que la princesse Negroni soit un rôle : c'est, en quelque sorte, une apparition. C'est une figure belle, jeune et fatale, qui passe, soulevant aussi son coin du voile sombre qui couvre l'Italie au XVIe siècle. Mlle Juliette a jeté sur cette figure un éclat extraordinaire. Elle n'avait que peu de mots à dire, elle y a mis beaucoup de pensée. Il ne faut à cette jeune actrice qu'une occasion pour révéler puissamment au public un talent plein d'âme, de passion et de vérité. »

Quelques mois après, Hugo confiait à Mlle Juliette le rôle important de Jane dans *Marie Tudor ;* mais cette fois la comédienne fut tellement inférieure à sa tâche qu'elle dut, sous prétexte d'indisposition, céder le personnage à Mlle Ida, et cela dès le second soir : « L'actrice qui remplissait le rôle de Jane, écrit méchamment la *Revue de Paris*, l'a cédé, ce qui l'a beaucoup *indisposée*, à Mlle Ida... » Mais l'auteur consola sa bien-aimée de cette déconvenue, en proclamant pour les âges futurs « qu'elle avait montré dans ce rôle un talent plein d'avenir, un talent souple gracieux, vrai, tout à la fois pathétique et charmant, intelligent et naïf ».

C'est à cette époque, ou peu s'en faut, que se rapportent les

« reaux ; tous les autres sont des bœufs : celui-ci est le seul véritable buffle! » Ainsi Sainte-Beuve, chaque fois que Victor Hugo se présentait au public avec un nouvel ouvrage, courait jadis devant lui, embouchait la trompette et célébrait le buffle de la poésie. »

trois billets suivants adressés à Renduel, dont deux sont de la main d'Hugo :

Hugo, roi des Hugolâtres, armé de sa bonne lance de Tolède et montrant la bannière de Notre-Dame de Paris. T. Gautier. Cassagnac (des Antilles). Francis Wey. Paul Foucher.

Victor Hugo et ses principaux partisans.

Fragment du Grand Chemin de la Postérité, caricature de Benjamin Rouland.)

« Voici les quelques lignes que vous m'avez promis de faire passer au *Courrier français*. Je compte sur votre bonne amitié.

« V. H. »

« Mlle Juliette, cette jeune artiste pleine de beauté et de talent, que le public a si souvent applaudie à la Porte-Saint-Martin, est

sur le point de quitter ce théâtre. Plusieurs administrations dramatiques lui font en ce moment des offres d'engagement. Il est probable que c'est à la Comédie-Française que Mlle Juliette donnera la préférence. Son talent, si digne et si intelligent l'appelle à notre premier théâtre. »

Renduel envoya cette note au journal, — non sans l'avoir fait copier pour ne pas compromettre Hugo, — et quelques jours après il recevait la réponse suivante, en date du 1er février :

« Mon cher ami,

« Il m'est impossible de mettre la note que vous m'avez envoyée dans le *Courrier*. Quand je vous verrai, je vous expliquerai les nombreux motifs de cette *impossibilité*. L'un d'eux est la crainte de choquer un de mes collaborateurs qui porte, dans ses articles *Théâtres*, un jugement tout différent sur la personne. Chez nous, tous les collaborateurs sont amis et s'entendent entre eux ; ils sont, je puis le dire, consciencieux : ainsi il ne serait pas bien de se mettre en contradiction aussi ouverte.

« Dans toute autre circonstance, je suis votre tout dévoué,

MOUSSETTE. »

Remarquez la date de la réponse (1er février) ; rappelez-vous qu'*Angelo* fut joué à la Comédie-Française le 28 avril 1835, un an et demi après *Marie Tudor*, et vous saurez en quelle année cette lettre fut écrite ; vous comprendrez pourquoi le poète tenait tant à faire entrer Juliette au Français : c'était pour lui confier quelque rôle, peut-être celui de la camériste Dafné qui fut créé par Mlle Thierret, alors toute jeune et toute mignonne. Hugo n'arriva pas alors à ses fins, mais, plus tard, Mlle Juliette obtint de tenir dans *les Burgraves* le rôle de la nourrice Edwige qui n'a qu'un mot à dire, un seul. Et l'auteur, cette fois, quand il adressa des éloges imprimés aux interprètes, n'osa pas lui faire le moindre compliment : le beau temps de la « princesse Negroni » était loin.

Adolphe JULLIEN.

CONTE DE NOËL

I

Une nuit de Noël au fond de la Bretagne, une nuit traversée de rafales, avec de belles éclaircies où le ciel se rayait de larges bandes d'un bleu presque noir, frangé d'écume, comme la mer, par les nuées, et avec des lumières obliques de lune qui coiffaient d'argent clair les têtes nues des grandes pierres. Bien que poudrées de givre, la lande n'apparaissait qu'en masses sombres, comme le moutonnement obscur d'un troupeau couché. Les rares villages, éclairés encore, étaient comme de petits yeux rouges contemplant cette immobilité, de petits yeux clignotant comme ceux des vieux qui ont bu un coup de cidre de trop. Ah! c'est qu'on avait rudement fêté la venue du Seigneur parmi les braves gens qui croient encore et se font un Dieu bon enfant qui ne hait pas qu'on s'amuse quelquefois. Tous les saints du Paradis sont aussi en liesse, à cette heure-là, sauf le pauvre saint Antoine qui, du haut des cieux, contemple avec amertume cette débauche de charcuterie, se remémorant le bon compagnon qu'il eut sur la terre, parmi ces bêtes égorgées. Et saint Roch se moque un peu de lui, en voyant les chiens se régaler de reliefs, car lui non plus n'a pas oublié son caniche, lequel s'appelait vraisemblablement saint Roquet, sur le calendrier des toutous. Mais redescendons, je vous prie, de ces séjours bienheureux où nous ne sommes attendu qu'après la mort et pas trop impatiemment, je l'espère. Redescendons parmi les bruyères toutes craquantes de gelée, parmi les genêts que fouette le vent, dans le recueillement des choses que traverse encore un bruit lointain de cloches s'éteignant par ondes mourantes. Des paysans reviennent du château de la Croix Morgan où l'on a fait largesses, suivant une ancienne coutume des seigneurs. Saluons-les, en les croisant, et rendons-nous nous-même à l'antique manoir où se passent, dit-on, chaque année, des choses extraordinaires pendant cette pieuse veillée.

II

M. le chevalier de la Croix Morgan vivait dans le château de ses pères, loin des bruits du monde, ne s'occupant que de bonnes œuvres et justement vénéré dans tout le pays. C'était un gentilhomme de vieille souche qui eut aimé, comme un autre, la vie militaire, mais avait quitté le service aussitôt qu'il n'avait plus eu devant lui la poitrine de l'étranger. Veuf de bonne heure et regrettant toujours sa chère trépassée, il s'était consacré à l'éducation de ses six enfants dont l'aînée Claire avait douze ans, et le plus petit, Ferdinand, deux ans. Mais ce n'était pas toute la famille. Il avait encore sa mère, une respectable vieille, — car le chevalier s'était marié la cinquantaine sonnée — une vieille qui se souvenait d'autrefois, très capricieuse et très gaie, avec de soudaines mélancolies — non pas en enfance elle-même, au moins, — mais dans un doux état de recueillement intérieur et de rêverie d'où la sortaient encore de beaux élans vers la vie, quand sa pensée se grisait de souvenirs. Elle chantait alors des anciennes chansons, et M. le chevalier était fort embarrassé quelquefois, car la muse des grands pères était alerte et ne reculait pas devant les joyeusetés. C'était, au demeurant, le bon temps où l'on chansonnait encore et où l'hypocrisie ne se confondait pas avec le bon ton. Car elle avait été vertueuse comme pas une, la douairière, bien qu'elle eut été la plus charmante du monde où elle vivait et pourvue d'un mari tout à fait désagréable. Elle ne s'était jamais vengée de cet animal qu'en se moquant de lui. Et vous ne savez pas encore tout son mérite, car elle avait aimé, la pauvre ! elle avait aimé un brillant officier sous la Restauration, le plus aimable qui fut dans l'armée du roi et qui avait composé pour elle de délicieuses romances avec accompagnement de harpe. Car la bonne dame avait connu la harpe et le turban, mais non par l'amour coupable. Dire maintenant qu'elle n'avait jamais regretté sa sagesse... ! mais à quoi bon aller au fond des consciences ! C'était une adorable grand'mère pour les enfants du chevalier.

III

Les enfants étaient répartis dans plusieurs chambres de l'antique castel ; mais, pour la nuit de Noël, M. de la Croix Morgan

eut une idée très paternelle et originale. Il les réunit dans une grande salle, qui, autrefois, était celle des hommes d'armes, afin que toutes leurs petites joies s'unissent et se confondent dans la matinale surprise du lendemain. Toutes leurs mignonnes chaussures avaient été placées, à côté les unes des autres, dans l'immense cheminée sculptée, aux angles de laquelle grimaçaient de chimériques figures. Ah! tous les beaux rires argentins qui devaient se mêler, dès l'aube, devant les cadeaux apportés par l'enfant Jésus ! Claire espérait fermement toute une bibliothèque illustrée, et Ferdinand avait rêvé d'un polichinelle. Mais le plus heureux de tous était le père qui savait bien que toute cette allégresse se fondrait en baisers pour lui. Car c'était une âme tendre et qui savait bien que la vie n'est vraiment que dans ces pures tendresses. En attendant, il avait été recommandé à tout ce petit monde de dormir, et le sommeil était venu, en effet, mais après un terrible chuchotement à voix basse, un chuchotement comme un bruit de feuilles au printemps quand passent les premiers souffles de l'espérance. Oui, tout reposait dans le château, tout... si ce n'est la douairière que tourmentait une idée bizarre, un caprice extraordinaire, comme en ont les vieux qui semblent avides de repasser par les impressions naïves de l'enfance. Son idée, je vais vous la dire bien vite, c'était de mettre, elle aussi, son soulier à côté de celui de ses petits enfants. Et, tout doucement, en se cachant comme pour un crime, elle s'en fut chercher le plus mignon qu'elle eût porté jamais, exquis petit soulier de bal en satin blanc avec des rubans étroits pour nouer à la cheville ; un petit soulier bien vieux qu'elle avait toujours gardé comme une relique, peut-être, ou même certainement parce qu'elle l'avait mis pour la première et l'unique fois, à une soirée où elle avait dansé avec le bien-aimé de son choix.

Elle l'avait placé près d'une rose qu'il lui avait offerte ce jour-là, et qui n'était plus que quelques feuilles sèches et embaumées. Alors, toujours furtive et glissant sur le bout de ses pieds nus, elle s'en fut mettre ce rien charmant dans la haute cheminée.

IV

Les enfants rêvaient certainement, mais ils n'eussent pas rêvé, que c'eut été absolument la même chose. Quelle heure pouvait-il bien être ? deux heures ? Trois peut-être. Enfin, la vieille dame

venait de repartir, en se dissimulant derrière les hauts pilliers de la salle. Une musique bien douce sortit de la cheminée, une musique vieillotte et tremblottante comme celle des antiques clavecins, et les petites notes fêlées et chevrottantes se succédaient en un air à la fois sentimental et gaillard qui donnait tour à tour envie de pleurer et de danser. Un brutal rayon de lune, déchirant le ciel, baignait toute la grande salle, se brisant aux angles des murs et traçant sur les dalles un carré violemment éclairé en blanc. Or, le petit Ferdinand déclara le lendemain, et tous ses frères et sœurs corroborèrent son récit, que les yeux grands ouverts par cette subite invasion de la lumière, il avait très nettement vu tous les petits souliers entrer en danse et se trémousser comme des fous dans cette clarté, tantôt se tenant en ronde et tantôt exécutant des pas pleins de fantaisie, et, s'étant doucement soulevé sur son séant, il avait clairement perçu que cette harmonie sortait d'un soulier blanc immobile dans le mouvement général. Et Claire qui avait l'oreille très fine, comme toutes les jeunes filles qui aiment bien écouter ce qu'on ne dit pas pour elles, avait nettement entendu que le petit soulier ne se bornait pas à jouer de ce mystérieux piano. Il chantait aussi : il chantait d'une petite voix à peine perceptible, d'une voix cassée et cependant attirante, où passait comme un souffle perdu d'autrefois. Et cela était si certain, que Claire put le lendemain réciter à sa grand'mère la chanson qu'elle avait ouie ainsi. Car elle avait aussi beaucoup de mémoire, comme toutes les jeunes demoiselles qui ne perdent rien de ce qui ne les regarde pas. Cette chanson, la voici :

I

Que vous fûtes sotte, marquise,
De laisser, comme au vent les fleurs,
S'envoler vos belles couleurs
Avec votre jeunesse exquise!
Car le temps cruel va changeant
Le visage plus tôt que l'âme.
Vous aviez des cheveux de flamme;
Regardez vos cheveux d'argent.
— Oui, vous fûtes sotte à l'extrême
D'être sage, ayant su charmer,
Et de laisser fuir, sans aimer,
Le temps adorable où l'on aime!

II

Que vous fûtes sotte, marquise,
Ayant un amour dans le cœur,
De ne pas livrer au vainqueur
La place vaillamment conquise!
Si vous rencontriez demain
Celui qui vous plaisait naguère!...
Il ne peut plus partir en guerre
Qu'une béquille à chaque main!
— Oui, vous fûtes sotte à l'extrême
D'être sage ayant su charmer,
Et de laisser fuir sans aimer,
Le temps adorable où l'on aime!

— Assez, mademoiselle! fit sévèrement à Claire la bonne dame de la Croix Morgan, tout émue cependant à ce récit enfantin. Oui, très émue, avec un tremblement étrange dans la voix, comme si un remords lui fut passé dans l'esprit, tout près du cœur.

V

Rêves d'enfant que tout cela! vous dis-je.

Savez-vous ce qu'on avait trouvé, le lendemain, dans le petit soulier de bal de la douairière, au milieu des livres et des joujoux dont les chaussures des enfants étaient remplies?

Un pauvre petit rouge-gorge que le froid avait précipité, sans doute, du haut de la cheminée et qui était mort là. Car il était tiède encore, au matin, et ses ailes étaient flexibles encore. C'était ses plaintes certainement, ses petits cris d'oiseau agonisant qui avaient fait aux enfants cette illusion de musique haletante.

Et la danse des souliers, s'il vous plaît?

Oh! rien de plus naturel : leurs ombres s'agitant dans le rayon de lune qui descendait de la large ouverture et que le caprice des nuages poussés par le vent faisait osciller.

Je dis toutes ces choses raisonnables pour les imbéciles qui ne veulent absolument pas croire au merveilleux. Mais pour moi qui ne crois qu'au merveilleux, les enfants avaient fort bien vu et entendu. Et qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'un petit soulier tienne des discours aussi sensés, lorsque ceux des hommes le sont si peu?

Armand Silvestre.

LE COQ DU VILLAGE

Non, ce n'est pas celui que vous croyez, ce n'est pas le beau gars robuste au teint fleuri, aux poignets pareils à des avirons, avec de larges épaules et une crainte d'embonpoint, le Normand faraud qui regarde les filles dans le blanc des yeux et le blanc des jupes, qui passe en sifflant les jours de danse et d'assemblée sur la place de la Mairie, et qui, parti un matin en chantant, revient plus tard au village, après qu'il a fait son temps de pantalon rouge, avec une tunique de drap fin et une bague chevalière au quatrième doigt; non, le coq dont je parle, c'est le vrai coq du village, le coq du clocher, l'oiseau de bronze là-haut perché comme un gros jouet sur la croix de fer rouillé.

De ma fenêtre, à la campagne, on voit l'église à quelques pas, une très vieille église qui fut commencée au neuvième siècle et que flanquait jadis une grande tour carrée, ainsi qu'une tour de citadelle sarrasine. Le temps l'a réduite en poussière; elle était trop orgueilleuse et elle a été remplacée par un clocher plus sage, le type des clochers ordinaires, avec son aiguille d'ardoises et ses lames de bois vermoulues formant persiennes. Or, l'autre matin, je ne pus m'empêcher de pousser un cri d'étonnement et de frayeur en mettant le nez à la croisée. A cheval sur les deux bras de la croix, un homme était là, comme chez lui, parfaitement tranquille, et qui riait de tout son cœur. J'appris aussitôt que c'était le maître couvreur qui s'était chargé de retirer lui-même le

coq devenu trop vieux, et menaçant à toute minute de dégringoler de son perchoir. Je revois très exactement la scène : le ciel bleu, bleu indigo, d'un bleu de mois de Marie, l'homme nu-tête avec sa veste de velours, empêtré dans ses genouillères de cuir et ses cordes à nœuds, poussant un hurrah, après qu'il eut triomphalement enlevé à deux mains, comme un globe de lampe, l'oiseau de saint Pierre. Il le regarda longuement, amicalement, de camarade à camarade, et le frappant de sa lourde main d'ouvrier, je l'entendis qui s'écriait dans l'azur du matin : « Enfin, c'est donc toi, mon vieux ! » Et cette familiarité ne sembla point trop déplaire au volatile sacré qui fut redescendu avec mille précautions sous l'aisselle de son hardi dénicheur. Quelques instants après, on me l'apportait, et quand je le tins là, dans mes paumes, ce fanfaron gaulois, encore tout tiède de vie et des rayons de soleil qui l'avaient rissolé, je fus sur le point de m'écrier aussi : « C'est donc toi, mon vieux ! » Le couvreur gravement, pendant que je l'examinais, me contait son histoire et ses états de service. — Il y a cinquante ans et deux mois qu'on l'a mis sur le clocher, monsieur, jamais il n'a bêtisé ; toujours d'aplomb ; il a fait la guerre de 1870, et tenez, voyez-vous ! il a reçu trois balles et un éclat d'obus. Pour un bon coq, on peut le dire, c'était un bon coq. » Je ne lui répondais pas, mais je songeais à la carrière de l'oiseau de métal. Un demi-siècle, une vie humaine. Et cinquante ans pas communs ! cinquante ans de plein air, à tourner sous le ciel de Dieu ! Ah ! que cela dans une existence, représente donc de soleil, de lune, d'étoiles, d'hivers, d'été, de printemps, d'automnes ! Que de moissons et que de semailles ! Que d'aubes, que de midis, que de couchants ! Que de pluies, de rafales et de neiges ! Que d'ouragans et de brises légères ! Il a vu, subi tout cela, ce vieux vigilant aujourd'hui désempalé, un demi-siècle il a été le roi de la campagne, l'ami chaque jour des hirondelles, chaque nuit des hiboux plaintifs, son regard atteignait par-dessus les collines, par-dessus les chaumes du paysan et les tourelles du chatelain, les plus lointains horizons, il a vibré sur sa tige aux sonneries des baptêmes et des morts, chanté au carillon des grand'messes, prié au tintement des angelus, et secoué sa crête aux sorties des mariages, quand la jeunesse, en gaieté de cidre, tirait des coups de fusil devant la salle de danse. Et il a vu aussi la guerre des hommes du haut de la Maison de la Paix, il a vu les champs de batailles là où il ne connaissait que les champs de

blé, les balles l'ont frappé, ont rebondi sur lui, et peut-être au spectacle de l'invasion a-t-il regretté, en se la rappelant, l'époque où il battait des ailes à la hampe des drapeaux, bec ouvert et l'ergot planté sur une boule d'or. Aujourd'hui le voilà retraité, autant dire mort, carcasse creuse et inanimée, mais j'ai idée qu'il emporte avec lui un peu de l'âme de ce pays dont il a été si longtemps la pacifique et française et joyeuse vedette ; ses flancs sont trop pleins de souvenirs, il a gardé des rayons de soleil et des rayons de lunes dans les plumes de sa belle queue panachée, le bronze de son ventre résonnera encore parfois d'un son de cloche conservé et oublié. En vérité, je voudrais l'avoir, le posséder, c'est presque un palladium ; je le placerais dans ma chambre, de façon, à l'apercevoir de mon lit et de mon bureau, il aurait mon premier regard chaque matin, il aurait aussi souvent celui de ma pensée, et sa vue, je le sens, serait bonne conseillère à l'homme autant qu'au travailleur; il est l'oiseau national qui ranime, le boute-en-train de la vie, celui qui dit et qui répète sans cesse les mots réconfortants : Debout, courage, espère et crois.

Henri Lavedan.

LA ROBE[1]

(Suite et fin.)

VIII

Ce jour-là, Mme de Maixent, à peine vêtue, s'étendit sur une chaise longue pour mieux songer. Il faisait très chaud au dehors Persiennes closes, rideaux tirés, obscurité presque complète. Les bruits de cette grande maison sonore arrivaient à son oreille. Le château de Maixent était une noble hôtellerie, la table y était toujours mise; le matin, il y avait eu grand déjeuner d'hommes : vingt convives. C'étaient les plaisirs du baron.

Mon Dieu ! comme elle les excusait désormais ! Elle avait les siens.

Tout en se bergant sur les coussins, elle eut une petite fusée de rire, disant à demi-voix : « Buvez, mon cher ! »

(1) Voir les numéros des 10 et 25 novembre, et 10 décembre 1896.

Il pouvait bien même s'en aller visiter Maria Dégary à Saint-Hilaire-des-Flots, si c'était son envie après boire. L'offense, elle n'en tenait plus de compte.

En ce même instant, il avait peut-être dans un autre château du pays ou dans quelque auberge achalandée, un autre déjeuner où l'on disputait sur l'éternelle question de savoir si la baronne de Maixent, publiquement délaissée par son mari, avait ou n'avait pas trouvé des dédommagements au dehors. Les opinions étaient partagées, quelques-uns disant oui, le plus grand nombre — les plus insolents — disant non.

— Messieurs, mettez-vous d'accord ! Certes, non, elle n'avait jamais oublié ce qu'elle devait à ce mari orgueilleux et brutal qui, depuis bientôt dix ans, l'accablait de mépris et les affichait. Il s'était bien soucié qu'elle eût un cœur, et des tendresses, comme les autres femmes ! Pourquoi se soucierait-elle de ce que ce brutal croyait sans doute être son honneur ?

Elle avait pris sa revanche à présent. Ce n'était pas avec un des bruyants seigneurs du verre en main qui l'avaient toujours dédaignée pour suivre le bon exemple de l'amphitryon et pour lui plaire. Louis de Cibiel était d'une autre sorte... Ah ! sûrement bien moins commune !

... Mais quoi ! Cette découverte dans leur premier rendez-vous ?... La châtelaine s'égayait encore tout bas :

— En vérité, Louis de Cibiel avait donc été un commencement de joli abbé ?

La pensée ne lui venait point du tout que ce commencement eût pu avoir des suites. Ce n'était pas la première fois que l'on voyait un jeune homme pieux et timide se tromper sur sa vocation, entrer au séminaire, maudire le monde avant de le connaître, et, mieux conseillé par la nature, retourner à ce qu'il avait maudit.

Elle avait bien fait de ne point l'interroger, le premier jour, à l'instant de la révélation et de la surprise. N'aurait-elle pas risqué de l'arracher à ce rêve brûlant qu'elle faisait avec lui, et de troubler ce beau concert de deux cœurs se rapprochant et se fondant, presque avant de se connaître...

Et puis, *était-ce vrai ?* Une apparence avait pu la tromper... Elle ne voulait plus savoir... Jamais elle ne le lui demanderait... A quoi bon l'affliger, le désespérer peut-être ?... Quelle satisfac

tion nouvelle en aurait-elle donc? Est-ce qu'il ne lui suffirait pas de sentir qu'il était charmant?...

Ah! oui, charmant. Une âme toute neuve. Et c'était à ne pas y croire! Des candeurs d'enfant. Voilà ce qui, malgré elle, la remettait en présence de la *découverte*. Ses doigts en se jouant dans ces beaux cheveux bouclés y avaient donc bien trouvé le signe des longues innocences. Elle était sûre qu'avant elle, aucune autre femme...

Est-ce que ce n'était pas encore une pensée flatteuse et une joie de plus? Celui qui devait être l'instrument de la vengeance si longtemps attendue aurait-il eu le pressentiment de sa mission? Il portait un cœur pur qu'il gardait pour elle, il lui en avait réservé les prémices, Ah! le doux vengeur!

Quel contraste entre Louis de Cibiel et ceux qui, jusqu'alors, l'avaient entourée! Tous plats et méchants, tous des traîtres. Il n'était pas jusqu'au marquis, son oncle, son dernier parent, qui ne l'eût sacrifiée, reniée, pour la faveur du maître. Tous étaient aux pieds de ce maître riche et insolent, il avait toutes les puissances, il faisait peur.

Parmi tous ces courtisans qui lui faisaient cortège, un seul autrefois avait été assez hardi pour avoir envie de son bien négligé et devenir amoureux de la maîtresse du logis. C'était ce René de Cheffeuilles, le maître du beau cheval Roland, acheté par M. de Cibiel. Celui-là devait se borner à l'envie et, n'osant davantage, avait cessé de se faire voir. Prudence salutaire que tous imitaient.

Le baron de Maixent ne trouvait pas plus de rival au dehors qu'au dedans, tranquille dans son féroce orgueil, exerçant à six lieues à la ronde le droit du seigneur, domptant les filles et bien assuré que le châtiment ne lui arriverait jamais chez lui... Eh bien, il s'abusait.

Le châtiment était venu. Et qui lui infligeait ce juste retour? Pas un de ces hobereaux fanfarons n'en aurait eu même la pensée téméraire. Il fallait que celui qui l'osait fût un être inoffensif et tendre.

N'était-ce pas encore délicieux, cette pensée du loup berné par l'agneau? Tout la ravissait en Louis, rien n'était auprès de lui que plaisir délicat. Heureux, il n'avait pas cessé d'être timide; de lui, aucun examen, aucun doute, aucune arrière-pensée n'était jamais à craindre... Jamais! Aussi quel repos!... Il ne jugeait

pas, il sentait... Devant cette âme naïve, la sienne pouvait demeurer ouverte.

Abandonnée dans ses bras, elle avait cette douceur infinie de lui dire ses anciennes tristesses; elle refaisait, appuyée sur son cœur, le roman de sa longue humiliation dans cette riche maison dont elle aurait dû être la reine et où la méchanceté d'un homme l'avait réduite pendant dix ans à vivre en un honteux servage. Un autre peut-être serait entré en peine et sa vanité lui aurait fait une angoisse de n'aimer qu'une femme méprisée.

Mais lui s'indignait et, si elle pleurait, il voulait boire ses larmes; il s'emportait, il trouvait contre le tyran des accents enflammés qui la charmaient. Il fallait qu'elle l'apaisât... Si, pourtant, elle avait voulu... Qui pouvait savoir?... David n'a-t-il pas abattu Goliath?... Mais non, elle était assez vengée.

Leurs dispositions étaient bien prises. M. de Cibiel n'avait point reparu au château; en l'absence du maître, il y avait fait sa visite. On verrait plus tard s'il devrait la renouveler; pour le moment, c'était assez de cette démarche de politesse. Elle ne se souciait plus de le remettre aux prises avec le baron; ce serait une imprudence inutile. M. de Maixent ne soupçonnait guère ce qu'il avait à reprocher au visiteur, mais ne lui pardonnait décidément pas d'être le locataire de Maria Dégary; on savait assez qu'il n'était jaloux que de sa maîtresse. Ah! comme il avait des yeux pour voir!...

Tandis que de sa femme il ne craignait rien, il surveillait *l'autre*.

La baronne Thérèse n'en demeurait que plus délicieusement libre. Trois fois déjà, par le fond du parc, elle avait gagné le grand bois qui joignait la forêt de chênes verts, sauf l'étroit intervalle de la route courant de la petite ville maritime au chef-lieu, et coupant le bocage. La distance était d'une demi-lieue environ, toujours à couvert. Presque à l'entrée de la chênaie sombre, un pavillon de chasse s'élevait; il ne servait pas en cette saison. La baronne s'en était aisément procuré une clef.

Lui, tous les jours, au moment où la chaleur tombait, faisait la route. Elle viendrait ou ne viendrait pas, suivant ce que lui conseillerait le soin de sa chère sécurité. Il avait promis d'être là, toujours là, à l'heure divine, toujours prêt à l'affût du bonheur.

Partant de Saint-Hilaire-des-Flots, il longeait la mer, et,

quand il était sûr qu'il n'avait pu être suivi, quand il voyait au loin la dune déserte, il se jetait dans la forêt.

Alors il courait sous ce dôme opaque ; ce toit de feuilles, qui semblaient être faites de métal noirci, le couvrait d'un abri impénétrable. Il courait avec la hardiesse légère de l'homme nouveau, et il avait si bien rejeté la dépouille de l'ancien qu'il se souvenait à peine de l'avoir portée. Il ne craignait plus de voir marcher derrière lui l'ombre de la terrible robe. Voilà pourtant ce que la baronne Thérèse avait fait !

Comme elle l'avait guéri de ses craintes vaines, la triste magicienne d'amour ! Comme il avait puisé le suprême courage dans cette mélancolie tendre ? Elle avait été l'ouvrière définitive de son affranchissement ; la première caresse reçue d'elle lui avait fait sentir enfin qu'il n'était plus qu'un homme.

Arrivé au lieu du rendez-vous, il attendait. Son cœur battait sourdement, tandis qu'il prêtait l'oreille. Les bruits étaient rares dans le vaste silence du bois : quelquefois un froissement de branches, un heurt léger, une retombée dans la poussière, un chevreuil qui traversait la route. Mais la nuit allait être close. Tout à coup les piqueurs du baron, dans la cour de Maixent, sonnaient de la trompe ; ces grandes ondes sonores couraient, enfermées sous la ramure. Elle ne viendrait pas, le geôlier était là ; il fallait renoncer au baiser de la captive.

Lentement, il revenait, non sous les chênes verts, l'obscurité se faisant trop profonde, mais par cette route poudreuse jusqu'au tournant qui le ramenait chez lui entre la bordure des vieux ormes et le mur du verger des moines. Il berçait son regret dans la vision enchantée du lendemain ; il pouvait bien espérer : la baronne Thérèse n'était à lui que depuis dix jours, et trois fois elle était venue.

Ce soir-là, il devait être à son poste comme tous les autres soirs ; on approchait de six heures et la baronne ne savait pas encore si elle irait au rendez-vous. Brusquement, elle quitta sa chaise longue, se glissa vers une croisée qu'elle entr'ouvrit avec précaution ; elle ne s'était pas trompée : en bas des chevaux piaffaient.

On sellait Fleur-de-Lys, la bête favorite du baron, parce qu'elle était rétive. Il y avait eu entre Fleur-de-Lys et son cavalier des luttes célèbres qui faisaient partie des prouesses du châtelain, il tait resté le plus fort ; en toutes choses il n'aimait que cela. Et

cependant un propos courait dans le pays. Les scènes bruyantes qui s'allumaient dans la maisonnette de Saint-Hilaire rencontraient des échos. Ce qu'ils avaient entendu, les gens du hameau le redisaient tout bas, en pouffant de rire. La rumeur en était descendue jusqu'à la ville; le scandale était grand, et l'amusement très vif.

Maria Dégary en avait acquis une sorte de considération plaisante; elle vivait dans le péché, mais celui qui l'y entretenait et le partageait avec elle ne cueillait point que des roses. Quelquefois même les épines étaient rudes. Ainsi le méchant baron n'effrayait pas tout le monde, et il prenait peur à son tour. On savait bien, oui-da! que plus d'une fois la Maria l'avait battu.

La vilaine créature; mais la bonne fille!

La baronne Thérèse vit amener trois autres chevaux; puis, le cortège se forma, M. de Maixent en tête, le marquis derrière; deux domestiques allaient les suivre. Le baron appela le maître d'hôtel et lui commanda d'avertir Mme la baronne qu'il ne dînerait pas au château. Il ne l'avait donc pas vue. Sa présence à la fenêtre, il ne la soupçonnait pas plus que le reste.

La cavalcade partit au petit galop, traversant la cour d'honneur et longeant la grande pelouse; la châtelaine allait suivre le chemin opposé par les bosquets. Là s'élevaient, en arbres, de vieux grands buis dont le feuillage noir n'offrait pas un écran moins favorable que, là-bas, les chênes verts, autour du pavillon de chasse.

La baronne Thérèse s'habilla seule, car elle n'aurait eu garde d'appeler sa femme de chambre; cette fille était toujours prête à la vendre, elle faisait partie du troupeau d'esclaves qui tremblaient devant le tyran. « Madame la baronne » descendit. Elle avait la tête nue; les gens qui allaient la voir devaient croire à une courte promenade dans le parc.

Sa robe était un fourreau de soie noire très légère; des couleurs claires auraient jeté une lueur dangereuse sous les arbres. D'abord, elle ne marcha que très lentement, avec des airs de nonchalance, comme une personne accablée. Il fallait qu'on dît à l'office : « Madame la baronne paraît bien ennuyée de dîner seule! »

Elle atteignit ainsi le couvert des bois et se jeta vivement en avant. Tous les sentiers lui étaient familiers, elle prit le moins frayé, bravant les broussailles; c'était aussi le plus court. Elle

allait, soulevant d'une main ces plis soyeux ; sa jupe de dessous n'était qu'un flot de dentelles fines ; elle avait, comme toujours, des bas de soie gris perle dans de petits souliers de chevreau, souple comme de la peau de gant. Elle laissait, au passage, dans les halliers une senteur de violette.

Le désir et la joie d'une nouvelle revanche brûlaient dans le velours de ses yeux bruns ; elle allait, la bouche épanouie, ne se souciant plus des périls du chemin. Pourtant, comme elle traversait une futaie, elle consulta du regard le dessous de la colonnade et s'applaudit de la prudence qui lui avait conseillé ce fourreau noir. Peut-être en recevrait-elle un reproche de celui qui l'attendait le cœur serré par la crainte qu'elle ne vînt pas ; il l'aimait en blanc. Il lui disait : « Le premier soir, vous étiez blanche comme un lis. »

Il avait souvent de ces mots qui faisaient image ; elle y trouvait du charme. Sans doute, ils lui venaient... d'autrefois... *si cela était vrai !...* On aime les figures dans le doux langage de l'Église..... Est-ce que vraiment elle ne lui demanderait jamais ?...

Si ! Plus tard. Quand il serait bien affermi dans le doux péché qu'ils commettaient ensemble pour le châtiment du baron... « Ah ! l'abbé, il faudra bien répondre alors et te confesser...

« Tu diras comment, dans ta ferveur juvénile, tu avais formé ce beau dessein de te consacrer à Dieu... puis comment le désir de la femme se glissa dans l'innocence de ton cœur... C'était un jour, n'est-ce pas, où tu n'attendais guère la délicieuse embûche... Un jour radieux, tout baigné de soleil au pied de la vieille église. Celle qui devait te le faire connaître, ce désir des chauds enveloppements et des fines caresses, tu la vis tout à coup paraître... En un instant, elle changea ton être... Ah ! l'abbé, redis encore que ton ciel, à présent, n'est plus que dans ses yeux ! »

En ce moment, elle arrivait à la route ; elle avança la tête entre deux arbres au-dessus du fossé. Ce ruban de poussière entre les deux masses de feuillages, était bien désert. Elle sauta, courut, franchit l'autre fossé, sur le bord opposé et, sous les chênes verts, s'arrêta haletante.

A son front elle essuyait une petite perle de sueur ; la moiteur de sa peau, après cette longue course, aiguisait encore, sous les plis de dentelle et de soie, le doux parfum de violette.

Le pavillon s'élevait à cent pas ; mais elle ne s'acheminait plus que lentement ; on recule volontiers l'instant d'une grande féli-

cité qu'on est sûr de goûter pleine. Rien ne pouvait plus empêcher la baronne Thérèse de prendre sa quatrième revanche.

Comme elle arrivait au lieu du rendez-vous, elle vit une ombre qui se détachait du pied d'un arbre. L'ombre accourait, la pécheresse empressée ne perdait point son temps et mettait la clef dans la serrure. La porte glissa, laissant voir une chambre ronde que pouvaient éclairer deux croisées dont les volets sans doute n'allaient pas être ouverts. Un divan circulaire comme la forme de la pièce; une table chargée de verres et de flacons vides et cela importait peu, car les amants n'y venaient pas chercher la même ivresse que les chasseurs.

... La nuit tomba vite sous cette basse ramure pesante. Au loin, un vol de cloches : l'angelus qui, aux églises de campagne, ne sonne guère l'été qu'à huit heures; une voiture publique qui passait avec un grand tapage de grelots et de ferrailles; puis, après un long moment, un galop de chevaux...

IX

Soudain, ce nouveau bruit cessa; ce fut un brusque arrêt. Des voix humaines, comme étouffées, montaient sous les chênes verts; il sembla que les chevaux reprenaient leur marche au pas... ils s'ébrouaient, par frayeur sans doute des feuillages que, depuis un moment, une bourrasque secouait. Un orage, suite naturelle de la chaleur excessive du jour.

De nouveau, des voix se firent entendre; deux voix d'hommes, l'une disant sur le ton mordant et rude :

— Eh! mon oncle, vous montez encore assez bien à cheval et vous mettez plus de façon qu'une femme à franchir un fossé. Il a bien fallu que votre nièce passa celui-ci tout à l'heure.

— Parlez moins haut, mon cher!... Si vous donnez l'éveil à ces vilains tourtereaux du diable, comment les prendrez-vous au nid?

— N'ayez peur. La coquine et le défroqué n'ont d'oreilles que pour la musique d'amour... Et puis, ils essaieraient de se dérober à présent qu'il serait trop tard... Ma main est sur eux.

— Ne l'ayez pas trop lourde. Thérèse est la fille de mon frère. Point de scandale. Vous l'avez promis.

— Marquis, êtes-vous à moi? Ce que je ferai devra vous paraître bien fait. Vous m'en avez donné votre parole.

— Je la tiendrai... Mais que tout, pour elle, au moins, se passe en famille!

— En famille, répéta le baron; c'est dit.

Un moment, ils marchèrent en silence sous le couvert sombre; mais la conscience du vieux marquis ne se rassurait pas :

— Écoutez, reprit-il à voix basse; entre elle et vous, je ne pouvais hésiter dans un si vilain cas. Il y a l'honneur de votre côté. Pourtant, n'oubliez pas que vous l'avez tenue bien serrée... J'entends ce que vous allez me dire... Vous la connaissiez... son imagination est chaude... Une tête remplie d'orages cachés... Certainement elle est capable d'une dissimulation très longue... Son sang est hardi... Vous l'aviez mise à l'écart des occasions, ne laissant approcher que ceux dont vous étiez sûr...

— Oui. J'étais sûr que ceux-là n'oseraient pas, dit le baron, les dents serrées.

— Avouez que vous l'avez maltraitée comme à plaisir... Elle vous le rend en une fois, c'est vrai, mais après combien de temps!

— Elle me guettait, elle ne m'a pas manqué.

— Soyez de bon compte. Vous lui en avez aussi trop fait! Prendre la Maria Dégary, soit, puisque c'était votre envie! Mais ne pouviez-vous l'obliger à vivre en bas, dans la ville? Cela n'aurait pas causé tant de bruit. Était-il nécessaire de la tenir si près du château, de lui tailler une manière de fief sur votre domaine le plus proche et de prendre tout le canton de Saint-Hilaire pour témoin de vos ébats? C'est l'avoir bravée, poussée à bout! Mettez-vous à sa place et dites si la tentation ne vous serait pas venue à la fin de faire ce qu'elle a fait?

— La vipère a le droit de me mordre quand je marche sur elle; mais j'ai le droit d'écraser la vipère. Allez! je ne la frapperai pas aussi fort qu'elle me hait.

— Si elle vous hait, à qui la faute?

Ils arrivaient devant le pavillon; le baron avait une seconde clef dans la main; la porte ne céda pas. Il y avait donc un verrou au dedans?... Oui, mais si léger! Un avertissement plutôt qu'une défense. Si à la fin d'une chasse les compagnons du maître trouvaient de la résistance à l'entrée du pavillon, ils se devaient aller

reposer sous bois. La Maria Dégary peut-être était là — ou quelque autre.

M. de Maixent eut un geste de pitié méprisante; s'écartant de trois pas, le noble taureau prit un élan, et d'un coup de sa formidable épaule fit voler la porte.

D'abord, il ne distingua rien dans ces demi-ténèbres, la colère lui mettait le sang aux yeux ; un instant, il demeura sur le seuil, faisant siffler sa cravache.

La baronne Thérèse se tenait pelotonnée sur le divan, à l'extrémité de la chambre, près d'une des croisées aux volets clos ; mais Louis de Cibiel était debout :

— Monsieur, dit-il, je suis à vos ordres.

Le baron éclata de rire :

— Misérable drôle, est-ce qu'on se bat avec un prêtre !

Et la cravache s'abattit. Louis tomba sur ses genoux avec un gémissement sourd. Le bras du butor se relevait, prêt à frapper un second coup ; le marquis l'arrêta.

— Laissez cet homme, dit le vieillard, vous voyez bien qu'il ne cherche pas à se défendre. Le voilà tombé sous ses mensonges. Les Cibiel normands sont avertis de le suivre sur tous les chemins où il traînera leur nom qu'il a volé, il ne pourra plus faire de mal. C'est moi qui vous ai servi à le confondre, je vous demande de l'épargner.

La baronne Thérèse se dressait :

— Bien obligée, mon oncle ! cria-t-elle. Vous avez fait une belle action en faveur de la dernière de votre sang. Vous avez su vous ranger du parti le plus fort, je vous reconnais là !...

Elle s'interrompit... les mots expirèrent sur sa bouche. Louis de Cibiel lentement se relevait et, chancelant, se dirigeait vers la porte. Sans jeter un regard en arrière, il sortit. Elle retomba sur les coussins.

— Ma nièce, dit le marquis, imitez-le. Lui, du moins, vomit son péché.

Mais le baron marchait sur elle, et, rudement, la saisissant au poignet :

— Vous, dit-il, venez !

Il la traîna derrière lui, elle résistait encore avec des cris perçants qui remplirent le bois. Le vieux marquis se jeta entre eux et la lui arracha :

— Ne la meurtrissez pas, disait-il. C'est une honte. Elle obéira puisqu'elle ne peut plus qu'obéir.

X

L'abbé allait par la forêt, tout droit devant lui, dans la sente grise, laissant sa trace pesante creusée dans le sable et ne sentant point la lourdeur de ses pieds; — tout droit, tout d'une pièce, rigide comme les arbres métalliques contre lesquels, souvent, il se heurtait. Alors il avait un gémissement sourd et reprenait sa route, un peu plus meurtri.

Une heure, il marcha, — jusqu'à la lisière; la mer était devant lui, l'étendue claire sous la nuit sereine. La dune s'arrêtait à un escarpement de roches minées; leur faîte branlant surplombait le flot; au-dessous, c'était l'abîme.

L'abbé se laissa glisser à terre, se coucha la face sur l'herbe rase et pleura. Des sanglots, des cris rauques où les hoquets éclataient, le râle de la bête abattue.

La mer qui achevait de monter vint assaillir les flancs ouverts de la roche. Le flot hurlait, déchiré; l'homme continuait de verser ces larmes saignantes, le front dans la poussière. Le ciel se peuplait de nouvelles myriades d'étoiles au-dessus de cette agonie d'une âme. Une lame plus lourde et plus haute jeta par-dessus l'escarpement sa poudre d'écume, le sol trembla. L'abbé se soulevait, il venait d'avoir une seconde d'espérance... Non! le roc ne s'effondrait pas, il ne roulait pas avec lui dans le gouffre; il demeurait vivant, il allait continuer de vivre!

Machinalement, il porta la main à son visage; la cravache du baron de Maixent y avait laissé une trace cuisante.

Il sentit que toute sa chair lui faisait mal et lui faisait honte.

O Dieu! celui qui t'avait renié pouvait-il croire que tu le ferais monter si cruellement sur ton calvaire? Il connaissait ta justice, il ne la croyait pas si dure!

L'abbé se dressa, son poing se levait vers le ciel, et aussitôt retomba... Venait-il vraiment d'avoir une pensée de révolte?... Dérision! Une flamme sur de la cendre. Tout était bien consommé. Rien ne le relèverait plus. L'atroce sentence de là-haut était sans appel et son péché sans rémission... Et pourtant, ce péché?...

Si doux ! Et qui lui semblait si beau ! A peine en avait-il bu l'ivresse. Heureux pendant de si courts moments, misérable à jamais ! Celle qui avait partagé cette félicité volée avait le meilleur sort ; elle demeurait aux mains de ces tigres, ils la tueraient peut-être.

Lui, son opprobre était si profond qu'il n'avait pu même la défendre. Un instant encore dans ce pavillon, il avait cru qu'il était un homme et qu'il allait avoir le droit suprême de mourir pour ce qu'il aimait... Ah ! comme ils avaient su remettre les choses à leur place ! Quel triomphe barbare ils avaient trouvé à l'avilir ! — « On ne se bat pas avec un prêtre. »

On le frappe. La cravache avait sifflé. Battu comme un chien !

Devant elle ! Sans pitié, sans merci. Devant elle qui ne savait pas... Un mot lui avait tout appris. Peut-être, à présent, ne lui faisait-il plus qu'horreur et que dégoût !

Il ne sanglotait plus et se recoucha le visage contre terre. Parfois il rendait une plainte faible et prolongée, comme un vagissement de petit enfant. La dune s'était affaissée sous le poids de son corps, formant à l'entour deux bourrelets de sable ; il gisait là comme entre les deux bords d'une tombe encore ouverte... Qu'elle se refermât donc ! Que la mort vînt, cent fois meilleure que le néant qui l'attendait dans la vie !...

La nuit s'écoulait, toujours constellée et caressante ; l'orient s'éclairait au-dessus de la chênaie noire. La mer s'était retirée ; l'éloignement du flot ne laissant plus arriver que les grondements du large rendit au malheureux le sentiment du temps qui passait... Il fallait regagner le hameau, rentrer un moment dans la maison maudite — quel moment ! — et partir.

Attendrait-il que le baron de Maixent vînt le chasser, le fouet à la main ?

D'un violent effort, il se remit debout et commença de suivre la côte, trébuchant comme un homme ivre.

Le trajet, heureusement, était court ; dans l'ombre grisonnante, il reconnut le grand squelette de l'église, et bientôt traversa le pré qui côtoyait le chemin, se laissant glisser entre deux ormes sur l'un des bords du fossé, rampant sur l'autre qu'il n'avait plus la force de gravir.

Il était sous le portail gothique, et chancelant, il s'engagea dans la nef.

Alors, il se laissa tomber sur les genoux, les mains étendues

vers la place où, jadis, avait été le sanctuaire, et, jetant un grand cri, roula, évanoui, sur les dalles brisées...

XI

Comment, après cela, s'éveillait-il dans sa maison, sur son lit, sous le plein soleil qui entrait par les fenêtres ouvertes? Il était seul. Pourtant il lui sembla qu'un grand bruit arrivait à son oreille... Ces voix, à présent, il ne les reconnaissait que trop bien... Au même instant, il entendit prononcer un mot : « Le défroqué!... »

Ah! c'était bien son nom. Mais quoi! Il y avait encore une créature au monde qui prenait sa défense!... Qui donc?... Celle-là justement qu'il soupçonnait d'avoir dénoncé les rendez-vous du pavillon :

— Pour ça, non! criait Maria Dégary. Ce n'est pas vous qui le mettrez dehors, il s'en ira de sa bonne volonté, comme il est venu. Faites donc pas le méchant! On ne me fait pas peur, à moi!... Je vous dis que vous n'entrerez pas là, moi vivante!... Parbleu! on le savait bien qu'avec vos airs de tout mettre en bas, vous n'étiez qu'un grand lâche, comme les autres. Vous n'avez pas raison de vous vanter, parce que vous avez battu un prêtre. Si c'en est un, celui-là, et s'il a oublié son état avec votre madame, voilà-t-il pas une belle affaire! Ouais! vous dites qu'il a seulement cherché auprès d'elle... Vous n'en direz pas plus, ben sûr. Et quand il aurait fait le reste? Ça n'est peut-être pas la première fois que la chose vous arrive... Il n'y a que vous qui ne le savez point. Tout le monde dit que c'est pain bénit. Un de plus ce n'est pas encore autant que vous avez mérité...

L'abbé sauta en bas de son lit et se refugia dans la pièce voisine, refermant la porte derrière lui... il n'entendait plus rien.

Il se mit à tournoyer dans la chambre; il allait battant les murs de ses poings. Non! ce n'était pas vrai! Ce n'était pas possible! La baronne Thérèse ne s'était pas pas abandonnée en d'autres bras que les siens. Dieu n'avait pas voulu le perdre par la fraude et lui tendre le piège du mensonge!

La fille parut, venant s'accouder sur la barre d'appui de la croisée. Il reculait, la chassant du geste et de la voix. « Allez-vous-en! allez-vous-en! »

— Eh là ! dit-elle, on s'en va. Tout de même, c'est pas beau. C'est pas une manière de me récompenser parce que je viens de lui donner son compte à lui, à cause de vous ! Tendez seulement un peu l'oreille, vous pourrez encore entendre le galop de Fleur-de-Lys. S'en va, mossieu le baron, et d'un bon pas. Il a juré par son père qu'au grand jamais on ne le reverrait. Comme si c'était permis de mettre son père défunt dans ces affaires-là !... Bon voyage donc ! Je me soucie ben de lui. J'en avais vingt pieds par-dessus la tête ; autant vivre avec une bête noire ou avec un loup... Il vous a fait du mal... Eh ben, fallait pas ne me faire voir jamais que vot' dos depuis des semaines. Je vous aurais averti que le garde de là-bas vous guettait... Pas moins, que c'est un peu ma faute. Je croyais pas qu'il parlerait, j'aurais pas pensé qu'y eût un chrétien pour vouloir lui rendre service, à lui ! Paraît qu'y en avait un... Vous, je sais pas pourquoi vous vous gariez de moi comme de la peste. Je vous ai pourtant voulu toujours que du bien... C'est pas juste.

L'abbé baissait le front. Elle avait raison, la fille du diable. Si d'abord elle s'était fait un jeu de le tenter, trop empressée partout à le suivre, elle ne lui en avait pas moins été toujours très bonne... Sa plainte le touchait...

Mais ces calomnies envers l'idole arrachée de son cœur ! Mais cette accusation abominable, qu'il venait, un moment auparavant, d'entendre de sa bouche !

— Pourquoi disiez-vous tout à l'heure des choses fausses et méchantes ? murmura-t-il. Que vous a fait celle qui a été frappée, hier, avec moi ?

Maria Dégary demeura court :

— Faut-il que vous en teniez ! dit-elle en secouant les épaules. Eh ben, non, là !... Parce que je disais que la maîtresse de Maixent avec d'autres .. Pardié ! j'en sais rien, j'y suis pas allée voir. C'était pour lui faire de la peine à lui... A vous, ben sûr, j'en veux pas causer...

— A la bonne heure, dit l'abbé, joignant les mains et se laissant tomber sur une chaise. C'était la colère qui vous faisait parler.

Maria Dégary n'était déjà plus au bord de la croisée, elle montait le perron ; la porte de la chambre se referma derrière elle et l'abbé ne protesta point du geste. La fille vint auprès de sa

chaise et tous deux se regardèrent un moment en silence. L'abbé avait les yeux humides.

— Oui, dit-elle, vous voilà dans une grande peine. Va falloir déguerpir d'ici, ben sûr, et même aujourd'hui... Qu'est-ce que vous allez devenir ? Vous êtes si tranquille et si doux, un pauvre jeune homme sans défense. Jésus ! pas fait pour vivre seul. Tout de même ça vous était commandé... C'est-il donc vrai que vous avez porté la robe noire ? Oh ! moi, ça ne me fait pas peur... j'ai pas plus de dévotion qu'il faut... Mais les autres du village... S'ils savaient, les cailloux voleraient déjà. C'est à cause d'eux qu'il faut vous en aller, pas à cause de lui... Tant que je serai là, il oserait pas... Il n'y a que moi qu'il craigne... Mais je ne veux pas rester, non plus. Allez ! on me blâmera pas dans le pays... tout au rebours ! On dira : « La Maria a joliment bien fait de planter là ce vilain richard ; ça fait voir qu'elle a du cœur... » J'emporterai mes frusques... Pardié ! Je serai pas une fille mal nippée et je ferai encore envie... J'irai ?... Dame ! j' sais pas.

L'abbé se taisait. Maria se mit à rouler sous ses doigts les deux pointes du mouchoir rose qui couvrait ce sein trop riche ; elle avait encore des choses à dire ; c'était apparemment difficile.

Elle eut l'air de faire quelques pas dans la chambre et la fille du diable vint se poster derrière la chaise : « Si vous vouliez ! disait-elle d'une voix très basse, presque confuse... Pardine ! un bon tour à jouer au baron ! Vous la tiendriez, votre vengeance... Moi, j' sais pas où aller... Eh ben ! j'irais avec vous... Sûr que je vous servirais ben ! C'est-y pas ce qu'il vous faut, une gaillarde comme la Maria ? Je vous défendrais, vous ne saurez jamais vous défendre... Dites... Voulez-vous ?...

Elle s'était penchée sur lui, la tête de l'abbé reposait presque sur le mouchoir ; la fraîcheur vivante de cette chair l'enveloppait encore une fois, comme cela était arrivé dans les premiers temps, quand Maria Dégary essayait de tenter son locataire.

Il fit un effort et se leva : « Malheureuse ! dit-il. Savez-vous ce que je devrais vous répondre ?

Ses beaux yeux gris si doux lançaient des flammes et Maria reculait. Il la tenait, la tête basse, sous un geste qu'il devait avoir retrouvé de son ancien état, et qui faisait peur à la fille ; certainement, elle voyait derrière lui l'ombre de la robe.

Mais déjà cette exquise douceur qui était au fond du cœur de l'abbé reparaissait sur son visage :

— Écoutez-moi, reprit-il, j'ai violé, un jour, mon vœu d'obéissance ; je croyais alors n'aller pas plus loin dans le péché. Vous savez comment ont été punis ma révolte et mon orgueil. Mon Dieu ! je voudrais les abjurer dans tes mains ; je ne le peux ! Maria Dégary, vous allez voir que les liens de la chair me retiennent encore. J'ai pris une résolution. Des châtiments que j'ai attirés sur moi-même et de ceux qui m'attendent je ne parlerai plus ; mais, à vous, sans l'avoir voulu, j'ai causé du tort. Vous viviez mal dans la honte ; vous n'en tiriez pas moins des avantages que ma faute vous a fait perdre. C'est cela que je veux d'abord réparer. Je suis riche. Je courais le monde, ne sachant où cacher mon parjure, emportant une partie de ce bien qui me le rendit trop aisé. Si je n'avais été qu'un pauvre prêtre, je serais demeuré sans tache... Maria Dégary, cet argent est à vous.

Il lui présentait une clef ; devenue toute blanche, la Maria tendait la main.

— Dans le secrétaire de la chambre, continua-t-il, vous trouverez deux rouleaux d'or ; vous n'y toucherez point. Vous prendrez un portefeuille ; il contient vingt billets de mille francs.

La Maria voulut répondre ; un son rauque sortit de sa gorge et ce fut tout. L'abbé parlait encore : « J'attends de vous un service en retour. Vous préparerez mon départ. Je vais quitter Saint-Hilaire-des-Flots, je me retirerai dans la ville, chosissant l'hôtellerie la plus obscure. Vous seule y connaîtrez ma présence, et de temps en temps, vous m'enverrez un mot, puisque vous savez écrire.

Il fit un pas vers la fille ; son cœur lui échappait : « Je ne peux ni vivre ni mourir sans savoir si *Elle*, là-bas, est vivante ou morte ! .. »

La Maria, la gorge toujours serrée, lui saisit la main et la baisa. Il la congédiait du regard ; elle gagnait la porte ; la voix, tout à coup lui revint dans un flot de larmes : « Pourquoi le Bon Dieu vous pardonnerait pas, puisque vous êtes bon comme lui ? disait-elle.

Et ce fut un autre flot, — de paroles, celui-là. Les pleurs de joie se tarissent vite. Elle disait qu'elle ne serait pas embarrassée de son argent. Justement, à la ville, une boutique était à vendre : des curiosités du pays, des coquillages, des varechs appliqués sur du papier ou de la soie ; et puis des poupées en costumes de l'endroit, des faïences de Quimper, des sacs et des paniers ; un

L'abbé baissait le front. Elle avait raison la fille du diable. (Page 654.)

bon commerce pour l'été, on y gagnait de quoi se reposer l'hiver... Quelle bonne vie elle allait mener, maîtresse de ses pas désormais et cossue pour tout de bon ! Elle lui devrait tout cela.

Pour cette fois, elle sortit presque en courant, dans une envolée de sa courte jupe qui découvrit ses jambes superbes ; mais la fille du diable ne songeait plus guère à la bagatelle, une nouvelle convoitise lui était venue.

L'abbé pensa que, pratiquant le bien et le juste, il n'avait fait pourtant dans cette conscience primitive que remplacer un péché par un autre... — Et tristement, il souriait.

— Attendez ! dit-il, la rappelant ; il y a aussi le cheval que j'achetai l'autre semaine. Le maquignon vous le reprendra bien à moitié prix. Ce sera encore trente louis... Oh ! ne me remerciez plus. Apprêtez tout bien vite et laissez-moi seul.

— Eh donc ! dit-elle inquiète, qu'allez-vous faire ?

— Je vais essayer de prier.

XII

Au fond de la ville basse accroupie sous le revers de la falaise, entre des maisons noires, percées de croisées à l'étage, en bas d'une porte seulement, — des ruelles couraient, semblables à des chemins de ronde entre les murs aveugles d'une forteresse. Pourtant, dans la plus tortueuse, le rempart de pierre s'ouvrait : une grille de bois, jadis peinte en vert. Au-dessus, des barreaux à demi rongés par le temps et l'air salin, un bouquet de marronniers croissant en hauteur, poussant leurs têtes maigres vers le soleil ; un long jardin aux grandes herbes moisies, apportant une odeur de tombe ; au fond, une maison avec une large enseigne : « Hôtel de la Marine. »

L'entrée principale était de l'autre côté, sur le port, qu'un coteau à triple étage, trois lignes sinueuses d'autres ruelles antiques séparent de la grève et de la ville élégante des baigneurs. Les habitués de cette maison modeste étaient des maîtres de cabotage ou des patrons de la grande pêche ; ils logeaient à leur bord, ne venant guère à l'hôtellerie que pour y boire et prendre leurs repas. Aussi n'avait-elle pas besoin d'être spacieuse ; le nouvel arrivant, *M. Bertin*, y trouva pourtant deux chambres, l'une qui s'ouvrait sur ce port animé, bruyant, sans cesse encombré de la

foule des marins, des déchargeurs, des poissonniers et des marchandes et bordé de cabarets.

Au delà, les regards du locataire pouvaient s'étendre sur les marais salants qui forment au nord et à l'est une demi-ceinture à la ville. Les grands soleils diamantaient les blanches meules de sel et faisaient miroiter l'eau brune des étiers. C'était un paysage morne, sans verdure, aride, quoique l'eau partout s'y berçât, sans autre couleur, sans autre joie que, pendant les beaux après-midi, ces jeux de la lumière.

Le reclus de l'auberge se trouvait de plain-pied, sur l'autre façade, avec le jardin sépulcral. Reclus volontaire, ne sortant presque pas, bien qu'il se crût assuré de cheminer inconnu au milieu de ce peuple de la mer, il passa des jours et encore des jours sous ces arbres au souffle glacé, sur un banc de pierre que l'humidité avait couvert d'un épais lit de mousse ; sa pensée, bien loin du pays maritime, courait là-bas, vers la région des bois, vers le riche castel, où, prisonnier comme lui, un autre cœur se dévorait. L'ombre opaque des marronniers lui rapportait la sensation de la chênaie verte.

Le pavillon maudit se dressait devant ses yeux, et il cachait sa tête entre ses mains.

Qu'avait-elle pensé, quand elle l'avait vu si cruellement humilié et renonçant à la défendre ? Avait-elle compris l'horreur de sa situation en ce moment terrible ? Etait-il possible qu'elle eût encore pour lui de la tendresse ou des larmes ?...

Non, il n'était pas détaché des liens de la chair, puisqu'il sentait si bien que, d'âme et de désir, il demeurerait toujours avec celle qui l'avait lié.

Une lettre de Maria Dégary enfin arriva, par la voie de la poste, comme il l'avait demandé : un pli portant une suscription boiteuse, trois pages couvertes d'une grosse écriture gauche et tremblée. La fille, longuement, remerciait son bienfaiteur ; elle avait acheté la belle boutique, et les baigneurs, les Parisiens surtout, ne la désemplissaient pas. Elle était bien vue dans la ville ; tout le monde lui savait bon gré d'avoir tiré la révérence au plus méchant des barons... L'abbé frémissait.

La dernière page, pourtant, le conduisit au château de Maixent ; la Maria en avait des nouvelles sûres. Bien des choses s'y étaient passées ; point de trop mauvaises. On croyait que le maître avait interdit à la baronne Thérèse, quand elle sortait de la maison, de

dépasser les parterres. Les gens ne paraissaient pas connaître la cause de ces nouvelles duretés. Mais voilà que le vieux marquis de Songère venait de mourir : il laissait un gros bien à sa nièce, et peut-être le baron allait-il s'adoucir par intérêt ; on savait assez qu'il aimait l'argent.

— Pourquoi ne l'aimerait-il pas ? murmura l'abbé. L'argent qui devrait servir à faire le bien, ne sert-il pas surtout à faire le mal ?

Cette lettre était rassurante ; les choses qui se passaient à Maixent n'étaient pas « trop mauvaises ». En effet, rien ne disait qu'on *la* fît souffrir et qu'*elle* fût désespérée. Maria Dégary promettait une autre lettre.

Il attendit encore des semaines, et l'été passait. Des soleils toujours chauds, des ciels purs mais déjà moins brillants. Après un long combat intérieur qui avait duré tout un jour, sous les marronniers, le solitaire ne trouvait point de repos. Dans l'hôtel de la Marine, patrons et capitaines choquaient les verres ; fuyant le tapage, un soir, il sortit.

La nuit était close, il y avait fête sur le port. Des ballons lumineux se balançaient aux cordages des navires ; devant la porte des cabarets, éclairés de toutes leurs chandelles, on dansait. Le quai s'emplissait de clameurs et de rires ; là-bas, sur le coteau qui fermait l'horizon à l'ouest, au fond du port, un feu de joie brûlait. Cependant des couples échappés à la danse s'en allaient, encore enlacés, dans les parties d'ombre. L'abbé toujours luttant contre la pensée qui le déchirait, les heurta plus d'une fois au passage, et ne les voyait point.

Tout à coup, il tressaillit : un rire qu'il connaissait trop bien venait de sonner à son oreille ; puis, ce fut un bruit de pas se hâtant sur le pavé, avec un battement de jupes.

Elle faisait bien de détaler, la fille du diable, surprise au bras du compagnon qui jurait parce qu'elle lui dérangeait son plaisir. Un marin, un géant de mer ; ce complice-là en valait deux, le péché devait être double. La Maria Dégary avait eu honte de se trouver en face du bienfaiteur.

L'abbé eut un geste de résignation accablée ; la malheureuse l'oubliait et se souciait bien de leur contrat.

La deuxième lettre de Maria arriva pourtant le lendemain. La fille s'excusait parce qu'elle allait lui faire de la peine ; mais il fallait bien qu'il sût que la baronne Thérèse n'était plus au château.

Le maîtres de Maixent s'étaient séparés presque de bon accord ; elle consentant à laisser à son mari la jouissance des terres qu'elle avait apportées en dot, lui s'étant engagé à ne point lui disputer l'héritage du marquis ; elle abandonnait d'un côté soixante mille livres de rente qu'elle retrouvait de l'autre, les deux sommes étant à peu près égales ; mais elle jouait à qui perd gagne, et, délivrée, allait vivre à Paris. On disait dans le pays qu'un ancien voisin de Maixent lui tenait compagnie, servant à la distraire.

Et la fille le nommait, celui-là. C'était René de Cheffeuilles le « décavé ». Il avait toujours tourné autour de la baronne, n'osant approcher parce que le baron lui faisait peur ; mais, puisque à présent le mari ne s'embarrassait plus que de l'argent ..

L'abbé de Cibiel, le soir même, quitta l'hôtel de la Marine et la ville.

. . . . . .

Il descendit vers le sud-est, faisant de longues haltes, pendant des jours, quelquefois des semaines, au fond des cités populeuses, enfermé dans une chambre d'hôtellerie, ne sortant qu'à la nuit tombée, se dirigeant au son d'une cloche qui appelait à la prière du soir, repassant devant l'église et jamais n'entrant.

L'hiver vint ; les cloches, à grandes volées, assourdies par la neige, sonnaient l'office de minuit quand il arriva dans la ville la plus voisine du siège épiscopal de Mgr Billette. La Noël ! Le pécheur errant vit un présage dans ce salut du bronze sacré. Cependant le séjour de M... était dangereux, les communications étant quotidiennes entre les deux villes ; une rencontre pouvait faire reconnaître l'abbé ; il se condamna donc à une captivité plus étroite.

Désormais il était près du but ; lentement il avait suivi le chemin du repentir, de la réconciliation peut-être, et il songeait que l'évêque était doux, enclin à la pitié...

Il irait vers lui, il se couvrirait le front de cendres, il le supplierait de renouer sa chaîne. C'était une terrible résolution à prendre, il la débattit jusqu'au printemps. Un soir, il s'était mis à sa fenêtre ; dans le jardinet de l'hôtellerie les arbres printaniers étaient en fleur, et des ondes de senteur pénétrante montaient vers le prisonnier. Le ciel était radieux : le même manteau bleu brodé d'étoiles qui s'étendait l'année précédente au-dessus des bosquets du parc de Maixent.

La baronne Thérèse alors tombait dans les bras de l'amant...

Hélas! de quoi servaient ces ressouvenirs du bonheur volé, de la nouvelle foi trompée, de la faute commise et qui jamais ne serait expiée qu'à demi?... L'abbé les chassa... En ce moment, à tous les clochers retentit une note lente, un gémissement prolongé de l'airain dans l'air et dans la nuit... Pour qui ce glas solennel? L'abbé l'apprit au bout d'une heure : Mgr Billette était mort.

Dieu avait pris le réconciliateur, Dieu ne voulait plus du misérable qui n'avait plus voulu de lui.

L'abbé repartit et, sans s'arrêter, alla jusqu'à la frontière. Là, encore, il hésita : allait-il changer de patrie? Deux jours, il demeura dans une bourgade; libre désormais, ne craignant plus de rencontrer un témoin des anciens temps qui pût le reconnaître, il allait à travers la montagne, gravissant de hautes buttes granitiques, semées de bois maigres, tandis qu'au pied de l'escarpement courait une eau pure et verte, de l'émeraude liquide, parfois étranglée par les roches, bondissant alors, bruyante, écumeuse, avec des blancheurs de lait.

A pic, au-dessus du torrent qui bientôt serait un grand fleuve, une église s'élevait au-dessus du village, tapi sur le versant du mont. Sous le porche l'abbé vit un prêtre.

Une pensée montait du plus profond de cette âme déchirée; l'abbé devint encore plus pâle et ses mains tremblaient...

Ce prêtre était de forte encolure rustique, le visage cuit au soleil et encadré d'une rude broussaille de cheveux crépus, vêtu d'une soutane râpée, bâillante, la moitié des boutons étant arrachés; il avait les pieds dans des sabots, et certes celui qui avait été l'abbé de Cibiel ne lui ressemblait guère avec son doux visage et sa chevelure soyeuse, à présent mêlée de fils d'argent.

Cependant l'abbé Louis croyait bien voir un de ses pareils; l'ombre de son ancienne robe marcha derrière lui, et d'une voix basse, il dit : « Je désirerais avoir un entretien avec vous, mon frère. »

Tous deux entrèrent dans l'église. L'entretien fut court. Un instant après, le « défroqué » reparaissait sous le porche; il fuyait. Le prêtre qui n'avait pas péché arrivait derrière lui, la malédiction à la bouche, le menaçant de son poing fermé. Louis de Cibiel courut, trébuchant aux racines et aux pierres; épuisé, il s'assit sur un quartier de roche...

Et, pendant un moment, l'espérance l'illumina : il lui sembla,

comme l'année précédente sur la falaise, que cette roche des monts oscillait sous son poids. Si elle se détachait et roulait sur cette terrible pente, il allait glisser avec elle dans l'abîme, il serait délivré...

Mais la roche reprit son équilibre. Il se leva, marcha longtemps, descendit dans une large vallée. A l'horizon, du côté du nord, il voyait un autre mont couvert d'un épais manteau noir qui devait être une forêt de sapins; se tournant vers l'est il découvrait des cimes blanches... Au-dessous de lui, dans un champ, un paysan menait sa charrue; le voyageur l'interrogea : « Suis-je arrivé sur le territoire suisse? »

Le paysan répondit affirmativement. Louis de Cibiel éleva les mains; la cruelle aventure était finie. Il pouvait secouer *l'ombre de la robe.*

Expatrié pour jamais! Exilé de tous les ciels, de celui qui brillait au-dessus du sol natal, du ciel de l'amour, et du ciel de Dieu.

Paul Perret.

BONBONS ET CONFISEURS

Drageoir de table de la fin du XVIe siècle. (Photo. Giraudon

Voici Noël ; bientôt viendra le premier jour de l'an !

Quatre-vingt-seize a beau se débattre, le Temps est là, qui la guette, et les jours écourtés la précipitent vers le passé, cependant qu'autour de nous, pour fêter l'an nouveau, l'activité se fait plus grande, plus fiévreuse — sursaut d'agonie de l'année qui va finir emportée dans les rafales de décembre.

Les magasins ont fait toilette, et dans la nuit tôt venue, les devantures reflètent l'éclat de leurs lumières sur le trottoir humide, brillant comme la laque. C'est une débauche d'éclairage. Ici, dans la lumière blanche qui s'échappe à profusion des globes électriques, les soldats de plomb français et russes montent à l'assaut de forteresses en carton ; les pantins font aux garçonnets leurs plus engageantes grimaces, les poupées tendent leurs bras aux fillettes avec des grâces mignardes. Ailleurs, sous la clarté chaude des réflecteurs, les bijoux sollicitent l'attention des femmes par les mille regards irisés de leurs pierreries ; plus loin, le passant est arrêté par l'étalage des fleuristes où des gerbes d'orchidées aux découpures bizarres se dressent parmi les corbeilles de roses arrivées le matin de Nice, et les jardinières remplies de chrysanthèmes aux couleurs infiniment variées.

Si beaucoup sont appelés à contempler ces merveilles, ceux qui peuvent les acquérir sont, malheureusement, en nombre plus restreint que ceux qui les envient. Seul, le confiseur peut se glorifier de contenter le plus grand nombre : petits et grands, femmes et hommes, les plus opulents et les plus modestes. C'est pour un court moment, le roi des commerçants, l'homme indispensable, car ils sont en effet bien rares, ceux qui ne franchissent pas son seuil, pour aller lui acheter les traditionnels bonbons, messagers toujours bien accueillis de nos souhaits sincères ou non.

L'industrie du confiseur étant basée sur l'emploi du sucre, se trouve donc étroitement liée à celle du raffineur ; c'est dire que ses débuts ne se perdent pas dans la nuit des temps et si ses progrès furent rapides, c'est qu'elle avait pour auxiliaire la toute puissante gourmandise.

Découverte en Orient par les croisés, la canne à sucre ne fut importée en Europe durant tout le moyen âge qu'en très petite quantité, et la fabrication du sucre était dévolue aux apothicaires qui le vendaient à l'once et fort cher. Après la découverte de l'Amérique la culture de la canne à sucre prit au Brésil et aux Antilles un développement considérable, et c'est à la fin du xve siècle que prend naissance l'industrie du confiseur et qu'apparaît la dragée. Il faut croire qu'elle était très recherchée de nos pères, car ils en faisaient au xvie siècle une abondante consommation et il n'était guère de seigneurs sous Henri III, qui n'eussent dans la poche un drageoir bien garni. Cet usage coûta même la vie au duc de Guise; Brantôme nous raconte en effet que le duc était occupé à prendre des dragées dans sa boîte lorsque Poltrot de Meré en profita pour s'avancer vers lui et lui tirer trois coups de pistolet.

En même temps que les dragées les confiseurs avaient inventé toutes sortes de gâteaux et de crèmes, les pastilles, les pâtes, les confitures et les sirops, lorsque le cacao apporté du Mexique par les Espagnols et les Hollandais vint donner à leur commerce une impulsion plus grande, en y ajoutant la fabrication du chocolat.

C'est, dit-on, la reine Marie-Thérèse qui après son mariage avec Louis XIV mit à la mode en France le goût du chocolat. Cet aliment nouveau à la gourmandise ne tarda pas à faire fureur : les produits dont les dames de la cour et les gentilshommes

remplissaient leurs bonbonnières étaient pour la plupart à bases de cacao ; on consommait le chocolat sous toutes ses formes, en caramel, à l'eau, au lait, et la charge de chocolatier de la reine était un titre des plus enviés et des plus lucratifs.

Aussi, à la fin du XVIIe siècle, des théologiens soulevèrent l'intéressante question de savoir : *Si le chocolat rompait ou non le jeûne.* Le débat fut long et amena la publication d'une quantité considérable de mémoires ; Mme de Maintenon elle-même prit part à la discussion qui menaçait de s'éterniser, lorsque les jésuites mirent tout le monde d'accord en déclarant que le chocolat pris à l'eau était une simple boisson, aussitôt le P. Brancaccio soutenait à Rome qu'un liquide ne rompait pas le jeûne et pour avoir fait triompher cette thèse recevait le chapeau de cardinal.

Le clergé, d'ailleurs, ne méprisait pas les friandises et il était accoutumé à en recevoir, ainsi que le prouve le passage suivant de Saint-Simon « ... L'évêque qui était successeur et neveu de M. de Chartres en était encore à recevoir du bonbon de Mme de Maintenon !... » L'usage voulait qu'on offrit également des sucreries aux gens de chicanes, après l'issue d'un procès heureux. Rouen et Orléans, — les principaux centres, alors, de la raffineries — fournissaient aux confiseurs et aux pâtissiers, dont le commerce ne fit que prospérer sous Louis XV et sous la Régence. Chez les gens de qualité la gourmandise était à l'ordre du jour, et la duchesse de Berry, fille du régent, dut à elle seule faire la fortune de plusieurs confiseurs.

Comme à d'autres abus plus grave la Révolution vint mettre un terme à celui-là, mais en 1812 la confiserie prend un nouvel essor grâce à la découverte du sucre de betterave, et sa consommation ne tarde pas à devenir d'un usage répandu dans toutes les classes, malgré l'accroissement continuel de l'impôt sur le sucre qui de quinze francs par tonne en 1837, s'élève en 1874 jusqu'à soixante-treize francs, ce qui n'empêche la fabrication d'avoir deux fois triplé en moins de cent ans et de dépasser aujourd'hui trois cent mille tonnes !

Cette production considérable de sucre a complètement transformé la confiserie. Elle s'est divisée en deux parties. La confiserie en gros, celle qui fabrique les pâtes communes, les fondants ordinaires, les fruits glacés inférieurs et surtout les bonbons en sucre cassant et transparent, dits bonbons anglais, dont les

Un coin du laboratoire de la maison Gouache : *La fabrication des dragées.*

épiciers sont abondamment achalandés ; cette confiserie là est absolument moderne.

L'autre, la confiserie fine, à laquelle l'ouvrier apporte tous ses soins et d'antiques recettes transmises de père en fils ; c'est la vieille confiserie de jadis à laquelle le distillateur a enlevé presqu'entièrement la fabrique des sirops, le confiturier celle des compotes, des confitures et des gelées, et la mode — cette capricieuse, — celle des pièces montées, édifices superbes qui faisaient autrefois la gloire et la renommée d'un confiseur et qu'ont remplacé aujourd'hui les surtouts d'un goût plus sûr, garnis de fleurs naturelles. Aussi, pour arriver à maintenir ou à accroître son chiffre d'affaires, le confiseur a-t-il dû s'ingénier — véritable chimiste — a donner à ses produits le parfum d'un fruit ou d'une fleur, jusqu'alors inconnu aux palais blasés, et c'est ainsi que chaque année il parvient à lancer quelque nouveau bonbon, aussi facilement que le prince de Galles ou le prince de Sagan lancent une mode nouvelle.

C'est un industriel essentiellement français, car à part les contrées méridionales telles que l'Espagne, l'Italie, la Roumanie, qui fabriquent elles-mêmes leurs confiseries, la France exporte dans le monde entier : en Russie, en Angleterre, en Amérique, au Japon et en Chine. Nulle part, pas plus à Saint-Pétersbourg qu'à San Francisco ou même au Transwaal, il n'existe une bonne maison de confiserie qu'elle n'ait été fondée par un français ; ce qui semble indiquer que nous sommes le peuple le plus gourmet à défaut du plus gourmand, le premier rang, sous ce rapport, appartenant sans contredit aux Roumains.

En effet, la consommation de sucreries, et principalement de confitures, qui se fait en Roumanie est incalculable. On fabrique à Bukarest plus de cent cinquante sortes de confitures, il s'en fait au thé, au café, au chocolat, à la vanille, aux violettes, aux roses, etc., etc... Non-seulement, on en mange au dessert, mais encore, dans le courant de la journée les personnages les plus importants et les plus graves ne dédaignent pas plus d'aller absorber confitures et bonbons dans les pâtisseries et les confiseries, que nous ne dédaignons d'entrer à la taverne pour y consommer des bocks.

Si le confiseur français est le premier du monde, la confiserie parisienne est la première de France.

Il est entendu que Rouen est renommé pour ses sucres de

pomme, Verdun pour ses dragées, Orléans pour ses pâtes de coings, Nice pour ses bonbons à la violette, à l'oranger ou au laurier rose, Clermont-Ferrand pour ses fruits glacés, Montélimart pour son nougat, etc... Ce sont là de vieilles réputations, certes non pas surfaites, mais sinon surpassées, du moins atteintes par nos confiseurs parisiens ; principalement ceux dont les magasins se sont créés vers 1847, au moment où l'on venait d'ouvrir à coups de pioches la percée des grands boulevards. Ces commerçants là ont fait de la confiserie une véritable science, leur notoriété est universelle ; leurs maisons sont de véritables instituts où les ouvriers de tous les pays viennent faire un stage pour s'initier aux recettes de fabrications anciennes ou récentes. Là ils sont à bonne école pour apprendre le dosage des parfums, celui des matières colorantes dont sont proscrits avec rigueur les oxydes de cuivre et de plomb, le minium, le vermillon, le jaune de chrome, le vert de Scheele et le blanc de céruse ; on n'y emploie que des matières non nuisibles à la santé, telles que : l'indigo, le safran, la laque carminée et les graines d'Avignon ou de Perse ; on s'y garde des bonbons aux couleurs brillantes et de ceux dont le volume trop gros s'obtient au détriment de la qualité ; surtout on y connaît mieux que n'importe où, le talent de parer une friandise pour la présenter au public.

C'est à se demander en contemplant l'étalage d'un confiseur s'il n'est pas plutôt marchand d'objets d'art, de jouets ou de nouveautés, selon que ses produits sont contenus dans une coupe en cristal précieux, une porcelaine recherchée, un coffret d'argent délicatement ciselé, dans l'intérieur d'un joujou quelconque ; ou bien qu'ils sont enfermés dans quelque ouvrage de peluche ou de soie, tout pailleté d'or, garni de riches dentelles gentiment chiffonnées par les doigts agiles de quelque fée parisienne ; ou encore qu'ils étalent leurs tons délicats dans le fond de quelques boîtes d'un style plus sobre, mais qui doit une valeur au pinceau d'un artiste.

Ce sont là au moins des cadeaux qui restent et auxquels souvent, demeurent attachés un nom, une date. La saveur des bonbons est depuis longtemps oubliée, qu'on retrouve avec émotion, soigneusement plié dans un coin d'armoire, le sac qui les contenait ; le satin en est un peu froissé mais il garde encore dans ses reflets ternis, un bon sourire d'autrefois, l'autrefois de l'insoucieuse enfance si vite envolée, l'autrefois de la jeunesse et des

chers serments, l'autrefois des illusions brillantes et de la foi robuste!...

Voici Noël ; bientôt viendra le premier jour de l'an!

Le confiseur a triplé son personnel de jolies vendeuses ; il a échafaudé des colonnades de boîtes et de sacs, nouvelles merveilles d'élégance et de bon goût, dont la valeur varie depuis les prix les plus abordables jusqu'à quatre à cinq cents francs ; il passe ses nuits à les remplir en attendant les quelques jours de vente durant lesquels les bonbons sortiront de chez lui par milliers de kilogs. A la liste déjà longue des friandises connues, il vient d'ajouter les Arlequins, les Pierrots et les Psychés ; dont la saveur surpasse encore celle des Froufrous et des Gil Blas. Il va innover aussi, certains fondants au chocolat : les Éthiopiens, dont il sera, je gage plus facile de venir à bout que de leurs courageux parrains, les sujets du roi Ménélick ; les Italiens surtout, seraient surpris de leur facilité à se laisser manger.

Allons! Messieurs, faites votre choix, ces bonbons sont tout sucre, et... vous savez bien qu'on ne prend pas les mouches avec du vinaigre.

René Lebaut.

TABLE DES MATIERES

Du 3e volume (10 octobre au 25 décembre 1896).

ROMANS

René Bazin..... *Madame Corentine* (Illustré par L. Métivet). 85, 203, 295, 433

Hugues Le Roux .... *O mon Passé!* (Illustrations de Gumery) 5, 175, 322, 374, 499, 604

Maurice Montégut.. *Le Geste* (Illustrations de Tempestini) 24, 123, 238, 402, 533, 570

Paul Perret..... .. *La Robe* (Illustrations de Georges Redon) 346, 463, 641

NOUVELLES, CONTES ET RÉCITS

Maurice Barrès..... *Le Chemin de l'Institut* 104

Charles Buet..... *La Revanche du Hasard* 518

Henri Lavedan..... *Le Coq du Village.* 638

Armand Silvestre.. *Conte de Noël..* 631

POÉSIES

Leconte de Lisle... *La Mort du Soleil* 432

Jean Richepin..... *L'Honnête Gendarme* 195

Paul Verlaine..... *Chanson d'Automne* 321

ÉTUDES MORALES ET LITTÉRAIRES

Léopold LACOUR..... *Le Féminisme* (Avec un portrait de Cady Stanton)..... 489
Adolphe JULLIEN .... *Victor Hugo et Renduel* (Illustré de nombreux dessins et portraits)..... 449

FANTAISIE HUMORISTIQUE

Louis GANDERAX..... *Extrait du Journal d'un Ganderax*..... 168

VARIÉTÉS ILLUSTRÉES

J.-H. AUBRY..... *L'Automobilisme* (Nombreuses illustrations).. 74
— *Les Camelots à Londres* (Avec plusieurs dessins)..... 392
René LEBAUT..... *Bonbons et Confiseurs* (Avec illustrations).... 661
Julien LECLERCQ..... *Le Nez des Hommes politiques* (Illustré de documents photographiques)..... 113
— *La Bouche des Actrices* (Illustré de documents photographiques)..... 337
— *Front des Écrivains et des Savants.* (Illustré de documents photographiques)..... 561
Édouard MONTAGNE.. *Les Cartes à Jouer* (Avec reproduction de cartes anciennes)..... 225
Arthur POUGIN..... *Acteurs et Actrices d'autrefois* (Illustré de nombreux portraits d'après des documents originaux)..... ... 49, 149, 272

Le Gérant : F. JUVEN.

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 79.12.96.

AP La Lecture
20
L4
sér.2
t.3

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

25